This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

BP 184.20 Bd. April, 1888.

Harvard College Library

FROM THE

BRIGHT LEGACY.

Descendants of Henry Bright, jr., who died at Watertown, Mass., in 1686, are entitled to hold scholarships in Harvard College, established in 1880 under the will of

JONATHAN BROWN BRIGHT

of Waltham, Mass., with one half the income of this Legacy. Such descendants failing, other persons are eligible to the scholarships. The will requires that this announcement shall be made in every book added to the Library under its provisions.

Received 19 Feb. 1887 -
8 Feb. 1888.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
FEB 19 1887
LIBRARY

1887

8e ANNÉE

PREMIÈRE LIVRAISON

10 JANVIER

N° 85

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JANVIER 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — FLANERIES A TRAVERS MES SOUVENIRS ET LES RAYONS DE MA BIBLIOTHÈQUE, par LEMERCIER DE NEUVILLE.

II. — LES TRIBULATIONS D'UN CHEF-D'ŒUVRE. — *Épisodes de la vie de Goldsmith d'après des documents nouveaux*, par R. DUPONTAVICE DE HEUSSEY.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : UN CLUB A LONDRES DU TEMPS DE GOLDSMITH.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

AVIS

Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale).	46 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Digitized by Google

HARVARD COLL.
FEB 19 1907
LIBRARY.

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE

HUITIÈME ANNÉE

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JANVIER 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — FLANERIES A TRAVERS MES SOUVENIRS ET LES RAYONS DE MA BIBLIOTHÈQUE, par LEMERCIER DE NEUVILLE.

II. — LES TRIBULATIONS D'UN CHEF-D'ŒUVRE. — *Épisodes de la vie de Goldsmith d'après des documents nouveaux*, par R. DUPONTAVICE DE HEUSSEY.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : UN CLUB A LONDRES DU TEMPS DE GOLDSMITH.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

AVIS

Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale).	46 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Digitized by Google

FEB 19 1907
LIBRARY

Le Livre

BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE

HUITIÈME ANNÉE

Digitized by Google

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
FEB 19 1887
LIBRARY.

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

— Archives des Écrits de ce temps —

BIBLIOGRAPHIE RÉTROSPECTIVE

HUITIÈME ANNÉE

PARIS

MAISON QUANTIN
Imprimeur-Éditeur

OCTAVE UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

1887

Digitized by Google

BP 184.2 C

Digitized by Google

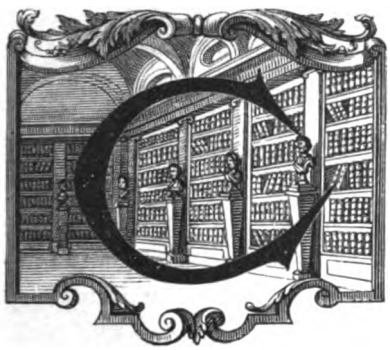
HARVARD COLLEGE
FEB 19 1887
LIBRARY

FLANERIES

A TRAVERS MES SOUVENIRS

ET

LES RAYONS DE MA BIBLIOTHÈQUE



Connaissez-vous une flânerie plus douce que celle qui se passe devant sa bibliothèque, remuant les livres, classant celui-ci, lisant celui-là, notant tel passage vainement recherché, découvrant tel autre qui avait passé inaperçu, remuant toutes ces cendres et en faisant sortir les quelques étincelles qui y sommeillent encore?

Ce bouquinisme en chambre est des plus attrayants, peut-être même parce qu'il est des plus imprévus; en général, c'est au moment de sortir, la canne ou le parapluie à la main, le chapeau sur la tête, qu'en passant devant sa bibliothèque, on s'y trouve accroché par un livre mal rangé, ou par un nom ami; alors il faut dire adieu à la promenade! Les implacables rayons de la bibliothèque sont là devant vous, chaque livre devient un tentacule qui vous retient, qui vous enchaîne..... La lutte est impossible, il faut céder! Et je cède!

Car je suis là devant mes livres, du moins devant les rayons des modernes. Il y a là les livres avec dédicaces, livres d'amis,.... beaucoup sont morts, hélas! Je les regarde, ces frêles éditions premières, comme les monuments des tombeaux de mes pauvres camarades et je me demande à combien d'années il faut fixer leur immortalité.....

Digitized by Google

Je dis tout haut le nom de l'auteur, l'écho ne le répète pas; je dis aussi le nom de l'ami, et l'ami me semble si loin, il y a si longtemps qu'il est parti, et cela me rend si vieux de me souvenir de lui, que je suis prêt à le renier et à lui dire : « Que veux-tu? Je ne t'ai jamais connu! »

Mais le livre s'ouvre et l'ami revient et avec lui le temps d'autrefois, toujours meilleur que le temps présent. Alors, de chacune de ces pages soulevées s'envolent des souvenirs, semblables à ces fleurs séchées dans les livres, — et ils sont si légers que j'ai grand'peine à les retenir; ils sont si fragiles, qu'ils s'émiettent sous mes doigts; mais, tels qu'ils sont, ils me charment, parce qu'ils me font *revivre!*

La plupart de ceux-là qui étaient mes amis et qui sont partis, vous les connaissiez; aussi je pense qu'il ne vous sera pas désagréable d'entendre parler d'eux; oui, dans chaque livre d'ami que je vais toucher, je vais prendre les fleurs séchées du souvenir et tâcher de vous en faire un petit bouquet; si maigre qu'il soit, n'eût-il qu'une fleur, son parfum vieillot vous plaira peut-être, à vous qui avez mon âge; vous étonnera sans doute, vous qui êtes bien plus jeunes que moi.

Parler librement des morts, c'est bien; il est plus difficile de parler des vivants. Leurs livres sont là près des autres, je sens bien que je serai tenté de les entr'ouvrir, et alors..... alors, je ferai comme pour les amis défunts, ne voulant rien dire qu'on ne puisse entendre.

GUSTAVE MATHIEU

Le premier livre qui me tombe sous la main est intitulé : *Parfums, Chants et Couleurs*, poésies par Gustave Mathieu. C'est le seul volume qu'il ait publié, car il n'était, à dire vrai, qu'un poète d'occasion, ne faisant pas métier de la poésie ni de la littérature : Mathieu vendait du champagne.

Mais Mathieu disait ses vers et les disait de telle façon qu'il transportait réellement ses auditeurs. Ses rimes défectueuses passaient inaperçues; ses *chevilles* semblaient être des habiletés, ses archaïsmes avaient l'air d'être voulus; sa voix sonore qui s'imposait faisait oublier la faiblesse de l'idée et mettait seulement en relief le caractère descriptif de ses compositions.

J'ouvre son livre aujourd'hui et j'y retrouve tout ce qui m'a charmé jadis, mais ce n'est plus cela : la musique manque.

La musique! Il fallait l'entendre déclamer, — est-ce bien le mot juste et ne devrais-je pas mieux dire : jouer, mimer, chanter? — le poème de *Monsieur Gaudéru!*

C'était en général dans un atelier, ou bien chez Dinochau qu'il se faisait entendre, sans se faire prier. Mathieu se levait, le bouquet à la

Digitized by Google

boutonnière, — il se laissait volontiers appeler : le chevalier Printemps, — la cravate rouge ou blanche nouée négligemment sous un col rabattu, la moustache grisonnante retroussée, le menton couvert d'une barbiche taillée en pointe, haut en couleur, l'œil émerillonné, le front vaste envahissant la tête chauve. D'un coup d'œil il faisait taire les conversations commencées et d'une voix déclamatoire il disait : — MONSIEUR GAUDÉRU ! Monsieur Gaudéru, c'était Napoléon III, — Mathieu était républicain; — mais rien particulièrement ne faisait reconnaître l'empereur; ce *Poème fanfare*, ainsi qu'il l'appelait, était plutôt une fantaisie grotesque contre la féodalité, une chasse versifiée avec force descriptions où le fantastique s'unissait au réel, le tout parsemé d'onomatopées étranges.

Pour en citer quelques-unes, il y avait entre autres :

Halla li ! li ! li ! à la chie en lit !
Va-t'en, Gaudéru, tu n'es pas d'ici.

La rime n'est pas millionnaire. Et encore :

Cla, cla, cla, cla, cla !... tout le ciel éclate !

Ou bien :

Une voix d'en-haut, détonnant du sein
Des troncs, des rochers, fanfarait stridente :
A l'as sa sa sa sa sa sa sas sin !

Les titres des différentes parties du poème étaient tous aussi étranges que les vers, c'étaient : *Fanfare du Départ*, — *Monsieur Gaudéru*, — *Royale Fanfare*, — *Les Démences de Gaudéru*, — *Fanfare du Crapaud*, — *Petit ciel de Chasse*, — *Fanfare de chasse*, — *Le Pauvre*, — *Fanfare du Pauvre*, — *Fanfare des amis*, — *L'Entrée au bois*, — *Oiseaux de proie*, — *L'Orage*, — *Fanfare de la Peur*, — *Fanfare des brutes*, — *Le Chasseur noir*, — *Seigneurs et Pourceaux*, — *Le Débuché*, — *Fanfare Rocquencourt*, — *Le Retour*, — *Clair de Lune*, — *Épilogue*.

Cet épilogue, dans le livre, est écrit de cette façon :

C'est le sievr *Matiev*, bovrgeois de Nevers,
Né vingt ans après l'avtre Répvblique,
Qvi de la Fanfare a dicté les vers...
Ce mesme *Matiev* l'a mise en mvsiqve.
Ovi, *Matiev* qui faict la Fanfare d'or
Qvintvple sortir d'vne bovche en cvivre,
Et qvi, jove enflée en donnant dv cor,
Provve assez à tovs qve son nom doit vivre.

Comme on le voit, Mathieu avait une certaine prétention à l'immortalité. Son amour de l'archaïsme m'avait frappé et quand je publiai mes premiers Pupazzi (*I Pupazzi*, Dentu, éditeur, 1866), livre devenu rare

Digitized by Google

aujourd'hui, je ne manquai pas de faire le pastiche des vers de Mathieu. Qu'on me permette de le reproduire par curiosité.

PAGE DÉTACHÉE DE L'ALBUM D'UNE DAME.

Ballade.

Cettuy matin, me pourmenant au bois
Où d'aultres fois ardois en ta présence
Je me disois : « Hélas ! je le cognois,
« Le mal causé par cruelle oublyance ! »

Les arbres secqs, d'un air mélancholique
Dodelinoient de leur chief despouillé;
Du renouveau la verdastre tunique
Ores n'avoit préz et champs habillé;

Les merles noirs, las ! se mocquoient de moy
Doulcettement, — icy je doibts le dire, —
Ains les pinsons estoient tout en esmoy
En m'escoutant desplorer mon martyre.

Un vieil hibou qui m'avoit recogneu
Claqua du bec en me voyant paroistre :
« Clac ! clac ! fist-il, veulx-tu bien disparoistre !
« Hou ! hou ! Leu ! leu ! Clac ! clac ! Hou ! hou ! Leu ! leu ! »

Envoy.

Si donc voulez, belle, que le hibou
Demeure coi meshuy dedans son trou,
Si voulez veoir merles sans mocquerie
Et doulx pinsons baller joyeulsement;
Si voulez veoir Nature reflorie :
Revenez, belle, auprès de vostre amant !

Mathieu fut très fier de ce pastiche; de là commença notre intimité.

A côté de la langue du XVIe siècle, il avait un faible pour le latin et il aimait beaucoup à réciter des passages d'Horace. Souvent, quand il se trouvait avec Armand Barthet, l'auteur du *Moineau de Lesbie*, ils conversaient en latin de choses actuelles, mais leur répertoire était vite épuisé et l'entretien finissait par des citations et des réminiscences.

Un soir de décembre que nous étions en train de deviser et de chanter chez Dinochau, ce fameux *restaurateur* des lettres, dont je parlerai amplement une autre fois, Mathieu me dit brusquement :

« Veux-tu venir avec moi à Fontainebleau?

— A cette heure? Il est dix heures.

— Pourquoi pas? »

L'imprévu ne me déplaît pas, j'acceptai.

Il faisait un froid terrible, la Seine était gelée aux deux tiers, nous arrivâmes à Fontainebleau comme minuit sonnait. Je me réjouissais déjà

Digitized by Google

d'être arrivé et j'entrevoyais une belle flambée dans l'âtre, quand Mathieu me dit :

« Nous avons encore deux heures de route, j'ai un pied-à-terre à Sannois. Je connais les chemins de traverse de la forêt, nous serons bien vite arrivés. »

Une promenade, à minuit, dans la forêt de Fontainebleau, par un froid excessif, n'avait rien de bien tentant; mais comment refuser? Nous entrâmes sous bois. Je grelottais. A chaque instant nous entendions des bruits qui m'inquiétaient; c'étaient des fauves qui passaient dans les taillis; les arbres craquaient, de grandes branches mortes tombaient, j'avais une espèce de peur; de quoi? Je n'aurais pu le dire, mais l'obscurité et le silence agissaient sur mes nerfs. Je restais muet, mais Mathieu, au contraire, était plus bavard que jamais.

« Vois-tu, me disait-il, ici, je suis chez moi, la forêt m'est familière, tous les arbres me connaissent. Les entends-tu? Ils me disent : Bonsoir, Mathieu! Que viens-tu faire ici, Mathieu? Viens-tu chasser? Il y a là un terrier de lapins et par ici tu trouveras des biches! — Non, mon brave! je ne viens pas chasser, je vais montrer à un ami mon castel de Sannois; écarte un peu tes branches, pour que nous puissions passer! »

Et il m'entraînait dans des fourrés impénétrables, marchant sûrement comme s'il y voyait et m'indiquant la route où nous allions aboutir.

Nous arrivâmes enfin sur les bords de la Seine. La lune brillait au ciel et les étoiles scintillaient; il gelait à pierre fendre. D'un côté, le bois, tout noir; de l'autre, la Seine gelée, blanche comme un linceul. Sur la berge qu'on ne distinguait pas du fleuve, une auberge aux volets fermés se dressait silencieuse; son enseigne en fer grinçait seule au souffle léger d'une petite brise d'hiver.

« Encore un peu de courage! nous sommes arrivés », me dit Mathieu.

Nous hâtâmes le pas en causant.

Tout à coup, pendant qu'il me faisait un discours sur les beautés de la nature en hiver, voilà mon Mathieu qui disparaît!

C'était une ancre, qu'il n'avait pas vue, et qui l'avait fait trébucher; nous marchions sur le fleuve sans nous en apercevoir. Il eût été imprudent de continuer notre chemin, nous revînmes sur nos pas et après bien des pourparlers nous pûmes pénétrer dans l'auberge.

Le lendemain, au petit jour, nous reprîmes notre route.

Nous eûmes, certes, une bonne idée en ne persévérant pas dans notre voyage nocturne. La crue avait été formidable. Tout le rez-de-chaussée de la maison de Mathieu qui demeurait sur le bord de l'eau avait été inondé. Nous dûmes rentrer chez lui par le jardin, en cassant la glace sous laquelle les groseilliers, ayant encore des grappes confites, se trouvaient comme dans une serre.

Digitized by Google

Je passai là trois jours charmants avec lui, buvant de son champagne et causant poésie. Nous étions servis par une vieille bonne campagnarde qu'il ne cessait de gourmander.

« Je ne suis plus le maître chez moi, me disait-il.

— Comment cela?

— Elle me fait servir ses ordres!

— Explique-toi.

— Eh bien, oui, ce matin, je lui dis : Madeleine, cirez-moi mes souliers. Elle en cire un et me l'apporte. Et l'autre? lui dis-je. — Il faut cirer l'autre? — Sans doute. — Monsieur ne me l'avait pas dit! »

Le soir du troisième jour, il monta sur la colline avec son fusil. Il était assez braconnier. Le temps était superbe, le soleil rouge se couchait à l'horizon, Mathieu n'avait pas encore brûlé une cartouche. Il était à vingt pas de moi. Au moment où le soleil disparaissait, j'entendis un coup de fusil.

« Qu'est-ce que c'est?

— Un merle! le voilà.

— Meurtre inutile!

— C'est vrai! aussi s'est-il vengé; en mourant, il m'a appelé : Cocu! »

Cette partie de campagne, dénuée d'incidents, prit plus tard dans l'imagination de Mathieu des proportions considérables. Il imageait tout.

Gustave Mathieu citadin était d'une gaieté communicative, il avait même parfois des fantaisies pleines d'humour.

J'en citerai une qui eut pour partner Guichardet, un buveur d'absinthe renommé.

Pour ne point user les cartes des établissements publics, ni les dominos, ni les billards, ni les dames, ni les échecs, ils avaient imaginé un jeu. Mais un jeu terrible! Un jeu impitoyable, permanent, sans fin..... où le décavé pouvait jouer encore..... et perdre encore..... même n'ayant plus rien!

Le jeu était simple, c'était le pair ou l'impair.

Mais l'enjeu était assez bizarre : Ils jouaient l'accès d'un café, d'un passage, d'une rue, d'un magasin, — puis l'ombre, le soleil, la campagne, le jour, la nuit. Le perdant rencontré dans un lieu qu'il avait perdu devait se laisser dévaliser par le gagnant.

C'est assez l'usage dans les villes de jeu; seulement on va trouver celles-ci pour y gagner, tandis que nos joueurs, se risquant dans un endroit défendu, n'y pouvaient qu'y perdre infailliblement.

Quand j'eus connaissance de cette bizarre partie, Guichardet se trouvait avoir perdu le passage Verdeau et Mathieu, à son grand regret, avait perdu le soleil!

Digitized by Google

On était en hiver, Mathieu n'avait donc pas perdu grand'chose et Guichardet semblait pouvoir éviter facilement ce petit bout de passage, perdu par lui, en faisant un léger détour par le faubourg Montmartre.

Nous étions au mois de janvier, le temps était nuageux et mou. On craignait la pluie. Au ciel, çà et là quelques bandes d'azur laissaient passer de pauvres petits rayons solaires. En passant dans le passage Verdeau je rencontrai Guichardet.

« Haps! Haps! fit-il, bonjour, cher ami; comment va? J'entre ici, attendez-moi, je vais toucher de l'argent; je suis à vous tout à l'heure. »

Je l'attendis en regardant les appareils du physicien Delion.

On me frappa sur l'épaule, c'était Gustave Mathieu.

« Bonjour! Comment te portes-tu? Que fais-tu en *cethuy* moment? Est-ce donc l'heure de paresse? Vois l'agitation des laborieux et rougis de ton inactivité. »

J'allais répondre au moment où Guichardet me rejoignit.

Mathieu l'aperçut..... Guichardet pâlit.

« Ah! monsieur Guichardet! dit Mathieu en dissimulant mal un sourire railleur sous sa moustache grisonnante.

— Haps! Haps! Bonjour! bonjour! répondit Guichardet visiblement gêné! Je suis pressé! Cher ami, bonjour!

— Permettez! permettez! reprit Mathieu en le retenant, ne vous souvient-il plus que vous perdîtes le passage Verdeau?

— Haps! Haps! C'est juste!

— Alors, souffrez que je vous visite. »

Guichardet se laissa faire et Mathieu, après une perquisition minutieuse, put extraire de ses poches l'énorme somme de vingt-huit francs que Guichardet venait de recevoir.

Le poète les empocha en ricanant et, joignant l'ironie à la cruauté, il lui proposa de faire un tour de boulevard avec lui. Guichardet dépouillé accepta. Je les accompagnai. On causa de choses et d'autres. Tout à coup, vers le milieu du boulevard Montmartre, un rayon de soleil glissa entre deux nuages et vint s'abattre sur Mathieu.

Guichardet s'arrêta brusquement.

« Haps! dit-il, vous avez perdu le soleil! »

Mathieu fut stupéfait.

« Faites votre devoir, dit-il; ce qui m'humilie, ce n'est point d'avoir à vous rendre l'argent que je vous ai gagné, ainsi que celui qui se trouvait auparavant dans mes poches, c'est d'avoir, moi, vieux marin, négligé de consulter le temps avant de sortir. Mais on ne m'y prendra plus! »

Guichardet empocha ses vingt-huit francs, plus six francs cinquante-cinq centimes que possédait Mathieu.

Ils firent alors une nouvelle partie. Mathieu reperdit le soleil et Guichardet — je vous le donne en mille — perdit l'Académie.

Digitized by Google

A quelque temps de là je rencontrai Mathieu sur le boulevard, en plein soleil; il tenait à la main un élégant parapluie tout neuf. Bientôt je vis poindre à l'horizon le nez *glorieux* de Guichardet.

Quand ils furent à dix pas l'un de l'autre, je vis les deux figures s'empourprer de plaisir et Mathieu s'avança en s'abritant sous son parapluie.

« Vous ne pouvez nier, dit-il à Guichardet, que je ne sois intégralement à l'ombre! »

Tous deux maintenant, hélas! ont perdu le soleil et l'Académie..... et le reste!

Mathieu, qui avait chanté la vigne et qui ne buvait jamais un verre de bon vin, sans le rouler, le faire briller au soleil, en citant une de ses strophes préférées :

Il est velouté, doux et frais;
Quand on le roule et qu'on le lappe
Entre la langue et le palais,
On croirait qu'on mord à la grappe !

Mathieu, dis-je, aimait à se faire appeler Jean Raisin, du nom d'une de ses pièces de vers. Il était cependant loin d'être un grand buveur et ne faisait pas abus des consommations de café qu'il trouvait pernicieuses; il avait même trouvé un antidote à ces empoisonnements journaliers.

« Il manque, disait-il, un établissement spécial pour réparer les maux causés par certains autres. On l'appellerait : *le Café-Santé*. Là, on prendrait des tisanes, des lochs, des laits de poule, des pilules,.... etc. Il y aurait la salle des fumigations aromatiques, le divan des opérations magnétiques, etc. Les garçons seraient docteurs en médecine; les cuisiniers seraient pharmaciens; les dames de comptoir, sœurs de charité.

« On pourrait établir deux ou trois *Cafés-Santé* dans chaque arrondissement de Paris. Leur adresse se trouverait dans tous les omnibus et dans toutes les voitures de place et de remise. Au moindre accident, au lieu d'aller chez le pharmacien, on transporterait le blessé dans cet établissement d'utilité publique. Il y trouverait des soins intelligents et peu coûteux! »

Et il ajoutait en scandant ses syllabes :

« Si j'étais *Mossieu* le Ministre de l'Instruction publique, je joindrais au programme des études : l'*Hygiène!* En effet, on sort du collège et on ne sait pas éviter un rhume, prévenir une indigestion, choisir les aliments favorables; on ne connaît ni sa constitution ni son tempérament! Et que les médecins ne réclament pas! Il y aura toujours assez de malades! »

Tout en débitant doctoralement ces fantaisies hygiéniques, Mathieu vendait son vin de champagne, du Saint-Marceaux, une tisane, qui rem-

Digitized by Google

plaçait toutes les autres. Gagnait-il beaucoup à ce métier-là? Je l'ignore; toutefois il n'empruntait jamais et je ne pense pas qu'il eût eu des dettes. Il avait, je crois, un petit bien dans le Nivernais où habitait sa sœur qu'il allait voir de temps en temps quand il n'était pas fâché avec elle. Il avait été marié, mais je n'ai jamais connu sa femme; sa fille, avec laquelle il vivait à Montmartre, rue Houdon, n° 3, se maria avec un architecte et habita Sannois; resté seul, Mathieu fit connaissance d'une jeune femme qui fit la joie et la consolation de ses vieux jours : Marguerite! L'incomparable Marguerite! comme il l'appelait. C'est à elle qu'il a dédié son poème des Hirondelles :

Belle au teint d'or, à bouche grande,
Montrant des dents d'un blanc rêvé,
Sous l'œil de velours en amande,
A la chinoise relevé,
O la plus douce entre les belles!
Perle fine aux tendres lueurs,
A toi ce beau chant d'hirondelles,
D'amour, de soleil et de fleurs!

C'était un indépendant, Mathieu, pourtant je l'ai connu fonctionnaire. Oui! Fonctionnaire!

Tous les ans je vais à Lyon et donne quelques représentations de mes Pupazzi dans un salon d'hôtel. Ayant, pour une autorisation, affaire à la mairie, j'y rencontrai Mathieu à qui je contai mon cas.

« Tu ne pouvais mieux tomber, me dit-il, ici, je suis tout-puissant. Je vais te présenter au maire, qui est mon ami, et qui ne peut rien me refuser. »

Et il me présenta en effet au maire qui était Barodet, lequel me reçut fort bien et m'offrit généreusement pour rien la grande salle des fêtes de la mairie pour y donner des représentations populaires de marionnettes.

Hélas! je dus refuser! La salle Louis XIV était ornée d'une trentaine de lustres et comme l'éclairage devait être à ma charge, je n'aurais pas certainement fait mes frais.

Comme nous sortions du cabinet du maire, Mathieu me dit pompeusement :

« Car, il est bon que tu le saches! je suis en *cethuy* moment le grand archiviste de la mairie de Lyon. Chacun son tour! que diable! »

J'avoue que ce : « Chacun son tour! » me gâtait mon Mathieu, mais c'était de la forfanterie, il donna sa démission d'archiviste au bout d'un mois.

Là-dessus nous allâmes déjeuner chez Bigean, — un Dinochau lyonnais, — où nous trouvâmes, M. de Laprade, Soulary, le poète des sonnets, Tisseur, un aimable poète local, un causeur charmant qui était secrétaire de la Chambre de commerce et des peintres; Chenavard le

Digitized by Google

philosophe et Appian le coloriste. Là, on mangeait des tanches frites en buvant du beaujolais, sur des tables étroites, dans un local bas et sombre, mais éclairé par l'esprit et la gaieté des convives. Vers les deux heures de l'après-midi, les habitués du cabaret : employés, petits rentiers, étaient partis, nous étions chez nous; alors Mathieu, même devant Victor de Laprade, même devant Soulary, ses maîtres, commençait à dire ses poèmes !

Quelques années plus tard, Mathieu réunit ses poésies et Perrin, le grand imprimeur, les édita. Il fit un volume in-4° qui est un chef-d'œuvre de typographie, et qui fut tiré à un nombre très restreint d'exemplaires, dont aucun n'est encore, je suppose, sorti des bibliothèques. Ce même recueil de poésies : *Parfums*, *Chants* et *Couleurs*, fait partie de la Bibliothèque poétique de Charpentier, dans le format in-8° à 3 fr. 50. — L'édition est de 1878.

Mathieu, dans les dernières années de sa vie, s'était retiré à Boisleroi, au bord de la Seine et de la forêt de Fontainebleau. Il y vivait avec l'incomparable Marguerite, au milieu d'amis qui se renouvelaient sans cesse, venant chercher auprès de lui la gaieté qui nous fuit et la jeunesse qui ne l'a jamais quitté.

Oui, ce sexagénaire est mort jeune, avec toutes ses illusions de poète, avec son cœur de vingt ans; il est mort au milieu de cette belle nature qu'il aimait tant et qu'il a si bien chantée, mais il est toujours vivant dans le cœur de ceux qui l'ont connu, et pour moi, je ne puis pas entendre chanter un coq au printemps ni manger une grappe à l'automne sans penser à l'auteur de *Chanteclair* et de *Jean Raisin*.

L. Lemercier de Neuville.

Digitized by Google

LES

TRIBULATIONS D'UN CHEF-D'ŒUVRE

ÉPISODES DE LA VIE D'OLIVER GOLDSMITH

D'APRÈS SA CORRESPONDANCE ET DES DOCUMENTS NOUVEAUX

I.

Tout d'abord, je prie les lecteurs du *Livre* de se rassurer; bien qu'il s'agisse de Goldsmith et d'un chef-d'œuvre, ce n'est pas du *Vicaire de Wakefield* que je viens leur parler; je sais trop bien que la plupart des Français de ma génération ont, pour ce qui leur rappelle de près ou de loin *les heures bénies du collège*, une horreur des mieux justifiées. Pour ma part, la vue seule de certains bouquins me donne la nausée; à l'aspect d'un Virgile ou d'un Tite-Live, je revois l'horrible étude de Rollin, mes compagnons de chaîne, pâles, mal accoutrés, courbés sur leur tâche ingrate, dominés par un pion famélique aux regards torves et rageurs; je suis poursuivi de cette odeur particulière aux serres chaudes de l'instruction publique, où le parfum des lentilles et des vieux papiers se mêle à l'haleine des poêles violemment chauffés. Pouah! — Il ne s'agit pas non plus de ce faux Goldsmith, à la vaste perruque, à l'œil grave, au parler de miel, pédant, gourmé, moraliste et buveur d'eau que certains pince-sans-rire universitaires ont créé pour leur usage et à leur ressemblance. — L'Oliver Goldsmith, qu'armé de documents nouveaux ou peu connus, je veux esquisser dans ces pages, c'est un joyeux poète irlandais, qui, âgé de vingt ans et ne

Digitized by Google

possédant pas un penny vaillant, fit son tour d'Europe gagnant sa vie de chaque jour en jouant, dans les villages et les villes qu'il traversait, d'une grande flûte portée en bandoulière; c'est un *jolly fellow* qui, revenu à Londres, débuta comme assistant apothicaire, continua comme sous-maître d'étude dans une école de charité et se vendit enfin à un libraire rapace qui, pendant dix heures du jour, le tenait renfermé à clef dans une mansarde ouverte aux quatre vents. Mais, bast ! aussitôt échappé de sa prison, maître Oliver s'attablait dans quelque *coffee-house* et buvait son gain bravement, en compagnie du gros Johnson, du pensif Reynolds, du brillant Burke, du beau Nash, de l'élégant Townshend et de beaucoup d'autres, dont plusieurs sont devenus célèbres et dont quelques-uns ont été pendus. Ah ! certes, je l'avoue, celui-là n'est pas digne d'être cité en exemple par nos professeurs de belles manières. Dans cette fin du XVIIIe siècle, où l'Angleterre semble prise d'une frénésie de jouissance, où l'épais John Bull se transforme presque en roué du régent, au milieu de ce monde des lettres si misérable et si gai, si relâché dans ses mœurs, si étincelant dans son esprit où chacun, comme à plaisir, tire son cœur en feux d'artifices, nul plus exubérant, plus spirituel, plus insouciant que cet homme de génie qui passa son temps à narguer la pauvreté, à écrire des chefs-d'œuvre et à faire des dettes. Bizarre anomalie ! aussitôt que ce bout-en-train prenait sa plume, il redevenait soudain poète plein de tendresse, artiste disert et délicat, profond penseur, styliste très pur; la débauche et la misère glissaient à la surface de sa nature sans l'endommager et, chose peut-être plus extraordinaire, sans jamais lui enlever un atome de sa bonne humeur; c'est que, sans doute, sous ce masque frivole se cachaient une énergie indomptable, une âme d'élite, un caractère sur lequel la douleur physique usait vainement ses dents. Pendant quinze années de sa jeunesse, poursuivi par sa destinée, il vécut de la vie la plus précaire, la plus dure : il connut la longueur des jours sans pain et sans espérance, il subit tous les froissements, toutes les dégradations, toutes les promiscuités. Un jour, à l'heure de sa célébrité, dans un dîner de l'Académie royale qu'il présidait, Goldsmith stupéfia ses collègues en commençant ainsi son discours : *Messieurs, du temps que j'habitais dans Axe-Lane au milieu des mendiants...* De même Napoléon Ier, s'adressant à une assemblée de têtes couronnées, devait dire, à Dresde, cinquante ans plus tard : *Du temps que j'étais sous-lieutenant au régiment de la Fère.*

J'ai parlé plus haut du dévergondage des gens de lettres à cette époque: leur pauvreté ignominieuse, sans une lueur pour l'éclairer, était plus grande encore. Je ne sais rien qui puisse lui être comparé; les souffrances dont les greniers du quartier latin ont été le décor au temps de Mürger sont aimables douceurs en regard des tortures que subissaient les auteurs vivant seulement de leurs plumes; avant le succès ils étaient méprisés, considérés comme domestiques aux gages de tel ou tel libraire, comme des *condottiere* entretenus par la haine des partis, recueillant les miettes sous la table d'un ministre, servant de bouffons aux femmes des grands seigneurs. Encore ceux-là (ayant tué leur fierté) étaient les plus heureux. Malheur surtout à ceux qui venaient à Londres avec cette folle illusion de vivre seulement pour leur art et par leur art! Au mois de mai 1769, dans un taudis d'une ruelle d'Holborn, la police découvrit le cadavre d'un jeune homme de dix-huit ans : il était étendu sur un grabat, le parquet était jonché des débris de manuscrits lacérés par le désespoir; sur une

Digitized by Google

table, à côté du mort, on trouva un papier établissant que les libraires lui devaient onze livres (275 francs); entre ses doigts raidis le pauvret tenait encore l'horrible tasse à moitié pleine d'arsenic et d'eau. On sut qu'il avait été trois jours sans manger et que, fier jusque dans l'agonie, il avait refusé la veille de partager le souper de sa logeuse; personne ne réclama ce corps qui fut jeté dans la fosse commune du cimetière de Shoe-Lane; or cet enfant avait donné tous les signes d'un génie transcendant, il s'appelait Chatterton! Condamné aux mêmes misères, Oliver Goldsmith fut plus courageux; loin de l'abattre, la faim, le besoin, la pauvreté furent pour lui des stimulants. Irlandais de sang et de cœur, il possédait ce bel entêtement qui est l'apanage de la vieille race celtique; il se jeta résolument dans cet océan semé de dangereux écueils, et, nageur vigoureux, ménager de ses forces, méprisant les meurtrissures, les yeux fixés sur l'horizon où brillait son étoile, il sut atteindre la rive. Ce qu'il y a de plus merveilleux, j'y insiste, c'est qu'au milieu de tant de traverses le *bon docteur*[1] (ainsi le surnommèrent plus tard ses concitoyens) conserva toujours le caractère le plus heureux, la gaieté la plus communicative. Lui qui but à la coupe de toutes les amertumes n'a jamais été amer, lui qui connut toutes les ingratitudes humaines n'a jamais été ingrat, lui que la charité ne vint jamais consoler a toujours été charitable; enfin il est sorti de cette géhenne aussi simple de cœur et d'esprit, aussi tendre, aussi confiant, aussi aimant que le jour où il arriva pour la première fois aux portes de Londres, la flûte au dos, le sac à la main, le gousset vide, mais l'âme pleine d'énergie et le cerveau plein de rêves. Ce Goldsmith-là, le vrai, n'est-il pas pour intéresser? N'est-il pas plus vivant, plus pathétique que le vertueux et ennuyeux bonhomme dont le portrait en toge s'étale à la première page du classique vicaire? Quant à la comédie, dont j'ai l'intention de raconter ici l'origine et les péripéties, elle mérite bien le nom de chef-d'œuvre. Oui, c'est un chef-d'œuvre que cette petite pièce intitulée : *She stoops to conquer, or The Errors of a night* (Elle s'abaisse pour vaincre, ou les erreurs d'une nuit), chef-d'œuvre d'exubérante bonne humeur, de gaieté franche, coup d'audace d'un homme de génie qui chassa de la scène anglaise la fausse sentimentalité, la comédie prétentieuse pour la remplacer par ce rire sain et joyeux, véritable apanage de la muse comique. Mais je me hâte de dire à quelles sources j'ai puisé pour l'achèvement de mon travail.

Au temps déjà lointain où j'étudiais à l'Université d'Oxford, je m'étais pris d'une belle passion pour l'auteur du *Village abandonné*. Cette tendresse voilée de mélancolie, qui semble l'accompagnement de tous ses airs de bravoure, me faisait deviner sous ce masque brillant et railleur une âme sensible, délicate, assoiffée d'idéal; je fouillais avec l'énergie de la jeunesse les trésors de la Bodleian à la recherche de documents sur mon nouveau favori. Ces recherches étaient purement platoniques, *for love*, sans doute est-ce pour cela que le succès les a couronnées! En outre de nombreuses lettres inédites, dont je publie quelques-unes aujourd'hui, la Bodleian abonde en mémoires imprimés ou manuscrits, en journaux, autobiographies, souvenirs, correspondances de tout style,

1. En faisant le tour d'Europe dont j'ai parlé plus haut, Oliver Goldsmith s'arrêta à Louviers et s'amusa à se faire recevoir docteur en médecine dans cette Université. Plus tard, lorsqu'il fut célèbre, l'Université d'Oxford lui confirma ce titre.

Digitized by Google

de toute qualité sur cette époque très écrivassière : je puisai dans tout cela. En retrouvant dernièrement ces copies et ces notes dans un carton où elles dormaient oubliées, j'ai été surpris de la somme d'informations curieuses qu'elles contiennent, et j'ai pensé qu'avec leur aide, il ne serait peut-être pas impossible de reconstituer d'une façon fidèle et amusante un petit coin du XVIIIe siècle littéraire en Angleterre. Mais, n'oubliant pas que la clientèle du *Livre* est fureteuse et précise à l'excès, je veux, avant d'entrer définitivement en matière, citer ici les noms des principaux ouvrages où j'ai puisé mes renseignements. La plupart de ces ouvrages sont inconnus en France et très rares chez nos voisins.

Memoirs of Ol. Goldsmith, by Percy; — *Journal de Cooke, Cradock's Memoirs, Boswell's Life of Johnson. Hume's private Correspondence, Memoirs of Joseph Warton, Memoirs of the Coleman family, Garrick's Correspondence, Horace Walpole's Correspondence, Gentleman Magazine, European Magazine.* Enfin, les manuscrits ou papiers de Goldsmith et relatifs à Goldsmith qui se trouvent aux archives d'Oxford. Parmi les écrivains modernes, je suis redevable surtout au beau livre de Forster *(Life and Times of O. Goldsmith)* et à *la Vie de Goldsmith,* par Prior.

II.

Un jour, — c'était en 1744, — Oliver Goldsmith, âgé de dix-sept ans, quitta le joli presbytère de Lissoy[1] dont son père était titulaire, monté sur un bidet d'Irlande et ayant dans la poche de son haut-de-chausses une belle guinée toute neuve; son intention première était de se rendre en trottinant jusqu'à Edgesworthstown et d'y demander l'hospitalité de la nuit à un M. Hughes, vieil ami de la famille; mais le chant des oiseaux, le rire des claires rivières, l'herbe tendre et les tendres avances d'une nature vêtue d'été ensorcelèrent si bien le poète futur qu'il flâna abominablement, s'attarda sous les haies fleuries, se perdit dans les petits sentiers. Bref, au lieu de se trouver le soir à destination, il faisait résonner les pieds de son cheval sur les mauvais pavés de la minuscule cité d'Ardagh; mais qu'importait cela ! ne venait-il pas de passer toute une journée en délicieux tête-à-tête avec l'Isis mystérieuse, et n'avait-il pas dans le fond de son gousset une guinée d'or, le Pactole ! Se redressant sur son coursier, fier, le poing à la hanche et le feutre sur l'oreille, notre voyageur, avisant un passant, lui demanda, d'un ton d'assurance hautaine, où se trouvait la meilleure auberge de la ville; or il advint que le personnage interpellé était un féroce mystificateur, un facétieux fier-à-bras, maître d'armes de son métier et répondant au nom de Cornelius Kelly. Ce bretteur, blessé de l'air d'importance que se donnait l'écolier en rupture de bancs, résolut de lui jouer un tour de sa façon. Il s'offrit donc pour lui montrer la route et le mena tout droit au logis du joyeux squire Featherstone, le gros bonnet de l'endroit; il le laissa devant

1. Lissoy est un joli village irlandais sur la route de Bally-Mahon à Athlone, comté de Westmealth, baronnie de Kilkenny West.

Digitized by Google

la grille en lui disant que c'était assurément là la meilleure maison de la ville. Oliver sonna à l'huis, jeta, d'un geste de prince, sa bride au palefrenier, et le domestique, le prenant pour quelque hôte attendu, l'introduisit dans le confortable parloir de M. Featherstone. A cette époque, l'aspect d'un squire irlandais ne différait pas tellement de celui d'un aubergiste qu'on ne pût s'y tromper. Au premier mot, Featherstone, qui cachait beaucoup de malice sous sa graisse, comprit l'erreur du jeune homme et résolut d'en rire; il se concerta pour cela avec sa jolie fille, presque aussi rieuse que lui, et, dans quelques instants, voilà la maison du squire transformée en véritable auberge. Oliver s'assit devant un souper royal, servi par les blanches mains, éclairé par les doux yeux de la plus ravissante des *bar-maids*. Au dessert, il se mit à l'aise, commanda une seconde bouteille et trinqua avec son hôte, tout en essayant de prendre le menton de son hôtesse. En se retirant, il ordonna des brioches chaudes pour le lendemain matin, et ce ne fut qu'après avoir fait honneur à ce dernier repas que, tirant sa belle guinée d'or de sa poche, il lui lança un regard d'adieu très pathétique. Il allait demander sa note, lorsque le spirituel et brave squire se dévoila. Riant, un peu confus, mais, au demeurant, ravi de son aventure, Oliver Goldsmith remonta sur son bidet, et, moins fier, mais plus pensif, reprit le chemin de la maison paternelle [1].

Au début de la vie aventureuse de Goldsmith, toute pleine de misères, fertile en tristesses et en déceptions, ce frais épisode de sa jeunesse s'épanouit comme une joyeuse fleur irlandaise dont le parfum le suivra et le consolera, sous le ciel cruel de Londres, aux heures mauvaises et sombres. Vingt-huit ans plus tard, de cette romanesque aventure, de ce souvenir jalousement conservé par sa mémoire et par son cœur, jaillira ce chef-d'œuvre de verve et d'esprit qui s'appelle *She stoops to conquer*. On sait que l'intrigue de la pièce roule sur l'erreur de deux jeunes gens qui prennent la maison du squire Hard-Castle pour une auberge. Miss Featherstone, on peut le croire, n'est pas oubliée par le poète. Elle s'appelle au théâtre Catherine Hard-Castle, c'est elle qui s'abaisse pour conquérir, pour triompher de la timidité du jeune cavalier qu'elle aime, elle descend au rôle de servante d'auberge; mais quelle auberge et quelle servante! Ah! cette Kate, comme elle est gaie et charmante sous son déguisement, comme elle est vive, spirituelle, naturelle et vraiment jeune! On sent que Goldsmith l'a peinte avec amour. Mais j'anticipe.

En 1771, Goldsmith était arrivé à vaincre l'indifférence de ses compatriotes. *Le Village abandonné, le Voyageur, le Vicaire de Wakefield* avaient établi sa réputation d'une façon incontestable; mais s'il était un homme célèbre, il était loin d'être un homme riche. Aujourd'hui, pour devenir millionnaire, il suffit d'écrire un *Maître de forges* quelconque. Au XVIIIe siècle (en Angleterre surtout), les plus grands génies vivaient et mouraient dans la médiocrité, sinon dans l'indigence. De plus, grâce à sa vie décousue, à son profond dédain pour les questions d'intérêt, et à son étrange amour pour les vêtements les plus

1. Feu sir Thomas Featherstone, petit-fils du prétendu aubergiste, confirma à un des biographes de Goldsmith (M. Graham) l'authenticité de cette anecdote en ajoutant que son grand-père se plaisait à la raconter. Le travail de M. Graham a été publié dans le *Gentleman's Magazine* pour 1820. T. XC, p. 620 et suivantes.

Digitized by Google

luxueux, le malheureux poète était toujours sous le coup de quelque échéance oubliée, de quelque menace de son tailleur; les sommations légales pleuvaient chez lui, et les recors de la prison pour dettes rôdaient sans cesse, corbeaux de mauvais augure, aux entours de son logis. Au commencement de cette année, ses embarras devinrent plus nombreux, ses créanciers plus pressants que jamais. Le poète avait beau se cacher chez ses amis, se réfugier au club qu'il avait fondé de concert avec Johnson, Burke et le grand peintre Reynolds, aussitôt qu'il mettait le nez dans la rue, il était assailli. En dépit de son insouciance, il lui fallut enfin envisager sérieusement la situation et tenter d'en sortir. Rêvant de s'acquitter d'un coup, il songea au théâtre; alors, comme de nos jours, un succès dramatique était, pour un écrivain, un sûr et rapide moyen d'enfler son escarcelle; il résolut donc (bien qu'il n'eût pas à se louer d'une précédente tentative) de se mettre à sa table de travail et de n'en bouger qu'il n'eût écrit une comédie. Cependant, hâtons-nous de dire qu'il n'obéissait pas seulement à un sentiment d'égoïsme intéressé; Goldsmith était avant tout un artiste. Quel plus grand éloge peut-on faire d'un homme? L'état d'infériorité où l'on avait plongé l'art dramatique en Angleterre l'indignait au plus haut point. Le mauvais goût, la préciosité, la sentimentalité fausse, régnaient sur les deux seules scènes importantes de Londres : Covent-Garden et Drury-Lane. Pendant qu'à ce dernier théâtre l'admirable acteur Garrick, se montrant aussi pitoyable écrivain que tragédien sublime, arrangeait au goût du jour les sombres drames de Shakespeare et faisait débiter de prétentieuses fadaises au Maure de Venise, Coleman, poète médiocre et vain, directeur de Covent-Garden, faisait jouer, aux applaudissements de la haute société, les œuvres alambiquées, chamarrées d'expressions ridicules, tout en jargon musqué de Macpherson [1], de Steele et de l'insipide Cumberland. Le rire sonore et franc était considéré comme une inconvenance. Inconvenantes aussi, les larmes et les grandes envolées des passions tragiques; le vrai, le naturel, le bon sens étaient bannis comme entachés de vulgarité. Déjà Goldsmith avait essayé de réagir contre un tel état de choses, en faisant représenter, en 1766, *The Good Natured Man*, sur ce même théâtre de Covent-Garden, témoin des triomphes de Cumberland; mais cette comédie, malgré ses qualités, ou plutôt à cause de ses qualités, tomba sous le mépris général, et l'oracle des boudoirs et des ruelles, ce courtisan brillant, spirituel, égoïste et médiocre, Horace Walpole, déclara « que jamais pitrerie plus plate et plus grossière n'avait déshonoré la scène anglaise [2]. » Cette plate pitrerie est devenue aussi classique en Angleterre que le *Misanthrope* de Molière en France.

Cette fois, Goldsmith se sentait de force à frapper un coup décisif. L'autorité de son nom et de son talent n'était plus discutée, et Coleman lui-même était venu, en prenant des airs repentants, solliciter une nouvelle pièce pour son théâtre : « Je la ferai donc, répondit le docteur en souriant, et ce sera ma seule vengeance! » Le directeur de Covent-Garden ne comprit pas et se retira enchanté de son succès; s'il eût pu pénétrer dans les méditations intimes du poète, sa joie, sans doute, eût été moins vive. Mais, pour méditer, pour écrire,

1. Macpherson est l'auteur supposé des poésies connues sous le nom d'*Ossian*.
2. *Horace Walpole's Correspondence* : Letters to Mann, t. Ier, p. 168.

Digitized by Google

il faut la paix de l'esprit, la tranquillité des alentours : la vie bruyante de la grande ville est fatale aux conceptions intellectuelles. Aux lendemains de ces nuits de club où le docteur était toujours sur la brèche, dépensant des trésors de verve, rivalisant d'entrain avec les esprits les plus brillants et les plus profonds du siècle, ne ménageant jamais les immenses bols de punch dont le flamboiement éclairait la salle de lueurs fantastiques, le cortège des idées sortait moins nettement de son cerveau, son imagination était plus paresseuse et ses fantaisies moins fraîches. C'est pourquoi Goldsmith, sans rien dire, sans prendre congé de ses illustres et joyeux amis, quitta Londres un beau matin et s'installa à la campagne, à quelques lieues seulement de la ville, dans une de ces jolies fermes[1], moitié rustiques, moitié maisons de maître, comme il en existe encore beaucoup en Angleterre. Le docteur Prior, un des premiers biographes du poète, en cherche de documents, eut la chance de rencontrer le fils de M. Selby, chez lequel Goldsmith avait demeuré; il était toujours propriétaire de la maison et la lui fit visiter dans ses moindres détails. L'ouvrage du docteur Prior, publié dans les environs de 1820, est aujourd'hui presque introuvable; il nous a donc paru intéressant de traduire ce passage, qui donne de curieuses révélations sur les habitudes et les manies de l'écrivain : « Il (M. Selby) avait seize ans lorsque le poète vint habiter chez son père et se le rappelait parfaitement. Il me montra avec un certain orgueil la chambre vaste, aérée, donnant sur la campagne, où *She stoops to conquer* avait été écrit. Bien que Goldsmith se fût arrangé pour prendre sa pension avec la famille, il mangeait d'habitude dans sa chambre, où il passait tout son temps à écrire. Quelquefois il entrait d'un air vague et préoccupé dans la grande cuisine de la ferme, se plaçait devant la cheminée, le dos tourné au feu, les bras croisés, absorbé dans sa méditation; puis, tout à coup, sans rien dire à personne, se précipitait dans l'escalier et disparaissait dans sa chambre, d'où on l'entendait rire et parler en écrivant. Parfois on le rencontrait errant à travers les campagnes, perdu au milieu des champs, obligé toujours de demander son chemin; il allait quelquefois à Londres et quelquefois aussi chez des amis qu'il avait dans le voisinage. D'ordinaire, il portait le col de sa chemise grand ouvert, comme l'a peint sir Joshua[2]. Il avait la singulière habitude de laisser brûler sa lumière loin de lui quand il était couché, jusqu'à ce qu'il se sentît envahi par le sommeil; alors il prenait une de ses pantoufles et la lançait contre sa chandelle pour l'éteindre[3]. »

Goldsmith se plaisait beaucoup dans sa ferme; il se préoccupait de l'effet qu'il produisait sur ses hôtes : « J'étonne ces braves gens, disait-il avec un air de satisfaction à Johnson; ils m'appellent *the gentleman;* je crois qu'ils me prennent pour un original[4]. » En cela, à dire vrai, ils ne se trompaient guère. Pour ceux qui ne le connaissaient pas, le docteur devait avoir une apparence essentiellement bizarre; il avait des gestes brusques et nerveux, des bonds et des sursauts inattendus; au milieu du plus profond silence, il éclatait soudain

1. Cette ferme était située à 9 milles de Londres, entre les villages de Hyde et de Kenton.
2. Sir Joshua Reynolds, le célèbre peintre anglais, fondateur de l'Académie royale.
3. *Goldsmith's life*, by Prior, t. II, p. 332-IV.
4. *Boswell's life of Johnson*, t. III, p. 87.

Digitized by Google

d'un rire homérique : « Il riait comme un rhinocéros[1] », a dit de lui un contemporain dont je n'envie pas les connaissances en histoire naturelle; ajoutez à cela qu'il était petit, d'une vivacité de mouvement prestigieuse, presque noir de peau, qu'il s'habillait généralement des couleurs les plus voyantes et que le rouge écarlate était sa nuance préférée. Il resta donc à la campagne jusqu'à la fin de l'automne; il y écrivit toute sa comédie, qui fut terminée au mois de septembre 1871. Il se délassait en mettant la dernière main à un livre intitulé : *Nature animée*. En parlant de cet ouvrage, Johnson disait : « Oliver fera là-dessus une œuvre charmante, et cependant, s'il sait distinguer une vache d'un cheval, là se bornent toutes ses connaissances en zoologie. »

En rentrant à Londres, le poète se hâta de remettre son manuscrit au directeur de Covent-Garden, et c'est de cette époque que date la curieuse lettre suivante; elle est adressée à un certain Bennet Langton, ami de l'auteur, bel esprit du temps, qui avait eu l'habileté d'épouser une douairière, aussi noble que riche, la comtesse de Rothes :

« Mon cher monsieur,

« Depuis que j'ai eu le plaisir de vous voir, j'ai demeuré presque continuellement à la campagne, seul tout à fait, m'essayant à écrire une comédie. Elle est terminée aujourd'hui, mais quand la jouera-t-on? Comment la jouera-t-on? la jouera-t-on même? Autant de questions que je ne saurais résoudre. C'est pourquoi je suis tellement accaparé par cette affaire que je me vois dans la nécessité de remettre mon voyage dans le Lincolnshire projeté pour cette saison. Reynolds est de retour de Paris et se trouve dans la situation d'un flâneur qui doit, à force de diligence, réparer le temps perdu. Nous nous sommes donc entendus pour ne vous aller voir que l'été prochain; nous espérons avoir alors l'honneur de saluer lady Rothes, et nous resterons avec vous beaucoup plus longtemps que nous n'aurions pu le faire cette fois. Nous nous rencontrons souvent et jamais sans parler de vous. J'ai beaucoup vu M. Beauclerc[2], tant en ville qu'à la campagne; il est en train de devenir un second Boyle, tant il s'enfonce dans l'étude de l'alchimie et de la physique; Johnson est allé passer quelque temps chez un curé de province, le docteur Taylor; il est retourné maintenant à ses vieilles habitudes chez mistress Thrale[3]. Burke s'est fait fermier *en attendant* une meilleure place, mais il court beaucoup. Tout le monde d'ailleurs semble être en l'air et s'amuser, excepté moi, et cela me paraît d'autant plus dur que, depuis trois mois, je travaille dans le but de faire rire les autres; à la campagne, je me promenais à travers champs, avec un air de l'autre monde, étudiant des mots, cherchant des reparties, devisant des calembours. L'*Histoire naturelle* est aux trois quarts terminée, et j'espère d'ailleurs la terminer bientôt. Ah! quand pourrai-je en avoir également fini avec toutes ces élucubrations que, seules, mes difficultés pécuniaires me forcent à entreprendre; ces travaux commandés, sans inspiration, me navrent comme

1. *Northcote's Conversations*, p. 169.

2. Topham Beauclerc, ami de Goldsmith, bel esprit, membre du club littéraire et petit-fils du duc de Saint-Albans.

3. Mme Thrale, amie particulière de Johnson, a laissé un recueil d'anecdotes très curieux.

Digitized by Google

des pensums d'école. On dit ici que l'opposition gagne du terrain; j'ai publié, ou plutôt Davies[1] a publié pour moi, un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre* qui m'a valu de la part des journaux avancés l'accusation de trahir les libertés du peuple! Dieu sait que, lorsque j'ai écrit ce livre, je ne songeais pas plus au peuple et à ses libertés qu'à la lune et aux étoiles; je voulais seulement faire un ouvrage inoffensif, banal et de proportions décentes : cela n'empêche qu'en ce moment je jouis de la réputation d'un tory violent et dangereux. Peut-être qu'après m'avoir lu, si vous me lisez, vous me traiterez de whig acrimonieux. Dieu vous bénisse quand même! Mes compliments respectueux à sa ladyship, et croyez-moi, cher monsieur, votre très affectionné et humble serviteur,

« OLIVER GOLDSMITH.

A Bennet Langton, esquire, à Langton, près de Spilsby, dans le Lincolnshire.

Mais l'ami le plus intime de Goldsmith, celui qui véritablement eut une grande influence sur tous les actes importants de sa vie, fut le célèbre auteur de la *Vie des poètes anglais* et du *Dictionnaire,* le docteur Samuel Johnson; cette originale figure de Johnson, la plus singulière peut-être qu'ait produite le XVIIIe siècle, mérite que nous nous y arrêtions quelques instants; cet écrivain fut pendant trente ans le dominateur de la société anglaise, l'arbitre des lettres et du goût; la puissance de Voltaire sur ses contemporains peut seule se comparer à l'espèce de fascination que ce bizarre personnage exerçait sur ses compatriotes : personne n'eût osé se prononcer avant de connaître son opinion. Au théâtre, on attendait, pour applaudir ou pour siffler, qu'il eût donné le signal. Il était énorme, gros, rouge de figure, la face toute couturée de petite vérole, presque aveugle, la physionomie tragique et convulsée par une maladie terrible, l'épilepsie; sa voix était un tonnerre, sa violence celle d'un taureau furieux, son rire olympien; il avouait lui-même qu'il était à moitié fou; ses grimaces, ses gestes désordonnés, ses extraordinaires soliloques amusaient parfois et terrifiaient souvent; ses absences étaient devenues légendaires. A un dîner, il s'agenouilla aux pieds d'une de ses voisines et noua le ruban de son soulier, croyant que c'était le sien. Il concevait brusquement d'inexplicables aversions pour telle rue et se livrait à d'énormes crochets pour l'éviter. Sous l'influence de sa maladie, ses sens s'oblitéraient ou prenaient une acuité morbide. Parfois, il restait longtemps absorbé devant le cadran d'une horloge sans pouvoir dire l'heure; parfois, au contraire, il entendait sa mère, qui était à plusieurs lieues de lui, l'appeler par son nom. L'horrible misère de sa jeunesse ne se peut décrire. Il se plaisait à rappeler que, lorsqu'il arriva pour la première fois à Londres, le 9 mars 1736, en compagnie de son compatriote David Garrick, il avait trois pence et un demi-penny pour toute fortune. Le futur grand acteur, plus riche que son compagnon, possédait six pence. L'effet des privations et des souffrances qu'il éprouva alors influèrent sur son organisation morale et physique. Il demeura toute sa vie glouton et sale; un contemporain raconte qu'il aimait les viandes très avancées et qu'il se jetait sur la nourriture avec la voracité d'un oiseau de proie; il se présentait dans les clubs

1. Son éditeur habituel.

Digitized by Google

les plus brillants, mal peigné, la perruque de travers, sans jabot, le linge chiffonné, les vêtements disjoints, attachés à peine. Les insultes, les blessures, les déceptions de toute sorte dont il avait été abreuvé l'avaient rendu dur, presque féroce; cependant, sous cette enveloppe monstrueuse, battait un cœur admirable, une âme vibrante, toute pleine de tendresses pour les douleurs réelles. Sa maison était le refuge des misérables : il avait recueilli deux vieilles femmes acariâtres par lesquelles il se laissait injurier le long des jours; il courait les plus infâmes quartiers à la recherche de misères à soulager et rentrait toujours sans argent au logis, entouré d'une bande de déguenillés. Dans la conversation, il avait l'éloquence merveilleuse, une parole de feu : c'est à elle qu'il faut attribuer son influence sur son siècle, et aussi à son colossal bon sens; de plus, il avait à son service une grande rapidité d'observation, la repartie toujours prête, de l'esprit, de l'humour, la science de la vie et une inépuisable provision d'anecdotes curieuses. Il parlait beaucoup mieux qu'il n'écrivait; son discours était simple, clair, vigoureux et coloré. Intellectuellement et physiquement, Mirabeau devait ressembler au docteur Samuel Johnson [1]. Telle était la personnalité, puissante dans ses défauts comme dans ses qualités, de l'homme qui s'était pris de tendre passion pour Oliver Goldsmith, « son pauvre Goddy », comme il avait coutume de l'appeler. Tout en le brusquant et l'invectivant, il ne perdait pas une occasion de lui rendre service, de payer ses dettes, de l'arracher des griffes des recors. Enfin, dans cette lutte qu'il nous reste à décrire entre l'auteur de *She stoops to conquer* et le directeur de Covent-Garden, lutte qui se termine par la représentation de la pièce de Goldsmith, c'est surtout à l'intervention du docteur Johnson que le poète dut de rester définitivement victorieux. Il ne l'a pas oublié du reste, et c'est à Johnson qu'il a dédié cette comédie.

III.

La pièce de Goldsmith, remise au directeur de Covent-Garden au mois de septembre 1771, ne fut jouée que le 15 mars 1773. Comme toutes les tentatives dont le but a été de changer la face des choses, d'attaquer hardiment les préjugés et le mauvais goût couronnés par la vogue d'une époque, comme le *Cid* jadis, comme *Hernani* de nos jours, *She stoops to conquer* dut subir toutes les tribulations, toutes les critiques, tous les mépris, qui sont comme la pierre de touche d'un chef-d'œuvre. Pour comprendre quels durent être la stupeur et le désappointement de Coleman en lisant ce manuscrit qu'il avait accepté d'avance et les yeux fermés, il faut se souvenir qu'il avait été jusqu'alors l'admirateur, le soutien et le coryphée de la comédie sentimentale et précieuse, que Cumberland était son fournisseur attitré et qu'il ne jurait jamais que par Ossian-Macpherson. Pour cette école de l'Ithos et du Pathos, être simple et vrai, c'était être grossier et vulgaire. Or, dans la nouvelle comédie, il n'y avait ni quintessence de langage, ni raffinements de sentiments, ni bel

1. Voir, pour ces détails sur Johnson, tous les *mémoires* du temps, et surtout l'admirable *Biographie de Boswell*, son ami et son contemporain. Voir aussi les *Essais* de Macaulay.

Digitized by Google

esprit, ni belles manières, mais, au contraire, un dialogue naturel, un rire énorme, des plaisanteries franches, des amoureux vraiment naïfs, vraiment timides, vraiment sincères, une intrigue enfin roulant tout entière sur un quiproquo des moins distingués; aux yeux du despote de Covent-Garden et des petits maîtres de sa suite, tout cela constituait une œuvre basse, du dernier commun, absolument indigne de la première scène de Londres. Mais on ne pouvait traiter Goldsmith comme un débutant, comme un écrivain famélique. A défaut de fortune, il avait la gloire; il avait des amis influents, l'oreille et la faveur du public qui lit, juge et paye. Par-dessus tout, il avait une promesse formelle du directeur. Coleman essaya la temporisation, prit des biais, imagina des prétextes, se servit enfin de ces mille moyens de défaite ou de retard qu'un impresario trouve toujours à sa disposition ; cependant, il ne réussit pas à cacher à l'auteur son opinion défavorable de la pièce. Telle était la modestie du grand écrivain qu'il pria Coleman de lui exposer tranquillement et méthodiquement ses objections. Il l'écouta longtemps dans un profond silence et s'en alla très attristé, sans avoir rien répondu, se demandant s'il ne s'était pas trompé. O misère! ce pauvre poète se prit à douter de son génie. L'aimable et médiocre Cooke nous en donne une preuve mélancolique dans ses curieux souvenirs : « J'étais entré, dit-il, ce soir-là, dans une taverne de Holborne où les écrivains avaient coutume de se réunir. Dès en arrivant, j'aperçus Goldsmith dans son beau costume rouge, les coudes sur la table, la tête entre les mains, l'air désespéré. Je m'approchai de lui pour le consoler en lui disant : « Qu'est-ce donc, docteur? — Ah! mon cher ami, me répondit-il, je suis un « malheureux; j'appelle la mort! J'avais une pièce qui devait être jouée à Covent-« Garden et sur le succès de laquelle je comptais pour ne pas aller en prison, « car mes créanciers deviennent féroces. Eh bien, mon ami, Coleman, qui s'y « connaît, trouve ma comédie pitoyable! -- Et qu'est-ce que votre comédie, « ami Oliver? dis-je. — C'est... Mais voulez-vous que je vous la raconte? » s'écria-t-il en se redressant et les yeux brillants; puis, sans attendre ma réponse, il se mit à me narrer l'intrigue d'une façon si incohérente, si nerveuse, si décousue, s'interrompant parfois pour pousser un formidable éclat de rire ou pour se livrer à quelque geste extraordinaire, que j'eus toutes les peines du monde à comprendre ce dont il s'agissait. Quand il eut fini, il me regarda anxieux : « Hum! fis-je, j'ai bien peur que votre idée ne semble grossière à un « public engoué de belles phrases, de belles manières et de beaux sentiments. » Goldsmith baissa la tête; toute son animation tomba : « Merci de votre sincé-« rité, dit-il d'un air morne; mais je ne puis faire mieux, car je m'aperçois tous « les jours que mon génie, si j'en ai jamais eu, m'a totalement abandonné! »

Heureusement, vers la fin de l'année 1772, une circonstance imprévue vint relever le courage du poète, lui rendre cette confiance en soi si nécessaire au succès. Johnson le décida à lire sa pièce aux membres assemblés du fameux club d'Albermale street. Cette célèbre société, composée des esprits les plus brillants de l'époque, avait été fondée par Johnson, Reynolds et Goldsmith ; au début, elle ne comptait que huit membres. En 1772, elle en comptait vingt, dont les plus connus, outre les trois que je viens de citer, étaient Thomas Burke,

1. *Cooke's Diary*, t. II, p. 212 et suivantes.

Digitized by Google

le plus grand orateur de son siècle, Townshend[1], Beauclerc, David Garrick, Langton, Boswell, l'inséparable de Johnson et son futur biographe, etc., etc. Cette soirée où Goldsmith lut son œuvre fut une des plus joyeuses de cette joyeuse assemblée. A en croire les mémoires du temps, le bruit fut tel qu'aucun voisin ne put dormir. On entendait à l'autre bout de la rue les formidables éclats de voix de Samuel Johnson. Oliver fut porté en triomphe. On fit flamber de nouveaux bols de punch en son honneur. On adopta à l'unanimité une résolution tendant à ce qu'une démarche fût faite par le club auprès du directeur de Covent-Garden pour le sommer de mettre de suite la comédie du poète en répétition. S'il s'y refusait, on lui retirerait le manuscrit; les membres du club s'improviseraient acteurs eux-mêmes, chercheraient des actrices de bonne volonté parmi les plus jolies femmes de leur connaissance, loueraient une salle, apprendraient les rôles, et joueraient la pièce à la barbe et au détriment de Cumberland, Macpherson, Coleman et consorts. Il est regrettable que la soumission du directeur de Covent-Garden ait mis à néant ce beau projet : la pièce n'eût rien perdu de son attrait à être interprétée par des acteurs qui se fussent appelés Johnson, Burke et Goldsmith[2].

Johnson se chargea de la démarche près du directeur récalcitrant. Cette démarche fut précédée d'une lettre de Goldsmith à Coleman qui nous a été conservée et qui trouve naturellement sa place ici. Elle est datée du 13 janvier 1773 :

« Cher monsieur,

« Je vous supplie de me délivrer de l'état d'incertitude dans lequel vous me tenez depuis si longtemps; faites à ma pièce toutes les objections qu'il vous plaira, j'essayerai d'y remédier, sans perdre mon temps à discuter son mérite avec vous ; mais je m'oppose absolument à ce que vous preniez d'autres juges de ses mérites ou de ses défauts. Vous devez vous souvenir que, dans une occasion semblable, M. Garrick m'ayant proposé de m'adjoindre M. Whitehead pour retoucher une œuvre de moi, je refusai avec indignation ; ce fut même l'occasion d'une brouille entre nous; j'espère encore que vous ne serez pas aussi injuste pour moi qu'il l'a été. Vous savez quelles difficultés pécuniaires m'accablent ; vous savez que j'ai une grosse somme à payer prochainement ; d'après vos promesses formelles, je devais compter, pour me libérer, sur ce que me rapporterait la représentation de ma comédie. Voulez-vous, en manquant à vos engagements, m'obliger à manquer aux miens? Je ne puis le croire. Jouez donc ma pièce; que vous la trouviez bonne ou mauvaise, je vous demande de la livrer au public. J'ai confiance en lui. Remplissez vos promesses envers moi et obligez-moi ainsi à demeurer votre ami et votre serviteur.

« GOLDSMITH[3]. »

1. Townshend qui fut quelques années plus tard chancelier de l'Échiquier.
2. *Goldsmith's Memoirs*, by Percy, t. IV, p. 136.
3. *Correspondance of the Coleman family*, t. VII, p. 28.

Digitized by Google

Cette lettre fière et touchante, la visite de Johnson exposant ses arguments avec la chaleur d'éloquence qui lui était habituelle, arrachèrent enfin à Coleman un pénible consentement ; il ne dissimula d'ailleurs aucune de ses appréhensions à l'ambassadeur d'Albermale street. Pour lui, la pièce n'était pas née viable ; il ne consentait à la jouer que pour remplir un engagement pris à la légère, que pour obéir aux sollicitations de personnages illustres, mais il dégageait sa responsabilité et se lavait les mains du résultat. Ceci établi, il donna des ordres pour qu'on mît l'œuvre en répétition. Alors une autre chanson, celle des acteurs, commença. Un certain M. Smith refusa avec indignation le personnage d'un jeune premier qui dans tout son rôle n'avait pas une seule expression à la mode ; un autre, nommé Woodward, déclara qu'il n'oserait jamais personnifier un caractère aussi grossièrement naturel que celui de Tony Lumpkin ; enfin la belle Mme Abington, l'étoile de Covent-Garden, dit qu'elle ne consentirait jamais, jamais, à se déguiser en fille d'auberge, fût-ce pour plaire à Johnson lui-même. Goldsmith ressentit très vivement ce dernier coup ; cette actrice était la favorite du club, et le poète s'était vanté d'avoir écrit le rôle de Kate-Hardcastle spécialement pour elle. N'importe ! décidé cette fois à ne se laisser arrêter par aucun obstacle, à n'être découragé par aucune déception, il se mit à chercher parmi les doublures et les comparses. Sa première découverte fut celle d'un malheureux jeune homme qui, dans les pantomimes, jouait les rôles d'arlequin. Il le chargea de personnifier son amoureux. Cet acteur est devenu célèbre dans les annales du théâtre anglais sous le nom de Lee Lewes. Il trouva encore, dissimulée dans les coulisses, une jeune figurante, ravissante, d'une beauté naïve et anglaise, miss Burkley ; elle interpréta le rôle de Kate avec tant de charme, de vivacité et d'intelligence que la fière Abington en pleura, dit-on, de dépit. Bref, il parvint à réunir neut artistes presque inconnus du public, mais qui, dépourvus de prétentions et désireux d'arriver, devaient former sous sa direction et celle de Johnson un excellent ensemble. Dès lors, les répétitions marchèrent rapidement ; les membres du club y venaient par bande ; chacun s'intéressait à l'œuvre, y mettait du sien. Burke donnait des leçons de diction au jeune premier, Townshend apprenait à la jolie miss Burkley comment les femmes du monde se levaient, s'asseyaient, jouaient des yeux et de l'éventail, Reynolds avait l'œil aux costumes et aux décors, Goldsmith allait, venait, se démenait dans son habit éclatant, perdait la tête, pleurait, riait tout à la fois ; tous étaient pleins de confiance, de courage et d'espoir ; seul, trônant dans son fauteuil dictatorial, Coleman prenait des airs d'augure et secouait la tête d'une façon découragée. Quelques jours seulement avant la répétition générale, on s'aperçut que la pièce n'avait pas de titre : « L'auteur a oublié ce détail, écrivait Johnson à un de ses amis, et nous voilà tous en travail d'enfantement d'un titre pour la pièce du pauvre Goddy[1]. » On proposa successivement : *les Erreurs d'une nuit*, *Vieille Maison, nouvelle enseigne*, Reynolds tenait pour *le Stratagème d'une belle ;* chacun disait son mot ; Goldsmith, assis dans un coin, ne prenait pas part à la discussion et semblait plongé dans la lecture d'un livre ; tout à coup, il fit un bond énorme et

1. *Boswell's life of Johnson*, t. VI, appendice.

Digitized by Google

courut vers ses amis en s'écriant : « J'ai le titre, mes amis, j'ai le titre, et c'est à Dryden que je le dois. Écoutez ce vers de l'immortel poète :

« But kneels to conquer, and but stoops to rise. »
(Elle ne s'agenouille que pour vaincre et ne s'abaisse que pour s'élever.)

Le titre de *She stoops to conquer* fut adopté à l'unanimité [1].

IV.

Et maintenant nous voici enfin arrivés à cette fameuse soirée du lundi 15 mars 1773, demeurée fameuse dans les fastes du théâtre de Covent-Garden. Johnson avait invité tous les amis du poète à dîner, avant la représentation, à la taverne de Saint-James. Georges Steevens, un des membres du club que j'ai oublié de mentionner, vint chercher le vieux philosophe à son domicile ; il le trouva plein de zèle, entre ses deux bonnes femmes, dont l'une arrangeait sa perruque, tandis que l'autre l'aidait à passer son plus bel habit. A ce dîner, les principaux convives étaient Burke et son frère Richard, sir Joshua Reynolds et Caleb Whitefoord, le Francisque Sarcey de l'époque. Ce qu'il y a de vraiment amusant, c'est que le chef de l'école sentimentale contre laquelle Goldsmith dirigeait sa tentative dramatique, Cumberland lui-même, a essayé de faire croire qu'il assistait à cette réunion ; dans des mémoires écrits trente ans après l'événement, et qui ne sont d'ailleurs qu'une collection de faits apocryphes, il décrit le repas avec force détails, cite parmi les personnes présentés le pauvre poète Fitz Herbert, qui s'était suicidé trois mois auparavant, et prend, en parlant de Goldsmith et de sa comédie, un ton de supériorité et de protection des plus réjouissants. Il raconte que lui et ses amis avaient *bien peu d'espoir*, mais qu'ils étaient déterminés à batailler vigoureusement pour *leur auteur*. Ils avaient concentré leur force ce soir-là à la « Taverne de Shakespeare » (j'ai dit tout à l'heure que c'était à Saint-James). Johnson présidait et *fut l'âme et la vie de ce dîner*. Bien que ses saillies et ses bons mots fussent *plus divertissants que la pièce de Goldsmith*, ils se rendirent au théâtre à temps pour y remplir *leur devoir*, amenant avec eux une bande déterminée de claqueurs écossais. Bref, après s'être étendu sur le zèle manifesté par lui dans cette occasion, Cumberland termine ainsi son compte rendu : « Enfin, grâce à l'habileté de nos manœuvres, bien plus qu'au mérite réel de la pièce, le succès fut complet et le rideau tomba au milieu de nos applaudissements [2]. » Cette façon de raconter le triomphe d'un rival ne semble-t-elle pas délicieuse ?

Malheureusement pour ce pauvre Cumberland, les journaux du jour sont parvenus jusqu'à nous ; ils nous apprennent que ce soir-là justement on avait aperçu dans une loge trois figures allongées : celles de MM. Hugh Kelly, Ossian Macpherson et Sentimental Cumberland ; en entendant le prologue, écrit spécialement par Garrick et dans lequel, reniant ses anciens dieux, le grand acteur cinglait du fouet de la satire *les sentimentalistes*, la physionomie des

1. *Craddock's Memoirs*, t. Ier, p. 187.
2. *Cumberland's Memoirs*, t. Ier, p. 366-IX.

Digitized by Google

LE LIVRE — VIIIe Année.

Imp. A. Quantin

UN CLUB A LONDRES DU TEMPS DE GOLDSMITH

Digitized by Google

Digitized by Google

trois compères se rembrunit visiblement, et lorsque retentirent les éclats de rire d'un public enthousiasmé, on eût juré, à l'aspect de leurs visages, qu'ils assistaient à l'enterrement de cette école dont ils avaient été si longtemps les maîtres. Pendant un des entr'actes un bel esprit anonyme fit circuler à travers le parterre le quatrain suivant :

At Dr Goldsmith's merry play
All the spectators laugh, they say.
The assertion, sir, I must deny
For Cumberland and Kelly cry.

« A la joyeuse pièce du Dr Goldsmith, — Tous les spectateurs rient, dit-on. — L'assertion, monsieur, n'est pas exacte, — car Cumberland et Kelly pleurent[1]. »

La vérité est que ce fut un triomphe formidable. Longtemps exilé, le Rire, le grand Rire de Rabelais, de Shakespeare et de Molière, reprit, cette nuit-là, possession de son trône. Aux acclamations de la foule, il chassa, comme de vaines apparences, tous les eunuques intellectuels qui avaient usurpé son royaume. Et tel fut l'enthousiasme, telle fut l'exubérante joie du public déchaîné, que les acteurs durent s'interrompre souvent pour laisser passer l'orage des approbations. « J'ai cru un instant, dit un témoin oculaire, que le théâtre allait s'écrouler. » Le fastidieux Walpole, l'ennemi tenace de Goldsmith, est contraint d'écrire le lendemain à lady Ossony : « On a joué hier soir une pièce du Dr Goldsmith, qui a réussi d'une façon prodigieuse ; tous les yeux se fixaient sur Johnson, qui se tenait, au premier rang d'une loge de face, debout, aussi rouge que le vêtement de l'auteur, applaudissant, riant et rugissant comme un océan en furie[2] ! »

Mais au milieu de ce triomphe, où donc était le triomphateur, où donc était Goldsmith ? Pendant tout le dîner, on l'avait vu triste, pensif, mangeant à peine, ne buvant pas ; à l'heure où la bande de ses amis se rendit au théâtre, il réussit à leur échapper, et telles étaient leurs préoccupations qu'ils ne s'aperçurent pas tout d'abord de sa disparition [3] ; cependant, au dernier acte, un de ses intimes, Northcote, courut à sa recherche, pour lui annoncer son grand succès. Il le trouva, assis seul sur un banc, dans l'ombreuse allée du parc de Saint-James ; à travers les grands arbres, les rayons de la lune le caressaient doucement ; un vieux chien égaré était venu poser sa tête sur les genoux du poète, et Goldsmith, perdu dans ses rêveries, le caressait distraitement. Northcote le réveilla en lui touchant l'épaule.

« Ah ! c'est vous, camarade ? fit Goldsmith. Eh bien, rit-on beaucoup ?

— Tellement qu'on ne peut s'entendre.

— Alors, dit doucement l'auteur du *Village abandonné*, en se levant et en regardant alternativement Northcote et le chien, allons nous coucher, mes amis, la victoire nous appartient. »

1. *Monthly Review*, t. XLVIII, p. 309. — Voir aussi l'*European Magazine*, t. XXIV, p. 173.

2. *Vernon Smith's Ossony's letters*, t. Ier, p. 57. La lettre est datée du 10 mars 1773.

3. *Cooke's Diary*, t. IV, p. 14.

Digitized by Google

Et, par les rues désertes, silencieuses et mal éclairées, ayant pour toute escorte un seul ami et un chien sans maître, à l'heure même où son nom prononcé par un acteur était accueilli par le tonnerre des populaires acclamations, Oliver Goldsmith, désormais immortel, regagna paisiblement son modeste logis[1].

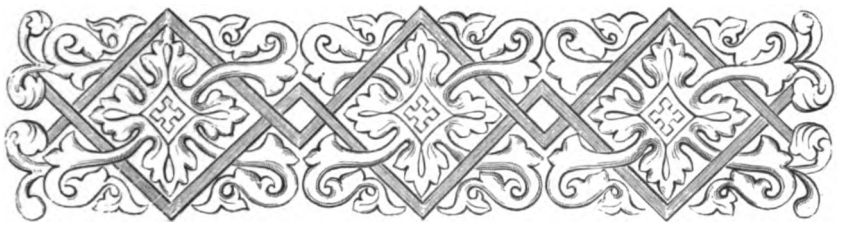
1. *Northcote's Conversations*, t. Ier, p. 41. — Voir aussi la *Vie de Reynolds*, par le même, t. Ier, p. 286.

Rennes, décembre 1886.

R. du Pontavice de Heussey.

Nota. — Les vignettes qui égayent cet article ainsi que la planche hors texte sont les reproductions de curieuses estampes anglaises, dues au crayon satirique de Dickinson, caricaturiste anglais contemporain d'Oliver Goldsmith.

Digitized by Google



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

VENTE DU 22 AU 26 NOVEMBRE 1886, RUE DES BONS-ENFANTS [1].

(Ch. Porquet, expert.)

Bibliothèques de MM. Philippe de Saint-Albin et Achille Jubinal.

Ces deux bibliothèques réunies, formant près de 800 numéros, contenaient quantité de bons livres qui n'ont pas été vendus cher. Nous ne citerons que les plus importants.

BALZAC : *Eugénie Grandet.* — Ouvrage orné de huit sujets dessinés par Dagnan-Bouveret et gravés à l'eau-forte par Le Rat. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Motteroz, 1883, 1 vol. gr. in-8°, broché, tiré à 120 exemplaires, 227 francs.

DIDEROT : *Jacques le fataliste et son maître.* — Douze dessins de Maurice Leloir, gravés à l'eau-forte par Courtry, de Los Rios, Monziès et Teyssonnières. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Chamerot, 1884, gr. in-8°, broché, tiré à 138 exemplaires, sur papier du Japon, 225 francs.

GAUTIER (THÉOPHILE) : *L'Eldorado ou Fortunio.* — Paris, imprimé pour les Amis des livres par Motteroz, 1880, gr. in-8°, broché, tiré à 115 exemplaires ; contenant les eaux-fortes de Milius et les vignettes d'Avril, 345 francs.

HUGO (VICTOR) : *Les Orientales.* — Illustrées de huit compositions de

1. La chronique du *Livre* doit toujours être en mesure de donner à ses lecteurs des renseignements sur les ventes de la saison ; c'est pourquoi nous dirons que prochainement on vendra aux enchères une partie très importante de la bibliothèque de M. Techener. On parle aussi de la vente (sur catalogue à prix marqués) de la bibliothèque d'un amateur, qui, après avoir réuni de très beaux exemplaires d'ouvrages à gravures du XVIIIe siècle, a pris tout à coup le parti de les troquer contre des billets de banque.

Digitized by Google

MM. Gérôme et Benjamin Constant, gravés par de Los Rios. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Chamerot, 1882, in-4°, broché, papier du Japon, 155 francs.

LABORDE (DE) : *Choix de chansons.* — Mises en musique, ornées d'estampes de Moreau, etc. Paris, 1773, 4 vol. gr. in-8°, demi-rel. mar. r., non rognés; 1,435 francs.

LA FONTAINE : *Les Amours de Psyché et de Cupidon.* — Avec le poème d'Adonis, fig. de Moreau. Paris, Didot, an III (1795), in-4°, cart., non rogné, 240 francs.

LONGUS : *Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé.* — Traduites par Amyot. Paris, 1718, fig. gravées par Audran d'après Philippe d'Orléans; v. marbr., fil., tr. dor., rel. anc., 450 francs.

MÉRIMÉE : *Chronique du règne de Charles IX.* — Illustrée de 31 compositions dessinées et gravées à l'eau-forte par Edmond Morin. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Chamerot, 1876, 2 vol. gr. in-8°, br. tiré à 115 exemplaires, 700 francs.

Monde dramatique (le). — Revue des spectacles. Paris, 1835-39, 8 vol. gr. in-8°, demi-rel. veau rose, texte par Gérard de Nerval, Théophile Gautier et autres; vignettes par Célestin Nanteuil, Gavarni, etc., 195 francs.

MURGER (HENRI) : *Scènes de la vie de bohème.* — Avec un frontispice et 12 gravures à l'eau-forte par A. Bichard. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Jouaust, 1879, in-8°, broché, tiré à 118 exemplaires, 349 francs.

Suite d'estampes. — Gravées par Mme de Pompadour, d'après Guay, graveur du roi. Paris (1775), in-4°, portr. d'après Boucher, v. marbr., 345 francs.

VIGNY (ALFRED DE) : *Servitude et grandeur militaires.* — Dessins de H. Dupray, gravés à l'eau-forte par Daniel Mordant. Paris, imprimé pour les Amis des livres par Lahure, 1885, gr. in 8°, broché, tiré à 121 exemplaires sur papier du Japon, 169 francs.

VOLTAIRE : *Romans et contes.* — Bouillon, 1778, 3 vol. in-8°, vig. et fleurons, v. marbr., 265 francs.

VENTE DU 1er AU 4 DÉCEMBRE 1886, RUE DES BONS-ENFANTS.

(Ch. Porquet, expert.)

Beaux livres provenant d'une grande bibliothèque.

BÉRANGER : *Œuvres complètes.* — Paris, Perrotin, 1834, 6 vol. y compris le supplément, gr. papier vélin, mar. bleu, tête dorée, non rognés; avec diverses suites de fig. (de mauvais tirage), 235 francs.

CERVANTES : *L'Ingénieux hidalgo don Quichotte de la Manche.* — Traduit et annoté par Viardot, vignettes de Tony Johannot. Paris, Dubochet, 1836-37, 2 tomes en 12 vol. gr. in-8°, demi-rel., mar. violet, dos et coins, tête dor., non rognés (Niedrée), 1,270 francs. Exemplaires sur *papier de Chine* auquel on a

Digitized by Google

ajouté 36 dessins originaux de Lefèvre, Lebarbier, Choquet, Collin, et environ 1,700 fig. tirées de différentes suites.

Il était parfaitement inutile d'enfouir les vignettes de Tony Johannot sous une avalanche de gravures disparates. Ce livre, ainsi fabriqué, est vieux jeu. Il y a longtemps que les amateurs judicieux ont renoncé à faire ces sortes de salades.

FIELDING : *Tom Jones.*— Traduction complète ornée de 12 gravures en taille-douce d'après Moreau. Paris, Didot, 1883, 4 vol. gr. in-8°, demi-rel. non rognés. Exemplaires en grand papier vélin, contenant les figures de Moreau, avant la lettre et eaux-fortes, et la suite de Tony Johannot, 325 francs.

LA FONTAINE : *Fables.* — Illustrées par Grandville. Paris, Fournier, 1838, 2 vol. in-8°, demi-rel. mar. r., non rognés. Exemplaires sur *papier de Hollande,* contenant les frontispices et les 240 figures tirées sur *papier de Chine,* montées sur vélin. Très rare en cette condition, 289 francs.

LA FONTAINE : *Contes et nouvelles en vers.* — Paris, Didot (1795), 2 vol. in-4°, pap. vélin, fig., mar. rouge, tr. dor. Exemplaires contenant la suite dessinée par Fragonard, dont 13 épreuves avant les numéros et d'autres pièces, 320 au total, 600 francs.

MARMONTEL : *Contes moraux.* — Paris, Merlin, 1765, 3 vol. in-8°, fig., mar. rouge, tr. dorée, rel. anc. Exemplaires de premier tirage, 398 francs.

MOLIÈRE : *Œuvres.* — Paris, 1734, 6 vol. in-4° fig., mar. r. jans. dent. int., tr. dor. (Hardy), exemplaires de second tirage, 320 francs.

MONTESQUIEU : *Le Temple de Gnide.* — Paris, Didot, an III (1795), gr. in-8°, papier vélin, mar. rouge, dent., dos orné (Bozérian). Exemplaire contenant les figures dessinées par Eisen et Le Barbier en double état, noires (*de premier tirage*) et coloriées, 3,005 francs.

Nous avons déjà rencontré deux exemplaires dans la même condition, qui ont été vendus 30 ou 40 francs, parce qu'on n'avait pas pris garde que les figures noires étaient de premier tirage. Cette fois le livre a atteint son prix, grâce à la concurrence de deux libraires qui se le sont disputé jusqu'au dernier carat.

MUSSET (ALFRED DE) : *Œuvres complètes.* — Ornées de 28 gravures d'après les dessins de Bida. Paris, Charpentier, 1866. 10 vol. gr. in-8°, demi-rel., tête dor., non rognés, papier de Hollande, fig. sur papier de Chine, avant la lettre, 332 francs.

PRÉVOST (l'abbé) : *Histoire de Manon Lescaut.* — Paris, Werdet et Lequien, 1827, in-8°, fig. de Desenne, demi-rel., non rogné. Exemplaire en papier vélin, avec la suite de Lefèvre ajoutée en double état, eau-forte et avec lettre, 400 francs.

RABELAIS : *Œuvres.* — Avec des remarques de Le Duchat. Amsterdam, 1741, 3 vol. in-4°, fig., mar. r. fil. à la Du Seuil, dos orné, tr. dor. (Capé) 299 francs.

La reliure a coûté davantage. Nous ne cesserons de répéter que les amateurs d'aujourd'hui, et nous pourrions dire ceux de demain, sans crainte de nous tromper, veulent absolument avoir les vieux livres dans leurs vieilles reliures, afin d'être à peu près sûrs que ce qu'ils achètent n'a pas été maquillé.

Digitized by Google

SWIFT : *Voyages de Gulliver.* — Paris, Didot (1797), 2 tomes en 4 vol. in-18, fig., mar. vert, fil., tr. dor., non rogné (David). Exemplaires en papier vélin avec la suite de Lefèvre en double état, 330 francs.

VOLTAIRE : *Œuvres complètes.* — Paris, Renouard, 1819-25, 66 vol. gr. in-8°, demi-rel., cuir de Russie, non rognés. Exemplaires en grand papier vélin contenant la suite de Moreau, avant la lettre, et celle de Desenne, 345 francs.

Romans et contes. — Bouillon, 1778, 3 vol. in-8°, vignettes et fleurons par Monnet, Marillier, Moreau, etc. ; épr. avant les numéros, demi-rel., mar. r., tr. dor., 160 francs.

WATTEAU (ANTOINE) : *Figures.* — De différents caractères de paysages et d'études, dessinées par Watteau, gravées par les plus habiles artistes du temps. Paris, Huquier, s. d., gr. in-fol., mar. r., filet à la Du Seuil, dos orné, tr. dor. (Petit). Curieux recueil contenant 350 figures, la plupart gravées par François Boucher, 1,460 francs.

Un exemplaire d'Hippocrate annoté par Rabelais. — M. Aimé Vingtrinier, bibliothécaire de la ville de Lyon, a bien voulu nous adresser une étude sur un exemplaire d'Hippocrate annoté par Rabelais.

Bien que cette étude ait été insérée, il y a quelque temps, dans *le Courrier de Lyon et du Sud-Est,* nous sommes heureux de le reproduire ici, persuadés que nos lecteurs le liront avec intérêt :

De tous les amis de Rabelais, de tous les admirateurs fanatiques du divin Alcofribas, y en a-t-il beaucoup qui connaissent leur auteur ? J'en doute. Ceux qui ont cassé l'os, oui. Quant aux autres, non, certes !

Que dit la foule ? que savent les esprits superficiels et badins ? que Rabelais fut un biberon, un adorateur passionné de la purée septembrale, un sensuel, un égrillard, un facétieux à qui on doit entre autres *les Horribles et espouventables faicts et prouesses du très renommé Pantagruel, roy des dipsodes ou la pantagruélique prognostication certaine et infaillible composée au proufit et advisement de gens estourdis et musars de nature;* un défroqué irrévérencieux, plus disposé à baiser les chausses du pape que sa mule, et là-dessus on est parti ; on l'a loué, acclamé, glorifié, souvent sans l'avoir compris, encore plus souvent sans l'avoir lu, et les mêmes innocents lecteurs qui ont confondu Molière et Scapin, qui ont pris *Don Quichotte* pour un roman et Gulliver pour un amusant badinage se sont esclaffés de rire aux lardons salés et aux farces de haulte graisse que leur offrait un impitoyable railleur.

Excellent de rire, mais ce n'était pas une simple amusette que leur présentait l'immortel enfant de Chinon.

Demandez ce qu'ils en pensaient alors à Sébastien Gryphe, ce géant de l'imprimerie, à Jean de Tournes, à François Juste, à Junte, à Dolet, à Marot, à cette pléiade brillante qui fut la gloire de Lyon au XVIe siècle, aux frères Vauzelles, malgré leur austérité, à Symphorien Champier, Claude de Bellièvre, Aneau, du Choul, Maurice Sève, du Peyrat, Voulté, société charmante et savante qu'embellissaient des femmes comme on n'en voit plus : Louise Labé, Clémence de Bourges, Pernette du Guillet, Claudine et Sibylle Sève, et on vous dira si on regardait le médecin de l'Hôtel-Dieu du pont du Rhône comme un baladin et un bouffon, ou comme un des savants les plus étonnants de cette époque privilégiée.

Demandez-le surtout à l'austère et implacable Calvin, car c'est surtout par ses ennemis qu'on est bien jugé.

Quel prosateur élégant, quel penseur profond, quel philologue sagace, quel phi-

Digitized by Google

losophe, quel érudit universel, ils trouvaient dans ce joyeux scribe dont vous êtes si épris !

Non, Rabelais n'est pas ce que prétend votre légèreté vantarde et c'est avec plus de respect qu'on ne lui en accorde qu'on doit prononcer son nom.

Arrivé à Lyon en 1532, à sa sortie de Montpellier, où il avait été reçu bachelier, Rabelais vint prendre un modeste logis, rue Dubois, proche Saint-Nizier, et il entra comme correcteur, tout près de là, dans la célèbre imprimerie de Gryphe où son érudition et sa connaissance des langues anciennes en firent un auxiliaire précieux; mais il ne resta pas longtemps attaché à cette place secondaire; son savoir et ses amis lui firent obtenir la charge de médecin de l'Hôtel-Dieu, quoiqu'il ne fût pas docteur. Là, il donna carrière à toute son activité et non seulement il vit le monde qui se disputait ses instants, non seulement il traita les riches et les pauvres, les amusa et les désopila par ses contes renversants, mais il publia plusieurs ouvrages de science, fit des traductions, approfondit la philosophie, la médecine, le droit, la philologie ancienne et moderne et lança les premiers volumes de ces Almanachs, délices de nos pères, opuscules qui parlaient de tout et qui eurent une si brillante vogue, un si vibrant et si glorieux succès.

Ce ne fut pas tout. Il donna une nouvelle édition d'Hippocrate et de Galien, et il prépara son œuvre avec un soin particulier. Ce fut Sébastien Gryphe qui l'imprima.

Ce n'est cependant pas de ces livres rares et curieux que nous voulons nous occuper ici; les bibliophiles les ont suffisamment décrits; nous voulons signaler un autre ouvrage, autrement important pour nous, car il porte directement la marque des études, des préoccupations et des pensées intimes de notre écrivain.

Parmi les richesses que possède la bibliothèque de Lyon, parmi les trésors dont elle est fière, on peut compter en première ligne le volume d'Hippocrate qui a, suivant toute apparence, appartenu à Rabelais, que notre illustre docteur lisait, étudiait, dont il collationnait le texte, dont il soulignait les passages, et sur les marges duquel il jetait ses réflexions avec une ardeur fébrile et une rapidité qui font aujourd'hui le désespoir ou l'embarras des érudits et des curieux.

Il est intitulé :

Hippocratis medicorum omnium longe principis Epidemiorum liber sextus, jam recens latinitate donatus Leonardo Fuchsio interprete.

Addita est luculenta universi ejus libri expositio, eodem Leonardo Fuchsio authore.

Adjecta insuper sunt ad calcem graeca ut diligens lector haec ipsa cum latinis conferre possit.

Haganoæ, ex officina Johanis Secer, anno millesimo quingentesimo trigesimo secundo (M.DXXXII) *mense februario.*

Additus est et index commentarii. — Joli volume in-4°; couverture du temps, veau brun, gaufrée, non cité par Brunet.

Cette édition avait paru la même année que Rabelais donna son *Hippocrate*.

Modifia-t-il son œuvre dans les éditions suivantes? Nous l'ignorons. Le texte des deux éditions de Haguenau et de Lyon offre-t-il des variantes? Les érudits seuls peuvent le dire; nous ne possédons pas l'exemplaire imprimé par Gryphe, en 1532.

A comparer les notes de notre ouvrage avec les *Autographes de Rabelais*, publiés par le Dr Gordon, en 1876, il n'y a pas de doute, croyons-nous, à émettre; c'est bien l'écriture de Rabelais que nous avons sous les yeux.

Ces notes, courtes et rapides, sont difficiles à déchiffrer; à première vue, on dirait de l'allemand.

Il n'en est rien; c'est du latin et quelquefois du grec. Le latin était si familier à notre auteur qu'il précipitait sa plume comme si le temps lui eût manqué. Souvent il n'achevait ni ses lettres ni ses mots; souvent aussi, dans sa fougue, il se sert de signes connus de lui seul. Le grec est plus calme et mieux posé. Les annotations dans cette langue ne dépassent pas une vingtaine. Ce sont, la plupart du temps, des mots détachés, des termes de médecine; le latin est employé pour des phrases. De

Digitized by Google

nombreuses lignes du texte imprimé sont rapidement soulignées au cours de la lecture, comme ayant mérité son attention. Parfois, le caprice l'entraîne. Il lit *calculosis balneum* et il écrit en marge : *balneum calculosis*, comme étant, sans doute, plus euphonique et plus digne de son oreille de prosateur fin, sensible et délicat.

Parfois, il répète la phrase ou le mot qui a frappé son imagination, soit pour témoigner de l'etonnement, soit pour graver le sens dans son esprit :

Quibus affectio inest, lit-il, *quam proprie Nephritin nominant...* Il s'arrête, réfléchit et écrit en grec dans la marge : *Nephritin*, comme s'il voulait rappeler une étymologie : *Nephros*, rein ; et comme la finale *ite* indique une inflammation, la néphrite lui rappelle aussitôt une inflammation rénale...

Il lit : « Secundum rectitudinem fiunt laterum dolor, praecordiorum distensiones, lienis tumores, sanguinis ex naribus eruptiones et quae juxta aures plaerumque etiam talia sunt, quae in oculos procumbunt. » Et il écrit en marge : *kat eutuôrian.*

Il continue ainsi ses annotations jusqu'à l'index final et, si nous n'en exagérons point l'importance, qu'il nous soit permis du moins de proclamer combien il est émouvant, touchant, de se représenter le médecin de l'Hôtel-Dieu du pont du Rhône chez lui, étudiant, la plume à la main, à la lueur d'une lampe fumante, tandis que le fleuve mugit sous ses fenêtres ; annotant du latin ou du grec, suivant avec attention la pensée et l'enseignement du plus grand médecin de l'antiquité, approuvant, doutant, niant et oubliant, dans une méditation profonde, les bruits du dehors, les inquiétudes si vives de l'humanité, Rome, Genève, Paris, la cour, les idées nouvelles qui font craquer la vieille société, les querelles théologiques, philosophiques, sorbonniques, puis, à la fin, relevant la tête en souriant avec malice à l'idée insensée de faire noyer cinq cent mille Parisiens dans une inondation comme jamais on n'en avait entendu parler.

Que vaut la robe traditionnelle de Montpellier ? Rien par elle-même. On la vénère cependant, on la conserve, on la montre comme une relique, un souvenir. Le livre annoté par Rabelais n'a pas fait progresser la science. Il n'en est pas moins précieux pour la ville de Lyon, les philosophes, les penseurs, et pour tous ceux qui suivent d'un œil avide la marche et la transformation de l'humanité.

AIMÉ VINGTRINIER.

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
MAR 12 1887
LIBRARY

1887

8e ANNÉE

DEUXIÈME LIVRAISON

10 FÉVRIER

N° 86

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'EDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an **40** fr. — Province, un an **42** fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

P. AVRIL. DEL

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 FÉVRIER 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — CASANOVA INÉDIT, publié par OCTAVE UZANNE. — Préface et avant-propos aux *Mémoires*.

II. — LES GRANDS ÉDITEURS D'ALLEMAGNE, par L. DE HESSEM (STUTTGART).

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : BRIGITTE, gravure de la librairie Spemann.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris. — Nouveaux journaux parus à Paris, d'après la liste des dépôts*, etc.

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Digitized by Google

CASANOVA INÉDIT

AVANT-PROPOS ET PRÉFACE A SES MÉMOIRES

Le Livre semblait destiné à apporter sur la personnalité et les écrits du célèbre aventurier Jacques Casanova de Seingalt la lumière la plus inattendue et les révélations les plus curieuses. — On se souvient des brillants articles de notre regretté collaborateur Armand Baschet, prouvant de manière irréfutable, par six articles consécutifs, non seulement l'authenticité absolue, mais encore la véracité minutieuse des illustres Mémoires *de cet étonnant chevalier d'aventures. A la suite de ces articles qui furent lus, commentés et reproduits dans les journaux littéraires de l'Europe entière, nous sommes revenu à diverses reprises sur Casanova et ses œuvres, et nous avons établi, en quelque sorte, son iconographie par la publication de deux portraits, le premier (Casanova à soixante-dix ans) reproduit d'après une gravure rarissime de son* Icosameron, *le second gravé spécialement d'après un buste de Casanova fait par lui-même à l'âge de quarante ans, et que nous venions de découvrir à l'Exposition des Arts décoratifs de Vienne en 1883, au cours d'un voyage en Orient.*

Digitized by Google

Depuis cette époque, nous n'avons point abandonné notre piste casanovienne; nous avions connaissance, d'après les articles même du pauvre Armand Baschet, que tous les papiers de Casanova, sa correspondance, les fragments inédits de ses Mémoires, *ses notes intimes, ses travaux divers se trouvaient encore au château de Dux, près de Tœplitz en Bohême, où le grand et incroyable amoureux rendit chrétiennement son âme à Dieu, le 4 juin 1798, après être resté quatorze années durant l'hôte et l'ami du comte de Waldstein, seigneur de Dux, avec le titre, les fonctions et les honoraires de bibliothécaire du château.*

Nous avons donc intrigué pendant plus de quatre ans dans le but de prendre copie intégrale de ces papiers si intéressants à divers titres et afin d'en devenir le publicateur dans cette revue. Aujourd'hui, grâce à l'appui d'un érudit italien, le professeur d'Ancona, de Pise, que nous avions connu à Venise en 1880, et en compagnie duquel nous visitâmes les Plombs *célèbres, nous avons pu obtenir copie, à Dux, de tous les manuscrits français de Casanova, abandonnant à notre confrère, M. Alessandro d'Ancona, les papiers rédigés en italien et qui étaient pour nous d'une importance secondaire.*

Ces papiers forment douze ou quinze dossiers assez volumineux que peu à peu nous arriverons à mettre en ordre. Il s'y trouve de nombreuses lettres du Prince de Ligne, des réflexions philosophiques, des « Casanovana », *des notes en forme de journal, des dialogues et des miscellanées d'un grand intérêt. Nous ferons profiter les lecteurs du* Livre *de notre bonne fortune et nous publierons peu à peu, avec mesure toutefois, et non consécutivement, les pièces capitales de nos dossiers.*

Aujourd'hui, nous donnons ci-après une sorte d'Avant-Propos aux Mémoires, *sous le titre :* Histoire de mon existence, *et la première Préface écrite de la main de Casanova et qu'il a par la suite entièrement refaite, aussi bien dans l'esprit que dans la forme. Cette première version est plus vigoureuse, plus concise, plus personnelle que celle qui fut imprimée en tête des* Mémoires, *et, de plus, elle présente une admirable philosophie soutenue. Nous avons scrupuleusement conservé la rédaction du maître aventurier, qui se piquait si fort de parler la langue française qu'il avait adoptée. On verra à la lecture de ces deux écrits de quelle manière le galant Casanova habillait notre langue; les italianismes ne sont pas les points les moins curieux de ces deux friands morceaux, et on pourra juger ainsi du travail opéré par le professeur Laforgue, qui eut à remettre en langage orthodoxe les nombreux volumes des* Mémoires *publiés, après revision du texte original, par la maison Brockhaus, de Leipzig, ainsi qu'il appert des preuves fournies par M. Armand Baschet.*

OCTAVE UZANNE.

Digitized by Google

HISTOIRE DE MON EXISTENCE

Volentem ducit, nolentem trahit.

GLOSE AU TITRE.

QUAND je m'annonce comme historien de mon existence, j'entens parler de celle dont ma mémoire me rend temoin, car il est impossible que je rende compte de ce dont je ne peux pas me souvenir. Le fait le plus ancien, dont je me souvienne, m'est arrivé à l'âge de huit ans et quatre mois. Donc avant cet age l'organe qui fait ma mémoire ne s'étoit pas encore formé, car s'il avoit été formé, il auroit reçu l'impression de plusieurs autres petits faits qui dûrent etre arrivés à ma présence. L'homme entre tous les animaux est le seul qui sait d'avoir une memoire, et qui possède l'art de se rappeler des idées, et de se souvenir des faits qu'il sait lui avoir fait impression. Il se donne la peine de les chercher, et il les trouve, secouru quelquefois par le local comme les chiens, et les chevaux, auxquels un lieu rappelle des faits malgré eux, et sans qu'ils se donnent aucune peine. Si l'homme donc ne se souvient de rien qu'en se rappelant des impressions, il est evident qu'il ne pourra jamais trouver des impressions plus anciennes que l'organe sur lequel elles dûrent être gravées, et que sans l'organe il n'auroit pas de memoire comme il ne pourroit pas posseder le sens de la vue sans des yeux. Il est donc absurde de s'imaginer l'âme dépouillée de matiere, et en meme tems susceptible d'idées sans se la figurer en DIEU, auquel *tantummodo* la raison doit accorder abstraitement toutes les facultés concevables. L'âme de l'homme, conçue comme existence séparée de DIEU, ne peut pas être susceptible d'impression, car il est absurde d'imaginer impression sans supposer matière, et également absurde d'accorder à l'ame les attributs que la raison ne me permet d'accorder qu'à DIEU. Il est aussi impossible de se figurer le pouvoir attaché à la memoire sans établir la necessité des impressions. Avant l'age de huit ans et quatre mois, je n'avois donc pas de memoire, car comme je puis dire je suis sûr que ce fait est arrivé à ma presence parce que j'en trouve l'impression dans ma cervelle; je dois pouvoir dire qu'il n'est pas arrivé à ma presence, puisque je ne m'en trouve pas l'impression. Si un temoin m'assure que le fait est arrivé à ma presence, et qu'il m'y a vu attentif, la conséquence que je dois en

Digitized by Google

tirer, ne m'en souvenant pas, est que je manquois donc alors de l'organe sur lequel il auroit dû faire impression, car il est impossible de communiquer sans toucher et de toucher sans presser. Donc mon existence d'homme qui pense commence à huit ans et quatre mois.

GLOSE A MA DEVISE

Par cette devise *Volentem ducit, nolentem trahit,* je souhaite que le lecteur entende que de gré ou de force je ne peux jamais avoir fait autre chose que ce que Dieu a voulu. Dieu étant present à tout, toujours agissant, et jamais indifférent, est-il possible à l'homme de faire quelque chose de contraire à sa divine volonté? Je ne le crois pas, mais malgré cela je me suis toujours cru libre dans l'action, et par consequent je suis sûr que si j'ai démerité dans le mal, je dois avoir merité dans le bien. La liberté de l'ame est le don que *Dieu* lui a fait; mais l'exécution depend de sa santé, *mens sana in corpore sano.* Si je ne m'étois pas trouvé libre un million de fois, je ne me serois jamais persuadé d'être une ame enfermée dans un corps. Lorsqu'après l'action et à l'examen je ne me suis pas trouvé libre, j'ai reconnu que j'étois malade. La maladie de l'ame est une forte passion en mouvement : *Videt bona probatque deteriora sequitur.* L'homme qui se reconnoît dans un état de violence est sage s'il sait se tenir dans l'inaction, car, s'il agit, il agira mal quand même il aura la force de se determiner à faire tout le contraire de ce à quoi la passion l'excite. La liberté cependant de ce pouvoir m'a rendu sûr de ma divine existence, dont depuis long tems je ne revoque plus en doute l'immortalité. Si j'existe, j'ai donc toujours existé, et j'existerai toujours; et comme je ne sais pas ce que j'ai fait avant que d'être dans le corps où je me trouve actuellement, je ne me flatte pas de parvenir à me reconnoître, lorsqu'à cause de la dissolution du corps que j'anime je me trouverai enveloppé dans une autre matière, à moins que mon esprit tout nu ne se trouve absorbé dans Dieu. C'est là où la philosophie toute tremblante doit s'arretter.

Pour me reconnoître après ma mort, restant existence distincte de la divine universelle, j'aurois besoin de conserver l'organe, dont je me sers actuellement pour écrire ces memoires, et cet organe deviendra poussiere. En raisonnant ainsi, je rens à Dieu, mon tout puissant auteur, et mon seul principe, l'hommage le plus pur; et ne me sentant pas en danger de tomber, je ne lui demande pas d'empecher ma chute en me soutenant avec les lisieres de la foi. Je n'en aurai besoin que lorsque ma raison n'aura plus de force, ou lorsque j'oublierai l'evidence dont l'eblouissante lumiere m'eclaire dans ce moment.

Digitized by Google

PREFACE

Mon histoire est celle d'un celibataire, qui dans cette année *1791* a soixante et sis ans, et dont l'affaire principale fut celle de cultiver les plaisirs de ses sens : il n'en a pas eu de plus importante. Se sentant né pour le sexe different du sien, il l'a toujours aimé, et tant qu'il l'a pu il s'en est fait aimer : il a aussi aimé la table : il a eu des amis qui lui ont fait du bien; et il leur a eté reconnoissant, et des ennemis, dont il ne s'est pas vengé parce qu'il ne l'a pas pu, et aux quells il n'auroit jamais pardonné, s'il n'avoit oublié le mal qu'ils lui ont fait. L'homme, qui oublie une injure, ne l'a pas pardonnée : il l'a oubliée. Le pardon part de la generosité du cœur; l'oubli de la foiblesse de memoire :

Cet homme prevoit aujourd'hui sa fin imminente; et en est fort faché quand il y pense, car il aime la vie comme son âme, et ses sens comme lui-même; cela étant son tout, nulle autre chose ne peut l'attacher. Cet homme, qui aspire à porter dignement le respectable nom de monotheiste, est sûr de l'action jamais discontinuée de la providence d'un Dieu infini, tout puissant, et incomprehensible, auteur de toutes les formes, et maitre de la nature. Il sait que Dieu n'est pas matiere, et qu'il n'a rien de comun avec elle, quoiqu'il soit par tout comme elle; mais il ne sait pas d'avantage. Il lui rend hommage en l'adorant, et il l'adore dans tous les momens, où il lui adresse la priere mentale, qu'il a trouvée toujours consolante. Il croit qu'on ne peut adorer Dieu qu'en le priant, qu'on ne peut le prier qu'en l'adorant, et qu'on ne peut le remercier qu'étant juste. Il pense par consequent que l'homme ne peut ni adorer, ni prier, ni remercier l'être des êtres qu'en se faisant aimer de toutes ses creatures. Tel est le partage du juste, et le philosophe qui cherche le bonheur ailleurs se trompe. Cet homme écrit son histoire pour s'amuser, pour renouveller les plaisirs qu'il a eu en se les rappellant, et pour rire des peines qu'il a souffertes, et qu'il ne sent plus. Il écrit sa vie actuellement qu'il croit d'avoir fini de la faire. Il l'écrit comme un maitre d'hotel presente à son seigneur un compte rendu avant que de partir pour aller vivre ailleurs, ou pour disparoitre. Il croit d'avoir existé parce qu'il a senti; et par consequent il croit qu'il n'existera plus quand il aura fini de sentir. S'il lui arrivera après sa mort de sentir encore, il trouvera la chose fort plaisante; mais il donnera un dementi à tous ceux qui iront lui dire qu'il est mort.

Les lecteurs qui me trouveront trop diffus dans les descriptions de

Digitized by Google

mes sensualités, me pardonneront quand ils sauront que la tâche de les allonger fut toujours ma marotte.

Laudibus arguitur vini vinosus Homerus.

Ceux qui diront que j'aurois dû être honteux de les publier *padroni,* il se peut que je l'aurois dû ; mais je n'ai pas senti ce devoir; je leur permets de m'appeller cochon. Le serois-je moins si je me cachois? Quand j'examine un vrai cochon, je me sens plus incliné à le féliciter de ce qu'il n'a pas les qualités de l'esprit de l'homme, qu'à plaindre un homme qui a les qualités d'un cochon, car avec l'esprit qu'il a il les purge de toutes les saletés qui dégoutent : or si elles ne degoutent pas, le nom de saletés ne leur convient plus; et rien de dégoûtant ne se trouve dans mes memoires. Si mon gout n'est pas le general, je ne saurois qu'y faire; et d'ailleurs je ne me crois pas beaucoup à plaindre de ce que je n'ai jamais trouvé que ma maîtresse sentît mauvais. Et ce un grand malheur que le fromage de Saussenage ou celui de Roquefort me plait d'avantage lorsque je le trouve habité par des petites creatures qui me le declarent vivant, à la barbe de Dioscorides, d'Avicenna, et de Galenus, que les François appellent Galien, et en depit de Martin Schoechius, dont l'aversion au fromage me fait rire. J'aime le gibier qui touche aux confins de la corruption, et son agréable fumet qui me ragoute, comme le pluant de l'odoriferente Mome. En grace de ces cochoneries je suis assez effronté pour me croire plus heureux qu'un autre.

La vie en general n'est autre chose que l'ame de l'univers.

Cette vie générale est une masse immense de vies particulieres de cent mille millions d'êtres qui ne font autre chose que mourir et renaître dans une succession continuelle jamais interrompue : entre toutes ces espèces, la mienne est la seule, qui ait su pousser plus loin l'art de communiquer ses pensées aux individus ses semblables, et qui ait la faculté de raisonner sur sa propre existence. Cette espece est celle qui a dit, et fait plus de sottises que les autres toutes ensemble, parcequ'elle eut en partage du Créateur des facultés toutes particulières.

L'homme est sans contredit l'animal qui a poussé plus loin la prevoyance et la precaution, et il n'y a aucun animal qui ait fait la cent millieme partie des sottises que l'homme a faites, je deffie qu'on m'en montre un qui ait fait la cent millieme partie des bonnes et belles choses que l'homme a faites. Nous n'avons d'idée, d'autre beauté que de celle qui git sur la surface des objets. Seroit-elle belle la surface de notre globe, nommé terre, sans l'homme? La vilaine figure! Le Créateur m'a donné la matiere; mais qu'on me permette de dire qu'il ne peut pas s'en repentir, puisqu'en suivant son grand dessein, j'ai tiré parti de tout, et en grand maitre. J'ai deviné des choses qui ont étonné et ètonnent la philosophie, des choses que des tetes obtuses crurent qu'elles dûrent m'avoir eté

Digitized by Google

revêlées. Quelqu'un croit encore aujourd'hui que sans certaines tables antidiluviennes, que le celèbre flèau doit avoir respectèes, je ne saurois rien de chymie, et l'etonnement fait dire que le tres savant auteur de ces tables doit avoir été Dieu lui-meme. Je crois Dieu maitre de tout; mais je ne crois pas à la pretendue preexistence de ces tables. Je ne mets cependant pas en doute la revelation. Il ne s'agit que de la forme. Tout ce que nous savons fut communiqué par Dieu même à l'esprit humain : cela n'est pas douteux; mais comment? L'abeille qui fait sa ruche, l'oiseau qui fait son nid, la fourmie qui fait sa cave, la fait par une révelation. Il est impossible que l'homme qui admire la nature n'adore son auteur : malheureux celui qui peut ne pas le contempler. Il est impossible à l'homme d'être athèe d'abord qu'il s'arrette un seul instant pour s'examiner. *Est Deus in nobis.* L'homme qui après s'étre reconnu s'aimera, ne pourra s'aimer qu'en conséquence d'un amour de reconnoissance, qui n'aura sa source qu'en Dieu. Il se trouvera redevable de tout à l'étre supreme qui l'a créé.

Il n'est donné qu'à l'homme de fabriquer le plaisir. C'est un don de *Dieu.* Heureux celui qui le met en usage se conservant juste, et monstre l'autre qui croit que Dieu puisse jouir des douleurs, des peines, des abstinences qu'il lui offre en sacrifice, et qu'il cherisse principalement l'extravagant qui se les procure.

Nous ne pouvons avoir d'autres devoirs que ceux que la nature, fille unique de Dieu, nous enseigne. Il a gravé dans nos cœurs la religion naturelle : ceux qui la violent sont damnés, — ceux qui la suivent sont sûrs d'étre heureux. Les peines, ou les recompenses après la mort, n'existent que par la foi; mais la philosophie nous demontre les peines et les recompenses immancables dans cette vie. Le genre humain deteste le mechant; il aime le juste. L'homme ne peut être heureux que par l'exercice de la vertu. Cette religion naturelle nous ordonne avant tout de nous conserver, et dans ce precepte on trouve la loi de nous procurer tous les plaisirs imaginables, et d'ecarter de nous toutes les peines, exceptè celles qui doivent nous produire des plaisirs plus grands. La principale de ces peines est celle d'étre entierement soumis, et obeïssans aux princes, dont nous sommes nès, ou devenus sujets, car elle nous produit la satisfaction de leur plaire. Pour nous rendre à la fin tres heureux, Dieu nous a donné l'amour propre, l'ambition, le courage, et le moyen d'augmenter notre foible force par les moyens de defense.

Il nous a donné aussi un pouvoir dont nulle force ne peut nous priver : c'est celui de nous tuer, si en calculant mal nous avons le malheur d'y trouver notre compte. C'est la plus forte preuve de notre liberté morale, que le sophisme a tant combattue.

Je dois avertir le lecteur qu'en ècrivant ma vie je ne pretens ni de faire mon eloge, ni de me donner pour modele : c'est au contraire une

Digitized by Google

vraie satire que je me fais, malgré qu'il n'y trouvera pas le caractere de la confession. Il verra que je n'ai jamais fait le bien que par vanité ou par interest, et le mal par inclination; que je n'ai jamais commis un crime par ignorance; que les prohibitions, au lieu de me diminuer le courage, me l'ont augmenté : qu'assez content de trouver la permission dans ma force, je me suis laissé aller, disposé souvent à en payer l'amende.

Malgré cela, tout complaisant que je suis, je n'écrirois pas ma vie, si je ne croyois de me rendre par là meprisable. Je suis sûr que mes egaux ne me mepriseront pas, et cela me suffit, car leur suffrage est le seul auquel j'aspire. Si, pour obtenir pardon du mal que j'ai fait, je dois me confesser ignorant, j'ai moins de repugnance à passer pour plus coupable que pour sot. Je me consterne cependant quand je trouve que je ne suis devenu bon que parce que je ne peux plus être mauvais; mais cette consternation n'engendre pas le mepris. Je m'aime, je regrette ma jeunesse, et je suis faché de me voir sur le bord du fossé.

Je suis bien loin de mepriser la vie. Quel merite y a-t-il à mepriser un bien qu'on ne peut pas conserver? Qu'est-ce que le mepris d'une chose cherie et qu'invinciblement je dois perdre? C'est un parti, un expedient qu'on n'employe que par lachetè. Je suis, et je sens que je mourrai; mais je veux que cela arrive malgré moi : mon consentement sentiroit le suicide.

Il faut être toujours de bonne foi. Comment peut on ne pas regretter ce monde, où s'il y a des peines, il n'y en a que pour interrompre le plaisir? Plaisirs immancables, dont nous jouissons tous les jours. Malheur à celui qui les meconnoissant n'est pas ingenieux à en augmenter les charmes, et sot l'autre qui n'en regrette pas l'irreparable perte. Il faut un fond de betise, ou une incredulité outrée pour mourir content, et je parle en chretien, car rien n'est si incertain que le salut éternel. L'homme qui meurt, est un être qui raisonne, et qui dit : *Mon existence doit actuellement obeir à un decret de la nature : ma raison ne peut pas aplaudir à ce decret, car il la detruit.*

C'est un devoir desolant que celui qui oblige un spectateur attentif à sortir d'un théâtre, où l'auteur très savant Dieu fait jouer une pièce, dont les varietés interessantes offrent à chaqu'instant une intrigue et un denouement, un commencement et une fin, des catastrophes affreuses melées de bouffonneries continuelles, qui temperent la tristesse, que les premiers devroient causer à l'esprit des spectateurs, qui tour à tour deviennent acteurs, et où les incidens surprenent toujours, malgré qu'ils auroient dû être prevus, et où le philosophe même se trouve agrèablement surpris, parce qu'il apperçoit precisement leur nouveauté dans ce qu'ils sont toujours les mêmes. Celui-ci est un des plus respectables paradoxes de la plus sublime philosophie.

Digitized by Google

J'ai écrit cette preface, parce qu'il me paroit juste que le lecteur me connoisse avant que de me lire. Ce n'est qu'aux caffés et qu'aux tables d'hôtes, où l'on converse avec des inconnus. Mais à mon tour suis-je sage en donnant mon histoire au public que je ne connois qu'en gros, et à son grand desavantage? Point du tout. Je fais une follie; mais comme je le sais, je me la pardonne. Je complais à un petit nombre de gens que j'aime, et dont je fais plus de cas que des inombrables qui, m'étant inconnus, je ne mets pas entre les existences permanentes. Si ceux qui condamneront mon histoire ne m'en parleront pas, je leur saurai gré; et si on me les nommera je les aimerai.

Pline le jeune me dit gravement : *Si vous ne faites pas des choses dignes d'être écrites, écrivez-en du moins de dignes d'être lues.* Ce precepte est un diamant de premiere eau brillanté en Angleterre; mais il ne me regarde pas, car je n'écris ni la vie d'un illustre, ni un roman. Ma matiere est mon histoire, et mon histoire est ma matiere, et je sais que ma vie qui interessera beaucoup de lecteurs, n'interesseroit peut ètre personne, si j'avois employé soixante ans à la faire avec un dessein premedité de l'écrire. Les sages liront mon histoire quand ils sauront qu'elle narre des faits, que l'acteur n'a pas cru que le jour viendroit dans lequel il se détermineroit à les publier. Ils deviendront curieux de voir ce qui est sorti d'un homme qui s'est laissé aller, et dont le grand systeme fut celui de n'en avoir aucun. Mon histoire est une école de morale, et elle donnera matiere de penser à ceux qui savent combien la prudence a peu de force sur les vicissitudes de la vie, et combien la chaine des evenemens est independante des methodes, et de ce qu'on appelle bonne conduite.

Il n'est pas necessaire d'ètre bien docte en histoire pour savoir que dans notre monde tant physique que moral le bien sort du mal, et le mal du bien. Mais *faites toujours du bien*, dit le moraliste. D'accord; mais que sais-je? Je deffie le plus profond des hommes à faire le moindre bien étant sûr qu'il ne produira pas le plus grand mal. Nous ne pouvons pas appercevoir l'utilité dans ce qui ne nous plait, ni preferer au notre le plaisir d'autrui. En vous communiquant mes actions, mon cher lecteur, je ne vous les donne pas comme des exemples à suivre: je desire au contraire, que mes egarremens vous instruissent, et vous montrent un chemin contraire à celui que j'ai pris, malgré qu'il puisse vous ariver de vous trouver attrapé. J'ai presque toujours vu le bonheur tomber sur moi en consequence d'une infortune, ou d'une demarche imprudente, et je me suis vu souvent accablé par un malheur dont la source fut une démarche de ma part dictée par la sagesse C'est pourquoi je rejete le triste et avilissant repentir. Il me rendroit ingrat à une providence toute divine, qui, par sa benediction, changea en bonne toute la mauvaise influence que ma conduite devoit avoir sur ma vie. Je dirai

Digitized by Google

outre cela que puisque tout ce que j'ai fait est fait, je ne pouvois pas faire autrement. Je l'aurois pu hors de la violence de la passion. Ce raisonnement n'est pas si scabreux qu'on le pense, car il est absolument impossible que l'homme agité se détermine autrement qu'en force des motifs qui le font agir lorsqu'une passion preponderante l'occupe. La vertu consiste à savoir surseoir jusqu'au moment que l'oscillation cesse.

Sautez, mon cher lecteur, mes incartades philosophiques, si vous en trouvez de tems en tems, et si elles ne sont pas de votre gout. Vous ne trouverez dans cet ouvrage de verité que ma memoire, et point d'autre esprit que le necessaire à la narration, esprit de routine et ordinaire, le même que j'ai quand je parle et quand je reve, et que n'ai besoin de conjurer que quand j'invente. Vous ne lirez que la verité, et mon amour propre est votre garant.

Cet amour propre qui a toujours exercé sur moi un empire absolu, me menace que si j'ajoute ou ôte un seul *iota* à la verité, je n'aurai pas le droit de repousser un dementi, s'il arrive que quelqu'un entre mes contemporains se trouve en état de pouvoir me le donner à l'examen de quelque fait qu'il pourra lire dans ces memoires.

J'ai quelque fois trompé mon homme de volonté determinée quand ce fut un trompeur, et malgré moi quand ce fut un honnête homme, car j'étois trompé moi même. Quand il m'est arrivé de tromper un sot, je ne me suis pas trouvé humilié : j'ai cru d'avoir vengé l'esprit, car rien n'est plus difficile que de tromper les sots : ils ont la cuirasse d'airain. J'ai trompé quelques fois des femmes, mais elles prirent leur revanche et tres cruellement. Je me suis trompé en croyant que je ne les aimerois qu'autant que je m'en ferois aimer : elles ne m'aiment plus, et je les aime encore.

Ceux qui me connoissent, et qui savent certaines histoires qui me regardent, et qu'ils ne trouveront pas dans ces mémoires, m'excuseront. Je me crois le maître de publier mes affaires et non pas celles des autres. Ajoutons que pour narrer certaines choses, j'aurois besoin du cynisme du misanthrope qui n'est pas dans mon caractère, ou d'une bonhommie qui ne me ressemble pas. L'homme sage ne doit la confession humiliante qu'à soi même et à Dieu qui pour savoir tout n'a pas besoin qu'on le lui dise, qui est bon depositaire de tout, et qui n'en dit rien à personne. Approbateur de tous les prejugés de la bonne compagnie, je ne diffame personne ni vivante ni morte; il y a donc apparence qu'on ne fera pas à mon ouvrage l'honneur de le defendre. Je souffrirai ce malheur en paix; car à la honte des lettres, ou du siècle, les seuls ouvrages qui font fortune sont ceux dont on defend la lecture.

On m'accusera d'être trop peintre là où je narre plusieurs exploits d'amour. C'est en cela que mon cynisme consiste; mais cette critique ne sera juste que dans le cas qu'on me trouve mauvais peintre. On dira que

Digitized by Google

je circonstancie ces faits d'une façon qu'il semble que je m'en complaise en me le rappelant. On aura deviné. Je conviens que le souvenir de mes plaisirs passès les renouvelle dans ma vieille ame : je me trouve alors enchanté de me convaincre que ce ne sont pas des vanités puisque ma memoire m'en demontre la realité. Mais le critique insiste et me dit que mes descriptions trop lubriques peuvent echauffer la phantaisie du lecteur. C'est ce que je desire. C'est un service que je pretens lui rendre, car je ne suppose pas un lecteur ennemi de lui même. Outre cela n'est-il pas vrai que l'office d'un ecrivain est celui d'interesser ? Suis-je donc condamnable si je remplis ma tache ? Je ne peux être criticable que convaincu d'avoir mal écrit, et pour l'être il me suffira de savoir que je n'interesse pas. On me dira qu'un livre qui alarme la vertu est mauvais. A cette sentence je me rens et j'avoue que ceux dont la vertu favorite est la chasteté, ceux qui fremissent lorsqu'ils se souviennent des plaisirs que l'amour leur a procurés quand ils étoient jeunes, ceux que l'ivresse amoureuse rend malades, ceux qui croyent qu'elle souille l'ame doivent s'abstenir de me lire.

Il est cependant singulier que cet avis, au lieu de diminuer le nombre de mes lecteurs, paroisse fait pour l'augmenter. J.-J. Rousseau l'a donné à cet effet dans sa préface de *la Nouvelle Héloïse*. Il a averti les femmes qu'elles sont perdues si elles la lisent. Jamais livre ne fut tant lu, et cela devoit être, car les perdues ne risquoient rien, et les autres voulurent voir si cela étoit vrai. D'abord qu'on considere les egaremens des sens comme des foiblesses, malheur à ceux qui ne savent qu'il faut les pardonner. Que pardonnera-t-on, si on ne pardonne pas à l'humanité ses foiblesses ? La seule chose que le philosophe ne doit jamais pardonner au mortel est l'esprit tyrannique; l'homme horrible est l'intollerant, comme le tollerant est l'aimable toujours et par tout. Mais qui est l'homme veritablement tollerant ? C'est l'homme tranquille. Cet homme à mon avis n'est certainement pas ni Voltaire, ni un J.-J. Rousseau. C'est un Haller, un Hume, un d'Alembert, un philosophe, qui n'a jamais inquieté personne, un savant qui *bene vixit si bene latuit*. Je terminerai cette preface par dire quelque chose sur mon style.

Etant Italien, et persuadé que la langue que je possede le mieux est la mienne, il semble que j'aurois dû lui donner la preference sur la françoise, quand même je la saurois comme Théophraste savoit la grecque; mais plusieurs raisons s'y opposeront.

J'ai écrit en françois parceque dans le païs où je me trouve cette langue est plus connue que l'italienne : parceque mon ouvrage n'étant pas scientifique, je prefere les liseurs françois aux italiens; et parceque l'esprit françois est plus tollerant que l'italien et plus eclairé dans la connoissance du cœur humain, et plus rompu dans les vicissitudes de la vie. Fort bien. Mais sais-je la langue que j'ai choisie ? Je dois croire qu'oui,

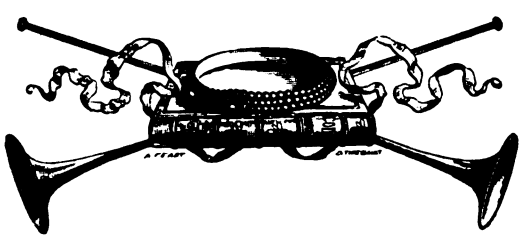
Digitized by Google

puisque j'y dis sans peine tout ce que je pense et sans me trouver aucunement gené. Mais m'entendra-t-on ? Je dois le supposer. Je me croirois presomptueux, si je m'imaginois d'avoir plus d'esprit que les lecteurs que j'ai en vue. Ceux qui diront que ma diction est tudesque me feront rire, comme les rheteurs firent rire Tite-Live lorsqu'ils dirent que sa latinité *sentiebat patavinitatem.*

La langue françoise est la sœur bien aimée de la mienne; je l'habille souvent à l'italienne; je la regarde, elle me semble plus jolie, elle me plait d'avantage, et je me trouve content. Sûr en gramaire et certain qu'aucun lecteur ne me trouvera obscur, j'ai defendu à mon editeur d'adopter des corrections que quelque puriste constipé s'aviseroit d'introduire dans mon manuscrit.

Si nous nous sentons flattés en Italie, lorsque nous trouvons dans les belles proses du docte comte Algarotti une grande quantité de gallicismes; et s'il nous semble que cet ornement ètranger nous rende plus agréable la matiere qu'il traite, pourquoi jugerai-je la langue françoise insusceptible d'ornemens italiens ? Pourquoi bornerai-je l'intelligence du François en lui refusant la faculté de comprendre la force d'une periode parcequ'elle exige une plus longue haleine ? Ils la cheriront lorsqu'ils se trouveront convaincus qu'elle dit d'avantage. Ils se defairont du prejugé qui leur fait croire que leur langue ne souffre pas des beautés étrangeres. Qui leur a dit cela ? Est-ce une loi salique ? Ils les ont déjà abdiquées toutes. L'auroit on cru ? Ils donneront aussi une nouvelle constitution à leur langue, tout comme ils l'ont donnée à leur musique et la revolution ne sera pas meurtriere. Dans ce nouveau reglement, ils n'auront pas la confusion de devoir se reconnoitre pour parjures.

JACQUES CASANOVA DE SEINGALT.



Digitized by Google

LES

GRANDS ÉDITEURS

D'ALLEMAGNE

Aujourd'hui plus que jamais le commerce du livre s'est décentralisé en Allemagne, cette terre classique de la librairie, et c'est ce qui nous a porté à diviser en trois parties bien distinctes les quelques pages consacrées aux maisons les plus importantes de la librairie d'outre-Rhin : dans l'une de ces parties nous envisagerons la librairie à Leipzig, dans une autre étude nous nous occuperons des grandes maisons d'édition de Berlin et autres villes. Aujourd'hui, nous porterons exclusivement notre attention sur Stuttgart, une des cités de l'Empire d'Allemagne, d'où nous parviennent les plus remarquables publications d'art.

Il est, on le comprendra, certaines questions qui se dégagent de la vie sociale des peuples et planent au-dessus des errements de la diplomatie et des conflagrations de la politique. Nous avons pensé que la question des sciences, des arts et des lettres était de celles-là.

Et nous n'avons point songé à en détacher celle du livre, vulgarisateur de la science, propagateur de l'art et messager des lettres. Notre collaborateur, Louis de Hessem, très au courant de la littérature allemande, sera pour nos lecteurs un guide indépendant qui obtiendra dans sa tâche un succès mérité.

O. U.

Digitized by Google

I

STUTTGART

En octobre dernier, la *Deutsche Verlags-Anstalt* (Maison allemande d'édition) publiait un bilan dressé fin juin 1886 dans lequel nous prendrons les quelques chiffres suivants : dans un actif s'élevant à un total fort respectable de 5,568,000 marcs [1], les immeubles de la Société figurent pour 1,026,000 marcs et le fonds de librairie pour 640,000 marcs.

Ces chiffres ont leur éloquence, et cette éloquence n'en produit qu'un effet plus saisissant si l'on veut bien se souvenir que la maison n'a que trente-huit ans d'existence : Édouard Hallberger avait vingt-six ans quand il la fonda en 1848. Né le 29 mars 1822, il reçut une instruction solide et une éducation très soignée, grâce à la sollicitude de son père qui était libraire-éditeur à Stuttgart et le destinait à la même carrière. Ses études terminées, Édouard entra comme apprenti compositeur dans la maison paternelle, où il s'initia à toutes les besognes avant de participer activement à la direction. Puis, curieux de voir un peu ce qui se faisait ailleurs, il commença un tour d'Allemagne, resta employé quelques années dans les villes du Nord, pour rentrer à Stuttgart en 1847. Il s'y maria et s'y établit l'année suivante.

Tout d'abord il ne publia que des ouvrages destinés à la jeunesse, auxquels il joignit bientôt un journal illustré s'adressant au même public. Le *Jugend-Album,* qui vécut de nombreuses années, n'était qu'un premier pas dans une direction qu'Édouard Hallberger devait suivre longtemps d'une façon vraiment glorieuse. En 1853, un journal illustré créé pour les familles vit le jour. Dès son apparition, *die Illustrirte Welt (le Monde illustré)* fut accueilli avec la plus grande faveur par les lecteurs auxquels il faisait appel. Cette faveur ne s'est point

1. Le marc a une valeur légale de 1 fr. 25.

Digitized by Google

démentie au cours des années, puisqu'à l'heure actuelle cette publication de très grand format tire à plus de cent mille exemplaires chacun de ses numéros hebdomadaires contenant la matière de tout un volume ordinaire. *Die Illustrirte Welt* était et resta purement littéraire ; il y avait place encore pour une *Illustration* conçue dans les mêmes formes, mais faisant la part de la politique et des événements, sans abandonner les lettres toutefois. Hallberger prit cette place en 1858 avec *Ueber Laud und Meer* (*Sur Terre et sur Mer*) dont le numéro également hebdomadaire, de vingt pages in-folio, donne huit pages de gravures, six pages de roman et six pages d'articles divers ; cependant le prix de l'abonnement annuel n'est que de 12 marcs. Aussi le succès fut-il encore plus marqué ; aujourd'hui, *Ueber Land und Meer* compte deux cent mille abonnés. Puis comme la partie littéraire s'était sans doute trouvée trop réduite, au goût des lecteurs, un supplément hebdomadaire fut créé en 1873, la *Deutsche Romanbibliothek,* uniquement pour la publication des œuvres littéraires de plus ou moins longue haleine, ne pouvant entrer dans le corps du journal proprement dit. Mais, entre temps, d'autres périodiques avaient été lancés par Édouard Hallberger qui avait dans ce genre les éléments nécessaires pour apaiser sa soif d'activité et satisfaire son goût de l'illustration : nous citerons, parmi ces périodiques qui eurent des destinées diverses, un *Illustrated Magazine,* publié en anglais sous la direction du poète Freiligrath et une *Illustrirte Volkszeitung* (*Gazette populaire illustrée*).

Une des conséquences de ce succès fut d'élargir le cercle des relations de Hallberger, et la librairie en éprouva aussitôt les effets. Peu à peu les ouvrages pour la jeunesse cédèrent le pas aux lettres et, sur ce nouveau terrain, Édouard Hallberger sut grouper autour de lui les auteurs les mieux notés. Parmi ces écrivains nous mentionnerons Hacklænder, Ebers, Franzos, Gutzkow, Lindau, Samarow dont les noms ne sont plus inconnus en France, et notre pays fut représenté par Balzac, Paul Féval, Alexandre Dumas, George Sand, Émile Souvestre, Jules Sandeau, Saintine et Lamartine. Une production aussi active était montrée pour les livres à gravures, les ouvrages de grand luxe, suivie de ce succès persistant qui s'attachait à toutes les entreprises de Hallberger. Ce fut la Bible, avec les splendides dessins de Gustave Doré [1], publiée simultanément en trois éditions différentes à l'usage des catholiques, des protestants et des israélites ; cette publication atteignit une vente de trente mille exemplaires. Puis encore, avec la collaboration du même artiste, *les Contes de Perrault* [2] et *les Aventures de Munchhausen* [3], *les Contes de Hauff,* etc. Une série d'un nouveau genre fut inaugurée par le Shakespeare, avec plus de huit cents dessins de sir John Gilbert, en quatre superbes volumes à 10 marcs ; l'édition atteignit le chiffre de cinquante mille exemplaires. Encouragée par ce succès, la maison songea à publier les deux grands poètes nationaux de l'Allemagne dans des conditions identiques. Aujourd'hui c'est une chose faite : Schiller a son édition monumentale en quatre volumes illustrés de sept cent cinquante dessins dus aux artistes les plus célèbres d'outre-Rhin ; Gœthe forme cinq autres volumes

1. Édition française chez A. Mame et fils, à Tours.
2. Edition française chez J. Hetzel et Cie, à Paris.
3. Edition française chez Jouvet et Cie, à Paris.

Digitized by Google

du même format et du même prix (12 marcs), illustrés de mille deux cents dessins. Quand nous aurons dit que les gravures sur bois sont de véritables chefs-d'œuvre du genre, que l'exécution typographique est parfaite, on ne sera plus qu'à demi étonné des résultats obtenus : vente de cinquante mille pour le Gœthe, de soixante-dix mille pour le Schiller.

Ces chiffres laissent deviner aisément les beaux bénéfices que devaient assurer des ventes aussi extraordinaires et sans précédent dans notre pays [1]. Il ne faut point oublier cependant que ce succès ne s'obtenait qu'au prix des plus grands sacrifices. Hallberger n'hésitait pas à les demander lui-même quand il croyait la chose nécessaire. Nous n'en donnerons qu'un exemple.

Lorsqu'il fut question de publier le grand ouvrage de Georges Ebers sur *l'Égypte,* l'éditeur laissa carte blanche à l'auteur pour rassembler les éléments de l'illustration. Rien ne fut négligé ; on mit à contribution les artistes les plus célèbres parmi ceux qui connaissaient les bords du Nil. La direction artistique fut abandonnée à Gnauth, qui se montra d'une sévérité excessive au point de vue de l'exécution des gravures ; un jour il refusa quatre-vingts bois qui ne le satisfaisaient pas entièrement. Hallberger ne protesta point, bien que ce refus lui fît éprouver une perte sèche assez sensible. Il n'eut point à le regretter toutefois ; l'édition originale, en deux volumes in-folio — 115 marcs l'exemplaire — eut un tirage de vingt mille, et Hallberger vendit les clichés nécessaires à six éditions étrangères [2]. Cet ouvrage fut suivi d'un autre sur *la Palestine* [3], dont le succès ne fut pas moins grand.

Une production aussi considérable, jointe à la vente énorme des grands journaux illustrés, exige naturellement un personnel et un matériel tout exceptionnels : la librairie, l'imprimerie et la reliure occupent plus de quatre cents personnes, vingt-neuf presses doubles et trois presses rotatives. Viennent ensuite deux douzaines de graveurs, les employés d'un bureau de poste établi spécialement dans et pour la maison. Comme la maison a une incroyable consommation de papier, elle a établi deux fabriques en province ; cette mesure s'explique d'elle-même si l'on pense que le seul *Ueber Land und Meer* en emploie plus de vingt mille kilogrammes par semaine.

Hallberger était infatigable. Malgré la grande fortune qu'il avait si laborieusement acquise, il ne prenait que peu de repos et ne se relâchait pas de son activité : rien ne sortait de la maison avant d'avoir été soigneusement examiné, puis approuvé par lui. Chose assez singulière avec son port élégant, ses traits délicats, ses yeux doux, ses manières affables, sa grâce presque féminine, cet homme était d'une indomptable énergie. Il était homme du monde dans toute l'acception du terme cependant — son extérieur le disait assez — et il s'acquittait des devoirs qui lui incombaient à l'égard de la société. Mais ceci ne l'empêchait pas d'avoir la constante préoccupation de sa maison et souvent, au retour d'une fête ou d'une soirée, on le vit se mettre au travail jusqu'à une heure fort avancée de la nuit.

1. Le bilan dont nous parlions plus haut accuse un bénéfice de plus de 500,000 marcs pour le premier semestre de 1886, et les actions donnent un dividende de 65 marcs, soit 13 o/o.

2. Edition française chez Firmin-Didot.

3. Edition française chez Plon, Nourrit et Cie.

Digitized by Google

Il ne resta pas d'ailleurs complètement absorbé par ses propres affaires ; son initiative se manifesta au dehors également. C'est à lui que Stuttgart doit de posséder un des premiers tramways de l'Allemagne. Il installa la première briqueterie à vapeur ; il dirigea les opérations de la Société des logements à bon marché ; il édifia des habitations pour ses propres ouvriers, ouvrit des restaurants à leur usage spécial et fonda pour eux une caisse de secours qu'il

EDOUARD HALLBERGER.

dota de 20,000 marcs. A l'heure actuelle cette caisse de secours et la caisse de retraites ont un capital de quelque 150,000 marcs.

Hallberger s'était attiré l'affection de son personnel qui ne perdit aucune occasion de le lui témoigner. Et ce fut tout spontanément que ce personnel recruta dans son sein un corps de pompiers propre à la maison et les éléments d'une société chorale qui porta le nom du chef de l'établissement.

L'estime générale lui était acquise et les honneurs ne lui firent point défaut — la noblesse personnelle lui fut même conférée par le roi de Wurtemberg. Quant à *ses* auteurs et à *ses* artistes, il était complètement à leur disposition, ayant des rapports très cordiaux avec tous, des relations très intimes avec quelques-uns. Une hospitalité écossaise les attendait dans sa villa de Tutzing, sur le lac de Starnberg, et c'est là, de préférence, qu'il les appelait, qu'il les retenait, pour les consulter quand il préparait quelque affaire importante.

Digitized by Google

Pour lui, les mois de villégiature n'étaient pas des mois de repos ; tout au plus le travail était-il moins envahissant. Aussi le travail fut-il une des causes de la fin prématurée d'Édouard Hallberger, qui s'éteignit à Tutzing, le 29 août 1880, dans sa cinquante-huitième année.

Jusqu'au dernier moment, il eut le souci de l'avenir, et comme il n'avait pas de fils auquel il eût pu remettre l'œuvre commencée par lui, une clause de ses volontés dernières stipula que la maison passerait dans les mains d'une société anonyme. Ce vœu fut exaucé le 1er juillet 1881, date à laquelle fut constituée *la Deutsche Verlags-Anstalt*. La société resta dans la voie où s'était engagé Édouard Hallberger, et ce fut d'autant plus facile pour elle qu'elle avait dans sa direction Carl Hallberger, frère du défunt, intéressé dans la maison depuis 1870, à son retour d'un long séjour aux États-Unis. Ce frère eut une grande influence sur Édouard Hallberger ; il est encore actuellement membre du comité d'administration de la *Deutsche Verlags Anstalt* avec MM. A. Moser, R. Buhl et G. Schaupp.

En 1859, les frères Krœner fondèrent une librairie dont l'importance, sans être aussi considérable, n'en mérite pas moins une mention spéciale : les ateliers d'imprimerie et la librairie n'occupent pas moins de trois cents personnes et de trente-deux presses. Leurs publications rentrent dans les mêmes genres que celles de la maison précédente : livres pour enfants, édités le plus souvent par la maison Behrend, de Berlin, dont les frères Krœner sont propriétaires ; ouvrages de grand luxe parmi lesquels une série consacrée à l'Allemagne, cinq volumes in-folio d'un bon marché remarquable, eu égard à la richesse d'exécution ; ouvrages de littérature, dont les romans d'Edmond Hœfer, les œuvres complètes de Hermann Kurz, d'Otto Muller[1] ; ouvrages historiques, entre autres ceux de M. W. Menzel : *Histoire universelle* en douze volumes, *Histoire des Allemands* en trois volumes, *Histoire contemporaine* en treize volumes ; publications périodiques : *Sorgenlose Stunden* (*Heures sans soucis*), absolument consacré à la nouvelle ; *Jugend-Garten (Jardin de la jeunesse)*, et enfin cette populaire *Gartenlaube*, journal de la famille qui ne se tire pas à moins de deux cent soixante-dix mille exemplaires. C'est sans contredit le plus populaire des journaux de ce genre ; ses rédacteurs attitrés ont de gros succès en librairie. L'un d'eux, Mlle Marlitt, a été présenté en France par Mme Emmeline Reymond, directrice de *la Mode illustrée*, qui en a adapté tous les romans.

Cependant il est, à côté de ces deux maisons, d'autres éditeurs dont certains jouissent d'une réputation séculaire, dont les autres sont au contraire de très fraîche date, mais font preuve d'une activité et d'une initiative vraiment remarquables. Parmi les premiers, nous nous bornerons à prendre la maison J.-G. Cotta ; parmi les seconds, J. Engelhorn et W. Spemann.

Qui actuellement ignore la librairie Cotta ? Elle a embrassé tous les genres et dans tous a su réunir les sommités ; elle a de plus un long passé derrière elle, passé glorieux puisqu'il est intimement mêlé à celui de tous les grands écrivains de la nation et que le nom de Cotta est pour ainsi dire inséparable de ceux de Gœthe et de Schiller. Depuis plus de deux siècles la dynastie des

1. Dont le roman, *Charlotte Ackermann*, a paru chez Reinwald.

Digitized by Google

Cotta règne en librairie, se transmettant le pouvoir de génération en génération, et aujourd'hui encore la maison est aux mains d'un Cotta.

La fondation remonte à 1640, mais le premier Cotta — Johann-Georg Cotta — n'apparaît qu'en 1659, date à laquelle il épouse la veuve du libraire P. Brunn, de Tubingen. A sa mort, en 1692, il fut remplacé par son fils Johann-Georg, auquel succéda un troisième Johann-Georg, fils du second. Puis vint Christoph-Friedrich qui créa une imprimerie à Stuttgart et qui, de son vivant même, abandonna la librairie à son propre fils cadet, Johann-Friedrich, par suite de discussions de famille. Ce dernier fut le plus méritant de toute la dynastie et celui qui donna la célébrité à la maison Cotta.

Johann-Friedrich Cotta naquit le 27 avril 1764, à Tubingen. Son père le destinait d'abord à l'étude de la théologie; mais quand le jeune homme eut montré peu de goût pour cette science, il le laissa maître de choisir sa carrière : Johann-Friedrich se décida pour l'armée. En conséquence, il se voua à l'étude des mathématiques et travailla sérieusement sous la direction de professeurs distingués. L'un d'eux lui assura même pour l'avenir un emploi de précepteur chez le prince Lubomirski. Le jeune homme se trouvait à Paris pour quelque temps, lorsque son père le rappela pour lui proposer un poste avantageux; Johann-Friedrich n'accepta point, pour des raisons de famille, et persista dans son idée première. Cependant il renonça plus tard à celle-ci sur les instances de son père qui, déjà très âgé, tenait à le conserver près de lui et à le voir dirigeant la librairie de Tubingen, abandonnée à des gérants depuis nombre d'années.

Ignorant absolument tout du métier, il consentit cependant et prit possession le 1er décembre 1787. Comme il n'avait à compter que sur lui-même et que ses ressources étaient très modestes, il se mit vaillamment à la besogne, travailla de quatre heures du matin à onze heures du soir pour acquérir les connaissances qui lui manquaient. Ce qui fut plus pénible encore pour lui, ce fut de réunir une somme de 3,000 florins avec laquelle il apaisa les créanciers les plus gênants.

Quelque temps après, la princesse Lubomirska lui fit remettre 300 ducats à titre d'indemnité; cet appoint arriva fort à propos pour le jeune éditeur dont la bourse était à sec. Un hasard lui fit faire la rencontre d'un homme qui mit à sa disposition 500 florins dont il avait besoin pour lancer sa première publication. Enfin le premier pas était fait.

Dès qu'il fut plus sûr de lui-même, il songea à publier une *Allgemeine Zeitung* (*Gazette universelle*) et ce fut à l'occasion de celle-ci qu'il entra en rapports avec Schiller. En 1793, celui-ci habitait Stuttgart quand, à la suite d'un dîner, il fut mis en relations avec Cotta se rendant à la grande foire de Leipzig. L'éditeur exposa son plan au poète qui l'approuva et lui promit son concours. A son retour de Leipzig, Cotta se rendit chez Schiller avec lequel il fit un contrat que ce dernier ne put tenir cependant, à cause de sa mauvaise santé. Mais l'amitié qui les unit ne s'en resserra pas moins par la suite. *L'Allgemeine Zeitung* parut à Tubingen d'abord, puis à Stuttgart, à partir de 1790, jusqu'à ce que, en 1803, elle fut transplantée à Munich où elle est encore aujourd'hui.

Cotta ne se désintéressa point, tant s'en faut, des questions politiques; il ren-

Digitized by Google

dit même des services signalés à son pays. En 1799, le gouvernement wurtembergeois insista auprès de lui afin qu'il se rendît à Paris pour y obtenir que sa patrie fût épargnée par l'ennemi et ne connût pas les horreurs de la guerre. Il s'acquitta de cette mission et parvint à voir ses démarches aboutir ; la France accueillit la demande, moyennant le payement d'une indemnité de huit millions.

Plus tard, les événements voulurent que cette promesse ne pût être tenue; mais l'enquête qui fut faite mit en relief les hautes qualités de Cotta et le plaça au-dessus de tout soupçon et de tout blâme. En 1801, il fit un nouveau voyage à Paris, sur la proposition d'un prince voisin, et il mit cette occasion à profit pour se créer de nouvelles relations dont profita son journal surtout.

Cotta n'en déployait pas moins une très grande activité comme éditeur ; peu de ses confrères publièrent autant que lui, aussi bon que lui. Il s'était voué au métier, corps et âme, et les seules distractions qu'il recherchait, il les trouvait dans ses relations avec les auteurs édités par lui. Parmi ceux-ci figurent en première ligne Gœthe et Schiller, tant à cause de leur haute valeur littéraire que pour l'amitié très étroite les unissant à Cotta. Celui-ci attachait une grande importance à cette amitié dont il était l'objet, et ce fut ce sentiment qui lui fit consentir nombre de sacrifices d'argent. Les deux écrivains estimaient fort cher leurs œuvres et exigeaient souvent des honoraires qui eussent pu paraître exagérés à tout autre libraire. D'autant plus que les premiers ouvrages de Gœthe n'avaient eu que peu de succès ; ils avaient trait aux beaux-arts et furent suivis de *la Fille naturelle,* tragédie. Schiller donnait entre temps sa trilogie de *Wallenstein* et d'autres drames. La vogue et le renom s'étendirent; les éditions se multiplièrent, sous toutes les formes et dans tous les formats; à l'heure actuelle la librairie Cotta a, de ces deux auteurs, des éditions pour toutes les bourses et pour tous les goûts : en trente-six volumes in-8°, en trente-six volumes in-16, en quinze volumes, en six volumes, en trois volumes; à partir de 9 marcs jusqu'à 54 marcs.

La gloire des deux poètes rejaillit sur leur éditeur qui était en même temps leur ami. Cotta se vit combler d'honneurs ; il fut membre du Landtag wurtembergeois, les libraires d'Allemagne le chargèrent de représenter leurs intérêts au Congrès de Vienne et le roi de Wurtemberg le créa baron de Cottendorf. Et ce fut en 1832 qu'il mourut au milieu des siens, dans un bien-être et une quiétude que rien n'avait troublé depuis longtemps.

A sa mort, ce fut son fils Johann-Georg, quatrième du nom, qui prit la direction pour avoir en 1863, comme successeur, Carl Cotta, le propriétaire actuel de la maison. La librairie Cotta possède un catalogue comme bien peu d'éditeurs en ont un ; les auteurs qui s'y trouvent réunis jouissent d'une célébrité universelle. Parmi les poètes, Brentano, Dingelstedt, Freiligrath, Geibel, Herder, Lenau, Uhland, Wieland ; parmi les romanciers, Auerbach et Sacher-Masoch ; parmi les historiens et les hommes de science, Humboldt, Gregorovius, Ranke, Riehl, Sybel, etc, etc. Une grande revue trimestrielle dans le genre de la *Quarterly Review* ne cessa de paraître qu'en 1870, après avoir fourni une carrière de trente-trois ans ; quelques volumes de grand luxe furent publiés également : *Faust*, avec les dessins d'E. Seibertz, *les Poésies* de Schil-

Digitized by Google

ler, *les Poésies* de L. Uhland, le roman *la Fille aux pieds nus* d'Auerbach [1].

Les éditeurs nouveaux, J. Engelhorn et W. Spemann, sont bien faits, avons-nous dit, pour attirer l'attention et les sympathies. Le premier avait quarante-deux ans quand, en 1860, il fonda sa maison. Sa première publication importante fut un journal d'arts industriels — *Gewerbehalle* — dont l'influence fut considérable en Allemagne et dont la valeur fut également appréciée à l'étranger, car aujourd'hui il a une édition française [2] et une édition italienne. Le succès fut persistant et M. Engelhorn en profita pour lancer une série d'ouvrages spéciaux du même genre : *le Portefeuille du bijoutier*, *du serrurier*, *du fabricant de meubles*, se composant chacun de plusieurs centaines de planches. Ils furent tous bien accueillis, par suite des sérieux services qu'ils rendaient au public pour lequel ils avaient été établis. Aussi peu à peu la collection s'est augmentée, elle se complètera sans doute, et actuellement M. Engelhorn édite un portefeuille des arts graphiques dont les éléments sont fort intéressants. L'an dernier, une *Revue d'architecture* est venue se joindre à la *Gewerbehalle ;* chaque mois ces publications donnent un numéro contenant plusieurs planches soigneusement exécutées, avec le texte y afférent Toutes deux sont dans la meilleure voie et les meilleures mains pour fournir une longue carrière.

MARQUE D'ÉDITION DE J. ENGELHORN.

Cependant M. Engelhorn ne s'en tint pas à ces spécialités. En 1874, il mit en vente un superbe volume in-folio consacré à *l'Italie*, dont l'établissement avait exigé une avance de fonds de quelque 300,000 francs. On en conviendra, c'était risquer gros jeu ; l'éditeur gagna la partie, grâce à la magnifique façon avec laquelle il avait fait les choses. Malgré son prix relativement élevé — 75 marcs — le volume eut un franc succès et se tira à dix mille exemplaires ; il eut les honneurs de six traductions et l'honneur de provoquer en Allemagne toute une levée de publications similaires, passant en revue les différentes parties du monde et les diverses contrées de chaque continent. Nous avons déjà mentionné *l'Égypte* et *la Palestine*, publiés par Hallberger, les volumes sur l'Allemagne, des frères Krœner ; nous en aurons d'autres encore à citer, dus à l'impulsion donnée par *l'Italie* à la librairie d'outre-Rhin.

A cet ouvrage succéda *la Suisse* [3], conçue dans le même ordre d'idées et exécutée dans les mêmes conditions ; mais le luxe de ces deux volumes fut encore surpassé par celui d'une troisième publication : *die Kunstschætze Italiens* (*les Trésors artistiques de l'Italie*). Ce n'était pas, comme le premier, une promenade de touriste à travers la péninsule, des Alpes à l'Etna, mais

1. La justice nous oblige à constater le mauvais vouloir rencontré par nous chez M. Cotta, lorsque nous nous sommes adressé à lui pour obtenir les renseignements nécessaires, renseignements que nous n'avons pu obtenir de lui. Ce mauvais vouloir contraste énergiquement avec l'empressement dont ont fait preuve à notre égard tous les autres éditeurs auxquels nous avons eu recours à ce même propos.

2. *L'Art et l'industrie*, chez André, Daly fils et Cie, rue des Écoles.

3. Tous deux chez Hachette et Cie.

Digitized by Google

une sorte de pèlerinage d'artiste sur la terre classique des arts. Aussi l'illustration est-elle d'un genre différent; au lieu des grandes planches sur bois, ce sont de superbes eaux-fortes reproduisant les chefs-d'œuvre des grands maîtres. Le texte lui-même, dû à M. Carl de Lutzow, forme cinq cents pages imprimées en caractère elzevier sur un beau vélin, et des centaines de gravures y sont éparpillées. La critique fut unanime à reconnaître le volume comme unique, et l'Italie, la France et l'Angleterre ne tardèrent pas à en posséder des traductions. C'est, avec une collection de cinquante dessins des maîtres anciens, reproduits en fac-similés, ce que cet éditeur a publié jusqu'à présent dans le domaine de l'art proprement dit.

Mais une des publications les plus caractéristiques de M. Engelhorn, c'est sans contredit *Unser Jahrhundert* (*Notre siècle*) de Leixner, en deux volumes in-octavo également enrichis de plusieurs centaines de gravures. Cet ouvrage, histoire du XIXe siècle, n'est point une simple compilation, ainsi qu'on pourrait s'y attendre; l'auteur y est bien lui, avec ses vues, ses opinions. Ce n'est point non plus un tableau se bornant à l'enregistrement des faits et des événements; il embrasse tout : histoire, littérature, beaux-arts, sciences, croyances, tendances des générations postérieures à 1789. Il n'est point de personnage ayant émergé du commun des foules qui n'y soit jugé, et le répertoire qui termine l'ouvrage permet de consulter celui-ci rapidement et sans hésitation. Sans doute, à notre point de vue, *Unser Jahrhundert* a ses défauts qui lui viennent en grande partie de la nationalité de l'auteur; mais il n'en est pas moins un ouvrage soigneusement étudié, élégamment écrit, et nous sommes persuadé que, remanié suivant les besoins, il obtiendrait en France — surtout à l'occasion du centenaire de 1789 — le succès qu'il a eu en Allemagne, en Danemark, en Suède et en Russie.

En d'autres temps et en d'autres circonstances, *le Livre* a eu déjà l'occasion de parler du cabinet de lecture, cette plaie de la librairie allemande; en vain les éditeurs ont-ils tenté de réagir en faisant leurs éditions inabordables, augmentant les prix, diminuant l'épaisseur des volumes. Les cabinets de lecture tinrent bon, ayant l'appui de leurs abonnés, gens aimant la lecture, mais ne pouvant se permettre l'achat de livres aussi coûteux. Or si un ouvrage n'a point de succès à la lecture ou que ce succès soit d'un jour, les cabinets *lavent* leurs exemplaires qui se retrouvent à des prix dérisoires chez le bouquiniste. Naturellement, l'éditeur se voit alors dans l'impossibilité d'écouler son édition ou d'en faire une seconde; de là, désespoir des libraires, exaspération des auteurs dont les honoraires sont réduits à leur plus simple expression. Certains éditeurs ont pris une résolution extrême : le roman était excessivement cher, ils l'ont rendu excessivement bon marché. M. Engelhorn est celui d'entre eux qui a été le plus loin dans cette voie; il publie, sous le titre de : *Allgemeine Romanbibliothek*, une collection de volumes se vendant brochés un demi-marc, et reliés trois quarts de marc, et formant un choix des romanciers modernes les plus connus. M. Engelhorn se proposait de forcer le public à acheter en lui offrant des ouvrages d'une valeur littéraire indiscutable en général, d'un extérieur élégant, pour un prix ne dépassant pas le prix réclamé par le cabinet de lecture pour une simple location. Aussi sa bibliothèque a-t-elle fort bon aspect, avec son caractère bien net, son papier satiné et son cartonnage rouge dont

Digitized by Google

le seul ornement est le cartouche de l'éditeur, avec ses armoiries parlantes (*Engel-horn, ange, cor*). La collection compte aujourd'hui une soixantaine de volumes et les plus grandes littératures européennes y sont représentées : l'Allemagne, par Paul Lindau, Hans Hopfen, Ad. Wilbrandt; la France, par H. Gréville, L. Halévy, G. Ohnet et A. Theuriet; l'Angleterre, par Hamilton Aïdé et miss Braddon, etc. M. Engelhorn n'a eu qu'à se féliciter de son entreprise, nous n'en donnerons pour preuve que le cas du *Maître de forges*, de G. Ohnet, formant deux volumes et s'étant tiré à plus de quarante mille exemplaires.

La tentative de M. Engelhorn n'était ni la première ni la seule du genre. Le système des publications littéraires à bon marché avait été inauguré par W. Spemann, de Stuttgart également, qui est un des plus actifs et des plus intelligents éditeurs de l'Allemagne actuelle.

En 1873, M. Spemann, alors âgé de vingt-huit ans, reprit la librairie de J. Weise. Son premier soin fut de liquider l'ancien fonds, de faire maison nette : il avait ses vues et comptait les suivre. Dès l'automne de la même année, il débuta par un journal d'arts industriels : *Kunsthandwerk,* qui avait de nombreux mérites, mais qui n'obtint pas les faveurs du public. Il cessa de paraître au bout de trois ans et fut remplacé par le *Maler-Journal* (*Journal des peintres*), créé spécialement pour les décorateurs; il est resté le plus compétent en la matière, et le cas est le même pour la *Schreiner-Zeitung* (*Gazette des ébénistes*), qui vint bientôt s'ajouter au *Journal des peintres.*

Comme les autres éditeurs de Stuttgart, M. Spemann voulut avoir ses ouvrages de luxe : il demanda à l'écrivain Johannes Scherr une *Germania*, deux mille ans de l'histoire d'un peuple, dont l'illustration fut confiée aux premiers artistes nationaux. Ce fut un volume in-folio du prix de 70 marcs; il n'en est pas moins arrivé à sa quatrième édition. Un second ouvrage du même genre fut publié sur Athènes et Rome (*Hellas und Rom*); un troisième a vu le jour dernièrement : il est donné tout entier à la description de *la Corniche.*

MARQUE TYPOGRAPHIQUE DE W. SPEMANN.

Puis, passant sans transition d'un extrême à autre, M. Spemann lança les premiers volumes de sa *Collection Spemann,* dont la couverture bleu marine est connue aujourd'hui de tous ceux qui s'intéressent aux lettres allemandes. Cette collection est encore unique actuellement, par sa conception, par son exécution, et par la rare énergie avec laquelle elle va de l'avant. Les volumes, de deux cents à trois cents pages, sont imprimés avec soin sur papier teinté, avec titre rouge et noir et reliure pleine en toile fort élégante; ils se vendent un marc. La bibliothèque comprendra non seulement la fleur des classiques de tous les temps et de tous les pays, mais encore un choix très éclectique des écrivains modernes les plus goûtés. Fondée en 1881, elle compte aujourd'hui plus de trois cents volumes, et il nous serait impossible de donner ici la simple énumération des auteurs qui y sont entrés. Bornons-nous à dire que, en dehors des chefs-d'œuvre de toute époque et de toute nationalité, — Homère, Dante, Milton, Byron, La Fontaine, Cervantes, Racine, Corneille, J.-J. Rousseau, La

Digitized by Google

Bruyère, — la littérature contemporaine y tient une très large place : l'Allemagne, avec les volumes de L. Anzengruber, S. Junghans, L. François, Amyntor et autres; la France, avec *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo, *le Colonel Chabert* de Balzac, *Picciola* de Saintine, *Colomba* et *Carmen* de Mérimée, *Indiana* de George Sand, *Mon Oncle Benjamin* de Claude Tillier; l'Angleterre, avec les romans de Thackeray, de Dickens, de Fielding, de Lytton, de Walter Scott; l'Italie, avec Edmond de Amicis, Maria Grazia Pierantoni; la Suède, avec Bjœrnson; le Danemark, avec Andersen; l'Amérique, avec Bret-Harte et Edgar Poë; la Russie, avec Tourgueneff, Goutcharoff, Dostoïewski et Gogol. Ceci suffira sans doute pour nous faire croire aisément, quand nous dirons que la *Collection Spemann* est répandue maintenant par centaines de mille et qu'elle a opéré une véritable révolution dans le commerce du livre d'outre-Rhin. Des imitations nombreuses ont surgi; nous avons déjà parlé de la bibliothèque Engelhorn et nous reviendrons plus tard sur d'autres collections du même genre.

Une fois entré dans la voie de la vulgarisation, M. Spemann s'y engagea vaillamment. La même année 1881 le vit créer une revue littéraire mensuelle illustrée : *Vom Fels zum Meer,* dont le numéro, de cent vingt à cent soixante pages grand in-octavo, se vend 1 marc également, c'est-à-dire moitié moins des autres revues existant en Allemagne et ne donnant pas d'illustrations. Le succès fut plus considérable encore que pour la *Collection Spemann;* cette revue compte aujourd'hui plus de soixante mille abonnés. Chaque numéro contient une nouvelle ou quelques chapitres d'un roman, des articles de science vulgarisée, des voyages, de grandes gravures hors texte, de nombreux bois dans le texte et souvent un morceau de musique. Au point de vue de la rédaction, *Vom Fels zum Meer* peut rivaliser avec les autres revues, puisque la plupart des écrivains leur sont communs; au point de vue de l'illustration, elle ne cède nullement le pas aux grands journaux illustrés qui, comme *Ueber Land und Meer* se sont fait cependant une spécialité de l'illustration.

Œuvre de vulgarisation encore, cette autre collection de la *Deutsche National Litteratur*, destinée à offrir au public l'ensemble des œuvres classiques du pays, depuis les origines de la langue, dans un format uniforme, avec des notices, des commentaires et toute la pureté du texte original. L'éloge de cette édition n'est plus à faire; l'empressement avec lequel elle a été accueillie et par la presse et par les lecteurs démontre assez combien l'entreprise est bien conçue et bien menée. Les volumes de format in-8° sont de trois cents à six cents pages, l'impression est d'une netteté remarquable, le papier très beau et la reliure en demi-chagrin grenat est d'un goût absolument irréprochable. Le prix des volumes est de 3 m. 50.

Cette édition se publie par les soins et sous la direction active du professeur Joseph Kurschner, dont l'aptitude au travail a quelque chose de vraiment extraordinaire. En dehors de cette collection et de la *Collection Spemann*, dont il est la cheville ouvrière, M. Kurschner est rédacteur en chef de *Vom Fels zum Meer;* il publie en outre une *Deutsche Schrifsteller-Zeitung* (*Journal des gens de lettres allemands*), ayant la mission de défendre les intérêts des écrivains; il publie encore un *Litteratur-Kalender* (*Almanach littéraire*) et un *Wagner-Jahrbuch* (*Annuaire wagnérien*), ce qui ne l'a point empêché de donner

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LE LIVRE. Imp. Quantin. VIIIe Année.

BRIGITTE

Gravure extraite de la publication
de la Librairie SPEMANN de Stuttgart

Digitized by Google

Digitized by Google

dernièrement un petit *Dictionnaire de la conversation*, qui est un véritable tour de force à tous les points de vue.

Ces diverses publications ne sont pas cependant sans nécessiter un labeur très long et très méticuleux. Ainsi le *Litteratur-Kalender,* volume portatif à reliure souple, est une sorte de *vade-mecum* dans lequel l'homme de lettres peut trouver tous les renseignements ayant trait à sa profession. Cet almanach absolument pratique contient les modifications et les transformations apportées dans l'année aux conventions et aux lois régissant la propriété littéraire et aux sociétés littéraires. Il a une nécrologie des lettres, un tableau des distinctions honorifiques accordées aux hommes de lettres, et des événements littéraires de l'année à courir. Viennent ensuite les adresses des écrivains, avec l'indication du genre de leurs ouvrages — critique, romancier, etc., — les adresses des éditeurs avec les mêmes renseignements sur le genre de leurs publications, la liste des journaux allemands, leur couleur politique, leur mode de publication, le prix de l'abonnement et des annonces, etc. Enfin un classement par localités contenant, par ordre alphabétique, les villes avec la liste des écrivains et des éditeurs qui y habitent et des périodiques qui s'y publient. Notre expérience personnelle nous a appris l'utilité de ce volume et dès à présent nous tenons à faire prendre acte que nous préparons un travail du même genre pour la France, et que nous comptons le faire paraître régulièrement à partir de la fin de cette année.

Cet almanach est publié par W. Spemann. C'est chez le même éditeur également que M. Kurschner a publié un petit dictionnaire de la conversation — 800 pages in-32, cartonné, prix : 3 marcs — qui est appelé à rendre les plus grands services à tous. L'usage constant que nous en faisons nous-même nous a prouvé que le volume est excellent ; en moins d'un an il est d'ailleurs arrivé à sa sixième édition.

Il nous faut arrêter là ces pérégrinations à travers Stuttgart qui, après Leipzig, est devenu un des centres les plus actifs de la librairie d'outre-Rhin. Les quelques éditeurs que nous avons présentés à nos lecteurs suffisent à fournir une caractéristique de la production littéraire de la charmante capitale wurtembergeoise. Ils ne sont point les seuls cependant et seul le manque de place nous contraint à ne point nous occuper de maisons comme celles de Paul Neff dont les grands ouvrages sur l'art et les artistes sont fort répandus, de Bonz et Cie dont certaines publications — les poèmes de Scheffel, entre autres — ont depuis longtemps atteint leur centième édition.

Mais nous ne pouvons quitter cette ville pour passer à Leipzig sans remercier les administrateurs de la *Deutsche Verlags-Anstalt,* MM. J. Engelhorn et W. Spemann, qui ont si gracieusement mis à notre disposition les planches et les ornements de cet article : portrait de M. Édouard Hallberger, par la *Deustche Verlags-Anstalt ;* coin de page, initiale et cul-de-lampe, par M. J. Engelhorn ; en tête, initiale de la seconde page et la superbe eau-forte de M. Vautier, par M. W. Spemann.

LOUIS DE HESSEM.

Digitized by Google

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

Beaucoup de ventes curieuses auront lieu ce mois-ci, tant à la rue des Bons-Enfants qu'à l'hôtel de la rue Drouot.

Mme veuve Adolphe Labitte fera, du 7 au 17 février, la vente de notre ancien collaborateur feu Édouard Méaume, dont la bibliothèque, à différents titres, était des plus remarquables et comprend deux parties fort intéressantes.

M. Claudin vient de terminer, à l'heure où nous tirons cette livraison, la très curieuse bibliothèque de feu M. Charles de Mandre.

Enfin, M. A. Ferroud, libraire bibliophile, vendra, du 21 au 28 de ce mois, les beaux livres de M. Edmond Lambert et de M. J.-Z. Pierart.

Notre collaborateur Brivois nous entretiendra le mois prochain des enchères les plus marquantes.

— Une vente aux enchères publiques très intéressante est annoncée, pour le 28 février, à Rennes (Ille-et-Vilaine). Il s'agit de la belle collection de livres provenant de la bibliothèque du château de La Lorie (Maine-et-Loire), appartenant à M. le duc de Fitz-James. Cette collection abonde en mémoires, voyages, livres sur l'Amérique, Elle contient, en outre, une série de romantiques en première édition extrêmement rare. Tous ces volumes sont dans un état admirable de préservation. Beaucoup d'entre eux, notamment les romans d'Eugène Sue, sont accompagnés de dédicaces et lettres d'envoi. Le catalogue sera envoyé aux bibliophiles qui en feront la demande à MM. Plihon et Hervé, libraires, à Rennes, rue Mothe-Tahlet.

Digitized by Google

L'ÉDITION ORIGINALE DE RUY BLAS

En réponse à la lettre de M. Derôme, insérée dans *le Livre* en décembre dernier, nous recevons de notre collaborateur Jolly-Bavoillot l'épître suivante :

New-York, 5 janvier 1887.

« Mon cher directeur,

« Je venais d'écrire à M. Marius Michel, pour le prévenir qu'avant peu, probablement, j'aurais à lui envoyer pour le relier « de main de maître » mon exemplaire in-18 du *Ruy Blas* de Leipzig, si aucune opposition sérieuse ne s'élevait contre les conclusions de mon article, quand hier, 3 janvier, je reçus le numéro du *Livre :* décembre 1886.

« J'éprouvai, je vous l'avoue, une douce émotion, en voyant, au premier coup d'œil, mon nom si joliment encadré, tout enguirlandé de roses, dans votre charmant frontispice artistique. Ce nom d'un humble industriel, bibliophile à ses heures de loisir, ne s'était jamais vu à pareille fête. Mais, hélas ! la réalité fut que ces fleurs étaient un piège. J'aurais dû le comprendre tout de suite : il y en avait trop ! C'est de cette façon que l'on pare les victimes en les conduisant au supplice.

« Car il n'y a pas à s'y tromper, cette lettre n'est pas une critique, pas même une discussion, c'est bel et bien une exécution, exécution qui n'hésite pas, qui frappe net dès la première phrase : avouez que Jérôme Paturot est dur !

« Je tournai bien vite la page pour voir de qui me venait le coup, et, faut-il vous le dire ? je fus tout de suite rassuré : j'avais vu le nom de M. L. Derôme.

« Pourquoi je fus rassuré ? Je vais vous le dire, c'est que je me rappelai aussitôt certaines plaquettes romantiques anonymes, dont vous nous avez dénoncé l'auteur, et dans lesquelles M. Derôme, avec cette même assurance, en exécuta bien d'autres que moi, je dis des plus illustres ! dont la gloire ne se porte pas plus mal aujourd'hui.

« J'étais donc rassuré, et c'est avec calme que je poursuivis la lecture de mon acte d'accusation, mais néanmoins avec un intérêt que vous comprendrez, tant j'étais désireux d'y rencontrer une occasion de prouver à M. Derôme que je ne suis peut-être pas aussi Paturot qu'il veut bien le dire.

« Quand je fus au bout, j'avais constaté déjà que mes premières convictions étaient restées dans mon esprit, absolument intactes. Car, remarquez-le bien, j'avais dans mon article, avec une bonne foi qu'on ne peut nier, procédé ouvertement par suppositions, et je venais de noter cette observation : que M. Derôme n'a pas fait autre chose de son côté, malgré son assurance de sacrificateur.

« Toutes ses affirmations sont de pures suppositions comme les miennes. C'est sans doute ceci, c'est sans doute cela qui a dû arriver, dit partout M. Derôme. Or, suppositions pour suppositions, je ne vois pas bien comment celles de mon contradicteur sont préférables aux miennes, y compris la petite histoire de ce bon à tirer, supposé négligé pendant tout le tirage de l'édition in-18.

Digitized by Google

« L'édition in-8° de Delloye est connue, cotée, acceptée jusqu'à présent comme la première de *Ruy Blas*, oui, sans doute, nous le savons tous. Je l'ai proclamé moi-même dès le début de *Mon Voyage,* et j'en possède un exemplaire superbe dont je suis très fier et que je conserverai quoi qu'il arrive, soyez-en sûr. Mais tout cela n'empêcherait cependant en rien l'édition Brockhaus de réclamer ses droits si nous réussissons à établir un fait ignoré jusqu'ici. Ce ne serait pas le premier cas de ce genre dans l'histoire de la bibliophilie.

« M. Derôme dit que les deux éditions n'en font qu'une, qu'elles ont été imprimées en même temps, par le même imprimeur, et publiées en même temps.

« Publiées en même temps, oui, peut-être, cela paraît à peu près certain, mais imprimées en même temps ! Pardon, monsieur, je vous arrête là. Car vous allez me confirmer vous-même, quelques lignes plus bas, ce que j'avais dit avant vous déjà : que l'édition in-18 a été tirée seule la première. Nous sommes donc d'accord sur ce point important. Seulement la conclusion que nous en tirons chacun est différente.

« Vous concluez, vous, que c'est l'édition in-8°, tirée la seconde, qui malgré tout doit être la première ; tandis que, de mon côté, j'avais conclu tout naïvement que c'était l'édition in-18, tirée la première, qui devait être l'originale.

« En somme, vous ne produisez aucun argument nouveau, si ce n'est cette appréciation contradictoire.

« Vous dites, il est vrai, que cette mention d'*Édition originale* sur la couverture n'y était que pour indiquer en Allemagne que ce n'était pas une contrefaçon, et aussi pour ne pas compromettre le *beau renom* de la maison Brockhaus. Croyez-vous vraiment, monsieur, qu'il y ait tant de choses dans ces deux mots inusités ? Veuillez remarquer cependant que si cette édition n'était pas après tout l'édition originale, comme vous persistez à l'affirmer, l'étiquette alors était trompeuse ; et qu'en réalité je fais plus de cas que vous de l'honorabilité de la maison en disant que si elle a fait imprimer : *Édition originale,* c'est simplement et loyalement parce que c'était l'édition originale.

« Vous dites encore, pour expliquer cette édition, que la maison Brockhaus vendait des livres français en Allemagne. Sans doute elle en vendait et elle en vend encore. Mais ce sont encore, comme toujours et comme partout à l'étranger, des éditions françaises expédiées par les éditeurs de Paris. Elle n'en fait pas tirer exprès pour elle, ce qui n'aurait aucune raison d'être. Les éditeurs de Paris ne sont-ils pas tout prêts à fournir à qui les paye, autant d'exemplaires de leurs éditions qu'on en peut désirer ?

« Où était donc la nécessité pour la maison Brockhaus, qui ne l'avait jamais fait jusqu'alors, de faire cette fois les frais d'une édition spéciale pour l'Allemagne ?

« Dans le but, dites-vous, de répandre *Ruy Blas* en Allemagne ? Mais les éditions Delloye pouvaient parfaitement y suffire, d'autant plus qu'une partie de celle-ci portait en même temps les noms de Brockhaus et Avenarius, ce qui n'est pas encore si régulier. Expliquez-nous le pourquoi et le comment de tout cela.

« Oui, quoi que vous en puissiez dire, monsieur, je reste convaincu qu'il y

Digitized by Google

a là un cas tout particulier, non encore expliqué, dont le mot vous échappe aussi bien qu'à moi.

« Mais, ajoutez-vous cependant, avec une sorte de dédain : « toutes ces « choses sont connues ». Pardon, monsieur, connues de qui ? Est-ce d'Asselineau, qui n'a su que très tard l'existence de cette édition et n'en donne aucun détail ?

« Est-ce de M. Parent, qui, en complétant l'œuvre d'Asselineau, avoue ne l'avoir jamais vue ? Est-ce du libraire Brunox, si convaincu d'avoir mis la main sur un volume précieux, et qui a pu vendre son exemplaire 95 francs ?

« Est-ce l'auteur du remarquable catalogue de la vente Noilly, qui conclut comme nous à « Édition originale », et le prouve ? En vérité, monsieur, votre assurance me rend perplexe.

« En terminant, vous voulez bien me faire cette concession de dire que : « Cela n'empêche pas le texte in-18 d'être une édition à conserver. » Or j'avais dit avant cela que : « Cela n'empêchera pas l'in-8° de Delloye de tenir sa place dans la collection du théâtre de Victor Hugo. »

« Nous sommes donc au fond plus d'accord qu'on ne pense et sur plus d'un point. Il serait singulier après cela qu'un troisième larron survenant vînt à prouver que nous sommes également dans l'erreur vous et moi, et qu'au lieu d'un *Paturot* il y en a deux !

« En me résumant, permettez-moi d'essayer de conclure. La situation est celle-ci : nous sommes en présence de deux exemplaires de *Ruy Blas,* tous deux à la même date, mais n'ayant entre eux aucun point de ressemblance. L'un est in-18 et porte le nom d'un éditeur allemand. Il est imprimé en petits caractères et compte cent cinquante-quatre pages, plus vingt et une de préface. L'autre est in-8° et porte le nom d'un éditeur français. Il est imprimé en gros caractères et compte deux cent cinquante pages, plus vingt et une pour la préface.

« Cela constitue-t-il deux éditions distinctes ? De plus, l'édition in-18 a été imprimée seule, la première, avec un texte particulier, qu'on ne retrouvera plus dans aucune autre édition. L'autre, l'édition in-8°, a été imprimée la seconde, quelques jours ou quelques semaines après, — le temps ne fait rien à l'affaire, — et avec un texte différent, corrigé, qui sera le texte définitif.

« De ces deux éditions, quelle est la première ? quelle est l'originale ? Voilà la question réduite à sa plus simple expression. Que les amateurs décident.

« Pour ma part, je ne vous cacherai pas, monsieur, que, sans plus tarder, je suis tout disposé à envoyer mon exemplaire à Marius Michel.

« G. JOLLY-BAVOILLOT. »

New-York.

Nous recevons, d'autre part, la lettre ci-contre :

« Monsieur,

« Vous avez publié, dans la livraison du *Livre* parue le 10 décembre dernier, un article signé G. de Chanciot et intitulé : *A propos de l'S barrée.*

« L'écrivain, après avoir donné des renseignements fort intéressants,

Digitized by Google

réclame avec grande modestie d'autres bibliophiles de nouvelles lumières sur cette question, qui semble, à ses propres yeux, incomplètement éclaircie.

« Je n'ai nullement la prétention de dire un dernier mot à ce sujet; je crois cependant pouvoir faire connaître une preuve à l'appui d'une explication donnée, dont l'importance tient précisément à la conformité de date du livre où je l'ai puisée et de l'époque où l'emblème de l'S barrée fut le plus fréquemment employé.

« Le sieur des Accords (Étienne Tabourot), procureur du roi, à Dijon, né en 1548, mort en 1590, publia, en 1583, pour la première fois, son ouvrage: *les Bigarrures.*

« L'édition de 1583 est généralement considérée comme la première, bien que dans l'avant-propos de celle de 1574, l'auteur, se complaisant dans le plaisir de relire ses écrits, reconnaît qu'ils avaient été imprimés quatorze ans auparavant. Malheureusement, aucun exemplaire de cette édition ne nous est parvenu.

« Le chapitre deuxième du livre a pour titre: *Des rébus de Picardie.* L'auteur commence par expliquer ce qu'est un rébus; « quant au surnom qu'on « leur a donné de Picardie, c'est à raison, dit-il, de ce que les Picards sur tous « les Français s'y sont infiniment plu et delectez. »

« Cette assertion, toute flatteuse qu'elle est pour les compatriotes de Petit-Jean, ne saura cependant porter ombrage à l'esprit des autres provinces.

« Tabourot cite un grand nombre de rébus; quelques-uns sont fort obscurs et presque incompréhensibles, à cause des à peu près de prononciation et d'orthographe. Parmi les tout premiers, nous trouvons :

« Une S fermée avec un traict ainsi **S**, pour dire fermesse au lieu de fermeté.

« Voici donc un juge compétent en matière de symboles, d'emblèmes, d'énigmes, de jeux de mots, etc., qui affirme dès 1583 que l'S barrée signifie *fermeté.* Nous pouvons avoir toute confiance en lui, car la majeure partie de son livre traite précisément de ces sortes de plaisanteries que l'on goûtait tant au XVIe siècle et que nous retrouvons également dans un grand nombre de signet d'imprimeurs de ce temps.

« Examinons maintenant si l'explication de *S. trait* pour *Estrées*, qui a été souvent donnée, n'est pas également satisfaisante.

« Tabourot dit en effet *S fermée avec un trait,* il dit donc trait et non barre (barrée), ce qui tout naturellement faisait Estrées. Tout le monde a vu, à Fontainebleau, des flèches au lieu de barres; mais, ainsi que l'a fait observer M. Bourenne, les flèches s'appelaient à cette époque des traits, et l'on aurait tout simplemement remplacé le trait (barre) par un trait (flèche), ce qui revient au même et donne à l'emblème une forme plus élégante, particulièrement en vue de la sculpture décorative. La flèche est, en outre, l'arme de l'amour et se traduit de la même manière que les carquois et les arcs que nous trouvons souvent mêlés aux croissants de Diane de Poitiers, sans qu'ils aient une raison d'emploi plus particulier.

« Il nous reste à voir quelle valeur peut avoir dans un rébus l'objection de M. de Longpérier touchant le vice de prononciation Estrées au lieu d'Étrées. Je n'oserais pas décider s'il est vrai que l'on ait prononcé *Etrées* au XVIe siècle;

Digitized by Google

mais, si tel était le cas, les exemples du rébus que nous donne Tabourot établissent que l'on n'avait pas alors, plus qu'aujourd'hui, grand souci de l'orthographe et de la prononciation en inventant un rébus. Ainsi, quand il nous dit qu'*un lit sans ciel* veut dire un licencié, nous ne saurions, par antithèse, en conclure que « ciel », de même que *sphère*, qui a pu avoir comme sens secret *J'espère*, ne peut nous faire concevoir que le *ph* des mots grecs ait été dans la parole l'équivalent du *p dur*.

« En résumé, l'S barrée (ou plutôt fermée par un trait) signifiait donc réellement *fermeté* pour fermesse, et dans le cas où cet emblème se rattacherait à la personne de la belle Gabrielle d'Estrées, n'y aurait-il pas là une malicieuse intention à double jeu, plaisanterie très conforme à l'esprit de l'époque qui vit éclore le livre du sieur des Accords ?

« Veuillez agréer, monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués.

« H. DE BETHMANN. »

On a dispersé aux enchères, en l'hôtel Drouot, la collection d'autographes d'un amateur. Des ventes semblables se font, en ce moment, plusieurs fois par mois, sans qu'il soit nécessaire d'y attacher quelque importance, mais cette dernière avait ceci de particulier qu'elle réunissait, en majeure partie, des lettres de personnages ayant vécu vers la fin du XVIIIe et le commencement du XIXe siècle. — En outre, on y trouvait aussi des morceaux de musique manuscrits qui offraient de l'intérêt pour les amateurs.

Parmi ces derniers, nous signalerons un lot de manuscrits de Félicien David (*Symphonie en si bémol*), Mozart, Meyerbeer; Liszt, dont les morceaux, datés de 1844 et 1866, ont été vendus 25, 30 et 115 fr.; Joseph Haydn, dont une pièce signée a atteint 70 fr.; Gounod, *Pie Jesu*, vendu 40 fr.; Flotow, troisième acte de *Martha*, 15 fr.; Donizetti, fragment du final de la *Pia*, 50 fr.; Beethoven, fragment d'un ouvrage, 200 fr.; Boieldieu, 16 fr., et Florimond Roger, *dit Hervé*, dont un rondeau chanté dans une revue a atteint le chiffre de 15 fr.

Dans le lot de lettres, voici quelques chiffres d'enchères : lettre de Henry Beyle dit *Stendhal* à son fils, 17 fr., lettre de Louis Blanc pour la publication du journal *le Nouveau Monde*, 30 fr.; une pièce de vers provençaux de Bonaparte Wyse, petit-fils de Lucien, 15 fr.; une lettre de M. de Brazza qui porte ce jugement sur l'Afrique :

« L'Afrique, dans sa fécondité primitive, rendra au centuple ce qui y sera semé, le bien comme le mal. »

On a adjugé cette lettre à 35 fr.; un autographe de Mme Miolan-Carvalho s'est vendu 5 fr.; une lettre d'Emilio Castelar, 6 fr.; une lettre de V. Cherbuliez, 12 fr., un sonnet de Léon Cladel, 15 fr.

L'écriture de François Coppée ne fait pas prime : 6 fr. une lettre de l'auteur de *Jeanne!...*; 11 fr. une lettre de Detaille; 10 fr. un autographe de Feydeau; 50 fr. une lettre adressée par Gambetta à M. Rambler, le 18 juillet 1863, au sujet d'un procès; 6 fr. une lettre d'Émile Girardin; 5 fr. un manuscrit d'André Gill.

Pour 8 fr., un amateur a pu acheter une épître adressée par Got (du

Digitized by Google

Théâtre-Français) à un journaliste qui avait été un des premiers à plaider dans la presse pour la *décoration des comédiens*.

« Puisqu'un heureux concours de circonstances fait que je suis le premier à profiter du gain de la cause, dit Got, je veux aussi avoir l'*honneur* de ne pas être ingrat, et vous affirmer tout d'abord que je me souviens. »

Quelques prix encore : 17 fr. une fantaisie de d'Hervilly; 30 et 35 fr. des autographes de V. Hugo; 66 fr. une lettre de Lacordaire; 100 fr. des vers de Lamartine et 50 fr. seulement une très belle pièce de vers d'Alexandre Dumas père, pièce inédite, qui aurait pu être mieux vendue.

Ventes d'autographes à Berlin. — Les ventes d'autographes qui ont eu lieu cette année sous la direction de M. Léo Liepmann, de Berlin, ont dispersé des collections fort intéressantes et produit des prix assez élevés.

Ainsi, au mois de mars dernier, une lettre de Marie-Antoinette, adressée à la princesse de Lamballe, a produit 750 francs. Lettre de Louis XVI, datée du 30 septembre 1791 : 406 fr.; — Lettre non datée de Marguerite de Valois : 278 fr.: — Lettre politique de Napoléon III à un journaliste allemand et datée du 17 décembre 1860 : 139 fr.; — Lettre (en français) de la reine Marie-Louise de Prusse, 18 mars 1779 : 225 fr.; — Lettre de l'empereur François-Joseph II, du 25 mai 1767 : 157 fr.; — Lettre de Bernard de Weimar (un des généraux de la guerre de Trente ans), du 17 juin 1644 : 84 fr.; — Lettre de Wallenstein (laissez-passer), du 15 mai 1627 : 44 fr.

Quelques lettres écrites par des écrivains allemands et français ont également atteint de bons prix.

Une lettre de Lessing au duc de Brunswick datée du 4 juillet 1770 : 449 fr. Deux lettres de Schiller, du 9 juin 1784 : 126 fr. chacune.

Une autre de Beaumarchais au comte de Maurepas, datée de Berlin, du mois de janvier 1751, s'est vendue 250 fr.

Une vente plus récente (décembre 1886) comportait une foule de lettres autographes de grands musiciens et quelques pièces d'une réelle valeur littéraire.

Une collection de lettres de Schopenhauer (24), écrites dans les dernières années de sa vie, entre 1855 et 1860, ont été payées 625 francs.

Une correspondance datant de 1751-1758, relative à la colonie française de Berlin et écrite par une demoiselle Pelloutier, a été vendue 230 francs. Une lettre de Schiller, datée du 13 février 1786 et adressée au libraire Gœschen, a produit 144 francs.

Un petit livre contenant l'autographe de Jean-Baptiste Bach : 1,170 francs. Un air manuscrit de Mozart : *Conservati fedele* de 1765 : 150 francs.

Une lettre de Henri Heine du 1er mai 1828 : 31 fr.; — Une lettre de Voltaire, du 23 septembre 1757 : 80 fr.; — Une lettre de Kœrner : 45 fr.; — Une lettre de Méhul, de 1804 : 81 fr.

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
APR 9 1887
LIBRARY

1887

8e ANNÉE

TROISIÈME LIVRAISON

10 MARS

N° 87

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'EDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE SC. P. AVRIL. DEL.

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MARS 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — VIOLLET-LE-DUC VIGNETTISTE, par Jules Adeline.

II. — LES VICISSITUDES D'UNE GRANDE BIBLIOTHÈQUE, par Gustave Fustier.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : COMPOSITIONS DE VIOLLET-LE-DUC.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Causons gravure**, chronique, par Octave Uzanne.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

III. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

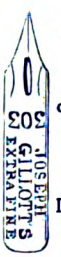
connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS



Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Digitized by Google

AUG 9 1937

VIOLLET-LE-DUC

VIGNETTISTE

Il y a des experts jurés — ou non — dont les connaissances infaillibles ne sont jamais en défaut. Il y a des amateurs, — parfois même des artistes — ces derniers toutefois plus prudents ne se hasardent que rarement dans le champ périlleux des conjectures — qui du premier coup d'œil, — et quel coup d'œil! — d'un simple regard jeté négligemment sur l'œuvre qu'on leur présente, vous disent avec un geste autoritaire qui n'admet pas la moindre réplique : Ceci est — ou n'est pas — de tel ou tel artiste. Bien rares cependant sont les artistes dont l'œuvre offre une cohésion et une similitude d'aspect telles que les jugements puissent être formulés sans hésitation. Et certainement si, par un hasard inexplicable ou une malignité étrange, on avait fait disparaître le nom qui figure sous les entourages que nous allons décrire, peu d'amateurs, et des plus sérieux, attribueraient à leur véritable auteur ces vignettes dont quelques-unes, fort curieuses, sont passablement entachées de romantisme.

Les biographes de l'éminent architecte nous ont bien dit que tout jeune il s'affirmait déjà comme un artiste de race, présentant cette particularité commune aux artistes prédestinés, c'est-à-dire une étonnante habileté qui s'était manifestée dès la plus grande jeunesse. Ils nous ont même appris qu'à vingt ans Viollet-le-Duc

Digitized by Google

était médaillé au Salon, — mais pour des dessins d'architecture, — et ils ne nous ont pas signalé, du moins que nous sachions, le nombre considérable d'illustrations exécutées par Viollet-le-Duc, à un âge où bien peu d'artistes seraient capables de mener à bien une aussi dure besogne.

C'est que Viollet-le-Duc, au lieu de suivre les sentiers battus, avait tout d'abord, de lui-même, entrepris de parcourir la France d'un bout à l'autre, étudiant et dessinant les monuments gothiques, — et alors, il ne faut point l'oublier, gothique signifiait monument dénué de tout intérêt, monument abandonné et condamné par suite à une ruine absolue.

Or, en 1837, la commission des monuments historiques était fondée. Au nombre de ses membres se trouvait le baron Taylor, et au nombre des architectes appelés à devenir les collaborateurs actifs de cette commission se trouvait aussi le jeune Viollet-le-Duc, — qui n'avait alors que vingt-trois ans. Viollet-le-Duc eut-il l'occasion de montrer ses croquis au directeur des *Voyages pittoresques*, et la vue de ces relevés inspira-t-elle au triumvirat-directeur — Taylor, Nodier, de Cailleux — l'idée de demander au jeune artiste de broder des compositions sur ces documents? Toujours est-il que Viollet-le-Duc fut un des plus actifs collaborateurs des volumes consacrés à la Picardie et au Languedoc.

Indépendamment des planches hors texte, ces six volumes ont des entourages pour la partie typographique. Ces entourages sont extrêmement variés; ils mesurent $0^{m},29$ de large sur $0^{m},44$ de haut et le vide réservé au texte mesure $0^{m},16$ sur $0^{m},20$. Ces dimensions sont uniformes pour les entourages de la Picardie; pour le Languedoc, les encadrements sont moins réguliers et moins larges. Ils ont été composés ou reportés sur pierre par toute une pléiade d'artistes. Célestin Nanteuil, Théophile Fragonard, Signol, Français et Daugats, tels sont les plus célèbres de ces dessinateurs au nombre desquels il faut encore ajouter Viollet-le-Duc qui, avec une verve inouïe, avec une souplesse de talent véritablement remarquable, doublée d'une facilité d'imagination non moins surprenante, a composé pour ces deux ouvrages des encadrements fort nombreux qui, pour la plupart, ont été lithographiés par L. Lanta, Asselineau et Blanchard.

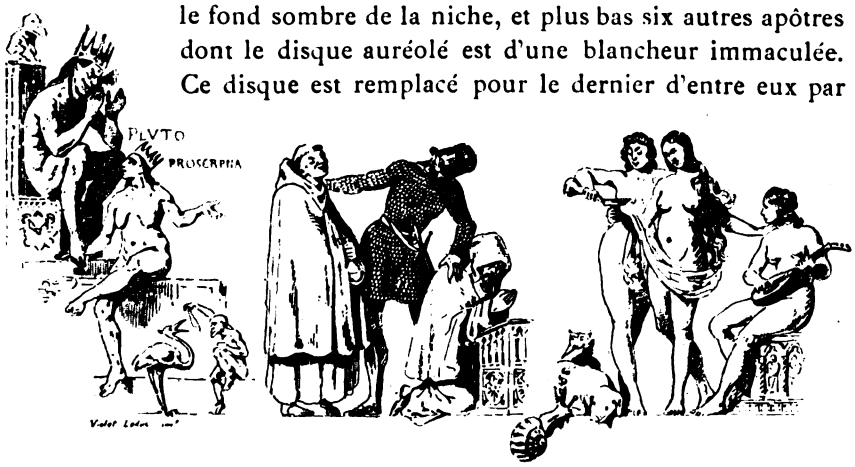
Dès les premières pages du premier volume, nous nous trouvons en présence d'un encadrement dont le mélange de styles est des plus bizarres.

Dans le haut, un Père éternel *byzantin* — mais ressemblant à Théophile Gautier : — cheveux noirs bouclés et barbe blanche, lève l'index et l'annulaire de la main droite, et tient un livre à fermoir de la main gauche. De chaque côté de lui, trois anges, les mains jointes, sont de taille décroissante; le tout est supporté par des découpures d'un style ogivalo-bizarre et surmontées de créneaux anguleux, dans l'intervalle de chacun desquels est placée une tête d'ange, cravatée de palmes et couronnée d'ailes.

Digitized by Google

Si la marge de gauche n'est ornée que d'une seule figure, la marge de droite comporte trois figures dans le style des statues de Chartres, mais mesurant quinze à vingt têtes de hauteur et séparées par des colonnettes donnant naissance à de lourds rinceaux entre-croisés et supportant une Vierge d'un style poupardo-byzantin assez singulier.

La partie inférieure est ornée de douze niches à double étage renfermant, dans la zone la plus élevée, six apôtres dont le nimbe disparaît dans le fond sombre de la niche, et plus bas six autres apôtres dont le disque auréolé est d'une blancheur immaculée. Ce disque est remplacé pour le dernier d'entre eux par



LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

Pluton, Proserpine et fragment d'un entourage de page des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France.*

une gerbe de flammes. Inutile de parler des types; car si Judas a l'air de Socrate, les autres ont l'air de jeunes Francs, de truands et quelques-uns de figurants de la cour de François Ier dont les barbes et les perruques auraient été par trop hâtivement ajustées.

Après quelques pages gothiques avec châtelaines et loups ravisseurs, nous trouvons un Sabbat. Mais quel sabbat et quels détails d'architecture bizarres! Le sabbat se passe dans une sorte de dressoir dont les compartiments sont formés de colonnettes cylindriques, prismatiques ou torses, et dont les crêtes ou les supports sont un composé d'arcatures ogivales avec des combinaisons de trèfles ou de rosaces qui ne rappellent que de fort loin les principes du vrai gothique. Si les niches et les dais abritent de petites figures joignant dévotement les mains, autour des colonnettes serpentent des escargots et des monstres bizarres.

Mais tout cela n'est rien auprès de ce qui se passe dans les trois compartiments supérieurs.

Dans le premier est représenté PLVTO et PROSERPINA. Pluton, entièrement nu, est assis sur son trône; de longues mèches de cheveux s'échappent d'un diadème cylindrique à pointes démesurément allongées et posé de travers, à la façon des rois de féeries en goguette. Les yeux

Digitized by Google

hors de la tête, ses lèvres lippues entr'ouvertes, Pluton semble écouter avec admiration sa digne moitié qui, assise à ses pieds, non moins nue et la tête coiffée d'un diadème sortant de la même fabrique, étale aux yeux de son mari une poitrine ornée de deux mamelles pendantes qui n'ont pourtant rien de séduisant. Sur un gradin inférieur, un petit, mais horriblement vieux diablotin s'amuse à donner un poisson à une sorte d'oiseau au long cou.

Dans le compartiment du milieu, — Saint — S. ANTONIVS est agenouillé devant son prie-Dieu en bois sculpté. On lui frappe sur l'épaule : ce sont deux gais compagnons de Bacchus, eût-on dit jadis, un moine à pieds fourchus, au sourire aviné, un guerrier vêtu de cottes de mailles, la tête emboîtée dans une véritable marmite. A ses doigts se terminant par des griffes, posés sur l'épaule du saint ermite, on reconnaît le Diable. S'il a voulu dissimuler ses traits, il a fort bien choisi sa coiffure, — mais pourquoi a-t-il oublié son gantelet?

Dans le troisième compartiment sont trois belles jeunes femmes, belles comme il fallait l'être en 1830, avec de superbes cheveux flottants, et n'ayant pour tout vêtement à elles trois qu'une seule écharpe de gaze. L'une est couronnée de fleurs, — à la façon des bacchantes de Dévéria, — et emplit la coupe de sa compagne; quant à la troisième, assise sur un bahut à colonnettes, elle joue de la mandoline. Pendant ce temps, l'inséparable compagnon du pauvre saint regarde curieusement un escargot, tandis qu'il est curieusement observé à son insu par un étrange animal à tête effilée paraissant surmonter un corps d'oiseau et qui semble être le compagnon des trois jeunes dames nues.

Les deux parties verticales sont naturellement, comme dans tous les entourages de cet ouvrage, de largeur bien différente. A gauche, sous un dais dont les petits pinacles sont surmontés de petits anges aux ailes déployées, un diable — qui fait songer à Célestin Nanteuil — a les menottes, et l'extrémité de sa chaîne est entre les mains d'un ange à cheveux plats — qui fait songer à Gustave Séguin — mais qui, malgré son divin pouvoir, jette un regard méfiant sur son prisonnier. Regard soupçonneux que le diable rend bien d'ailleurs à son gardien. Ils s'observent et peut-être le diable ne reste-t-il pas éternellement sur cet étroit piédestal où d'ailleurs ils sont un peu gênés tous deux, leurs ailes se touchant et les plis de la robe de l'ange frôlant les pieds aux ongles aigus du serviteur de Pluton.

Du côté droit, dans une sorte d'immense fenêtre dont les meneaux sont enrichis de têtes grotesques et dont les colonnes torses disparaissent à la base derrière de lourdes vapeurs, c'est un punch infernal qui flamboie. Ce punch est fabriqué dans une marmite soutenue par deux gnomes en bronze. Les serpents se précipitent d'eux-mêmes dans cette marmite infernale. La sorcière, l'écumoire en main, est vêtue d'une

Digitized by Google

longue robe ne laissant nus que ses bras osseux. En face d'elle un démon à tête informe, à la bouche hideuse, aux orbites sans yeux et aux cuisses velues, lève les bras. Et dans le tourbillon des vapeurs tournoient et voltigent des figures étranges, des spectres à tête de mort, des femmes nues, des cuisiniers infernaux la casserole en main, des démons vomissant de la flamme, des gnomes ailés. L'un d'eux, un violon à la main, va assener un coup terrible de son instrument sur le bol de cet étonnant punch fumant qu'un petit gnome apporte aux trois belles jeunes femmes peu vêtues dont nous avons déjà parlé.

ADAM ET ÈVE.
Fragment de l'entourage (*la Création du monde*). Voyez dans l'*Ancienne Picardie*.

Enfin, dans la partie horizontale, dans une gigantesque et terrible mâchoire sont empilés des malheureux que des êtres effroyables arrachent et tirent violemment par les bras, et sur un siège à roulettes un gnome à tête de poisson est poussé par un autre gnome non moins hideux et des insectes sont attelés à ce véhicule à quatre roues autour duquel voltige un démon ailé.

Il y avait, dit-on, à Saint-Lucien, près de Beauvais, des stalles où la *Tentation de saint Antoine* était représentée. On a prétendu que Callot s'en était inspiré pour sa grande composition; le fait est plus que douteux. Peut-être même Callot n'a-t-il jamais connu ces stalles. Mais Viollet-le-Duc, qui les connaissait certainement, les a interprétées avec une liberté d'allures qui a bien dû le faire sourire lui-même, lui l'homme scrupuleux et consciencieux par excellence, lui qui attachait une si grande importance à l'exactitude des détails de la sculpture de chaque époque, a-t-il dû rire plus tard en feuilletant ces souvenirs de son jeune temps et en se retrouvant face à face avec ces figures d'un style 1830 si caractéristique.

Tournons quelques pages encore et passons sur *la Foi, l'Espérance et la Charité*, sur *la Danse des Morts*, placée dans des stalles ajourées, et nous sommes en pleine Renaissance. Cette fois c'est Léon Noël qui a interprété le dessin de Viollet-le-Duc. D'un côté de la page, et de toute la hauteur de cette page, se dresse un escalier à vis dont l'axe est formé d'une colonne torse. Les balustrades ajourées présentent un mélange de fenestrages gothiques, de pilastres ioniques et de porte-mains à denti-

Digitized by Google

cules. A la partie supérieure règne horizontalement un grand balcon plus franchement Renaissance, et de l'une de ses extrémités part un nouvel escalier en pente douce qui se contourne et disparaît dans l'angle supérieur de la composition.

C'est tout un cortège qui se déroule sur cet escalier. Ce sont d'abord les hommes d'armes, puis les magistrats avec leur camail d'hermine, les moines portant la croix, soulevant la châsse sur leurs épaules; puis des hérauts, des porte-masses, des porte-cierges, des porte-bannières, qui s'apprêtent à gravir l'escalier, tandis que deux enfants de chœur encensent un prélat au grand chapeau retenu sous le menton par un cordonnet à houppettes, pendant que des serviteurs soutiennent le manteau ou entr'ouvrent un parasol semblable à un *flabellum*.

Dans le lointain, si toutefois on peut trouver un lointain à cette scène toute de premier plan, des tribunes en saillie sont chargées de jolies femmes se penchant curieusement, et dernier détail..., un sonneur, posé comme une vraie statue sur un socle gothique, le crâne déjà chauve, les doubles manches pendantes, dont la mise, singulièrement démodée, contraste vivement avec les luxueux costumes du cortège, sonne gaiement une clochette suspendue à un pendentif du balcon... et forme ainsi le rectangle obligatoire qui est occupé par le texte.

Il ne faut pas croire cependant que Viollet-le-Duc restait confiné dans les limites du gothique ou de la Renaissance. Ni l'antiquité, ni la mythologie, ni les temps modernes ne l'effrayaient. Nous allons en donner la preuve.

D'abord c'est *Orphée aux enfers*... non pas l'Orphée d'Offenbach joyeux et fantaisiste, mais bien un Orphée solennel et amusant cependant. Tout d'abord une frise à lourds rinceaux et à guirlandes, et au milieu, un trophée dont le disque à cartouches enroulés se termine en balustre flanqué de deux figures de bacchantes le sein nu, étroitement enlacées d'un cordon de fleurs. Au centre du disque, le mot : ORPHEVS. Les épisodes représentés sont, dans le haut, Orphée charmant les bêtes, puis Orphée et Eurydice. Dans ces deux épisodes, Orphée joue du violon. Sur la partie verticale, Pluton enlève Eurydice à Orphée, qui, cette fois, joue de la lyre. Et, dans le bas, des bacchantes horribles et vieilles, armées de la lance et du thyrse, vont tuer le malheureux Orphée, qui en était revenu à son premier instrument, et dont le violon gît à terre près d'un écureuil qui grignote une noisette.

Après *Orphée*, *la Création du monde*, *le Paradis terrestre* et *le Déluge*, rien que cela.

D'abord un cadre, avec motifs circulaires et bordure à rinceaux et à palmettes servant à limiter l'espace réservé au texte. Au-dessus et autour de ce cadre, sur trois côtés, se développe la scène. Dieu assis sur un lion, un aigle, un bœuf et une figure d'ange cravaté d'ailes. A ses côtés, deux

Digitized by Google

anges combattent l'ange du mal. L'un d'eux fait vaguement songer à Raphaël, l'autre à Prud'hon, c'est dire l'éclectisme qui a présidé à cette composition lithographiée par Léon Noël. Sur la marge gauche, Adam est tenté par Ève qui cueille la pomme, et Caïn, sa massue à la main, vient de tuer Abel, dont le cadavre est étendu sur une grande feuille découpée. Enfin, dans le bas et se cramponnant aux mêmes feuilles découpées, un vieillard agenouillé; un jeune homme et une jeune femme fuient le terrible déluge; dans le lointain, de l'eau à perte de vue, quelques petits esquifs de dimensions microscopiques, et se découpant sur le ciel triste, l'immense arche de Noé dont la silhouette grise se détache en vigueur sur un ciel rayé de pluie.

LES CHARMES DE L'ANCIEN RÉGIME.

Fragment d'un entourage (époque de la Révolution).

LES HORREURS DE LA RÉVOLUTION.

Scène de la Révolution.

De temps à autre, il est vrai, on rencontre des encadrements où l'architecture domine; presque tous alors sont lithographiés par Courtin. Tantôt ce sont des cathédrales vues en raccourci, tantôt ce sont des absides byzantines, des portails romans à demi voilés par de longues bandes de parchemin.

Ces dispositions sont ingénieuses, mais de la part d'un architecte

Digitized by Google

elles n'étonnent guère, tandis que la pastorale suivante, signée du nom de Viollet-le-Duc, nous paraît absolument extraordinaire.

Dans le haut, en arrière d'un cartouche portant la date de M DCC XL, une table servie par un nègre à turban empanaché. Deux jeunes femmes parées vident des verres en forme de flûte allongée en compagnie de deux jeunes gentilshommes poudrés. Derrière eux, un petit Bacchus, pressant une grappe de ses doigts enfantins, est placé dans une treille se terminant par une tête de bélier. Puis sous les ombrages d'arbres chargés de fruits, en avant d'un château aux avant-corps décorés de pilastres et de frontons, un jeune seigneur richement vêtu, nu-tête, tenant nonchalamment son chapeau sous son bras, se promène rêveur. Au-dessous, et — aussi un peu tout autour, — parmi les enroulements rocailles et les guirlandes de fleurs voltigent de petits amours, les uns lançant des flèches, les autres montrant des disques où deux cœurs sont percés du même trait. Enfin, dans le bas, trois moutons sont couchés, tandis que près d'eux, malgré les menaces d'un amour raisonneur, un jeune et joli berger appuie sur son épaule une jeune femme dont les cheveux soyeux lui frôlent le visage et qui, le corsage largement ouvert, une rose au sein et les bras nus, semble près de défaillir dans ses bras.

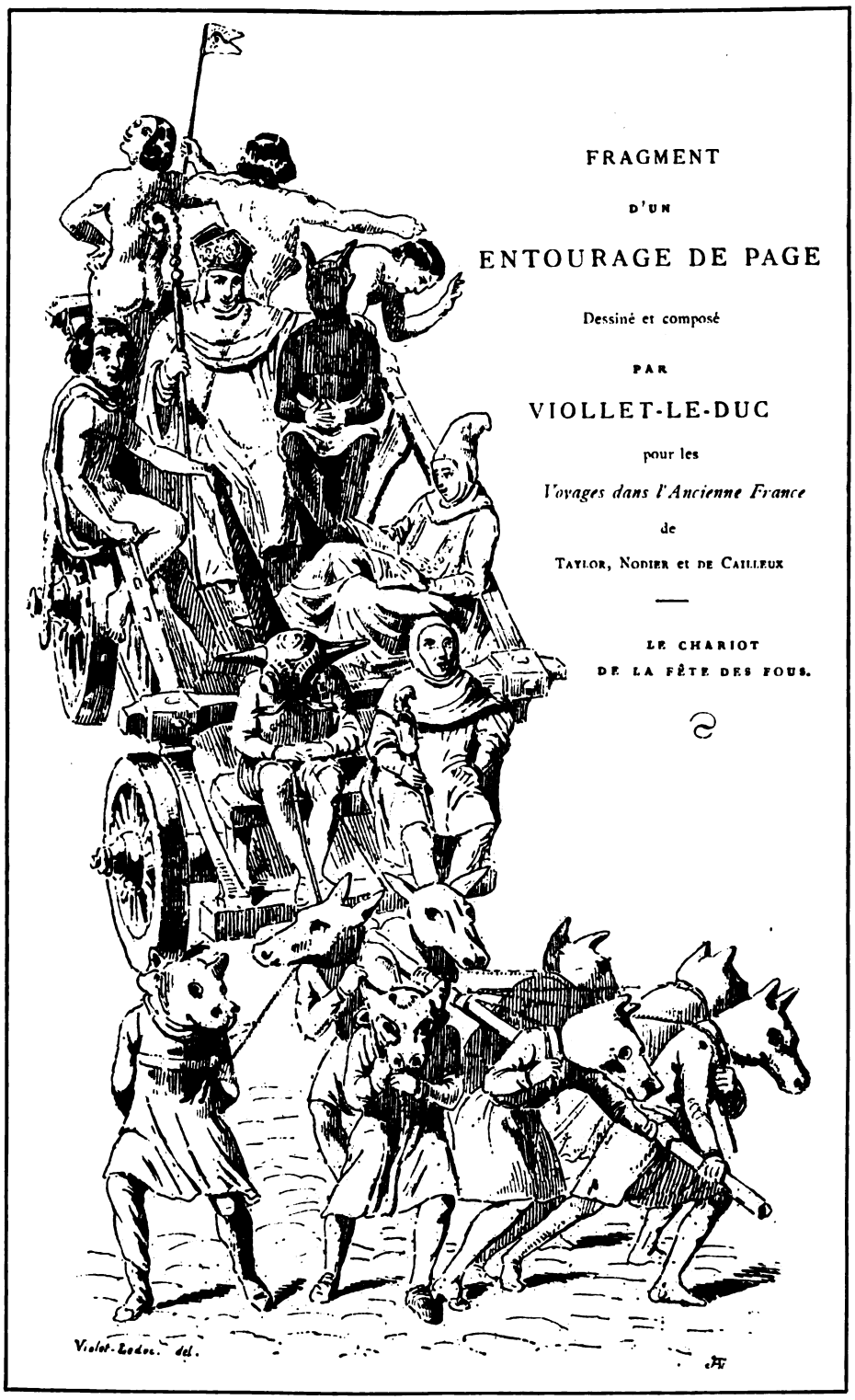
Après cette pastorale qui fait songer à Wattier, une scène que l'on pourrait intituler : les Horreurs de la Révolution et les charmes de l'ancien régime.

Sous un bosquet, étendue sur un banc, une jeune et jolie femme s'est endormie. Un homme encore jeune, poudré, l'épée au côté, joint les mains avec admiration à la vue de cette jeune beauté dont le corsage provocant est agréablement décolleté. Puis, de l'autre côté d'une figure de femme, sorte de sirène enfouie dans une gaine et supportant des enroulements traversant un cartouche couronné de roses : trois jeunes élégantes écoutent dans le ravissement un jeune abbé à court manteau pinçant de la guiture. Voilà pour la partie gracieuse.

Pour la partie terrible : sur un étroit balcon, un couple de jeunes gens, les yeux dilatés par l'effroi et près duquel se tient un homme plus calme, regarde l'effrayante scène qui se passe à l'étage au-dessous. Là, on assassine et on pille. Monté sur un tonneau, un révolutionnaire brandit des pistolets, un homme du peuple saisit à la cravate un bourgeois, une mégère excite encore la foule furieuse. On suspend des gens aux potences des lanternes, des hommes horribles s'avancent armés de haches sanglantes, portant au bout de piques des têtes fraîchement coupées, et, soulevant violemment la draperie qui se festonnait si joliment à la partie supérieure, la Liberté apparaît coiffée du bonnet phrygien, vêtue d'une tunique qui découvre l'une de ses jambes; la gorge nue et les cheveux au vent, elle s'avance, foulant aux pieds les blasons et les mitres, le sceptre et la couronne, les parchemins et les richesses.

Digitized by Google

Digitized by Google



FRAGMENT

D'UN

ENTOURAGE DE PAGE

Dessiné et composé

PAR

VIOLLET-LE-DUC

pour les

Voyages dans l'Ancienne France

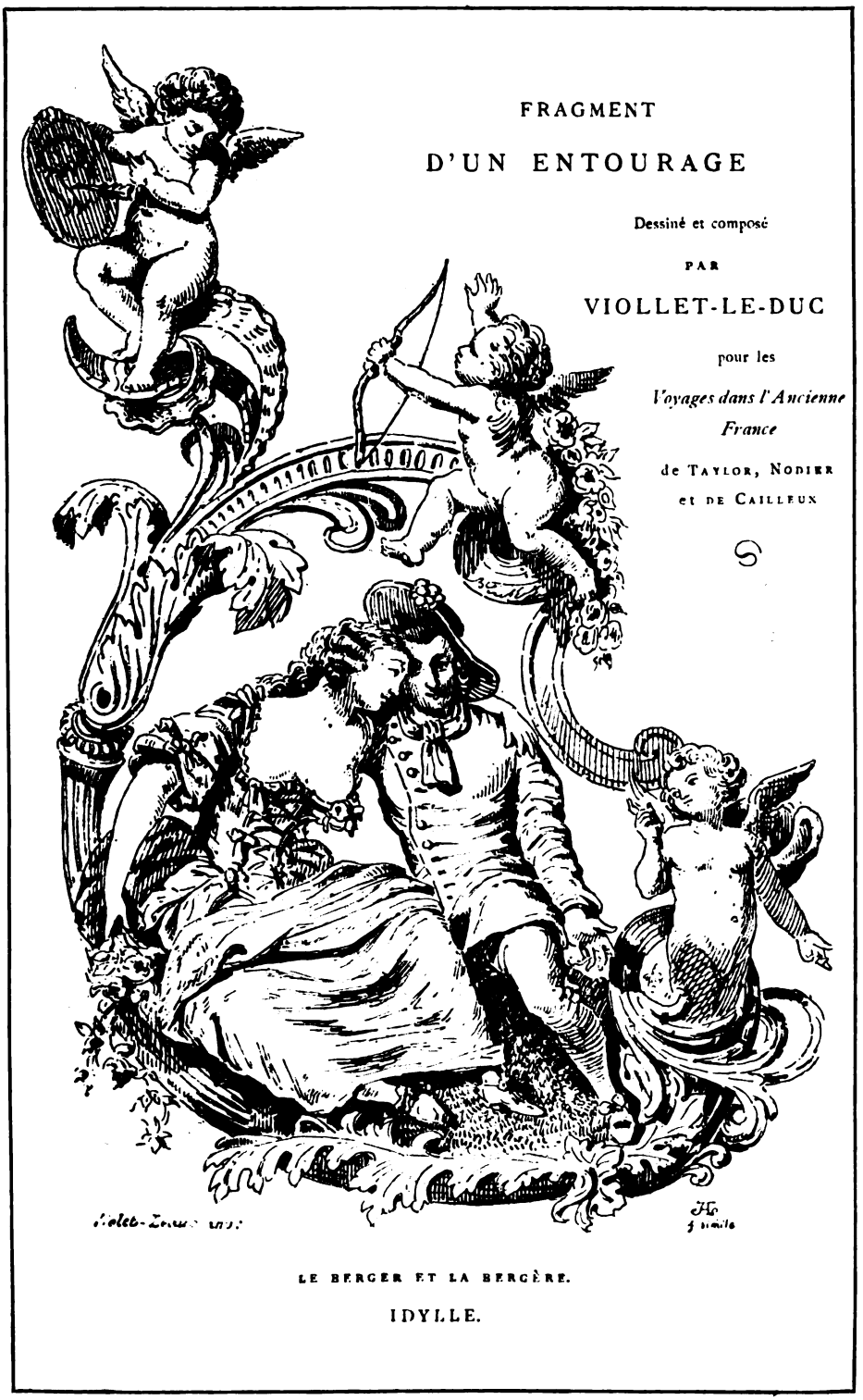
de

TAYLOR, NODIER ET DE CAILLEUX

LE CHARIOT

DE LA FÊTE DES FOUS.

Digitized by Google



LE BERGER ET LA BERGÈRE.

IDYLLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

La partie supérieure de cet encadrement a été utilisée pour une autre page qui exigeait, comme disposition, que la partie importante du dessin fût changée de côté. On a donc fait un *report* de la jeune femme surprise dans son sommeil et du concert du jeune abbé. Puis on a retourné le groupe effrayé qui est placé derrière une balustrade. On a reproduit ce groupe identiquement comme geste, mais, plus malhabilement, on a peut-être essayé de colorer les visages, mais sans y réussir, et cependant ces trois personnages, qui avaient certes le droit de frémir dans l'entourage précédent, n'ont pourtant au-dessous d'eux qu'une scène bien tranquille. A demi caché par une grosse pierre tombale : *la Pierre aux trois clercs,* — motif local introduit pour les besoins du texte — un ecclésiastique vêtu de la chape est entouré de seigneurs qui lui apportent leur aumône. Certains d'entre eux ont bien l'air de faire la grimace en fouillant leur poche, certains même paraissent avoir peine à trouver leur argent. Il n'y a là rien de terrible, et le groupe effrayé ne s'explique que difficilement, même quand on admettrait que, cédant à la pression du populaire vaguement entrevu dans un sombre lointain, ces jeunes nobles, si richement et si somptueusement vêtus, viennent faire abandon de leurs privilèges et de leurs richesses. Ces entourages servaient à illustrer le chapitre de texte consacré à Amiens. Pour *les Environs d'Amiens*, Viollet-le-Duc conçut une étrange composition plus étrange encore. Sur une pierre druidique gigantesque est écrit le titre *Environs d'Amiens*, et les deux premiers mots du texte, *Il existe,* sont formés d'ossements humains, de crânes, de masques, de haches et de faucilles, de luths et de trophées de chasse.

LE BEAU BLONDIAUS.
Fragment d'entourage (*Voyages dans l'ancienne France*).

Au-dessus de cette pierre verticale, une table de pierre horizontale sur laquelle se dresse une monstrueuse idole armée du glaive. Aux claies qui l'entourent sont des crânes et des têtes humaines suspendues par la chevelure. Devant l'idole, des cadavres pantelants. A gauche, un malheureux baisse la tête pour recevoir le coup fatal ; à droite, un bourreau, la double hache à la main, fait un signal. Près de lui est un druide couronné de gui, à barbe vénérable et à sourire presque jovial au milieu de ce carnage. Cela serait déjà bien joli, mais ce n'est pas encore tout.

Digitized by Google

A droite de l'encadrement, un chemin bordé de grosses pierres conduit à une idole de gigantesque dimension, sorte de tour en osier surmontée d'une tête colossale et grotesque, et par les fenêtres de laquelle se penchent de malheureuses victimes. Dans le chemin se presse une foule innombrable, hommes, femmes et enfants. Les uns souriant, les autres victimes infortunées, les mains jointes et marchant au supplice. Ce sont des guerriers à chevelure bizarre et à peau de lion sur la tête, des jeunes femmes à bandeaux collés sur les tempes, le regard mélancoliquement levé vers le ciel, gauloises de 1830, vêtues d'une sorte de peignoir glissant des épaules, et, même, de jeunes femmes à petit chignon posé sur le sommet de la nuque et qui, nues jusqu'à la ceinture, soutiennent de leurs blanches mains des plateaux chargés de fruits.

Tel est cet étrange encadrement lithographié par Blanchard qui parut merveilleux sans nul doute, car pour le verso de la page suivante on a retourné le sujet. On a gardé, sauf de très légers changements, les idoles et le chemin creux rempli d'une foule innombrable; seulement, à la partie inférieure, les groupes ont été changés. Malgré cela, ce sont toujours des femmes nues jusqu'à la ceinture et portant leurs enfants sur leur dos, et toujours coiffées des éternels cheveux en bandeaux.

Et pour d'autres chapitres, on a fait disparaître la grande idole du lointain, on l'a remplacée par une colossale pierre fichée, et sur le premier plan c'est un cadavre enveloppé d'un linceul que suivent les druides et qu'on emporte vers la sombre entrée d'une caverne.

Blanchard a aussi lithographié, d'après Viollet-le-Duc, des Gaulois montant à l'assaut d'une forteresse romaine. Les Romains sont superbes, casqués et vêtus de cuirasses à lanières découpées. Les Gaulois sont nus, quelques-uns portent les braies serrées aux jarrets; le chef seul est habillé des pieds à la tête et se couvre d'un immense bouclier d'osier. Et les Gaulois se cramponnent aux rocs et aux aspérités. En vain les Romains font pleuvoir sur eux des projectiles de toute nature; en vain même, sur le plus petit côté de l'encadrement, un Romain regarde-t-il curieusement la pierre qu'il vient de lancer sournoisement sur les assiégeants, les Gaulois montent toujours; et malgré les patrouilles de Romains qui descendent les chemins en lacet conduisant à la citadelle, malgré l'esclave qui renouvelle la provision de lances des défenseurs, ce flot humain d'hommes presque nus monte toujours, ne s'épouvantant pas de ceux qui, frappés en pleine poitrine, font des chutes terribles la tête la première, tourbillonnant sur eux-mêmes avant d'aller se briser sur les rochers aigus.

Blanchard avait la spécialité de lithographier les assauts, car on pourrait donner ce nom à tous les épisodes des sièges et des guerres de religion, dont la description nous entraînerait trop loin. C'est ainsi qu'il a lithographié un siège sous Louis XIII. Les palissades sont franchies par des mousquetaires au large feutre, les ouvrages avancés sont défen-

Digitized by Google

dus par des arquebusiers, les uns amorçant leurs armes avec la poire à poudre, les autres supportant leur mousquet à l'aide de la béquille en fer. Dans le lointain, une fumée intense dissimule les derniers remparts de la ville assiégée.

Blanchard, qui devait être le *fort en figures*, a collaboré avec Asselineau pour reproduire une composition de Viollet-le-Duc dans le style Louis XIII, composition dans laquelle l'architecture tient une assez large place. Au premier étage, — car cela est vraiment conçu comme une véritable construction, — c'est le luxueux intérieur de Gaston d'Orléans. Près d'une cheminée, où flamboient gaiement de grosses bûches, le prince, rarement heureux dans ses combats politiques avec Richelieu, est affaissé dans son fauteuil; près de lui sa jeune et belle épouse Marguerite de Lorraine, s'accompagnant sur la mandoline, chante cette naïve chanson de Clément Marot :

LE GEOLIER DE DOULLENS.

J'attends ici le maître de mon âme ?
Ne vient-il pas ? Je l'attendrai toujours.

Au même étage, dans le vide d'une fenêtre carrée, un rideau à ramages vole à grands plis. Au rez-de-chaussée, une baie en plein cintre surmontée de l'écu aux fleurs de lis est fermée d'une porte aux riches ferrures. Cette porte s'entre-bâille discrètement; un vieux serviteur apparaît dans l'embrasure et semble donner quelque ordre à un soldat casqué et armé de la lance qui se promène sur la terrasse située de quelques marches en contre-bas et bordée d'une élégante balustrade par les ouvertures de laquelle débordent les pampres et les grappes de raisin.

FRAGMENT DE LA FÊTE DES FOUS.

Cette scène d'intérieur était séduisante à traiter; mais pour un vrai romantique: *Richard Cœur de Lion* et *Blondel*, — Blondiaus, dit la légende, — voilà un sujet qui n'était pas à négliger; aussi Viollet-le-Duc l'a-t-il mirifiquement traité dans un style de romance troubadour fort curieux et en plusieurs actes.

Digitized by Google

Premier acte. Blondiaus entre en Autriche, s'héberge chez une femme veuve. La scène se passe au bord d'un lac. Sur un banc de pierre la veuve est assise filant sa quenouille. Elle est vêtue d'un jupon rayé, d'une sorte de camisole à larges manches, coiffée de bandeaux à la mode de 1830, naturellement. Sa maison offre au premier étage une galerie en saillie que la corniche surplombe encore et dont les colonnettes et les poutres sont guillochées bizarrement. Devant elle, Blondiaus est debout, un frêle bâton à la main, sur le dos, une microscopique vielle à rouet. Dans le lointain, le donjon où gémit Richard émergeant d'une lourde enceinte qui fait songer au château de Gisors. Au pied du roc, au sommet duquel ce château est bâti, un lac sur lequel glisse un esquif — style de l'époque — dont le nautonier est en maillot collant et en tunique serrée à la taille et qui se dirige vers la rive où le « beau Blondiaus » cause à la jolie (?) veuve.

Peut-être Viollet-le-Duc a-t-il lui-même lithographié une partie de cet encadrement; s'il fallait en croire certaines annotations, il n'y aurait pas de doute à cet égard. Toutefois, Blanchard, le fidèle Blanchard, — ne pas confondre avec le fidèle Blondel de la légende, — a dû venir en aide au jeune architecte pour les figures; quant aux terrains, à certains zigzags inexpérimentés, à quelques traits jetés un peu au hasard, on reconnaît une main malhabile — et c'est bien permis — à manier le détestable crayon lithographique.

Pour un autre entourage, la maison, le lac et le château sont conservés; mais de jeunes châtelaines débarquent sur le rivage. Leurs hennins pointus sont ornés d'un long voile. La queue de leur robe est portée par un nègre. Et des seigneurs aux vêtements bordés de fourrure leur prennent la main, tandis que les suivantes règlent, avec le batelier, le prix du passage.

Deuxième acte, c'est-à-dire deuxième encadrement. D'abord une sorte d'entablement roman circonscrivant la partie réservée au texte. Dans le bas, une sorte de soupirail donnant sur l'extérieur et garni d'une herse à trois pointes. Au-dessus les créneaux, dont la saillie repose sur de savants encorbellements ménageant entre eux d'étroites meurtrières. Derrière les créneaux que domine une tourelle, un archer de garde tourne soigneusement le dos à tout ce qui se passe à l'extérieur, et derrière une partie de ces remparts élevés dont les créneaux sont démesurément épais, le pauvre roi, assis sur une pierre, ses longs cheveux incultes flottant sur ses épaules, écoute le chant d'un ménestrel. Ce ménestrel, c'est Blondiaus, mais vêtu si cocassement d'une longue houppelande, les pieds chaussés de savates, la tête coiffée d'un bonnet ressemblant d'une si étrange façon à un fez, qu'avec sa petite vielle, semblable à une petite caisse oblongue, il a l'air d'un pauvre marchand de dattes.

Ici finit l'histoire, le roi fut délivré, nous le savons; mais Viollet-le-

Digitized by Google

Duc n'a pas dessiné de nouvelles illustrations pour cette légende... et les encadrements ont paru si beaux que tout de suite, sans les espacer, on les a reproduits aux pages suivantes, et après eux on a donné place à deux entourages purement archéologiques.

Mais, avec la légende des lugubres cachots de Doullens, Viollet-le-Duc a pris sa revanche. Cette légende raconte qu'un moine, un capucin enfermé — on ne dit pas pourquoi — dans un souterrain y mourut après une si longue captivité que la pierre qui lui servait de chevet avait pris l'empreinte de son *visage*. Or le geôlier, « bel esprit », fit visiter longtemps le cachot et il avait soin de dire aux jeunes filles que celles qui conserveraient un petit morceau de cette pierre se marieraient dans le cours de l'année.

MORT DE MUSSARD ET DE JEANNE ORESTO.

Fragment d'un entourage des *Voyages pittoresques dans l'ancienne France.*

Il était assez bizarre, en effet, de voir un geôlier, un gardien pousser les visiteurs à s'emparer des objets qui lui étaient confiés, et nous ne comprenons guère que les auteurs de ces voyages romantiques aient trouvé cette légende trop mélancolique pour reproduire la chanson qu'elle provoqua. Toutefois, Viollet-le-Duc, lui aussi, est resté sérieux dans son illustration. Sous des arceaux ajourés, le pauvre moine est étendu sur la pierre. Un escalier tournant à balustrade en ogives trilobées conduit à la porte du cachot. Au bas de l'escalier, on prépare le cercueil du capucin et le geôlier solennel et bien vêtu donne ses ordres, le poing sur la hanche, au menuisier acroupi.

Après cette scène funèbre, et comme contraste assez réussi, il nous faut parler d'une fête des fous :

Hæc est clara dies clararum clara dierum
Hæc est festa dies festarum festa dierum.

Ah ! l'amusante et curieuse composition ! Un chariot traîné par des hommes à grosses têtes de carton représentant des mufles d'animaux;

Digitized by Google

sur le chariot, un conducteur à tête fantastique; près de lui et derrière lui, une folie, un savant, une sorte d'hercule, un évêque mitré assis près d'un diable noir à caleçon blanc; derrière eux, deux ou trois dames peu vêtues, — disons même absolument nues; — tel est le motif du premier plan. En avant du chariot, trois jeunes enfants de chœur manient l'encensoir. Derrière le chariot se précipite une foule bizarre : porte-bannières qu'on bouscule, fous bénissant, fous prêchant, perchés sur des bornes, portés sur les épaules, entassés dans un vulgaire baquet, et pour inspirer l'un d'eux, un autre fou applique l'orifice d'un soufflet en un certain endroit — destiné à s'asseoir. — Et sous l'influence de ce souffle d'en bas, le fou gesticule d'un air inspiré. Dans le lointain, par des fenêtres, sur des estrades tendues de tapisseries, de nobles dames contemplent cette étrange procession du Prince des Sots.

A cette fête des fous succède Pépin d'Héristal au combat de Tertry, et dont l'armée disciplinée s'avance en rangs serrés et culbute les soldats de Berthaire, l'an 687, dit l'histoire, mais bien en 1830, si l'on s'en rapporte aux chevelures et aux barbes à la Théophile Gautier de ces combattants, dont quelques-uns, vus de dos, ont l'air, au lieu du costume de l'époque, d'être vêtus de simples blouses blanches.

Et après ce combat, nous trouvons une entrée solennelle avec captifs et petits détachements bien alignés défilant trois par trois ou par petits pelotons espacés. On se croirait au théâtre. On s'y croirait d'autant plus que quelques figurantes, — pardon, que quelques bourgeoises, — n'ayant pas eu le temps de revêtir le costume de l'époque, apparaissent en corset et en simple jupe dans l'angle de la composition... ce qui paraît même distraire plus que de raison un sérieux personnage, car il tourne irrévérencieusement le dos au roi Philippe-Auguste.

Cette entrée, il faut l'avouer, nous paraît bien pâle à côté du chevalier Aubry et du traître Macaire! A la bonne heure, au moins, voilà un sujet; et sur ce sujet, Viollet-le-Duc a fait deux entourages. Dans le premier, Macaire tue Aubry dans la forêt de Bondy, sans autre témoins que le chien du vertueux seigneur. Au bas de cet entourage, le chien, sortant d'une porte, s'élance vers le meurtrier qui s'enfuit éperdu, tandis qu'un diable, dégringolant sur le petit côté de l'encadrement, et représentant probablement la justice divine, menace de ses ongles aigus Macaire effaré.

Dans le second encadrement, le combat singulier a lieu dans l'île Notre-Dame. Au fond se dresse le chevet si admirablement pittoresque de la cathédrale. En avant sont placées l'estrade où siège le roi et sa cour. Sur le pont, le malheureux Macaire est aux prises avec le chien qui s'est élancé de son tonneau renversé et qui étreint à la gorge le meurtrier de son maître.

Sous le vide de l'arche sont des barques chargées de planches et des bateaux dont le gouvernail se détache en silhouette sur le mur des quais.

Digitized by Google

Après cela, on rencontre encore un terrible épisode du siège de Roye. Des femmes sont enfermées dans l'église de Saint-Florent qui est en feu. Un soldat, dit la légende, engagé très jeune dans les troupes flamandes que Charles-Quint employait pour ravager les villes de la Picardie, reconnaît sa mère dans les malheureuses qui se traînent à demi brûlées hors du temple, et il périt à côté de sa mère, massacré par ses compagnons qui,

CONCOURS DES ARBALÉTRIERS DE SOISSONS.
Fragment d'un entourage des *Voyages de l'ancienne France*.

vêtus de pourpoints à manches bouillonnées, ont des maillots et des chaussures à crevés comme de braves et honnêtes figurants d'opéra.

A quelques pages de distance, on retrouve cet entourage assez singulièrement modifié : l'édifice est conservé, les soldats massacreurs aussi, seulement les femmes sont remplacées par des moines. Ces reports partiels sont habilement ressoudés, bien que la partie reportée soit toujours légèrement empâtée et un peu plus lourde de ton, et ce qui s'était présenté aussi pour le paysage où Macaire assassine Aubry va se présenter encore pour la mort de Mussard.

Qu'est-ce donc que Mussard? va-t-on dire.

O malheureux amants! ô désespoir étrange! ô mort épouvantable! Telle est la légende de l'encadrement représentant Mussard et « sa concubine Jeanne Oresto ». Enfermés dans le château de Moyencourt, assiégés et bloqués, pendant que derrière les gabions les arquebusiers font le coup de feu, pendant que derrière eux ont été descendus dans les fossés le laquais et les deux jeunes enfants, Mussard et « la jeune fille qu'il entretenoit (laquelle il appeloit sa maîtresse) », pour parler comme la légende, vont s'entre-tuer. Mais il faut avouer qu'ils s'entre-tuent comme dans un opéra. On ne saurait dire d'ailleurs jusqu'à quel point tout est souvent théâtral dans ces grandes vignettes. Ici Mussard a défait sa cuirasse. Il est chaussé de petites pantoufles à bouffettes; il porte les cheveux courts bien lissés, sa barbe en pointe est fort soignée. Son amante

Digitized by Google

est en robe blanche légèrement décolletée à la vierge, elle a les cheveux flottants. Mussard applique un pistolet sur le sein de la jeune femme. Jeanne Oresto — puisque nous avons le bonheur de savoir son nom — tient la crosse d'un pistolet dont son amant maintient lui-même le canon dans la région du cœur et, d'un geste désespéré, elle met son autre main sur ses yeux. C'est ainsi que tous deux s'entre-tuèrent, dit la légende, lorsqu'ils entendirent éclater le pétard qui devait faire sauter la porte du château.

Mais revenons à des scènes d'histoire... plus sérieuses, telles, par exemple, que Moïse et les tables de la loi. Dans le bas, une grappe des vignes de Chanaan est portée sur les épaules de deux hommes robustes qui faiblissent sous le poids. Dans le fond d'une gorge fertile, un arbre étrange produit à la fois raisins, poires et pommes ; et plus loin encore, les cimes des palmiers et des bananiers se balancent dans les airs. Il faut l'avouer, cette envolée vers les sujets religieux n'est pas de longue durée et on ne tarde pas à retomber dans le moyen âge avec un concours de compagnies d'arbalétriers. Les *Bayeurs de Soissons*, les *Endormis de Compiègne*, les *Besaciers de Senlis* et les *Vachers de Chauny* se rendent à la fête avec leurs guidons. Les uns ont la toque à plumes, d'autres portent de hauts chapeaux à petits rebords. Ils défilent avec la majesté de nos orphéons et se rendent au champ du concours. Les tribunes sont richement drapées et enguirlandées de verdure, elles sont remplies de la foule des notables qui va applaudir la compagnie de l'Arbalète de Soissons, qui va être victorieuse dans ce pacifique tournoi.

Puis, remontant encore les différentes époques de l'histoire, nous nous trouvons en face de *Clovis et le vase de Soissons*.

Clovis offre au soldat une forte somme pour racheter son vase. Saint Remy — dont le visage est un peu trop efféminé — tend déjà le bras pour rentrer en possession de son trésor. Le soldat rageur se précipite, la hache à la main, et va briser en mille morceaux le fameux vase.

C'est le premier acte. La scène se passe sous une galerie voûtée en plein cintre. Clovis est coiffé d'un casque pointu, vêtu d'une cotte de mailles, d'un haut-de-chausses *noir*. Le soldat est également vêtu de *noir* de la tête aux pieds.

Deuxième acte. *La Revue des bandes armées de Clovis au Champ de Mars*. Clovis, à cheval, suivi de son état-major, s'avance en grande tenue — haut-de-chausses *blanc* — devant le front de ses troupes et, avec un petit air calme et tranquille, il envoie à toute volée un coup de sa hache d'armes au soldat qui l'avait insulté. Les autres guerriers regardent cette scène avec stupeur, et il y a vraiment bien de quoi, car le soldat, vêtu de *blanc*, — la grande tenue du temps, il paraît! — offre un visage orné d'une longue chevelure noire... qui était blonde à l'acte précédent, c'est-à-dire un an auparavant. Après cette scène violente, le gracieux

Digitized by Google

épisode du baptême du poète Jean Racine dans l'église de la Ferté-Milon est agréable à regarder, bien que l'on se retrouve une fois de plus en face de seigneurs à longs cheveux et de jolies femmes décolletées à chevelure frisée, bien plus 1830 que 1639. Des prêtres à surplis, de jeunes enfants de chœur et un vieux moine accroupi à peu de distance de la petite foule qui se presse autour des fonts baptismaux à dentelures gothiques, tels sont les principaux groupes de ce dernier entourage.

EN PROMENADE.
Fragment d'un entourage des *Voyages pittoresques.*

Dans le troisième volume — et même dans le second — nous aurions encore trouvé bien des scènes à décrire. Mais qui ne sut se borner ne sut jamais écrire... surtout dans une revue où nous sommes même vraiment confus de la large place qu'on a bien voulu accorder à ces déjà nombreuses descriptions.

Notons encore cependant — et aussi rapidement que possible : *les Bûchers de l'Inquisition*, *le terrible Hugues Camp d'Avesne poignardant un prêtre à l'autel;* un *Temps* d'un audacieux raccourci, dont les ailes débordent même dans le compartiment voisin, où une Vérité nue, sauf sa ceinture de lierre, penche son opulente poitrine vers un peintre et un poète, tandis qu'un philosophe semble méditer et qu'au-dessus d'une mer tranquille voguent de petites barques et planent de nombreux oiseaux.

Notons aussi *la terrible Supérieure de Saint-Michel* près Doullens, *la charmante Rosière de Salency* et *le beau Chevalier Jehan de Hautbourdin* qui escortait si galamment les belles pèlerines, dit la légende.

Puis une vue de *l'Église de Neuville-en-Hez*, avec une statue de la chapelle du Saint-Esprit à Rüe et *le Portail de la cathédrale de Noyon;* et, comme il lui restait encore de la place, Viollet-le-Duc a représenté une jeune dame coiffée du hennin, donnant le bras à son mari, dont la robe de chambre voudrait bien être moyen âge et qui, coiffé d'une sorte de bonnet mou de forme conique, va sans doute, la canne à la main, faire un bout de promenade avec son aimable moitié. Impossible de rêver deux personnages plus bourgeois que cet excellent couple.

C'est encore *le Sire de Coucy* causant avec un autre chevalier dans une mirifique salle du château, c'est *le Cloître des Prémontrés*, c'est *le Duc d'Alençon* entrant à la Fère, c'est même une *Transfiguration* à

Digitized by Google

laquelle succède encore un effroyable sabbat différent de celui dont nous avons déjà parlé.

Une sorcière, voilée de la tête aux pieds, est accroupie devant le cercle magique au-dessus duquel un crapaud projette des lueurs fantastiques. Vers ce point lumineux convergent les regards attentifs d'animaux horribles, de serpents, de larves hideuses. L'un de ces êtres étranges, posé comme un chenet, semble dévorer un animal plus étrange encore, en forme de botte; et la partie supérieure du crâne, soulevée comme un couvercle, laisse échapper un mince filet de fumée. Vers cet étrange cercle se précipitent les sorciers et les sorcières, montés sur les épaules de gnomes à tête informe; pourchassés par des diables armés de balais, hommes et femmes se précipitent à l'envie, quelques-uns sont coiffés de marmites, quelques-unes sont nues et échevelées; et un vent violent fouette les arbres, et jusqu'aux dernières limites d'un horizon sombre et lugubre, ce ne sont que sorciers et figures grimaçantes, tournoyant et s'avançant en tourbillon vers l'horrible cercle.

Après cette lugubre vision, on aime à se reporter à la première page de *Clermont et ses environs.* Là, c'est une vue du donjon, et au premier plan une petite boutique donne sur la partie basse des remparts. Tout cela est trop architectural pour que nous nous y arrêtions longtemps. C'est toutefois une charmante chose, grassement et habilement lithographiée par Dauzats (1845).

Viollet-le-Duc, s'il chérissait déjà Pierrefonds — et nous en avons la preuve dans un entourage où l'on remarque surtout de délicieux paysages lithographiés par Cicéri — n'oubliait ni Compiègne ni ses environs. Pour ce dernier, il a traité un souper de Gaulois. Assis sur des troncs d'arbres trop cylindriques, quelques-uns, la lance à la main, font cuire à une haute broche un lièvre, un oiseau et des cuissots de chevreuil. Au fond de la clairière sont deux cavaliers, dont les chevaux, harnachés de longues jupes, font songer aux chevaux de carton avec draperie que les enfants se suspendent autour du corps à l'aide de bretelles. Dans le bas, deux chasseurs armés de l'arc attendent, à la sortie de sa caverne, un renard qui s'élance tête baissée vers les ossements d'un bœuf, reliefs d'un de ces festins pantagruéliques tenus en pleine forêt par ces Gaulois étranges et barbus que nous venons de voir assis si tranquillement près du foyer.

Et au verso de la page, Clotaire Ier s'écrie, dans son délire, devant les courtisans qui l'environnaient : « Que pensez-vous que soit le roi du ciel qui tue ainsi les plus grands rois de la terre? Le roi est placé sur une sorte de plate-forme. Ses courtisans, dont quelques-uns ont des casques bien étranges et des bonnets pointus assez surprenants, ont l'air plutôt navrés qu'effrayés. Quelques-uns même, placés plus bas, tournent le dos à leur roi, tandis que d'autres sont accoudés sur un parapet, semblant absolu-

Digitized by Google

ment stupéfiés d'entendre un roi parler de la sorte. Aussi, autour de lui, ont-ils laissé un assez large espace libre... comme on ferait autour d'un lépreux.

Après les entourages de la Picardie, ceux du Languedoc paraissent moins intéressants, bien que datés de 1833 à 1837.

A part des captifs demi-nus et des pendus dans le style Louis XIII, ce ne sont le plus souvent que des détails d'architecture, au milieu desquels sont agencés des vues pittoresques, parfois des groupes de montagnards, parfois même de petites scènes de mœurs vivement traitées.

Mais aux noms des lithographes qui ont interprété habituellement et plus ou moins habilement les compositions de Viollet-le-Duc, il faut ajouter Victor Adam.

On peut juger, par ces descriptions, de l'extrême facilité du jeune artiste à composer les scènes les plus diverses. Sans doute, plus d'une figure est contestable au point de vue de la pureté de lignes; sans doute plus d'un détail de costume est fantaisiste et trop peu de son époque; peut-être aussi le dessinateur a-t-il été de temps à autre interprété un peu lourdement par ses lithographes ordinaires et extraordinaires. Mais, n'est-ce pas merveilleux de voir un jeune architecte aborder avec tant d'audace des compositions aussi nombreuses et exécuter des centaines de vignettes — de grandes dimensions — qui toutes sont ingénieusement agencées et dont bon nombre embarrasseraient plus d'un peintre expérimenté?

Comme on comprend dès lors l'extrême habileté de l'architecte devenu célèbre qui, sur des croquis d'une perspective irréprochable savait si bien jeter deux ou trois figures aussi simplement faites que spirituellement cambrées et qui, tracées du premier coup, donnaient à la fois l'échelle du monument et la note vigoureuse que produit toujours la figure humaine rapprochée de l'édifice! L'homme était d'ailleurs presque universel, il avait été vignettiste, — et si dans ce travail quelquefois nous avons souri devant le caractère 1830 des types, cela n'implique en rien un blâme contre l'artiste; il était trop de son époque en ce temps-là, voilà tout, et il n'y a pas grand crime à cela, — il avait été vignettiste, alors que plus tard il devait devenir l'architecte-archéologue par excellence, et de plus il devait se montrer à la fois géologue et paysagiste dans cette superbe étude du massif du mont Blanc, pour laquelle il avait exécuté ces gouaches étonnantes qui arrêtaient tout d'abord les yeux de tous ceux qui avaient l'honneur d'être reçus dans cet immense cabinet de travail de la rue Condorcet. Les teintes franches et transparentes des sommets neigeux émergeaient de-ci de-là des études purement architecturales, des épures si précises et si claires, que rendaient toujours pittoresques de petits personnages habilement placés.

Entre ces œuvres magistrales et les encadrements conçus si auda-

Digitized by Google

cieusement par le jeune architecte, presque encore inconnu, quel abîme! Et cependant, à les regarder de près, que de points de comparaison encore, que de types déjà familiers, que de figures caractéristiques qu'on retrouve plus tard, plus soigneusement dessinés dans ses ouvrages techniques ! On a d'ailleurs étudié longuement le Viollet-le-Duc architecte, il ne nous paraissait pas inutile de consacrer quelques pages au Viollet-le-Duc vignettiste.

Les chercheurs de l'œuvre complète d'un artiste trouveront peut-être là quelques indications. En tout cas, ces descriptions ne nous paraissaient pas inutiles, car elles prouvent une fois de plus que l'époque romantique, comme l'a si bien dit Champfleury, est une « période fertile en sujets d'étonnement ».

Cela n'est-il pas fait pour surprendre, au premier abord, un archéologue vignettiste? Et la fantaisie, le désordre même de certaines compositions ne prouvent-elles pas énergiquement que « la fièvre, l'audace et le bouillonnement » de cette époque romantique étaient vraiment irrésistibles puisqu'elles ont entraîné dans leur tourbillon un de ces hommes méthodiques et savants qui, plus que d'autres, savait surtout voir juste, et l'a hautement prouvé par ses publications ultérieures dont bon nombre resteront au premier rang des œuvres d'art utiles du XIXe siècle?

JULES ADELINE.

ÉPISODE DU DÉLUGE.

Fragment d'un entourage des *Voyages pittoresques*.

Digitized by Google

LES VICISSITUDES
D'UNE
GRANDE BIBLIOTHÈQUE

LA BIBLIOTHÈQUE CARNAVALET ET SES REVENDICATIONS

I

DANS sa dernière livraison, *le Livre,* rectifiant une note quelque peu inexacte insérée dans les journaux parisiens, parlait d'une récente acquisition faite dans une vente publique par la Bibliothèque Carnavalet, c'est-à-dire par la Bibliothèque de la Ville de Paris. Il s'agissait de l'achat de huit volumes (la tête de la série des *Petites Affiches* du XVIIIe siècle) faisant, entre autres ouvrages, partie d'une fort belle collection ayant autrefois appartenu à la Ville et qui se trouve aujourd'hui déposée à la Bibliothèque de l'Institut. La note portait que la Ville revendiquait cette collection comme sienne, et qu'elle avait fait en ce sen plusieurs démarches officieuses restées d'ailleurs sans effet.

L'entrefilet se terminait en laissant entendre que la Ville ne renonçait point à ses prétentions et se réservait de les soutenir à nouveau.

Digitized by Google

Quelles sont ces prétentions? Pourquoi ce conflit subitement élevé entre les représentants de deux grandes bibliothèques? Il y a là tout un côté curieux de l'histoire du livre pendant la période révolutionnaire; c'est en effet à cette époque qu'il nous faut remonter pour trouver l'origine du débat.

Avant de l'étudier, je crois tout d'abord utile de faire, le plus brièvement possible, l'historique de cette bibliothèque; aussi bien cela est-il indispensable pour comprendre le différend qui va nous occuper.

II

L'histoire de la Bibliothèque de la Ville se peut diviser en trois phases bien distinctes. La première, et non la moins importante, va de l'administration du prévôt Turgot (1729-1737) au 27 ventôse an V. La seconde commence en 1803 pour finir avec l'incendie de l'Hôtel de Ville, en 1871. La troisième enfin date de 1872.

Il serait injuste d'attribuer à Turgot seul le mérite d'avoir doté Paris de sa première bibliothèque. L'heureuse idée du prévôt fût sans doute restée longtemps encore, non point, il est vrai, à l'état de projet, mais tout au moins à l'état d'ébauche, si Antoine Moriau, procureur du roi et de la Ville, exerçant les fonctions du ministère public près la juridiction spéciale de l'Hôtel de Ville, en même temps bibliophile érudit, n'avait à sa mort, survenue en 1759, légué à la Ville la totalité de ses livres et de ses manuscrits.

Le bureau de la Ville accepta avec empressement les libéralités qui lui étaient ainsi faites, et au mois de septembre 1760, Paris se trouva posséder bien à lui une bibliothèque dont la collection Moriau forme le fonds principal. 14,000 volumes et 2,000 manuscrits la composaient. Parmi ces derniers figuraient les cartons dits de Godefroy, qui contiennent — je devrais dire qui contenaient — une précieuse collection de documents relatifs à l'histoire de France.

De 1760 à 1772, la nouvelle Bibliothèque demeura rue Pavée, à l'hôtel Lamoignon, habité par Moriau depuis 1753. C'est dans cet hôtel que les premiers bibliothécaires de la Ville, Nicolas Bonamy et J.-B. Mulatier, celui-ci ancien secrétaire de Moriau, s'occupèrent de classer et de cataloguer les volumes confiés à leurs soins. Bonamy ne remplit pas longtemps ses nouvelles fonctions. Mort en 1763, sa bibliothèque personnelle vint, moyennant le payement par les échevins d'une rente viagère, augmenter les collections de la Ville. Cinq ans plus tard, la bibliothèque de M. Tauxier était acquise dans les mêmes conditions.

Le successeur de Bonamy fut le neveu de l'éditeur des *Historiens de France*, Pierre Bouquet. Un an avant la mort de son prédécesseur, il avait reçu de la Ville la promesse de succéder à celui-ci; il en était en quelque sorte le coadjuteur, comme l'abbé Hubert-Pascal Ameilhon avait été nommé coadjuteur de Mulatier.

En 1772, les administrateurs de la Ville, jugeant trop élevé le loyer de l'hôtel Lamoignon, n'en renouvelèrent point le bail et installèrent la Biblio-

Digitized by Google

thèque non loin de là, rue Saint-Antoine, dans l'ancienne maison professe des Jésuites occupée, depuis la suppression de l'ordre, par les chanoines de Saint-Louis la Culture[1]. Toujours soucieux d'accroître la richesse de sa Bibliothèque, le bureau de la Ville fit à ce moment de nouvelles acquisitions. Nous citerons notamment l'achat des livres de Ménage, de Ch. Guyet et du père Daniel. Ajoutons qu'en prenant possession de l'immeuble de la rue Saint-Antoine, la Ville y avait trouvé quantité de livres abandonnés par les Jésuites et qui vinrent se joindre aux récents achats.

La nouvelle Bibliothèque fut inaugurée le 16 juin 1773. Elle comptait alors près de 30,000 volumes et était ouverte au public deux fois la semaine. En rendant ainsi public l'accès de la bibliothèque, je ferai remarquer que la Ville se conformait strictement aux volontés expresses de Moriau.

De 1773 à 1781, la Bibliothèque de la Ville n'a point d'histoire. A cette dernière date meurt Pierre Bouquet, et les collections se trouvent alors confiées aux deux frères Ameilhon. L'aîné, Hubert-Pascal, que nous avons vu tout à l'heure, en a la direction supérieure; son frère, entré à la Bibliothèque en 1773, l'aide dans ses travaux.

Jusqu'en 1789 aucun incident notable ne se produit.

Vient la Révolution.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, la prospérité de la Bibliothèque ne devait point souffrir de ces temps troublés; elle eût même dû s'accroître dans de notables proportions si Ameilhon se fût alors montré véritablement soucieux de ses devoirs. En effet, la plupart des bibliothèques provenant des diverses communautés religieuses supprimées avaient été provisoirement placées rue Saint-Antoine, au siège même de la Bibliothèque parisienne, et confiées à la garde d'Ameilhon. Il ne tenait donc qu'à lui d'imiter l'exemple des autres bibliothécaires, ses confrères, et, comme eux, de demander l'autorisation de choisir dans ce dépôt les livres qui convenaient plus particulièrement à la Bibliothèque municipale. Ameilhon fit, il est vrai, ces démarches, mais trop tardivement pour qu'elles fussent utiles et profitables. C'est qu'à cette époque le zèle d'Ameilhon s'etait sensiblement refroidi. Les événements politiques avaient fait réfléchir notre bibliothécaire. Il avait compris que sa situation n'offrait plus les garanties d'autrefois. Il songea à s'en créer une autre plus enviable, plus sûre avant tout, et on vit alors le singulier spectacle d'un bibliothécaire offrant à l'État une bibliothèque qui ne lui appartenait point. Ameilhon était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; il demanda que la Bibliothèque de la commune de Paris fût affectée à l'Institut. Cette demande fut bien accueillie, et le 27 ventôse an V, un arrêté du Directoire mit la Bibliothèque Moriau à la disposition des académiciens.

La ville de Paris n'avait plus de bibliothèque.

Quant à Ameilhon, il fut peu de temps après nommé bibliothécaire de l'Arsenal.

Ces renseignements se trouvent consignés tout au long dans un des volumes

1. Cet immeuble est devenu le lycée Charlemagne, et son église la paroisse Saint-Paul Saint-Louis.

Digitized by Google

de la *Collection des travaux historiques de la ville de Paris*[1]. Je n'ai fait que les résumer, mais je tenais à en indiquer la source, ne voulant point être accusé de cueillir clandestinement les pommes du voisin.

J'ajouterai que la Bibliothèque de la Ville, installée d'abord au Louvre, premier siège de l'Institut, fut ensuite transportée au palais Mazarin.

La seconde période de l'histoire de la Bibliothèque municipale s'ouvre en 1803.

Cette année-là, le préfet de la Seine prit l'arrêté suivant :

« Le conseiller d'État, préfet du département de la Seine,

« Vu l'arrêté du gouvernement en date du 8 pluviôse an XI, qui met à la disposition et sous la surveillance des municipalités les bibliothèques des écoles centrales supprimées,

« Arrête :

« Art. 1. — La Bibliothèque faisant partie de l'École centrale de la rue Saint-Antoine, qui a été supprimée par l'arrêté du 21 fructidor an XI, portera à l'avenir le titre de Bibliothèque de la Ville de Paris... »

M. Pierre Nicolleau en fut le premier administrateur. Installée d'abord dans la rue Saint-Antoine, à l'hôtel des Vivres et formée des débris des dépôts littéraires, la nouvelle bibliothèque s'accrut assez rapidement. En 1817, sous l'administration de M. de Chabrol, elle fut aménagée à l'Hôtel de Ville même, dans la salle Saint-Jean. On sait quel désastre détruisit, en 1871, la Bibliothèque tout entière. Avec les cent mille volumes qu'elle contenait ont disparu les archives municipales, les papiers de Beffara et le précieux missel de Juvénal des Ursins, cédé par M. Firmin-Didot au prix coûtant de 36,000 francs, somme bien inférieure à la valeur de cet incomparable chef-d'œuvre.

La troisième période date de la réorganisation de la préfecture de la Seine. Ici, je laisse la parole au bibliothécaire actuel de la Ville, M. Jules Cousin, qui remplissait déjà ces fonctions quand éclata l'incendie allumé par la Commune. Tout autre que lui saurait-il mieux nous renseigner ?

« Lors de la réorganisation de la préfecture, dit M. Cousin[2], M. Husson, secrétaire général, en décidant la reconstitution de la Bibliothèque municipale, ordonna qu'elle serait divisée en deux sections : la section administrative, qui resterait à l'Hôtel de Ville, et la section historique, qui serait installée provisoirement dans l'hôtel Carnavalet, à l'abri du dangereux voisinage dont l'ancienne bibliothèque avait tant souffert et dans des conditions infiniment plus favorables pour les travailleurs qui allaient se trouver là chez eux, et non traités

1. *La première bibliothèque de l'Hôtel de Ville de Paris (1760-1797), avec les preuves extraites des Archives nationales et des papiers de la Ville*, par L.-M. Tisserand, chef du bureau des beaux-arts et des travaux historiques à la préfecture de la Seine. Paris, Imprimerie nationale, M DCCC LXXIII.

2. *Bulletin de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (année 1883).

Digitized by Google

en étrangers, admis comme par grâce quand les exigences des autres services le permettaient.

« On me fit l'honneur d'accepter comme premier fonds la collection parisienne que je formais depuis vingt ans; et ce premier apport nous épargna sinon beaucoup d'argent, du moins beaucoup de temps et de recherches. Il nous permit d'ouvrir dès 1875, trois ans seulement après le désastre, une bibliothèque et un cabinet d'estampes présentables...

« Lors de sa réouverture, la nouvelle Bibliothèque de la Ville comptait 18,000 volumes et 8,000 estampes. Elle compte aujourd'hui plus de 60,000 volumes et 25,000 estampes. »

Ce qui était vrai en 1883 n'est plus exact maintenant, et si nous consultons le rapport présenté en 1885 par M. Mesureur, conseiller municipal, au nom de la commission du budget, nous trouvons qu'à cette dernière date la Bibliothèque possède 70,000 volumes et 50,000 estampes. Son budget annuel est de 25,000 francs environ. En 1791, il n'était que de 7,373 francs[1].

III

Examinons maintenant le débat ouvert entre la préfecture de la Seine, représentant la Bibliothèque Carnavalet, et le ministère de l'instruction publique de qui ressortit l'Institut.

Ce débat remonte à 1885, époque à laquelle M. Lamouroux, conseiller municipal, fut chargé de faire une enquête générale sur le domaine de la Ville.

Dans son rapport, M. Lamouroux parlait de la collection Moriau, en signalait l'existence, l'attribution, injuste selon lui, qui en avait été faite à l'Institut; bref, il concluait à la revendication du legs Moriau. Saisi de l'affaire, le conseil municipal émit un vœu conforme aux conclusions du rapporteur.

Voici donc l'affaire engagée. — « Ayez la bonté de nous restituer notre bibliothèque », dit la Ville de Paris. — Et l'Institut de répondre (comme le laisse supposer l'entrefilet paru dans les journaux) : « Nous ne vous devons rien ! »

Qui a raison ? La Ville, ou l'Institut ?

J'ignore de quels motifs peut arguer ce dernier pour détenir la première bibliothèque municipale. Peut-être invoque-t-il la prescription, ou bien encore se fonde-t-il sur l'arrêté du Directoire ? Je ne crois pas que l'Institut puisse s'appuyer sur ces deux arguments. On en verra la raison plus loin.

Je m'explique très bien au contraire la demande de la Ville, et voici le langage que je lui prête, — tout gratuitement d'ailleurs : — « Comment ! dit-elle à l'Institut, je suis, par un testament en bonne et due forme, parfaitement valable, héritière de la bibliothèque Moriau. C'est à moi exclusivement que le legs a été fait. J'ai toujours scrupuleusement rempli les charges imposées par le testateur. Je suis même allée au delà de ses intentions, enrichissant chaque

1. On trouvera dans *le Livre* (année 1885, partie moderne, p. 147 et 421) de plus amples renseignements sur la bibliothèque.

Digitized by Google

jour les collections qui m'étaient données. Ma bibliothèque ne pouvait être assimilée à celles que supprima la Révolution ; elle constituait un service public et pourtant on m'en a brusquement dépossédée pour vous l'attribuer, cependant que la bibliothèque de l'Arsenal vous avait été offerte ; que dis-je, offerte ? spécialement affectée ! Au lieu d'être comme autrefois accessibles à tous, les livres de Moriau ne sont plus à la libre disposition du public puisque votre bibliothèque n'est ouverte qu'à des personnes privilégiées, présentées par vous. Je pourrais ajouter enfin que, parmi les volumes de Moriau, d'aucuns vous sont inutiles puisque vous ne voyez parfois aucun inconvénient à vous en dessaisir et qu'on les peut rencontrer chez les libraires.

« Consentez donc à ce que la collection Moriau revienne chez moi. Vous la consulterez tout à loisir et, avec vous, le grand public en pourra profiter. »

Mais ce sont là raisons de sentiment, et si jamais les choses étaient poussées à ce point entre la Ville et l'État, qu'un procès vint à s'engager, ces raisons, je le confesse, ne seraient pas d'un grand poids dans la décision des juges.

Mais la Ville peut, je le crois du moins, appuyer sa revendication sur des faits plus sérieux.

Je parlais tout à l'heure de la prescription que l'Institut sera sans doute tenté de lui opposer.

La Ville, alors, répondra que sa bibliothèque était propriété communale, affectée à un service public, et, partant, inaliénable et imprescriptible. En en disposant comme il l'a fait, l'État outrepassait donc ses droits.

Que si, maintenant, l'Institut se présente armé de l'arrêté du Directoire, la Ville pourra dire : « Je ne puis tenir pour valables les dispositions de l'arrêté du 27 ventôse an V, et voici pourquoi : cet arrêté est illégal dans le fond, car il contient un excès de pouvoir ; il est vicieux dans la forme, car il n'a jamais été promulgué. Et en effet, il contient un excès de pouvoir parce que le Directoire a considéré comme lui appartenant la collection Moriau, alors qu'elle dépendait entièrement du domaine municipal ; en outre, l'arrêté n'a reçu aucune promulgation puisqu'il porte cette mention toute spéciale : *Le présent arrêté ne sera point imprimé.*

On sent, à cette disposition finale de l'arrêté, que les membres du Directoire ont eu quelque honte, quelque embarras tout au moins à rendre une telle décision. Peut-être en comprenaient-ils l'injustice, alors surtout que quelques semaines auparavant ils avaient attribué à l'Institut — légalement cette fois — la bibliothèque de l'Arsenal, propriété de l'État. Comment furent-ils appelés à se déjuger, et comment aussi Ameilhon obtint-il, à la même époque, l'emploi de bibliothécaire de l'Arsenal ? N'est-ce point là une question qui se pourrait trancher, une coïncidence bizarre qui se pourrait expliquer si l'on ne craignait de porter sur Ameilhon un jugement téméraire ?

Quoi qu'il en soit, l'arrêté de ventôse n'a pu avoir pour effet d'aliéner la propriété de la Ville dont les droits paraissent inattaquables, appuyés qu'ils sont sur un legs motivé dont les conditions ni les intentions ne se trouvent plus remplies.

L'État, tuteur de la commune, a spolié sa pupille, et l'Institut, détenteur de bonne foi, ne garde pas avec soin le dépôt qui lui a été confié, puisqu'il vend

Digitized by Google

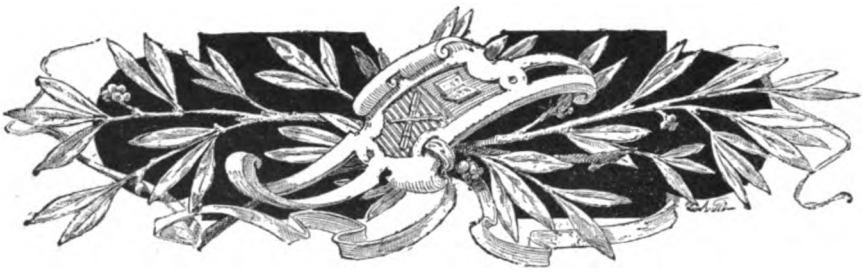
ostensiblement comme double, ou laisse s'égarer les plus précieux livres et manuscrits à l'estampille de Moriau.

Au surplus, nous n'avons point à rappeler à l'Institut l'honnête proverbe : « Ce qui est bon à prendre est bon à rendre », que seul cet intrigant de Figaro pouvait traduire pour son usage : « Ce qui est bon à prendre est bon à garder. »

Possesseur inconscient du bien d'autrui, l'Institut rendra, nous en sommes persuadés, dès que sa conviction sera faite et nous reverrons à l'hôtel Carnavalet la bibliothèque de Moriau qu'il aura ainsi sauvée des désastres de 1871. Ce sera un éclatant service de plus que ce corps savant aura ainsi rendu aux études et aux lettres. Le monde n'en est plus à les compter.

GUSTAVE FUSTIER.

Digitized by Google



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

VENTE DE LIVRES RARES DE LA BIBLIOTHÈQUE
DE M. ÉDOUARD MEAUME (DE NANCY). HOTEL DROUOT, 7, 8 ET 9 FÉVRIER 1887.
(Veuve Adolphe Labitte, expert.)

Cette première partie de la bibliothèque de M. Meaume [1] contient des incunables, des livres en caractères gothiques, des heures sur vélin, des éditions originales de Montaigne, La Bruyère, etc.; des livres à figures des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles; ainsi que des ouvrages de toutes sortes, reliés par Capé, Duru, Thibaron, Trautz, etc. Le catalogue est intéressant à conserver avec les prix.

Nous ne pouvons relever ici que les articles les plus saillants.

Heures Paris. — Paris, Thielman Kerver, 1552, in-12, vol. f., dos orné, comp. dor. et à mosaïque sur les plats, tr. dor., fermoirs en argent ciselé (rel. de l'époque), 635 fr.

Ce joli livre d'heures est orné des mêmes vignettes et encadrements de fleurs, d'oiseaux et de grotesques que l'on remarque dans les heures publiées par G. Tory. Sur le dernier feuillet de garde, Ronsard a écrit huit vers. Cet exemplaire a appartenu à Nodier, Aimé Martin, Chédeau et Renard, et antérieurement à Marie des Marquets, amie de Ronsard.

Essais de Messire Michel, seigneur de Montaigne... à Bourdeaus, par F. Millanges, MDLXXX. — 2 tomes en 1 vol. in-8°, mar. vert, dent. int, tr. dor. (Duru), 226 fr.

Édition originale provenant de la bibliothèque Roger (du Nord). Titre remmargé.

Gazette des Beaux-Arts. — Paris, 1859-1874, 37 vol. rel. et br., 510 fr.

Histoire des Peintres de toutes les écoles, par Ch. Blanc. Paris, Renouard, 1862-76, 14 tomes, rel. et br., 280 fr.

Eaux-fortes et gravures des maîtres anciens. — Paris, Amand-Durand, 1874-78, 9 vol. in-fol., rel. et br., 370 fr.

L'Œuvre de Rembrandt, par Ch. Blanc. — Paris, Quantin, 1880, in-fol. 225 fr.

1 La vente de la deuxième partie, qui ne comprend que des livres courants, aura lieu du 10 au 17 février.

Digitized by Google

Paul et Virginie, par J.-H. Bernardin de Saint-Pierre. — Paris, Curmer, 1838, gr. in-8°, demi-rel., mar. bleu avec coins, dos orné, fil. tête dor. ébarbé (Bauzonnet), 157 fr.

Œuvres complètes de P.-J. de Béranger. — Paris, Perrotin, 1847, 2 vol. gr. in-8°, fig. de Lemud et autres, et la suite de Grandville ajoutée, 110 fr.

Métamorphoses d'Ovide, en rondeaux, par Benserade. — Paris, 1676, gr. in-4°, mar. r., tr. dor. (rel. anc.). Exemplaire de présent aux armes royales, 100 fr.

Les Baisers, par Dorat. — 1770, in-8°, front., vignettes et culs-de-lampe gravés, mar. bleu, dos orné, large dentelle intér., tr. dor. (Lortic), gr. papier de Hollande, titre rouge et noir, 585 fr.

Fables nouvelles, par Dorat. — 1773, 2 tomes en 1 vol. in-8°, front., titre, vignettes et culs-de-lampe gravés, mar. orange, dos orné, fil. dent. int., tr. dor. (Allô), gr. papier de Hollande, 405 fr.

Choix de chansons, mises en musique par M. de La Borde. — Paris, 1773, 4 tomes en 2 vol. in-8°, dos orné, large dent., genre Derôme, dent. int., tr. dor. (Capé), 1,640 fr.

Bel exemplaire grand de marges (247 mill.) et très beau d'épreuves. On y a joint le portrait de La Borde dit *à la Lyre*.

Œuvres de Racine. — Paris, Denis Thierry, 1679, 2 vol. in-12, fig. de Chauveau et Leclerc, mar. r. jans., doublé de mar. bleu, large dent., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet), 679 fr.

Première édition collective, provenant de la vente Bancel. Hauteur, 156 mill.

Esther, par Racine. Paris, Denys Thierry, 1689. — *Athalie*, par Racine. Paris, Denys Thierry, 1791. Ensemble 2 pièces en 1 vol. in-4°, 2 front., mar. r., comp. à la Duseuil, dent. int., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet). Éditions originales, 350 fr.

La Folle journée ou le Mariage de Figaro. — (Kehl), 1785, in-8°, mar. r., (David), 126 fr.

Figures de Saint-Quentin, gravées par Halbou, Liénard et Lingée. Exemplaire en papier vélin aux armes du prince d'Essling.

Les Amours pastorales de Daphnis et Chloé. — 1718, pet. in-8°, front., gravé et fig., mar. r., dos orné, large dent. doublé de tabis bleu, tr. dor. (Derôme), 900 fr.

Exemplaire réglé, avec toutes les figures encadrées de filets vert et rouge; la figure dite des *Petits Pieds* s'y trouve.

L'Heptaméron des *Nouvelles* de Marguerite de Valois. — Paris, 1560, in-4°, mar. bleu, dos et plats ornés de marguerites, dent. int., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet), 350 fr.

Édition rare, exemplaire de M. de Monmerqué décrit dans l'appendice de l'édition de l'Heptaméron publiée par la Société des bibliophiles.

Histoire de Gil Blas de Santillane, par Le Sage. — Paris, 1747, 4 vol.

Digitized by Google

in-12, fig., mar. La Vallière, dos orné, comp. en mosaïque, tr. dor. (David), 161 fr.

Dernière édition publiée du vivant de Le Sage. Exemplaire de premier tirage.

Œuvres de Monsieur Scarron. — Amsterdam, 1752, 7 vol. in-12, portr. et fig., mar. bleu à long grain, dos orné, fil. tête dor., non rog. (Muller, sr de Thouvenin), hauteur : 139 mill. 1/2, 122 fr.

VENTE DES LIVRES ET AUTOGRAPHES COMPOSANT LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU M. CH. DE MANDRE. RUE DES BONS-ENFANTS (MAISON SILVESTRE), DU 31 JANVIER AU 9 FÉVRIER 1886.

(A. Claudin, libraire-expert.)

Le catalogue de cette vente comprend 1,714 numéros. La plupart des livres ne comportaient d'autre intérêt que les autographes que M. de Mandre y avait ajoutés. La condition des exemplaires était plus que médiocre : de mauvaises demi-reliures sur lesquelles le possesseur avait fait mettre ses armoiries sur le plat recto ; ainsi que son *ex libris*, sur la garde intérieure. Il avait fallu infiniment de temps, beaucoup plus que d'argent, pour rassembler une aussi grande quantité d'autographes ; et c'est là surtout la particularité de cette bibliothèque, où beaucoup d'amateurs ont trouvé à glaner, à peu de frais. Nous ne citerons que quelques articles, en suivant l'ordre du catalogue, mais en indiquant les numéros à la suite des prix.

Livre des orateurs, par Timon (Cormenin). — Paris, Pagnerre, 1842, gr. in-8°, avec 27 portraits gr. sur acier, demi-rel. non rogné, 100 fr. (n° 247).

Cet exemplaire contenait 21 lettres, la plupart autographes, et toutes signées des personnages dont il est question dans l'ouvrage : Napoléon, Manuel, de Serre, général Foy, La Fayette, Odilon Barrot, Guizot, Lamartine, Thiers, etc.

BARBIER (A.) : *Les Iambes.* — 1832, in-8°, demi-rel., non rogné, 139 fr. (n° 347).

Première édition. On avait ajouté une pièce de vers autographe et signée de Barbier, intitulée : *Michel-Ange.*

GAUTIER (Th.) : *Poésies complètes.* — Paris, Charpentier, 1845, in-12, demi-rel., 44 fr. (n° 393).

Avec une lettre autographe signée de Th. Gautier à son éditeur. Demi-page in-8°. « Mon cher éditeur, la clef est revenue de Danemark et j'ai fouillé mon tiroir. Voici l'autographe en question, soignez-le comme la prunelle ardente de vos yeux. Vous concevez aisément que j'y tienne beaucoup. »

On lit plus bas d'une autre main (dit le catalogue) : L'autographe était la dernière lettre qu'ait écrite Balzac, elle ne contenait que ces seuls mots : *Je ne puis ni lire ni écrire* [1].

LAMARTINE : *Œuvres complètes.* — Paris, 1836-37, 10 vol. gr. in-8°, port., fig. de Tony Johannot, demi-rel., non rog., avec une lettre autographe de Lamartine, 34 fr. (n° 415).

1 Pour être exact, l'annotateur aurait dû dire que la lettre dont parle Gautier est écrite de la main de Mme de Balzac, et que Balzac n'a pu que la signer et y ajouter les mots rapportés ci-dessus. Qu'est devenu cet autographe auquel Gautier tenait si fort ? On sait qu'il a été *facsimilé* pour être mis en tête de la notice sur Balzac, écrite par Gautier, et publiée par Poulet-Malassis en 1859.

Digitized by Google

MUSSET (Afred de) : *Premières poésies.* — Paris, 1854. — *Poésies nouvelles.* Paris, 1854, 2 tomes en 1 vol. in-12 ; chagr. v. dos orné, fil., comp., tr. dor., 40 fr. (n° 443).

Avec un fragment autographe des *Poésies nouvelles,* faisant partie de la pièce intitulée : *Sur trois marches de marbre rose.*

SAINTE-BEUVE : *Poésies complètes.* — Paris, Charpentier, 1845, in-12, demi-rel., autographe de l'auteur ajouté, 23 fr. (n° 497).

La Folle journée ou le Mariage de Figaro, par Beaumarchais. — Paris, 1785, gr. in-8°, fig. de Saint-Quentin, demi-rel., autographe de Beaumarchais ajouté, 63 fr. (n° 569).

ALFRED DE VIGNY : *La maréchale d'Ancre,* drame. — Paris, 1831, in-8°, fig., demi-rel., 29 fr. (n° 592).

Première édition avec un envoi autographe de l'auteur, et une lettre autographe de l'auteur, et une lettre autographe du même au baron Taylor.

Histoire de Gil Blas de Santillane, par Le Sage. — Paris, Paulin, 1835, gr. in-8°, front., portr. sur Chine volant, illustrations de Gigoux ; mar. n., comp., tr. dor., 70 fr. (n° 654).

Premier tirage, lettre autographe de Gigoux ajoutée. Cet exemplaire était *en papier vélin fort,* très rare. Le catalogue ne faisait pas mention de cette particularité.

Les Confessions de J.-J. Rousseau. — Paris, Barbier, 1846, gr. in-8°, front. et grav. sur bois d'après T. Johannot, Baron, Nanteuil, etc., demi-rel., 185 fr. (n° 665).

La couverture illustrée avait été conservée et on avait ajouté une lettre autographe de Rousseau et une lettre autographe de Mme de Warens.

BALZAC (Honoré de) : *Scènes de la vie privée.* — Paris, Mame et Delaunay-Vallée, 1830, 2 vol. in-8°, demi-rel., 48 fr. (n° 688).

Première édition. Exemplaire avec envoi autographe sur la garde à M. Émile de Girardin. Lettre autographe, ajoutée, de Balzac à la princesse Belgiojoso.

Le Curé de village. — Petit in-4°, obl., portr. photo. ajouté, demi-rel., 200 fr. (n° 691).

Fragment du manuscrit original autographe de Balzac.

GAUTIER (Théophile) : *Les Jeune-France,* romans goguenards. — Paris, Renduel, 1833, in-8°, front. à l'eau-forte, par Célestin Nanteuil, demi-rel., 270 fr. (n° 751).

Première édition. On a ajouté à cet exemplaire une lettre autographe de Th. Gautier relative à son propriétaire, qui tirait perpétuellement des oiseaux et des chats dans le jardin et qui un jour a couché en joue Gautier lui-même !

GÉRARD DE NERVAL : *Le Rêve et la vie.* — Paris, 1855, in-12, demi-rel., 35 fr. (n° 764).

Première édition. Lettre autographe ajoutée, dans laquelle Gérard dit qu'il est dégoûté de la vie littéraire.

HUGO (Victor) : *Œuvres.* — Paris, Renduel, 1838-40, 6 vol. in-8°, demi-rel. (Tomes I à III et V à VII), 100 fr. (n° 779).

On a ajouté trois lettres autographes de V. Hugo.

Digitized by Google

Notre-Dame de Paris. — Perrotin et Garnier frères, 1844, gr. in-8°, nombr. fig. gravées sur acier et sur bois, d'après Meissonier, Daubigny, Johannot; demi-rel., 49 fr. (n° 780).

Lettre autographe de V. Hugo ajoutée.

SANDEAU (J.) : *la Roche aux mouettes.* — Paris, s. d. (Hetzel), gr. in-8°, fig. de Bayard et Férat, demi-rel., non rogné, 50 fr. (n° 904).

Exemplaire donné par l'auteur à M. de Mandre. Lettre autographe de Jules Sandeau ajoutée.

STENDHAL (H. Beyle) : *la Chartreuse de Parme* et *le Rouge et le Noir.* — Paris, 1846, 2 vol. in-12, demi-rel., 74 fr. (n° 915).

Deux lettres autographes ajoutées, l'une adressée à Balzac, l'autre au marquis de Custine.

Les Contes drôlatiques, par le Sr de Balzac. — Paris, ès bureaux de la Société générale de librairie, 1855, in-8°, fig. gravées sur bois sur les dessins de G. Doré, demi-rel., 125 fr. (n° 981).

Exemplaire de premier tirage, avec une longue et intéressante lettre de Balzac et la fin d'une autre lettre.

Œuvres complètes d'Honoré de Balzac. — Paris, 1855, 20 vol., in-8°, portr. et fig. gravés sur bois d'après Meissonier, H. Monnier, Bertall, etc., demi-rel., 210 fr. (n° 1110).

On avait ajouté à cet exemplaire cinq lettres autographes signées de Balzac, plus deux fragments manuscrits.

ARM. DE PONTMARTIN : *les Jeudis de Madame Charbonneau.* — Paris, 1862, in-12, demi-rel., 30 fr. (n° 1157).

Première édition. On a ajouté deux lettres autographes, l'une de l'auteur; l'autre de J. Sandeau, dans laquelle ce dernier proteste contre les propos que lui fait tenir Pontmartin !!... « propos qui n'ont jamais été (dit-il), et qui ne peuvent pas être l'expression de mes sentiments et de ma pensée. »

LAS CASES : *Mémorial de Sainte-Hélène.* — Paris, 1842, 2 vol. gr. in-8°, 2 front. illustr. sur bois d'après Charlet, demi-rel., 107 fr. (n° 1430).

On a ajouté à cet exemplaire sept lettres, dont : lettre signée de Napoléon à sa mère; lettre de sir Hudson Lowe; et une note du Dr Antomarchi.

Théophile Gautier, par Charles Baudelaire. — Paris, Poulet-Malassis et de Broise, 1859, in-12, portr. photo. de Baudelaire, demi rel. 150 fr. (n° 1629).

Exemplaire d'épreuves, portant de nombreuses et importantes corrections de la main de l'auteur.

Notice sur Henri Beyle, par Prosper Mérimée. — In-8°, demi-rel. 102 fr., (n° 1641).

Copie calligraphiée avec soin, faite pour M. de Mandre. C'est la reproduction d'une notice très rare, imprimée chez F. Didot à 25 exemplaires dont 17 furent détruits par l'auteur. On y a ajouté une curieuse lettre autographe signée de Mérimée.

Piron, Barbier, Pigault-Lebrun, Murger, Banville, La Chambeaudie, etc. — Album de 45 pièces de poésies autographes, gr. in-8°, demi-rel., 200 fr. (n° 1665).

JULES BRIVOIS
(des Amis des livres).

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
MAY 17 1887
LIBRARY.

1887

8e ANNÉE
QUATRIÈME LIVRAISON
10 AVRIL
N° 88

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AVRIL 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — ALEXANDRE DUMAS INTIME : IDA FERRIER, par CH. GLINEL.

II. — LES GRANDS ÉDITEURS D'ALLEMAGNE. — LEIPZIG, par L. DE HESSEM

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : PORTRAIT DE BROCKHAUS.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges. — Petite Gazette du Bibliophile.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS

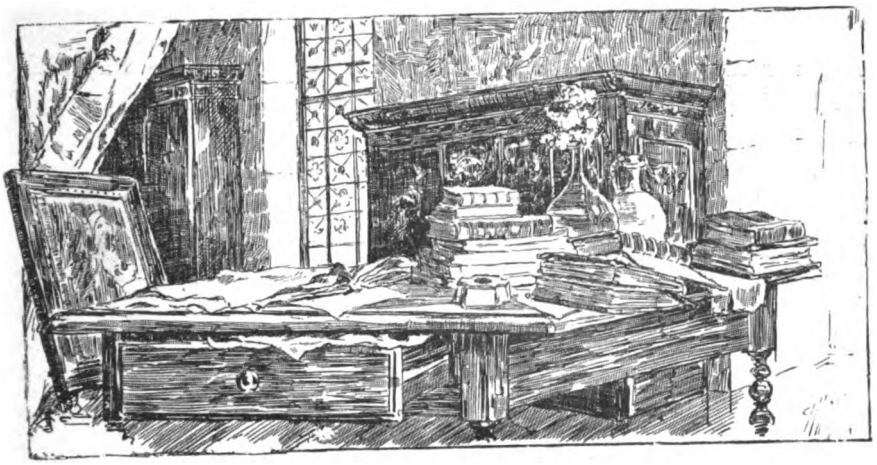
Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
MAY 17 1887
LIBRARY



ALEXANDRE DUMAS INTIME

IDA FERRIER

ALEXANDRE DUMAS père — nous l'avons dit dans la livraison du *Livre* du 10 octobre dernier — contracta, en 1840, un mariage qui ne s'explique guère et qui ne fut pas heureux. Nous trouvons dans la *Gazette des Tribunaux* du 16 décembre 1831 de précieux détails sur les débuts dans la vie de la future marquise de la Pailleterie et nous n'hésitons pas à les publier en raison de leur intérêt rétrospectif.

Le 13 mai 1811, à six heures du matin, chez une dame Malenfer, sage-femme à Nancy, place des Dames, naissait une fille à laquelle on donna les prénoms de Marguerite-Joséphine. La mère était Mlle Anne Calais, alors âgée de vingt-quatre ans, originaire de Lunéville, et demeurait à Nancy. La blonde

Digitized by Google

enfant, reconnue par M. Mathias Ferrand, entrepreneur de diligences, fut légitimée par le mariage subséquent de ses père et mère, contracté à la mairie de Metz, le 17 novembre 1813.

Joséphine grandit et devint si jolie que la dame Ferrand se décida un beau jour à l'emmener à Paris et à charger de son éducation artistique M. Seveste, directeur des théâtres de la banlieue.

M. Ferrand n'était pas du voyage; mais il envoya de Nancy une déclaration écrite autorisant sa fille à suivre la carrière théâtrale, « pourvu qu'elle ne s'éloignât point de la voie de l'honneur ». Un engagement fut contracté avec cette autorisation, en présence de la dame Ferrand. Joséphine, sous le pseudonyme d'*Ida,* révolutionna littéralement, en 1830, par ses éclatants succès, les scènes de Montmartre, de Belleville et de Montrouge.

Le 11 mars 1831, M. Seveste renouvelait ses conventions avec son intéressante élève. Elle devait jouer, pendant un an, « les amoureuses en tous genres », et ses appointements atteignaient 50 francs par mois, plus une représentation à bénéfice. Ce second engagement fut signé par Mlle Ida seule. M. Ferrand était mort et sa veuve avait refusé de donner sa signature, mais elle autorisait implicitement sa fille par ce fait que, pendant les six mois qui suivirent le traité du 11 mars, elle la conduisit chaque jour aux théâtres de M. Seveste et profita des appointements mensuels versés par ce directeur.

La jeune élève continuait à montrer les plus heureuses dispositions. On alla jusqu'à lui confier les rôles d'Antony et de Léontine. Bref, la meilleure intelligence n'avait cessé de régner entre M. Seveste et l'actrice, lorsqu'un protecteur voulut ouvrir à cette dernière une carrière plus brillante que celle des théâtres de la banlieue.

Mlle Ida et sa mère quittèrent leur modeste logement de la rue du Mont-Parnasse pour aller habiter la rue Cadet afin de se rapprocher davantage de leur bienveillant ami. A partir de ce moment, la belle comédienne prétexta de fréquentes maladies et interrompit souvent son service théâtral. Cependant le docteur Huet, chargé d'examiner Mlle Ida à raison des absences de celle-ci, trouva la jeune personne d'une santé « solide », et, dans son certificat du 30 novembre 1831, déclara que, si elle avait été indisposée, « ce n'était pas dans l'exercice de sa profession qu'elle avait rencontré la cause de ses indispositions ». La mauvaise volonté de « l'amoureuse en tous genres » fit même manquer une représentation de *la Perle des maris,* un jour de dimanche, à Montmartre.

Dans ces circonstances, M. Seveste apprit que la volage Ida passait au théâtre des Nouveautés et qu'elle y répétait tous les jours son rôle de début. Outré de l'ingratitude de son élève, il la cita, ainsi que la veuve Ferrand, devant le tribunal de commerce de Paris, et conclut à l'exécution de l'engagement du 11 mars, ou à 200 francs de dommages-intérêts

Digitized by Google

par chaque jour de retard, et, en outre, à une indemnité de 1,000 francs pour inexécution antérieure au mois de novembre 1831.

Dans son audience du 15 décembre, le tribunal de commerce, présidé par M. Pépin-Lehalleur, déclarant son jugement commun à la mère et à la fille, donna gain de cause à M. Seveste et condamna ses adversaires aux dépens.

A cette époque, Alexandre Dumas venait d'ébaucher son drame de *Teresa*, dont le plan avait été écrit par Anicet Bourgeois. L'acteur Bocage était libre d'engagement et le rôle du baron Delaunay lui réservait un brillant succès.

La pièce achevée depuis trois semaines ou un mois, Bocage va rendre visite à Dumas et lui annonce que *Teresa* est reçue, que lui et Adolphe Laferrière y joueront, « et puis une jeune fille qui est à Montmartre, et qui a beaucoup de talent ».

« Elle s'appelle? interrompt Dumas.

— Oh! vous ne la connaissez pas, même de nom; elle s'appelle Ida; elle commence. »

Le lendemain de cette visite, l'auteur lisait aux acteurs; le surlendemain, la pièce était en répétition.

« Mlle Ida — raconte Dumas — avait un talent fin, gracieux, très simple, en dehors de toutes les conventions théâtrales. »

Elle était chargée du rôle d'Amélie Delaunay. « Amélie est une fleur du même jardin que la Miranda de *la Tempête*, que la Thécla de *Wallenstein*, que la Claire du *Comte d'Egmont;* elle est jeune, chaste et belle, naturelle et poétique à la fois; elle passe avec son bouquet d'oranger au côté, son voile de fiancée sur la tête, au milieu de l'amour ignoblement incestueux d'Arthur et de Teresa, sans rien deviner, sans rien soupçonner, sans rien comprendre. C'est une statue de cristal; elle ne voit pas dans les autres et laisse voir en elle. »

Teresa, drame en cinq actes et en prose, fut représentée, pour la première fois, sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 6 février 1832; « le caractère d'Amélie — au rapport de l'auteur lui-même — très bien reproduit, fit un grand effet, et ne perdit pas une de ses bonnes scènes[1]. »

Dans la distribution des rôles de la première édition de cette pièce (Paris, Barba; Vve Charles Béchet; Lecointe et Pougin, 1832), Mlle Ida est désignée sous le prénom et le nom d'Ida Férier.

D'après Jules Lecomte[2], la liaison de cette actrice et d'Alexandre Dumas commença de la manière suivante :

L'auteur d'*Henri III* venait de composer *Teresa*. Mlle Ida eut le principal rôle de ce drame, et s'y fit remarquer pour la première fois, d'obscure qu'elle

1. *Mémoires d'Alexandre Dumas* (Bruxelles, Méline, Cans et Cie), 2e série, t. VI, 1854, p. 247 à 273.

2. *Lettres sur les écrivains français*, par Van Engelgom, de Bruxelles; 1 vol. in-18, Bruxelles, 1837.

Digitized by Google

avait été jusque-là au théâtre. Après la première représentation de la pièce, le public enthousiaste redemanda l'actrice, qui parut et rentra bientôt dans la coulisse, si émue, que, rencontrant M. Dumas, elle se jeta dans ses bras ou à ses pieds, lui disant, avec ce que le rôle et l'exaltation lui avaient laissé d'entraînement : Ah ! Monsieur ! vous venez de me rendre le plus grand service, moi, pauvre fille, vous me faites une réputation ; je vous devrai mon avenir... et je ne sais comment vous remercier...

M. Dumas emmena souper l'actrice et devint son ami ; il y a quatre ou cinq ans de cela. Après cette première liaison, Mlle Ida a improvisé quelque chose à peu près analogue avec M. Roger de Beauvoir, mais elle est revenue depuis à son premier protecteur.

H. de Villemessant[1] a complété, de son côté, les indiscrétions de Jules Lecomte.

Vers 1840, Roger de Beauvoir occupait, rue de la Paix, n° 12, au coin de la rue Neuve-Saint-Augustin, au second étage, un appartement splendide qui donna des éblouissements à de Villemessant, tout récemment arrivé de sa province. Il allait demander à cet arbitre de la fashion sa collaboration au journal *la Sylphide,* qu'il venait de fonder.

Le valet de chambre — ajoute l'auteur des *Mémoires d'un journaliste* — me conduisit, après un instant, dans une chambre à coucher moderne, très élégante, où les tableaux dominaient surtout. Je remarquai entre autres le portrait d'une très jolie actrice, fort connue et qui le fut bien davantage depuis, sur le théâtre du monde, où nous la retrouverons, Mlle Ida, de la Porte-Saint-Martin. Elle avait les deux prunelles percées par une épingle, je ne pus m'empêcher d'en faire l'observation.

— Oh ! me répondit Roger en riant, ce n'est rien, c'est de Courchamps, dans une de ses colères.

Nous ne nous chargeons pas d'indiquer à nos lecteurs comment Ida Ferrier avait pu exciter à ce point la colère, et la jalousie peut-être, du prétendu comte de Courchamps, de son vrai nom Cousen ; H. de Villemessant ne paraît pas s'être expliqué sur ce sujet quelque peu délicat auquel il avait un instant songé à revenir.

Reprenons la carrière dramatique de Mlle Ida.

Après avoir remplacé au pied levé, dès la seconde représentation, Mlle Juliette dans *Marie Tudor,* elle fut ainsi appréciée par Victor Hugo dans sa note VI du 12 novembre 1833 : « Mlle Ida a déployé dans Jane des qualités remarquables d'énergie et de vivacité. »

Puis la jeune artiste brilla au premier rang dans chacune des trois pièces que Dumas fit successivement représenter sur le théâtre de la Porte-

1. *Mémoires d'un journaliste,* in-12, 1re série : Souvenirs de jeunesse. Paris, E. Dentu, 1884 ; nouvelle édition, p 162 et 163.

Digitized by Google

Saint-Martin; dans *Angèle* (28 décembre 1833), elle jouait le personnage du même nom; dans *Catherine Howard* (2 juin 1834), elle figurait également sous les traits de l'héroïne même du drame; enfin, dans le mystère intitulé : *Don Juan de Marana* ou *la Chute d'un ange* (30 avril 1836), elle avait à remplir le double rôle du bon ange et de sœur Marthe.

Au sujet de cette dernière pièce et de sa principale interprète, M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul nous a très obligeamment communiqué une lettre autographe et inédite de George Sand, que nous nous empressons de reproduire :

Monsieur Alexandre Dumas, rue Bleue, à Paris.

Des affaires extrêmement pressées m'ont forcée de quitter Paris immédiatement après la représentation de *Don Juan;* sans cela, vous auriez reçu plus tôt mes félicitations et mes remerciements. Je vous les adresse du fond de ma province. Recevez-les comme sincères. Vous savez que je ne fais pas profession d'être gracieuse et que je me soucie de plaire aussi peu que de déplaire. J'ai applaudi chaudement votre drame, j'y ai été profondément émue. Vous avez emprunté tour à tour les couleurs de Gœthe, de Shakspeare, de Dante et de Calderon. Mais vous avez si bien su les rendre vôtres, et les lier avec des traits de force et de haute poésie, que l'on peut dire ce que vous avez dit une fois avec raison contre les pédants du siècle : « Chacun prend son bien où il le « trouve. »

Mon suffrage a peu d'importance, mais je le crois assez sain, par la raison que je suis fort ignorante et que l'ignorance est ordinairement naïve et sans prétention.

L'actrice chargée du rôle de l'*Ange* a eu dans le cimetière un moment sublime. Cette scène est d'ailleurs la plus belle du drame, selon moi. Cette double existence de femme et d'ange, ces réminiscences du monde invisible aux hommes avec ces déchirements de la vie réelle, sont des choses exquises et grandes à la fois.

Adieu. Je vais voyager. Je n'ai pas de but. Ainsi ne vous donnez pas la peine de répondre à ce billet. D'abord votre réponse ne m'arriverait peut-être que l'année prochaine. Ensuite, vous ne me devez pas de remerciements. Ce que je vous dis est senti, et c'est moi qui suis votre obligé (*sic*).

T. à v.

GEORGE.

La lettre qui précède, non datée, porte le timbre du 7 mai 1836, du bureau de poste de La Châtre.

Cependant la liaison entre l'auteur dramatique et l'actrice n'est plus un mystère pour personne; dans une lettre datée de Fourqueux, près Saint-Germain, le 6 juin 1836, et adressée à Mme Asseline par M. Pierre Foucher, frère de celle-ci et père de Mme Victor Hugo, on lit ces piquants passages :

Il nous arrive de temps à autre quelques visites et quelques cancans de la grande ville.

Digitized by Google

Ce sont des détails tout drôles sur le ménage du grand Dumas avec la petite Ida, laquelle ruine son amant et le battrait par dessus le marché.

C'est à Fourqueux, d'après cette lettre, que s'opéra entre Alexandre Dumas et Victor Hugo un rapprochement que la compagne du grand poète avait délicatement préparé. Le récit de cette réconciliation est peut-être un hors-d'œuvre, mais nous ne résistons pas au désir que nous éprouvons de le servir à nos lecteurs :

Il y a quelques jours — reprend M. Pierre Foucher — nous avions à dîner Alexandre Dumas. Adèle avait ménagé un raccommodement et les deux poètes ont bu à leurs succès mutuels. L'un et l'autre étaient arrivés avec le jeune Chatillon, trempés jusqu'aux os. Il a fallu bourrer nos cheminées de fagots et trouver dans ma chétive garde-robe de quoi couvrir les épaules de nos trois Parisiens. Dumas était admirable avec sa camisole ouatée. Le curé qui était invité, et qui ne connaissait aucune de nos deux célébrités, l'a pris pour le maître de la maison comme étant celui qui paraissait être le plus chez lui.

Dumas a étourdi, ébloui, enchanté le bon prêtre par ses saillies, ses bourdes et ses manières [1].

Nous possédons une lettre autographe de Dumas, non datée, mais paraissant remonter au commencement de l'année 1837. Elle est ainsi conçue :

Mon cher Taylor,

Le vent souffle en ce moment contre Jouslin (directeur de la Comédie-Française) au ministère. Passez donc demain mardi voir Cavé si vous avez un instant. Je crois qu'ils sont en veine de régénération. Je leur offre deux pièces en cinq actes, s'ils veulent engager Ida. Poussez ferme, il ne faut qu'un coup d'épaule pour que la roue sorte de l'ornière.

Je vous embrasse.

A vous.

AL. DUMAS.

Je pars le 5 du mois prochain ; un de ces matins j'irai vous voir.

L'engagement ne se fit pas attendre; une lettre à M. Charles Maurice [2] nous renseigne amplement sur ce chapitre.

Mon cher voisin,

L'engagement nous arrive à l'instant même signé de MM. les membres du comité de la Comédie-Française, et est au choix d'Ida pour les débuts, et tout à fait indépendant de l'engagement que je compte souscrire de mon côté : la

1. Alfred Asseline : *Victor Hugo intime*. Paris, C. Marpon et E. Flammarion, 1885 ; 1 vol. in-12, p. 79 à 81.

2. Charles Maurice : *Histoire anecdotique du théâtre, de la littérature, etc.* 2 vol. in-8°. Paris, Henri Plon, 1856, t. II, p. 157.

Digitized by Google

Comédie, comme vous le voyez, s'est mise en frais de délicatesse. — Ida ira vous voir demain et vous expliquera tout cela. Mais elle a voulu que vous fussiez instruit de la chose à l'instant même où elle a été signée. — Tous mes remerciements de la bonne police que vous avez voulu faire pour nous, et mille compliments empressés.

AL. DUMAS.

5 heures du soir, 24 février 1837.

Mlle Ida était engagée comme jeune première, sans début, pour une année, mais seulement à partir du 1er octobre 1837, sur le pied de 4,000 francs d'appointements.

Dumas et le Théâtre-Français étaient enchantés l'un de l'autre; le 20 avril 1837, M. Jules Michel recevait la lettre suivante, dont l'original fait partie de notre collection d'autographes :

Mon cher Michel,

Il y a aujourd'hui un an qu'Harel n'a joué *Angèle*. Veuillez lui faire signifier demain sans faute que je lui retire l'ouvrage. Ceci est pour moi d'une grande importance puisque le Théâtre-Français offre de le reprendre.

Mille compliments empressés,

AL. DUMAS.

Puis veuillez, je vous prie, vous occuper des 500 francs qu'il me doit et que je ne compte aucunement lui laisser.

Ida Ferrier créa le rôle de Stella dans la tragédie de *Caligula*, dont la première représentation eut lieu sur le Théâtre-Français, le 26 décembre 1837. La vingtième et dernière fut donnée le 16 février 1838. La protégée de Dumas ne joua pas d'ailleurs dans d'autres pièces sur notre première scène.

A cette époque, Dumas demeurait rue Bleue, n° 30; son appartement, — rapporte Jules Lecomte dans les lettres susdites de Van Engelgom — était cité par son confortable et son élégance artistique. La chambre à coucher, tendue en soie chamois, avec les bordures en broderie, avait un plafond consistant en une seule glace, des rideaux de velours bleu, un mobilier en bois de citronnier et des tapis de pelleteries.

Le 1er août 1838, Alexandre Dumas eut la douleur de perdre sa mère. Vingt jours après, nous le retrouvons à Bruxelles faisant diversion à son chagrin en compagnie d'Ida Ferrier et préludant ainsi à un voyage en Belgique et à une excursion sur les bords du Rhin, au cours de laquelle il se rencontra avec Gérard de Nerval.

Le 10 avril 1839, Dumas faisait représenter sur le théâtre de la Renaissance un drame en vers, *l'Alchimiste*, dans lequel le rôle de Francesca était confié à Ida Ferrier et celui de Fasio à Frédérick Lemaître.

« Mlle Ida — écrivait Théophile Gautier dans son *Histoire de l'art dramatique en France*, tome Ier — joue le rôle de Francesca avec une

Digitized by Google

sensibilité et une passion entraînantes; elle met à sa création ce cachet d'intelligence poétique qu'elle imprime à tous ses rôles et qui la distingue particulièrement. »

La dédicace de *l'Alchimiste* mérite d'être reproduite; on en verra plus loin le motif.

A Madame I. F.

Le maître a sur l'esclave une puissance entière;
A l'Océan ému le maître dit : « Assez ! »
Et l'Océan craintif, abaissant sa crinière,
Comme un lion soumis qui rentre en sa tanière,
Rappelle d'un seul cri tous ses flots dispersés.

Le soleil dit aux champs que sa chaleur féconde :
« Que la moisson sur vous étende son tapis ! »
Et la moisson bientôt montre sa tête blonde,
Où l'on voit, quand le vent la courbe comme une onde,
Quelques bleuets perdus dans un monde d'épis.

L'Aurore en s'éloignant ordonne à la prairie
De parsemer de fleurs l'herbe qu'elle perla;
L'Aurore à son retour trouve l'herbe fleurie :
Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :
« Faites vite pour moi ce drame. — Le voilà! »

ALEXANDRE DUMAS.

Ces vers charmèrent évidemment Ida Ferrier, et leur auteur lui-même fut si ravi de les avoir composés qu'il les inséra de nouveau, et dans *la Sylphide* de 1841 et dans le Keepsake publié par la *Chronique* de l'année 1842; seulement, il les terminait par cette variante :

Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :
« Faites vite pour moi quelques vers. — Les voilà! »

Il avait intitulé cette pièce *Obéissance*, et la dédia bravement à la comtesse Rzewuska, née Éveline de Hanska, qui devait se remarier en 1850 avec l'auteur de *la Comédie humaine*.

Nous ignorons si les vers à Ida Ferrier ont eu les honneurs d'un troisième album féminin. Dumas avait de ces distractions et nous en possédons plusieurs preuves véritablement curieuses.

Bien qu'elle fût petite et d'un embonpoint trop prononcé, la protégée de Dumas était belle et Théophile Gautier lui assigna une place d'honneur dans le volume qui parut en 1839 sous ce titre : *les Belles Femmes de Paris*[1].

« La tête, écrivait-il, nous semble la plus belle qu'on puisse rêver avec celle de Mlle Georges; seulement, ici c'est Mlle Georges blonde.

1. *Portraits contemporains;* Paris, G. Charpentier, 1874, 3e édition. 1 vol. grand in-18, p. 403 à 406.

Digitized by Google

« Les mains de Mlle Ida vont merveilleusement aux rôles qu'elle joue : mains de reine comme celles de Catherine Howard, mains d'ange comme celles de la blonde Angèle... Ce que nous avons avancé de la blancheur des mains, nous pouvons le redire avec la même vérité de la couleur des cheveux : il n'y a pas d'épi, il n'y a pas d'or, il n'y a pas de pistils de fleurs qui soient d'un blond comparable. Le front est calme, poli et court comme les fronts antiques ; les yeux, encadrés de sourcils transparents, arqués et nets, jettent un rayonnement doux et suave qui rendrait meilleur à les regarder. L'un des sourcils de Mlle Ida est véritablement l'arc du petit dieu Eros.

« Cette partie supérieure de la tête commande merveilleusement au bas. Le nez est d'une ligne docile et fine, avec des narines mobiles qui rendent bien la passion, la bouche a grâce, tant elle est fraîche et bien formée, à dire les choses du cœur ; le tour de la figure, d'un ovale plein et oriental, se rehausse encore par un éclat unique ; le teint de Mlle Ida est, avec ses cheveux, ce que nous connaissons au monde qui ressemble le plus au printemps.

« Je ne dirai rien des épaules, des bras et de la gorge : la main de l'écrivain le plus froid ne pourrait guère les décrire sans trembler sur toutes ces choses comme celle du peintre Van Dyck sur le sein de la princesse Brignolle. »

Somme toute, Théophile Gautier éprouvait une véritable admiration pour la jeune femme à laquelle il ne faisait même pas grief de sa taille luxuriante, tout en rappelant qu'il l'avait vue six ans auparavant, svelte et presque mince, dans *la Chambre ardente.*

La liaison de Dumas et d'Ida Ferrier devait aboutir à un mariage. Un incident, raconté par la chronique de l'époque, vint brusquer ce dénouement qui aurait pu se faire attendre bien longtemps encore. Dumas avait un jour conduit sa maîtresse à un bal chez le duc d'Orléans. Il fut accosté par le prince qui lui dit : « Je suis charmé de connaître *votre femme,* et j'espère que vous me la présenterez bientôt à une réunion plus intime. » Dumas ne vit rien de mieux pour se tirer d'affaire que de régulariser la situation, et il épousa.

Ida Ferrier, ou mieux Marguerite-Joséphine Ferrand, apporta en dot 120,000 francs; à son contrat de mariage, reçu par Me Desmanèches, notaire à la Villette (Seine), le 1er février 1840, assistaient comme témoins : du côté du futur, deux pairs de France, M. le vicomte de Chateaubriand et M. Villemain, alors ministre de l'instruction publique; du côté de la future, M. Nicolas Roger-Manrique, vicomte de Narbonne-Lara, et M. Gaspard Comet de la Bonardière, conseiller d'État, officier de la Légion d'honneur.

Le mariage eut lieu dans les premiers jours de février à la mairie du Ier arrondissement de Paris; l'acte qui l'a constaté, détruit dans les incendies de la Commune, en 1871, n'a pas été reconstitué.

M. Gustave Claudin[1] a raconté que le mariage religieux avait été

1. *Mes souvenirs;* Paris, Calmann Lévy, 1884. 1 vol. grand in-18, p. 29.

Digitized by Google

célébré dans la chapelle de la Chambre des pairs, et que Chateaubriand et Roger de Beauvoir figuraient parmi les témoins. Il place même dans la bouche de l'écrivain royaliste une plaisanterie assez risquée, qu'aurait inspirée à celui-ci le riche embonpoint de la mariée. En réalité, ni Chateaubriand, qui avait cependant signé au contrat, ni Roger de Beauvoir — et cela s'explique par ses anciennes relations avec Ida — ne figurèrent dans l'acte de célébration du mariage religieux. Les deux amis de la mariée, qui avaient assisté au contrat notarié, M. le vicomte de Narbonne-Lara et M. le vicomte de la Bonardière, se retrouvèrent à la bénédiction nuptiale, avec quatre nouveaux témoins : Charles Nodier, le peintre Louis Boulanger, l'architecte Charles Roblin et M. Jacques Domange, *propriétaire* à la Petite-Villette, qu'on ne s'attendait pas à voir en cette affaire. Dans tous les cas, le choix du notaire de la Villette, près de la résidence du célèbre industriel-spécialiste, explique, sans les justifier d'ailleurs, les méchants propos qui coururent à cette époque au sujet de la dot de Mlle Ida, propos dont Eugène de Mirecourt, dans ses *Contemporains,* a cru devoir se faire l'écho, mais sans y ajouter foi.

Nous allions oublier de dire que ce n'est pas à la chapelle de la Chambre des pairs que se marièrent les époux, mais en l'église Saint-Roch; ils habitaient alors un appartement à l'ancien n° 22 de la rue de Rivoli. L'acte porte la date du 5 février 1840 sur le registre de la paroisse.

Les rêves de gloire de l'actrice s'étaient évanouis, les illusions de la femme n'existaient plus guère, aucun enfant ne devait survenir pour servir de trait d'union entre les deux époux. Mme Dumas avait un goût très vif pour l'Italie, pour Florence notamment, où elle faisait des séjours prolongés et fréquents, tandis que son mari demeurait à Paris et n'allait la rejoindre que par intervalles. Loin des yeux, loin du cœur, dit le proverbe; peu à peu, un refroidissement marqué se manifesta de part et d'autre. Aussi, quand la séparation de biens fut demandée par Mme Dumas, le 30 décembre 1847, elle n'avait nul besoin de recourir à la séparation de corps qui existait de fait depuis quelques années déjà.

Il y avait eu cependant des heures heureuses pour les anciens amants dans le premier lustre qui suivit leur mariage.

Au commencement du mois de juin 1840, ils partirent ensemble pour Florence; une lettre de Dumas à Charles Maurice, directeur du *Journal des théâtres,* datée du 1er dudit mois et reproduite dans l'ouvrage précité de ce dernier, fait mention de ce départ.

L'année suivante, Dumas habita cette même ville; en 1842, ce fut là qu'il apprit la mort du duc d'Orléans dont il s'empressa d'aller accompagner les obsèques; enfin, une lettre de M. le comte Octavien Vimercati, aide de camp du roi de Sardaigne[1], du 12 mai 1843, raconte une

1. *Mémoires d'un journaliste*, par H. de Villemessant. Paris, E. Dentu, in-18, 5e série, p. 246 et 247.

Digitized by Google

rixe survenue dans la soirée de la veille, toujours à Florence, entre Dumas et Jules Lecomte et qui ne se termina ni à l'honneur ni à l'avantage de celui-ci.

Le 8 janvier 1843, Dumas insérait dans le n° 38 du recueil ayant pour titre : *le Foyer*, la poésie suivante, dédiée à I..., vraisemblablement à sa femme :

Que cherches-tu sur cette terre étrange,
Esprit du ciel perdu dans nos chemins?
Ne crains-tu pas de blesser tes pieds d'ange
Aux durs cailloux de nos sentiers humains?

Ne crains-tu pas qu'un parfum ne dévoile
Ton origine à ceux qui te verront,
Ou que le vent, qui soulève ton voile,
Ne fasse luire une étoile à ton front?

Lorsque ta voix me dit tout haut : « Je t'aime! »
Lorsque tes yeux me le disent tout bas,
Sais-tu pourquoi je tombe à l'instant même
A tes genoux plutôt que dans tes bras?

C'est que je sais qu'un bonheur sans mélange
N'est pas du monde où je vis soucieux,
Et que je crains que Dieu ne dise : « Un ange
« Manque, il me semble, aux cohortes des cieux! »

A cette voix alors obéissante (*sic*),
Entre mes bras mon ange glisserait
Et ma faiblesse à le suivre impuissante,
Du regard seul sur ses pas volerait.

Car pour monter aux voûtes éternelles,
Quand sur la terre il est las de souffrir,
La mort vient seule à l'homme offrir ses ailes,
Et, pour te suivre, il me faudrait mourir!

Dans les derniers mois de cette même année, nous retrouvons les époux à Paris; Charles Maurice écrit le 18 novembre 1843, dans son livre déjà cité (tome II, page 242) :

Ce soir, au Vaudeville, la marquise de la Pailleterie a laissé tomber un bracelet, dont elle a recommandé la recherche à l'ouvreuse. M. le marquis n'a vu dans cet accident qu'une contre-partie de la pièce représentée la veille : *Petite misère de la vie* PRINCIÈRE.

Peut-être faut-il rapporter à ce séjour en commun à Paris la date de la lettre suivante, dont l'original autographe appartient à M. le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul; elle est adressée par Ida Dumas à Théophile Gautier et vraiment digne de son illustre destinataire :

Mon cher poète, comment peut-on vous offrir une vulgaire tasse de thé, à vous qui vous nourrissez des baisers d'un laurier-rose ? Si pourtant vous vou-

Digitized by Google

liez redescendre un instant des nuages bleus de votre belle Espagne[1], vous nous trouveriez mercredi soir chez nous avec quelques amis plus ou moins spirituels et nous tâcherions de nous ennuyer le moins possible.

Mille amitiés.

I. DUMAS.

La lettre, qui ne porte aucune date, est surmontée d'une couronne de marquise.

En 1845, Mme Dumas précède son mari à Florence; elle emporte une lettre dont l'original a été reproduit en *fac-simile* dans la biographie d'Alexandre Dumas, par Eugène de Mirecourt[2] :

Cher ambassadeur,

Voici Mme Dumas qui vous est fidèle comme votre éternel printemps, et qui retourne demander à Florence une hospitalité qu'elle lui a déjà si gracieusement offerte. Soyez bon pour elle à ce voyage comme vous l'avez été aux autres, et un beau jour j'irai moi-même vous remercier et vous serrer la main.

Tous les respects du cœur,

AL. DUMAS.

Paris, ce 15 avril 1845.

A partir de cette époques, les deux époux semblent s'être de moins en moins recherchés et rencontrés; Dumas est tout entier successivement à ses fêtes de Saint-Germain, à son voyage en Espagne et en Afrique, à son Théatre-Historique et à son château de Monte-Cristo, sans préjudice de son labeur littéraire.

Nous l'avons dit, les deux époux étaient séparés de fait depuis un certain temps déjà (Ida résidant à Florence et Dumas demeurant à Paris), quand la femme forma contre son mari une demande en séparation de biens motivée sur le déplorable état des affaires de ce dernier. Elle avait élu domicile à Paris, rue Taitbout, n° 30.

Sur cette demande, datée du 30 décembre 1847, intervint, le 10 février 1848, un jugement du tribunal civil de la Seine prononçant cette séparation et fixant à 6,000 francs le chiffre de la provision allouée à Mme Dumas sur ses reprises. (V. *le Curieux*, par Ch. Nauroy.)

Le mari interjeta appel, mais ne le fit soutenir par aucun avocat. La cour de Paris, dans son audience du 28 juillet 1848, confirma purement et simplement la décision des premiers juges.

Il faut lire la plaidoirie de Me Lacan, avocat de Mme Dumas, pour être édifié sur la situation pécuniaire de l'illustre romancier; son château de Monte-Cristo, à Port-Marly, l'unique immeuble qu'il possédât et où il avait englouti des sommes si considérables, était saisi; les hypothèques qui le grevaient représentaient un capital total de 232,469 fr. 06, et il fut

1. *Tra Los Montes* a été publié par Théophile Gautier en 1843.
2. *Les Contemporains :* Alexandre Dumas. Paris, Gustave Havard, 1856.

Digitized by Google

vendu à la barre du tribunal de Versailles, le 22 mars 1849, au prix de 30,100 francs seulement.

Le mobilier de Paris n'avait aucune valeur, celui de Monte-Cristo était revendiqué par un prétendu acheteur et saisi par des créanciers pour une somme bien supérieure à son estimation.

La faillite, prononcée le 20 janvier 1852 par le tribunal de commerce de la Seine, vint brocher sur le tout; elle se termina par un concordat voté le 2 et homologué le 13 mai 1853.

Aussi, le 4 juin 1852, quand, suivant quittance dressée par Me Chevalier, notaire à Saint-Germain-en-Laye, Mme Dumas, qui résidait toujours à Florence, toucha de M. Jacques-Antoine Doyen, l'adjudicataire de Monte-Cristo, un premier acompte sur les insérêts et sur le principal de ses reprises, elle demeurait encore créancière de son mari, à cette date, de plus de 125,000 francs. On lira plus loin un extrait d'une lettre adressée, en 1859, à Alphonse Karr par Dumas, qui affirme à son ami le remboursement intégral de la dot de sa femme. Toutes ces dettes étaient un véritable rocher de Sisyphe que le pauvre grand homme roula jusqu'à son dernier jour.

Quant à celle qui avait eu son heure de célébrité sur les scènes parisiennes sous le nom d'Ida Ferrier, elle acheva paisiblement ses jours sous le ciel bleu de l'Italie, revenant parfois à Paris, notamment en 1857, où elle descendit avenue Gabriel, 38, mais n'y faisant que de courtes apparitions, et n'ayant d'autres rapports avec celui à qui lui avait donné sa couronne de marquise que ceux d'une créancière avec son débiteur.

C'est à Gênes, sa dernière résidence, qu'elle est morte le 11 mars 1859, et non à Pise, comme il est indiqué par erreur en l'acte de décès de son mari.

Nous avons réussi à retrouver parmi les quarante et quelques paroisses de Gênes celle où a été déclarée la mort de Mme Alexandre Dumas; ce n'était pas chose facile, car les registres municipaux de l'état civil n'ont commencé à fonctionner en Italie que le 1er janvier 1866, et chaque paroisse demeure dépositaire des actes antérieurs.

Voici la traduction exacte de l'acte de décès de notre héroïne. Les erreurs à l'endroit de ses prénoms, de la date et du lieu de sa naissance, émanent de témoins mal renseignés.

Acte de décès.

N° 76. L'an du Seigneur mil huit cent cinquante-neuf, le onze du mois de mars, sur la paroisse de la Consolation, commune de Gênes, a été faite la déclaration de décès suivante :

Le onzième jour du mois de mars, à trois heures et demie de l'après-midi, sur le district de cette paroisse, maison Picasso, munie du saint sacrement de l'Extrême-Onction, est morte Ida-Marguerite Dumas, *âgée de quarante-cinq*

Digitized by Google

ans, originaire de la commune de la Pailleterie en France[1] domiciliée en la commune de Gênes, mariée avec Alexandre Dumas, fille du feu sieur Ferrand et de mère non désignée.

Déclarants : Francesco Cevasco, âgé de vingt-huit ans, domicilié à Gênes, Giacomo Gordetta, âgé de quarante-trois ans, domicilié à Gênes.

Signature du premier témoin : Francesco Cevasco ; signature du second témoin (s'est déclaré illettré).

Le cadavre a été enseveli le 13 mars au cimetière de Staglieno.

Signature du père curé : Fr. Augustin Vaika, curé.

Pour copie conforme à l'original se trouvant à Gênes, en la paroisse de Notre-Dame-de-Consolation. Le 4 août 1886.

FR. : FULG. MARIE TAMISNO, curé.

Au-dessus d'un cachet avec cette légende : « Ville de Gênes : Inscriptions maritimes et actes de notoriété » est la mention suivante : « Vu pour légalisation de la signature du révérend curé de Notre-Dame-de-Consolation. Gênes, 4 août 1886. Pour le syndic : L. Brurzone. »

Nous avons cru devoir entrer dans quelques détails sur la vie d'une femme qui fut mêlée intimement à la carrière littéraire d'Alexandre Dumas père et qui a laissé à ses contemporains le souvenir, sinon de son talent artistique, du moins de sa beauté et de son esprit.

Théophile Gautier disait que, depuis la mort de Mme Émile de Girardin et celle de l'une de ses amies, Mme Alexandre Dumas, il n'y avait plus de femmes d'esprit en ce monde[2].

En 1859, comme il le raconte dans *le Livre de bord* (Paris, Calmann Lévy, 1880, grand in-18, tome III), M. Alphonse Karr annonçait à Alexandre Dumas la mort de la femme de ce dernier.

Son ami lui adressa la réponse suivante que le jardinier-littérateur ne reproduit qu'en partie dans son livre. Les curieux pourront lui en demander le complément, mais il n'est pas certain qu'ils l'obtiennent :

Mon bon ami,

J'étais près de ma fille à Châteauroux, quand ta lettre est arrivée ; je l'ai trouvée à mon retour.

Merci ! (Ici quelques considérations un peu avancées sur le veuvage.)

. . . . . .

Mme Dumas était venue à Paris il y a un an et s'était fait payer sa dot, 120,000 francs.

J'ai son reçu.

Je pars pour la Grèce, la Turquie, l'Asie-Mineure, la Syrie et l'Égypte ; je t'embrasserai, j'espère, en passant à Nice.

A toi ! A. DUMAS.

1. Elle était âgée de quarante-sept ans et née à Nancy.

2. Jacques Reynaud (Mme la comtesse Dash) : *Portraits contemporains*. Paris, Amyot, 1864, p. 280.

Digitized by Google

De son côté, la châtelaine de Nohant, à la nouvelle de la fin probable de la pauvre Ida, adressait au prince de Villafranca, à Gênes, la lettre suivante, qui se trouve être à la fois une révélation et une oraison funèbre.

Au prince de Villafranca.

Casa Picasso, Acqua sola (Gênes).
États sardes.

Mon pauvre cher ami, nous sommes désespérés! Quoi, plus d'espoir? Rien? Malgré vous, malgré moi, j'en conserve encore, mais peut-être était-ce fini quand vous m'avez écrit? Mon Dieu, quel coup pour vous, et quelle douleur, quel immense regret pour tous ceux qui l'ont connue! Une si grande âme, une si vaste intelligence! Et quelle perte pour vous. Qu'allez-vous faire? Vous ne pouvez pas rester là-bas où tout vous la remettrait sous les yeux à chaque instant de votre vie. Il faut revenir en France, à Paris où l'on ne se console pas, mais où l'on s'étourdit. Nous irons le mois prochain, nous vous y verrons peut-être, n'est-ce pas? Il me semble que c'est avec nous que vous pourrez le mieux parler d'elle. Écrivez-moi ici jusqu'au 15 avril, et ensuite à Paris, toujours rue Racine, n° 3. Nous n'y resterons pas longtemps, mais si nous pouvons vous y serrer les mains, ce sera un adoucissement au mortel chagrin où nous voici tous trois.

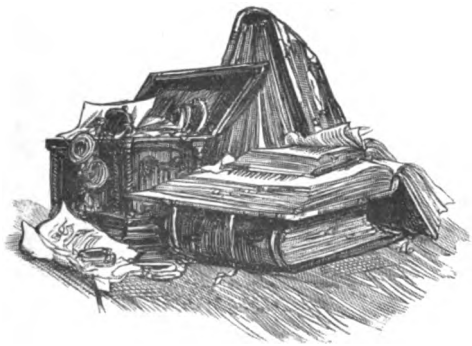
GEORGE SAND.

Nohant, 14 mars 1859.

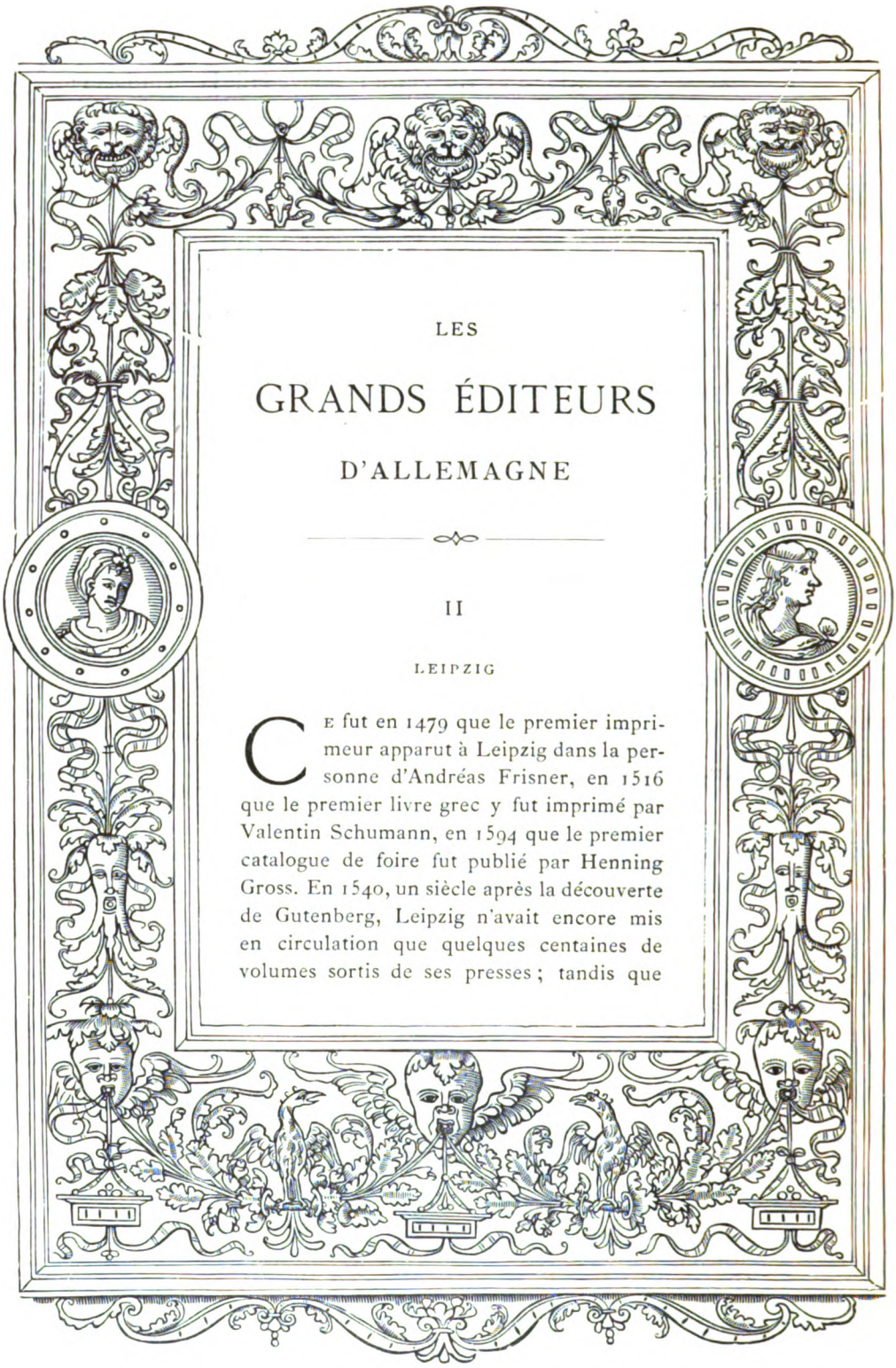
Cette lettre porte le timbre du bureau de poste de La Châtre, du même jour.

On le voit, Mme Dumas a inspiré des regrets bien légers et bien fugitifs à son mari, mais elle a laissé Théophile Gautier et Mme George Sand inconsolables; elles sont rares celles qui peuvent espérer et obtenir de pareilles compensations d'outre-tombe.

CHARLES GLINEL.



Digitized by Google



LES

GRANDS ÉDITEURS

D'ALLEMAGNE

II

LEIPZIG

Ce fut en 1479 que le premier imprimeur apparut à Leipzig dans la personne d'Andréas Frisner, en 1516 que le premier livre grec y fut imprimé par Valentin Schumann, en 1594 que le premier catalogue de foire fut publié par Henning Gross. En 1540, un siècle après la découverte de Gutenberg, Leipzig n'avait encore mis en circulation que quelques centaines de volumes sortis de ses presses ; tandis que

Digitized by Google

de 1641 à 1740 elle en produisait dix-neuf mille sept cent onze; déjà dans ce nombre respectable figurent les éditions de Breitkopf et Hærtel, librairie qui est encore aujourd'hui une des plus importantes de l'Allemagne.

Bernhard-Christoph Breitkopf, fils d'un mineur du Harz, avait vingt-quatre ans lorsque, en 1719, il épousa la veuve du libraire Muller et prit la direction de la maison. Celle-ci était loin de se trouver en prospérité; Breitkopf fit de son mieux pour la relever, mais, avec la meilleure volonté du monde, il n'eût pu faire que bien peu de chose si des personnes plus riches n'avaient eu confiance en son honnêteté et ne lui eussent fait les avances de fonds nécessaires. Mais cette confiance fut pleinement justifiée; Breitkopf alla énergiquement de l'avant et dès 1732 il rachetait, pour s'y installer, l'hôtellerie de l'*Ours d'or*, où la librairie et l'imprimerie restèrent pendant plus d'un siècle (135 ans). Ce fut à l'enseigne du lieu qu'il emprunta sa marque typographique; une annexe, *à l'Ours d'argent*, fut édifiée de 1765 à 1767.

Comme imprimeur, Breitkopf fit de rapides progrès; treizième par l'importance en 1722, sa maison passe la troisième de Leipzig en 1742. Puis les éditions de Breitkopf se font plus nombreuses, après un début excessivement modeste en 1723 : les *messkatalog*[1], qui ne les mentionnent qu'en 1725, en relèvent six cent cinquante-six jusqu'en 1761. Ce sont pour la plupart des ouvrages scientifiques ou littéraires; la Bible y tient aussi une large place : *Bible hébraïque*, *Explication complète de l'Écriture sainte* en dix-neuf in-quarto, *Synopsis bibliothecæ exegeticæ* en neuf volumes. L'écrivain Gotsched eut une influence considérable sur les publications entreprises par Breitkopf avec lequel il était lié d'une amitié très étroite et chez lequel il édita toute une série de manuels, des ouvrages littéraires, des traductions faites par lui ou sa femme. Breitkopf céda l'imprimerie à son fils en 1745, mais il ne l'associa à la librairie qu'en 1762. Il mourut en 1777, certain d'être alors le premier imprimeur d'Allemagne, convaincu des aptitudes toutes spéciales de son fils et du brillant avenir qui attendait sa maison.

Johann-Gottlob-Immanuel Breitkopf devait être en effet le plus remarquable de la dynastie. Né le 23 novembre 1719, il montra de bonne heure une vive prédilection pour l'étude et s'adonna aux langues, à la philosophie et aux

1. Catalogue des ouvrages présentés par les éditeurs à la grande foire annuelle de Leipzig.

Digitized by Google

mathématiques. Bientôt cependant il ressentit l'absurdité du culte voué par son pays à l'antiquité, au détriment de la littérature allemande; d'un autre côté, les sciences exactes lui firent prendre goût à l'imprimerie et l'amenèrent à satisfaire aux désirs de son père. Celui-ci, comme nous l'avons dit déjà, lui laissa dès 1745 la direction des impressions. Dès qu'il fut du métier, Breitkopf en fut, corps et âme. Il possédait de vastes connaissances qu'il employa à composer une *Histoire critique de l'imprimerie,* le sens du beau et un esprit inventif qu'il utilisa pour l'amélioration de l'art de l'imprimerie ; une ténacité extraordinaire qui lui fut d'un puissant secours en maintes occasions.

A cette époque le caractère gothique était complètement en discrédit, à cause même de la défectuosité des types alors employés ; il était même sur le point d'être abandonné complètement pour être remplacé par le caractère latin. Breitkopf protesta de toute son énergie contre ces tendances ; il appliqua les règles mathématiques à la gravure des lettres et à leurs proportions, il créa de nouveaux types infiniment préférables à ceux qui étaient généralement répandus. Ce fut à lui sans doute que le gothique dut de ne pas disparaître. L'invention la plus importante de Breitkopf fut l'application de la typographie à l'impression de la musique. En ce temps le commerce des œuvres musicales était aussi embryonnaire que le commerce des livres avant la découverte de Gutenberg ; l'idée de Breitkopf amena donc tout un bouleversement. Cependant ses éditions musicales n'eurent point le succès qu'elles méritaient. En 1755, il inaugura ce nouveau genre par un ouvrage considérable en trois volumes, la partition d'un opéra intitulé : *Il trionfo della Fedelta* et composé par la princesse électeur de Saxe. A la fin de l'œuvre cette mention a été imprimée : *Stampato in Lipsia nella stamperia di Giov. Gottlob-Immanuel Breitkopf, inventore di questa nuova maniera di stampar la musica con carratteri separabili e mutabili. E questo dramma pastorale la prima opera stampata di questa nuova guisa; comminciata nel mese di luglio 1755, e terminata nel mese d'aprile 1756.* Nombre d'autres partitions suivirent, mais Breitkopf n'avait pas moins raison, en 1770, de se plaindre des amateurs « qui préféraient la musique manuscrite à la musique imprimée ou gravée ». Il fut même contraint de vendre des copies, à côté de son propre fonds d'éditeur. Néanmoins son invention n'en resta pas moins ; l'exécution à l'aide de son procédé et de ses types était si simple qu'aujourd'hui encore on n'en a pas d'autres qui arrivent aussi sûrement à des résultats identiques.

Breitkopf, encouragé par sa satisfaction personnelle, voulut pousser plus loin encore l'emploi du caractère mobile : il songea à l'utiliser dans l'impression des cartes géographiques, des figures, de la langue chinoise. Mais ces différents essais n'avaient rien de pratique et s'ils réussirent théoriquement, ils furent abandonnés réellement, faute d'avantages sérieux à en tirer. En dehors de l'imprimerie, de la fonderie de caractères et de la musique, Breitkopf s'occupa activement de la librairie quand son père l'y eût intéressé en 1762 ; il publia différents recueils périodiques : *Magazin der neueren franzœsischen Litteratur*, la *Leipziger gelehrte Zeitung*, le *Magazin des Buch'und Kunsthandels.* Mais tous ces travaux n'absorbaient pas encore son activité et son énergie : il créa une succursale à Dresde, il établit une fabrique de cartes à jouer, une manufacture de papiers peints. Il mourut en 1794, laissant à ses

Digitized by Google

deux fils une maison de premier ordre qu'ils ne surent point maintenir à ce degré de prospérité. Tous deux amateurs passionnés de la musique, compositeurs distingués même, ils n'avaient point, dans leur nature d'artiste, la forte volonté nécessaire pour diriger une entreprise aussi considérable. L'aîné alla se fixer en Russie, où il termina ses jours comme conseiller d'État. Le second, après avoir vu la maison péricliter rapidement sous la gestion d'un parent, la confia à son ami Hærtel qu'il institua son légataire universel. La maison Breitkopf était alors considérée comme perdue. Ce second fils mourut en 1800.

Cet ami, Gottfried-Christoph Hærtel, était le fils du bourgmestre de Schneeberg. Il déploya une activité infatigable, surtout comme éditeur de musique. Grâce à son initiative, la maison Breitkopf et Hærtel publia dans un espace de temps relativement court l'Œuvre de Mozart, en dix-sept volumes, de Haydn, en douze volumes, de Clementi, en treize volumes, etc. Il créa l'*Allgemeine musikalische Zeitung*, qui eut une existence de plus d'un demi-siècle, et la *Leipziger Literaturzeitung*, qui se maintint vaillamment pendant vingt-deux ans. Il mourut en 1827, laissant plusieurs enfants dont l'aîné reprit la direction de la maison en 1835. Hermann Hærtel, décédé en 1875, la maison eut pour chef son frère cadet Raymond Hærtel qui, en 1880, dans sa soixante-dixième année, renonça à la vie active. Aujourd'hui la librairie Breitkopf et Hærtel est placée sous l'intelligente et habile direction de deux petits-fils de Gottfried Hærtel : Wilhelm Volckmann et Oscar Hase ; aujourd'hui le catalogue du fonds de musique est un énorme volume de neuf cent soixante-quatre pages in-octavo où ne manque le nom d'aucun maître, ancien ou moderne, national ou étranger; le catalogue du fonds de librairie compte près de deux cents pages. Les ouvrages édités sont pour la plupart de grande valeur et ont eu souvent l'honneur de nombreuses éditions. Je n'en veux citer pour preuve que le roman historique de Félix Dahn : *Ein Kampf um Rom* qui, malgré son prix de 24 marcs, en est à sa douzième édition. Aujourd'hui la maison occupe vingt presses mécaniques, plus de trente presses à bras et plus de quatre cents personnes.

Si beaux que soient ces résultats, ils sont bien dépassés encore par ceux qu'ont obtenus en moins de temps les chefs de la maison Brockhaus. Celle-ci eut pour fondateur Friedrich-Arnold Brockhaus, né le 4 mai 1772 à Dortmund. Son père était négociant et voulait qu'il entrât dans la même corporation. En 1795, il établit un commerce de gros pour les produits manufacturés anglais, commerce qui fut ensuite transporté à Arnheim en 1801, et finalement à Amsterdam en 1802, pour cesser en 1804, par suite du blocus continental.

Digitized by Google

Entraîné par son goût de la librairie, Brockhaus créa une maison d'édition allemande, à Amsterdam également, le 15 octobre 1805, avec l'appui de son ami l'imprimeur Rohloff. La raison sociale fut d'abord *Rohloff et Cie*, puis *Comptoir industriel et artistique.* Après la transformation de la République batave en royaume, Brockhaus vit supprimer deux journaux hollandais qu'il publiait. Les circonstances étaient peu favorables à l'entreprise ; Brockhaus quitta la Néerlande en 1810, se rendit à Leipzig, puis à Altenbourg et ouvrit ici, en 1811, une nouvelle maison sous l'ancienne dénomination de *Comptoir industriel et artistique.* Ce fut le 15 janvier 1814 que cette désignation fut changée contre celle de *F.-A. Brockhaus*, qui a été gardée définitivement.

Dès 1808, Brockhaus avait acquis le *Konversations-Lexikon* (Dictionnaire de la conversation), commencé en 1799 ; il en termina la première édition de 1809 à 1811, avec deux suppléments. Ayant la conviction de l'importance de cet ouvrage, il le remania complètement lui-même et publia une seconde édition qui eut un succès extraordinaire. La paix, survenue en 1815, assura un heureux avenir à l'entreprise du jeune éditeur qui déploya une activité sans égale. En 1818, il se fixa à Leipzig; en 1819, il ouvrit une imprimerie; en 1820, il lança le *Litterarische Conversationsblatt*, en dehors des ouvrages nombreux édités par lui. Non seulement il s'occupait de sa maison, mais il écrivait encore beaucoup : brochures sur la contrefaçon, sur la presse, etc. Ses vues très larges et très libérales ne furent pas sans lui valoir des désagréments — surtout de la part du gouvernement prussien, qui usa plus d'une fois de rigueur extrême envers lui. Des complications furent provoquées par des contrefaçons du Dictionnaire, des discussions littéraires surgirent qui hâtèrent la fin de cet homme énergique. Au sortir d'une longue maladie il succomba à une rechute inattendue, le 20 août 1823.

Pendant que son troisième fils, Hermann, se vouait à l'étude des langues orientales, devenait professeur à l'Université de Leipzig et faisait souche de savants, les deux autres, Friedrich et Heinrich reprenaient la direction de la maison, Friedrich s'occupant plus spécialement de l'imprimerie, Henrich de la librairie. Envoyé, de 1842 à 1848, par la ville de Leipzig à la Chambre saxonne, nommé docteur en philosophie *honoris causa* par l'Université d'Iéna en 1858, Heinrich Brockhaus fut un des libraires-éditeurs les plus actifs et les plus remarquables de son époque. Il mourut à Leipzig le 15 novembre 1874. Au catalogue déjà si considérable de la maison, il avait ajouté entre autres : *Dictionnaire de la conversation pour les temps et la littérature modernes,* en quatre volumes, *Dictionnaire contemporain de la conversation,* en deux volumes, *Atlas de planches pour le Dictionnaire de la conversation*, pour lequel il fallut créer un atelier spécial de gravure sur acier, enfin l'*Encyclopédie universelle des arts et sciences*, dont plus de cent cinquante volumes ont paru maintenant. De plus, en 1837, une maison pour la littérature nationale et les littératures étrangères fut établie à Leipzig et à Paris, sous la raison sociale *Brockhaus et Avenarius.* La succursale de Paris, dirigée par E. Avenarius, fut vendue en 1844, et l'établissement de Leipzig rattaché en 1850 à la librairie Brockhaus. Une stéréotypie avait été montée en 1835, une fonderie de carac-

Digitized by Google

tères en 1836, un atelier de reliure en 1842, une imprimerie lithographique en 1855, un atelier de gravure sur bois en 1847. A cette dernière époque également, la maison d'édition s'augmenta d'une maison de commission et d'un fonds d'assortiment ; le 1er décembre 1863 une succursale fut ouverte à Vienne, et le 1er décembre 1871, une autre à Berlin. Aujourd'hui la maison F.-A. Brockhaus a pour chefs : Heinrich-Édouard Brockhaus, né en 1829, son frère Heinrich-Rudolf Brockhaus, né en 1838, et son fils Albert-Édouard Brockhaus, né en 1855.

Le catalogue général publié en 1872, comprenant toutes les éditions de la maison depuis l'origine, forme un volume in-octavo de près de 1,200 pages. Nous ne pouvons, on le comprendra, en donner même le plus simple extrait. Il nous suffira, pour caractériser cette librairie, de dire qu'elle semble vouloir se maintenir dans l'universalité affirmée par elle depuis ses débuts et suivre les voies que suit à Paris la maison Hachette et Cie. Le même esprit semble d'ailleurs animer ces deux maisons et le plus souvent les grandes publications de l'une sont aussitôt reprises par l'autre. Nous pourrions en citer des cas nombreux parmi la série des grands voyages publiés par MM. Hachette et Cie. Cette tendance ressortira avec évidence aux yeux de nos lecteurs quand nous aurons signalé, au hasard, dans les éditions Brockhaus : le *Dictionnaire de la conversation* (13e édition), en seize volumes de 1,000 pages chacun, le *Dictionnaire politique*, en quatorze volumes, la *Bibliothèque scientifique internationale*, près de cent volumes. Bibliothèque des auteurs classiques dans leur langue originale : allemands (cent volumes), espagnols, italiens, polonais, russes, etc. (deux cents volumes), etc. La librairie Brockhaus publie en outre un journal politique : *Deutsche Allgemeine Zeitung*, un journal de critique littéraire : *Blätter für litterarische Unterhaltung*, et une grande revue mensuelle : *Unsere Zeit*. Elle a consacré toute une série d'ouvrages à gravures aux grands écrivains de l'Allemagne : ses *Galeries* de Gœthe, de Schiller et de Lessing sont de magnifiques spécimens sortis de ses ateliers de gravure sur acier. Ce catalogue général énumérait deux mille cinq cent cinquante-deux ouvrages formant cinq mille cinq cent cinquante et un volumes. Un exemplaire complet du fonds d'édition avait déjà à cette époque une valeur de plus de 40,000 marcs (50,000 francs). Et la production n'a fait que s'augmenter depuis cette époque.

Aussi la maison Brockhaus occupe-t-elle un personnel de plus de six cents employés ou ouvriers, dont quatre-vingt-six pour la librairie, deux cent soixante-quatorze pour l'imprimerie, soixante-treize pour la fonderie de caractères, soixante-neuf pour la gravure (bois, cuivre, acier, etc.) et quatre-vingt-dix pour la reliure. Le salaire annuel pour la librairie seule s'élève à plus de 80,000 francs. L'établissement Brockhaus couvre une superficie de plus de onze mille mètres carrés, éclairés par huit cents becs de gaz ; le poids des marchandises reçues ou expédiées se monte à quinze mille quintaux en moyenne par an. L'imprimerie qui, à l'origine, n'avait que dix presses à bras, possède actuellement vingt-deux presses typographiques, quinze presses en taille-douce, dix presses lithographiques, quatre machines à satiner et cinq presses hydrauliques.

En dehors des travaux d'impression effectués pour son propre compte, la

Digitized by Google

maison Brockhaus exécute de nombreuses commandes pour d'autres éditeurs. Nous citerons en première ligne l'*Illustrirte Zeitung*, imprimée par Brockhaus, sans interruption, depuis le premier numéro lancé par J.-J. Weber en 1843. Chose assez singulière, Weber, qui n'était ni dessinateur ni imprimeur, fut l'homme dont l'influence pesa le plus sur les destinées des publications illustrées de l'Allemagne. Né en 1803 à Bâle, Jean-Jacques Weber apprit la librairie à Genève et termina son apprentissage à Paris chez Firmin-Didot. Rentré en Allemagne, il devint employé chez Breitkopf et Hærtel ; plus tard, le libraire Bossange père, qui avait une succursale à Leipzig, lui en confia la direction. Ce fut à ce moment que parut en Angleterre le *Penny-Magazin*, non sans faire quelque bruit ; Weber n'eut de repos avant qu'il eût décidé Bossange à tenter le *Pfennig-Magazin* en Allemagne : grâce au zèle déployé par le jeune homme, la tentative réussit et le journal tira à soixante mille. C'était énorme pour l'époque. Weber y gagna quelques écus qui lui permirent de s'établir libraire-éditeur avec quelques articles de fonds cédés par Bossange, le 1er août 1834.

Son premier ouvrage fut une traduction de l'œuvre de Mignet : *Histoire de la Révolution française*, avec de jolies gravures sur acier, empruntées à l'édition originale. Plus tard, vint l'*Histoire de Napoléon*, avec les dessins de Vernet. Déjà à cette époque il avait cet amour immodéré de l'illustration qui a caractérisé toute son existence et toute sa production. Weber ne pouvait peut-être voir un morceau de bois sans se demander si ce bois était de nature à fournir une bonne gravure, et sans doute s'en serait-il assuré par lui-même s'il avait porté un couteau de poche avec lui. Malheureusement Weber ne professait que dédain pour le couteau de poche, la montre et le porte-monnaie, trois objets dont il ne voulut jamais reconnaître l'utilité.

Les dessins de Vernet pour l'*Histoire de Napoléon* étaient gravés sur bois ; Weber ne devait plus employer que ce genre de gravure au cours de sa longue carrière. Mais aimer les gravures sur bois et en publier étaient alors deux choses essentiellement différentes en Allemagne généralement, et à Leipzig particulièrement. Cette ville ne possédait pas de graveurs, ou du moins elle n'en possédait qu'un ; lorsque Weber voulut éditer une *Histoire de Frédéric le Grand*, illustrée par Menzel, il fut obligé d'avoir recours aux graveurs français et anglais. Les dessins de Menzel perdirent toute leur originalité dans le travail auquel ils furent soumis à l'étranger, et Menzel refusa les planches avec cette remarque énergique : Tout supplice me sera doux, si ce n'est d'être haché ainsi par les burins de France et d'Angleterre. L'unique graveur de Leipzig fut appelé à la rescousse, un atelier fut monté et l'ouvrage parut enfin, satisfaisant à peu près tout le monde.

Si le *Penny-Magazin* avait fortement troublé le sommeil de Weber, ce fut bien pis encore quand parurent *The Illustrated London News* et *l'Illustration* de Paris. Weber en fut hanté jusqu'à l'heure où l'*Illustrirte Zeitung* vit enfin le jour. Ce journal qui est bien son œuvre, et qui fut pour ainsi dire sa vie, peut soutenir hardiment la comparaison avec ses deux rivaux.

En dehors de cette publication périodique, Weber a édité une série de manuels (plus de cent volumes actuellement) dans le genre de la Bibliothèque des professions, de Hetzel et Cie, des œuvres dramatiques — bien que lui-

Digitized by Google

même n'allât jamais au théâtre. En dehors de sa maison, Weber ne chercha jamais à être quelque chose; il ne brigua aucunes fontions, aucunes distinctions. Il se contenta du poste de consul suisse, par attachement pour sa terre natale dont le souvenir ne s'effaça jamais en lui, et ses compatriotes habitant Leipzig n'eurent certes qu'à se louer de son empressement à leur être utile ou agréable. Weber mourut en 1880, laissant une maison solidement établie dont la direction est maintenant aux mains de ses trois fils.

Le *Dictionnaire de la conversation* de Brochkaus n'est pas le seul ouvrage de ce genre et de cette importance qui existe en Allemagne. Celui qui lui est en concurrence plus directe est le *Dictionnaire de la conversation,* de Meyer, publié par le *Bibliographisches Institut.* Cette maison, installée depuis quelques années seulement à Leipzig, en est devenue rapidement une des plus importantes. Fondée en 1826, à Gotha, par Joseph Meyer, elle eut des débuts très modestes : deux presses à bras, logées dans un pavillon. Meyer publia d'abord un journal bi-hebdomadaire en petit in-8° : *Korrespondenz-Blatt für Kaufleute* (correspondance commerciale), puis un second, littéraire, en langue anglaise : *Meyer's British Chronicle,* qui fut suivi d'un *Manuel du négociant.* Le *Korrepondenz-Blatt* s'étant répandu assez rapidement, Meyer put augmenter son matériel et commencer une édition miniature des classiques, dont le prix était relativement minime et dont le succès fut considérable. Les corporations industrielles de Gotha intriguèrent contre le jeune éditeur dont les progrès leur portaient ombrage ; elles parvinrent à faire fermer son officine en 1828; Meyer fut donc obligé d'aller planter sa tente ailleurs : il se décida pour Hildbourghausen. Meyer, qui ne s'était jamais désintéressé de la politique, prit une part active à la vie publique lors des événements de 1830. Un premier journal, *der Volksfreund* (l'Ami du peuple), fut vite interdit, à cause des tendances hardies qui y étaient exprimées; un second, illustré, fut créé immédiatement : l'*Universum* obtint plus de quatre-vingt mille abonnés. Il paraissait alors en douze langues. En même temps, l'Institut bibliographique produisait des éditions des classiques grecs, latins, allemands, une bibliothèque populaire d'histoire naturelle, une bibliothèque historique, des cartes géographiques, des reproductions de tableaux célèbres. L'intention de Meyer était de mettre tous les chefs-d'œuvre et toutes les connaissances à la portée du peuple; cette idée est restée son unique règle de conduite et celle de son successeur. C'est elle qui provoqua la publication du *Dictionnaire de la conversation,* entreprise qui demanda dix-sept ans pour être menée à bien; l'édition primitive, terminée en 1855, comprenait cinquante-deux volumes. Elle était à peine achevée que Meyer mourut en 1856.

Son fils, qu'il avait peu auparavant rappelé d'Amérique, devint le propriétaire de l'Institut bibliographique; son premier soin fut de renouveler entièrement le matériel démodé. Il continua l'*Universum* dans un nouveau format, lança une édition plus facile à manier du *Dictionnaire de la conversation* (en quinze volumes). Commencée en 1857, cette édition ne fut terminée qu'en 1860; une seconde devint nécessaire dès 1861. De 1864 à 1869, il publia le grand ouvrage de Brehn sur *la Vie des animaux* [1], une *Bibliothèque des classiques*

1. Édition française, chez Alcan Lévy, éditeur à Paris.

Digitized by Google

étrangers et une *Bibliothèque de la littérature nationale.* Entre temps, une troisième et une quatrième édition du *Dictionnaire de la conversation* étaient devenues nécessaires. Des travaux aussi considérables rendaient incommode le séjour dans une petite ville où l'on parvenait difficilement à se procurer les forces indispensables : en 1874, l'Institut bibliographique se fixait à Leipzig. Depuis lors nous n'avons guère à signaler comme publications nouvelles que *l'Histoire naturelle* (suite à *la Vie des animaux* de Brehn) et les *Meyers Volksbücher* (livres populaires). Cependant l'Institut bibliographique a vingt-deux presses mécaniques, deux presses rotatives, dix machines doubles à satiner, quinze presses hydrauliques, onze presses lithographiques; il occupe plus de trois cents personnes.

Le caractère distinctif des publications de cette maison est le fini qui y est apporté. Le *Dictionnaire de la conversation* est, à ce point de vue, le modèle du genre, nous semble-t-il; chaque volume compte en moyenne mille pages de texte, de nombreuses gravures sur bois dans le texte et une trentaine de planches tirées à part. Parmi ces dernières, nous attirerons tout spécialement l'attention sur les planches lithographiées, les plus belles souvent que nous ayons vues. Le volume coûte dix marcs, relié. Les mêmes soins sont apportés aux publications d'importance moindre, par exemple aux livres populaires bien que le prix fort de ceux-ci ne soit que de dix pfennigs (0 fr. 125). Ces volumes, imprimés correctement sur beau papier, ont une centaine de pages en moyenne; à côté des auteurs classiques nous y trouvons des auteurs modernes. Dans cette collection, *la Mare au diable,* de George Sand, ne coûte que dix pfennigs, *François le Champi*, vingt. C'est ce que l'Allemagne, ce pays du bon marché, a produit de meilleur marché en librairie.

Les *Volksbücher* de l'Institut bibliographique seront sans aucun doute une concurrence redoutable à une entreprise du même genre commencée en 1868 par le libraire Philipp Reclam, sous la dénomination de *Universal-Bibliothek* (vingt pfennigs le volume). Dans notre premier article (Stuttgart), nous avons déjà parlé des efforts faits par les éditeurs allemands pour s'affranchir des cabinets de lecture. Reclam a contribué puissamment à cette œuvre d'intérêt commun; depuis vingt ans, il marche vaillamment dans la même voie. Il a su conquérir la fortune et une sorte de célébrité : la bibliothèque Reclam est universellement répandue aujourd'hui. Son catalogue contient deux mille quatre cents volumes représentant toutes les nations et toutes les époques. Afin de convaincre nos lecteurs de l'éclectisme apporté dans le choix des auteurs, nous citerons parmi les écrivains français figurant dans ce catalogue : Saintine, Saint-Évremond, George Sand, Jules Sandeau, Victorien Sardou, Eugène Scribe, Émile Souvestre, Mme de Staël, Voltaire, etc., etc. L'imprimerie Reclam, ne travaillant que pour cette bibliothèque, occupe vingt-deux presses et cent personnes.

C'est à Leipzig encore que nous trouverons la librairie Teubner, dont les classiques grecs et latins sont connus de tous les lettrés; la librairie Tauschnitz dont la *Tauschnitz Edition* d'auteurs anglais couvre les marchés du continent; la librairie A. Dürr dont les publications artistiques sont d'une rare valeur; la librairie Spamer, plus spécialement vouée à l'enfance et à la jeunesse; la librairie Adolf Titze, dont les éditions de grand luxe possèdent leurs

Digitized by Google

Friedrich Arnold Brockhaus.

Digitized by Google

[illegible] *nationale*. Entre temps, une [illegible] *de la conversation* étaient [illegible] les rendaient incommode le [illegible] difficilement à se procurer les [illegible] graphique se fixait à Leipzig. [illegible] publications nouvelles que [illegible] Brehm et les *Meyers Volks*- [illegible] bibliographique a vingt deux [illegible] dix machines [illegible] à satiner, [illegible] graphiques; [illegible] plus de

[illegible] cette maison [illegible] qui y est [illegible] à ce point de vue, le modèle [illegible] compte en moyenne mille pages de [illegible] dans le texte et une trentaine de plan- [illegible] nous attirerons tout spécialement l'at- [illegible] les plus [illegible] souvent que nous avons [illegible]. Les mêmes soins sont apportés aux [illegible] populaires bien que [illegible] dix pfennigs [illegible] 125. Ces volumes, impri- [illegible] une centaine de pages en moyenne; à [illegible] trouvons des [illegible] modernes. Dans cette [illegible] George Sand, ne coûte que dix pfennigs, [illegible] que l'Allemagne, ce pays du bon marché, [illegible] librairie.

[illegible] bibliographique seront sans aucun doute [illegible] entreprise du même genre commencée en [illegible] Reclam, sous la dénomination de *Universal-* [illegible] Dans notre premier article (Stuttgart), [illegible] faits par les auteurs allemands pour s'affran- [illegible] Reclam a contribué puissamment à cette œuvre [illegible] vingt ans, il marche vaillamment dans la même voie. [illegible] et une sorte de célébrité, la bibliothèque Reclam [illegible] aujourd'hui. Son catalogue contient deux mille [illegible] représentant toutes les nations et toutes les époques. Afin [illegible] de l'éclectisme apporté dans le choix des auteurs, [illegible] les écrivains français figurent dans ce catalogue : Saintine, [illegible], George Sand, Jules Sandeau, Victorien Sardou, Eugène [illegible] Souvestre, Mme de Staël, Voltaire, etc., etc. L'imprimerie Reclam, ne travaillant que pour cette bibliothèque, occupe vingt-deux presses et cent personnes.

C'est à Leipzig encore que nous trouverons la librairie Teubner, dont les classiques grecs et latins sont connus de tous les lettrés; la librairie Tauschnitz dont la *Tauschnitz Edition* d'auteurs anglais couvre les marchés du continent; la librairie A. Dürr dont les publications artistiques sont d'une rare [illegible]; la librairie Spamer, plus spécialement vouée à l'enfance et à la jeunesse; la librairie Adolf Titze, dont les éditions de grand luxe possèdent leurs

Digitized by Google

Friedrich Arnold Brockhaus.

Druck von F. A. Brockhaus in Leipzig

Digitized by Google

Digitized by Google

pendants dans les éditions de la maison Quantin, à Paris. C'est à Leipzig également que nous rencontrons un jeune éditeur, très audacieux et très intelligent, qui n'a pas craint de suivre et de soutenir la nouvelle génération littéraire dans sa rupture violente avec la tradition religieusement respectée par la plupart des grands écrivains d'Allemagne eux-mêmes. Cet éditeur a nom Wilhelm Friedrich.

Ce même éditeur publiait, il y a un an, la seconde édition, revue et augmentée, d'une sorte de pamphlet intitulé : *Une Révolution dans la littérature.* Cet opuscule ne manquait ni de verve ni de justesse ; son auteur, Carl Bleibtreu, un tout jeune homme — né en 1859 — y faisait montre d'un jugement littéraire très droit, d'un talent remarquable et, ajoutons-le, d'une inébranlable confiance en ses propres mérites. Donc cette plaquette débute ainsi : « Cette édition a été soigneusement revue, remaniée, augmentée. Des expressions ont été atténuées, des lacunes ont été comblées, mais en somme je ne vois rien et ne verrai rien d'ici longtemps qui soit de nature à modifier ma manière de voir. En outre, mon intention n'était pas de donner un panorama de la littérature contemporaine, mais d'en relever tout simplement les points les plus saillants. »

Or cette manière de voir ne peut être du goût, nous le supposons, de la plupart des sommités formant les points les plus saillants de cette littérature. Après avoir reproché amèrement à l'Allemagne de n'être « qu'une nation assimilante, dépourvue de toute initiative, ayant, depuis le moyen âge, laissé l'influence étrangère s'exercer sur chacune de ses propres conceptions intellectuelles », Bleibtreu passe rapidement en revue chacun des genres où ses compatriotes se sont exercés en ces temps derniers, et ceux-là que le succès a déclarés comme les maîtres du genre. Bleibtreu s'en donne alors à cœur joie : tudieu, quel massacre ! Reste-t-il un seul homme debout après semblable exécution ? Les moins maltraités n'en sortent point avec tous leurs membres, tant s'en faut; quant aux autres, hélas ! les plus cléments font preuve d'une incroyable générosité en pardonnant au fauteur de cette *Révolution*, en se disant qu'à la jeunesse tout est permis. C'est ainsi que dans le roman, Gustave Freytag lui-même n'est pas un écrivain, dans le sens élevé du mot; les ouvrages de George Ebers n'ont du roman historique que les prétentions outrecuidantes, Félix Dahn est déclamatoire et faux; les poètes sont tout au plus des poétereaux rimaillant tant bien mal; le drame actuel n'existe pas. Il faut bien cependant que quelques personnes surnagent dans cet océan de nullités : ce sont Shakespeare, Byron, Zola et... Bleibtreu. La bouée qui les maintient à flot, c'est le réalisme : ceci indique suffisamment les tendances de la « jeune Allemagne » dont Carl Bleibtreu est le champion le plus militant et Friedrich l'éditeur très vaillant et très intelligent. Cette jeune école et son libraire bravaient tous deux l'opinion publique, cette opinion formée de toutes les familles allemandes et de tous les « journaux de la famille »; ces jeunes écrivains affichaient la prétention de vouloir tout dire, l'éditeur la prétention de vouloir tout imprimer. Ceci était excessivement grave dans un milieu où la presse est omnipotente et la librairie peu influente, à cause des entraves nombreuses qui restreignent son action. Les écrivains les plus célèbres n'avaient point jusqu'alors osé aller aussi loin : ils obéissaient aux ordres des journaux donnant la recette pour un roman à leur

Digitized by Google

convenance et payant grassement, en guise de compensation. Les choses s'accentuaient plus encore parfois; il ne fallait pas introduire de scènes de tel ou tel genre, ni s'aviser de faire *finir mal*, sur une conclusion qui ne fût pas consolante pour le lecteur. Nous pourrions citer des cas où les auteurs terminèrent une œuvre de telle façon, dans la publication en feuilleton, et de façon diamétralement opposée dans la publication en volume. La jeune école affirma son intention de vouloir s'affranchir de cette tutelle humiliante qui remplaçait l'initiative individuelle par une règle uniforme; elle fut puissamment secondée par Wilhelm Friedrich, et c'est à lui certainement qu'elle doit de vivre encore et de former un corps compact assez résistant pour tenir tête à l'ennemi infiniment plus nombreux.

Wilhelm Friedrich est né en 1851 : c'est donc un jeune éditeur à tous points de vue. Après avoir commencé son apprentissage de la librairie à Elbing, il le compléta dans les plus importantes maisons d'Italie, de Lyon, de Tiflis, de Kiew et d'Agram. Plus tard il fonda, pour le compte d'une maison de Pola, la première librairie franco-allemande de la Dalmatie, à Zara. Puis il rentra en Allemagne où il s'établit à Leipzig, en 1878.

Dès son installation, Friedrich semble avoir tracé la ligne de conduite dont il ne devra plus se départir. Peu de temps après, il achète et met à la disposition de l'école réaliste l'organe critique le plus important de l'Allemagne, le *Magazin für Litteratur*. Ce journal date de 1832; il paraît toutes les semaines par numéros de seize pages in-quarto. Très répandu en Allemagne et à l'étranger, le *Magazin* et sa publicité rendirent de grands services à l'éditeur et aux auteurs publiés par celui-ci. En 1882, Friedrich passa à l'exécution d'une idée qui avait vraiment une allure peu commune : il lança les premiers volumes d'une *Histoire universelle des littératures*, en monographies distinctes. La série s'ouvrit par l'Histoire de la littérature française, d'Édouard Engel; ce volume, qui est on ne peut plus méritant et on ne peut plus consciencieux, fut suivi rapidement de l'Histoire de la littérature polonaise, par Nitschmann, de la littérature anglaise, par Éd. Engel, de la littérature allemande, par Fr. Hirsch, etc. Actuellement onze volumes ont paru, de superbes volumes in-octavo imprimés en caractères elzéviriens et reliés à l'antique d'une façon sobre et élégante. Friedrich crut devoir donner un complément à ce tableau historique des littératures : il publia trois séries de traductions destinées à faire connaître les œuvres remarquables de ces mêmes littératures. Une série fut donnée au roman, elle comprend des ouvrages du Danois Brachmann, du Russe Dos-

Digitized by Google

toïevski, de l'Italien Bernardini, etc.; une seconde à la poésie et une troisième aux contes populaires nationaux.

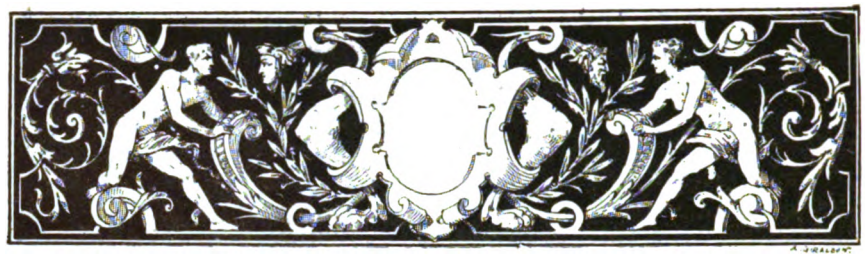
Entre temps, Wilhelm Friedrich avait continué à prêter son appui aux jeunes, tout en ne publiant pas cependant le premier venu. Beaucoup de noms nouveaux parvinrent jusqu'au public par son intermédiaire; beaucoup n'obtinrent qu'un succès d'estime, insuffisant pour valoir de gros bénéfices à l'éditeur, mais cependant la plupart des *jeunes* édités par lui ont une réelle valeur littéraire. Nous citerons parmi eux Hermann Heiberg, l'aimable conteur, l'élégant écrivain, l'observateur judicieux dont la réputation s'est faite comme par une sorte de révélation en moins de quelques années, le belliqueux Carl Bleibtreu, plein de sève, de talent et d'impétuosité, M. G. Conrad, fort remarqué à propos de ses cinq ou six volumes d'études sur Paris, le monde parisien et les lettres françaises, B. de Suttner, dont l'originalité, la science du style et les hautes visées philosophiques s'affirmèrent d'une façon éclatante dès son premier volume : l'*Inventaire d'une âme*, puis encore Max Kretzer, Liliencron, H. Conradi, W. Walloth. N'oublions point Carmen Sylva, la reine de Roumanie, qui fut introduite par Friedrich dans le monde des lettres. Depuis quelques années, Friedrich a édité aussi nombre d'ouvrages scientifiques ou philosophiques dus aux savants et aux philosophes les plus célèbres du pays. Enfin, en janvier dernier, il reprit la publication d'une revue mensuelle, *die Gesellschaft* (la Société), dirigée par M. G. Conrad et toute dévouée aux intérêts de la « Jeune Allemagne ».

Comme nous le disions plus haut, Wilhelm Friedrich a cet avantage d'avoir adopté dès ses commencements un plan d'action dont il ne s'écarte pas et qu'il met à exécution avec une rare énergie. L'ensemble de ses publications garde la griffe de l'éditeur et chaque nouveau volume forme pour ainsi dire un complément de l'œuvre commune. Cette façon d'agir a imprimé un caractère nettement défini à la maison et lui a assuré, en moins de dix années, une place spéciale et une importance d'un ordre particulier qu'il nous a paru bon de signaler.

Mais il est inutile de nous étendre plus longuement sur le commerce de la librairie à Leipzig. Ce que nous avons dit suffit pour le montrer sous son vrai jour, dans toute son importance; et ce n'est point en doublant le nombre des pages mises à notre disposition que nous arriverions à être complet. Leipzig compte plus de quatre cents éditeurs, le chiffre annuel des affaires qu'ils traitent s'élève à plus de 50,000,000 de francs : voilà qui peut en dire plus long que bien des digressions.

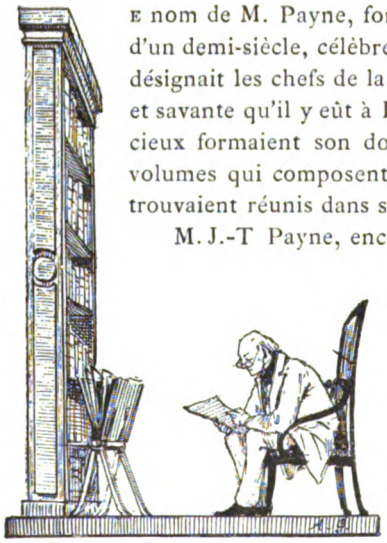
LOUIS DE HESSEM.

Digitized by Google



LES

LIVRES DE M. J.-T. PAYNE



Le nom de M. Payne, fort peu connu en France, a été, pendant plus d'un demi-siècle, célèbre en Angleterre; associé à celui de H. Top, il désignait les chefs de la plus importante maison de librairie ancienne et savante qu'il y eût à Londres; les livres les plus rares, les plus précieux formaient son domaine, et la réunion des gros et nombreux volumes qui composent ses catalogues attesteraient quels trésors se trouvaient réunis dans ses vastes magasins.

M. J.-T Payne, encore fort jeune, avait perdu son père, qui avait longtemps été à Londres ce qu'étaient, à Paris, les De Bure. Transcrivons à son égard une anecdote que rapporte Renouard dans son *Catalogue de la bibliothèque d'un amateur*, t. IV, p. 92. Payne mourut, à Paris, en 1809; il était à l'extrémité le jour même où passa, à la vente La Serna, un exemplaire des *Commentarii* de César, imprimés à Venise, chez Nicolas Jenson, 1471, in-folio. Il aimait à savoir combien s'étaient payés les principaux articles, et pour le distraire, on prenait plaisir à aller l'en informer. Sachant qu'un amateur distingué n'avait point ce livre et qu'il le désirait beaucoup, il demande si ce n'est pas lui qui est l'heureux acquéreur. « Non, lui répond-on, il est arrivé dix minutes trop tard. » Le moribond se soulève et dit : « Quand un César de 1471 est en vente, on ne dîne pas. » Et il expira une heure après. »

Digitized by Google

M. J.-T. Payne est mort en 1878; il n'avait pu résister à la tentation de garder pour lui quelques-uns de ses bijoux, qui avaient, en si grand nombre, passé dans ses mains; mais, sage avant tout, il n'avait donné à sa collection particulière qu'une étendue fort restreinte; livrée aux enchères, elle forme un catalogue de cent dix-sept numéros; il n'en est que cent qui se rapportent à des livres.

Les chefs-d'œuvre sortis *ex officina elzeviriana* ne sont pas rares dans ce cabinet d'élite, et leur possesseur, partageait ou devançait la passion avec laquelle on recherche aujourd'hui les reliures hors ligne, avait réuni quelques volumes ayant appartenu à des personnages célèbres. Cette vente, dont personne, à notre connaissance du moins, n'a parlé en France, offre ainsi des détails intéressants, et nous allons indiquer à quels prix se sont élevés quelques-uns des principaux articles.

Vita di M. Aurelio Imperadore, tradotta per Mambrino Roseo. *Vinezia,* 1543, in-8°, mar. olive. Exemplaire de Demetrio Canevari, médecin du pape Urbain VII, avec le médaillon représentant Apollon conduisant son char; 17 l. st. 10 sh.

Boccacio. — *Il Decamerone.* Amsterdamo, Elsevier, 1665, in-12. Exemplaire non rogné, le seul qu'on connaisse en cet état; il avait fait partie de la bibliothèque d'un amateur milanais, Reina, et *le Manuel du libraire* en a fait mention; 47 l. st.

Bossuet. — *Exposition de la doctrine de l'Église,* 1686, petit in-8°, mar. bleu, aux insignes de Longepierre, la Toison d'or. (Disons en passant qu'un bibliophile des plus distingués, M. René de Portalis, travaille à une étude approfondie relative à ce personnage oublié comme auteur tragique, illustre comme ami des livres.) 127 l. st.

Cæsaris (Julii) Opera, *Ludg. Batav. Elsevier,* 1635, in-12, mar. marbré; le plus bel exemplaire connu; 127 millimètres et demi sur 73; 20 l. st. 10 sh.

Commines (Philippe de). — Mémoires. *Leyde, Elsevier.* 1648, mar. bleu, Derome, 132 millimètres. Exemplaire de Naigeon, bibliophile ardent et des plus difficiles, à l'égard duquel consulter Renouard, *Catalogue d'un amateur,* t. I; 48 l. st. 10 sh.

Euripidis tragediæ. *Venetiis, Aldus,* 1503, in-8°, 2 vol. en un, ancienne reliure italienne, mar.; édition princeps, 23 l. st. 10 sh.

A Kempis (Thomas). — *De Imitatione Christi, Ludg. Bat. Elsevier* (*sine anno*), in-12, mar. bleu doublé de mar. citron, reliure d'Angureon; 132 millimètres. Exemplaire de Bèze et de Cotte (108 fr. à cette dernière vente, en 1804); le *Manuel* de Brunet indique des exemplaires ayant 126 et 128 millimètres; 28 l. st. 10 sh.

Livius (Titus). — Historiæ. *Amstelodani, Dan. Elsevier,* 1678, in-5°, superbe exemplaire non rogné; 162 millimètres, 22 l. st. 10 sh.

Proclus. — *In Plutonis Timæon Commentarii, Basilex,* 1534, in-folio, mar. Exemplaire de François Ier, avec ses insignes, 48 l. st. 10 sh.

Digitized by Google

SANNAZARII Opera. *Venetiis, Hæredes Aldi*, 1535. Très bel exemplaire de Grolier ; 89 l. st.

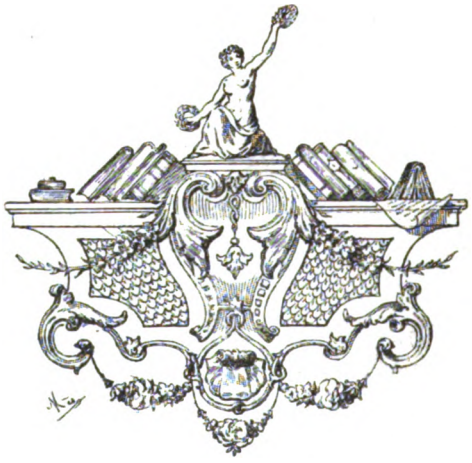
STELLA (Diego de) — *Méditations très dévotes.* Paris, G. Chaudière. 1586, in-8°, mar. vert, riches compartiments. Exemplaires d'Henri III, avec la tête de mort et la devise : *Spes mea Deus;* 100 l. st.

Le Nouveau Testament, traduit par G. Huri. Paris, 1712, in-12, mar. rouge, doublé de mar. citron et vert; compartiments représentant des fleurs, reliure exquise signée Monnier, 51 l. st.

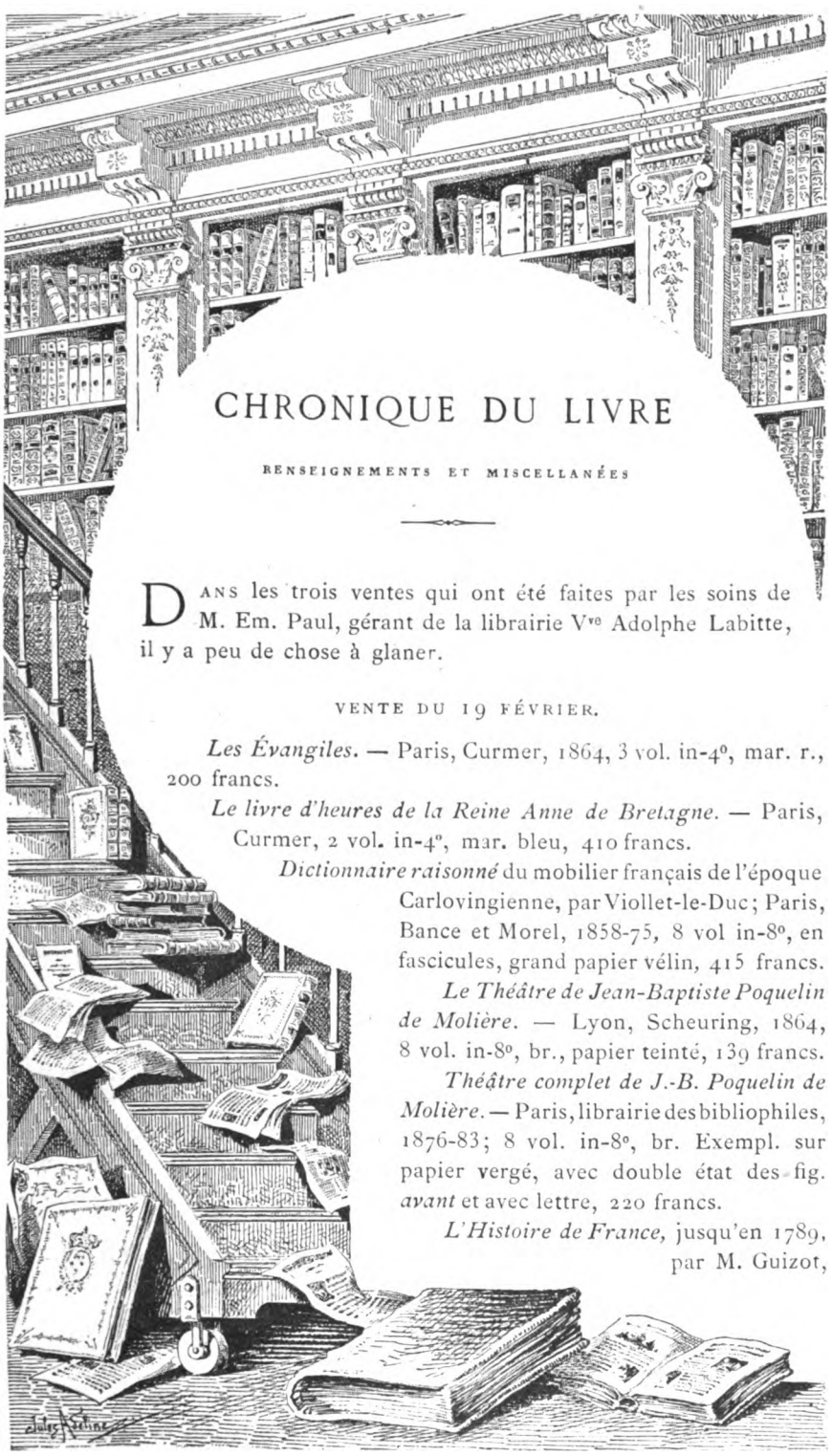
THOMÆ (S.) DE AQUINO. — *De articulii fidei* (*Moguntiæ, typis Jo. Gutenbergi,* circa 1455), 13 filets, 34 lignes à la page. Édition non citée au *Manuel du libraire.* Un des premiers essais de la typographie; 86 l. st.

VILLANOVA (A. de). — *L'Eschole de Falerne*, en vers burlesques (Elsevier, 1651), petit in-12, 32 l. st. 10 sh. C'est à peu près le même prix que celui auquel fut adjugé, en 1860 (775 fr.), l'exemplaire Solar, lequel s'est payé, au mois de mars 1880, 16,000 francs à la vente Béhague.

VIRGILII. Opera. *Elzevier*, 1676. Exemplaire de dédicace au Dauphin, fils de Louis XIV, avec six vers autographes d'Heinsius; le plus grand des trois papiers; hauteur 184 millimètres; reliure hollandaise du temps; mar. rouge, 24 l. st. *Le Manuel* nous apprend que ces exemplaires doivent avoir 180 à 184 millimètres et que l'un deux fut adjugé 31 l. st. 10 sh. en 1835



Digitized by Google



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

DANS les trois ventes qui ont été faites par les soins de M. Em. Paul, gérant de la librairie Vve Adolphe Labitte, il y a peu de chose à glaner.

VENTE DU 19 FÉVRIER.

Les Évangiles. — Paris, Curmer, 1864, 3 vol. in-4°, mar. r., 200 francs.

Le livre d'heures de la Reine Anne de Bretagne. — Paris, Curmer, 2 vol. in-4°, mar. bleu, 410 francs.

Dictionnaire raisonné du mobilier français de l'époque Carlovingienne, par Viollet-le-Duc; Paris, Bance et Morel, 1858-75, 8 vol in-8°, en fascicules, grand papier vélin, 415 francs.

Le Théâtre de Jean-Baptiste Poquelin de Molière. — Lyon, Scheuring, 1864, 8 vol. in-8°, br., papier teinté, 139 francs.

Théâtre complet de J.-B. Poquelin de Molière. — Paris, librairie des bibliophiles, 1876-83; 8 vol. in-8°, br. Exempl. sur papier vergé, avec double état des fig. *avant* et avec lettre, 220 francs.

L'Histoire de France, jusqu'en 1789, par M. Guizot,

Digitized by Google

5 vol. *L'Histoire de France*, depuis 1789 jusqu'en 1848, par Mme de Witt, 2 vol. Paris Hachette, 1875-79; ensemble 7 vol. gr. in-8°, portr., fig., br. Exemplaire sur *papier de Chine*, 720 francs.

VENTE DES 14 ET 15 MARS.

BÉRANGER: *Œuvres complètes.* — Paris, Perrotin, 1851, 2 vol. *Dernières chansons.* — Paris, Perrotin, 1857, 1 vol. *Ma biographie.* — Paris, Perrotin, 1859, 1 vol. Ensemble 4 vol. in-8°, demi-rel., mar. r. (*Capé*). Exempl. avec les gravures *sur chine avant la lettre*, et deux lettres autographes de Béranger, 765 francs.

Contes d'Espagne et d'Italie, par A. de Musset. Paris, Levavasseur, 1830; in-8°, v. f., fil., non rogné (*Bauzonnet*), 185 francs.

Physiologie du goût, de Brillat-Savarin, avec une préface de Monselet, eaux-fortes par Lalauze. Paris, librairie des bibliophiles, 1879, 2 vol. in-8°, fig., br., exempl. en grand papier, 148 francs.

VENTE DU 16 AU 19 MARS.

Collection de 120 estampes, gravées d'après les tableaux et dessins qui composaient le cabinet de M. Poullain. Paris, 1781, in-4°, pl. gravées, v. f. ant., fil., premier tirage, 895 francs.

Figures des Contes de La Fontaine, tirées sur papier vélin, pour l'édition Didot, 20 pl. avec la couverture, 260 francs.

Suite de 113 figures in-8°, de Moreau, pour les œuvres de Voltaire, édition Renouard et 8 portraits; épr. *sur chine volant avant la lettre*, 410 francs.

Fables choisies, par J. de La Fontaine. — Paris, Desaint et Saillant, 1755 59, 4 vol. in-fol., fig. d'Oudry, v. éc., fil., tr. dor. Exempl. de premier tirage en grand papier, 662 francs.

Contes et Nouvelles en vers, par M. de La Fontaine. Paris, Barbou, 1762; 2 vol. in-8°, portr., fig. et culs-de-lampe d'Eisen; mar. r., fil., doublé de tabis, tr. dor. Reliure ancienne, 491 francs.

Les Baisers (par Dorat). Paris, 1770, gr. in-8°, front., vig. et culs-de-lampe d'Eisen, titre rouge et noir, veau ant., dos de mar., 650 francs.

Œuvres de Molière. — Paris, 1733, 6 vol. in-4°, fig., v. jaspé; portr. et fig., 157 francs.

Le Misanthrope, comédie par Molière. Paris, Jean Ribou, 1667; mar. r., dos orné, fil., dent. int., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*), édition originale, 325 francs,

Le Mariage forcé, comédie par Molière. Paris, Jean Ribou, 1667; mar. r. jans., dent. int., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*); éd. orig., 350 francs.

George Dandin, comédie par Molière. Paris, Jean Ribou, 1669; mar. r., dos orné, fil., dent. int., tr. dor. (*Trautz-Bauzonnet*); éd. orig., 305 francs.

Digitized by Google

JUN 4 1887
LIBRARY

1887

8e ANNÉE

~~QUATRIÈME~~ LIVRAISON

10 MAI

N° 89

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 MAI 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES PORTRAITS DE LA DAME AUX CAMÉLIAS, par le Comte DE CONTADES.

II. — DU COMMERCE DES LIVRES A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE, par B.-G. DE SAINTE-HÉRAYE.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : PORTRAIT INÉDIT DE LA DAME AUX CAMÉLIAS.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Le Public, les Écrivains et la Réclame,** par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.* — PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE.

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

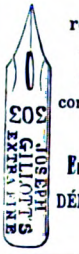
connues du Monde entier sous les

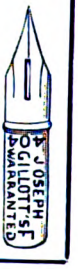
Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 36, Bd SÉBASTOPOL, 36

PARIS



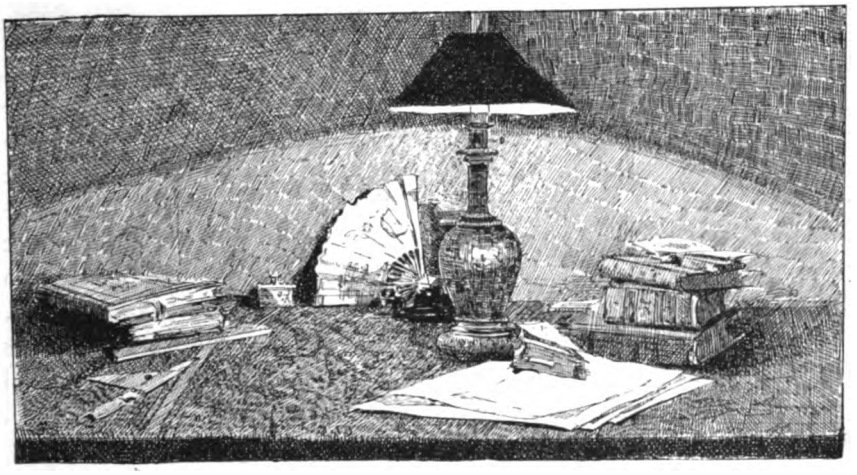


Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Digitized by Google



LES PORTRAITS

DE

LA DAME AUX CAMÉLIAS

Tous ceux qui ont lu *la Dame aux camélias* savent que, pour faire sa Marguerite Gautier, le romancier a pris pour modèle Marie Duplessis, *une des seules courtisanes qui eurent du cœur*[1]. Mais, quand ils tentent par la pensée de se représenter la grande amoureuse, ils s'égarent fatalement dans leurs souvenirs, ayant vu, dans les livres et sur les théâtres, malgré la précision du texte de l'auteur, des Marguerite Gautier de toutes les tailles, de toutes les nuances et de tous les âges. Ils regrettent alors de ne savoir où trouver un portrait authentique de Marie Duplessis, leur fournissant, au milieu de ces souvenirs contradictoires, une image précise de la Dame aux camélias. Ayant subi comme

1. Préface de *la Dame aux camélias*, dans le *Théâtre complet* de M. Alexandre Dumas, t. Ier, p. 7. Nous tenons à témoigner, au début de ce travail, notre gratitude toute particulière à M. Alexandre Dumas qui a bien voulu, avec la plus aimable obligeance, nous montrer les portraits de Marie Duplessis qu'il possède et nous faire part de souvenirs ayant pour nous, au moment d'écrire cet article, une inappréciable valeur.

Digitized by Google

eux le charme du roman, et comme eux embarrassé, nous avons recherché partout, au risque d'être indiscret, les portraits de Marie Duplessis pouvant exister encore. Nous avons eu le bonheur d'en retrouver cinq, correspondant aux phases diverses de sa carrière galante : une aquarelle de Camille Roqueplan, au musée Carnavalet; un portrait de Viénot et une aquarelle d'Olivier, appartenant à M. Alexandre Dumas; un dessin de M. Chaplin encore en sa possession, et enfin un portrait conservé ou plutôt perdu dans une bourgade bas-normande, chez une petite-nièce de la Dame aux camélias. Ce sont ces cinq portraits de Marie Duplessis que nous allons montrer, sans jalousie, à ceux à qui le plaisir de lire ses aventures a inspiré le désir de connaître ses traits.

L'aquarelle de Roqueplan a été récemment acquise pour la collection de portraits du musée Carnavalet[1]. Nestor Roqueplan, le frère de Camille, a consacré à Marie Duplessis un des chapitres de sa *Parisine*. Il prétend l'avoir rencontrée, sitôt après son arrivée à Paris, avant son passage du quartier des écoles au quartier des plaisirs. Cette rencontre eut lieu, dit-il, sur le Pont-Neuf, où il offrit à la future Dame aux camélias pour deux sous de pommes de terre frites. Croirons-nous aux pommes de terre de la grisette, nous qui allons avoir à abjurer notre foi aux camélias de la courtisane? Pas absolument, mais il paraît néanmoins certain que Nestor fut l'un des premiers Parisiens à connaître Marie Duplessis. Aussi Camille la représente-t-il, à son entrée dans le monde galant, à peine reposée de cette soirée mémorable commencée à la Chaumière et finie rue Mont-Thabor, chez un *lion* portant le joli nom de duc de Guiche. Roqueplan montre Marie Duplessis à une répétition dans un petit théâtre, seule au parterre, assise sur une banquette de velours. Derrière elle, deux baignoires sont remplies de *fashionables,* portraits de l'époque assurément sur lesquels il serait curieux de mettre des noms. Ils lorgnent la femme plutôt qu'ils ne regardent la scène, comme sentant que la véritable attraction est au parterre, où l'on répète, sans s'en douter, *la Dame aux camélias* et *la Traviata*. Marie Duplessis est déjà vêtue de noir, la couleur qu'affectionnent les sentimentales. De longs gants jaunes rompent seuls la sombre harmonie du costume. Voilà bien le visage que nous retrouverons dans tous les portraits de la Dame aux camélias; mais la face trop pleine, qui n'a encore été creusée ni par la joie ni par la douleur, est bien celle d'une novice en galanterie. Un léger duvet, infidélité du portrait, selon ceux qui ont le droit d'en faire la critique, ombre légèrement la lèvre supérieure, et l'on dirait, à voir Marie Duplessis dans cette aquarelle, qu'elle arrive de Bordeaux plutôt que d'Argentan.

1. Nous devons l'indication et la communication de cette curieuse aquarelle à l'amabilité de M. Jules Cousin, conservateur à la Bibliothèque de la ville de Paris, et à celle de M. Lucien Faucou, directeur de *l'Intermédiaire,* qui l'avait déjà signalée dans son journal (25 mars 1886).

Digitized by Google

Le second portrait, signé Viénot, appartient à M. Alexandre Dumas. Il nous montre une Marie Duplessis nouvelle, ayant conquis son droit de cité dans le Paris galant et pouvant presque y prétendre à la couronne. Il donne son buste en grandeur naturelle; elle est décolletée et porte une robe de satin blanc, ornée du camélia traditionnel. La tête, idéalement belle, est encadrée de longues anglaises noires qui, tombant jusqu'au cou, modifient singulièrement l'expression du visage et étonnent ceux qui ont tenté de se rendre familière l'image de la Dame aux camélias. Comme le portrait de Camille Roqueplan, celui de Viénot est parfois infidèle. Il est d'abord flatté au point de vue du décolletage que Marie Duplessis évitait le plus possible, en appelant ordinairement à l'art de se draper d'une *décision de la nature,* dont elle était quelque peu humiliée[1]. Puis le camélia qui fleurit le corsage est assurément une addition posthume, faite pour blasonner Marie Duplessis de la marque galante de Marguerite Gautier. Car nous sommes ici autorisé à le dire[2] : les camélias blancs et rouges appartiennent à la légende et sont une simple invention du romancier. Dégrossi depuis l'aquarelle de Roqueplan, le visage de Marie Duplessis est, dans le portrait de Viénot, d'une beauté accomplie. Mais, dans sa splendeur, il reste trop impassible, et n'exprimant encore ni la tendresse ni la souffrance, n'en possède, par conséquent, point le charme.

L'aquarelle d'Olivier, actuellement en la possession de M. Alexandre Dumas, nous montre enfin la Dame aux camélias — nous continuerons malgré tout à l'appeler ainsi — telle que, selon nous, on se la doit figurer. Une femme au corps grand et élancé se tient debout, accoudée à une table. La tête, présentée de trois quarts, est inclinée, mais sans affectation, comme sous l'influence d'une mélancolie naturelle. Elle est encadrée dans une mantille de dentelle que relève à gauche... une large rose. Le beau visage, qui se révèle entre des bandeaux noirs ondés qui descendent jusqu'aux yeux, est animé par un regard d'une tendresse infinie. Pour la première fois, nous trouvons, dans ce portrait, la courtisane sensible. Et cette représentation de la Dame aux camélias nous est donnée dans le décor qui lui convient : « meubles de bois de rose et de Boule, vases de Sèvres et de Chine, lampes d'onyx et glaces vénitiennes[3]. » Tout cela, si vous voulez, sent bien son Louis-Philippe;

1. « Grande et mince jusqu'à l'*exagération,* Marguerite possédait au suprême degré l'art d'utiliser à son profit cette *décision de la nature.* » (*La Dame aux camélias,* II.)

2. Ou plutôt à le redire, car M. Alexandre Dumas a écrit dans la préface de *la Dame aux camélias,* publiée dans son *Théâtre complet* (1868) : « Elle n'a jamais non plus, de son vivant, été appelée la Dame aux camélias. Le surnom que j'ai donné à Marguerite est de pure invention. »

3. « Le mobilier était superbe. Meubles de bois de rose et de Boule, vases de Sèvres et de Chine, statuettes de Saxe, satin, velours et dentelle, rien n'y manquait. » (*La Dame aux camélias,* I.) — « Dans les meubles de Boule, à travers les glaces transparentes, on voyait réunis les plus rares chefs-d'œuvre de la manufacture de Sèvres, les peintures les plus exquises de la Saxe, les émaux de

Digitized by Google

mais nous l'aimerions dix fois mieux autour de Marguerite Gautier, quand on la met au théâtre, que la peluche d'aujourd'hui ou les fanfreluches de demain.

L'aquarelle qui nous rend si fidèlement Marie Duplessis, dans son chez elle d'il y a quarante ans, appartenait à Tony, le marchand de chevaux. Tony qui, dans le roman, *a vendu dix mille francs deux grands chevaux noirs à Mme de N....* [1], fournissait en réalité la Dame aux camélias de chevaux qu'elle payait infiniment moins cher. Aussi, voulant reconnaître ses bons services, elle lui donna, en véritable reine de beauté, son portrait pour récompense [2].

Un beau matin de 1846, le fils de l'architecte Visconti conduisit un tout jeune peintre, son camarade d'atelier, chez le comte Pierre de Castellane. M. de Castellane avait promis à Marie Duplessis de faire faire son portrait; gageure perdue, disait l'une; ex-voto d'amour, disait l'autre. Satisfait des prétentions modestes du jeune peintre, il le mena de suite chez la Dame aux camélias. Le résultat de cette campagne matinale fut que celle dont Alexandre Dumas allait dire l'histoire et dont Verdi devait chanter l'amour eut un portrait signé par un maitre de la peinture, car le jeune peintre s'appelait Charles Chaplin. Surprise au lit par cet envahissement artistique, Marie Duplessis en fut tout amusée et accorda, sans se lever, au peintre inattendu quelques instants de pose. Il emporta de chez elle un simple croquis [3], qui lui servit pour un portrait fait à loisir dans la maison paternelle [4]. Quand l'on était allé chez

Petitot, les nudités de Klinstadt, les pampines de Boucher. » (Jules Janin, *Mlle Marie Duplessis.*) — « Mombro était ravi de penser que cette délicieuse figure se réfléchissat dans le cristal-biseau de ses glaces de Venise, au cadre touffu et sautillant comme une forêt d'or... Une lampe d'onyx tombait du plafond... Le lit étalait, sous le satin rose et les dentelles des rideaux, ses sculptures de palissandre. » (Théophile Gautier, *l'Art dramatique en France*, t. VI, p. 301, *la Dame aux camélias*).

1. *La Dame aux camélias*, III.

2. Après la mort de Tony, sa veuve refusa de se dessaisir de l'aquarelle d'Olivier. Elle permit toutefois, en 1872, d'illustrer l'édition in-8° de *la Dame aux camélias*, publiée chez Michel Lévy, d'un dessin de Lévy (gravé par Lerat), fait d'après cette aquarelle. La *note des éditeurs*, en partie inexacte, indique le dessin comme fait « d'après une *miniature*, donnée par Mlle Marie Duplessis elle-même à M. T... *qui figure dans le roman sous une autre initiale* ». Le nom de Tony a conservé, nous venons de le voir, dans *la Dame aux camélias*, non seulement sa lettre initiale, mais encore toutes les autres.

3. M. Chaplin, de qui nous tenons ces détails, a bien voulu, avec une bonne grâce infinie, autoriser, au milieu de ces lignes, la reproduction de son charmant dessin.

4. Qu'est devenu ce portrait que le comte de Castellane paya dix louis à M. Chaplin?... En 1851, gravé par Riffaut, il servit à illustrer dans *l'Artiste* (n° du 1er décembre) l'article de Jules Janin. Il y est mentionné en ces termes, p. 144 (*gravures de ce numéro*) : « Ce qu'était la Dame aux camélias, Jules Janin le dit aujourd'hui même dans *l'Artiste*, et il le dit si bien que nous n'avons rien à ajouter à son élégie, à sa chanson. Quant au portrait, il a été gravé par une main habile, celle de M. Riffaut, d'après un artiste qui nous a déjà donné d'excellentes peintures et qui nous en promet encore beaucoup d'autres. » — Le portrait de M. Chaplin, gravé par Marie Duclos, a été publié une seconde fois dans une Revue dont nous n'avons pu retrouver le titre, publiée par M. Arsène Houssaye, au moment d'une rupture avec *l'Artiste*. Puis, la planche de *l'Artiste* ayant été vendue, un nouveau tirage de la gravure de Riffaut fut fait, sans la mention du journal, et mis en vente à *l'Alliance des arts*, rue de Rivoli.

Digitized by Google

MARIE DUPLESSIS

Portrait conservé à Saint-Evroult de Montfort (Orne)

Digitized by Google

Digitized by Google

la Dame aux camélias, l'on y revenait, paraît-il, toujours au risque d'en être expulsé comme Varville. Le jeune Chaplin, lui, y fut toujours bien reçu. Il y put constater et il consigna dans son portrait définitif l'expression habituellement mélancolique d'un visage où la gaieté parais-

sait parfois *plus triste que le chagrin*[1]. Au retour d'un voyage, il apprit que Marie Duplessis était morte. Et, en rentrant chez lui, il ne put regarder sans émotion le petit dessin qui, seul, nous la montre telle qu'il eut la bonne fortune de l'entrevoir une fois, accidentellement heureuse et souriant à moitié.

Dans le dernier portrait dont nous ayons à parler, la beauté de la Dame aux camélias, toujours intacte, est devenue une sorte de beauté fatale, trahissant, malgré le charme du visage, la souffrance du corps et la tristesse du cœur. L'héroïne du roman est bien arrivée à cette heure où *le passé lui apparaît comme cause de son mal et où elle espère que Dieu lui laissera, en échange de son repentir, la santé et la*

1. « Une femme... gaie, d'une gaieté plus triste que le chagrin. » (*La Dame aux camélias*, acte Ier, scène x.)

Digitized by Google

beauté[1]. Elle vient de sortir du bain, non pas à Barèges où elle n'alla jamais, mais à Spa, où elle rencontra *le vieux duc*. Elle est enfouie dans un large peignoir qui dissimule, par coquetterie sans doute, la poitrine et les épaules. Elle était souvent, nous a dit celui qui l'a connue mieux que tout autre, vêtue chez elle de larges robes comme celle-là. Ses longs cheveux, tombant jusqu'à terre comme ceux d'une infortunée d'opéra italien et ses mains croisées sur les genoux, dans une attitude de désespérance, complètent l'harmonie douloureuse du portrait. Ce fut peut-être cette figure attendrissante qui attira à Marie Duplessis la protection du vieux comte de St..., protection sentimentale dans une certaine mesure, mais moins désintéressée, disent les contemporains, que celle du duc paternel.

Ce portrait qui n'est pas signé, n'est-il pas celui de Vidal, le seul homme dont le crayon, lisons-nous dans le roman, *pouvait reproduire* Marguerite Gautier? Hélas! pas plus qu'à la fleur caractéristique, pas plus qu'à la chaste affection du vieux duc, il ne faut, dans *la Dame aux camélias,* croire au *merveilleux portrait* de Vidal. Le peintre reprocha même au romancier de l'avoir, en le désignant comme portraitiste d'une femme galante, compromis auprès de sa clientèle d'honnêtes femmes. Jules Janin, dans un article sur Marie Duplessis, voulant apaiser ce mécontentement, parla du compromettant portrait comme d'une *exception* faite par Vidal en l'honneur *d'une déesse*[2]. Cela ne dissipa point les alarmes du peintre, et dans certaines éditions de *la Dame aux camélias*, le paragraphe de la préface et celui du roman relatifs à Vidal ont été supprimés.

C'est dans un village de basse Normandie[3] que se trouve ce portrait qui y passe, en dépit de tout, pour *un Vidal hors ligne*. Jules Janin dit que les héritiers de Marie Duplessis ne gardèrent d'elle que le prix de sa défroque. Ces *chastes gens,* comme il les appelle, emportèrent toutefois le fameux *Vidal*, mais assurément dans une pensée de lucre. Ils reçurent plusieurs fois à son sujet des propositions tentantes; mais comme, dès que l'offre était élevée, les prétentions devenaient extravagantes, le pauvre portrait resta invendu, passant de chaumière en chaumière, au hasard des successions. Il a dû être, comme une toile de théâtre ambulant, transporté, pour servir à illustrer ce travail, d'un hameau

1. *La Dame aux camélias*, II.

2. *La Dame aux camélias*, II.

3. Vidal avait fait de cette belle tête une tête ravissante et chaste, d'une élégance finie; et, *depuis que cette déesse est morte, il n'a plus voulu dessiner que d'honnêtes femmes, ayant fait pour celle-là une exception* qui a tant servi à la naissante renommée du peintre et du modèle! » (Jules Janin, *Mlle Marie Duplessis.*)

4. Entre autres dans l'édition in-8°, publiée en 1872 chez Michel Lévy. Mais, dans la belle édition in-4° de la maison Quantin (1886), les paragraphes où Vidal est nommé ont été rétablis.

5. Saint-Evroult-de-Montfort, canton de Gacé (Orne).

Digitized by Google

perdu dans la boue à une bourgade accessible aux photographes. Là, en présence de tout le village émerveillé de sa beauté, eut lieu, pour ainsi dire, l'exhumation artistique de Marie Duplessis que son amour avait depuis si longtemps, à Paris, ressuscitée dans les livres.

Et si vous voulez maintenant connaître la véritable Dame aux camélias, telle que ses cinq portraits authentiques nous la donnent[1], « dans un ovale d'une grâce indescriptible, mettez des yeux noirs surmontés d'un arc si pur qu'il semble peint; voilez ces yeux de grands cils qui, lorsqu'ils s'abaissent, jettent de l'ombre sur la teinte rose des joues; tracez un nez fin, droit, spirituel, aux narines un peu ouvertes par une aspiration ardente vers la vie sensuelle; dessinez une bouche régulière dont le rire fait craquer les lèvres sur des dents blanches comme du lait; colorez la peau de ce velouté qui couvre les pêches qu'aucune main n'a touchées, et vous aurez l'ensemble de cette charmante tête. » Pour fixer l'image *documentaire* de la Dame aux camélias, nous avons tout simplement entr'ouvert le roman du maître. Et, en vérité, nous ne pouvions pas faire mieux !

1. Existe-t-il d'autres portraits de la Dame aux camélias?... Dans un livre consacré récemment par Janka Wohl à François Liszt, nous venons de lire avec stupéfaction ceci : « Le comte Kosztyelszky, homme charmant et spirituel, mieux connu sous le nom de Sefer-Pacha... dit avoir été le héros de *la Dame aux camélias*... Dans un château de Bertholdstein, près de Gleichenberg, se trouve une *collection* de portraits délicieux, représentant tous la même femme idéalement jolie, que l'heureux propriétaire a *baptisée* du nom de Marie Duplessis (Janka Wohl, *François Liszt, Souvenirs d'une compatriote*, p. 174). Le baptême administré par ce Sefer-Pacha ne nous semble guère valide, et nous sommes fort tenté de regarder cette histoire comme une *Rapsodie hongroise* de l'amie de Liszt !

Cte G. DE CONTADES.

Digitized by Google

DU COMMERCE DES LIVRES

A LA FIN DU XVIIIe SIÈCLE

NOTES POUR L'HISTOIRE DE L'IMPRIMERIE ET DE LA LIBRAIRIE

En feuilletant le *Tableau de Paris* de Mercier [1], j'ai été frappé de l'abondance des vues et des renseignements que donne cet ouvrage bizarre sur les livres et ce qui y touche. Je les ai recueillis et, en y ajoutant le résultat de mes recherches dans quelques auteurs et documents contemporains, j'espère avoir réuni une série de notes qui peuvent ne pas être inutiles, ne serait-ce que comme mémento, aux lecteurs d'une revue consacrée à l'art du livre et à son histoire.

Paris, dit Mercier, est la ville de l'univers qui contient le plus de livres. Suivant lui, si cette multitude de volumes est un inconvénient, elle n'est point un mal. « On prend, on choisit ; et tel livre, qui ne dit rien à l'un, dit beaucoup à l'autre. Je serois donc de l'avis de Mme de Sévigné qui dit, avec sa grâce ordinaire : *Pour Pauline, cette dévoreuse de livres, j'aime mieux qu'elle en avale de mauvais que de ne point aimer à lire.* »

1. Nouvelle édition, corrigée et augmentée. Amsterdam, 1782-88, 12 vol. in-8°.

Digitized by Google

Voilà une belle justification pour l'orgie de publications nouvelles où se vautrent les lecteurs contemporains. La production, exubérante dès cette époque, n'était cependant pas sans entraves, comme on le sait. Il y avait les censeurs royaux, gens qui ne chômaient pas et faisaient leur besogne en conscience. Ce n'est pas que, semblables au bon Homère, ils ne dormissent parfois. Témoin ce Claude Morel, docteur de Sorbonne et censeur royal, qui, ayant à opiner sur une traduction du Coran, déclara « n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi catholique ni aux bonnes mœurs ». Mais on aurait eu tort de compter sur cet engourdissement du boa qui digère. Mercier trouve que les censeurs royaux ne servent guère qu'à donner quelquefois un petit passeport à la sottise. « Ce sont, dit-il, les hommes les plus utiles aux presses étrangères. Ils enrichissent la Hollande, la Suisse, les Pays-Bas, etc. » Les ouvrages *insignifiants* seuls reçoivent leur approbation. Et comment en serait-il autrement, puisqu'ils répondent personnellement de ce qu'ils ont approuvé? Tout leur est soumis. Il n'y a que deux choses qui s'impriment en France sans permission : les billets d'enterrement et les billets de mariage. Aussi « le manuscrit s'envole et va trouver un pays de raison et de sage liberté. Une fois imprimé, par une contradiction frappante, on lui ouvre les barrières de la capitale; et les livres prohibés, après une petite cérémonie, se débitent beaucoup plus promptement et peut-être plus sûrement que ceux qui ont obtenu le privilège. »

C'est qu'il y avait réellement deux censures. L'une, celle du chancelier ou garde des sceaux ; l'autre, celle du ministre ou du lieutenant de police. « La première donne un privilège en parchemin au livre le plus sot; la seconde permet à la raison et au génie de se glisser furtivement dans la capitale, sans nom de lieu ni de libraire, et sans le cachet de cire jaune. Voilà pourquoi un livre défendu, brûlé, censuré, anathématisé, se vend, non sur l'étalage des libraires, mais derrière les ais de leur boutique. Le nombre des exemplaires est ordinairement limité, et le libraire choisi pour ces distributions clandestines, n'a rien à redouter dès qu'il s'est fait connoître et qu'il a rendu compte de tout au Magistrat. »

Il faut, bien entendu, faire la part des exagérations de Mercier, et lui allouer une bonne marge pour la déclamation et les gros mots. J.-J. Rousseau, dans une lettre à M. de Malesherbes, datée de Montmorency, 5 novembre 1760, expose le même fait en termes plus modérés et plus justes. Il admet que le gouvernement puisse avoir des raisons pour ne pas permettre l'impression d'un livre en France, et d'autres raisons pour en tolérer l'entrée et la vente. Mais il arrive que, plus tard, cédant à de non moins bonnes raisons, le gouvernement permet la réimpression d'un livre interdit d'abord et, par suite, imprimé en Hollande. C'est une inconséquence dont Rousseau signale en ces termes le résultat : « Comme on ne laisse pas entrer dans le royaume les éditions contrefaites sur celles du pays, la réimpression faite en Hollande d'un livre imprimé en France fait peu de tort au libraire français; et la réimpression faite en France d'un livre imprimé en Hollande, ruine le libraire hollandais. »

La même lettre donne quelques détails sur la manière dont se faisaient les transactions entre les libraires des deux pays. « Lorsqu'un libraire hollandais commerce avec un libraire français, comme ils disent, en change, c'est-à-dire lorsqu'il reçoit le payement de ses livres en livres, alors le profit est

Digitized by Google

double et commun entre eux; et, aux frais de transport près, l'effet est absolument le même que si les livres qu'ils s'envoient réciproquement étaient imprimés dans les lieux où ils se débitent. C'est ainsi que Rey a traité ci-devant avec Pissot et avec Durand de ce qu'il a imprimé pour moi jusqu'ici. De plus, le libraire hollandais, qui craint la contrefaction, se met à couvert, et traite avec le libraire français de manière que celui-ci se charge, à ses périls et risques, du débit des exemplaires qu'il reçoit, et dont le nombre est convenu entre eux. C'est encore ainsi que Rey a négocié pour la *Julie*... Par ce moyen, la contrefaction, si elle a lieu, ne nuira point au libraire d'Amsterdam, mais au libraire de Paris qui lui est substitué. Ce sera un libraire qui en ruinera un autre; où ce seront deux libraires français qui s'entre-ruineront mutuellement. »

La crainte de tout ce qui était imprimé amenait parfois d'amusantes méprises. On sait qu'on appelle *pâté d'imprimerie* l'assemblage confus de lettres qui reste après que la forme est défaite et que les espaces ont été enlevées pour la distribution. Un jour de fête, un apprenti se trouvant seul, s'avisa d'imprimer un exemplaire du pâté et d'aller afficher cet indéchiffrable placard au coin d'une rue. Le premier passant s'arrête et cherche en vain à lire le grimoire; un attroupement ne tarde pas à se former; les plus habiles y perdent leur latin. Le commissaire arrive et, n'y comprenant rien lui-même, imagine la satire la plus effrénée. On détache l'affiche incendiaire avec le plus grand soin pour la porter au lieutenant de police. L'inspecteur et les exempts forment un rempart et empêchent les regards de la multitude de se porter sur l'imprimé. Ils arrivent en tremblant chez le magistrat. Tous les déchiffreurs, tous les algébristes sont mandés. On épuise les combinaisons. Il doit y avoir une infernale malice sous ces lettres dont on ne peut pénétrer le sens. L'imagination y voit un libelle diffamatoire contre des personnes sacrées, et pis encore. A force de soin et de recherches on découvre le petit apprenti; on l'arrête; on le mène devant le lieutenant de police, qui l'interroge... « Eh! monseigneur, répond-il en riant, c'est un pâté d'imprimerie [1]. »

La censure était d'ailleurs impuissante, et souvent se trouvait contrariée et jouée par ceux-là même qui avaient pour charge de la défendre. Si quelque libelle bien plat et bien calomnieux se distribuait sous le manteau, tout le monde voulait l'avoir; on le payait un prix fou. Les colporteurs ne manquaient pas. Aucun d'eux ne savait lire, mais ils avaient à subvenir aux besoins d'une famille, et, pour un gain un peu plus élevé qu'à l'ordinaire, ils risquaient gaiement la Bastille ou Bicêtre. C'étaient eux, en effet, qui portaient toute la mauvaise humeur des hommes en place, ceux-ci s'attaquant rarement à l'auteur, dans la crainte de soulever contre eux le cri public et de paraître odieux. Quelquefois la violence et l'audace de l'attaque protégeaient le libelle et son auteur. Un ministre jaloux, ravi de voir déchirer ses collègues, favorisait sous main ce qu'il faisait semblant de poursuivre avec chaleur. L'exemple, parti de si haut, n'était pas perdu. On citait l'histoire d'un inspecteur qui, préposé à la découverte de ces pamphlets, en proposait la fabrication à des écrivains faméliques, qu'il allait ensuite dénoncer et vendre au ministère. Le même maître coquin annonçait qu'il avait découvert la presse clandestine d'où était sortie telle ou

1. *Tableau de Paris*, t. IX, chap. DCCXLVII.

Digitized by Google

telle satire. Il feignait d'avoir un long voyage à faire pour atteindre l'antre des coupables. Il se faisait donner de l'argent pour ses frais et pour son zèle, et il recélait chez lui l'édition du livre scandaleux, qu'il avait commandée lui-même, et qu'il ne livrait au ministre que comme si elle lui avait coûté beaucoup de recherches et de peines.

Les imprimeurs se divisaient en trois corps ou communautés : les imprimeurs en lettres, les imprimeurs en taille-douce et les imprimeurs imagiers, tapissiers et dominotiers. Nous n'avons pas à nous occuper de ces derniers. Les imprimeurs en taille-douce n'eurent leur statut propre qu'en 1694. Les imprimeurs en lettres, au nombre de trente-six, étaient tenus d'avoir leur établissement dans le quartier de l'Université et dépendaient encore du recteur, bien que le règlement de 1686 les eût affranchis en grande partie de cette autorité. Les veuves des maîtres héritaient de la maîtrise. Le temps minimum de l'apprentissage était quatre ans, et chaque maître ne pouvait avoir qu'un apprenti à la fois. Pour être admis au chef-d'œuvre, il fallait avoir travaillé pendant deux ans depuis la sortie d'apprentissage; mais les fils de maître étaient dispensés du chef-d'œuvre. Chaque maître ne pouvait avoir plus d'une imprimerie. Il était expressément défendu à toutes personnes, quelles qu'elles fussent, d'avoir des presses soit en lettres, soit en taille-douce [1].

Louis XIII créa, le 22 février 1620, deux *Imprimeurs-Libraires ordinaires du Roi*, pour imprimer les édits, ordonnances, règlements, déclarations, etc. Ils étaient officiers domestiques et commensaux de la maison royale, et recevaient des gages. A l'époque qui nous occupe, l'une de ces charges était possédée par André-François le Breton et l'autre par Jacques Colombat, dont le père avait obtenu, en 1719, le titre additionnel de Préposé à la conduite de l'imprimerie du cabinet de Sa Majesté. Quatre autres imprimeurs portaient le même titre et jouissaient des mêmes privilèges, car le nombre de ces charges avait été porté à six.

Un autre était particulièrement titré Noteur de la Chapelle de Sa Majesté, et avait privilège exclusif pour l'impression de sa musique. Cette charge remontait à Henri II. C'est un Ballard qui en avait été le premier titulaire, et elle était encore possédée par un de ses descendants.

Outre ces imprimeries spécialement privilégiées, il y avait encore l'*Imprimerie royale*, que je ne cite que pour mémoire, car il serait superflu d'en rappeler ici le fonctionnement et l'utilité. D'après Mercier, elle rapportait 15,000 livres par an au trésor.

L'obligation d'être dans le quartier de l'Université faisait que la plupart des imprimeries de Paris étaient tenues dans des endroits fort incommodes; il était bien difficile, en effet, de trouver de grands espaces de terrain où l'on pût les établir de plain-pied. En outre, beaucoup de propriétaires ne se souciaient pas de louer leur maison à un imprimeur, à cause de l'ébranlement causé par les presses. On comptait qu'une maison neuve où s'établissait une imprimerie était, au bout de dix ans, aussi fatiguée qu'une maison bâtie trente ans plus tôt.

La Révolution ne donna sans doute pas à l'imprimerie une impulsion nou-

1. *Encyclopédie*, article *Imprimeurs*.

Digitized by Google

velle. Mais les presses n'en continuèrent pas moins à gémir, pour employer le langage de M. Prudhomme. Un décret du 29 septembre 1790 créait 800 millions d'assignats. Deux concurrents principaux se présentèrent pour la soumission de cette fourniture : Anisson, directeur de l'imprimerie jadis royale, qui demandait 100,000 livres, et Didot, qui n'en demandait que 26,000 Ce dernier l'emporta, non sans discussion.

Le même Didot avait fait un traité avec le Clergé, par lequel il s'engageait à imprimer les œuvres de Fénelon, et le Clergé à lui payer d'avance 91 livres par feuille d'impression. Le 16 octobre 1790, cinq volumes avaient déjà paru et deux étaient prêts à paraître; mais, pour les trois derniers, Didot demandait une somme de 12,000 livres en sus des 22,000 livres qu'il avait déjà reçues pendant le cours de l'impression. L'abbé Gouttes fut chargé de faire le rapport du comité de liquidation sur cette affaire à l'Assemblée nationale. Il concluait en disant : « Vous avez ordonné de verser au Trésor public les fonds de la caisse du Clergé; c'est donc au Trésor à frayer aux avances, selon la convention, si vous voulez faire achever cet ouvrage et ne pas perdre les premiers 22,000 livres. » Ce rapport fut suivi d'un décret en ces termes :

« L'Assemblée nationale, après avoir entendu le rapport de son comité de liquidation, décrète : 1° que le sieur Didot touchera au Trésor public la somme de 12,000 livres pour achever l'impression des œuvres de M. de Fénelon; 2° qu'il remplira à ladite caisse ces 12,000 livres et les 22,000 livres qu'il a précédemment reçues, avec les premiers deniers de la vente. »

L'Assemblée nationale avait son imprimeur officiel, nommé Baudoin. Il est curieux de relire la discussion à laquelle il donna lieu dans la séance du 30 septembre. Je reproduis le texte du *Journal logographique* de Le Hodey; on y remarquera certains désaccords de chiffres, qui sont évidemment des fautes d'impression, et n'enlèvent rien à la force des arguments.

« M. Cernon. — Au moment où l'Assemblée se rassembla, elle était sans imprimeur. M. Baudoin fut présenté alors, et prit, avec les commissaires de l'Assemblée, l'engagement d'imprimer le procès-verbal de l'Assemblée, et d'en remettre un exemplaire à chacun de ses membres; et en même temps il annonça qu'il compterait de clerc à maître avec l'Assemblée pour toutes autres impressions étrangères à ce travail. Toute l'Assemblée sait comment il s'est acquitté de ce travail. (Murmures.)

« *Plusieurs voix.* — Pas trop bien.

« M. Cernon. — On lui doit de la reconnoissance pour l'activité avec laquelle il s'est livré à ce travail. Il a avancé ses propres fonds; il a mis sa fortune à découvert. Il n'avoit contracté cet engagement que parce qu'il croyoit que le procès-verbal étant plus exact que tous les journaux, il auroit un grand nombre de souscripteurs; mais les journaux, devenant plus agréables au public que ce procès-verbal, ont anéanti les nombreux souscripteurs qui s'étoient d'abord présentés. Les bénéfices sont donc diminués : ils sont même éteints; et cependant aujourd'hui il ne fait aucune réclamation. Il ne vous demande de lui payer que ce qui lui est rigoureusement dû pour ses dépenses. Il en a formé un compte, article par article, très-détaillé. Vos commissaires ont examiné ce compte; ils se sont assurés que toutes les pièces y énoncées ont été réellement imprimées; toutes ont été représentées en nature. Il résulte de ce compte que

Digitized by Google

l'imprimeur de l'Assemblée a fait, au compte de l'Assemblée, pour 336,000 livres d'impression. Il lui est encore dû la dépense extraordinaire pour impression de nuit, frais de distribution, etc.

« Vos comités ne se sont pas contentés de ce simple mémoire; ils ont vu que M. Baudoin avoit pris l'engagement de compter de clerc à maître, c'est-à-dire de rendre compte à l'Assemblée de sa situation. Les dépenses se trouvent monter à 1,174,000 livres. La recette n'a été que de 1,068,000 livres. Il en résulte un déficit de 103,000 livres entre ses recettes et ses dépenses, qui, joint à la propriété qu'il avoit antérieurement et qu'il a versée tout entière dans ses affaires, forme précisément la somme que vous lui devez. Il résulte donc que, d'après cet examen, vous devez à M. Baudoin 336,000 livres. Sur ce, il a reçu, par autorisation du comité des finances, qui a cru dans plusieurs circonstances devoir lui procurer une aide, 119,000 livres en différentes époques depuis trente mois; il lui est donc dû 217,504 livres; et le comité de finances me charge de vous proposer d'ordonner le payement des 217,494 livres restant, qui sont dues à l'imprimeur de l'Assemblée. *Adopté.*

« M. Barnave. — Je demande qu'il soit accordé à M. Baudoin une gratification de 30,000 livres. J'observe qu'il résulte parfaitement du rapport du comité qu'on met M. Baudoin à couvert des engagemens qu'il a pris pour l'Assemblée nationale, mais qu'il n'y a aucune espèce de proportion entre le profit qui lui appartient et les travaux et les peines très réelles qu'il a eues. L'entreprise de M. Baudoin paraissoit devoir être extrêmement lucrative, extrêmement avantageuse dans son apperçu. Il est arrivé ensuite que, par les lenteurs nécessairement attachées à une entreprise aussi vaste, lenteurs que l'Assemblée même a souvent nécessitées dans son travail, tous les journaux ont pris les devants sur lui; tellement qu'il a constamment été chargé du travail forcé par l'Assemblée pour les distributions journalières, et que les produits qui résultent des ventes au-dehors n'ont pas été pour lui, mais pour les journalistes qui le devançaient. En conséquence, il est de la justice de l'Assemblée de récompenser l'activité, le désintéressement très-marqué et très-noble que M. Baudoin a mis dans sa conduite envers elle. Je conclus donc à une gratification de 30,000 livres. (Applaudi.)

« *Plusieurs voix.* — 40,000 livres. *Adopté.* »

Mercier, dès 1788, déplorait la mort du respect, que tant déplorent encore aujourd'hui. « Jadis, dit-il, lorsque j'entrois dans une imprimerie, les garçons ôtoient leur chapeau Aujourd'hui ils se contentent de vous regarder, ricanant; et à peine êtes-vous sur le seuil que vous les entendez parler de vous d'une manière plus leste que si vous étiez leur camarade. Tous les imprimeurs vous diront que les ouvriers leur font la loi, qu'ils s'invitent l'un l'autre à rompre tout frein d'obéissance : les ouvriers transforment l'imprimerie en une vraie tabagie; ils reculent à leur gré l'apparition d'un ouvrage. »

Que de fois, depuis un siècle, avons-nous entendu les mêmes plaintes dans les différentes industries !

Le nombre des libraires n'était pas fixé, comme celui des imprimeurs. Avant d'être reçu, on subissait un examen permettant de constater les connaissances

Digitized by Google

spéciales du candidat; il fallait, en outre, qu'il eût été examiné au préalable par le recteur, lequel lui délivrait un certificat comme quoi il était « congru en langues latine et grecque ».

Mercier, tout en déclarant qu'on emploie à Paris, année commune, environ cent six mille rames de papier pour l'impression, se plaint amèrement de l'état de la librairie parisienne. « La montagne Sainte-Geneviève est peuplée, dit-il, de colporteurs, de brocheurs, de relieurs, etc., qui mourroient de faim sans le gros commerce de la librairie. » ... Or les « gênes, les entraves, les règlemens de toute espèce ont effarouché le commerce, qui demande à être libre pour prospérer : tout le monde s'est plaint et se dit ruiné; imprimeurs, libraires, auteurs. Les premiers ne veulent rien acheter; et quand ceux-ci impriment à leurs frais, les libraires ne donnent aucun cours au livre : les contrefacteurs (race indestructible), pendant ce temps, s'emparent de l'ouvrage, et l'auteur a perdu son volume, et de plus, ses avances. » Les colporteurs surtout sont les victimes des marchands. « On les maltraite horriblement; tous les limiers de la police poursuivent ces malheureux qui ignorent ce qu'ils vendent et qui cacheroient la Bible sous leurs manteaux si le lieutenant de police s'avisoit de défendre la Bible. On les met à la Bastille pour de futiles brochures qui seront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan... Souvent les préposés de la police chargés d'arrêter ces pamphlets, en font le commerce en grand, les distribuent à des personnes choisies, et gagnent à eux seuls plus que trente colporteurs. »

L'*Encyclopédie* est, au contraire, satisfaite. Il est vrai que le tableau qu'elle trace date de vingt ans auparavant et qu'elle avait intérêt à ménager la censure. On y lit ce passage au mot *librairie :* « Le chancelier de France est le protecteur né de la *librairie*. Lorsque M. de Lamoignon succéda dans cette place à M. d'Aguesseau, d'heureuse mémoire, sachant combien les Lettres importent à l'État, et combien tient aux Lettres la *Librairie*, ses premiers soins furent de lui choisir pour chef un magistrat amateur des savants et des sciences, savant lui-même. Sous les nouveaux auspices de M. de Malesherbes, la *Librairie* changea de face, prit une nouvelle forme et une nouvelle vigueur; son commerce s'agrandit, se multiplia; de sorte que depuis peu d'années, et presque à la fois, l'on vit éclore et se consommer les entreprises les plus considérables. L'on peut en citer ici quelques-unes : l'histoire des voyages, l'histoire naturelle, les transactions philosophiques, le catalogue de la bibliothèque du roi, la diplomatique, les historiens de France, le recueil des ordonnances, la collection des auteurs latins, le Sophocle en grec, le Strabon en grec, le recueil des planches de l'*Encyclopédie;* ouvrages auxquels on auroit certainement pu joindre l'*Encyclopédie* même, si des circonstances malheureuses ne l'avoient suspendue. »

A la veille de la Révolution, la mode des petits formats avait succédé à celle des livres à grandes marges, où le texte était comme noyé dans le papier blanc. On réimprimait ainsi de préférence les poètes galants. Didot venait de donner une collection d'auteurs choisis, en petit format, pour l'usage de « Monseigneur comte d'Artois ». On la considérait, non sans raison, comme un chef-d'œuvre de typographie; mais elle n'était pas mise en vente, et les amateurs ne se la procuraient que très difficilement.

Les livres à figures avaient encore la vogue, mais on n'était plus aux beaux

Digitized by Google

jours où Dorat, sous prétexte de vers, vendait des estampes et créait cette mode, reprise avec plus de passion de nos jours, grâce à laquelle certains livres « coûtent plus que tous les bons auteurs ensemble de l'antiquité ».

Ce goût pour les petits formats suggère à Mercier l'idée de faire sur papier pelure des éditions microscopiques des livres prohibés. On les entrerait en fraude avec une grande facilité, et on les lirait aisément à l'aide de lunettes ou de loupes spéciales. Ce qui n'était peut-être guère réalisable de son temps l'est devenu avec la photographie, et les éditeurs belges des pamphlets de la fin de l'empire, de même que les combattants de 1870-71, ont eu souvent recours à ce moyen.

« Les libraires de Paris sont arrogans et durs pour tout homme qui commence, » dit J.-J. Rousseau dans ses *Confessions*. « Ils chérissent de préférence les auteurs féconds, dit Mercier, grands manufacturiers du Parnasse, qui font des compilations critiques, historiques, des extraits de voyages, etc. Et quelques académiciens savent que ce produit l'emporte sur celui des jetons [1]. » Nous n'avons pas de peine à reconnaître ici une allusion discrète et bienveillante à M. de la Harpe.

On citait ce mot d'un libraire parisien : « Je voudrois bien tenir dans mon grenier Voltaire, Jean-Jacques Rousseau et Diderot, tous trois sans culotte ; je les nourrirois bien, mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un est-il riche, et pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille ? » — « Et, en effet, rien n'étoit si commun, — les choses n'ont guère changé depuis, — que de rencontrer un homme instruit, sachant l'histoire et les langues, versé dans plusieurs connaissances politiques et morales, et d'apprendre qu'il a besoin de travailler à la feuille. »

Le compilateur est d'ailleurs la bête noire de Mercier. Il lui a inspiré une page écrite de verve et que je demande à transcrire.

« Comme on écrit bien plus aisément de la main que de la tête, tel compilateur aborde un libraire, et lui dit : Je vous bâtirai tant de volumes à tant la feuille. Plus la compilation est forte, plus le libraire se réjouit ; le lendemain, souscription ouverte. Le compilateur met tout son talent et son génie dans le *prospectus*, et, dès qu'il est achevé, sa besogne est finie, car il n'a plus qu'à déchiqueter des livres, et mettre en in-quarto ce qui était en in-octavo.

« Quelquefois le compilateur n'a besoin que de trouver un titre neuf ou singulier : *Bibliothèque des Romans, le Voyageur Français, Abrégé des Voyages*, etc. Après ce coup de génie, le libraire n'a plus qu'à payer ; il paie et s'enrichit, car un comiplateur rassemblant des morceaux épars, fournit force alimens à nos réflexions, sans avoir médité, et nous procure la faculté de penser, sans avoir pensé lui-même ; ainsi il donne à autrui ce qu'il n'a pas, et détruit ainsi l'axiome connu : *Nemo dat quod non habet*.

« L'abbé de la Porte a gagné infiniment plus d'argent avec ses compilations, que six bons auteurs avec leurs chefs-d'œuvre. Mais les plus habiles manipulateurs en ce genre, et les plus célèbres par leurs tours d'adresse et leur audace, disparaissent devant un Monsieur des Essarts, qui, sur toutes les couvertures rouges, jaunes et grises de tous les journaux possibles, annonce ses

1. *Tableau de Paris*, t. II, chap. CLXII.

Digitized by Google

énormes et éternelles compositions manuelles... Il reverse incessamment un livre dans un autre; il réimprime dix fois la même chose sous différens titres; et, quel triomphe pour Moutard! il en va naître un Dictionnaire de police qui se déroulera sous une forme majestueusement encyclopédique. ... Qui ne versera des larmes de joie et d'admiration en lisant ce touchant ouvrage? Personne, ou *il ne donnera pas bonne opinion de son cœur*. C'est ce que nous dit M. des Essarts; il nous assure qu'étant obligé de passer quelques jours dans une province, il entra chez un libraire; en promenant ses regards sur les livres qui étaient dans son magasin, il apperçut, dans l'embrasure d'une fenêtre, un vieillard qui pleurait en lisant un livre in-quarto. C'étoit sur le *Dictionnaire universel de police*, par M. des Essarts. Le compilateur s'écrie: *Malgré la corruption du siècle, il existe donc encore de belles âmes!* »

Il existait réellement de belles âmes, même parmi les libraires. L'un d'eux sut émouvoir le cœur de Jean-Jacques, peu prévenu, cependant, en faveur de l'espèce. On connaît la lettre à M. de Malesherbes (7 mai 1762), où il croit devoir l'informer « d'une action du sieur Rey, laquelle a peu d'exemples chez les libraires, et ne saurait manquer, dit-il, de lui valoir quelque partie des bontés dont vous m'honorez. C'est, monsieur, qu'en reconnoissance des profits qu'il prétend avoir faits sur mes ouvrages, il vient de passer, en faveur de ma gouvernante, l'acte d'une pension viagère de 300 livres, et cela de son propre mouvement et de la manière du monde la plus obligeante. »

Marc-Michel Rey était un libraire de Belgique. Ceux de Paris savaient aussi, sans doute, être généreux à l'occasion; en tout cas, ils couraient plus de risques. Ainsi le libraire Guy, qui avait édité le *Contrat social* et les *Lettres de la Montagne*, fut mis à la Bastille. Ce n'était, s'il faut en croire une lettre de Rousseau à M. du Peyron (Wootton, 2 avril 1767), ni pour l'un ni pour l'autre de ces deux ouvrages, mais pour les *Mémoires de M. de la Chalotais*.

Panckoucke, que Mercier appelle « un maître chandelier », parce qu'il « refond des livres comme on refond des suifs », se signala par son zèle au début de la Révolution, comme le constate cet extrait du compte rendu donné par le *Journal logographique* de la séance du 1er août 1791 à l'Assemblée nationale :

« M. Camus. J'ai l'honneur de vous annoncer que M. Panckoucke, imprimeur-libraire, envoie à l'Assemblée une adresse, par laquelle il demande qu'il lui soit permis de déposer un assignat de 1,000 livres pour servir à l'entretien de dix gardes nationales, avec son obligation de pareille somme chaque année, si la continuation est nécessaire. Il demande en même temps la permission de faire hommage d'un exemplaire complet de l'Encyclopédie par ordre de matière, dont il a paru quarante-cinq livraisons. Je demande qu'il en soit fait mention au procès-verbal. *Adopté.* »

Parmi les entreprises de librairie les plus fructueuses, il fallait compter les calendriers et almanachs. « C'est une manufacture telle qu'il n'y en a point dans le reste du monde; on en envoye des ballots dans les provinces et chez l'étranger; étrennes mignonnes, almanachs chantants, etc., il faudroit un catalogue pour les nommer tous. Cette marchandise, qui forme des murailles de papier noirci, est prête à la fin d'octobre.

Digitized by Google

« Tel compose un almanach pour 24 livres ; tel autre, comme M. Sautreau, éditeur célèbre de *l'Almanach des Muses*, a trouvé le secret de se faire dix-huit cens livres de rente, en ne faisant que rassembler quelques vers d'autrui...

« On épuise les titres bizarres, et bientôt il n'y en aura plus. Un poëte intitula le sien *Almanach des Honnêtes Gens :* c'étoit une espèce de calendrier, où il délogeoit tous les saints du paradis, et la vierge Marie, pour y placer des noms de philosophes, d'athées, et puis *Brutus.* On le mit à Saint-Lazare, tandis que d'un autre côté M. Séguier arma tous les foudres de l'éloquence contre ce calendrier bizarre, le faisant brûler par la main du bourreau, au pied du grand escalier ; il ne fallut pas un bûcher pour incendier l'ouvrage, une bougie fit l'affaire[1]. »

L'almanach de Mathieu Laensberg tirait à soixante mille exemplaires. L'almanach royal rapportait de 25 à 30,000 livres au libraire en possession du privilège de le publier. Mercier raconte qu'une fameuse courtisane, dont il ne dit pas le nom, avait toujours chez elle un almanach royal, et que la première condition pour obtenir ses faveurs était d'y figurer.

Le Mercure de France comptait beaucoup de souscripteurs en province. C'était Panckoucke qui en avait le brevet. L'affaire était bonne, car plusieurs hommes de lettres avaient des pensions assignées sur *le Mercure*, et étaient ainsi intéressés à en entretenir le succès. Le gouvernement pensionnait de cette façon un certain nombre d'écrivains sans débourser un sou. Il attribuait arbitrairement une part des revenus de telle ou telle feuille à tel ou tel auteur qu'il voulait récompenser. On pouvait ainsi recevoir à la fois de l'argent et des injures du même journal. C'est ce que l'auteur du *Tableau de Paris* appelle *boire et manger son jugement et sa condamnation.*

Deux autres publications inspirent à l'écrivain satirique des réflexions assez plaisantes. L'une est l'*Encyclopédie méthodique*, dont il a déjà été question et à propos de laquelle il s'écrie : « Commandons des tablettes solides à nos menuisiers, car voici le sieur Panckoucke, *entrepreneur* de l'*Encyclopédie méthodique*, qui nous parle, dans son prospectus du 14 mai 1787, de ses *cent hommes de lettres* qui travaillent pour lui et pour mener à bien *la plus grande entreprise*, dit-il, *qui ait jamais été exécutée dans la librairie de l'Europe;* il vante ses gens de lettres travailleurs, du même ton qu'un manufacturier vante la main-d'œuvre de ses ouvriers. »

La seconde est la *Bibliothèque universelle des dames.* « Les éditeurs de cette bibliothèque nous promettent tout ce qu'une femme peut et doit savoir, dans des livres qui pourront être contenus en une cassette de dix-huit pouces carrés. Voilà les limites des connoissances féminines... O bibliothèque de dix-huit pouces en carré, tu manquois au génie inventeur de notre siècle ! » Cependant, malgré cette « rare et neuve combinaison dont s'applaudissent les éditeurs et le libraire », et qui va rendre toutes les femmes savantes, il sera toujours permis à celles-ci « de ne point savoir l'orthographe, mais à condition qu'elles mettront de l'esprit dans leur style ; très peu y manquent. » On n'est pas plus mordant, ni plus galant.

Bien que la grande fureur des livres à figures fût passée depuis une dizaine

1. *Tableau de Paris*, t. XII, *Calendriers, Almanachs pour janvier.*

Digitized by Google

d'années, les libraires auraient encore pu, à la veille de 1789, s'intituler *marchands d'estampes.* Mercier s'indigne qu'on eût fait des planches « pour les quatre héroïdes de Blin ». La rage des portraits n'était pas moindre. Après avoir gravé l'auteur, on gravait le peintre, le graveur, l'imprimeur en taille-douce, le papetier; « ce sera, sans doute, bientôt le tour du vendeur d'estampes... C'est un vrai agiotage de nous forcer de payer chèrement des livres enrichis d'inutiles figures en taille-douce, et il y a plus que de la folie de prétendre amuser tout un grand peuple éclairé, avec des images, comme des enfans[1]. »

Le grand peuple éclairé s'en amuse toujours, et l'agiotage que dénonce notre malcontent, plus soigneusement entretenu encore par les amateurs que par les libraires, n'est pas près de prendre fin.

A côté des libraires proprement dits, que nous appelons aujourd'hui libraires-éditeurs, il y avait une multitude de revendeurs de livres, semés dans tous les lieux, retranchés dans des échoppes au coin des rues, et quelquefois offrant leur marchandise en plein vent. On était sûr de trouver chez eux les livres proscrits, surtout ceux qui l'étaient depuis quelque temps déjà et sur lesquels la surveillance de la police se relâchait, comme par l'effet d'une prescription tacite. Ils avaient le débit des brochures nouvelles et n'étaient pas, s'il faut en croire Mercier, d'une honnêteté bien scrupuleuse dans ce commerce. « Si, dit-il, c'est le libraire qui leur confie ces brochures, ils le payent dans l'espérance d'en avoir d'autres la semaine suivante ; mais si c'est l'auteur qui a fait les frais de la brochure et qui la débite, alors ils se font une loi de le faire courir des années entières après son payement, ou même de ne jamais le payer ; c'est un vrai régal pour eux que de le voler et d'ajouter ensuite que sa brochure ne vaut rien. »

Ces détaillants étaient aussi bouquinistes. « Ils vont aux inventaires, achètent sans les connoître tous les livres qu'on ne lit plus, en secouent la poussière et les étalent. L'acheteur qui passe interrompt sa marche, et avant de se décider, en lit quelques pages; tel autre, entraîné par le goût de la lecture, lit le livre debout, et le liroit jusqu'à la fin si le vendeur ne le faisoit sortir de son enchantement... Parmi ces détailleurs, placés dans les passages des promenades publiques, se trouvent quelques assidus qui servent à deux fins : à reconnoître les gens signalés et à dénoncer ceux qui leur apporteroient à vendre quelque brochure illicite, ou bien qui leur demanderoient, avec un appétit trop visible, un de ces libelles qui le plus souvent ont des titres imaginaires. »

Les marchands de nouveautés littéraires ayant boutique voyaient se former autour de leur comptoir des cercles d'amateurs et d'auteurs, discutant et appréciant les publications du jour. En vain le marchand, espérant les fatiguer et les faire déguerpir, ne laissait dans sa boutique aucun siège. Ils n'en restaient pas moins des heures entières, tenant académie chez le pauvre homme, qui, ennuyé de tant de paroles et ne sachant que croire au milieu de tous ces jugements opposés, ne tardait pas à devenir pyrrhonien en fait de littérature. « C'est le plus sage de la bande », déclare Mercier qui, pour une fois, pourrait bien avoir raison.

1. *Tableau de Paris*, t. X, chap. DCCLXXXV.

Digitized by Google

Dès cette époque, on se plaignait que les libraires de profession, plus matineux que les bouquinistes amateurs, eussent enlevé à ceux-ci toutes les occasions de faire des découvertes sur les quais et dans les échoppes. Après eux, il n'y avait plus rien à glaner. « Et puis la science des livres est devenue assez commune : les petits vendeurs en savent assez pour faire la séparation avant de les crier à quatre sols, comme ils faisoient il y a vingt-cinq ans [1]. » Que nos bibliomanes se réconcilient donc avec le temps présent ! S'ils avaient vécu il y a un siècle, ils auraient poussé précisément les mêmes lamentations.

Après avoir parlé de tous ceux qui, à un degré quelconque, conservent et transmettent les livres, je ne m'arrêterai pas à ceux qui les détruisent : épiciers, droguistes, marchands de beurre, fabricants de papier, etc., vandales bienfaisants qui empêchent la production littéraire, toujours croissante, de tout envahir. C'est un bienfait qu'on achète cher, car ils détruisent indistinctement, et l'on ne saura jamais combien de documents précieux et de livres uniques ont péri chez eux. Le contrat de mariage de Louis XIII fut, dit-on, retrouvé entre les mains d'un apothicaire, qui allait le tailler pour en couvrir un bocal.

Les bibliothèques publiques étaient loin de présenter aux travailleurs les ressources qu'elles offrent aujourd'hui. Voici ce que dit Mercier de la plus importante d'entre elles, la *Bibliothèque du Roi :*

« Dans les allées de cette bibliothèque immense, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur sur *vingt* de hauteur, de théologie mystique ; *cent cinquante* de la plus fine scolastique ; *quarante toises* de droit civil ; une *longue muraille* d'histoires volumineuses, rangées comme des pierres de taille, et non moins pesantes ; environ *quatre mille* poëtes épiques, dramatiques, lyriques, etc., sans compter *six mille* romanciers, et presque autant de voyageurs... Le bibliothécaire ne peut venir à bout de les arranger. Aussi ne les arrange-t-on pas ; et le catalogue, que l'on en fait depuis trente-cinq années, ne sert qu'à redoubler la confusion de ce ténébreux chaos...

« Ce vaste dépôt n'est ouvert que deux fois la semaine et pendant deux heures et demie. Le bibliothécaire prend des vacances à tout propos. Le public y est mal servi, et d'un air dédaigneux. La magnificence royale devient inutile devant les règlemens des subalternes, paresseux à l'excès. Ne devroit-on pas pouvoir puiser chaque jour dans ces gros volumes, faits pour être consultés plutôt que pour être lus ? Il faut attendre, des mois entiers, qu'il plaise aux *commis* d'ouvrir la porte. Les livres les ennuient, et ils ne vous les donnent qu'en *rechignant.* »

Un tel tableau paraît assez vraisemblable lorsqu'on se rappelle l'anecdote de ce ministre qui, nommant son parent à la place de bibliothécaire de la bibliothèque royale, lui dit en pleine audience : « Mon cousin, voici une belle occasion pour apprendre à lire. »

Tout le monde, cependant, n'en pensait pas de même : car d'André et Rabaud ayant, dans la séance du 27 août 1791, demandé à l'Assemblée nationale que cette bibliothèque fût ouverte tous les jours, au lieu de ne l'être que le mardi et le vendredi, le député Camus expliqua que le petit nombre des

1. *Tableau de Paris*, t. II, chap. CXLIV.

Digitized by Google

employés rendait la chose impossible, et ajouta qu'on n'avait qu'à suivre les anciens errements, car « il est certain, et j'en parle moi-même pour en avoir profité, dit-il, que les autres jours, si l'on avoit des recherches à faire, des renseignemens à prendre, on y étoit reçu et on pouvoit y travailler ».

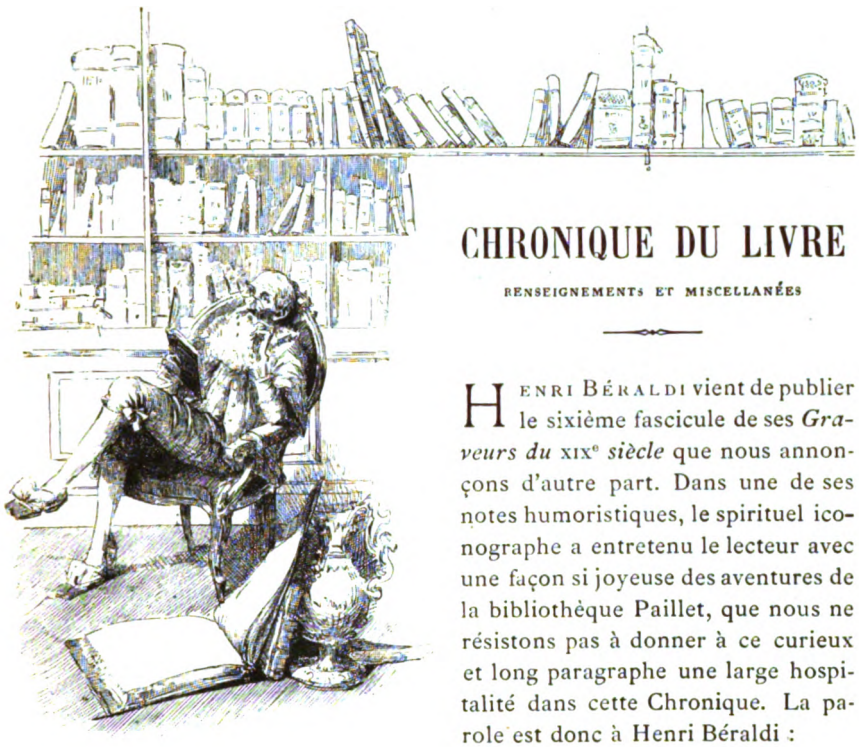
Mais le commun des lecteurs avait d'autres ressources. On entrait dans un *cabinet littéraire,* et là, pour quatre sols, on pouvait, pendant tout un après-dîner, lire depuis la massive Encyclopédie jusqu'aux feuilles volantes. On allait chez le *loueur de livres* — plusieurs tenaient boutique sous le vestibule de l'Académie, — et l'on emportait à son choix quelque ouvrage nouveau. Certaines de ces nouveautés excitaient une telle fermentation que le bouquiniste coupait le volume en trois parts, pour satisfaire trois lecteurs à la fois, et faisait payer par heure et non par jour.

« Les ouvrages qui peignent les mœurs, qui sont simples, naïfs ou touchans, qui n'ont ni apprêt, ni morgue, ni jargon académique, voilà ceux que l'on vient chercher de tous les quartiers de la ville, et de tous les étages des maisons. Mais dites à ce loueur de livres : *Donnez-moi en lecture les œuvres de M. de la Harpe ;* il se fera répéter deux fois la demande, puis vous enverra chez un marchand de musique, confondant l'auteur et l'instrument. »

Je termine, sur cette innocente épigramme du bon Mercier, un travail qui si j'en juge par le plaisir que j'ai eu à le rédiger, aura peut-être quelque intérêt pour le lecteur.

B.-H. G. DE SAINT-HERAYE.

Digitized by Google



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

Henri Béraldi vient de publier le sixième fascicule de ses *Graveurs du* XIX*e siècle* que nous annonçons d'autre part. Dans une de ses notes humoristiques, le spirituel iconographe a entretenu le lecteur avec une façon si joyeuse des aventures de la bibliothèque Paillet, que nous ne résistons pas à donner à ce curieux et long paragraphe une large hospitalité dans cette Chronique. La parole est donc à Henri Béraldi :

« La vente de la bibliothèque de l'aimable président de la Société des Amis des Livres fut le grand événement de l'année 1886 pour le monde des bibliophiles, et aussi des amateurs d'estampes, car cette bibliothèque fameuse était principalement composée de livres à figures. Elle a été décrite par nous-même dans un catalogue intitulé *Bibliothèque d'un bibliophile.* Hélas ! nous ne nous doutions pas que, moins d'un an après avoir célébré dans cet opuscule les qualités extraordinaires de cet ensemble de livres, l'harmonie de cette collection incomparable, il nous faudrait pleurer la dispersion des exemplaires uniques, des vignettes avant la lettre, des fleurons tirés hors texte, des suites d'eaux-fortes, des dessins, des reliures doublées, des mosaïques, et prendre, pour parler de la Bibliothèque du bibliophile, le ton mineur de l'oraison funèbre : *O jour désastreux, ô jour effroyable ! où retentit tout à coup comme un éclat de tonnerre cette étonnante nouvelle : Paillet vend ! Paillet a vendu !*

Ce fut un dimanche de novembre 1886.

En entrant, rue de Berlin, 40, au premier, dans le cabinet du bibliophile, quel spectacle !

Les bibliothèques béantes, aux rayons vides, aux glaces déjà recouvertes d'une andrinople funèbre ; à terre, vingt caisses-cercueils pleines ; près d'elles, Édouard, le jeune substitut de Morgand, faisant fonctions de croque-livres, enveloppant les derniers volumes dans leur linceul de papier blanc. A la table du milieu, Morgand lui-même, — plus fertile en ressources que le serpent tentateur, qui ne disposait que d'une simple pomme ; plus riche que Jupiter, cet arriéré qui ne sut trouver que la pluie d'or, — Morgand se métamorphosait en

Digitized by Google

une neige de billets de banque. La pendule sonnait le glas. Et pendant ce temps, à la porte de la maison mortuaire, stationnait le corbillard de la Bibliothèque du bibliophile : une tapissière !

La veille, le bibliophile avait annoncé la fatale nouvelle à son ami, l'auteur de *Bibliothèque*. Il la lui déchargea à bout portant, sans préparation aucune, au sortir de la tournée habituelle dans les passages. L'ami fut atterré, et il y avait de quoi : voir disparaître une bibliothèque que, pendant quatorze ans, il avait aimée plus que la sienne propre !

Et cependant, à y regarder de près, le coup pouvait se prévoir.

Le bibliophile avait présenté des symptômes qui auraient dû donner l'éveil; un notamment, terrible : il sentait venir le goût de la propriété rurale, parlait campagne, champs, récoltes, basse-cour ; il soupirait le *rus quando te aspiciam*. Mauvaise affaire ! Le collectionneur ne doit cultiver que les passages et les quais. Un bibliophile qui tourne au bucolique est un bibliophile flambé.

D'un autre côté, en y réfléchissant, il est positif que, depuis quelque temps, Morgand avait des allures : préoccupé, distrait ; tantôt avec des éclairs de belle humeur, et alors il était pris d'un incompréhensible besoin de réciter, comme un soldat sa théorie, des tirades de *Bibliothèque de bibliophile* qu'il semblait s'exercer à apprendre par cœur : sur ce, il s'épanouissait ; tantôt reprenant son attitude d'homme étouffé par un secret. Un seul jour il livra un fragment de sa pensée, en disant à un client favori, avec des réticences d'oracle : *Monsieur, croyez-moi, ménagez-vous, recueillez-vous, n'éparpillez pas vos ressources, faites bloc, l'occasion se présentera, et je vous mettrai à même d'acheter de beaux livres...* Puis, se repentant d'en avoir trop dit, il reprenait avec un mouvement dramatique : *Ne m'en demandez pas davantage, ne m'interrogez pas, ne dites mot à personne, n'ayez pas l'air de savoir, n'en parlez même pas à moi-même !*

Tout cela est peu de chose. Mais l'événement est trop capital pour qu'on n'en étudie pas les préliminaires. *Faits d'où l'Histoire sort et que l'Histoire ignore*, dit Victor Hugo. La poésie a bien recueilli les prodiges qui annonçaient la mort de César : pourquoi notre prose ne noterait-elle pas les prodromes qui présageaient la dispersion de la bibliothèque du président de la Société des Amis des Livres ?

Connue le lundi dans les librairies, la nouvelle y produisit la stupeur que vous pensez, stupeur qui se manifesta sous des modalités diverses : la rue Drouot, à son ordinaire, fut joviale et bon enfant ; le passage Choiseul, railleur ; le quai pâlit ; la rue de Lille eut une joie relative à l'idée que ce n'était pas le quai qui faisait l'affaire.

La première pensée des rivaux fut que la bibliothèque était achetée pour le compte d'un amateur masqué et que le libraire était réduit au rôle de simple courtier, touchant une vulgaire commission. Dès le lendemain, Morgand coupait les ailes à cette illusion en mettant la bibliothèque à la disposition de qui la voudrait acheter.

Il fallut se résigner et admettre que le libraire, opérant pour son propre compte, avait été capable « d'avaler » le président de la Société des Amis des Livres d'un seul coup. On admira « l'estomac », en se rabattant sur l'espoir que l'ayant « avalé », il ne pourrait pas le « digérer ».

Digitized by Google

Mais, pour qui le connaît, Morgand offrait toutes les apparences de la réussite : un œil moins ouvert que l'autre, ce qui chez lui est un signe caractéristique du succès ; une manière de se renverser sur une chaise et de causer nonchalamment ; un certain rire ; un dédain avoué pour le client de faible envergure. Tel n'est pas le Morgand des jours de doute et d'inquiétude : alors il est debout, agité, silencieux, arpentant le fond de sa librairie comme un fauve en cage, et plein de considération pour le plus mince des bibliophiles.

Son plan de digestion était tout fait : chef-d'œuvre de stratégie, digne de celui qu'on a appelé le Bonaparte de la librairie. Dans l'affaire, tout le monde l'attendait à une Bérésina : il montre une fois de plus que sa carrière est un Marengo à jet continu.

Qu'eût fait un libraire ordinaire ? Le jour même, il eût mis les livres sur la table de sa librairie : là, chacun se fût précipité, eût regardé, palpé, feuilleté, examiné, choisi, bavardé, blâmé, déprécié, — laissé.

Morgand, résolu à ne pas se laisser écrémer, cacha les livres dans un dépôt *ad hoc*, où personne n'eut licence de pénétrer. Puis, posément, lentement, il envisagea l'opération sous toutes ses faces, supputa le bénéfice possible, organisa la victoire, rédigea le bulletin du triomphe ; en un mot, il calcula les prix.

Qu'eût fait encore le libraire ordinaire ? Effrayé du chiffre de l'affaire, et des prix payés par lui, il se fût angoissé de revendre immédiatement. D'un livre payé 20,000 francs, il eût à peine osé demander 22,000.

Morgand, qui n'a pas de ces timidités, n'hésita pas à relever tout le marché d'un coup d'épaule athlétique. Là est sa force : il pressent la valeur vraie des livres, il la crée, il l'impose. Il commença par établir habilement sa modération en déclarant bien haut qu'il ne vendrait pas les *Contes de La Fontaine*, avec dessins de Fragonard, un sou de plus que 50,000 francs. (Et de fait, c'est pour rien : en vente publique le livre allait à 100,000.) Puis, — cette indispensable réputation de modéré bien et dûment établie, — il releva hardiment toutes les cotes à des sommes fantasmagoriques.

La mollesse perdrait tout, l'audace sauve tout. A 22,000, l'amateur eût hésité. A 30,000, il accourt, excité, convaincu, soumis, et tend vers le libraire des mains suppliantes. Il demande qu'on l'inscrive...

Car on s'inscrivait. Il fallait prendre des numéros. Le libraire les distribuait, derrière son bureau, comme dans un contrôle d'omnibus :

« M. Morgand, *Madeleine-Bastille ;* je voudrais bien les *Chansons de La Borde.*

— Voici, monsieur ; vous avez le n° 6.

— M. Morgand, *Clichy-Odéon ;* c'est-à-dire le *Molière* de Bret, s'il vous plaît.

— Voici, monsieur, un numéro d'impériale ; mais je ne dois pas vous laisser ignorer que la voiture *Molière de Bret* est déjà complète à l'intérieur.

— Il n'importe, je suis décidé à tout essayer pour l'avoir : dussé-je monter en lapin sur le siège.

— Je vous approuve, monsieur ; vous avez la foi, vous arriverez.

— M. Morgand, *Panthéon-Courcelles*, je veux dire les *Petits Conteurs.*

— Impossible, monsieur, ils sont réservés au baron Alfred, n° 7. »

Le résultat ne fut pas un instant douteux ; les demandes affluaient. La co respondance, les télégrammes faisaient rage.

Digitized by Google

« Réservez-moi 200,000 francs de livres du bibliophile.

— Vous trop exigeant. Aurez 150,000, rien de plus. »

Et le correspondant gémissait par le retour du courrier :

« Quel malheur, mon Dieu, quel malheur ! »

Et quel tremblement quand nous demandions à combien était fixé un livre : nous avions l'air d'accusés, le libraire d'un juge. Assisté de son assesseur Édouard, il se retirait dans le fond de sa librairie pour délibérer, après quoi le tribunal vous appliquait invariablement le maximum du prix, — au moins.

Trop heureux si la sentence n'était pas assaisonnée de cette réflexion : *Vous savez, monsieur, si vous ne le prenez pas, eh bien, je le vendrai à un autre.* Ceci insinué si aimablement qu'il n'y avait pas à se fâcher.

Voilà comment cet homme nous mène ! Ses qualités personnelles, l'audace brillante, l'habileté de bon aloi, exercent sur les bibliophiles une véritable fascination. Ils le boudent bien quelquefois, parce qu'il vend cher, — mais pas longtemps, parce qu'il vend beau. Comme dit une légende de Raffet : *Ils grognaient ! — et le suivaient toujours.* En somme, il est incomparable.

Oui, acheter comptant une bibliothèque formidable ; ne pas avoir un moment de doute ou d'émotion ; ne pas être tenté une seconde d'aller faire à New-York un déballage lucratif ; vouloir la gloire en même temps que le profit ; réserver l'affaire à ses clients habituels pour les raviver, les enchaîner à lui ; les tenir en haleine trois mois durant en leur cachant les volumes, sans en montrer un seul à l'amateur le plus choyé ; réchauffer les amoureux du livre par une correspondance brûlante, surexciter leurs désirs, flirter avec eux, combiner des rendez-vous secrets, éviter les rencontres, ne point laisser surprendre par l'un les secrets de l'autre, vendre en paraissant accorder une faveur, refuser sans décourager, exécuter sans une faute ces manœuvres de savante coquetterie, être Morgand-Célimène ; imposer vigoureusement son bénéfice et la hausse du livre ; entraîner les amateurs à acheter sans voir (car tous les livres ont été achetés sur leur seule réputation, ô merveille !), c'est le comble de la force. C'est par là que Morgand, après avoir extirpé au bibliophile sa bibliothèque, sut montrer qu'il est un libraire dans la grande acception du mot, et non un vulgaire arracheur de livres.

Cependant, l'imprimerie Danel mettait les équipes doubles. A la date fixée d'avance, le 15 février, le fameux *Bulletin n° 20* parut. Ou plutôt il éclata.

Quelle bombe ! Quel feu d'artifice !

Passons rapidement sur le livre ancien, qui n'a rien de commun avec ce dont nous nous occupons ici. Remarquons, cependant, comme il est de belle tenue dans ce catalogue : *Heures manuscrites,* 5,000 francs ; — autres *Heures manuscrites*, 5,000 francs ; — *Heures* de Simon Vostre, 3,000 francs ; — *Heures* de Geoffroy Tory, 4,000 francs ; — *Roman de la Rose,* manuscrit, 5,000 francs ; — *Homère* de 1488, superbe exemplaire, 6,000 francs ; — les *Lunettes des Princes,* exemplaire aux armes de Charles-Quint, 8,000 francs ; — *Molière* de 1682, reliure ancienne, 8,000 francs ; — le *Corneille* de 1682, exemplaire exquis, en reliure doublée, de Boyet, payé 1,500 francs il y a deux ans, est ici brillamment coté 10,000 francs !

Voyez encore comme les livres reliés par l'illustre Trautz font bonne figure dans l'action : le *Cabinet* et le *Parnasse satyrique*, elzevir (saumon doublé de

Digitized by Google

saumon), 2,000 francs ; — l'édition princeps de l'*Imitation*, 2,500 francs ; — le *Montaigne* de 1,595 (rouge doublé de rouge), 2,500 francs ; — l'*Illustre Théâtre* de Corneille, elzevir, est toujours ferme à 7,000 francs ; — par contre, le *Pastissier françois* tombe à 3,500 francs. Grandeur et décadence du *Pastissier!* Jadis il valut, broché, dans les mains de Morgand, 10,000 francs ; dans celles d'Ernest Quentin-Bauchart, un exemplaire représentait encore une valeur de 6,800 francs; notre bibliophile l'estimait, dans les siennes, 4,600 francs! Et le voilà à 3,500 francs : c'est donné.

Quant aux mosaïques de Trautz, nous trouvons l'*Office de la Vierge*, manuscrit de Jarry, à 8,000 francs ; — et les *Caquets de l'accouchée* également à 8,000 francs. Ici, il y a détente. En 1875, on eût demandé 18,000 francs de chacune de ces mosaïques; mais c'étaient des prix soufflés, surmenés.

Remarquez le tacticien, qui sait se borner à tenir la défensive dans les parties relativement secondaires du champ de bataille ; — et ici, chacun sent bien que la clef de la position n'est pas dans le livre ancien. Au contraire, le livre illustré du XVIIIe siècle est dans cette bibliothèque le terrain de combat par excellence, le nœud de l'opération ; là il faut vaincre, ou se perdre : Morgand prend l'offensive avec la dernière vigueur ; écoutez crépiter la mitraillade des prix : le *Molière* de Boucher, 5,000 francs ; — les figures de Gravelot pour *Boccace*, 6,000 francs ; — les *Contes de La Fontaine* des fermiers généraux, 6,000 francs ; — les *Grâces*, 5,000 francs ; — le *Jugement de Pâris*, 4,000 francs ; — *Anacréon*, 6,000 francs ; — les *Saisons*, 4,000 francs ; — la *Petite Psyché*, in-12, 4,000 francs ; — le *Voltaire* de Kehl, 6,000 francs ; — le *Pygmalion*, exquis, 6,000 francs ; — les *Idylles de Berquin*, avec les délicieux dessins originaux de Marillier, 6,000 francs ; — le *Temple de Gnide*, 7,000 francs.

Je passe sur le fretin des *Désormeaux* à 3,500 francs, des *Gil Blas* à 2,000 francs, des *Piis* à 700 francs, des *Gulliver* de Bleuet à 1,800 francs.

Arrivons à la position principale, à la tour Malakoff, aux livres fortifiés de fleurons ou d'eaux-fortes, et protégés par des reliures merveilleuses : ici le libraire fait donner la Garde, le bataillon sacré des clients de réserve : l'assaut est furieux; point de quartier, aucune remise[1] :

Les *Fables de La Fontaine*, figures d'Oudry, 10,000 francs ; — les *Liaisons dangereuses*, avec dessins originaux, 10,000 francs ; — la *Folle Journée*, 10,000 francs ; — les *Baisers*, 12,000 francs ; — les *Fables* de Dorat, 15,000 francs ; — les *Petits Conteurs*, 15,000 francs ; — le *Molière* de Bret, 15,000 francs ; — les *Contes de La Fontaine* de 1795, 18,000 francs ; — le *Célèbre Ovide*, 30,000 francs ; — les *Chansons de La Borde*, 30,000 francs ; — le *Monument du Costume*, 40,000 francs ; — les *Contes de La Fontaine*, avec dessins de Fragonard, 50,000 francs !!!

La stupeur est dans l'armée des bibliophiles ; de toutes parts on n'entend que ces exclamations qui résument l'impression d'admiration et d'étonnement :

« *Quels livres !*

— *Mais quels prix !*

— *Quels prix !*

— *Mais quels livres !* »

1. « Les prix fixés sont absolument nets. » *(Bulletin Morgand, n° 20.)*

Digitized by Google

C'est une mêlée acharnée : les bibliophiles du premier rang ont leur portemonnaie tué sous eux ; ils enfourchent bravement le crédit et poussent de l'avant. On voit de malheureux blessés, qui ont reçu des *Ovide* et des *La Borde* de 30,000 francs au travers du corps, retenir leur râle pour continuer la lutte. Tout est enlevé. Quoi d'étonnant ? Les prix sont énormes, mais les livres sont incomparables. La plaie d'argent se cicatrice avec le temps ; mais où retrouver jamais ces morceaux merveilleux si on les laissait échapper ? D'ailleurs sont-ils cotés au-dessus de leur valeur ? Ah ! certes, non. Dans une telle condition, le livre à figures du XVIIIe siècle a pour lui cette fortune qu'il n'est point seulement du bouquin de bibliophile, mais aussi du bibelot de curieux raffiné, et encore de l'objet d'art séduisant. L'avenir est à lui.

Et, soit dit en passant, c'est un triomphe pour les relieurs modernes : ces livres avaient été reliés, sous la judicieuse direction du bibliophile, par nos Trautz, nos Lortic, nos Thibaron, nos Cuzin : maintes fois, il avait risqué sur ces reliures une ornementation nouvelle. Le résultat est brillant : la reliure actuelle est désormais *classée*.

Mais l'étonnant, c'est le livre du XIXe siècle. Morgand, chacun sait ça, n'est que demi-tendre pour le moderne. Ici, il met une sorte d'amour propre à montrer qu'au besoin il est encore capable de le vendre plus cher que n'importe qui. Après avoir débité superbement les « morceaux de première qualité » de la collection, il montre une crânerie extraordinaire dans la vente des « abattis », et proclame que dans la Bibliothèque du bibliophile il n'y a pas de « déchets ». Jugez-en :

	francs.
Mille et une Nuits, figures de Smirke et autres, reliure de Trautz.	2,500
Napoléon et ses contemporains, par A. de Chambure, exemplaire de l'auteur, sur papier de Chine double	1,000
Les Métamorphoses du jour.	250
Italy et *Poems*, par Rogers, reliure doublée.	1,200
Physiologie du mariage, édition originale (1830), exemplaire sur papier jonquille, dessins sur les marges, par Chauvet, reliure de Trautz.	1,500
Les Jeunes-France, reliure à la cathédrale	1,200
Notre-Dame de Paris, Renduel, 1836	150
Mademoiselle de Maupin, édition originale, sept aquarelles de John-Lewis Brown.	3,500
Paul et Virginie, Curmer, reliure d'exposition, par Ottmann-Duplanil	800
Histoire de Napoléon, par Norvins	150
Histoire de Napoléon, par Laurent de l'Ardèche, avec un autographe de Bonaparte	1,000
La Pléiade, exemplaire de Curmer, sur chine, dessins ajoutés. Reliure à la Curmer, ou, comme nous l'avons déjà appelée : reliure de paroissien, en maroquin bleu jouant le chagrin, fermoirs en vermeil et lapis-lazuli (!), les gardes en brocart d'or (excusez du peu !).	2,000
Contes du temps passé, reliure de Cuzin, doublée	1,000
Chants et Chansons populaires.	600
Notre-Dame de Paris, 1844, premier tirage.	350
Béranger, 1847-1860, 5 vol. Suites des cent sept et des Lemud avant la lettre ; figures de Devéria, Daubigny, H. Monnier, etc., ajoutées. Seul exemplaire relié par Trautz.	5,000
Les Contes drôlatiques, sur chine	1,500
Les Contes rémois, petit papier, bois sur chine ajoutés, reliure doublée. . . .	1,500

Digitized by Google

Madame Bovary, 1857, sept aquarelles d'Edmond Morin, reliure de Cuzin, doublée 3,000
Le Roman d'un jeune homme pauvre, 1858, cinq aquarelles de G. Boutet, reliure de Cuzin, doublée. 800
Monsieur, Madame et Bébé, 1878, sur chine 250
Le Myosotis, dessins de Chauvet 2,000
Le Parnasse satyrique du XIX*e siècle*, sur chine, dans la celebre reliure de Trautz *aux fleurs du mal* 2,000
Fromont jeune et Risler aîné, 1874, six dessins de Dagnan, reliure de Cuzin, doublée 3,000
L'Assommoir, 1877, sept aquarelles d'Edmond Morin, reliure de Cuzin, doublée 2,500

A l'apparition du catalogue, du *Bulletin n° 20* désormais célèbre, un cri s'éleva de toutes parts, chacun ayant la même pensée : — L'ADDITION !... — Combien, dans les mains du libraire, la bibliothèque du bibliophile a-t-elle de valeur ? Quelle somme donnent tous ces trésors accumulés ? Aussitôt cent bibliophiles saisissent leur plume et totalisent fiévreusement. Le chiffre est :

SEPT CENT MILLE FRANCS

Et de tout cela, au bout de quelques jours, il ne restera rien chez le libraire. Honneur au courage des collectionneurs ; honneur surtout au goût du bibliophile qui forma cet ensemble. (Dans *Bibliothèque*, nous l'estimions un demi-million. Nous étions donc au-dessous de la vérité.)

Le *Bulletin n° 20* proclame définitivement la célébrité du bibliophile.

Il établit aussi l'hégémonie de Morgand. Il ne reste plus qu'à dresser, dans sa librairie transformée en place des Victoires, sa statue en empereur romain, coiffé de la perruque louisquatorzienne. Sur le piédestal, des bas-reliefs figureront les passages rivaux et les quais, enchaînés. Il sera bon d'y faire figurer aussi les bibliophiles, dans une posture à la fois fière et soumise, brandissant victorieusement ces livres qui vont être leur orgueil, et tendant la main comme des Bélisaires pour refaire leurs finances épuisées.

H B.

VENTE DU 30 MARS AU 2 AVRIL

LIVRES ET ESTAMPES COMPOSANT LA BIBLIOTHÈQUE DE M. G... (DE NANTES)

(A. Claudin, expert.)

M. Claudin a l'excellente habitude, dont il faut le louer, de faire imprimer ses catalogues du format in-18, ce qui les rend très portatifs. On les met facilement dans la poche pour se rendre à la vente, tandis que l'on ne sait que faire d'un grand in-8° ; on le roule, il se froisse, puis on le jette au panier.

M. G... avait réuni une collection intéressante de livres illustrés modernes, recueils de caricatures, journaux de modes, albums d'artistes, etc., aujourd'hui si recherchés ; néanmoins ces ouvrages ne se sont pas vendus cher, parce qu'en général la condition laissait à désirer : la plupart étaient mal reliés et fatigués.

Voici le relevé des principaux articles, en suivant l'ordre du catalogue :

Les Anglais peints par eux-mêmes. Paris, Curmer, 1841. 2 vol. gr. in-8°, 30 fr.

Digitized by Google

La Peau de chagrin, par H. de Balzac. Paris, Delloye, 1838. 1 vol. gr. in-8°; 47 fr.

Les Contes drôlatiques, de Balzac. Paris, 1855. Petit in-8°, br.; 54 fr.

Le Bon genre. Recueil de 100 pl. (sur 106). Petit in-folio, en feuilles, 400 fr.

Cabinet et magasin des modes. Recueil factice de 139 pl. de costumes de la fin du XVIIIe siècle; 330 fr.

Caricatures coloriées. 106 pl. publiées par Martinet, vers 1808; 510 fr.

La Caricature provisoire, suivie de *la Caricature littéraire.* Paris, Aubert, 1838-43; 5 vol. gr. in-4° (quelques titres et numéros manquent); 230 fr.

Le Charivari. Paris, 1832-60; 28 années en 53 vol. (manque l'année 1853); 170 fr.

Costumes parisiens de l'an VI à 1806. 560 pièces color.; 680 fr.

Le Costume parisien, de 1807 à 1830. 4,367 pl. color.; 340 fr.

LA FONTAINE : *Contes et Nouvelles.* Amsterdam, 1762, 2 vol. in-8°, mar. r. (reliure ancienne); 405 fr.

Modes françaises de la fin du XVIIIe siècle. Recueil factice de 19 pl.; 140 fr.

Modes de l'an X, l'an XI, etc. Recueil factice de 110 dessins à l'aquarelle; 546 fr.

Musée de la caricature. Paris, Delloye, 1838, 2 vol. in-4°; 320 fr.

La Silhouette, journal de caricatures. Paris, 1829-30, 4 vol. in-4°, nombreuses fig. par Henri Monnier, Devéria, Grandville, etc., noires et coloriées; 350 fr.

La Silhouette... Exempl. cartonné, rogné; 200 fr.

Collection extrêmement rare en cet état. Un exemplaire à peu près semblable s'est vendu 1,200 francs il y a quelques années.

Petite galerie dramatique. Paris, Martinet, s. d. recueil de 500 pl.; 355 fr.

Costumes et annales des grands théâtres de Paris. Paris, 1786-89, 4 années en 7 vol., avec 176 fig. au lavis et coloriées d'après Duplessis-Berteaux, Le Barbier, etc.; 570 fr.

Le Monde dramatique. Paris, 1835-41, 10 vol. gr. in-8°, fig. noires et color.; 210 fr.

Le Pandore, journal des spectacles, des lettres, des arts. Paris, 1824-28, 1,740 numéros; 170 fr.

Portraits d'acteurs et d'actrices des théâtres de Paris. Recueil factice de 324 pièces dont 308 dessinées à l'aquarelle d'après Allou, Carmontelle, Carle Vernet, etc.; 150 fr.

Portraits d'acteurs et d'actrices contemporains des différents théâtres de Paris, la plupart photographiés d'après nature par Disdéri, Reutlinger, etc.; environ 4,000 pièces; 352 fr.

Digitized by Google

Portraits d'artistes des théâtres de Paris, dans leurs rôles. Recueil de 540 dessins à l'aquarelle; 210 fr.

Eaux-fortes sur Paris, par Méryon. Paris, impr. Delâtre, 1852; suite de 12 pl. in-fol. dont plusieurs avant la lettre; 400 fr.

VENTE DES 28 ET 29 MARS.

CATALOGUE DE LIVRES PRÉCIEUX ANCIENS ET MODERNES, MANUSCRITS ET IMPRIMÉS

(Em. Paul, expert.)

La Vie de Jésus-Christ. In-fol. v. ant. Manuscrit du XVe siècle, sur vélin, exécuté pour Philippe le Bon, duc de Bourgogne; 10,150 fr.

On comprendra qu'il nous est impossible de donner ici la description même sommaire de ce manuscrit; description qui occupe sept pages du catalogue. Nous devons nous borner à en donner le titre ainsi que le prix de vente, attendu que la place nous est mesurée. Nous supposons, la plupart du temps, que l'abonné qui nous lit a sous les yeux le catalogue de vente. Cette observation s'applique à tout ouvrage dont la description nous entraînerait hors du cadre qui nous est tracé.

Les Mille et une nuits, par Galland. Paris, Bourdin, 1840; 3 vol. gr. in-8°, papier vélin fort, contenant 165 dessins originaux des fig. de cet ouvrage; 655 fr.

L'Éventail, par Octave Uzanne. Illustrations de Paul Avril. Paris, Quantin, 1882, gr. in-8°. — *L'Ombrelle, le Gant, le Manchon,* par Octave Uzanne. Illustrations de Paul Avril. Paris, Quantin, 1883, gr. in-8°. 3,300 fr.

Ces deux exemplaires, sur papier du Japon, étaient ornés des dessins originaux, de tirages à part, d'épreuves d'état, d'autographes et de pièces intéressantes, qui formaient un ensemble unique. Nous renvoyons le lecteur au catalogue de la vente.

Fables choisies, par La Fontaine. Paris, 1755-59, 4 vol. in-fol., fig. d'Oudry, reliure de Padeloup, exempl. en grand papier; 1,740 fr.

Le Théâtre de Jean-Baptiste Poquelin de Molière, orné de vignettes à l'eau-forte, par Frédéric Hillemacher. Lyon, Scheuring, 1864-70, 8 vol. in-8°. *La Cérémonie du malade imaginaire,* 1870, in-8°. *Galerie historique des portraits* des comédiens de la troupe de Molière, gravés à l'eau-forte par Frédéric Hillemacher. Lyon, Scheuring, 1869, in-8°; ensemble 9 vol. et une plaquette. sur grand papier vergé teinté; 255 fr.

Œuvres de Rabelais. Paris, Dalibon, 1823, 9 vol. in-8°, exempl. en grand papier, avec les fig. avant la lettre sur chine et les eaux-fortes; 100 fr.

Trésor de numismatique et de glyptique. Paris, Vve Lenormant, 1834-50, 19 tomes en 13 vol. gr. in-fol., reliure de Niedrée; l'un des exempl. avec les fig. tirées sur papier de Chine; 645 fr.

Manuel du libraire et de l'amateur de livres, par Brunet. Paris, Didot, 1860-64, 6 tomes en 12 vol. in-8°, grand papier, demi-rel. de Capé; 400 fr.

Digitized by Google

VENTE DU 1er AU 15 AVRIL

CATALOGUE DES LIVRES ANCIENS ET MODERNES DE FEU M. LE GÉNÉRAL PITTIÉ

(A. Durel, expert.)

Le général Pittié était connu pour son aménité. Tous les amateurs qui l'ont pratiqué disent de lui : « C'était un homme fort aimable. » C'était aussi un poète. Il a laissé une collection d'ouvrages de poésies anciennes et modernes, absolument unique, comme aucun amateur n'en possède, et il est bien regrettable qu'elle soit dispersée. Le catalogue, qui comprend 1,298 numéros, n'en donne qu'une faible idée. Non seulement les articles catalogués ont occupé 8 vacations, mais encore on a vendu des livres, *en lots*, pendant quatre jours. Le général Pittié n'était pas difficile sur la condition des volumes; d'ailleurs il est tels livres qu'il faut acheter comme on les trouve, sous peine de les chercher toujours si l'on est trop exigeant.

Il y a peu de chose à relever dans cette vente; il n'y a pas de livres très rares, et, partant, point de gros prix. Voici quelques articles intéressants :

BARBIER : *Les Iambes*. Paris, Canel, 1832, éd. orig., demi-rel. d'Allô; 90 fr.

BEAUVOIR (Roger de) : *La Cape et l'Épée*. Paris, 1837, in-8°, éd. orig., rel. de Marius Michel; 64 fr.

BÉRALDI (Henri) : *Bibliothèque d'un bibliophile*. Lille, Danel, 1885, in-12, pap. vergé de Hollande, br.; 56 fr.

C'est moi qui ai fait acheter ce livre au général Pittié, chez L. Conquet, deux ou trois jours après son apparition. J'étais absolument convaincu qu'il était appelé à un énorme succès de curiosité et je ne me suis pas trompé. Je vois encore le général me donnant une chaude poignée de main, pour me remercier de lui avoir fait faire cet achat, et se délectant à l'avance de relire certains passages que je lui avais cités.

BOREL (Petrus) : *Rhapsodies*. Paris, Levavasseur, 1832, in-16, cart., non rogné; 43 fr.

— *Madame Putiphar*. Paris, Ollivier, 1839, 2 vol. in-8°, 2 fig., demi-rel. d'Allô, éd. orig.; 47 fr.

BRIZEUX : *Marie*. Paris, Auffray, 1832, in-12, demi-rel. éd. orig.; 45 fr.

CHAUDESAIGUES : *Au bord de la coupe*. Paris, Werdet, 1835, in-12, demi-rel. avec envoi d'auteur; 35 fr.

DAUDET (Alphonse) : *Les Amoureuses*. Paris, Tardieu, 1858, in-12, demi-rel., éd. orig.; 45 fr.

— *Fromont jeune et Risler aîné*. Paris, Conquet, 1885, 2 vol. in-8°; 27 fr.

DONDEY (Théophile) : *Feu et Flamme*. Paris, 1833, in-8°, front. de Célestin Nanteuil, mar. r., éd. orig.; 92 fr.

DUMAS FILS : *Péchés de jeunesse*. Paris, Dufour, 1847, in-8°, br.; 68 fr.

GAUTIER (Théophile) : *Poésies*. Paris, Charles Mary, 1839, in-12, demi-rel., éd. orig.; 83 fr.

— *Albertus*. Paris, Paulin, 1833, in-12, demi-rel., éd. orig.; 85 fr.

— *Mademoiselle de Maupin*. Paris, Conquet, 1883, 2 vol. in-8°, br. papier vélin; 202 fr.

Digitized by Google

GLATIGNY : *Les Vignes folles*, front. de Bracquemond. Paris, Librairie nouvelle, 1860, in-8°, br., éd. orig.; 35 fr.

HARAUCOURT : *La Légende des sexes*. Bruxelles, 1882, in-8°, br., tiré à 200 exempl. et peu connu; 48 fr.

HUGO (Victor) : *L'Aumône*. Rouen, 1830, in-8°, br., éd. orig.; 36 fr.

— *Marie Tudor*. Paris, Renduel, 1833, front. de Célestin Nanteuil, br., éd. orig., 169 fr.

LASSAILLY : *Les Roueries de Trialph*. Paris, Sylvestre, 1833, in-8°, demi-rel., éd. orig., avec une lettre autographe; 50 fr.

MÉRIMÉE : *Théâtre de Clara Gazul*. Paris, Sautelet, 1825, in-8°, br., éd. orig.; 59 fr.

— *Carmen*. Paris, Lévy, 1884, pet. in-8°, br., illustrations d'Arcos; 67 fr.

Le Monde dramatique. Paris, 1835-39, 3 vol. (il en faut 10); 111 fr.

MOREAU (Hégésippe) : Le Myosotis. Paris, 1838, gr. in-8°, br.; 97 fr.

MUSSET (Alfred de) : *Contes d'Espagne et d'Italie*. Paris, Canel, 1839, in-8°; 79 fr.

— *Un Spectacle dans un fauteuil*. Prose et vers. Paris, Renduel, 1833-34, 3 vol. in-8°, demi-rel.; 105 fr.

La Pléiade. Paris, Curmer, 1842, petit in-8°, mar. grenat; 170 fr.

RICHEPIN : *La Chanson des gueux*. Paris, s. d. Librairie illustrée, in-12, br., couvert., éd. orig.; 21 fr.

SAINTE-BEUVE : *Livre d'amour*. Paris, 1843, in-12, br., 140 fr.

TAMPUCCI : *Poésies*. Paris, Paulin, 1833, in-8°, front. de Célestin Nanteuil, demi-rel., non rogné; 55 fr.

THEURIET : *Sous bois*, préface de Claretie, 15 illustrations de Giacomelli. Paris, Conquet, 1883, pet. in-8°, br.; 28 fr.

VIGNY (Alfred de) : *Chatterton*. Paris, Souverain, 1835, in-8°, front. d'Édouard May, non rog.; 39 fr.

ZOLA : *Nouveaux Contes à Ninon*. Paris, Conquet, 1886, 2 vol. pet. in-8°, ill. par E. Rudaux, exempl. sur papier du Marais; 36 fr.

JULES BRIVOIS
(des Amis des livres).

M. Auguste Vulliet, professeur de littérature à l'Académie de Lausanne, va mettre en vente une très belle collection de livres modernes.

Dans le catalogue qui comprend plus de 1,400 numéros, nous remarquons des éditions originales de Balzac, Banville, Janin, V. Hugo, Mérimée, Musset, ainsi que nombre d'ouvrages romantiques des plus rares. Les livres illustrés forment la majeure partie de cette collection qui sera dispersée du 13 au 20 de ce mois à la salle Sylvestre.

Digitized by Google

Ceux de nos lecteurs qui désireraient avoir le catalogue de cette bibliothèque fort curieuse peuvent la demander à M. Durel, libraire-expert, passage du Commerce, à Paris.

UN LIVRE DE 131,000 FRANCS. — Dans un des derniers catalogues de M. Quaritch, un exemplaire des Psaumes de Fust et Schœfer de 1459, le second, incunable où la date est indiquée, est offert aux amateurs au prix de 131,000 fr.

AUTOGRAPHES

TOUS ADRESSÉS A L'AUTEUR DES « RACONTARS »
ET DEVANT ÊTRE PUBLIÉS PROCHAINEMENT DANS LE LIVRE
QUE NOUS AVONS PRÉCÉDEMMENT SIGNALÉ

Mme Adam (*Juliette Lamber*). -- *Duc d'Aumale :* Plusieurs autographes, dont une lettre relative à son exil. — *Ferdinand de Lesseps* (quatre pages) : Franc-maçonnerie et Panama. — *Jules Simon :* Autographe piquant sur ses relations hebdomadaires avec un journal très répandu. — *Jules Ferry :* Deux autographes, dont un de quatre pages : Lettre extrêmement intéressante résumant ses opinions sur la situation politique actuelle, datée du 6 octobre courant. — *Octave Feuillet :* Plusieurs lettres du plus grand style. Détails inédits. — *Cuvillier Fleury :* Compliments courtois en réponse à l'envoi d'un exemplaire du « Voyage dans un Grenier ». — *Baron James-Ed. de Rothschild :* Quatre pages. — *Émile Picot.* — *Littré :* Discours superbe sur les origines du canal de Panama, lu par le F.·. Cousin dans une grande « tenue » de la loge la Clémente-Amitié, devant une assistance nombreuse et très choisie. Ferdinand de Lesseps et sa famille assistaient à la séance. La soirée a fini au « Grenier ». — *Émile de Girardin.* — *L. Gambetta :* Félicitations sur l'admission d'Henri Cousin à l'École polytechnique, avec le n° 1, à dix-sept ans. — *Camille Doucet.* — *Baron Pichon :* Remerciements, au nom de la Société des Bibliophiles français, pour l'hommage d'un exemplaire du « Voyage dans un Grenier. » — *E. Paillet,* Président de la Société des « Amis des Livres ». — *Baron Portalis.* — *Henri Béraldi.* — *Henry Houssaye.* — *L. Danel,* typographe du « Grenier », etc., etc.

On en passe et non des moindres.

Digitized by Google

JUL 11 1887
LIBRARY

1887

8e ANNÉE

SIXIÈME LIVRAISON

10 JUIN

N° 90

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— **Paraît le 10 de chaque mois** —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an **40** fr. — Province, un an **42** fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE SC. P. AVRIL DEL.

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUIN 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LA DIRECTION GÉNÉRALE DE L'IMPRIMERIE ET DE LA LIBRAIRIE (1810-1815), par HENRI WELSCHINGER.

II. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : JOACHIM DU BELLAY, héliogravure d'après la maquette originale d'ADOLPHE LÉOFANTI. (Salon de 1887.)

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Les Publications posthumes,** par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.* — PETITE GAZETTE DU BIBLIOPHILE.

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

AVIS

Les Abonnements ne sont faits que pour une Année.

Paris.	40 fr.
Province.	42 fr.
Étranger (union postale).	46 fr.

On s'abonne aux bureaux de la Revue, **7, rue Saint-Benoît, à Paris,** chez tous les Libraires, ou à tous les Bureaux de poste.

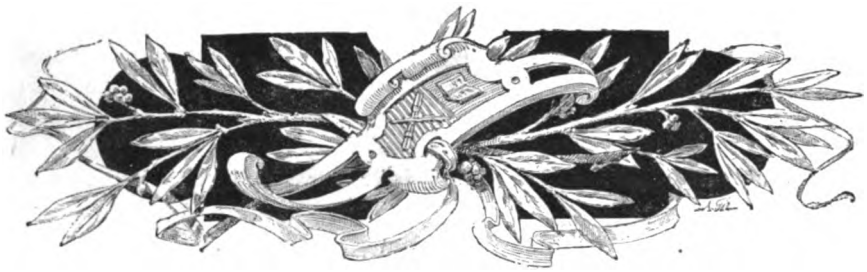
Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent, à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Digitized by Google

JUL 11 1887



LA

DIRECTION GÉNÉRALE DE L'IMPRIMERIE

ET DE LA LIBRAIRIE

(1810-1815.)

« Un corps censorial craindra toujours de n'en pas faire assez et par conséquent en fera toujours beaucoup trop. »

(NAPOLÉON. — Séance du Conseil d'État du 11 avril 1809.)

UNE bienveillante communication, qui nous a été faite à la Bibliothèque nationale par le département des Manuscrits, nous a mis à même de compléter l'étude que nous avons publiée en 1882 sur les faits et gestes de la censure impériale. Nous avons eu sous les yeux deux grands registres renfermant les procès-verbaux des censeurs de 1811 à 1813. Ces procès-verbaux contiennent trois cents et quelques décisions ; nous en avons retenu les plus intéressantes. En y adjoignant une certaine quantité de notes et de rapports que nous avions recueillis aux Archives nationales lors de notre travail d'ensemble[1] et que nous avions réservés, nous nous trouvons aujourd'hui en état de présenter au lecteur un nouvel exposé de l'organisation et des opérations de la direction générale de l'imprimerie et de la librairie (c'était alors le nom

1. Voir *la Censure sous le premier Empire*, chez Perrin, in-8°.

Digitized by Google

officiel de la censure) pendant la période qui comprend les années 1810 à 1815. On verra qu'à la censure politique les censeurs ont essayé d'ajouter une sorte de critique littéraire, ce qui n'est peut-être pas le résultat le moins piquant de nos recherches.

Un mot d'abord sur la direction générale, sur son administration et ses modes de procéder.

I

Le 5 février 1810, un décret, longuement débattu en Conseil d'État devant l'empereur, institua une direction générale de l'imprimerie et de la librairie. Le directeur général était un personnage. On lui donnait une escorte de six auditeurs et de quinze à vingt censeurs, sans compter les inspecteurs, les commissaires et les employés subalternes. Le décret régissait à la fois les imprimeurs, les libraires, et par là même les éditeurs et les auteurs. A dater du 1er janvier 1811, le nombre des imprimeurs allait être limité dans chaque département, et celui des imprimeurs à Paris réduit strictement à soixante. Le brevet d'imprimeur était délivré par le directeur général, sous l'approbation du ministre de l'intérieur. Ce brevet était enregistré au tribunal civil du lieu de l'impétrant, lequel prêtait serment de ne rien imprimer de contraire aux devoirs envers le souverain et à l'intérêt de l'État. Les libraires, eux aussi, étaient obligés d'être brevetés et assermentés. Les brevets ne pouvaient être accordés qu'aux libraires ayant justifié de leurs bonnes vie et mœurs, ainsi que de leur attachement à la patrie et au monarque. Les contrevenants à ces dispositions étaient menacés d'être traduits devant les tribunaux et punis suivant les rigueurs du Code pénal. Chaque imprimeur était tenu de posséder un livre coté et paraphé par le préfet. Ce livre, renfermant par ordre de date le titre de chaque ouvrage et le nom de l'auteur, devait être présenté à toute réquisition et visé par tout officier de police.

Voici maintenant quelles étaient les prérogatives du directeur général. Il pouvait, *si bon lui semblait,* ordonner l'examen de chaque ouvrage et surseoir à l'impression, indiquer à l'auteur les changements ou suppressions jugés nécessaires et, sur son refus, défendre la vente de l'ouvrage, faire rompre les formes et saisir les feuilles ou exemplaires déjà imprimés[1]. Lorsque le directeur général estimait qu'un livre intéressait quelque partie du service public, il en prévenait le ministre compétent ; sur sa demande, il en ordonnait l'examen. Après une réclamation de l'auteur, il prescrivait un second examen et statuait définitivement, assisté d'un certain nombre de censeurs. Cette mesure libérale ne fut jamais appliquée. Les décisions répressives du directeur général s'appuyaient sur la confiscation et l'amende, outre les peines prononcées par les tribunaux de police sur sa réquisition. Il y avait lieu à la confiscation et à l'amende :

1° Si l'ouvrage paraissait sans noms d'auteur et d'imprimeur ;

2° Si l'auteur ou l'imprimeur n'avait pas fait l'enregistrement et la déclaration préalables ;

1. Pour *l'Allemagne* de Mme de Staël, on n'attendit pas que l'auteur fît les corrections exigées.

Digitized by Google

3° Si l'impression et la publication n'avaient pas été suspendues pendant l'examen de l'ouvrage ;

4° Si l'ouvrage avait été publié sans la permission ou malgré la défense du directeur général ;

5° Si l'ouvrage, imprimé à l'étranger, circulait sans permission ou sans estampille ;

6° Si l'ouvrage était imprimé sans le consentement de l'auteur ou de l'éditeur.

L'imprimeur était contraint de déposer à Paris, à la préfecture de police, et en province à la préfecture du département, cinq exemplaires de chaque ouvrage : deux pour la Bibliothèque impériale, un pour le ministre de l'intérieur, un pour la bibliothèque du Conseil d'État, un pour le directeur général. Les inspecteurs de l'imprimerie et de la librairie, les officiers de police étaient chargés de constater les délits et contraventions. Le produit des amendes et des confiscations, ainsi que le produit des droits sur les livres venant de l'étranger, s'appliquaient aux dépenses de la direction générale. Les censeurs étaient donc intéressés à multiplier le nombre des confiscations pour augmenter leurs revenus. Telle est, en abrégé, la législation draconienne que contenaient les cinquante et un articles du décret du 5 février 1810. L'empereur, qui avait pris une part importante à la discussion et à la rédaction de ce décret, en avait résumé l'esprit dans cette déclaration catégorique : « La société ne doit que la mort à quiconque s'arme pour la déchirer. L'imprimerie est un arsenal qu'il importe de ne pas mettre à la disposition de tout le monde. Le droit d'imprimer n'est pas du nombre des droits naturels. Celui qui se mêle d'instruire fait une fonction publique et dès lors l'État peut l'en empêcher. Il importe peu à l'État qu'un homme qui se fait imprimeur soit capable ou incapable ; mais il lui importe beaucoup que ceux-là seuls puissent imprimer qui ont la confiance du gouvernement. Celui qui parle au public par l'impression est comme celui qui lui parle dans une assemblée ; et certes personne ne contestera au souverain le droit d'empêcher que le premier venu ne harangue le peuple. L'imprimerie n'est point un commerce. Il ne doit donc pas suffire d'une simple patente pour s'y livrer ; il s'agit ici d'un état qui intéresse la politique et dès lors, la politique doit en être le juge [1]. »

En conséquence, l'empereur avait demandé qu'on étouffât dans leur germe les efforts de ceux qui voudraient susciter des troubles. Ce qu'il disait de l'imprimerie, il le disait *à fortiori* des auteurs et lui, qui jusqu'en 1810 avait paru s'opposer au rétablissement de la censure, il réclamait officiellement des censeurs. Il était arrivé, par le décret du 5 février, à limiter le nombre des imprimeurs, à soumettre la presse et la librairie à une surveillance étroite, à armer le directeur général de pouvoirs absolus, à permettre, sur un soupçon, de cartonner, de saisir, d'interdire les ouvrages; d'infliger, sur un simple caprice, des confiscations, des amendes et des emprisonnements ; de soumettre, en un mot, les imprimeurs, les éditeurs et les auteurs aux volontés indiscutables d'une dictature légale.

Le directeur général, qui devait statuer en dernier ressort sur toute publication, devenait ainsi l'arbitre de l'imprimerie et de la librairie, l'arbitre de la

1. Conseil d'État. Séance du 12 décembre 1809.

Digitized by Google

presse. Le 12 février, le comte Portalis fut nommé à ce poste difficile. Son règne dura près d'une année. C'était un esprit distingué et fort cultivé. Fils de l'éminent Portalis, le ministre des cultes, il était arrivé au Conseil d'État, et par ses travaux assidus, par son intelligence, il avait rapidement attiré l'attention de l'empereur. Ses opinions favorables à l'établissement d'une censure rigoureuse le désignèrent au choix de Napoléon pour les fonctions de directeur général. Il avait soutenu, dans la discussion au Conseil d'État, que « le droit d'imprimer était subordonné au droit qu'avait le gouvernement d'en empêcher les abus ». Toute la théorie d'un régime autoritaire était résumée dans cette déclaration. Aussitôt nommé directeur général, il avait pris ses fonctions comme il prenait toutes choses, c'est-à-dire au sérieux, et traité durement les auteurs, les imprimeurs et les libraires. Mais ce zèle et cette rigueur ne l'empêchèrent pas de subir bientôt lui-même une disgrâce complète. Voici quelle en fut la cause. Le pape Pie VI, prisonnier à Savone, refusait de donner l'institution à vingt-deux évêques nommés par l'empereur. Malgré la défense du souverain pontife, le cardinal Maury alla occuper le siège de l'archevêché de Paris. Pie VI envoya un bref qui interdisait au chapitre de la cathédrale de recevoir le cardinal Maury. Portalis laissa imprudemment publier le bref, ce qui exaspéra Napoléon. Le 15 janvier 1811, le Conseil d'État étant réuni, l'empereur entra à l'heure accoutumée. « Il s'assit, rapporte le duc de Broglie qui avait vu la scène, il prit son binocle et en dirigea les deux branches sur M. Portalis. Cela fait, il appela sur l'ordre du jour une première affaire et la mit en discussion, interrogeant pour qu'on lui répondît. Après avoir renouvelé ce jeu plusieurs fois, comme un chat qui guette une souris, il se tourna vers l'archichancelier et lui demanda si M. Portalis était là. Celui-ci s'étant incliné affirmativement, il s'élança sur sa victime comme un oiseau de proie et la secoua, pour ainsi dire, pendant plus d'une heure et demie, sans lui laisser ni le temps de répondre, ni presque celui de respirer. Enfin, quand son vocabulaire d'invectives fut épuisé et que l'haleine lui fit défaut, il termina par cette apostrophe foudroyante : « Sortez de mon Conseil, que je ne vous voie « plus ! Retirez-vous à quarante lieues de Paris !... » Le pauvre M. Portalis, qui n'avait pu saisir un intervalle pour placer deux mots, ne se le fit pas dire deux fois ; il sortit à pas pressés, laissant sur sa petite table un portefeuille à demi ouvert et son chapeau[1]... » Napoléon l'exila aussitôt et lui enleva toutes ses dignités. Ce ne fut que deux ans après qu'il le rappela et le nomma premier président de la cour d'Agen. Le successeur de Portalis à la place de directeur général de l'imprimerie et de la librairie fut le général baron de Pommereul. Jusqu'à la chute de l'Empire, il y apporta la même rigueur, mais moins de connaissances littéraires. Il fut secondé dans sa besogne contre les écrivains par un autre général, Savary, duc de Rovigo, ministre de la police. Les journaux, les livres, les pièces de théâtre n'étaient plus sous le régime des ciseaux, mais sous le régime du sabre. Qu'on songe un peu à cette situation : la littérature confiée aux soins paternels de deux généraux[2] !

1. *Souvenirs du feu duc de Broglie*, t. Ier, p. 122 à 124.

2. Le général de Pommereul fut aussi rudoyé par l'empereur, au retour de Russie. « J'en rougis pour la nation, disait Napoléon, la censure est bien inepte. Pommereul lui-même, tout philosophe qu'il est, n'y voit pas plus clair que son prédécesseur. »

Digitized by Google

La plupart des censeurs, qui avaient escorté Portalis, escortèrent avec le même empressement le général de Pommereul ; plus tard ils déploieront le même zèle vis-à-vis de Royer-Collard et de Villemain. C'étaient les sieurs Lacetelle, Sauvo, Pellenc, Desrenaudes, Schiaffino, Esménard, Lemontey, d'Avrigny, de Dampmartin, Johanneau, Tabaraud, Salgues, Demanne, Vanderburg, Beaulieu, Delasalle, Dumont, Janson, Riccius, Brousse-Desfaucherets et le terrible Coupart. Celui-là, il semble qu'on le voie tenant en main les ciseaux, le sabre ou quelque autre instrument tranchant, et coupant, taillant, rognant sans cesse. Infortunés censeurs ! la caricature, pour venger les écrivains, va les représenter armés de gigantesques ciseaux ou couperets, la visière verte sur le front, lacérant des journaux et des livres, poursuivant des auteurs affolés, tandis que des hiboux et des chauves-souris, leurs oiseaux préférés, volent lourdement autour d'eux... Mais il ne faut pas croire qu'ils se résignent à accepter ces fonctions par une triste nécessité ; ils en sont fiers, si l'on en juge par la lettre suivante que l'un d'entre eux, Delasalle, écrivait le 20 avril 1810 à Portalis :

« Monsieur le comte,

« Je viens de recevoir l'expédition que vous m'avez fait l'honneur de me transmettre du décret du 13 avril 1810, par lequel Sa Majesté m'a nommé censeur impérial. Un zèle et un dévouement sans bornes sont les seuls moyens que j'aie de répondre à cette marque honorable de confiance. Mais les lumières que je puiserai près d'un chef tel que vous et votre bienveillante indulgence rassureront les premiers pas que je vais faire dans cette carrière délicate.

« Daignez recevoir[1], etc. »

Ne croirait-on pas entendre les vagissements d'un faible nourrisson des Muses ou les soupirs d'un jeune et intéressant disciple de l'abbé Delille ? Que dire de cette humilité qui « va puiser des lumières » auprès d'un chef éminent et qui implore sa bienveillante indulgence pour « rassurer ses premiers pas » ? Nous parlions tout à l'heure de la caricature. Cham ou Gavarni auraient fait merveille en figurant « les premiers pas d'un censeur dans sa carrière délicate » ! N'accusons cependant pas trop Delasalle, car, chargé d'examiner l'*Allemagne* de Mme de Staël, il se borna à demander une dizaine de changements, tandis que la direction générale et le ministre de la police exigèrent la suppression intégrale du livre.

Les censeurs touchaient un traitement annuel de 1,200 francs, ce qui eût été plus que modeste, s'ils n'eussent obtenu en même temps une rétribution proportionnelle à leurs travaux sur les fonds de la direction générale. Or, comme cette direction était en très grande partie alimentée par les confiscations, les amendes et le produit des saisies faites sur la librairie et la presse, on peut établir que les censeurs vivaient au détriment des écrivains dont ils scrutaient les ouvrages. C'était un vrai fonds de reptiles. Outre les censeurs spéciaux, la police avait à elle un bureau dit de l'*Esprit public*, où se trouvaient entre autres Étienne, Jay, Tissot, Arnault, Michaud, Jouy, Sauvo, de Montlosier, le baron Trouvé et Barère. Oui, l'affreux Barère, le pourvoyeur de la

1. *Revue rétrospective*, 1835, t. III.

Digitized by Google

guillotine, était aujourd'hui le pourvoyeur de la police. Après avoir dénoncé les hommes politiques, il dénonçait les hommes de lettres. Comme on l'a dit, il ne pouvait se passer de rapporter. Mais les autres !... Ce métier surprendrait beaucoup, si l'on ne savait qu'alors il ne paraissait pas déshonorant de mettre son talent au service des policiers. Nous avons fait du chemin depuis. Mais, en 1810, plus d'un considérait comme un honneur d'aller déjeuner et dîner avec le ministre de la police et d'en recevoir des gratifications pour avoir dénoncé ou abîmé ses confrères.

L'empereur avait eu une plus haute idée des censeurs Qu'on lise les différents projets qu'il s'est fait présenter à ce sujet, de 1808 à 1810, et l'on verra qu'il les voulait honorables et honorés. « L'exercice de la censure, disait-il en 1808, doit être confié à un corps de magistrats et non à la police. La police est un moyen extrême qu'on ne doit pas employer dans la marche habituelle de l'administration. » Malgré cette observation, la police faisait main basse sur les livres, les pièces et les journaux. L'empereur s'en plaignait en 1809 : « La presse qu'on prétend libre est dans l'esclavage le plus absolu. La police cartonne et supprime, comme elle le veut, les ouvrages. Rien de plus irrégulier, rien de plus arbitraire que ce régime. » Aussi désirait-il des censeurs choisis, des magistrats en quelque sorte. « La surveillance de la presse, ajoutait-il, sera beaucoup mieux dans un collège de magistrats. Le tout est de l'organiser sagement et de ne pas laisser subsister plus longtemps l'arbitraire. » Mais parfois il reculait devant l'établissement définitif de la censure. Il s'en défiait. « Un corps censorial, méconnaissant la pensée du gouvernement, craindra toujours de n'en pas faire assez et par conséquent en fera toujours beaucoup trop. » On aurait dit qu'il semblait prévoir l'immense série de sottises qui se préparait. Il allait jusqu'à redouter le nom même de l'institution. « Il faut, disait-il encore en 1809, éviter le mot de censure dans le décret. On pourrait donner au corps qui sera formé le nom de tribunal de l'imprimerie. » Ce nom lui déplaît à son tour. Il y substitue la dénomination de tribunal de censure. Il définit alors lui-même la censure. « C'est, dit-il, le droit d'empêcher la manifestation d'idées qui troublent la paix de l'État, ses intérêts et le bon ordre. » Cette définition faite, il veut que la censure soit appliquée avec modération, avec intelligence. Il en écarte absolument la main de la police. « Cette législation, déclare-t-il, serait antisociale qui, chez une grande nation, soumettrait l'imprimerie tout entière à la police. » Et en 1810, dans les débats qui précèdent l'adoption du décret, il fait remarquer une fois de plus qu'il est indispensable de protéger les auteurs et les imprimeurs contre l'arbitraire de la police. « Qui garantira, ajoute-t-il, les gens de lettres des vexations de la police, si leurs plaintes ne peuvent parvenir que par elle ? » Mais, malgré ces bonnes intentions et ces déclarations bienveillantes, la police reste ce qu'elle était auparavant : maîtresse du sort des écrivains et des éditeurs. Un exemple est célèbre entre tous. La censure, grâce à certaines modifications et suppressions, croit autoriser la vente et la circulation de *l'Allemagne*. Savary, avec la politesse d'un huissier qui conduit un débiteur en prison, malmène Mme de Staël et la condamne à un exil impitoyable. Quant au livre, on sait ce qu'il en fit. Si la direction générale et le ministère de la police se chamaillèrent quelquefois, ce ne fut pas pour adoucir le sort des auteurs, mais pour lutter de sévérité et

Digitized by Google

d'arbitraire à leur égard. On verra bientôt ce que Napoléon lui-même pensait de leurs rigueurs. Il y a un mot qui revient sans cesse sur ses lèvres à propos des censeurs, c'est « leur bêtise ». Il faut reconnaître qu'il est fréquemment justifié.

II

Toutes les semaines, la direction générale faisait dresser un bulletin où figuraient, avec un numéro d'ordre, le rapport sommaire de chaque censeur et la décision du directeur général. Le personnel des bureaux s'accrut rapidement. De huit censeurs on passa à vingt. On les flanqua de six auditeurs au Conseil d'État, de quatre chefs de bureau, d'un commissaire de police, de six inspecteurs à Paris, de vingt-quatre inspecteurs en province, de vingt-cinq commissaires aux frontières, sans compter un nombreux attirail de commis. Tout ce monde famélique, qui formait un petit ministère, voulut justifier son avidité et sa raison d'être en tombant à bras raccourcis sur les malheureux écrivains. Nous allons passer en revue de curieux rapports, qui jusqu'ici avaient, pour une certaine partie, échappé à nos investigations. Ils peuvent être examinés sous deux aspects principaux : la politique et la critique littéraire. Car si les censeurs mettent un soin attentif à proscrire toute allusion désagréable au gouvernement, ils se croient aussi en droit de diriger l'esprit public et ils ajoutent à leurs ciseaux impitoyables la lourde férule du régent.

Les ouvrages qui traitent de la Révolution et de l'ancienne monarchie sont l'objet d'une attention scrupuleuse. Ainsi *les Tombeaux du* XVIIIe *siècle* sont interdits « parce qu'il est inutile d'évoquer de pareilles ombres, à commencer par le tombeau de Louis XVI, dont il semble qu'on se plaise plus que jamais à rappeler le souvenir ». Pour la même raison, on saisit *les Prisonniers du Temple, le Cimetière de la Madeleine, la Correspondance de Louis XVI, les Pensées et Maximes de Louis XVI, les Mémoires justificatifs pour Louis XVI, l'Histoire de Louis XVI, les Mémoires de Mesdames, tantes du roi; les Ludoviciana, les Mémoires de la princesse de Lamballe, la Vie de Mme Élisabeth,* etc. Les plus innocents ouvrages ne trouvent pas grâce devant la férocité des juges. On saisit *le Jeu des rois,* composé par M. l'abbé Vuillem, car la famille du grand dauphin, Louis XVI et les siens, y gagnent un trop grand nombre de jetons : « Si ce moyen est excellent, dit le censeur, pour graver dans l'esprit des enfants les souvenirs qu'on veut leur inculquer pour leur apprendre à aimer et à admirer le nom de leur souverain, il faut s'en servir et les appliquer à d'autres personnages. Le directeur général a pensé que de tels livres devaient désormais être faits dans un autre esprit; qu'il importait de former la jeunesse aux sentiments d'amour et de fidélité qu'elle doit à la dynastie présente, et qu'il fallait écarter de la circulation tout ce qui pouvait tendre à rappeler des souvenirs ou faire renaître des affections qui blessent les intérêts de l'État. »

Dans *les Synonymes français,* de Leroi de Flogis, on a retranché des allu-

Digitized by Google

sions au sort de Louis XVI, à la misère des rentiers de l'État, au 10 août, au 2 septembre, au 13 vendémiaire, à la captivité de Pie VI. « On a fait disparaître toutes ces sottises doublement inconvenantes dans un pareil cadre. » Turgot est mis à l'index et Dupont de Nemours, qui publie ses œuvres, est lui-même morigéné. « On a cru qu'on ne pouvait laisser imprimer, même sous le nom de Turgot, des préceptes donnés aux philosophes sur la meilleure manière à suivre pour attaquer la monarchie... » M. Cizos, avocat, n'a pas la permission de dire dans la publication de ses *Procès criminels* « que l'intrigue effaça son nom de la liste des magistrats après l'époque du 18 brumaire ». M. Grouber de Groubenthall, qui a été si bien ridiculisé par Rivarol, a voulu faire *le Parallèle politique des souverains les plus célèbres;* mais il ne recueille pas le fruit de ses efforts et de ses louanges. Il a désiré prouver que Napoléon méritait le titre de Grandbien mieux que Sixte-Quint, Henri IV, Cromwell, Louis XIV, Pierre Ier, Charles XII et Frédéric II. Cela ne suffit pas. « Dans ce parallèle, observe la censure, on ne trouve pas de traces de savoir et de goût. L'opinion de l'écrivain n'est pas assez franche. Entouré de débris d'un vieille admiration pour les derniers règnes, il ne conserve plus de couleurs pour peindre le siècle présent et les prodiges que nous voyons tous les jours. » Dans la *Notice historique sur la ville de Clisson,* les passages relatifs aux troubles de la Vendée sont effacés. Le critique Geoffroy, fort bien en cour cependant, ne peut lui-même sauver son article *Mahomet.* « Il est écrit d'un ton qui ne peut plus se supporter, parce que les partis qui ont déchiré la France ne sont plus en présence. » Dans *les Mélanges de littérature* de l'abbé de Lévirac, la philippique appelée Chersonèse et la harangue des Scythes à Alexandre sont rayés comme renfermant des allusions dangereuses. On invite Jomini à revoir *les Campagnes de la Révolution* « afin de raconter les faits sans exagération, d'énoncer les principes sans déclamation et employer le plus de ménagements possibles, quand il cite les noms des souverains ». M. Guy-Marie Scellier reçoit communication du procès-verbal suivant à propos de ses *Annales françaises :* « J'ai supprimé, lui dit-on, tout le récit du procès du Collier. Je crois qu'il y aurait de l'imprudence à reparler aujourd'hui de cette affaire qui est appréciée depuis longtemps. J'ai supprimé des dénominations injurieuses, telles que celles-ci : conjurés, factions. » Un autre censeur est plus radical que le précédent. Voici sa décision sommaire sur un ouvrage intitulé *le Règne de Louis XVI :* « J'ai supprimé tout ce qui concerne particulièrement la personne de Louis XVI. » Un autre retire des *Éphémérides politiques* de M. Noël l'histoire du 18 brumaire, « dont la publication offrait des inconvénients assez graves ». Celui-ci, dans *la Correspondance d'un émigré français* de Victor Laisné, enlève le mot *émigré* « qui donne une couleur trop passionnée à l'ouvrage ». Celui-là exige la remise en œuvre de la notice sur le général Championnet, car l'auteur ne parle que de République : « Nous sommes trop voisins de ces temps d'orages (on était en 1812) pour rappeler ainsi sans tact et sans mesure des principes qui ne sont plus heureusement ceux du gouvernement. » Dans la *Biographie universelle,* à l'article « Charlotte Corday », on retranche l'admirable interrogatoire de cette fille sublime « parce qu'il est inutile et tout à fait déplacé ». On ordonne la refonte de l'article « Cromwell » et de l'article

Digitized by Google

« Crillon ». Marie-Joseph Chénier est soumis, lui aussi, à la censure pour ses *Œuvres inédites*. On corrige *Nathan le Sage*, on supprime *le Camp de Grandpré*, on retranche ce vers dans *Ninon* :

Un roi même à confesse a besoin d'un flatteur!

Et dans l'épisode d'*Olinde et* de *Sophronie*, de Rivarol, on raye également ce vers :

Lorsqu'il flatte César, peut-il être sincère?

Les dictionnaires sont l'objet de la plus rigoureuse surveillance. Dans le *Dictionnaire universel* de Prudhomme, on réduit l'article *Louis XVI* « au pur énoncé des faits ». Le dictionnaire de Boiste fut expurgé en plusieurs endroits. Au moment où une nouvelle édition se préparait, M. Portalis, directeur général de l'imprimerie et de la librairie, ayant entendu dire que M. Boiste avait eu jadis des démêlés avec la police, voulut, avant de donner son autorisation, savoir ce qu'il en était. Il écrivit au préfet de police Dubois, qui lui répondit le 25 juillet 1810 :

« Monsieur et cher collègue,

« Vous désirez savoir à quelle époque fut prohibée la vente d'une édition du dictionnaire du sieur Boiste, homme de lettres et imprimeur à Paris, et quelles sortes de mesures furent prises relativement à cette édition. Au mois de germinal an XIII, mon collègue, chargé du deuxième arrondissement de la police générale de l'empire, me prévint que, dans le département de la Meurthe, on vendait un ouvrage ayant pour titre : *Dictionnaire universel de la langue française et Manuel d'orthographe et de néologie*, deuxième édition, où se trouvait l'article suivant :

« SPOLIATEUR, s. m. *Spoliator*, qui dépouille, qui vole. — Spoliatrice, s. f. — *Buonaparte*.

« Cette édition, avouée par le sieur Boiste, qui en était l'éditeur, contenait effectivement cet article. Je la fis mettre sur-le-champ sous les scellés. Le sieur Boiste déclara qu'il n'avait ajouté le nom de *Buonaparte* à l'article en question que parce que le mot *spoliatrice* était neuf, qu'il était de l'empereur et que Sa Majesté l'avait employé en parlant de l'Angleterre. Il fit observer au surplus qu'il existait dans le même dictionnaire six autres mots nouveaux qui étaient de Sa Majesté, et qu'à chaque article il avait également ajouté le nom *Buonaparte*. Cette explication parut satisfaisante, et il fut constant que le sieur Boiste n'avait point eu de mauvaise intention. En conséquence, Son Excellence le ministre de la police générale décida, le 9 germinal an XIII, sur mon rapport du même jour, que les scellés seraient levés, qu'il serait fait un carton à l'endroit indiqué, à cause des étrangers et même des Français qui ne connaissent pas ce que c'est que *néologie*. Le carton fut fait de suite, et l'ouvrage, qui paraissait depuis l'an XI, fut remis dans la circulation.

« Recevez, etc.

« DUBOIS[1]. »

1. *Revue rétrospective*, t. Ier, 1833.

Digitized by Google

Ce n'était pas seulement le nom de Bonaparte qu'il convenait de respecter, mais encore les noms de personnages français ou étrangers. Dans les lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole, on biffe certains passages « pour ne blesser en rien les égards dus au gouvernement et à quelques personnes encore vivantes ». Le sieur Pietri a dit, dans *les Lettres d'un jeune Corse,* que l'empereur était digne de renverser les rois. Le censeur biffe ces derniers mots, car « l'empereur ne renverse pas les rois, il renverse ses ennemis ». M. Leschevin a cité, dans *Un voyage à Genève et à Chamonix,* les vers suivants qu'il a copiés sur le registre tenu par le berger du Montanvert :

Ah! je sens qu'au milieu de ces grands phénomènes,
De ces tableaux touchants, de ces terribles scènes,
Tout élève l'esprit, tout occupe les yeux...
Le cœur seul un moment se repose en ces lieux.

Le censeur, qui semble avoir prévu les mésaventures de M. Périchon, refuse d'autoriser la publication de ces vers, car ils sont de Sa Majesté l'impératrice Joséphine. Ils ne peuvent circuler sans sa permission.

Un auteur vient d'écrire *les Promenades d'un désœuvré dans la ville de Saint-Pétersbourg.* Le censeur trouve que les Russes y sont fêtés hors de propos. Il allait user de rigueur, mais il réfléchit « qu'on peut bien, en temps de paix, laisser louer les Russes chez une nation dont le souverain a la glorieuse habitude de les battre en temps de guerre ». Par contre, on élimine le récit des atrocités commises par les Turcs sur nos prisonniers, dans la relation de *la Captivité des Français en Turquie.* La raison en est assez curieuse : « Ces détails ne pourraient être rendus publics que si nous étions prêts à entrer en campagne contre les Turcs et s'il fallait animer la nation et nos soldats contre ce peuple féroce et sans pitié. » Il n'est pas plus permis d'attaquer notre armée. Le censeur, qui a examiné l'*Histoire de l'indépendance des États-Unis,* fait cet aveu : « J'ai supprimé au tome II cette phrase : Il appela l'attention « sur l'imprudence d'adopter la coutume, devenue générale en Europe, d'entre- « tenir de grandes armées de ligne, fléau du gouvernement et principal instru- « ment de l'esclavage des peuples. » Dans la correspondance de Grimm, on a rayé des personnalités offensantes pour les parents de quelques personnes distinguées de ce temps. L'*Histoire du général Monk*, à la veille de paraître, est suspendue en mai 1812. « Le nom de Monk, est-il dit, a été souvent prononcé de nos jours. La malveillance est toujours attentive à recueillir ce qui peut la flatter ou l'encourager. Le souverain est absent... » Même décision pour les *Mémoires de Mme Clarke.* En voici le motif, qui est original : « Que les princes et les rois aient des maîtresses, qu'ils subissent comme les autres hommes le joug des faiblesses humaines, c'est un mal inévitable qu'un homme sage doit se contenter de déplorer ; mais craignons de dégrader la dignité des rois en révélant leurs faiblesses. Les monarchies ne sont pas assez vieilles aujourd'hui pour les exposer au choc trop puissant des pamphlets. » La tragédie *les Polonais,* de M. de la Montagne, contient les mots : « liberté, tyrannie, peuple et tyran ». Le censeur dit avec une touchante naïveté : « Je les ai supprimés, car ils ne conviennent ni au pays ni au peuple polonais. » Dans l'*Histoire de la guerre entre la France et la Russie*, par Beccatini, on enlève « quel-

Digitized by Google

ques passages offensants pour nos alliés les Autrichiens ». Mais alors qu'on se hâte. Ceci est écrit le 17 novembre 1812 et bientôt l'Autriche va se tourner contre la France, profiter de ses revers et lui donner le coup de pied de l'âne. D'autre part, les *Lettres russes* du général baron d'Utray sont interdites « comme trop favorables à la Russie ». Nougaret a cru trouver un excellent titre sous cette rubrique : *Beautés de l'histoire de la Russie.* Ordre lui est donné de supprimer le mot *Beautés. La Divine Comédie* elle-même n'est pas plus épargnée, « et plusieurs détails inutiles relatifs aux Vêpres siciliennes », sont prudemment retirés. Un auteur a osé intituler son livre : *Des moyens de consolider le gouvernement démocratique.* Ce serait presque une œuvre révolutionnaire. Elle ne sera lancée dans la circulation que sous ce titre nouveau : *Des moyens par lesquels on a cherché à consolider,* etc. *Le Rosier des guerres* de Louis XI n'échappe pas à l'œil vigilant des censeurs. Ils exigent le retranchement du chapitre III intitulé : « l'Antiquité de la race. » Ils exigent aussi une seconde réfection de la notice sur le général Championnet, parce que l'auteur ne parle que de République; ils veulent l'obliger à effacer et « la cause de la liberté et les torches républicaines »; et pris de pruderie soudaine dans l'examen de cet ouvrage, ils demandent le remplacement des mots : « Vénus aux belles f..... » par « Vénus Callipyge ».

Les ouvrages religieux attirent sans cesse l'attention de la direction générale. *Les Étrennes religieuses* sont interdites, « parce que les libertés gallicanes y sont immolées à la personne du pape ». *Les Anecdotes chrétiennes* de l'abbé Reyre subissent le même sort, « à cause de ses prétentions ultramontaines les plus opposées aux lois et à notre gouvernement ». On écarte du *Cours d'instructions familières à l'usage des ecclésiastiques* le passage relatif à la persécution récente de la Révolution. « N'a-t-on, disent les censeurs, persécuté que les prêtres? » On rature également de nombreux passages dans *le Christianisme* de Biret, car cet ouvrage contient trop d'animosité contre les scènes malheureuses de la Révolution...

La censure, si barbare en général pour les hommes de lettres, protégeait avec une sorte d'acharnement les écrivains aux gages du gouvernement. De ce nombre était le critique Geoffroy, qui, par son esprit acerbe et son franc parler, s'était attiré force haines. Un jour, Luce de Lancival voulut le satiriser dans un opuscule intitulé *Folliculus.* Le censeur, chargé de l'examen, mit de l'émotion dans son rapport : « Si l'on veut, dit-il, occasionner un grand scandale littéraire, il faut imprimer un semblable ouvrage. Mais alors on prépare des scènes de désordre... Je crois que le gouvernement désire quelquefois que l'opinion publique soit occupée par un événement qui offre quelque aliment à son avide curiosité, mais je pense que la publication du poème produirait un effet contraire à celui que l'on s'en est promis... Sera-t-il donc permis de courir sus à M. Geoffroy et de le déchirer avec une sorte de férocité?... » Le censeur redoutait les réponses, les récriminations, les accusations, les pamphlets, etc. *Folliculus* fut donc interdit. Mais, trois mois après, un sieur Bouvet reprend l'ouvrage de Luce de Lancival sous le titre de *Folliculi.* Ce pluriel semble singulier. On refuse également à son travail l'autorisation de paraître. Il est offensant pour le *Journal de l'Empire* qu'il accuse d'astuce, de plagiat, d'hypocrisie, de lâcheté, de haine. Un sieur Raoul, dans ses *Fragments philosophi-*

Digitized by Google

ques et littéraires, appelle Geoffroy « le grand juge ». Cette plaisanterie est anodine, mais elle choquerait Geoffroy. Donc il faut la passer sous silence. Par contre, on tolère dans l'étude de Salgues sur *Paris* le chapitre intitulé « le Geoffroi ». Le censeur, qui connaît l'ornithologie, en donne gravement une raison amusante : « On s'est assuré que le geoffroi dont il est question est un oiseau qui porte ce nom dans le nouveau dictionnaire d'histoire naturelle. » Ce n'est pas seulement Geoffroy qu'on défend, c'est Fiévée, c'est Pariset, c'est Palissot. Ainsi, dans la correspondance de Grimm, « on adoucit des passages désagréables pour M. Palissot ». Le censeur fait suivre ces corrections de cette étonnante remarque : « Après avoir vu devant moi l'empereur et les grands intérêts de la politique et de la morale, j'ai fait, pour le reste, avec mon bon sens, comme il m'a guidé ! » Il laisse cependant paraître un écrit « fait pour affliger M. de Chateaubriand » : *la Lettre à M. le comte de B...*, par Charles Hys, mais il a soin d'affirmer qu'il n'y a rien trouvé « qui offense le gouvernement ».

Ce censeur n'est qu'un vulgaire Prudhomme, les autres se croient des Aristarques. Ils veulent, tout en défendant les intérêts de l'État et de la société, faire de la critique littéraire et régenter les écrivains. Ils essayent d'écrire leurs rapports avec esprit ; ils espèrent qu'ils seront remarqués par le directeur général. « Les censeurs, si dangereux en politique, dit Chateaubriand, deviennent des critiques en littérature. Ils ont leurs coteries, leurs haines, leurs amours ; ils coupent et tranchent à leur gré, permettent ou refusent d'annoncer les nouveaux et les anciens écrits, effacent certains noms, biffent les éloges de certains ouvrages ; ils interdiraient le feu et l'eau à Racine et accorderaient le droit de cité à Cotin[1]. »

Ainsi, à propos d'un *Essai philosophique sur l'homme*, par Chatel, l'un d'eux fait cette observation : « On y trouverait bien çà et là des maximes et des réflexions qui blesseraient certaines vérités et manqueraient de justesse, mais il faut livrer aux enfants des hommes ce qui y est abandonné depuis le siècle de Salomon. » Un autre, examinant une traduction de Dante, remarque que le génie du grand poète italien « tient de la nature des météores !... » Un recueil de *Vers et devises pour les bonbons* n'a donné lieu à aucune observation, n'étant qu'un « simple essai d'application de la poésie à l'art du confiturier ». *Le Tombeau d'Annette* mérite une analyse émue : « Un mari qui aimait sa femme a eu le malheur de la voir succomber à une maladie de langueur. Il s'occupe de cette perte douloureuse, et ce sujet, en lui rappelant les vertus d'une épouse chérie, lui fournit l'occasion de les décrire et lui inspire en même temps quelques réflexions mélancoliques. » Les censeurs sont moins galants avec Mme de Genlis. « Sous ce titre : *De l'influence des femmes sur la littérature française*, on pourrait imaginer que Mme de Genlis a médité son sujet et qu'elle va nous apprendre ce qu'elle n'a pas songé à faire... Ce n'était guère la peine d'écrire ce qu'on trouve partout. Écrire est donc aussi une maladie[2]. »

1. *Marche et effets de la censure.*

2. Auger, le futur censeur de la Restauration, avait cruellement attaqué Mme de Genlis dans *le Journal de l'Empire*. Elle lui répondit par deux virulentes brochures. Auger fit alors pa-

Digitized by Google

Un poète ou se disant tel a composé des vers sur *le Temple aux mille colonnes*, café du Palais-Royal, où se trouve une jolie femme qui attire tout Paris. « Le poème est aussi mauvais qu'il soit possible. Mais ce n'est pas un motif pour empêcher un poète à s'exposer aux sifflets, quand il consent à les braver. » L'auteur de *Nouvelles recherches sur l'origine des pyramides d'Égypte* s'attire ce jugement sévère et concis : « Tissu d'absurdités qui visent à l'illuminisme. » Le directeur général ajoute en marge du rapport : « C'est une extravagance, mais cela ne trouble personne. — Laisser passer. » Mme Adèle Chemin a écrit l'*Histoire de Mme de Palastro*. « Le but de ce roman est d'apprendre aux femmes à ne point rougir de leur âge et à ne point avoir de prétentions surannées. Cela seul vaut un sermon. Il y a longtemps qu'on le prêche en vain. Il serait beau qu'on dût une conversion générale au roman de Mme Chemin, mais il y aurait de la présomption à l'espérer. » Un sieur P. M... a composé un *Recueil d'anecdotes* « sans sel, sans intérêt, dit le censeur. Il semble cependant qu'un mauvais ouvrage peut être mis au nombre des livres dont on permet la publication pour alimenter les papeteries nationales ». Mme Dufrény reçoit l'autorisation de publier *la Femme auteur*, « parce qu'aucune scène n'y blesse le respect dû au gouvernement ». Le *Compendium de l'Administrateur* obtient la même faveur, avec cette mention : « Il y a du courage à écrire un ouvrage semblable. »

L'ouvrage de M. Fernando *sur le peuple hébreu* est soumis à des ratures, « parce que ce livre doit attirer sur l'auteur une suite incalculable d'injures et de malédictions, seul genre de persécutions qui puisse être à redouter sous le règne généreux de Sa Majesté ». M. Dubournais a écrit *le Temple de la Sagesse*. « On ne lui fait aucune objection, car la nécessité de soutenir une femme et huit enfants a rendu M. Dufournais écrivain malgré lui. » *Le Voyage au château de Pescheré* soulève de vives critiques. Ouvrage médiocre, dépourvu de sel, d'imagination, etc. « Mais que dire à un auteur qui ne choque en rien le gouvernement? » Barère, qui est devenu M. Bertrand Barère de Vieuzac, reçoit force compliments pour la traduction du *Nouveau voyage de Griffith dans la Turquie d'Europe*. « M. Barère a donné une grande preuve de goût en choisissant de préférence un semblable ouvrage pour le présenter au public. » M. Eusèbe Salverte a écrit une tragédie en cinq actes, sous le titre de *Phédosie*. La censure entre en collaboration avec lui. « Il a été convenu avec M. le comte d'Hauterive que, dès ce moment (nous sommes en juillet 1812), M. Salverte devrait s'occuper à introduire dans sa tragédie le personnage anglais, qui joue en effet un rôle odieux dans l'événement rapporté par Gorani. Comment l'auteur n'a-t-il pas compris que Narcisse était un personnage nécessaire dans la tragédie de *Britannicus* et qu'il nous serait agréable de voir un Néron russe porté au crime par les suggestions d'un Narcisse anglais? » Michaud, pour son *Histoire des Croisades*, reçoit force coups d'encensoir. On remarquera avec quelle grâce ils lui sont envoyés. « C'est un poète distingué qui acquiert une palme nouvelle dans la carrière épineuse où une muse plus grave demande un ton de sagesse étranger à la poésie. » Un habitant de Brives-la-Gaillarde demande à

raître un nouvel écrit sous ce titre prétentieux : *Ma brochure en réponse aux deux brochures de Mme de Genlis*.

Digitized by Google

publier *les Perles de l'esprit*, poésie champêtre qui commence par ces deux vers, deux perles :

Né dans cette vallée où descend la Corrèze
A Brive, où le contour n'offre rien qui déplaise...

Le poème est autorisé, car s'il contient des idées ridicules et absurdes, il n'offre rien de dangereux pour le gouvernement. C'est la phrase consacrée. La princesse Galitzin, qui a composé le roman de *Mélise*, reçoit la même autorisation ; mais on lui fait le reproche d'avoir dit « qu'elle n'arrosera jamais un bonheur des larmes d'une autre femme ». *La Prise du Caire*, poème en seize chants d'Aillaud, est soumis à de nombreuses corrections. On remplace le titre *la Prise du Caire* par *l'Égyptiade*. On supprime ce vers :

Une reine t'attend pour t'offrir ses hommages.

Car « il n'est pas possible de laisser parler ainsi de l'aïeul de Sa Majesté l'impératrice ». On raye cet autre vers :

Kléber dont Adonis eût envié les charmes.

Le censeur (que nous croyons être d'Avrigny) veut bien nous affirmer que « ce général était beau comme Mars peut-être, mais non pas comme Adonis ». Il ajoute d'ailleurs qu'il n'a lu le poème que par devoir. M. de Bonald, pour ses *Considérations sur les questions fondamentales de la philosophie*, obtient dix grandes pages de rapport. On le félicite « d'être une sentinelle vigilante du ministère de la pensée; de faire paraître une composition distinguée à une époque où les bons livres sont trop rares et où les défenseurs des idées d'ordre et de soumission semblent mériter davantage l'appui spécial du souverain et de ses ministres ». Ceci est dit le 14 janvier 1813 et doit apaiser la rancune du philosophe, dont on avait brutalement supprimé la *Législation primitive*. M. Joseph Bancel a décrit *l'Italie et ses merveilles*. On déclare que cet ouvrage appelle l'attention, parce qu'il est proprement relié et doré sur tranches. La préface des *Mémoires de la princesse Caroline de Brunswick* a choqué le censeur. « Je n'ose pas, dit-il, confier à M. Dentu, qui n'est peut-être pas un homme discret, quels sont les sacrifices que l'on désire du traducteur. Il serait donc plus à propos que M. Dentu vînt lui-même m'inviter à faire comme pour lui une espèce de préface propre à être substituée à celle du traducteur. » Un autre censeur refuse à M. Le Conte l'autorisation de faire paraître *Versailles, Paris et Londres*. C'est un misérable factum. « L'auteur, dit-il, à qui les règles les plus communes de l'*ortographe* (*sic*) sont inconnues, n'a pas même le talent de bien copier. » Voilà-t-il pas un plaisant censeur, qui, dans l'espèce, n'a pas plus d'instruction que sa victime ? Et c'est à ce même Zoïle que l'on confiait l'examen de livres sérieux et bien composés!... Viennent des *Lettres inédites de Mme de Sévigné*. « Rien à supprimer, observe le rapport. Il semble, d'ailleurs, que par le bien que Mme de Sévigné dit de quelque grand-oncle de M. le directeur général, elle ait voulu d'avance l'intéresser en sa faveur! » Le général baron de Pommereul a dû être ravi... *Les Œuvres de M. de la Serrie* attirent à l'auteur ce commentaire : « Quelques-unes des cases du cerveau de M. de la S...

Digitized by Google

sont un peu endommagées. Mais il n'en est pas moins un galant homme, qui surtout aime bien sa femme. Ce manuscrit a un mérite bien rare : il est peint avec une telle netteté que j'ai craint de le gâter en y apposant mon paraphe, et il a fallu toute la rigueur de la loi, pour que je me décidasse à le souiller ainsi des traces profanes et ignobles de ma mauvaise écriture. »

On aurait pu croire que le sort de *l'Allemagne* avait suffi à désarmer les censeurs acharnés sur Mme de Staël. La mise au pilon d'un livre qui avait coûté trente mille francs au libraire Nicole, avait intelligemment rapporté vingt louis, valeur à laquelle on estima le carton sorti de cette opération. Outre la ruine du libraire, le livre avait, comme nous l'avons longuement raconté ailleurs, amené l'impitoyable exil de l'auteur. Ce n'était pas encore assez. Toutes les fois que Mme de Staël offre prise à la censure par ses écrits, les censeurs se jettent sur eux et les dépècent. Cependant l'un d'eux, tout en critiquant, comme on va le voir, cette femme de génie, a le courage de rendre hommage à son tact et à son esprit. C'est presque de l'indépendance, et cela vaut la peine d'être cité : « Le grand article *Cléopâtre* de la *Biographie universelle* — tome IX, rapporte le censeur, a été écrit par Mme de Staël, qui, suivant son usage, en a presque fait un roman. Ce mélange de tendresse et de vanité qui faisait d'elle une personne à deux caractères est présenté avec un talent d'observation et une finesse de tact qui appartiennent plus particulièrement aux femmes et à Mme de Staël plus éminemment qu'à aucune autre. Il est cependant à désirer que la *Biographie universelle* ne compte pas un trop grand nombre de semblables collaborateurs... » Nous pourrions citer d'autres rapports de ce genre où ces messieurs se piquent de savoir et d'esprit, s'imaginant qu'ils sont des instruments indispensables et qu'ils contribuent à la gloire littéraire. Ils jugent de leur haut Voltaire, Mme de Sévigné, Rivarol; ils régentent Chénier, Chateaubriand, M. de Bonald et *tutti quanti*. Mais il faut s'arrêter, car nous nous souvenons du conseil de Virgile :

Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.

Les censeurs ont trop souvent ajouté à leurs critiques les vexations les plus odieuses. Mais s'ils ont pu plier à leurs exigences un grand nombre d'écrivains, ils ne vinrent pas aussi facilement à bout de certains caractères. « Les murs de ce palais, disait Lacordaire le jour de sa réception à l'Académie, n'oublieront jamais que Chateaubriand y entra sans pouvoir prononcer le discours que lui imposaient vos suffrages et que lui commandait sa reconnaissance pour vous. D'autres, comme lui, payaient à leur foi religieuse ou à leur indépendance personnelle cette dette de courage devant la toute-puissance. M. de Bonald méritait que sa *Législation primitive* fût broyée sous le pilon de la censure. Le vieux Ducis, insensible à la victoire, conservait intacte sous ses rayons la couronne de ses cheveux blancs. Mme de Staël expiait par dix années d'exil un silence que rien n'avait séduit. Delille chantait debout les règnes de la nature, et il lui était permis de dire, dans un mouvement d'orgueil légitime :

On ne put arracher un mot à ma candeur,
Un mensonge à ma plume, une crainte à mon cœur. »

Digitized by Google

III

Il est un point cependant sur lequel nous sommes loin d'attaquer les censeurs : c'est celui qui se rapporte aux ouvrages obscènes. Si, en effet, la censure s'était bornée à poursuivre avec rigueur les livres qui offensent la plus vulgaire morale, personne n'aurait pu y trouver à redire; car ces choses-là ne sont pas de la littérature. La censure aurait ainsi rendu à la société des services tels que son nom, au lieu d'être le symbole de l'ignorance et de l'injustice, aurait signifié respect de ce qui est noble, mépris de ce qui est vil. Nous comprenons cela plus que jamais aujourd'hui. Notre littérature, jadis l'honneur et l'admiration de la France et du monde, est salie par de si infâmes productions que, malgré notre aversion innée pour toute censure préventive, nous applaudirions presque à une institution ou à des règlements de police capables d'arrêter l'éclosion d'œuvres malsaines, dont les titres seuls soulèvent le dégoût. Ce ne serait pas là de la censure, mais une utile opération de voirie [1].

Les censeurs du Consulat et du premier Empire ont compris quelquefois la nécessité de nettoyer ces écuries d'Augias; aussi leur accordons-nous à cet égard une approbation que tout le monde partagera.

Ainsi ils ont fait saisir les gravures destinées aux écrits du marquis de Sade. Ils ont surveillé de près les cabinets de lecture à Paris et en province. Le rapport de l'inspecteur de Rouen sur ce sujet est important à citer. Il fait connaître « que la plus grande partie des abonnements sont pris par des jeunes filles appartenant aux classes mitoyennes et inférieures de la société. Les catalogues de ces établissements se composent presque uniquement de titres de romans ou d'ouvrages excessivement licencieux et l'inspection prouve que les livres les plus licencieux sont toujours les plus recherchés. Enfin, les membres du bureau de bienfaisance de Rouen ont remarqué que les filles du peuple, qui recouraient à eux et qui portaient des signes non équivoques d'inconduite, avaient presque toutes été corrompues par ces lectures dangereuses. Les mêmes rapports sont venus d'Orléans. Une dame de charité, portant des secours à domicile, fut fort étonnée de trouver de semblables livres dans les réduits de la misère. « Que voulez-vous, madame, lui répondit-on, ils nous « sensibilisent le cœur. » Les mêmes faits se produisaient à Paris sur une plus large échelle et dans les principales villes de France. « Une surveillance exacte que le directeur général s'occupe à organiser, dit le rapport, remédiera en partie à ces inconvénients. » Elle eut lieu et produisit de fort bons résultats.

Le général de Lassalle avait écrit *le Roman de trois jours*. La censure fut sévère pour lui. Elle appela son livre « une sorte de contes orduriers en vers. Ils ne valent pas, dit l'examinateur, ceux de La Fontaine et sont beaucoup plus libres que ceux de Grécourt et encore moins bien contés. Comme nous sommes riches en ce genre, et que, pour accroître cette richesse, il faudrait au moins faire mieux que ses devanciers, j'ai cru que ce n'était pas le cas de M. de Las-

1. Voir un remarquable article de M. A. de Pontmartin, *Honnêtes gens et livres déshonnêtes*, dans *le Correspondant* du 10 mai 1887.

Digitized by Google

salle. » Le livre fut interdit. Cela ne veut pas dire que la censure proscrivait impitoyablement tout ce qui était un peu osé. Elle a su tolérer des ouvrages légers, parce qu'elle a compris qu'ils n'étaient pas des ouvrages pornographiques. « Les mauvais livres d'un certain ordre, dit un censeur intelligent, sont des pestes dans la société; mais les livres gais ne sont pas du nombre de ceux que le gouvernement libéral d'une grande nation ordonne absolument de réprouver. » Nous comprenons à cet égard la boutade de l'un de nos meilleurs critiques. Lassé dernièrement des froides et tristes conceptions des écrivains naturalistes, il déclarait qu'il trouvait enfin du plaisir à lire Paul de Kock. Il est certain qu'il vaut encore mieux rire de certaines gauloiseries que de bâiller devant des tableaux abjects.

Il est un écrivain dont nous avons écrit le nom tout à l'heure, et qui est la personnification de cette littérature exécrable : le marquis de Sade. Ses aventures sont peu ordinaires. Il fut enfermé, à cause de ses débauches et de ses scandales, pendant vingt-neuf années, dans onze prisons différentes, sous l'ancienne monarchie, sous la Révolution, le Consulat et l'Empire. Ce fut à la Bastille qu'il composa *Aline et Valcourt* et *Justine*. En tête de l'édition d'*Aline et Valcourt*, publiée en 1795, figurait cette indication : « Écrit à la Bastille un an avant la Révolution de France. » *Justine* parut la première en 1791 ; son auteur affectait des sentiments révolutionnaires. Il subsiste de lui ce quatrain adressé à la mémoire de Marat et mis au bas de l'un des portraits du monstre :

Du vrai républicain unique et chère idole,
De ta perte, Marat, ton image console.
Qui chérit un grand homme adopte ses vertus,
Les cendres de Scévole ont fait naître Brutus.

Mais, malgré le certificat de civisme que lui avait délivré la société populaire des Piques, il fut dénoncé comme noble et enfermé aux Madelonnettes. Il n'en sortit que le 6 octobre 1794. Il publia sous le Directoire de nouvelles éditions illustrées de ses romans et il les offrit aux cinq directeurs. Il voulut en faire autant avec le premier Consul, croyant s'attirer ses bonnes grâces. Celui-ci donna l'ordre de l'arrêter. Le 5 mars 1801, on le conduisit à Sainte-Pélagie. De cette prison, il écrivit au ministre de la justice, à la date du 20 mai 1802, cette lettre bizarre :

« *Sade, homme de lettres, au ministre de la justice.*

« Citoyen ministre,

« L'innocence persécutée n'a que vous pour appui. Chef suprême de la magistrature française, c'est à vous seul qu'il appartient de faire exécuter les lois, et d'écarter loin d'elles l'arbitraire odieux qui les mine et les atténue. On m'accuse d'être l'auteur du livre infâme de *Justine*. L'accusation est fausse, je vous le jure au nom de tout ce que j'ai de plus sacré. Massé, imprimeur-éditeur de l'ouvrage, pris sur le fait, est d'abord enfermé avec moi, puis relâché, tandis que l'on continue de me détenir. Il est libre, lui qui a imprimé, qui a vendu et qui vend encore, et moi je gémis... Je gémis depuis quinze mois dans la plus affreuse prison de Paris, tandis que, d'après la loi, on ne peut retenir plus de dix

Digitized by Google

jours un prévenu sans le juger. Je demande à l'être. Je suis l'auteur ou non du livre qu'on m'impute. Si l'on peut me convaincre, je veux subir mon jugement; dans le cas contraire, je veux être libre. Quelle est donc cette arbitraire partialité qui brise les fers du coupable et qui en écrase l'innocent? Est-ce pour arriver là que nous venons de sacrifier pendant douze ans nos vies et nos fortunes? Ces atrocités sont incompatibles avec les vertus que la France admire en vous. Je vous supplie de ne pas permettre que j'en sois plus longtemps la victime. Je veux être libre ou jugé. J'ai le droit de parler ainsi. Nos malheurs et les lois me le donnent, et j'ai lieu de tout espérer, quand c'est à vous que je m'adresse.

« Salut et respect.

« SADE[1]. »

Le 21 fructidor an XII (8 septembre 1804), c'est-à-dire plus de deux ans après cette lettre, le préfet de police, Dubois, répondit à une demande d'informations sur le marquis de Sade faite par le ministre de la police générale. Dans les premiers jours de ventôse an IX (février 1801), le préfet avait été informé que cet écrivain, connu pour être l'auteur du roman de *Justine*, se proposait d'en publier un plus affreux sous le nom de *Juliette*. Il le fit arrêter le 15 du même mois avec l'éditeur, et amener tous les deux à la préfecture. La liberté fut promise à l'éditeur, s'il livrait les exemplaires incriminés. Cet homme conduisit les agents dans un lieu inhabité que lui seul connaissait et leur remit une grande quantité d'exemplaires. Le marquis de Sade, suivant son système, reconnut son manuscrit, mais déclara qu'il n'en était que le copiste. « Le 23 ventôse, dit le préfet, j'eus l'honneur de rendre compte de toute l'opération à Son Excellence le ministre de la police générale et de lui demander quelle marche j'avais à suivre pour parvenir à la punition d'un homme aussi profondément pervers. Après diverses conférences que j'eus avec Son Excellence, desquelles il résulta qu'une poursuite judiciaire causerait un éclat scandaleux qui ne serait point racheté par une punition assez exemplaire, je le fis déposer à Sainte-Pélagie, le 12 germinal de la même année, pour le punir *administrativement*. » En floréal, le ministre de la police demanda les pièces relatives à cette affaire pour en référer aux consuls. Le préfet rendit compte verbalement de ce qui s'était passé au ministre, lequel, « connaissant déjà tous les délits que Sade avait commis avant la Révolution et convaincu que les peines qui pourraient lui être appliquées par un tribunal seraient insuffisantes et nullement proportionnées à son délit, fut d'avis qu'il fallait *l'oublier pour longtemps* dans la maison de Sainte-Pélagie ». Le marquis de Sade y serait toujours resté, s'il n'eût employé son imagination dépravée à corrompre les jeunes gens que le hasard mettait en relations avec lui. On le transféra à Bicêtre; puis, à cause de son état perpétuel de démence libertine, à Charenton, sur la demande même de sa famille. Ce dernier transfèrement eut lieu le 7 floréal an XI (27 avril 1803). « J'estime, ajoute le préfet, qu'il y a lieu de le laisser à Charenton, où sa famille paye sa pension et où, pour son honneur, elle désire qu'il reste[2]. » Le 2 août 1808, le médecin en chef de cet

1. *Revue rétrospective*, 1833, t. Ier, p. 256, 257.
2. *Revue rétrospective*, 1833, t. Ier, p. 258 à 260.

Digitized by Google

hospice, M. Royer-Collard, suppliait le ministre de la justice de faire sortir de Charenton le marquis de Sade, à qui une maison de sûreté ou un château fort convenait mieux qu'un établissement consacré à des malades, objets d'une surveillance assidue et de précautions délicates. Le médecin affirmait que Sade n'était point aliéné, mais atteint d'un délire vicieux pour lequel la plus sévère séquestration était nécessaire. Or Sade jouissait d'une trop grande liberté. Il communiquait avec les malades, leur prêchait son horrible doctrine ou leur prêtait d'ignobles livres. « Ce n'est pas tout encore, écrivait M. Royer-Collard. On a eu l'imprudence de former un théâtre dans cette maison, sous prétexte de faire jouer la comédie par les aliénés et sans réfléchir aux funestes effets qu'un appareil aussi tumultueux devait nécessairement produire sur leur imagination. M. de Sade est le directeur de ce théâtre. C'est lui qui indique les pièces, distribue les rôles et préside aux répétitions. Il est le maître de déclamation des acteurs et des actrices, et les forme au grand art de la scène... Il est même auteur dans les grandes occasions. » Le médecin faisait sentir au ministre le scandale d'une pareille situation et les dangers qui pouvaient en résulter. Que dirait le public, s'il venait à connaître ces détails, s'il apprenait que les malades étaient en communication constante avec cet homme abominable, aux prises avec sa profonde corruption ?... Le théâtre, les bals et les concerts furent interdits le 6 mai 1813. Mais sur la demande et sur l'insistance de Mme Delphine de T..., le marquis de Sade resta enfermé à Charenton, où il mourut le 2 décembre 1814[1]. Il laissa, outre ses ouvrages immondes, des comédies, des drames, des romans, des chansons, des opuscules dans le genre sensible et vertueux, genre fort apprécié au milieu des horreurs mêmes de la Révolution. Singulière opposition, qui indique bien, malgré l'opinion du Dr Royer-Collard, un cerveau détraqué ! Il n'est pas besoin d'examiner « la substance grise centrale de la couche optique » pour être tout à fait persuadé d'une lésion cérébrale chez cet homme perverti[2].

Quelques auteurs ont attribué au maintien du marquis de Sade à Charenton la cause suivante : ils ont dit que ce maniaque érotique avait écrit un livre intitulé *Zoloé* contre Mme de Beauharnais, livre que le premier Consul ne lui avait jamais pardonné. Nos recherches ne nous permettent pas de croire à cette légende. Le premier Consul fit enfermer le marquis de Sade, parce qu'il redoutait l'effet délétère de ses romans sur l'esprit du peuple français. Il le dit un jour en ces termes formels : « Mon intention est qu'on imprime tout, excepté les œuvres obscènes et ce qui tendrait à troubler la tranquillité de l'État. » Voilà le vrai motif de la réclusion de l'auteur de *Justine* et de *Juliette*.

Il est seulement à regretter que la police ait cru devoir employer les mêmes mesures arbitraires contre d'innocents écrivains, contre d'honnêtes gens. Il en est que la police et la censure ont punis « administrativement » et « oubliés pour longtemps » en prison, comme ce pauvre abbé Guillon de Monléon, l'auteur du *Siège de Lyon*, la victime de l'atroce Fouché, dont Sade seul était digne de célébrer les vertus. C'est là ce qu'on ne peut oublier. La cen-

1. Voir le rapport de Royer-Collard dans *la Revue rétrospective* de 1833, p. 260 à 263.

2. Pour plus de détails, voir la belle étude de pathologie littéraire faite par M. Anatole France sur le marquis de Sade (*Dorci*, chez Charavay, 1881, in-12).

Digitized by Google

sure consulaire ou impériale a trop souvent mérité la critique contenue dans ce vers de Juvénal :

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

IV

Un moment, la censure parut sombrer avec l'Empire lui-même. Mais, quelques mois après, la Restauration, soutenue par les mêmes sénateurs qui, le lendemain de l'abdication — le lendemain seulement — avaient reproché à Napoléon d'avoir confisqué la liberté de la presse, la Restauration rétablissait avec leur appui la censure préalable, soumettait les journaux et les écrits périodiques à l'autorisation royale, imposait le serment et le brevet aux imprimeurs et aux libraires. Dans la liste des vingt censeurs royaux on trouvait les noms d'Auger de Barantin, de Frayssinous, de Guizot, de Quatremère de Quincy, de Sylvestre de Sacy. D'autres censeurs, anciens bonapartistes, avaient mis leurs meilleurs ciseaux au service de la monarchie. C'étaient Dampmartin, Desrenaudes, Lacretelle, Legraverend, Lemontey et Vanderburg. Ils laissaient philosophiquement paraître ce qu'ils avaient interdit la veille, et ils poursuivaient avec ardeur ce qu'ils avaient naguère si paternellement toléré. Le critique Auger, l'ancien vaudevilliste, témoigne un zèle particulier dont il faut donner quelques exemples. Le 1er décembre 1814, il refuse d'admettre dans une étude sur la loi du 21 octobre cette phrase qu'il croit subversive : « La liberté de la presse n'est redoutée que par les méchants, les hommes en place ineptes ou prévaricateurs. » Auger défendait la censure royale avec passion. Il aimait à dire avec l'abbé de Montesquiou, ministre de l'intérieur, que prévenir les abus, c'était les réprimer[1]. Il soutenait de toutes ses forces le nouveau gouvernement. Aussi accablait-il un malencontreux auteur qui accusait « Buonaparte d'avoir attiré en France des légions de barbares ». Ce n'était pas Bonaparte qu'Auger défendait, c'étaient les barbares. Il s'indignait. Il protestait. « M. le directeur général, disait-il, jugera s'il doit laisser subsister ce mensonge injurieux pour des puissances à qui nous devons notre bonheur et qui ont droit aux égards du gouvernement. » Le 20 janvier 1815, à propos d'un ouvrage de M. Gassier sur la rentrée du comte d'Artois en France, il déclarait avoir certaines inquiétudes : « Il s'y trouve, disait-il, une proclamation de Monsieur, laquelle contient l'engagement de supprimer les droits réunis. Ces droits ayant été maintenus, est-il prudent de rappeler la promesse un peu légèrement faite par le prince[2] ? » S'il montrait une affection presque tapageuse pour la maison de Bourbon, Auger n'épargnait pas l'empereur. Comme d'autres, il avait la mémoire courte. Il oubliait qu'il avait été singulièrement honoré d'écrire, pendant six années, au

1. Dans son ardeur à vanter la censure, l'abbé de Montesquiou avait invoqué l'exemple des Romains. Un journal lui fit cette réponse : « Le ministre nous a parlé des grands avantages que la censure avait eus à Rome du temps de la République ; ce qui a fait croire à quelques députés que Caton l'Ancien était directeur de la librairie... » Caton l'Ancien, c'était M. Royer-Collard.

2. Ce zèle lui valut d'entrer d'*office* à l'Académie française, après la fameuse ordonnance du 21 mars 1816.

Digitized by Google

Journal de l'Empire, le premier des journaux officieux, sous la lettre T. Amené à parler d'un ouvrage dirigé contre Bonaparte, il appelle l'ancien monarque « exécrable tyran » ; il relève la maxime suivante dont il demande la suppression : « L'auteur dit (p. 16) que le despotisme se plaît toujours à grossir les abus de la presse et qu'il n'y a que le despote qui en redoute la liberté. » Le censeur, effrayé, pose cette interrogation : « M. le directeur général jugera s'il convient de laisser dans l'ouvrage ces maximes absolues, dont la malveillance pourrait faire l'application au régime actuel ? » Le directeur général d'alors était l'austère Royer-Collard, le philosophe, le doctrinaire. Il avait succédé au général de Pommereul et, comme lui, il aimait l'ordre et la discipline. Il approuva donc les propositions d'Auger. Le 8 mars 1815, il est encore question d'un pamphlet contre Bonaparte. « C'est un centon, remarque perfidement Auger, dont les éléments ont été pris dans les pièces de circonstance de différents poètes, MM. Arnault, Michaud, Vigée, Treneuil, d'Avrigny, etc. Ces messieurs, ajoutait-il, n'aiment pas qu'on leur rappelle en ce moment ces basses flagorneries qui contrastent plaisamment avec les sentiments exprimés depuis par quelques-uns d'entre eux. Mais qu'y faire ? Ils ont eu en argent comptant le loyer de leurs vers. Il est assez juste qu'ils en expient aujourd'hui la honte. Ils ne peuvent s'en prendre qu'à eux-mêmes, car on ne fait que copier [1]... » Certains censeurs venaient d'être jugés par un de leurs confrères, qui cependant n'avait pas le droit de les traiter aussi cavalièrement.

Douze jours après ce rapport, Louis XVIII a quitté les Tuileries et s'est réfugié à Gand. Napoléon rentre à Paris, abolit la censure et la direction de la librairie, et supprime les vingt censeurs et les trente-trois inspecteurs de cette administration. L'Acte additionnel accorde à tout citoyen le droit d'imprimer et de publier ses pensées en les signant, sans aucune censure préalable, sauf la responsabilité légale, après la publication, devant le jury. Mais ce n'est là qu'un moment de répit. Le 8 juillet 1815, c'est-à-dire quinze jours après la seconde abdication de l'empereur, Louis XVIII revient aux Tuileries, décidé à faire énergiquement respecter son gouvernement. Les écrits périodiques vont être soumis de nouveau à la surveillance d'une commission « d'hommes éclairés et dévoués ». Ces hommes, désignés par Fouché, étaient Fiévée, Torcy, Pellenc, Auger et l'abbé Mutin, cinq bonapartistes convertis, cinq agneaux présentés par un tigre. Ces agneaux allaient paître la littérature sous la houlette de Villemain, qui, oubliant ses anciennes récriminations contre les censeurs impériaux, devait, pendant cinq années, traiter les écrivains avec une âpreté singulière [2]. A la loi du 21 octobre 1814 avait succédé la loi du 22 octobre 1817. Mais ce fut en vain que la Restauration essaya d'organiser et d'établir une censure intelligente. Elle demeura la plus inféconde de toutes les institutions et surtout la plus impopulaire. Le mot féroce de Chateaubriand ne sera jamais oublié : « Une partie des travaux de la censure a lieu après le coucher du soleil ; il y a des ouvrages qui ne se font que de nuit [3]... » Quant à M. Villemain, il finit par se

1. *Revue rétrospective* de 1835, t. III.

2. Voir *Un chapitre de la censure théâtrale sous la Restauration*, que nous avons publié dans *la Revue des études historiques* (1886).

3. *Marche et effets de la censure*, 1827.

Digitized by Google

repentir, en 1827, des années stériles qu'il avait consacrées à la direction de la librairie. Il ouvrit enfin les yeux à la lumière et il attaqua la censure. Lui qui avait été si impitoyable pour les livres et les journaux, il se fit le défenseur de la presse et il plaida éloquemment au conseil d'État, au prix même de sa place, « pour la plus vitale de nos libertés ! »

HENRI WELSCHINGER.

Digitized by Google

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

Nous avions prié notre ami et collaborateur Jules Brivois, en sa qualité de grand maître bibliographe des ouvrages du XIXe siècle, de bien vouloir résumer le débat survenu entre MM. Jolly-Bavoillot et Derôme et de juger en dernier ressort l'attribution encore incertaine de l'édition originale de *Ruy Blas*. Après de trop nombreuses remises à quinzaine, Me Brivois vient enfin de prononcer son arrêt sous forme de la lettre qu'on va lire :

« Mon cher ami,

« Vous me demandez de mettre fin au débat qui s'est élevé entre M. Jolly-Bavoillot et M. L. Derôme, à propos de l'édition originale de *Ruy Blas*.

« Je défère volontiers à votre désir, en vous transmettant l'arrêt que veut bien me communiquer un bibliophile de mes amis, jurisconsulte à ses heures, qui a examiné la question avec tout le soin qu'elle comporte. »

Je transcris :

Attendu que notre sieur Jolly-Bavoillot, en son article inséré dans LE LIVRE, numéro de novembre 1886, soutient, avec force arguments recueillis partout et même ailleurs, que c'est à tort et par erreur que l'on a considéré jusqu'à présent l'in-8° du *Ruy Blas*, publié chez Delloye, à Paris, en 1838, comme étant l'édition originale de cet ouvrage ; que cette qualification appartient seule à l'in-18, paru à la même date, chez Brockhaus et Avenarius, à Leipzig, parce que ledit in-18 porte sur la couverture ces mots flamboyants : ÉDITION ORIGINALE.

Attendu que notre sieur Jolly-Bavoillot déclare, d'abondance, qu'il a fait toutes les démarches imaginables et bien d'autres encore, pour arriver à la découverte de pièces probantes à l'appui de son opinion ; mais que, n'ayant pu

Digitized by Google

y parvenir, quoiqu'il se soit adressé à des personnages morts depuis longtemps, il y persiste néanmoins, en raison de ce que plusieurs marchands libraires de Paris et même de la banlieue, aussi bien que de la rive gauche, ont affirmé dans leurs catalogues (uniquement pour rendre hommage à la vérité et non dans un but mercantile), que l'in-18 était bien véritablement l'édition originale, parce que ceci et parce que cela, surtout parce qu'il contient des fautes qui ne sont pas dans l'in-8° ; que l'in-18 est d'ailleurs de toute rareté.

Attendu encore que notre sieur Jolly-Bavoillot déclare qu'il est, en tout cas, désintéressé dans la question, puisqu'il possède l'in-8° et l'in-18.

Mais attendu, d'autre part, que notre sieur L. Derôme prétend de son côté et dit en substance que l'in-8° a toujours passé aux yeux des amateurs pour l'édition originale ; que tout le monde le sait puisque personne ne l'ignore ; et qu'il faut s'en tenir là, sans chercher midi à quatorze heures. Qu'il ajoute : « Les deux éditions n'en font qu'une. Elles ont été imprimées en même temps, par le même imprimeur, publiées en même temps. Elles sont annoncées en même temps dans le même numéro de *la Bibliographie de la France... Les deux tirages sont évidemment de la même composition.* »

Attendu enfin que notre sieur Jolly-Bavoillot réplique dans *le Livre*, numéro de février 1887, qu'il ne se paye pas de suppositions ; que son adversaire n'apporte aucune preuve à l'appui de son dire ; que d'ailleurs ledit adversaire se trompe absolument, en disant que « les deux tirages sont évidemment de la même composition » ; qu'au contraire il y a eu réellement deux compositions, deux tirages, puisque l'in-8° et l'in-18 sont imprimés avec des caractères différents ; qu'en conséquence sa conviction reste entière et qu'il y persiste.

Attendu que, pour trancher le différend dont il s'agit, il importe tout d'abord de constater l'état matériel des éditions en question. Que trois sortes d'exemplaires ont été mis sous nos yeux, et dont voici la collation :

I

Œuvres complètes de Victor Hugo. Drame. Tome VII. Ruy Blas. Paris, H. Delloye, éditeur, 13, place de la Bourse, 1838.

1 vol. in-8°, imp. par Béthune et Plon. Faux-titre, titre et préface, ensemble XXI p. ; titre de départ et 251 p., y compris la table.

NOTA. — Nous avons remarqué que, dans cet exemplaire, le titre et le feuillet correspondant sont sur la même feuille.

II

Œuvres complètes de Victor Hugo. Drame. Tome VII. Ruy Blas. Paris, H. Delloye, éditeur, 13, place de la Bourse. Leipzig, chez Brockhaus et Avenarius, 1838.

1 vol. in-8°, imp. Béthune et Plon (le reste comme ci-dessus).

NOTA. — Nous avons constaté que, dans cet exemplaire, le titre est un carton rapporté et collé sur l'onglet du feuillet correspondant ; mais que, sauf cette différence, cet exemplaire est absolument semblable à celui décrit ci-dessus.

Digitized by Google

JOACHIM DUBELLAY

SALON DE 1887

D'après la maquette originale de M. Adolphe Leofanti

Digitized by Google

Digitized by Google

 Maison Quantin

JOACHIM DUBELLAY

SALON DE 1887

D'après la maquette originale de M. Adolphe Leofanti

Digitized by Google

Digitized by Google

III

Ruy Blas, drame en cinq actes, par Victor Hugo. Leipzig, chez Brockhaus et Avenarius, 1838.

1 vol. in-18, imp. Béthune et Plon. Faux-titre, titre, préface, ensemble XXI p. ; titre de départ et 154 p., plus un feuillet pour la table.

NOTA. — Nous avons remarqué que, dans cet exemplaire, le caractère est plus petit que dans l'in-8°, que la couverture porte sur le recto : « édition originale » ; mais que cette indication ne se trouve pas sur le titre ; enfin que ladite couverture ne porte pas de nom d'imprimeur.

Attendu qu'il importe de constater, tout d'abord, que l'in-18 est composé avec d'autres caractères que l'in-8° ; que ce fait matériel est indéniable ; qu'il y a donc eu deux compositions différentes, avec des caractères différents, partant deux éditions.

Attendu qu'il importe aussi de savoir pourquoi l'in-18 porte l'indication d' « édition originale ». Qu'il n'est pas douteux que cette indication n'existe jamais sur l'édition originale d'aucun ouvrage ; que si on la trouve sur l'in-18 de *Ruy Blas* édité en décembre 1838, comme nous l'avons dit plus haut, c'est que Delloye n'a fait que suivre le chemin que lui avait tracé, peu de temps auparavant, son confrère Charles Gosselin ; qu'en effet Charles Gosselin (dont feu Honoré de Balzac admirait si fort l'intelligence en affaires), lorsqu'il publia *la Chute d'un ange*, édita en même temps l'in-8° et l'in-18 de cet ouvrage, qui est inscrit dans *le Journal de la librairie*, numéro du 12 mai 1838, sous le *même* article 2305 :

« *La Chute d'un ange.* Épisode, par Alphonse de Lamartine. Deux vol. in-8°, ensemble 49 feuilles 1/2, imp. de Fournier, à Paris. *Id.* Édition originale. Deux vol. in-18, ensemble 19 feuilles, imp. de Bourgogne, à Paris. A Paris, chez Charles Gosselin. Prix de l'in-8° : 16 fr. »

Que personne n'a jamais prétendu que l'in-18 de *la Chute d'un ange* fût l'édition originale, quoiqu'il porte cette indication tout à la fois sur le titre sur la couverture et sur le dos d'icelle.

Qu'il est manifeste que Gosselin, en éditant en même temps l'in-8° et l'in-18 de *la Chute d'un ange*, et en donnant à ce dernier toutes les apparences d'une édition correcte, non tronquée et autorisée par l'auteur [1], avait trouvé le moyen topique de faire concurrence à la contrefaçon étrangère, ou plutôt de l'écraser dans l'œuf, contrefaçon qui, à cette époque, ruinait tout à la fois les auteurs et les éditeurs français ; qu'il importait, en effet, pour arriver au but poursuivi, de mettre à la disposition de l'acheteur étranger une édition à bas prix (aussi bon marché qu'une contrefaçon mal imprimée et incorrecte), avant que cette

1. On lit au verso du titre du tome Ier :

« Je crois devoir déclarer que, n'ayant donné mes soins d'auteur, en revoyant et corrigeant les épreuves, qu'à l'édition de cet ouvrage du format in-8° publiée à Paris par MM. Charles Gosselin et W. Coquebert, et à cette édition in-18, je désavouerai toutes les autres éditions faites sans mon aveu, ne voulant pas être responsable des inexactitudes qu'elles pourraient renfermer. »

« A. DE LAMARTINE. »

Digitized by Google

contrefaçon ait eu le temps de se produire. Que la maison Brockhaus et Avenarius qui possédait une importante maison de librairie à Leipzig, le plus grand marché de livres du monde entier, en même temps qu'elle avait une librairie à Paris, était tout indiquée pour cette opération, dans laquelle elle trouvait à la fois honneur et profit.

Que cette indication d'édition originale a d'autant moins de vérité, au point de vue qui nous occupe, qu'on la retrouve plus tard, dans une circonstance analogue, sur la couverture de l'édition in-18 de *la Popularité*, par Casimir Delavigne, qui porte la rubrique : Leipzig, Brockhaus et Avenarius, 1839. Qu'il est certain que l'édition originale de cet ouvrage a paru en 1838, in-8°, et qu'elle a été annoncée comme il suit dans le numéro du 29 décembre du *Journal de la librairie*, art. 6565 : « *la Popularité*, comédie en cinq actes, en vers, par Casimir Delavigne. In-8° de 22 feuilles, imp. de Rignoux, à Paris. A Paris, chez Delloye, 6 fr. »

Tandis que l'in-18 n'a été inséré dans ledit journal que l'année suivante en janvier 1839, sous l'art. 93, avec cette note du savant Beuchot : « Cette édition me paraît destinée exclusivement à l'étranger. »

Qu'il ressort de tous ces faits et d'autres, aussi concordants que précis, mais qui ne seraient ici qu'une superfétation ; que *le Ruy Blas* in-18 n'est pas l'édition originale ; déboutons, en conséquence, notre sieur Jolly-Bavoillot de toutes prétentions à cet égard. Lui faisons nonobstant nos compliments d'avoir soulevé cette discussion qui prouve son amour des livres, et d'avoir ainsi aidé à allumer le flambeau de la vérité.

Qu'il ne nous reste plus qu'à décider lequel des deux exemplaires de l'in-8° doit être considéré comme l'édition originale.

Après en avoir délibéré, et après avoir invoqué les mânes de Brunet et de Quérard (puisse Dieu les tenir en son éternelle gloire !), nous avons décidé et décidons que la qualification d'édition originale appartient à l'exemplaire in-8° décrit sous le n° 1 ci-dessus, portant le nom de Delloye seul, et dont le titre et le feuillet correspondant sont sur la même feuille.

Condamnons les parties en cause à se livrer au même examen que nous, et à faire toutes observations que bon leur semblera.

A X-sur-X, le 11 mai 1887.

Pour copie conforme,

JULES BRIVOIS
(des Amis des livres).

Pendant tout le mois de mai, on a vendu des livres, des estampes et des vignettes à l'hôtel Drouot et rue des Bons-Enfants; on a vendu le jour, on a vendu la nuit; les experts, les libraires, les amateurs, tout le monde est surmené; plus que jamais tout s'est vendu très cher. Sur certains articles, il y avait des commissions à tout prix! Les livres retapés, suspects de restauration trop savante, sont delaissés; mais les autres restent favoris et c'est justice.

Quand on reçoit un catalogue de vente, chacun se dit, en *son pardedans* (suivant l'expression favorite de M. André Theuriet) : Bah! ces livres-là se vendront mal. Et chacun espère acheter bon marche. Le jour de la vente arrive, chacun y assiste; les

Digitized by Google

libraires, pour faire le coup (expression consacrée); les amateurs, pour y marquer les enchères d'un air plus ou moins désintéressé, ou bien quelques-uns, pour acheter eux-mêmes. L'expert commence par tâter son public, il a savamment disposé l'ordre de la vente, il jette d'abord en pâture quelques articles sacrifiés à l'avance; puis il met sur table, à bas prix, un numéro important, qu'il sait devoir exciter les convoitises de plusieurs; ce numéro monte, monte... et voilà la vente allumée. Les sages dispositions prises d'avance par les acheteurs vont à vau-l'eau; même le libraire qui a commission à un chiffre maximum la dépasse sous l'œil de son client qui, lui, n'ose pas sourciller de crainte de se dévoiler, et tremble tout à la fois de ne pas avoir le livre ou de le payer trop cher.

De quelle manière faut-il donc que l'infortuné amateur s'y prenne, pour ne pas passer sous les fourches caudines? S'il donne commission à *Primus*, son antagoniste, *Secundus*, poussera jusqu'à la limite extrême, et alors la commission sera dépassée et votre libraire vous dira : « Je n'ai pas pu l'avoir à moins », ce qui vous fera maugréer, mais bien moins que s'il vous disait : « Je n'ai pas osé aller plus loin ; d'ailleurs, vous ne l'auriez pas eu, il y avait commission à tout prix. »

N'essayez pas de donner commission à un amateur masqué, la mèche sera immédiatement éventée; les concurrents diront : « Ce n'est pas pour lui, c'est pour un tel »; et alors, c'est bien pis; quand on prend ce chemin détourné, on est sûr d'être sabré et de payer le maximum. Aujourd'hui, l'amateur n'a pas de libraire attitré (sauf quelques exceptions bien rares); il a pris l'habitude, habitude excellente d'ailleurs pour se tenir au courant de la valeur des livres, de faire une tournée, tous les deux ou trois jours et quelquefois quotidiennement, chez les principaux libraires (ne nommons personne, tous croiront en faire partie); ceux-ci ont fini par savoir quelles sortes d'ouvrages conviennent à l'un ou à l'autre et quels sont ceux qu'ils désirent le plus. Aussi, que l'amateur ne s'avise pas de mettre personnellement des enchères, autrement, il est certain d'être étrillé fortement; les enchères montent, montent; il se pique d'honneur, tout comme M. Denis; le commissaire-priseur l'encourage de l'œil. L'amour-propre (le plus bête de tous) s'en mêlant, l'infortuné amateur paye trois ou quatre fois plus cher qu'il ne croyait dans ses suppositions les plus folles, ce qui est fort désagréable, question de gros sous à part; que si, au contraire, il lâche, on le prend en pitié et il croit entendre bourdonner à ses oreilles des voix goguenardes disant : « il manque d'estomac. » Or manquer d'estomac quand on a engagé publiquement la lutte, c'est se trouver au même niveau qu'un cheval qui, dans une course, est distancé de plusieurs longueurs.

Donc, aujourd'hui, l'amateur, désorienté, ne sait plus où donner de la tête; s'il donne commission à Q., immédiatement L. flaire le coup et réciproquement; de là lutte acharnée, homérique (sur le dos du malheureux client), qui passionne la galerie pour peu que l'article en vaille la peine. Les deux rivaux se mettent généralement assez près l'un de l'autre pour bien s'observer; et c'est à qui des deux ne lâchera pas le morceau. Arrivé à un certain moment des enchères, l'un dit : « Je n'en veux plus » tout en faisant au crieur un signe imperceptible; l'autre, plus calme, réfléchit, pendant qu'un troisième « demande à voir ». Enfin la lutte finit. Celui qui reste adjudicataire se félicite *in petto* de son succès et de la mine déconfite de son adversaire, pendant que ce dernier, pour pallier sa défaite, dit à son voisin : « Je lui ai fait payer », ou bien : « L'exemplaire n'était pas frais, j'en ai un plus beau à la maison. »

Un vieux truc, bien connu, consiste à pousser un livre jusqu'à 99, 199, 999, c'est-à-dire ce qu'il vaut, à un franc près. L'adversaire met le chiffre rond et v'lan, adjugé. Souvent ce truc rate, il faut voir alors le désappointement de celui qui s'est ainsi enferré.

Il y a certains libraires qui, se croyant plus malins que les autres, donnaient leurs commissions au crieur et ne paraissaient même pas à la vente, ou poussaient jusqu'à un certain chiffre, laissant au crieur le soin de continuer pour leur compte; mais cette manœuvre ne réussit plus.

Quant au libraire-expert, c'est l'homme masqué par excellence, car il peut avoir commission, non seulement du vendeur lui-même, qui ne veut pas laisser partir ses livres pour rien, mais encore d'une demi-douzaine d'amateurs. Mais, là aussi, il y a

Digitized by Google

danger. Quand vous donnez une commission au libraire-expert, il la prend telle quelle. Que si vous lui demandez si vous avez quelque chance d'avoir ce que vous désirez, neuf fois sur dix il ne peut vous répondre catégoriquement, parce qu'il a une commission plus élevée que la vôtre : il trahirait le secret professionnel en vous le dévoilant.

Pour conclure, quand vous désirez ardemment un livre longtemps cherché, supputez sa valeur, arrondissez la forme largement; puis doublez ou triplez suivant le degré de folie qui vous étreint, et alors vous avez quelque chance; à moins de vous heurter à une folie d'outre-mer représentée par quelque libraire bien connu pour avoir des commissions sans limites. Quant aux livres auxquels vous ne tenez pas absolument, confiez-vous au hasard, et quelquefois vous ferez de bonnes affaires, mais n'opérez jamais en personne.

Qu'on se le dise.

VENTE D'UN JOLI CHOIX DE LIVRES RARES ET PRÉCIEUX RELIÉS EN MAROQUIN.
HOTEL DROUOT, LES 2 ET 3 MAI.
(Ch. Porquet, expert.)

Cette vente a produit 85,000 francs. Il y avait des livres rares et recherchés, dans leur ancienne reliure, qui ont été vivement disputés; d'autres, notamment des pièces originales de Molière, n'ont pas atteint les anciens prix d'il y a une dizaine d'années.

N° 6. *Histoire du vieux et du nouveau Testament.* Paris, Pierre Le Petit, 1670, in-4°, fig., mar. r., ancienne rel. ; 609 fr.

Édition orig. aux armes de J.-B. Colbert.

N° 19. *Les Provinciales.* S. l. 1656-57, in-4°, mar. r. (Thibaron-Joly); 175 fr.

Édition orig.; hauteur : 241 millim.

N° 26. *M. Tullii Ciceronis Opera...* Lugduni, 1533, in-8°, mar. noir; 1,025 fr.

Exempl. de Grolier, bien conservé.

N° 35. *Les Caractères de Théophraste...* (par La Bruyère). Paris, Estienne Michallet, 1688, in-12, mar. r., rel. ancienne ; 1,150 fr.

Très bel exempl. de l'éd. orig.

N° 48. *Almanach iconologique.* Paris, Lattré, 1765, demi-rel., non rogné; 28 fr.

Exempl. de premier tirage, en grand papier. Les années 1766 à 1768, 1770, 1772, 1773, 1775 à 1777, 1779 à 1781 se sont vendues 20 fr. chacune.

N° 61. Moreau (J.-M.). *Seconde suite d'estampes. Troisième suite d'estampes.* Paris, Prault, 1777, texte et pl. gr. in-fol., demi-rel.; 1,795 fr.

Très belle épr. avec A. P. D. R. (avec privilège du roi). Il manquait les titres et le discours préliminaire.

N° 62. *Monument du costume...*, orné de fig. de Moreau le jeune. A Neuwied, 1789, in-fol., mar. r. à la Du Seuil; 620 fr.

N° 65. *Le Pastissier françois.* Elzevier, 1655, petit in-12 (Trautz-Bauzonnet) ; 1,150 fr.

Exempl. grand de marges. Haut. : 130 mill. Voilà un livre qui a bien baissé. A ce prix il est encore trop cher, car vraiment, il n'offre d'autre intérêt que sa rareté. C'est insuffisant pour justifier un gros prix.

Digitized by Google

N° 75. *Les Métamorphoses d'Ovide.* Paris, Leclerc, 1767-71, 4 vol. in-4°, mar. vert, tr. dor., rel. ancienne ; 2,160 fr.

Très bel exempl., belles épreuves,

N° 76. *Les Métamorphoses d'Ovide.* Paris, Didot, 1806, 4 vol. gr. in-4°, demi-rel. (Bradel aîné); 1,150 fr.

L'un des deux exempl. impr. sur *peau de vélin*, contenant la suite des 144 fig. de Moreau et autres, épr. avant la lettre tirées sur pap. de Chine et collées sur peau de vélin.

N° 89. *Les Baisers* (par Dorat). Paris, 1770, gr. in-8°, fig. veau fauve, rel. ancienne ; 525 fr.

N° 91. *Fables choisies mises en vers,* par M. de La Fontaine. Paris, Denis Thierry, 1668, in-4°, fig. de Chauveau, mar. citron (Trautz-Bauzonnet) ; 800 fr.

Bel exempl. de l'édit. orig.

N° 92. *Fables choisies mises en vers,* par M. de La Fontaine. IV parties. Paris, Denys Thierry et Claude Barbin, 1678-79. *Fables choisies* (5e partie). Paris, Claude Barbin, 1694, ensemble 5 vol. in-12, fig. de Chauveau, mar. r., fil. à la Du Seuil (Thibaron-Joly) ; 910 fr.

N° 93. *Fables choisies et mises en vers,* par J. de La Fontaine. Paris, Desaint et Saillant, 1755, 4 vol. gr. in-fol. mar. r., rel. ancienne; 2,100 fr.

Exempl. en grand papier aux *armes de France.* Nombreux témoins.

N° 95. *Fables nouvelles* (par Dorat). Paris, 1773, 2 vol. gr. in-8°, pap. de Hollande, mar. r., rel. ancienne ; 1,875 fr.

N° 97. *Contes et Nouvelles en vers,* par M. de La Fontaine. Amsterdam, (Paris, Barbou), 1762, 2 vol. in-8°, portr. et fig. mar. citron, dos ornés., tr. dor., rel. ancienne ; 1,200 fr.

Le cas de conscience et *le Diable de Papefiguière* sont découverts.

N° 106. *Choix de chansons,* mises en musique par M. de La Borde, orné d'estampes par J.-M. Moreau. Paris, de Lormel, 1773, 4 vol. gr. in-8°, mar. r., fil., dos orné, tr. dor., rel. ancienne; 1,600 fr.

N° 107. *Chansons de Béranger...* avec des vignettes de Devéria et des dessins coloriés d'Henry Monnier. Paris, Baudouin frères, 1828, 2 vol. in-8°, portr. et fig., veau fauve (Thouvenin) ; 160 fr.

Bel exempl. relié sur broch. contenant la suite de 40 fig. de Monnier et 54 fig. de Tony Johannot et autres gravées sur acier.

N° 114. *Les Œuvres de M. de Molière.* Paris, 1682, 8 vol. in-12, fig., mar. r., tr. dor. (Chambolle-Duru) ; 325 fr.

N° 115. *Œuvres de Molière.* Paris, 1734, 6 vol. in-4°, mar. r. jans., doublé de mar. r., tr. dor. (Chambolle-Duru) ; 6,100 fr.

Exempl. dans lequel on a ajouté 25 dessins originaux d'Émile Bayard, 20 dessins originaux de Geffroy (de la Comédie française) et d'autres dessins; ensemble 56 dessins exécutés à l'aquarelle; 6,100 fr.

Singulière idée d'intercaler des dessins de Bayard et de Geffroy dans un ouvrage édité il y a plus de cent cinquante ans.

Digitized by Google

N° 121. *Le Mariage forcé.* Comédie par J. B. P. Molière. Paris, Jean Ribou, 1668, in-12, mar. r. (Thibaron-Joly) ; 260 fr.

Édit. orig. Haut. : 146 mill.

N° 122. *L'Amour médecin.* Comédie par J. B. P. Molière. Paris, 1666, in-12, mar. r. (Thibaron-Joly) ; 700 fr.

Édit. orig. Haut. : 146 mill.

N° 123. *Le Misanthrope*, par J. B. P. Molière. Paris, Jean Ribou, 1667, in-12, mar. r. (Cuzin) ; 545 fr.

Édit. orig. Haut. : 149 mill.

N° 124. *Le Sicilien.* Comédie par J. B. P. de Molière. Paris, Jean Ribou, 1668, petit in-12, mar. r. (Thibaron) ; 200 fr.

Édit. orig. Haut. : 145 mill.

N° 127. *Œuvres de Racine.* Paris, Denis Thierry, 1698, 2 vol. in-12, front. et fig., mar. bleu, tr. dor., rel. ancienne ; 719 fr.

Aux armes de *J.-B. Machault d'Arnouville,* garde des sceaux. Dernière édition publiée du vivant de Racine.

N° 128. *Œuvres de J. Racine.* Paris, Hachette, 1865-73, 8 vol. gr. in-8°, mar. brun, tr. dor., (Chambolle-Duru) ; 1,540 fr.

Exempl. en *grand papier,* contenant des dessins originaux, plusieurs suites de grav. et 130 portraits gravés.

N° 141. *Les Aventures de Télémaque,* par Fénelon (Paris), de l'imprimerie de Monsieur, 1785, 2 vol. gr. in-4°, portr. et fig., mar. vert, tr. dor. (Bradel-Derôme) ; 3,350 fr.

Précieux exempl. contenant la suite des fig. en double état avant et avec la lettre (sauf pour les deux premiers livres dont il n'a pas été tiré d'épr. avant lettre); *24 dessins* et un portrait de Fénelon (inédits) exécutés à la sépia par Lebarbier; et diverses pièces.

N° 142. *Les Aventures de Télémaque.* Paris, de l'imprimerie de Monsieur, 1790, 2 vol. in-8°, fig., mar. r., tr. dor. (Thouvenin) ; 5,135 fr.

Précieux exempl. renfermant les 24 dessins originaux de Marillier, à l'encre de Chine; la suite des fig. en double état; eaux-fortes et avant la lettre; et la suite des 25 fig. de Moreau, aussi en double état.

N° 143. *Le Temple de Gnide* (par Montesquieu), avec fig. Paris, Le Mire, 1772, gr. in-8°, mar. bleu, doublé de mar. r. (Lortic) ; 1,160 fr.

Exempl. relié sur brochure.

N° 145. *Œuvres de maître François Rabelais.* Amsterdam, J. F. Bernard, 1741, 3 vol. in-4°, v. marb. ; 1,450 fr.

Exempl. en *grand papier.* Très rare.

N° 153. *Histoire du chevalier des Grieux* et de Manon Lescaut, (par l'abbé Prévost). Amsterdam (Paris, Didot), 1753, 2 vol. petit in-12, fig. de Gravelot et Pasquier ; mar. bleu, doublé de mar. citron (Cuzin); 800 fr.

Très belle reliure.

N° 161. *Chronique du règne de Charles IX,* par Prosper Mérimée, ill. de

Digitized by Google

31 compositions d'Edmond Morin. Paris, imprimé pour les amis des livres, 1876, 2 parties en 1 vol. gr. in-8°, mar. bleu jans. (Chambolle-Duru); 570 fr.

L'un des 115 exempl. publiés à 100 fr. C'est le premier ouvrage édité par la Société sous la direction de M. Paillet, son président.

N° 162. *Mademoiselle de Maupin,* par Th. Gautier. Paris, Eugène Renduel, 1835-36, 2 vol. in-8°, mar. bleu jans. (Cuzin) ; 545 fr.

Édit. orig., exempl. relié sur brochure. Se vendait, il y a quelques années, jusqu'à 1,500 fr.

N° 164. *L'Heptaméron.* Berne, 1780-81, 3 vol. in-8°, fig., mar. r., tr. dor., rel. ancienne; 430 fr.

Exempl. ayant appartenu à Freudenberg.

N° 168. *Le Décaméron*, de Boccace. Londres, 1757-61, 5 vol. in-8°, mar. r., tr. dor., rel. ancienne; 1,100 fr.

N° 178. *Œuvres de J.-J. Rousseau*, ornées de fig. Paris, Defer de Maisonneuve, 1793-1800, 18 vol. gr. in-4°, demi-rel., non rognés ; 955 fr.

Superbe exempl., l'un des 4 tirés sur grand papier colombier; épr. en double état, *avant la lettre et eaux-fortes.*

N° 197. *Le Sacre de Louis XV.* S. l. n. d. (Paris), gr. in-fol., mar. r., tr. dor. ; 545 fr.

Épr. avant la lettre. Exempl. aux armes et au chiffre couronné du roi Louis XV.

N° 201. *Armorial* des principales maisons et familles du royaume, par Dubuisson. Paris, Guérin et Delatour, 1757, 2 vol. in-12, nombreux blasons; mar. r., fil. doublés de tabis, tr. dor. ; 1,905 fr.

Très riche reliure, portant les armes et le chiffre de la reine *Marie Leczinska,* peints sur les plats.

BIBLIOTHÈQUE DE M. LE BARON M** D* C* (2° PARTIE)
VENTE A L'HOTEL DROUOL DU 4 AU 7 MAI
(Em. Paul, expert.)

Cette vente comprenait 1,149 lots d'estampes et vignettes (il y avait de quoi monter une boutique de marchand) et 570 numéros de livres illustrés des XVIIIe et XIXe siecles. La vente a produit une quarantaine de mille francs.

Voici l'indication des principaux articles :

CHEVIGNÉ : *Les Contes rémois*, dessins de Meissonier. Troisième édition. Paris, Michel Lévy, 1858, in-12, br. couverture ; 60 fr.

Première édition contenant les dessins de Meissonier; mais la quatrième et non la troisième, comme il est indiqué à tort sur le titre. Voici l'indication des trois premières : *Contes rémois.* Paris, Firmin-Didot frères, 1836, in-12 de 121 p. — *Contes rémois.* Paris, Firmin-Didot frères, 1839, in-12 de 176 p. — *Contes rémois,* illustrés par Perlet. Paris, Hetzel, 1843, in-8°. En outre, une partie des Contes avait déjà paru dans un ouvrage intitulé : *la Chasse et la Pêche, suivies de Poésies diverses,* par le comte L. M. J. de Chevigné. Reims, M.DCCC.XXXII, un vol. in-18 de 288 p. impr. par Delaunois. Ce dernier est très rare.

Digitized by Google

GAUTIER (TH.) : *Le capitaine Fracasse*, illustré de 60 dessins de Gustave Doré, gravés sur bois. Paris, Charpentier, 1866, gr. in-8° br. ; 102 fr.

L'exemplaire avait été annoncé sur papier vélin fort, ce qui semblait indiquer un papier spécial. C'était une erreur qui a été rectifiée quand on a mis le livre sur table.

— *L'Eldorado ou Fortunio*, publiée sur l'édition originale. Imprimé pour les amis des livres, par Motteroz, 1880, gr. in-8°, eaux-fortes de Millius, vig. d'Avril; br., 350 fr.

Ouvrage tiré à 115 exempl. non mis dans le commerce. Il a été exécuté sous la direction de M. Billard, membre de la Société.

MARGUERITE DE NAVARRE : *Heptaméron*. Berne, 1780-81, 3 vol. in-8°, papier de Hollande, front., fig., vignettes et culs-de-lampe de Freudenberg et Donker; veau écaille, dent., tr. dor. ; 170 fr.

Cet ouvrage s'est vendu plus cher et il a beaucoup baissé, parce qu'il avait été surfait.

Mille et une Nuits (les), traduction de Galland. Paris, Collin de Plancy, 1722-23, 7 vol. in-8°, demi- rel., non rognés; 275 fr.

Exempl. en grand papier, contenant environ 400 dessins et grav. montés sur onglets.

MUSSET (Alfred de) : *Œuvres complètes* Édition ornée de 28 grav. et d'un portrait de Bida. Paris, Charpentier, 1865, 10 vol. gr. in-8°, br. ; 340 fr.

Exempl. de souscription sur grand papier de Hollande, avec les cartons.

OVIDE : *Les Métamorphoses*. Paris, Didot, 1806, 4 vol. in-8°, demi-rel., ébarbé ; 1,035 fr.

Exempl. en grand papier, contenant la suite de 144 fig. de Monsiau, Lebarbier et Moreau, avant la lettre; la suite *avant la lettre* de l'édition de 1767-71, etc.

SAINT-PIERRE (Bernardin de) : *Paul et Virginie*. Paris, 1789, in-12, mar. r., dos orné, tr. dor. (Bozérian); 1,020 fr.

Exempl. en papier vélin d'Essonne, de l'éd. orig., illustré de 4 fig. de Moreau et J. Vernet, épr. *avant la lettre*.

— *Paul et Virginie*. Paris, L. Curmer, 25, rue Sainte-Anne, 1838; gr. in-8°, portr., fig. hors texte sur chine; demi-rel., non rogné; 140 fr.

Exempl. contenant le portrait de la jeune Bramine avec l'étoile au front.

SCOTT (Walter) : *Œuvres*. Paris, Furne, Jouvet et Cie (s. d.), 30 vol. in-8° et 1 vol. in-fol., formant album, demi-rel. ; 420 fr.

Exempl. orné de 2,035 fig. des meilleures suites anglaises et françaises; eaux-fortes, épr. d'artiste, etc. C'est bon marché, mais la mode n'est plus à ces entassements de gravures.

J. B.

Digitized by Google

A R Dr. f 2

HARVARD COLLEGE
AUG 3 1887
LIBRARY

1887

8e ANNÉE

SEPTIÈME LIVRAISON

10 JUILLET

N° 91

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an **40** fr. — Province, un an **42** fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 JUILLET 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LA BIBLIOMANIE EN ANGLETERRE, par AN OLD BOOK-HUNTER.

II. — LES GRANDS ÉDITEURS D'ALLEMAGNE. — A TRAVERS L'ALLEMAGNE, par L. DE HESSEM.

III. — CHRONIQUE DU LIVRE. — RENSEIGNEMENTS, MISCELLANÉES, LIVRES AUX ENCHÈRES, ETC.

Illustrations hors texte : 1° PORTRAIT DE PAUL LINDAU (taille-douce); 2° L'EXPOSITION DU QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA « TYPOGRAPHIE ROUENNAISE ».

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Choses vues, de Victor Hugo.**

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

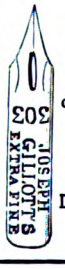
connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS



Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Digitized by Google

LA

BIBLIOMANIE EN ANGLETERRE

LES PLAISIRS D'UN BOOK-WORM

Je voudrais traduire le titre d'un petit livre d'aspect élégant, d'humour et de raison piquantes, que publiait naguère un éditeur de Londres, bien connu des délicats[1]. Mais allez donc traduire *book-worm!* Bibliophiles, bibliomanes, rats de bibliothèque,

> ... Qui, les livres rongeants,
> Se font savants jusques aux dents,

bouquineurs, liseurs, tous ces termes, expressifs et pittoresques sans doute, ne le sont guère auprès du *book-worm* anglais. Ce n'est pas seulement un ami des livres, ni un amoureux, ni un maniaque, ni un rongeur avide qui se tapit dans une bibliothèque comme dans un immense fromage, y grignotant sans cesse papiers et parchemins sans être jamais rassasié. Non; c'est un être qui vit dans le livre même, s'en assimilant la substance en même temps qu'il s'y creuse une maison; c'est *le ver* qui pousse ses galeries à travers plats, feuillets, dos et nervures, ne sort d'un volume que pour entrer dans un

1. *The Pleasures of a Book-Worm*, by J. Rogers Rees. Lond., Eliot Stock, 1886; 1 vol. pet. in-8°.

Digitized by Google

autre, trace de page en page les méandres de son existence, et s'endort finalement au fond d'une marge en y filant son cocon.

Il faut donc laisser cette métaphore suggestive dans sa forme originelle. Elle est comme ces liqueurs subtiles qui s'évaporent quand on les transvase.

Nous sommes tous, lecteurs et rédacteurs du *Livre*, des *book-worms*, plus ou moins. Nous connaissons par expérience les plaisirs de la profession. Mais il ne nous déplaira pas de les voir analysés par un confrère étranger. Il y a, d'ailleurs, dans les diverses espèces d'une même famille, des différences de mœurs et de régime curieuses à noter, et il se peut faire que le *book-worm* type, celui de l'autre côté du détroit, ne se comporte pas exactement comme son congénère français.

Dès les premières pages du livre de M. J. Rogers Rees, je remarque une de ces particularités. « Collectionner des livres, dit-il, n'est pas bien coûteux, et l'on ne court guère le risque de s'y ruiner. » Qu'en pensez-vous, bibliophiles de haut goût et passionnés bibliomanes? Il y a des bibliothèques, en Angleterre comme en France, qui coûtent plus à leurs propriétaires qu'un équipage de chasse ou qu'une écurie de course, et plus d'un amateur a dû se séparer de ses livres doublement chers, parce qu'il avait outrepassé ses ressources en les acquérant.

Mais ces différences de surface — fortune, argent, sable mouvant, biens périssables! — n'affectent pas le fond qui, chez le *book-worm* comme chez l'homme, reste partout et toujours le même. N'est-ce pas un trait universel et constant, que la joie du collectionneur qui trouve une rareté dont le marchand ne soupçonne pas le prix, et qui en devient, pour une somme minime, le maître heureux et jaloux? Ne sont-elles pas vraies pour tous ceux qui ne font pas de leurs livres la vaine satisfaction d'un amour-propre ignorant, les réflexions de M. Rees sur la valeur des volumes rares, des ouvrages en première édition d'un auteur célèbre? L'amateur éclairé, l'amoureux raffiné y voit bien autre chose que le plaisir de posséder un merle blanc. Ce livre, qui est l'expression première de la pensée de l'auteur, semble en garder, pour ainsi dire, l'émanation directe: il suggère naturellement et invinciblement toute l'histoire de celui qui l'a écrit, ses espérances, ses craintes, ses ambitions, ses déboires, ses aspirations, ses chutes et ses succès; il raconte les circonstances où il a été conçu, écrit, publié, la manière dont il a été accueilli par la critique et par le public lisant, l'influence que cet accueil, favorable ou hostile, exerça sur la carrière de l'écrivain. Si le volume porte une dédicace à quelque personnage illustre du temps, si une devise, des armes frappées sur la reliure, une signature, des notes manuscrites, une marque authentique quelconque prouve qu'il a appartenu à un de ces hommes dont le souvenir ne périt pas, le champ des associations d'idées s'élargit à l'infini, et la valeur du livre devient inestimable.

Digitized by Google

Telle est la conception idéaliste de la bibliophilie. Rien de plus noble, de plus intellectuellement élevé. Mais ce serait assurément se priver de la moitié du régal, que de s'en tenir à cet ordre de joies spéculatives et sereines. J'en sais plus d'un qui n'y verrait que viande creuse, ou vaine fumée. Il y a un côté matériel, plastique, artistique, très réel, sur lequel il serait outrecuidant de ma part d'insister ici, et qui est une source de jouissances moins fantaisistes, mais non moins vives. L'auteur des *Plaisirs d'un Book-Worm* paraît peu sensible à ces charmes solides, quoique extérieurs. Qu'un livre lui remette en mémoire une anecdote sur le prince Albert ou lord Palmerston, et il sera plus touché que par de belles marges ou par un élégant habit de maroquin. Pourtant un beau livre est une belle chose en soi. Il n'a nul besoin, pour faire battre le cœur d'un bibliophile, d'être en même temps ce que nos voisins pourraient appeler un *remembrancer*.

Les anecdotes, les portraits sont, d'ailleurs, vraiment attrayants dans l'ouvrage qui est l'occasion de cet article. Le bibliomane qui craint sa femme et qui se cache, non sans remords, pour introduire de nouvelles acquisitions dans sa bibliothèque, est bien amusant. Un autre type, qui vaut d'être reproduit, est celui d'un vieux bouquiniste, dont l'espèce, autrefois commune, ne compte plus, à Londres comme à Paris, que de rares échantillons. Naguère, le brave homme avait son petit magasin et son étalage; mais il n'a pas été heureux, et il lui a fallu fermer boutique. Aujourd'hui, dès le matin, il porte des journaux à domicile; c'est là son gagne-pain régulier. Mais, dans l'après-midi, il fait une autre tournée, les poches bourrées de quelques volumes choisis; et il n'est pas rare, tant il connaît ses clients, leurs besoins et leurs goûts, de le voir arriver précisément avec le livre après lequel on soupire depuis longtemps. Mal débarbouillé, nullement peigné, les doigts noirs de la glorieuse poussière des bouquins maniés incessamment, il habite une mansarde, au sommet d'une vieille et haute maison, et quand on l'y rencontre, assis au milieu de ses trésors, on dirait une grosse araignée au centre de sa toile. « Ah! dit-il quand on le quitte, ah! monsieur, vous emportez là des livres que j'aurais mieux aimé vous donner pour rien, plutôt que de les vendre dix fois plus cher à un autre. » Et si on le regarde d'un air surpris: « Oui, reprend-il avec un gros soupir; c'est que je sais que vous en aurez soin et que vous les aimerez comme je les aimais. »

Cet amour des livres n'est inférieur à nul autre. M. Rees nous raconte que le poète Southey, tombé en enfance, n'était sensible qu'au plaisir de se promener dans sa bibliothèque et de prendre mécaniquement sur les rayons les livres qu'il avait aimés toute sa vie; il les caressait des deux mains, comme on fait de la tête d'un enfant. Lamb, qui n'était pas fou, donnait parfois des baisers aux favoris de sa bibliothèque. Qui de nous ne se sent aux entrailles de telles tendresses, qui de nous ne se surprend

Digitized by Google

à de tels témoignages à l'égard des livres qu'il possède, ces incomparables amis ?

Les livres ont pour nous un goût plus délicat
Que n'a pour les gourmands l'or d'un vieux vin muscat.

For him delicious flavor dwell
In books as in old Muscatel.

Les recueils d'anas citent un mot de Fénelon qui fait honneur à sa charité, mais qu'un bibliophile aurait grand'peine à dire. Un incendie venait de consumer sa bibliothèque. On accourut lui annoncer que tous ses livres étaient réduits en cendre. « J'aime bien mieux, dit-il sans s'émouvoir, qu'ils soient brûlés que la cabane d'une pauvre famille. » Le grand évêque n'était point de notre confrérie. Son sang-froid philanthropique le prouve abondamment.

Perdre sa bibliothèque et ne pas s'émouvoir ! Mais la bibliothèque, c'est, pour le *book-worm*, le paradis retrouvé. C'est là qu'il vit, qu'il est bien, qu'il jouit de l'existence, et qu'il arrache quelques plumes à cette insaisissable chimère qu'on appelle le bonheur. « Quelques-uns, écrivait Samuel Palmer, mettent le bonheur dans l'action. Moi, je le mets dans une journée orageuse, pluvieuse, clapotante et sombre de décembre, un bon feu, un divan jonché de livres, un ami qui partage mes goûts, et surtout une porte bien fermée, garantissant de l'intrusion des fâcheux. »

M. J. Rogers Rees nous fait une confession qui pourrait être celle de tous les bibliophiles et bibliomanes. « Si les livres sont compris dans le dixième commandement, dit-il, c'est un commandement que j'ai bien souvent violé. » Mettez-le devant vos yeux sous cette forme : « Livres d'autrui ne convoiteras », et dites si, vous aussi, vous ne l'avez pas violé cent fois, si vous ne le violez pas tous les jours, si vous ne connaissez pas, sur les rayons de tel confrère, tel livre que vous ne possédez point et qui fait l'objet de vos ardentes convoitises. Si c'est un péché, mes frères, c'en est fait, et, à moins de cesser d'aimer les livres, nous mourrons dans l'impénitence finale.

Ces livres, que l'on désire follement, que l'on convoite, même quand on les sait la propriété d'autrui, varient naturellement avec les goûts des collectionneurs et surtout avec leur nationalité. Cependant les bibliophiles anglais et français ont assez de points de contact et se rencontrent trop souvent sur un terrain commun pour qu'il ne soit pas intéressant pour ceux-ci de connaître, au moins en partie, la liste des *desiderata* d'un de ceux-là : la traduction d'Homère par Chapman, dans l'exemplaire qui appartenait à Charles Lamb; Spencer; Chaucer; les petits poèmes de Milton; *les Mille et une Nuits*, dans une reliure aussi riche et aussi fleurie que possible, avec une gravure toutes les douze pages; Théocrite; l'Arioste; les traités de Plutarque; l'exemplaire du roman de Fielding intitulé *Amelia*, que le docteur Johnson lut tout d'un trait, et

Digitized by Google

celui de l'*Anatomy of Melancholy*, de Burton, qui le faisait se lever deux heures plus tôt que de coutume, tant il prenait plaisir à le lire; *Frankenstein*, de Mary Shelley, avec son autographe; le Burns qui fut donné à Mendelssohn au moment où il quittait l'Angleterre; les œuvres de Leigh Hunt que Charles Cowden Clarke voulait avoir reliées en vert et qu'un relieur intelligent affubla de rouge et de bleu; le volume d'Emerson sur lequel le professeur Tyndall inscrivit cette note: « Acheté par inspiration »; les exemplaires des poèmes de Shelley et de Keats que la mère du poète Robert Browning acheta pour son fils; l'exemplaire de *Pauline*, par Robert Browning, couvert de notes de la main de John Stuart Mill; l'exemplaire in-folio de Beaumont et Fletcher qui appartint à Charles Lamb et qui est aujourd'hui au Musée britannique: l'exemplaire de Wordsworth de *the Castle of Indolence*, par Thomson; *la Nouvelle Héloïse*, dans l'exemplaire de Shelley, qu'il lut en visitant Meillerie, Clarens, Chillon, Vevay, Lausanne, et dont il dit que c'est « l'épanchement du plus sublime génie, et d'une sensibilité plus qu'humaine »; *l'Ossian*, du même Shelley; l'exemplaire de la rare édition donnée par Foppens de *le Sage Résolu contre l'une et l'autre Fortune*, de Pétrarque, que sir Hudson Lowe avait à Sainte-Hélène, et où

Napoléon, retombé Bonaparte,

put puiser des exemples et des conseils; l'exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ*, en latin, acheté quinze sous par M. de Latour sur les quais, en 1827, et couvert de notes marginales de la main de J.-J. Rousseau; le Shakespeare in-folio de Keats; la bible de Milton que vient d'acquérir le Musée britannique, etc., etc.

Un sot avec cent mille francs
Peut se passer de livres,

disait Armand Gouffé dans une chanson à quiproquos, en 1808. Il faut être bien sot, en effet, pour se passer de livres imprimés lorsqu'on a des livres d'argent pour en acquérir, quand même on ne mettrait pas la main sur des merveilles analogues à celles que je viens d'énumérer.

On aura remarqué que cette énumération commence par les œuvres d'Homère. C'était le livre cher entre tous à Charles Lamb, et celui qu'il portait à ses lèvres avec amour. Que d'amoureux des livres n'en pourraient en faire autant aujourd'hui, par la raison toute simple qu'ils ne l'ont pas dans leurs armoires!

Quoi qu'il en soit, je me rappelle à ce propos une fable faite, en 1826, par un libraire, et qui, de par son sujet et de par son auteur, a doublement le droit d'être citée ici.

Digitized by Google

Les Romans et le Bouquin.

A la porte d'un étaleur,
Des romans, entassés sur une table antique,
Se plaignaient du cruel malheur
De ne jamais quitter une triste boutique.
Tout fiers d'être imprimés sur beau papier vélin,
De se voir habillés d'un riche maroquin,
Orgueilleux de l'éclat de leurs tranches dorées,
Voici comme ils traitaient un modeste bouquin :
« C'est toi d'ici qui chasses tout le monde,
Misérable vieillard!
Ton habit ne vaut pas un liard,
Et l'on te sent de dix pas à la ronde. »
— « Je n'ai pas, comme vous, l'air altier, muscadin,
Leur répond le vieillard; de là votre dédain :
Ma gloire cependant remplit toute la terre. »
— « Qui donc es-tu? » — « Je suis Homère. »

DOUSSIN-DELYS,
libraire à Poitiers.

M. J. Rogers Rees consacre un charmant chapitre de son livre aux dédicaces. Mais ce chapitre est trop exclusivement anglais pour que j'en fasse profiter ceux de nos lecteurs qui ne peuvent pas le goûter dans le texte même. J'y trouve pourtant une dédicace adressée par Buchanan à l'Esprit d'Auguste Comte, dont j'essayerai de traduire les deux premières strophes :

Comte, regarde aujourd'hui la France;
vois-la frappée du sabre et livrée à la honte,
elle qui, fléchissant le genou,
la première devant l'humanité
s'inclina, et du sang de l'Homme activa la flamme nouvelle de l'autel dressé à l'Homme

Elle qui la première se leva et osa;
elle qui n'a jamais épargné
son sang, coulant goutte à goutte de son grand cœur;
elle qui, pour délivrer le genre humain,
est restée enchaînée et aveugle;
elle dont la voix courageuse a suscité la conscience de l'Occident.

. . . . . .

« Les récentes publications des écrivains connus, dit un peu plus loin notre auteur, solidement reliées en bon veau propre à l'usage, sont une des nécessités de la vie. Elles donnent à l'esprit une nourriture pure et simple. Mais les volumes dépareillés ou ignorés, amoureusement arrachés à quelque coin poussiéreux d'une vieille boutique, et faits pour réveiller mille souvenirs, doivent être classés parmi les objets de luxe de l'existence; ils ont en eux les parfums du Levant et le mystère d'un songe d'été. »

Digitized by Google

Pourquoi faut-il qu'un esprit si ouvert aux charmes des livres, finisse un ouvrage qui a pour titre *les Plaisirs d'un Book-Worm* par deux chapitres de lieux communs sur la critique et le génie, et sur les avantages à retirer de la culture des lettres? Le *book-worm* est arrivé à la fin de sa carrière; il s'est tissé son linceul au cœur même de quelque précieux volume, et il ne reste plus qu'un littérateur qui fait son métier et répète, sans utilité ni à-propos, ce que mille autres ont dit avant lui.

Plutôt que de rester sur cette impression fâcheuse et de clore tristement une étude commencée avec tant de sympathie et de joie, je préfère laisser là le livre de M. Rees et chercher quelque sujet de rire, fût-ce à nos dépens. C'est le journal anglais *The Graphic* qui me le fournira. Il y a quatre ans, il publiait une double page d'illustrations humoristiques et satiriques avec légendes, sous ce titre : *Le Bibliophile : Histoire d'un crime non perpétré*. Les légendes sont plus amusantes que les caricatures, assez banales et mal venues. Au prologue, le bibliophile est dans son cabinet, un journal à la main, rabrouant sa gouvernante, qui lui demande des ordres pour le dîner : « Dieu du ciel, madame Boodle! On a volé à la dernière vente le magnifique exemplaire de *Gesta Cockalorum Romanorum*, avec notes par Jacques Merriefamille de Triboulet, abbé de Bosch, et vous venez me parler de rognons et d'aloyaux! Vous prenez bien votre temps!... » Sous le coup de cette grande nouvelle, le bibliophile sort. Il passe devant un étalage de bouquiniste, et à peine y jette-t-il un coup d'œil dédaigneux. « On ne trouve plus de livres comme il y a vingt-cinq ans. Il n'y a plus que des réimpressions de pacotille. C'est clair. » Cependant il s'arrête, l'œil fixé sur un volume, en proie à la plus vive agitation. « Quoi! s'écrie-t-il. Non! Impossible! » Il a la fièvre, tout l'étalage tourbillonne devant ses regards éblouis. Pourtant il s'élance, saisit le volume et, rappelant avec effort son sang-froid, il l'examine soigneusement. « Oui, c'est bien l'exemplaire qui manquait à la vente... Mais ne faisons semblant de rien. Voilà un amateur. Je tremble. » Il s'absorbe dans la lecture d'un annuaire d'il y a deux ans, pendant que le rival s'approche et — misère et damnation! — met la main sur le précieux volume. Ah! l'on comprend, dans de tels moments, qu'on puisse devenir assassin!... Aussi quel soulagement, lorsque le vieil amateur replace le livre dans le casier et continue son chemin tranquillement! Cette fois, plus d'hésitation; il entre vivement dans la boutique et achète, pour mieux donner le change, un insignifiant bouquin en même temps que la perle qu'il vient de découvrir. A peine a-t-il payé, qu'il se précipite dehors en oubliant son parapluie. Le bouquiniste court après lui pour le lui rendre; mais, persuadé que tout est découvert et qu'on va lui enlever son trésor, il se sauve à toutes jambes, saute dans un fiacre, prend le chemin de fer métropolitain et change dix fois de train pour mieux faire perdre ses traces. Enfin il

Digitized by Google

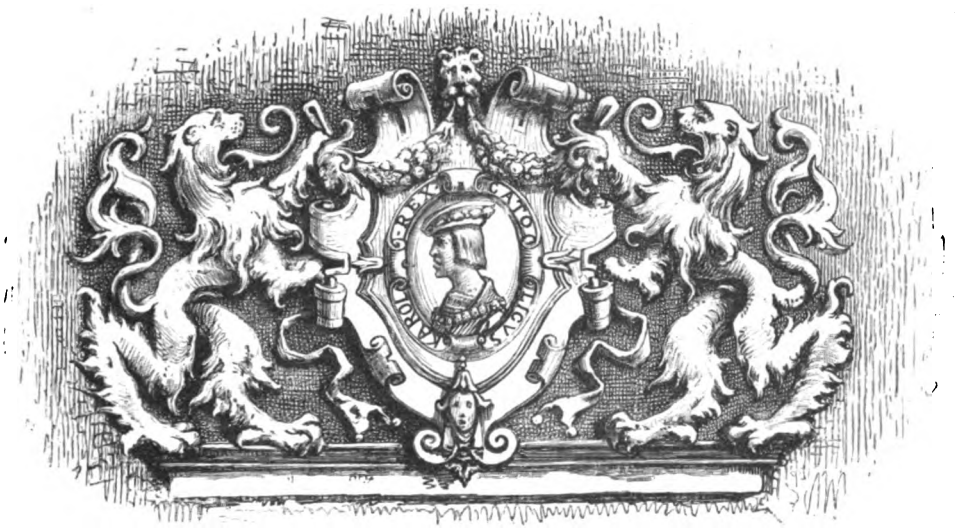
rentre chez lui dans un état de surexcitation facile à concevoir. « Ne vous occupez pas de mon dîner, madame Boodle. Je n'y suis pour personne! — En effet, il n'a que trop bien dîné, » pense Mme Boodle, qui, voyant le résultat, se trompe en supposant la cause. Une demi-heure après, le bibliophile, écrasé dans un fauteuil, anéanti, repoussant du pied le livre ouvert sur le parquet, ne peut que répéter d'une langue épaissie : « Ce n'est qu'une réimpression! Une misérable réimpression! » Le pauvre homme, épuisé par tant d'émotions et de courses, s'endort sur la table et rêve qu'il est en prison pour vol, avec l'infernal volume attaché à sa jambe en guise de boulet!

Les bibliophiles, *book-worms* et bibliomanes ont leurs ridicules; mais ils sont les premiers à s'en amuser, ce qui ôte bien du charme aux plaisanteries qu'en peuvent faire les autres. Ils sont, d'ailleurs, animés d'une passion noble entre toutes par son objet et par ses effets; et c'est une vérité profonde qu'a formulée le vieux satirique français du *Roman du Renart*, quand il a dit :

A déshonneur meurt à bon droit,
Qui n'aime livre ni n'y croit.

AN OLD BOOK-HUNTER.

Digitized by Google

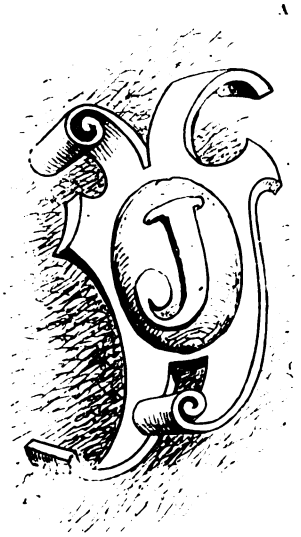


LES

GRANDS ÉDITEURS D'ALLEMAGNE

III

A TRAVERS L'ALLEMAGNE



Il ne nous est guère possible maintenant que de prendre une sorte d'itinéraire de voyage circulaire à travers l'Allemagne pour relever sur le parcours quelques maisons d'édition éparpillées sur tout le territoire, dans la quantité des éditeurs d'outre-Rhin.

Voici à Strasbourg les successeurs de Berger-Levrault : *R. Schultz et Cie*, qui sont libraires-éditeurs, imprimeurs et relieurs. La librairie date de 1676, l'imprimerie de 1685 ; l'établissement lithographique a été fondé en 1823 par Senefelder lui-même. Depuis l'origine, la maison a toujours été la propriété de la famille Berger-Levrault; il a fallu la guerre de 1870, et ses conséquences si désastreuses pour l'industrie française en Alsace, pour faire passer le tout dans les mains d'une société allemande. Aujourd'hui R. Schultz et Cie occupent vingt et une machines typographiques, dix presses à bras et onze presses lithographiques.

Digitized by Google

Le catalogue assez volumineux embrasse nombre de branches : littérature, théologie, jurisprudence, médecine, histoire, géographie, livres classiques, cartes, journaux et revues, ouvrages militaires, etc. C'est chez MM. Schultz et Cie que parut tout dernièrement l'ouvrage du lieutenant-colonel Kœttschau sur *la Prochaine guerre franco-allemande,* ouvrage qui a fait un certain bruit et dont une traduction a été donnée par M. Jaeglé à la Librairie illustrée. Nous croyons inutile de dire que le catalogue s'est peu à peu « épuré » des quelques volumes repris à la maison Berger-Levrault ; ils y figurent toujours mais avec cette invariable mention : *Vergriffen !* (épuisé).

Lahr, petite cité badoise de moins de 10,000 habitants, est le siège de la librairie M. Schauenburg, fondée le 1er janvier 1800. Elle s'est plus spécialement vouée aux almanachs et aux calendriers ; en ces derniers temps elle a créé une *Volksbibliothek* (bibliothèque populaire) à 5 pfennigs la plaquette, qui rivalise victorieusement avec les publications les moins coûteuses de l'Allemagne. — La collection compte aujourd'hui plus de cinq cents numéros. M. Schauenburg occupe quinze machines typographiques (dont une rotative et une double) et dix presses lithographiques ; le personnel est de cent cinquante ouvriers.

Munich, centre artistique de l'Allemagne, est devenu tout naturellement le refuge des éditeurs publiant des œuvres relatives aux beaux-arts. Parmi les maisons les plus importantes de la capitale bavaroise, il faut tout d'abord mentionner la *Verlags-Anstalt für Kunst et Wissenschaft* (maison d'édition d'art et de sciences). Créée à Francfort-sur-Mein le 15 novembre 1858 par Frederic Bruckmann, elle obtint un succès considérable avec sa première publication, la *Gœthe-Galerie* d'après les dessins de W. de Kaulbach. Le succès fut considérable, disons-nous, quelques chiffres le prouveront : la grande édition mise en souscription à 840 francs fut aussitôt vendue à trois cents exemplaires ; la collection fut publiée en *quatorze* formats différents et dans certains elle en est arrivée aujourd'hui à son vingt-cinquième tirage. L'édition in-quarto a dépassé cinquante mille exemplaires (à 72 marcs) et le nombre des planches vendues séparément a atteint près de *trois millions* d'exemplaires. Après être resté deux ans à Stuttgart, Bruckmann vint se fixer définitivement en 1863 à Munich, qui lui offrait de grands avantages pour le genre de publications auquel il s'était exclusivement limité. Parmi ces publications nous ne pouvons que relever les plus imposantes : la collection de *Portraits*, environ deux cents planches dont beaucoup sont devenues populaires ; les paysages homériques de *F. Preller* (300 marcs) ; l'œuvre de Menzel (600 marcs), la Fritz-Reuter-Galerie (360 marcs) et tant d'autres. Les moyens de reproduction les plus usités par la maison sont la photographie et la photogravure, dans des ateliers spéciaux qui occupent une centaine de personnes.

En 1883, M. Bruckmann céda son établissement à une société par actions contre le joli denier de 950,000 marcs.

A Munich encore nous trouvons *Ackermann*, marchant dans les mêmes voies que l'éditeur précédent, puis encore *Oldenbourg* qui, tout en cultivant les beaux-arts, n'a laissé de côté ni la science ni la littérature. De ses publications littéraires il en est une qui mérite plus particulièrement d'être signalée : ce sont les séries de *Nouvelles choisies*, allemandes ou étrangères, paraissant en volumes

Digitized by Google

de trois cents pages (reliés) à 1 marc le volume. La série d'auteurs nationaux comprend annuellement trente-six volumes ; celle des auteurs étrangers, quatorze : la direction littéraire du recueil est confiée à un poète bien connu, même en France, Paul Heyse. Notre littérature y est représentée par E. About, Balzac, Stendhal, Feuillet, Mérimée, Musset, Nodier, Sand, Vigny : le choix des noms établit assez clairement le goût apporté dans le choix des nouvelles entrant dans cette collection.

Breslau, chef-lieu de la province de Silésie, est une ville qui a son importance et nombre d'éditeurs y sont établis. Les deux plus actifs sont Édouard Trewendt et S. Schottlaender. Le premier, qui a commencé en 1845, a édité quantité de romanciers — Hœfer, Mügge, Holtei, Struensee — mais en ces dernières années il semble se consacrer plus assidûment aux sciences et son *Encyclopédie des sciences naturelles* est une entreprise qui a droit à l'estime et au respect de tous. Elle n'est point encore terminée ; cent livraisons environ ont paru sur cent cinquante (à 3 marcs); elle a pour auteurs les savants les plus autorisés de l'Allemagne. E. Trewendt édite également une grande revue mensuelle, *la Deutsche Revue,* qui a une certaine notoriété.

Cette notoriété est bien moins reconnue cependant que celle de *Nord und Süd* publiée par S. Schottlaender depuis onze ans, avec le concours de Paul Lindau. De toutes les revues paraissant outre-Rhin — et qui en dira le nombre ? — c'est sans contredit celle qui est la moins imbue de préjugés, de préventions, de parti pris ; pour la France elle est plus souvent sympathique, toujours bienveilllante, et parmi les collaborateurs de *la Revue* figurèrent Émile Augier, François Coppée, Émile Zola — ce dernier pour une étude sur Balzac, entre autres choses. — *Nord und Süd* paraît tous les mois par livraisons de deux cents pages sur très beau papier teinté, et chaque numéro est orné d'un portrait à l'eau-forte : celui de Paul Lindau, qui accompagne cet article, est emprunté au centième numéro de *Nord und Süd ;* ajoutons que le cuivre en a été gracieusement mis à notre disposition par M. Schottlaender.

M. S. Schottlaender est un homme jeune encore — 43 ans — sa maison est de création récente — 1876 — mais cette dernière circonstance n'est pas un motif pour donner lieu à croire que la maison est de proportions modestes. Grâce à une énergie et à une activité incontestables, S. Schottlaender possède aujourd'hui un catalogue où sont réunis la plupart des écrivains de l'Allemagne contemporaine. En se faisant éditeur, il avait la pensée de s'occuper plus spécialement du roman, d'être l'homme des romanciers de talent, sans aucune distinction sur le genre de talent et de donner un extérieur élégant à des œuvres de valeur. Jusqu'à présent cette partie de son programme a été scrupuleusement exécutée ; les auteurs qu'il a offerts au public ont nom Detlef, Franzos, Jensen, Anzengruber, Gutzkow, Lindau, Roquette, Wichert, etc. ; les volumes édités sont imprimés avec soin sur bon papier et, tout en étant assez compacts en général, sont d'un prix très abordable (3 ou 4 marcs). Ce sont là de véritables progrès qu'apprécieront tous ceux qui, pour une raison quelconque, achètent des ouvrages allemands. Cependant Schottlaender ne s'est pas cantonné dans l'œuvre d'imagination pure ; ayant son imprimerie, il voulut prouver qu'elle en valait une autre et il lança quelques publications de grand luxe — notamment la traduction de P. Heyse et H. Kurz du *Roland*

Digitized by Google

furieux, avec l'illustration de Gustave Doré[1]. En dehors de *Nord und Süd* dont nous avons avons parlé plus haut, S. Schottlaender publie un journal quotidien, *Breslauer Handels-Blatt* (Gazette commerciale de Breslau) et quatre journaux hebdomadaires illustrés. A la librairie et à l'imprimerie sont annexés un atelier de reliure, une fonderie de caractères ; la maison a régulièrement deux cents ouvriers au minimum.

A Glogau, ville silésienne de quelque 5,000 habitants, nous trouvons l'éditeur Carl Flemning (depuis 1790), dont les ouvrages illustrés pour la jeunesse ont leur réputation d'élégance et de beauté.

Hermann Costenoble s'est fixé à Iéna en 1850 et depuis lors n'a cessé de produire et de produire beaucoup, surtout des romans, car son catalogue en contient plus d'un millier en ce moment. Costenoble a attaché son nom à quelques entreprises de longue haleine parmi lesquelles nous citerons les *Œuvres complètes* de Gerstaecker, l'infatigable voyageur et le fécond écrivain (43 énormes volumes) ; les *Œuvres* de Carl Gutzkow dont la première série a paru en douze très forts volumes, une *Bibliothèque de voyages* (13 volumes grand in-8° jusqu'à ce jour), une *Bibliothèque littéraire* à bon marché (46 volumes parus).

Il faut aller à Berlin pour découvrir un autre éditeur, Otto Janke (depuis 1843), dont le catalogue encore plus volumineux ne contient que des romans : nous avons voulu en supputer la quantité : le vertige nous a pris en route et nous avons dû y renoncer. Et c'est en vain que nous nous sommes demandé où tant de volumes pouvaient se caser, s'ils ne restaient pas dans le magasin de l'éditeur.

Mais il est à Berlin encore d'autres maisons qui, tout en étant moins prolifiques, n'en ont pas moins leurs mérites. De celles-là est la librairie Hertz (depuis 1847), éditeur des *Œuvres complètes* de Paul Heyse (22 volumes actuellement) et de Gottfried Keller (12 volumes), deux noms qui en littérature suffisent pour faire classer un éditeur parmi les éditeurs sérieux; puis encore la librairie G. Grote (fondée en 1663) qui publie de préférence de grands ouvrages historiques, des auteurs classiques et des éditions de luxe. L'œuvre la plus considérable est une *Histoire universlle* qui doit comprendre près de quarante volumes illustrés d'un nombre respectable de gravures, de cartes et de plans. La publication n'est pas encore terminée; le travail est réparti entre les premiers historiens de l'Allemagne, chacun traitant une époque déterminée. Cette histoire universelle a malheureusement deux grands défauts : son prix élevé — plus de 500 marcs — et l'obligation d'acquérir tout l'ouvrage, les volumes ne se vendant pas isolément. A part cela, c'est parfait à tous points de vue. La librairie Grote a également des éditions illustrées de la plupart des auteurs classiques d'outre-Rhin — Gœthe, Schiller, Lessing, Hauff, etc., — des éditions de luxe, dans tous les formats, des œuvres les plus populaires de ces mêmes classiques — depuis le format in-32, mignon, coquet avec son texte

1. Edition francaise, chez Hachette et Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Paul Lindau

Verlag von S. Schottlaender in Breslau

Digitized by Google

Digitized by Google

encadré de rouge et sa reliure élégante, jusqu'à l'in-folio majestueux orné de superbes dessins reproduits par la photographie. C'est un éloge à faire à cette maison d'ailleurs que les soins les plus méticuleux, les innovations les plus heureuses sont constamment appliqués à tout livre qui porte sa marque.

Mais la librairie *Gebrüder Paetel* (Paetel frères) est certainement celle qui éveille le plus notre intérêt de toutes les maisons d'édition berlinoises. Fondée en 1837 par Alexandre Duncker, elle fut reprise en 1870 par Elwin et Hermann Paetel. Ce dernier s'étant retiré le 1er avril 1884, Elwin Paetel resta seul chef de la maison qu'il dirige encore maintenant : c'est un homme de quarante ans qui a tout un long avenir devant les mains.

En 1874, les frères Paetel tentèrent une grosse affaire : la création de la *Deutsche Rundschau*, revue mensuelle, à laquelle la *Revue des Deux Mondes* a servi de type. Ce fut sur l'initiative de Jules Rodenberg que cette création se fit. Depuis longtemps déjà cet écrivain était poursuivi par l'idée d'un grand périodique à l'instar de Paris et de Londres. En 1861, il avait lancé le *Deutsches Magazin*, mais avec des ressources insuffisantes sans doute, car en 1863 le *Deutsches Magazin* s'éteignit doucement. Rodenberg passa à la direction du supplément littéraire du *Bazar*, journal de modes à tirage très considérable qui lui permit de se rendre compte des goûts et des besoins d'un certain public. En 1867, nouvelle expérience avec le *Salon*, qui vit encore actuellement. Le *Salon* n'étant pas cependant l'idéal de son fondateur, grâce sans doute à une résistance rencontrée chez l'éditeur du recueil, Jules Rodenberg quitta la rédaction en 1874 pour se vouer tout entier à la *Deutsche Rundschau*, pour laquelle il trouva les fonds nécessaires chez les frères Paetel. Ceux-ci n'eurent point cependant à se repentir de leur confiance et de leur hardiesse; le semestre n'était pas écoulé que la *Deutsche Rundschau* avait dix mille abonnés, ce qu'aucune publication similaire n'avait jamais osé rêver. Le succès était donc éclatant; aussi des imitations nombreuses ne tardèrent pas à surgir de tous côtés. Certaines ont disparu, d'autres ont passé par des fluctuations diverses : seule la *Deutsche Rundschau* est restée dans les mêmes mains, suivant la même ligne de conduite qu'aux premiers jours. De ceci il ne faudrait point conclure que la *Deutsche Rundschau* est la perfection même en tant que revue; il n'en est rien.

Digitized by Google

Mais placée à un certain point de vue, créée pour un public déterminé, elle est difficile à supplanter dans les hautes classes sociales où elle recrute ses fidèles. Aujourd'hui la *Deutsche Rundschau* tire quinze mille et le chiffre moyen des honoraires qu'elle paye annuellement à ses collaborateurs est d'environ 70,000 marcs, pour le contenu de ses douze livraisons de cent soixante pages chacune. Ceci donne un minimum de cinq cents francs la feuille de seize pages et nous serions curieux de connaître la *grande* revue française accordant de semblables honoraires.

La *Deutsche Rundschau* est donc dans sa treizième année. Une table méthodique des quarante premiers volumes (années I-X) a été publiée et ne contient pas moins de cent soixante pages à deux colonnes, du format de la revue elle-même. Tous les hommes de mérite figurent dans cette table, soit pour les travaux qu'ils ont donné à la *Deutsche Rundschau,* soit pour les travaux dont ils ont été l'objet. La France y tient une large place, non point à cause de sa collaboration, car, chose assez étrange, il n'y a pas un seul article, une seule nouvelle, un seul roman signé d'un littérateur français, mais à cause des nombreuses études qui lui sont consacrées. Ces études sont pour la plupart d'une valeur incontestable; nous nous contenterons de rappeler celles de Georges Brandes sur *Flaubert, Balzac, Goncourt, Mérimée,* de Carl Hillebrand sur *les Débuts du socialisme, les Origines du parti légitimiste, la Fin de la royauté de Juillet,* etc.

Cependant la *Deutsche Rundschau* n'absorbait pas entièrement les frères Paetel; ils éditèrent non point surabondamment, mais des ouvrages d'un goût sévère. Parmi les romanciers, ils accueillirent et retinrent tout particulièrement Théodore Storm, nouvelliste dont nous chercherions en vain le pendant dans notre littérature, Wilhelm Jensen, écrivain d'une élévation de pensées et d'une originalité d'allures comme la littérature d'outre-Rhin en possède trop peu, Gustave Putlitz, aimable, gracieux et touchant, Alfred Meissner, le poète autrichien, mort dernièrement. Parmi les historiens, Lotheissen, avec son *Histoire de la civilisation en France au XVIIe et au XVIIIe siècle,* Pierson, avec son *Histoire de Prusse,* Wernicke, avec son *Histoire universelle,* en six gros volumes. Enfin, cette année, la librairie Paetel commence la publication d'un ouvrage considérable de lady Blennerhassett sur *Madame de Staël, ses amis et son influence en politique et en littérature.* Cet ouvrage comprendra trois volumes de quatre cents pages chacun. L'auteur le présente comme un hommage de la nation allemande pour le centenaire de 1789. Nous croyons inutile de dire que cet ouvrage est du plus haut intérêt pour nous; aussi une librairie parisienne s'est-elle déjà assurée le droit de traduction [1].

1. L'ornementation de première page pour cet article est emprunté au volume de luxe *Spanien* (l'Espagne), publiée par la maison Paetel. Lorsqu'il se sépara de son père, Hermann Paetel reprit la direction de l'*Allgemeiner Verein für Litteratur* (Société générale de littérature allemande), qui livre annuellement à chacun de ses membres, contre une cotisation de 18 marcs, quatre volumes imprimés avec luxe, reliés en demi-veau, dus aux premiers littérateurs ou savants de l'Allemagne. Les publications de la Société se vendent également mais à un prix plus élevé que le prix d'abonnement; aussi la prospérité de la Société ne va-t-elle que croissant, le nombre des adhérants augmentant sans cesse.

Digitized by Google

A Cologne, l'antique cité, nombre d'éditeurs également; nous mentionnerons *J.-P. Bachem* (depuis 1818) dont les publications se distinguent par un catholicisme fervent autant que par une exécution typographique très réussie, quand cet éditeur ne s'avise pas, sous prétexte de ne pas dépasser un nombre déterminé de feuilles, de prendre un caractère plus petit ou une justification plus serrée vers la fin du volume. Comme beaucoup d'autres éditeurs, Bachem a lancé des collections à bon marché : *Bachem's Roman-Sammlung*, à 2 marcs le volume relié de quatre cents pages, et *Bachem's Novellen-Sammlung*, à 1 marc le volume relié de deux cents pages. Ces collections ont eu, dans leur public, un grand succès, tant à cause de l'excellente condition matérielle dans laquelle elles se présentaient que de la valeur littéraire dont elles étaient pourvues. Il ne nous appartient pas d'apprécier si leur ardeur militante fut aussi pour une bonne part dans ce succès. Les autres volumes — romans et nouvelles pour la plupart — qu'édite la maison Bachem sont encore plus soignés à tous points de vue, leur prix remontant aux prix ordinaires de la librairie allemande et permettant à l'éditeur de se donner les coudées plus franches.

C'est le 12 août 1835 que fut fondée, à Bielefeld, en Westphalie, la maison *Velhagen et Klasing*, par l'association d'Auguste Klasing à la librairie d'Auguste Velhagen existant depuis une couple d'années. Auguste Velhagen, né en 1809, fit ses études au gymnase de Bielefeld, obéit à la loi militaire, puis, après avoir fait un stage de trois ans dans une librairie de Francfort-sur-le-Mein, s'établit libraire dans sa ville natale. Auguste Klasing, né en 1809 également, eut des destinées à peu près identiques jusqu'à cette date de l'association.

Leur entreprise ne manquait pas d'une certaine hardiesse. Bielefeld comptait alors quelque six mille habitants, et si l'industrie linière y était prospère, les besoins intellectuels y étaient restreints. De plus, une autre librairie existait dans la ville depuis dix-huit ans déjà, jouissant d'une bonne réputation. Mais si la vente de livres n'offrait qu'un avenir médiocre, la publication de livres leur offrait un champ plus vaste et des promesses de bénéfices plus gros. Les deux débutants ne supposaient pas que, pour faire fortune, un éditeur doit au moins se trouver dans un milieu favorable; or il n'y avait pas à Bielefeld de centre intellectuel ni une seule imprimerie à même de faire un tirage convenable. D'un autre côté, les associés ne disposaient que d'un capital relativement modeste; mais Velhagen et Klasing étaient jeunes, audacieux et imprudents même comme on ne l'est guère qu'à l'époque des jeunes années. Ils engagèrent une bonne partie de leurs fonds dans la création d'une imprimerie dont ils devaient être les principaux clients; ils débutèrent par une publication hebdomadaire, le *Musée français, choix de littérature tiré des meilleurs auteurs tant anciens que modernes* (huit pages grand in-8° par semaine); la rédaction avait été confiée à Wolff, professeur à l'Université d'Iéna, contre honoraires très élevés. Le succès dépassa toute attente; il fut immédiat et durable : le *Musée* vécut quatorze ans. Il eut pour résultats de mettre les jeunes éditeurs en relations avec toute l'Allemagne et de justifier leur présence à la foire de Leipzig dès 1837. D'autres publications suivirent avec des alternatives très variées; la plupart de celles qui réussirent n'y parvinrent que sur l'initiative des éditeurs qui ne craignaient pas d'avoirs recours, le cas échéant, à des sommités dont la coopération leur coûtait fort cher.

Digitized by Google

Néanmoins Velhagen et Klasing n'étaient point des Crésus et quand, après s'être mariés presque en même temps, ils obtinrent en 1840 l'agence générale de *la Colonia*, compagnie d'assurances contre l'incendie, ils considérèrent cela comme une excellente aubaine. Plus tard, ils représentèrent deux autres compagnies, et comme ces nouvelles fonctions apportaient un supplément de travail, l'un s'occupa plus spécialement des assurances et l'autre de la librairie. De cette façon, le métier d'éditeurs les fit subsister.

En 1839, ils commencèrent à faire paraître *le Théâtre français*, publié par C. Schütz (cent quatre-vingt-quatre volumes in-16 à 30 pfennigs le volume). La collection qui comprend toutes les époques de l'art dramatique français se répandit très rapidement et, à cause de son bon marché exceptionnel, fut utilisé dans nombre d'établissements d'instruction. Le prix minime avait été possible pour les éditeurs par l'importance de la vente et ensuite par l'ignorance profonde où l'on était encore alors de ce qui a nom la propriété littéraire. Velhagen et Klasing encaissaient de jolis bénéfices au détriment des auteurs et des éditeurs français, tout comme le faisaient les braves éditeurs belges à l'âge d'or de la contrefaçon.

L'année 1844 vit lancer le premier volume de la *Bible des polyglottes*, ouvrage d'une importance capitale donnant l'Ancien et le Nouveau Testament dans le texte original, la version des *Septante*, celle de la *Vulgate* et la traduction de Luther. L'ouvrage, qui forme un ensemble de 5,400 pages en quatre volumes, ne fut terminé qu'en 1855, après avoir failli n'être jamais achevé : depuis lors il a eu cinq éditions. Un second ouvrage du même genre, mais bien plus considérable, la *Bible théologico-homélitique*, de Lange, vit le jour en 1857. L'entreprise ne fut menée à bien qu'en 1877, avec la trente-sixième partie.

En 1864, Velhagen et Klasing firent un essai d'une tout autre nature en se chargeant de la publication d'un journal hebdomadaire illustré, *Daheim* (*le Foyer*), s'adressant tout particulièrement aux familles. Ce fut encore un succès et un succès bien marqué, malgré toute la défiance qu'avaient éprouvée les éditeurs au moment de mettre à exécution une aussi grosse affaire. Cependant aujourd'hui le *Daheim* est une force et une source de beaux profits, grâce à l'activité de ses propriétaires et aussi à l'acharnement de nombreux ennemis.

Les deux associés commencèrent, en 1876, deux séries de format différent, l'une in-8° et l'autre in-16 elzévir, des *Éditions de bibliophiles* qui sont très recherchées en Allemagne et dont plusieurs volumes sont déjà épuisés depuis fort longtemps. Rien n'a été négligé pour leur donner le cachet de véritables œuvres d'art, et ces éditions ont fait d'autant plus de sensation qu'elles n'ont pas de rivales jusqu'à présent, que je sache.

Actuellement, l'imprimerie Velhagen et Klasing comprend onze machines typographiques, deux presses à bras et plus de cent personnes. Elle est presque exclusivement absorbée par les publications de la maison. Celles-ci se sont augmentées d'ouvrages cartographiques assez nombreux et de volumes destinés à la jeunesse.

Nous nous arrêterons là de cette course rapide à travers le monde des livres en Allemagne, monde qui est assez compact et assez actif si l'on en juge par les résultats : en 1883, 14,802 écrits divers; en 1884, 15,607; en 1885,

Digitized by Google

16,305. La progression est donc toujours croissante et rien ne fait prévoir qu'elle s'arrêtera un jour.

Avant de prendre congé du lecteur, il nous sera permis sans doute de toucher quelques mots de deux grands éditeurs allemands postés à l'extérieur des frontières d'Allemagne : A. Hartleben et C. Gerold, de Vienne.

La maison A. Hartleben, fondée à Pesth en 1803 et transférée à Vienne en 1844, est certainement une de celles qui publient le plus et peut-être celle qui édite le plus de traductions d'auteurs français. Dans le catalogue très volumineux figurent, avec nombre d'ouvrages, Coquelin, Beaumont-Vassy, Élie Berthet, Ernest Capendu, Eugène Chavette, V. Cherbuliez, comtesse Dash, Gustave Droz, Alexandre Dumas père et fils, Paul Duplessis, Octave Feuillet, Paul Féval, Ernest Feydeau, Théophile Gautier, Victor Hugo, Paul de Kock, Montépin, Saintine, Sand, Soulié, Eugène Suë, et enfin, parmi les auteurs plus récents, Jules Verne, pour ses œuvres complètes, en édition de luxe et en édition populaire. Il s'est même produit récemment, à propos de ce dernier écrivain, aussi aimé en Allemagne que chez nous, un fait assez curieux : par suite des conventions littéraires entre l'Allemagne et l'Autriche, la propriété de la traduction des œuvres de Jules Verne tombait dans le domaine public. Aussitôt un éditeur de Leipzig, Albert Unflad, s'empressa de lancer une édition d'un prix très minime, créant une concurrence redoutable aux éditions de Hartleben; celui-ci n'hésita pas à baisser ses prix de façon à les rendre bien inférieurs à ceux de son concurrent qui répondit à cette mesure en réduisant ses propres prix de cinquante pour cent. Le débat en est là pour le temps : lequel des deux éditeurs aura non pas le dessus, mais le dessous dans cette lutte d'un nouveau genre? Un avenir, très prochain sans aucun doute, nous l'apprendra.

Joseph Gerold acquit en 1775 la librairie et l'imprimerie Kaliwoda; en 1776, il reçut le titre d'imprimeur de la cour et de l'Université; en 1780, celui de libraire de l'Université. Après sa mort, survenue en 1800, la maison fut dirigée par sa veuve d'abord, ensuite par son troisième fils, Carl Gerold, qui mourut en 1854. Depuis ce temps, la maison a pour firme commerciale *Carl Gerold's Sohn* (les fils de Carl Gerold); en 1856, elle devint librairie de l'Académie des sciences de Vienne.

Sans négliger la littérature et les beaux-arts, la librairie Gerold a plus spécialement édité des ouvrages scientifiques dont quelques-uns d'une importance exceptionnelle, — tels, par exemple, le *Voyage de la « Novara » autour du monde* (752 marcs), *la Statistique autrichienne* (dix volumes), *la Flore des Alpes* (plus de cinq cents planches en quatre volumes), le *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* (treize volumes), *l'Art dans la maison,* de J. Falke (90 marcs), *Campagnes du prince Eugène de Savoie,* publication faite par les soins du ministère de la guerre (parus à ce jour : dix volumes, plus de neuf mille pages avec quatre-vingt-dix cartes, 280 marcs), *Histoire de César*, par Napoléon III, le *Recueil d'arrêts en procédure civile* (vingt gros volumes), *Histoire de la littérature arabe*, de Hammer-Purgstall (sept volumes in-4°, formant plus de sept mille pages), et tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer. C. Gerold's Sohn ont également publié et publient encore de nombreux périodiques, ayant tous trait aux sciences.

Digitized by Google

De tout ceci, il résulte suivant nous que la librairie allemande est une industrie excessivement active, bien comprise et bien menée. Il résulte aussi qu'à de rares exceptions près, ce n'est qu'une industrie et non point une sorte de vocation artistique pour celui qui s'y consacre : on y fait de grandes fortunes, on n'y conquiert pas de réputation en dehors de celle de Crésus. Le livre luxueux n'est pas rare, tant s'en faut; le livre d'amateur est presque introuvable.

Comme nous l'avons dit, il y a des exceptions à cette règle générale et elles la confirment. Les lecteurs les retrouveront aisément en feuilletant les quelques pages que nous avons consacrées aux éditeurs et aux livres d'Allemagne et que nous terminons ici.

LOUIS DE HESSEM.

Digitized by Google

CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

L'EXPOSITION TYPOGRAPHIQUE DE ROUEN

Il y a quatre cents ans, Guillaume Le Talleur éditait à Rouen ses *Cronicques de Normandie.*

A l'occasion de ce quatrième centenaire, un bibliophile rouennais, M. Édouard Pelay, eut l'idée d'organiser une exposition typographique. Plusieurs érudits et plusieurs collectionneurs se joignirent à lui : l'abbé Balavoine, Ch. Lormier, l'abbé Sauvage, Bouquet, Garetta, de Beaurepaire, Tougard, Lesens et Beaurain.

La réalisation de l'idée fut rendue facile par l'archevêque de Rouen, Mgr Thomas, qui offrit de mettre à la disposition des organisateurs les salles de la Bibliothèque du chapitre de la cathédrale, et bientôt, prêtés par divers amateurs, prêtés même par la Bibliothèque municipale, volumes et plaquettes rares vinrent en grand nombre.

Décorées de tapisseries, précédées d'un vestibule orné de châsses aux délicates statuettes, les salles de cette bibliothèque sont meublées de vitrines aux sculptures élégantes ; et de plus on y accède par un charmant escalier de pierre ajouré du xve siècle ; tel est le cadre véritablement artistique dans lequel se présente cette curieuse exposition.

La première salle — qui forme vestibule — est réservée aux volumes relatifs à l'histoire de la cathédrale et du chapitre de Rouen. On y trouve les différents écrits des évêques et des archevêques : *le Discours de saint Victrice à la louange des saints ; les Œuvres de Hugues d'Amiens et de Jean d'Avranches ; la Vie de saint Éloi*, par *saint Oüen ; le Journal des visites pastorales d'Eude Rigaud ; les Œuvres de François de Harlay, du cardinal de Bonnechose et de Mgr Thomas.*

Puis encore : *le Mercure de Gaillon, de l'imprimerie du château archiépis-*

Digitized by Google

copal, 1644, dont la *Société rouennaise des bibliophiles* a publié, il y a quelques années, une excellente réimpression — volume fort rare imprimé par les Maury; — *l'Ode composée dans le chasteau de Gaillon sur la naissance de Mgr le duc d'Anjou, imprimée avec les caractères italiques des Maury; la Conférence ou leçons spirituelles du S. Sacrifice de la Messe, 1640; Scholæ Rothomagensis Philosophia. Ex typis Archiepiscopalibus, apud L. Maury, typ., 1645;* une série d'ouvrages composés par des chanoines; des pièces publiées à l'occasion du *privilège de saint Romain; la Vie et martyre de saint Nigaise*, premier évêque de Rouen; *la Normandie chrétienne* de Farin; *Histoire des archevêques de Rouen*, par Dom Pommeraye; *l'Oraison funèbre du cardinal de la Rochefoucauld*, dernier archevêque de Rouen avant la Révolution, dont deux éditions furent publiées à Munster en 1801.

Et enfin, dans un ancien chartrier Louis XV provenant des environs de Rouen, on a exposé toute une collection de missels, de processionnels, de graduels et de rituels à l'usage du diocèse de Rouen.

Dans la seconde salle, — décorée de châsses et de tapisseries, — celle qui a formé le premier plan du croquis que nous avons exécuté pour accompagner ces quelques lignes, sont exposés de superbes volumes reliés aux armes des archevêques de Rouen, des médailles et des jetons et les procès-verbaux des deux conciles tenus à Rouen, le premier par le cardinal de Bourbon, le second par Mgr Blanquet de Bailleul.

La troisième salle est exclusivement consacrée à Pierre et à Thomas Corneille. A une extrémité de cette salle une reproduction en bronze du célèbre buste de Caffieri se détache sur les boiseries sculptées, et de tous côtés sont exposés de rarissimes volumes ou des autographes précieux.

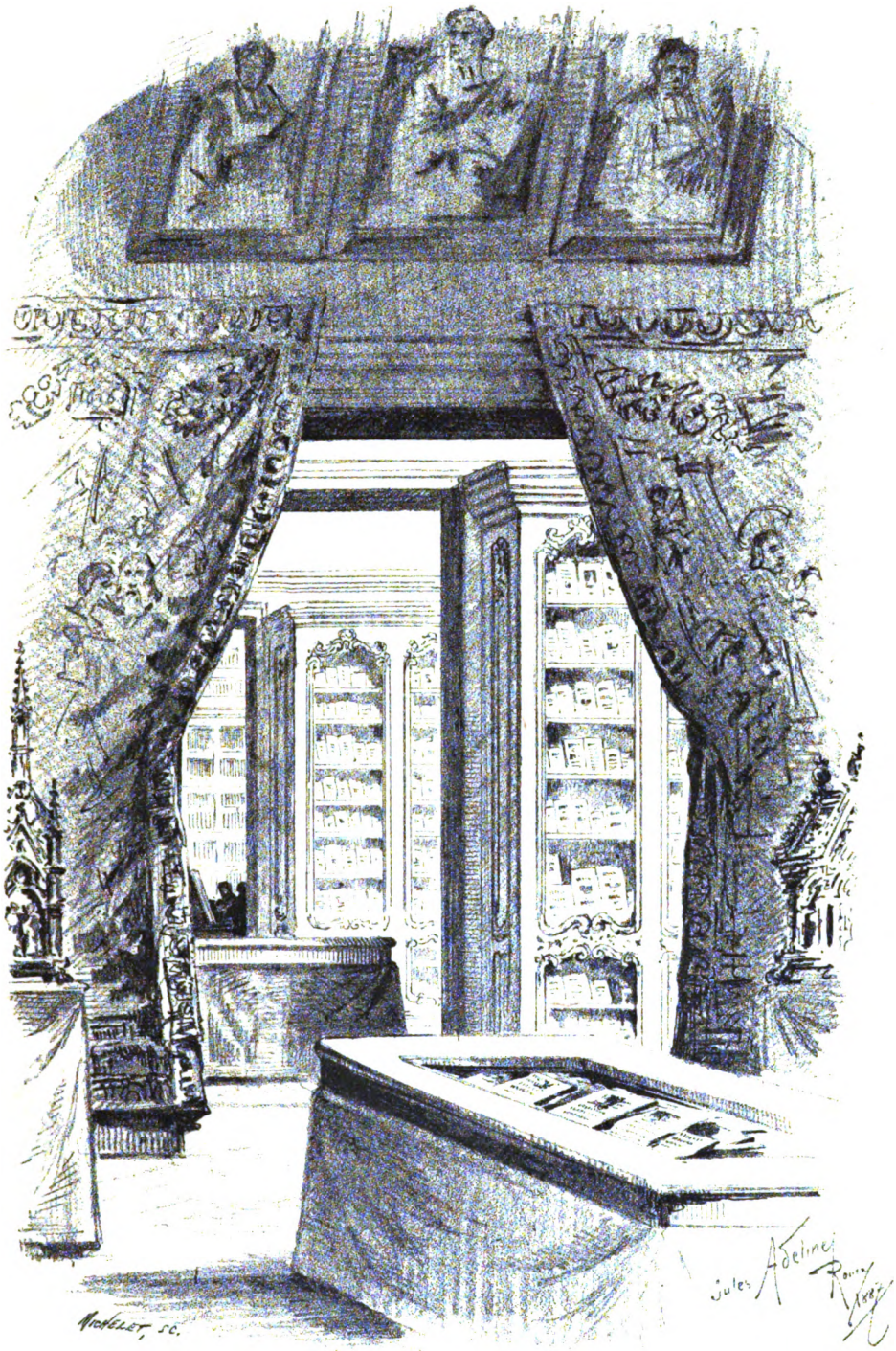
C'est le contrat de Marie *de Corneille* avec les signatures de Pierre et de Thomas Corneille. C'est l'original d'une *requête* rédigée et écrite par Pierre Corneille pour s'opposer au maintien d'une seconde charge d'avocat du roy aux eaux et forêts à la table de marbre de Rouen.

C'est l'exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ* (1656) avec la signature du traducteur, et un autre exemplaire (édition de 1658) avec de nombreuses corrections de la main du grand poète. C'est encore le registre de la chambre des comptes contenant l'enregistrement des lettres de noblesse accordées par le roy à Corneille et à sa famille. C'est enfin *la série complète des éditions originales* des œuvres de Corneille, la collection des pièces publiées à l'époque de la querelle du *Cid, la Suite* et *le Mariage du Cid, la Vraie suite du Cid*, etc. Jusqu'à une traduction du *Cid* en vers allemands, publiée à Hambourg, quelques années seulement après l'apparition de cette pièce et une traduction de *Polyeucte* en vers hollandais.

Puis encore des pièces diverses de nombreuses éditions du théâtre, les œuvres complètes de Pierre et de Thomas Corneille et la *Rodogune*, illustrée d'une eau-forte de Mme de Pompadour.

Dans la quatrième salle — la plus vaste — ont pris place les grandes raretés. Ce sont d'abord les trois volumes imprimés à Venise (1483) et à Vérone (1480-1486) par le Rouennais Pierre Mauser, à côté desquels on a placé d'autres volumes dus à des Rouennais et datés l'un d'Italie (1501 et 1503) et imprimé par les frères Le Siguene, et l'autre de Lausanne imprimé, en 1493, par Jean Belot.

Digitized by Google



L'EXPOSITION DU QUATRIÈME CENTENAIRE DE LA « TYPOGRAPHIE ROUENNAISE »

Installée dans les salles du Trésor et de la Bibliothèque du Chapitre.

Digitized by Google

Digitized by Google

A côté d'eux et au milieu de la nombreuse série des Martin Morin et des Jehan Le Bourgeois — un Lancelot du Lac de ce dernier (1488) est une véritable curiosité — est exposé à la place d'honneur : le *Premier volume imprimé à Rouen avec date certaine : la Cronicque de Normandie imprimée par Guillaume le Talleur, natif et demeurant en la paroisse Sainct Lô au moys de may mil ccc quatre-vingt-sept!...* Saluez, bibliophiles, ce respectable volume; contemplez-le, non sans attendrissement, visiteurs profanes, c'est là le *clou* de l'exposition et si les bibliophiles assemblés, eux aussi, en jury d'exposition décernaient des médailles, c'est lui certainement qu'ils jugeraient digne de la médaille d'honeur! Eh sans doute, d'autres volumes sont venus depuis qui sont superbes. Eh sans doute, les impressions de Pierre Regnault (1489-1520), de Richard Goupil, de Richard Macé, de Pierre Olivié, de Violette, de Laurent Hastingue et de cent autres ne sont pas à dédaigner!

Les séries de livres d'Heures à l'usage de Rouen sont sans nul doute ornés de bois curieux; on en trouve même dans le nombre qui sont de Simon Vostre. Les *Entrées* de Henri II et de Henri IV sont aussi bien précieuses; tirées à grand nombre jadis, devenues rares aujourd'hui, elles ont été aussi réimprimées à petit nombre pour « l'esbastement de quelques bibliophiles et non aultres »; sans doute, les volumes imprimés par Robert Feron, Mollard, Jean Osmont, par des Malassis — ancêtres des Poulet-Malassis auquel *le Livre,* il nous semble, a consacré un curieux article il y a quelque temps déjà; — sans doute les volumes sortis des presses de Richard l'Allemand, des Ferrand sont précieux, archiprécieux, mais la *Cronicque* de Le Talleur avec ses superbes caractères gothiques n'est-elle pas la véritable reine de cette salle, puisque d'ailleurs c'est en l'honneur d'elle que cette exposition a lieu?

Enfin, la cinquième salle, au milieu de laquelle se dressent les grands manuscrits du siècle dernier, nous montre d'autres volumes encore : ceux sortis des presses des Besongne (XVIIe et XVIIIe siècles), des Le Boucher, des Boulanger, des Lecrène Labbey.

Et l'exposition se termine par toute une série de volumes dus aux presses des imprimeurs rouennais contemporains : Péron, Boissel, L. Deshays, Cagniard, Leprêtre, Mégard, etc., etc., et, dans un certain nombre de vitrines, des clichés, des vieux bois, des jeux de cartes patriotiques ou autres, enluminés avec frénésie jadis, aujourd'hui décolorés par le temps, y donnent une note d'une exquise finesse au milieu des papiers jaunis d'autrefois et des éclatantes pages humides encore de la presse.

Réunir des volumes rares ou peu connus, grouper pendant quelque temps, pour faciliter les études et les recherches, des volumes disséminés dans les collections, tel a été le but des organisateurs de l'exposition. Que de noms d'imprimeurs rouennais, jusque-là inconnus, ont déjà été révélés; mais lorsque ces volumes seront dispersés, lorsqu'ils seront rentrés entre les mains de leurs possesseurs, avec quel intérêt on consultera le catalogue complet — et peut-être illustré de fac-similés — que le comité prépare, car ce catalogue sera un souvenir durable de cette exposition typographique et donnera la liste de tous les disciples rouennais de Gutenberg depuis quatre cents ans! J. A.

Digitized by Google

Shanghaï (Chine), 20 avril 1887.

A M. Octave Uzanne, directeur du *Livre*.

« Monsieur,

« Il y a quelques mois, vous vouliez bien donner place dans votre intéressant recueil à quelques détails inédits que je vous envoyais de Chine au sujet de deux notices que vous veniez de publier sur Armand Malitourne et Jules Hetzel; aujourd'hui je viens vous demander la même faveur à propos d'un autre disparu, Eugène Suë.

« Après avoir lu, dans votre livraison du 10 juin 1886, un article sur un nouveau livre de M. Legouvé, *Soixante ans de souvenirs,* lequel m'avait fait venir l'eau à la bouche, je me suis empressé de me faire expédier, en Chine, le volume lui-même, et je vous assure qu'il a tenu toutes les promesses que *le Livre* m'avait faites. Ces souvenirs si vrais, si vivants (aujourd'hui il faudrait peut-être dire si *vécus*), ont une saveur particulière quand on les lit à cinq mille lieues de la France et qu'on se retrouve par la pensée au milieu de ces personnages qui, à des titres divers, tiennent une si grande place dans l'histoire littéraire de la première partie de ce siècle. Sans les avoir aussi particulièrement connus que M. Legouvé, qui a été un peu plus que moi leur contemporain et beaucoup plus que moi leur confrère, j'ai cru cependant retrouver en eux quelques vieilles connaissances et j'ai lu avec un vif intérêt, et ce que je savais un peu déjà et ce que l'aimable académicien m'a appris et raconté avec tant de grâce.

« De toutes les personnalités auxquelles M. Legouvé a consacré ce premier volume qui me fait vivement désirer le second, où je trouverai beaucoup plus de connaissances, — celle qui se rapproche le plus du temps où j'ai pu voir de près le monde littéraire, est la figure d'Eugène Suë; M. Legouvé, — nous le savons par les circonstances généalogiques qu'il a si bien racontées et desquelles il résultait qu'Eugène Suë et lui avaient une sœur commune, *sans être parents*, — M. Legouvé était devenu l'ami intime d'Eugène Suë beaucoup plus, sans doute, par ces liens de famille un peu fortuits que par des affinités qui ne sauraient nous sauter aux yeux. Toujours est-il que cette longue intimité nous a valu sur une personnalité qui a fait grand bruit dans tous les mondes pendant une vingtaine d'années, des détails pleins d'intérêt et dont un grand nombre étaient ignorés du public. M. Legouvé a raconté avec beaucoup d'exactitude et apprécié avec beaucoup de justesse les trois phases qu'Eugène Suë a parcourues comme romancier et les légitimes succès qu'il y a obtenus; mais peut-être s'est-il un peu trop étonné de l'oubli dans lequel ses œuvres sembleraient être aujourd'hui tombées.

« Cette spécialité du roman qui, de 1830 à 1850, a pris dans notre littérature une place qu'elle n'y avait jamais occupée et s'est élevée à des hauteurs qui n'avaient jamais été atteintes, est parvenue, depuis quelques années, à de telles proportions, a trouvé un si grand nombre de lecteurs, a été tirée, s'il faut

Digitized by Google

en croire les *indiscrétions* des éditeurs, à un si grand nombre de *mille*, qu'il faut bien que les anciens se reposent sur les rayons des bibliothèques où quelques-uns ont trouvé une honorable retraite. Mais qui peut nous répondre que, si la marche ascendante continue, si les variétés de classification s'élargissent encore, si aux romans *réalistes*, *naturalistes*, *pessimistes*, *nihilistes*, etc., sans compter la pornographie, qui, chez nous, depuis quelque temps, a pris d'assez jolies proportions, viennent s'ajouter de nouvelles découvertes, les auteurs le plus en vogue aujourd'hui soient assurés d'un règne aussi long que celui de leurs glorieux prédécesseurs ?

« Mais il y a un côté chez Eugène Suë pour lequel M. Legouvé nous semble avoir été moins heureux; chez cette personnalité complexe il ne paraît pas avoir apprécié avec autant de justesse l'homme politique que l'homme littéraire et l'homme privé. Il est vrai que la faute en est peut-être beaucoup plus au modèle qu'au peintre et que, si M. Legouvé n'a pas mieux réussi à expliquer les avatars politiques d'Eugène Suë, à nous dire comment l'hôte assidu des salons de la duchesse de Rauzan était tout d'un coup devenu l'habitué des plus immondes caboulots de Paris et, après n'y avoir peut-être cherché d'abord que des sujets d'*études*, y avait trouvé un mandat législatif, c'est que la chose lui a paru bien difficile à expliquer.

« C'est sur ce dernier point que nous signalerons à M. Legouvé une erreur qui a son importance et qui est le principal motif, l'excuse, si l'on veut, de cette lettre.

« Eugène Suë, dit M. Legouvé, fut nommé représentant en 1848; il prit « place sur les bancs de la gauche et, le premier jour, il alla, par admiration, « s'asseoir à côté d'un poète illustre... »

« Si Eugène Suë avait été nommé représentant aux élections complémentaires du mois de juin 1848, en même temps que MM. Thiers, Changarnier et Victor Hugo, que les *réactionnaires* envoyèrent à l'Assemblée, il aurait trouvé « le poète illustre » sur les bancs de l'extrême droite, où il avait été s'asseoir et qu'il ne quitta qu'après la nomination de M. Fortoul au ministère de l'instruction publique... Mais ce fut le 28 avril 1850, à une élection *unique*, qu'Eugène Suë fut envoyé par le département de la Seine à l'Assemblée législative. Il faut avoir vécu dans ce temps-là pour savoir l'émotion que cette élection causa dans Paris ; la rente baissa de deux francs; il y eut bien des malles bouclées. Beaucoup voyaient, dans ce triomphe momentané du socialisme et du singulier représentant qu'il avait choisi, une menace à prompte échéance, et cet événement fut le prétexte de la célèbre loi du 31 mai, qui, un mois plus tard, faisait disparaître trois millions d'électeurs.

Une autre erreur que nous demanderons à M. Legouvé la permission de lui signaler, c'est ce qui concerne la *carrière médicale* d'Eugène Suë.

Elle n'a jamais été aussi été aussi sérieuse que son père l'aurait désiré, mais elle a été beaucoup plus longue et plus *régulière* que M. Legouvé ne paraît le supposer.

« Avant la vingtième année, Eugène Suë était attaché à l'hôpital de la maison militaire du roi, rue Blanche, aujourd'hui caserne de pompiers, et — détail bon à rappeler — il y avait pour camarades Véron (*le Bourgeois de Paris*) et Ferdinand Lenglé, plus tard joyeux vaudevilliste et en même temps administrateur

Digitized by Google

des pompes funèbres. De là, et probablement par la *protection* de son père auquel il tardait de voir ce fils beaucoup trop mondain quitter Paris, Eugène Suë fut envoyé à l'hôpital militaire de Toulon en qualité de chirurgien sous-aide; il trouva là un chef, M. Trastour, légendaire dans la médecine militaire comme *dur-à-cuire*, et auquel il fit passer de bien mauvais moments en l'appelant toujours, avec un respect affecté, et comme aurait pu le faire le plus humble des infirmiers, *Monsieur le Major*. Peut-être Eugène Suë songeait-il déjà aux *scies* de Cabrion.

« De Toulon, Eugène Suë passa aux ambulances de l'armée d'Espagne et assista au siège de Cadix.

Ce ne fut qu'avec ces *états de services* qu'un peu plus tard il entra dans le service de santé de la marine, où il n'a jamais été que *chirurgien auxiliaire*. Tout ce qu'a raconté dans son livre M. Legouvé, avec sa bonne humeur et son charme habituels, sur la nomination d'Eugène Suë comme chirurgien *en chef* d'un bâtiment de guerre, sur la modestie avec laquelle il *passa la main* à son second, tout cela ne peut être que de la pure fantaisie, à moins qu'Eugène Suë, préludant à ses *romans maritimes*, n'ait ainsi raconté les choses à son ami.

« Un dernier détail pour terminer, et qui a bien son importance dans ce croquis supplémentaire ajouté au portrait de M. Legouvé : j'écrivais, dans le *Figaro* du 20 novembre 1882, l'entrefilet suivant :

« Plusieurs journaux ont annoncé, ces jours-ci, l'apparition prochaine d'un livre qui nous fait rêver, — un mauvais rêve !... Un littérateur sérieux se propose, paraît-il, de publier un travail, un *selectæ* d'un nouveau genre, extrait de deux romans du marquis de Sade, *Justine* et *Juliette*, heureusement fort oubliés aujourd'hui et qui n'ont guère laissé de trace que la création d'un mot nouveau : la littérature *sadique*. Le plus curieux, c'est que ce travail serait, dit-on, *très moral*... Attendons; mais profitons de l'occasion pour rappeler ce qui n'a jamais, croyons-nous, été remarqué, qu'Eugène Suë a eu la singulière fantaisie d'emprunter plusieurs noms d'un de ses romans les plus populaires, *le Juif errant*, à cet affreux livre du marquis de Sade qui s'appelle *Justine*, tels que *Rodin*, *Mlle de Cardoville*, etc. »

« Je doute qu'aucune suite ait été donné au projet en question, qui a sans doute motivé l'article que je relisais, il y a peu de temps, dans un charmant livre intitulé *Contre le flot* et dû à la plume si indépendante de M. Claveau. Les opinions de l'éminent critique sur *le divin marquis* sont absolument les miennes; il y a lieu de croire, d'après cet article, que, si un trop grand nombre d'*imitations* se sont produites, la *réimpression* a été interdite. Quant à Eugène Suë, qui ne pouvait pas être un admirateur de ce monstre, comment a-t-il pu avoir l'idée de lui emprunter les noms que je viens de citer ?... Mystère !

« Veuillez agréer, etc.

« J. D'ARÇAY. »

Digitized by Google

VENTE DE LIVRES PRÉCIEUX, MANUSCRITS ET IMPRIMÉS, PROVENANT DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. L. TECHENER (2e PARTIE), HOTEL DROUOT, DU 10 AU 14 MAI.

(Em. Paul, expert.)

Cette vente a produit près de 300,000 fr. Certains livres, qui passent rarement en vente d'ailleurs, ont atteint des prix excessifs. La lutte s'est concentrée entre les libraires des passages; le quai a peu donné. Quelques achats importants ont été faits aussi par des libraires étrangers.

N° 15. *Livre d'heures de François II*, in-8°, mar. bleu jans. doublé de vélin blanc, tr. dor., fermoirs (Trautz-Bauzonnet); 5,950 fr.

Magnifique et précieux manuscrit sur vélin, du milieu du XVIe siècle, à grandes marges; orné d'un grand nombre d'initiales peintes en or et de 23 miniatures.

N° 22. *Heures à l'usage de Paris.* Paris, 1510. Anthoine Vérard, in-8°, mar. bleu, dos orné et mosaïqué de mar. citron, doublé de mar. r., comp. de mosaïque, tr. dor. (Lortic); 2,040 fr.

Exempl. impr. sur vélin, ayant appartenu à notre grande tragédienne *Rachel*, dont il porte l'*ex-libris* avec sa devise : *Tout ou Rien.*

N° 75. *Bessarionis Cardinalis Niceni.* Venise, Alde, 1516; 2 parties en 1 vol. in-fol., riche rel. exécutée pour Grolier, avec son nom et sa devise; 5,500 fr.

Nos 87 à 96. *Les Caractères de Théophraste*, traduits par La Bruyère. 1688-1696, neuf éditions originales; et la dixième, publiée en 1699; ensemble, 10 vol. provenant de la bibliothèque du comte de Sauvage, dans une reliure uniforme de Trautz-Bauzonnet; mar. Lavallière, jans., dent. int., tr. dor.; 3,000 fr.

N° 169. *Discours de la joyeuse et triomphante entrée de Henri IV à Rouen.* Rouen, chez Raphaël du Petit Val, 1599; in-4°, mar. brun, fil., fleurs de lis, tr. dor.; 2,005 fr.

Livre très rare. Exempl. bien complet renfermant toutes les grav. sur bois tirées hors texte.

N° 172. *Le Sacre de Louis XV*, roy de France et de Navarre, dans l'église de Reims en 1722; in-fol., mar. r., tr. dor. (*Padeloup*); 1,205 fr.

Livre entièrement gravé, texte et pl.

N° 200. LA FONTAINE : 6 fig. in-8° d'*Eisen* pour les *Contes*, édition de 1762, dont *la Jument du Compère Pierre*, à l'état d'eau-forte; et 5 fig. dans des états particuliers pour *le Bât, le Diable en enfer, Joconde* et 2 pour *le Rossignol;* 1,065 fr.

C'est un gros prix, c'est le prix d'un bel exempl. de cette édition; mais quelles folies ne ferait-on pas pour avoir *le Rossignol* en état particulier!

Digitized by Google

N° 219. VOLTAIRE : 73 fig. de la *suite de Moreau* pour l'édition de Kehl, 1784, à l'état d'*eaux-fortes;* 2,800 fr.

N° 335. MOLIÈRE; *Portrait* in-8°, d'après Coypel, gravé par Ficquet. Épr. avant les noms des artistes, avec marge; 335 fr.

N° 273. *Recueil des plus beaux airs.* A Caen, chez Jacques Mangeant, 1616-26; 3 parties en 2 vol. in-12, mar. r., tr. dor. (Trautz-Bauzonnet); 870 fr.

Exempl. provenant des bibliothèques Duplessis, Solar, Chedeau et Bancel.

N° 295. *Homeri Opera.* 1488, 2 parties en 1 vol. in-fol., mar. Lavallière (Duru); 2,500 fr.

Première et magnifique édition d'Homère impr. aux frais des Nerli, à Florence.

N° 317. *C. Julii Hygini Augusti liberti fabularum liber...* 1535, in-fol., m. brun, rel. du XVIe siècle; 3,350 fr.

Édit. orig. des Fables attribuées au grammairien Hyginus. Belle reliure faite pour D. Canevari, médecin du pape Urbain VII.

N° 366. *Les Odes d'Olivier de Magny.* A Paris, chez André Wechel, 1559, mar. r. jans. doublé de m. bleu, riches compart. en style du XVIe siècle (Trautz-Bauzonnet); 950 fr.

Exempl. réglé, très grand de marges; hauteur : 165 mill.; provenant des bibliothèques Turquéty et Bancel.

N° 400. *Le Parnasse des Muses. Le Concert des enfants de Bacchus. Le second tome du Parnasse. Le second tome du Concert des enfants de Bacchus.* Paris, chez Charles Sevestre, 1633; ensemble 4 parties en 1 vol. in-12, mar. vert, doublé de mar. citron (Trautz-Bauzonnet); 1,210 fr.

N° 410. *La Gloire du Val de Grâce* (par Molière). Paris, chez Jean Ribou, 1669, in-4° de 24 p., fig., mar. r. (Thibaron); 605 fr.

Édition originale très rare.

N° 420. *La Henriade,* poème par Voltaire. Kelh, 1789, in-4°, papier vélin, mar. r., dos orné, tr. dor; rel. de l'époque; 1,370 fr.

On a remplacé dans cet exempl. les fig. de Moreau par celles de Queverdo, en deux états : eaux-fortes et avec la lettre.

N° 457. *Œuvres de Molière,* précédées d'une notice sur sa vie par Sainte-Beuve, vig. par Tony Johannot. Paris, Paulin, 1835, 2 vol. in-8°, mar. bleu à long grain, tr. dor. (Bauzonnet); 736 fr.

Bel exempl. de premier tirage, imprimé sur *papier de Chine.* Hetzel, qui en avait dirigé l'exécution, appréciait beaucoup la manière de Johannot et considérait ce livre comme un des mieux réussis de l'époque.

Digitized by Google

N° 487. *Heliodori... libri decem.* 1552, in-fol., v. br., à riches compart. dor. et mosaïqués, dos fleurdelisé, tr. dor.; 12,000 fr.

Superbe reliure exécutée pour *Grolier* avec son nom et sa devise sur les plats. Exempl. ayant appartenu à Libri et à Léopold Double.

N° 500. *La Plaisante et joyeuse histoire du grand géant Gargantua.* Lyon, Étienne Dolet, 1542; — *Pantagruel...* Lyon, Étienne Dolet, 1542; — *Tiers livre.* A Paris, 1547; ensemble 3 parties en 1 vol. in-16, vélin à recouvr.; 14,100 fr.

Précieux exemplaire à toutes marques et *dans sa première reliure,* des trois premiers livres en *éditions rarissimes* du roman de Rabelais. Hauteur : 122 mill.

N° 521. *Mémoires et avantures* (sic) *d'un homme de qualité* (par l'abbé Prévost). Amsterdam, 1731, 7 vol. in-12, mar. bleu jans. (Thibaron-Joly); 375 fr.

On sait que le tome VII est l'édition orig. de *Manon Lescaut.*

N° 522. *Histoire de Manon Lescaut.* Paris, Didot, 1797, 2 vol. in-18, fig. de Lefèvre avant la lettre, papier vélin, mar. r. (Bozérian jeune); 640 fr.

N° 525. *Histoire de Gil Blas de Santillane*, par Lesage, vign. par Jean Gigoux. Paris Paulin, 1835; gr. in-8°, mar. r., fil., tr. dor. (Bauzonnet); 250 fr.

Exemplaire en *papier vélin fort* (non indiqué au catalogue), d'une conservation remarquable. C'est la tête de colonne d'une collection de livres illustrés. Sut ce papier il est presque aussi rare que sur chine.

N° 531. *Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux* (par Charles Nodier). Paris, Delangle, 1830, gr. in-8°, cart., non rog.; 230 fr.

Cette facétie, débauche d'esprit de Nodier, est ornée de 50 grav. sur bois intercalées dans le texte. Cet exempl. est l'un des 6 tirés sur papier de Chine.

N° 535. *Madame Putiphar,* par Pétrus Borel. Paris, Ollivier, 1839, 2 vol. in-8°, demi-rel., mar. jonq., ébarbé (Bauzonnet-Trautz); 395 fr.

Édition orig. sur papier jonquille.

N° 600. *La Navigation du roi d'Écosse Jacques cinquième du nom.* Paris, 1583, in-4°, vélin; 4,100 fr.

Livre curieux aux armes de J.-A. de Thou.

N° 611. *L'Histoire notable de la Floride...* Paris, 1586, in-8°, vélin; 1,020 fr.

Édit. originale.

N° 624. *Pauli Jovi...* Florence, 1549, in-fol. v. brun, riches compartiments en or et en mosaïque, tr. dor.; 7,450 fr.

Exempl. de *Grolier* avec son nom et sa devise, provenant de la bibliothèque de Firmin-Didot.

N° 644. Appian Alexandrin... *Des Guerres des Romains...* le tout traduit

Digitized by Google

en français par feu Claude de Seyssel. A Lyon, 1544, in-fol., v. br. ant. tr. dor. et ciselée; 4,100 fr.

Riche reliure à compartiments genre Grolier, aux armes en mosaïque de Henri de Lorraine, duc de Guise, *dit le Balafré*.

N° 645. C. Crispi Salustii... *De Conjuratione Catilinæ*... Venitiis, Aldi... 1509; in-8°, car. ital., v. br., comp., tr. dor.; 3,550 tr.

Première édit. des Aldes. Exempl. grand de marges, aux armes de *François Ier*.

N° 656. *Le Premier (second et tiers) volume des chroniqs de France* (appelées *Chroniques de Saint-Denys*)... Paris, Anthoine Vérard, 1493; 3 tomes en 2 vol. in-fol. goth. à 2 colonnes, nombr. fig. sur bois, mar. r., dos orné, fil., tr. dor., rel. anc.; 2,905 fr.

Bel exempl. grand de marges. Le dernier exemplaire qui ait passé en vente, celui de la vente Potier (dit le catalogue), avait deux ff. refaits par Pilinski et a été adjugé 8,050 fr.

N° 658. *Le Premier (le second et le tiers) volume de Enguerran de Monstrelet*... Paris, Anthoine Vérard (vers 1500); 3 tomes en 2 vol. in-fol. goth., mar. vert foncé, comp. dor. et en mosaïque, doublé de mar. r., avec un semis de fleurs de lis d'or, gardes en soie moirée, r. ant., tr. dor. et ciselée (Lortic); 28,800 fr.

Exempl. sur *peau de vélin* contenant 6 grandes miniatures et 159 petites, toutes parfaitement gouachées. Il provient de la vente Didot de 1878, où il a été acquis au prix de 30,500 fr. Le feuillet qui était sur papier a été refait snr vélin par M. Pilinski. La reliure, chef-d'œuvre de Lortic, a figuré à l'exposition de 1878.

N° 678. *Advis d'un François*, à la noblesse catholique de France... A Tours. chez Jamet Mettayer, 1590, in-4° vél., fil., tr. dor.; 2,000 fr.

Exempl. aux armes de *Henri IV*.

N° 700. *La Grand'Monarchie de France*, composée par Claude de Seyssel. Paris, Vincent Sertenas, 1557, in-8°, mar. r., tr. dor. (Boyet); 780 fr.

Exempl. réglé de *J.-J. de Burc*, l'aîné.

N° 706. *Coustumes du pays de Normandie*. A Rouen, chez Martin Le Mégissier, 1588, in-4°, mar. grenat (Chambolle-Duru); 1,600 fr.

Précieux exempl. sur vélin ayant appartenu à Huet, évêque d'Avranches.

N° 722. *Gothorum Suenomque historia*... 1554; petit in-fol., fig. sur bois, lettres initiales avec vig., mar. La Vallière, comp. en mosaïque, tr. dor. et ciselée, rel. anc.; 6,350 fr.

Superbe reliure portant dans un compartiment de maroquin rouge les armes de *Henri II*, roi de France.

N° 733. *Histoire des ordres royaux*, hospitaliers militaires de Notre-Dame du Mont-Carmel et de Saint-Lazare de Jérusalem. Paris, Imprimerie royale,

Digitized by Google

1772, grand in-4°., front. et fig., mar. r., dos orné, fil., tr. dor., rel. anc.; 590 fr.

Exempl. en *grand papier*, aux armes de *Marie-Antoinette*, comme Dauphine de France.

N° 738. *En ce présent volume* sont contenues les vies de huit excellents et renommés personnages... Paris, Michel de Vascosan; 1543, in-fol., v. f. ant., riches comp. en mosaïque et dorés, genre Grolier, tr. dor.; 1,500 fr.

Première édition de la traduction des Vies de Plutarque; le travail, interrompu par la mort du traducteur, fut continué par Amyot.

VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE M. A. VULLIET, DE LAUSANNE (4° PARTIE), SALLE SILVESTRE, DU 14 AU 21 MAI.

(A. Durel, expert.)

Dans le catalogue, qui comprend 1,409 numéros, il y a peu de chose à signaler. Les ouvrages étaient pour la plupart dans une condition médiocre.

CHEVIGNÉ (comte Louis de) : *Les Contes rémois*. Dessins de Meissonier. Troisième édition. Paris, Michel Lévy frères, 1858, 1 vol. in-8°, br.; 113 fr.

FOÉ (Daniel de) : *Robinson Crusoé*, traduction de Petrus Borel... 250 grav. sur bois. Paris, Borel et Varenne, éditeurs, 1836; 2 vol. in-8°, demi-rel., ch. r., tr. jaspées; 13 fr.

L'exempl. était très rogné et réduit au format in-12, ce qui explique le bas prix auquel il a été vendu.

GAUTIER (Th.) : *Les Jeune France*. Paris, Eugène Renduel, 1833, in-8°, front., br., non rog., couv. imprimée; 180 fr.

Bel exempl. à toutes marges avec sa couverture imprimée et le frontispice de Célestin Nanteuil.

-- *La Comédie de la mort*. Paris, Recoules, 1845, in-8°, fig., br., couv.; 175 fr.

Édition originale.

HUGO (Victor) : *Marie Tudor*. Paris, Eugène Renduel, 1833, in-8°, br., non rog., couv.; 228 fr.

Édition originale, front. de Célestin Nanteuil. Le catalogue dit : « Contrairement à l'indication donnée par le catalogue Noilly, le titre-courant de notre exemplaire ne porte pas ces mots : *Marie d'Angleterre*. » Alors lequel des deux est l'édition orig.? La discussion est ouverte.

O'NEDDY : *Feu et flamme*. Paris, 1833, in-8°, br., couv.; 95 fr.

Édit. orig., front. de Célestin Nanteuil.

Digitized by Google

VENTE DE LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU M. JACQUES ADERT, DE GENÈVE. HOTEL DROUOT, DU 16 AU 21 MAI (1re PARTIE).

(Em. Paul, expert.)

Le catalogue contient une série très intéressante d'ouvrages originaux de Rodolphe Töpffer, décrits avec soin du n° 372 au n° 418.

Sous l'habile direction de M. Em. Paul, certains articles ont atteint des prix inconnus jusqu'ici.

Le Presbytère. Genève, 1832, front., in-8°, br., couv.; 151 fr.

Édition orig. du premier jet de cette nouvelle; front. litho. sur chine. Exempl. en *grand papier,* avec envoi.

L'Héritage. Genève, 1834, in-8°, br., couv.; 130 fr.

Édition orig. contenant (dit le catalogue) un fragment qui n'a pas été réimprimé dans les autres éditions.

Voyages du docteur Festus. Suite de 15 dessins autographiés, couv. bleue; 72 fr.

Planches d'essai.

Voyages et aventures du docteur Festus. Genève et Paris, 1840, in-8°, fig., br., couv.; 60 fr.

Édition orig. ornée d'un frontispice, de 6 fig. et d'une carte. Les dessins intercalés dans l'ouvrage sont différents de ceux indiqués au numéro précédent.

Excursions dans les Alpes (1832). S. l. n. d. (Genève, 1833); gr. in-8° obl., texte et dessins autographiés, couv.; 151 fr.

Seule édition publiée, ornée d'un frontispice et de 32 dessins à pleine page. Le texte est d'un copiste; les 5 p. d'introduction sont de la main de Töpffer.

Voyage à Milan (1833). S. l. n. d. (Genève, 1833), in-8° obl., texte et dessins autographiés, br., couv.; 56 fr.

Seule édition publiée, ornée d'un frontispice, d'une carte, de 6 dessins à pleine page et de 52 vig. L'introduction est de la main de Topffer, le texte est d'un copiste.

Voyage à Gènes (1834). Genève, 1835, in-4° obl., texte et dessins autographiés, demi-rel.; 80 fr.

Édition orig. ornée d'un front., d'une carte et de 95 vig. dans le texte.

Voyage à Chamonix (1835). S. l. (Genève), 1835, in-8° obl., texte et dessins autographiés, br., couv.; 111 fr.

Seule édition publiée, ornée d'un frontispice, de 2 dessins autographiés et de 21 vig.

Digitized by Google

Excursion dans l'Oberland (1835). S. l. (Genève), 1835, in-8° obl., texte et dessins autographiés, demi-rel., bas. verte; 71 fr.

Seule édition publiée, ornée d'un frontispice, d'une carte et de 63 vig. dans le texte.

Voyage en zigzag par monts et par vaux (1836). S. l. (Genève), 1836, in-8° obl., texte et dessins autographiés, br., couv.; 139 fr.

Seule édition publiée, ornée d'un frontispice, d'une carte gravée, de 19 grands dessins et de 95 vig.

Voyage aux Alpes et en Italie (1837). S. l. n. d. (Genève, 1837), in-8° obl., texte et dessins autographiés, br., couv.; 160 fr.

Édition orig. ornée d'un frontispice, d'une carte, de 18 grands dessins et de 103 vig.

Voyage autour du Mont-Blanc (1842). S. l. (Genève), 1843, in-4°, texte et dessins autographiés, br., couv.; 145 fr.

Édition orig. ornée d'un frontispice et de 48 grands dessins à pleine page.

Histoire de M. Jabot. Genève, 1833, in-8° obl., dessins autographiés avec légendes, en feuilles; 155 fr.

Édition orig. ornée d'un titre avec dessin et de 151 dessins autographiés, couv.; avec un autre titre et une autre préface différents.

Les Amours de M. Vieuxbois. Seconde édition, Genève, 1839, in-8° obl., dessins autographiés avec légendes., br., couv.; 135 fr.

Frontispice et 220 dessins.

Monsieur Pencil. Autographié à Genève par l'auteur, lith. de Schmid, 1840, in-8° obl., dessins autographiés avec légendes, br., couv.; 185 fr.

Édition orig. ornée d'un frontispice et de 214 dessins.

Le docteur Festus. Autographié par l'auteur, lith. de Schmid, à Genève (1840), in-8° obl., dessins autographiés avec légendes, br., couv.; 190 fr.

Édition orig. ornée d'un frontispice et de 209 dessins.

Il y avait d'autres ouvrages de Topffer qui se sont vendus moins cher : La première édition des *Voyages en zigzag;* Paris, Dubochet, 1844; gr. in-8°, demi-rel.; 46 fr. La première édition des *Nouveaux Voyages en zigzag;* Paris, Lecou, 1854, gr. in-8°, demi-rel.; 28 fr. Ces deux exempl. n'étaient pas en bonne condition, autrement ils eussent atteint des prix bien plus élevés. Il manquait à cette collection remarquable un ouvrage de Topffer, le plus rare de tous, d'ailleurs : *Les Nouvelles génevoises;* édition Dubochet, 1845, in-8°.

VENTE ÉMILE MERMET, DES 6 ET 7 JUIN, A L'HOTEL DROUOT.

(Em. Paul, expert.)

Réunion intéressante de livres anciens et modernes choisis avec goût. On y trouve notamment :

Les Fables de La Fontaine, fig. de Simon et Coiny. Didot, 1787, rel. anc., épr. avant les numéros, 450 fr.; — *Les Contes de La Fontaine,* éd. dite des

Digitized by Google

Fermiers généraux, 1762, rel. anc., 440 fr. ; — *Les Fables de Dorat,* rel. anc., 775 fr. ; - *Les Baisers de Dorat*, rel. de Trautz-Bauzonnet, 630 fr. ; — *L'Arétin*, d'Augustin Carrache, exempl. avec les 20 fig. (attribuées à Coiny) en deux états, eaux-fortes et avant la lettre, rel. de Lortic, 1,320 fr. ; — *Les Contes drolatiques,* de Balzac, 1832-38, 3 vol. in-8°, br., éd. orig. avec couvertures, 150 fr. ; — *Chants et Chansons populaires* de la France. Paris, Delloye, 1843, 3 vol. gr. in-8°, fig. de Trimolet, Daubigny, Meissonier ; exempl. cart., non rogné, avec couvertures et celles des séries, 415 fr. ; — *Le Diable boiteux*, de Lesage, ill. par Tony Johannot. Paris, Bourdin, 1840, br., exempl. de premier tirage, couverture, 24 fr. ; — *Le même*, sur *chine*, demi-rel., 61 fr. ; — *Gil Blas*, ill. par Gigoux. Paris, Paulin, 1835, br., couverture, 81 fr. ; — *La Pléiade.* Paris, Curmer, 1842, petit in-8°, mar. bleu, fig., non rogné, 160 fr. ; — *Paul et Virginie.* Paris, Curmer, 1838 (rue Sainte-Anne), gr. in-8°, demi-rel., avec la pl. de *la Jeune Bramine,* à l'étoile, 162 fr. ; — *Voyages de Gulliver.* Paris, Furne et Fournier, 1838, ill. de Grandville, 2 vol. in-8°, br., 102 fr.

VENTE B. JOUVIN, DES 31 MAI, 1er, 2 ET 3 JUIN. HOTEL DROUOT.

PREMIÈRE PARTIE.

(P. Fontaine, expert.)

Bibliothèque composée d'ouvrages de travail, ne contenant rien de saillant, quoi qu'en dise la préface signée par un ami du défunt. Nous signalerons quelques prix :

Contes et Nouvelles en vers, de La Fontaine, éd. dite des Fermiers généraux, rel. anc., 400 fr. ; — *Chants et Chansons populaires* de la France. Paris, Delloye, 1843, 3 vol. gr. in-8° ; et *les Chansons des provinces*, 1 vol., demi-rel., non rogné, 190 fr. ; — *Les Œuvres de Molière.* Paris, 1773, 6 vol. in-8°, fig. de Moreau, mar. r. (*Cuzin*), avec la seconde suite de Moreau, publiée par Renouard, 442 fr. ; — *Les Œuvres de Rabelais.* Paris, Dalibon, 1823, 9 vol. in-8°, pap. jésus vélin, ép. avant la lettre et eaux-fortes (*Thouvenin*), 240 fr. Très bel exempl. dans la rel. de l'époque. — *Les Cinq livres de Rabelais,* éd. Chéron. Paris, Jouaust, 1876, 5 vol. in-8°, fig. de Boilvin et autres ajoutées, exempl. en grand pap. demi-rel., non rogné, 156 fr. ; — *Salammbô,* par Gustave Flaubert. Paris, Michel Lévy, 1863, in-8°. demi-rel., éd. orig., exempl. en papier de Hollande, très rare, 190 fr. ; — *Œuvres complètes de Voltaire.* Paris, Renouard, 1819-25, 66 vol. in-8°, avec 147 fig. avant la lettre, exempl. en grand papier, veau rouge, tr. dor., 600 fr. ; — *Mémoires du duc de Saint-Simon.* Paris, Hachette, 1856, 20 vol. in-8°, pap. de Hollande (*Hardy*), 460 fr. ; — *L'Europe illustre,* avec 600 portraits d'Odieuvre. Paris, 1755, 6 vol. in-8°, veau écaille, anc. rel., 363 fr.

JULES BRIVOIS
(des Amis des livres).

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
SEP 5 1887
LIBRARY.

A.R Dr.F.2

1887

8e ANNÉE

HUITIÈME LIVRAISON

10 AOUT

N° 92

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 AOUT 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — CASANOVA INÉDIT, publié par OCTAVE UZANNE.
II. — JULES NORIAC, par LEMERCIER DE NEUVILLE.
III. — LES ARCHIVES ET LA BIBLIOTHÈQUE DE L'OPÉRA, par ARTHUR POUGIN.
IV. — LES BIBLIOTHÈQUES, par G. P.

Illustrations hors texte : PORTRAITS DE BALZAC VERS 1832 ET EN 1840.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Zigzags littéraires à travers l'œuvre de Balzac,** par OCTAVE UZANNE.

II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

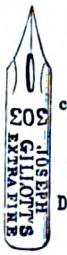
connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS



Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Digitized by Google

SEP 5 1887
LIBRARY

CASANOVA INÉDIT

FRAGMENTS DIVERS

Les papiers de Casanova, conservés au château de Dux et que nous devons publier tour à tour, forment un dossier de notes littéraires et intimes si volumineux, que l'embarras pour nous est de coordonner toutes ces pièces, souvent très opposées. Avant d'aborder l'impression des correspondances qui sont considérables et qui méritent d'être éclaircies et revues, nous avons recherché les petits écrits de Casanova qui ne réclament aucune introduction et parlent d'eux-mêmes. — Le précis biographique qui suit est en quelque sorte le sommaire des fameux *Mémoires,* et cet abrégé de la main de Casanova est un document précieux pour tous les admirateurs de ce chevalier d'aventures.

I

PRÉCIS DE MA VIE

Ma mere me mit au monde à Venise, le 2 d'avril, jour de Paques, de l'an 1725. Elle eut la veille une grosse envie d'ecrevisse. Je les aime beaucoup.

Au bapteme, on m'a nommé Jacques Jerome. Je fus imbecille jusqu'à huit ans et demi. Apres une hemoragie de trois mois, on m'a envoyé à Padoue, où, gueri de l'imbecillité, je me suis adonné à l'étude, et à l'age de seize ans on m'a fait docteur, et on m'a donné l'habit de pretre pour aller faire ma fortune à Rome.

A Rome, la fille de mon maître de langue françoise fut la cause que le cardinal Acquaviva, mon patron, me donna mon congé.

Digitized by Google

Agé de dix-huit ans, je suis entré dans le militaire au service de ma patrie, et je suis allé à Constantinople. Deux ans après, étant retourné à Venise, j'ai quitté le metier de l'honneur, et prenant le monde aux dents j'ai embrassé le vil metier de joueur de violon : j'ai fait horreur à mes amis; mais cela n'a pas duré longtems.

A l'âge de *vingt et un* ans, un des premiers seigneurs de Venise m'adopta pour fils, et étant assez riche je suis allé voir l'Italie, la France, l'Allemagne, et Vienne où j'ai connu le comte Rozzendorff. Je suis retourné à Venise où, deux ans après, les inquisiteurs d'État venitiens, pour des raisons justes et sages, me firent enfermer *sous les Plombs*.

C'est une prison d'État d'où personne n'a jamais pu se sauver; mais moi, avec l'aide de Dieu, j'ai pris la fuite au bout de quinze mois, et je suis allé à Paris.

En deux ans j'y ai fait de si bonnes affaires que je suis devenu riche d'un million; mais j'y ai fait tout de même banqueroute. Je suis allé faire de l'argent en Hollande, puis je suis allé essayer des malheurs à Stutgard, puis des bonheurs en Suisse, puis chez M. de Voltaire, puis des aventures à Marseille, à Gênes, à Florence et à Rome, où le pape Mezzonico Vénitien me fit chevalier de Saint-Lateran et protonotaire apostolique. Ce fut l'an 1760.

Bonne fortune à Naples dans la même année. A Florence j'ai enlevé une fille, et l'année suivante je suis allé au congrès d'Augsbourg, chargé d'une comission du roi de Portugal. Le congrès ne s'y tint pas, et après la publication de la paix je suis passé en Angleterre, d'où un grand malheur me fit sortir l'année suivante *1764*. J'ai evité la potence, qui cependant ne m'aurait pas deshonoré. On ne m'auroit que pendu. Dans cette meme année j'ai cherché en vain fortune à Berlin et à Petersbourg; mais je l'ai trouvée à Varsovie dans l'année suivante.

Neuf mois après je l'ai perdue pour m'être battu en duel avec le général Bronicki au pistolet. Je lui ai percé le ventre, mais en trois mois il guerit, et j'en fus bien aise. C'est un brave homme.

Obligé à quiter la Pologne je suis allé à Paris l'an *1767*, où une lettre de cachet m'a fait décamper et aller en Espagne où j'ai eu de grands malheurs. A la fin de l'an 1768 on m'enferma dans le fond de la tour de la citadelle de Barcellone, d'où je suis sorti au bout de IIX semaines, et exilé d'Espagne. Mon crime fut mes visites nocturnes à la maitresse du vice-roi grande scelerate. Aux confins d'Espagne j'ai echappé aux sicaires, et je suis allé faire une maladie à Aix en Provence, qui me mit au bort du tombeau après dix-huit jours de crachement de sang.

L'an *1769*, j'ai publié en Suisse ma defense du gouvernement de Venise en trois gros volumes contre Amelot de la Houssaye.

L'année suivante, le ministre d'Angleterre à la cour de Turin m'envoya à Livourne bien recommandé. Je voulois aller à Costantinople avec la flotte russe, mais l'amiral Orlow ne m'ayant pas accordé les conditions que je voulois, j'ai rebroussé chemin, et je suis allé à Rome sous le pontificat de Ganganelli.

Un amour heureux me fit quiter Rome pour aller à Naple, et trois mois après un autre amour malheureux me fit retourner à Rome. Je me suis battu pour la troisieme fois à l'epée avec le comte Medici, qui mourut il y a quattre ans à Londres en prison pour dettes.

Digitized by Google

Ayant beaucoup d'argent, je suis allé à Florence, où le jour de la fete de Noel l'archiduc Léopold, mort empereur il y a quatre ou cinq ans, m'exila de ses États. J'avois une maitresse qui, par mon conseil, devint marquise de III à Bologne.

Las de courir l'Europe, je me suis déterminé à solliciter ma grace auprès des inquisiteurs d'État venitien. Par cette raison je suis allé m'établir à Trieste où deux ans apres je l'ai obtenue. Ce fut le 14 septembre an 1774. Mon entrée à Venise au bout de dix-neuf ans me fit jouir du plus beau moment de ma vie.

L'an 1782, je me suis brouillé avec tout le corps de la noblesse venitienne. Au commencement de 1783 j'ai quitté volontairement l'ingrate patrie, et je suis allé à Vienne. Six mois après, je suis allé à Paris avec intention de m'y établir; mais mon frère, qui y demeuroit depuis vingt-six ans, m'y fit oublier mes intérets pour les siens. Je l'ai delivré des mains de sa femme, et je l'ai mené à Vienne, où le prince Kaunitz sut l'engager à s'y établir. Il est encore moins vieux que moi de deux ans.

Je me suis placé au service de M. Foscarini, ambassadeur de Venise, pour lui écrire la depeche. Deux ans après, il mourut entre mes bras par la goute qui lui monta à la poitrine. J'ai alors pris le parti d'aller à Berlin, esperant une place à l'Academie; mais à moitié chemin le comte de Waldstein m'arretta à Teplitz, et me conduisit ici à Dux, où je suis encore, et où, selon l'apparence, je mourrai.

C'est le seul precis de ma vie que j'ai écrit, et je permets qu'on en fasse tel usage qu'on voudra.

Non erubesco evangelium.

JACQUES CASANOVA.

Ce 17 novembre 1797.

La vie de Casanova au château de Dux est assez obscure pour le biographe; mais à travers tous les papiers épars qu'il a laissés, on découvre tout ce que cette existence de subalterne avait d'ambigu et de mal défini pour l'amour-propre de l'aventurier; on n'est donc pas étonné de rencontrer des pages attristées comme celle que nous donnons ici.

II

COURTE REFLEXION D'UN PHILOSOPHE QUI SE TROUVE DANS LE CAS DE PENSER A SE PROCURER LA MORT

A Dux, sortant du lit le 13 décembre 1793,
jour dédié à Sainte-Lucie remarcable dans ma trop longue vie.

La vie m'est à charge. Quel est l'etre metaphysique qui me defend de me tuer. C'est la nature. Quel est l'autre être qui m'ordonne de me soulager du fardeau de la vie, dont je ne ressens plus le plaisir que foiblement, et les peines

Digitized by Google

avec force? C'est la raison. La nature est une lache qui, ne demandant qu'à se conserver, m'ordonne de sacrifier tout à son existence. La raison est l'être qui me rend ressemblant à Dieu, qui foule aux pieds l'instinct, et qui m'apprend à choisir le bon parti après avoir bien pesé les motifs. Elle me demontre que je ne suis homme que pour imposer silence à la nature lorsqu'elle s'oppose à l'action, qui seule peut remedier à tous mes maux. Elle me rend convaincu que le pouvoir que j'ai de me tuer est un privilège que Dieu m'a donné pour que j'apprenne que je suis superieur à tous les animaux qu'il a créés sur la terre, car il n'y a point d'animal qui se tue, ni qui pense à se tuer, à l'exception du scorpion qui ne s'empoisonne que quand le feu qui l'entoure lui démontre qu'il ne peut se sauver qu'en se brûlant. Cet animal se tue parce qu'il craint le feu plus que la mort. La raison enfin me dit imperieusement que je dois me tuer avec le divin oracle de Cen. *Qui non potest vivere bene non vivat male.* Ces huit paroles ont tant de force qu'il est impossible qu'un homme auquel la vie est à charge differe à se tuer d'abord qu'il les a entendues. *Amen.*

Casanova, qui pensait, comme Pic de la Mirandole, pouvoir traiter *de omni re scibili,* avait entrepris un très long poème intitulé *l'Albertiade,* dont il est souvent question dans sa correspondance. De ce poème il ne reste que l'argument sous forme de préface; il est assez curieux pour intéresser tous les Casanovistes.

PRÉFACE AU POÈME DE « L'ALBERTIADE »

Dans la solitude de Dux, dans le mois de novembre de l'année *1788,* mon seigneur le comte de Waldstein, dont je suis le bibliotecaire, en etant absent, j'ai conçu le projet de donner à la posterité un poeme epico-tragique en italien en octave rime dans le style du *Tasso.* Mon sujet sera la fin tragique d'un heros qui merite plus que plusieurs autres de passer à l'immortalité. Un poeme epique doit en être le monument. Le heros est Albert comte de Waldstein Vartemberg, duc de Fritzlande. Le titre de mon poeme sera *l'Albertiade,* ou le triomphe de la calomnie.

Rien ne sera fabuleux dans mon poeme que les ornemens necesaires au genre de l'Epopée. La Mythologie me le fournira bien plus heureusement qu'à *l'Henriade* de M. de Voltaire que nous autres Italiens n'avons jamais placé dans le nombre des poemes epiques.

Tout ce que je dirai de mon heros sera tiré des historiens contemporains, et beaucoup plus des memoires secrets du tems, que je me suis déjà procurés. Je me suis rendu maitre des negociations de M. de Feuquière, envoyé par le roi Louis XIII ambassadeur extraordinaire en Allemagne, qui ne furent jamais imprimées.

Le 3 de mars de l'année *1633,* les lettres secretes du chancelier Oxenstiern m'ont fourni des faits incontestables qui prouvent l'innocence et la grandeur d'ame de mon heros; et celles de Bernard de Saxe, duc de Weymar, et la

Digitized by Google

premiere lettre que le comte de Kinski, refugié de Boheme à Dresde, écrivit au duc de Fritzland en italien, qui jetta la semence premiere de sa catastrophe.

Je sais les offres et les assurances de la couronne de Boheme que lui donnerent les confederés d'Hailbrun, et les lettres qui lui furent ecrites auxquelles mon heros ne donna jamais de reponse, puisque celles que le comte de Kinski presenta furent toutes inventées par lui-meme. Ce fut par l'entremise du comte de la Tour que le heros comuniqua à Oxenstiern ses veritables intentions, ce qui déplut au cardinal de Richelieu qui ne pouvoit pas souffrir le chancellier.

Tout ce que les historiens italiens *Abbé Siri,* et Baptiste Nani, Venitien, disent sur le comte de Waldstein n'est fondé que sur le vraisemblable, et sur ce que la maison d'Autriche toujours jalouse devoit en agir hostilement vis-à-vis du duc, auquel elle avoit donné sujet d'un tres juste mecontentement.

Ferdinand II avoit positivement offensé Waldstein par la promotion de Maximilien duc de Bavière à la dignité électorale, l'ayant ensuite deposé pour complaire à l'electeur nouveau son ennemi capital; ce qui ouvrit la porte aux conquêtes des Suédois en Allemagne.

Mon poème sera divisé en douze chants. Ce sera dans le premier que je representerai Dieu qui fait dans son auguste assemblée un decret qui decide que la translation des electorats doive etre fatale à la maison d'Autriche. Je cite l'exemple de la premiere dans la personne de Charle Quint qui n'eut point de plus grand ennemi que le duc Maurice de Saxe, qu'il avoit revetu de l'electorat. Le second exemple, je le tire de Ferdinand II, qui fut la cause de la juste colere du duc de Fridlande par la promotion dont je viens de parler; et le troisieme, je le prens de l'empereur Leopold qui a rencontré un second Arminius dans la personne de l'electeur Maximilien Marie, son gendre.

Rien ne sera hazardé dans mon poeme. Onze historiens celebres ne me permettront jamais d'envoyer à la posterité le moindre mensonge. Je demontrerai l'ambition de mon heros toujours combinée avec la vertu et toujours digne de la noblesse de son ame et de son illustre naissance, et je le prouverai dans l'offre qui lui fut faite par l'Espagne de cent millions d'or, et de le reconnoître pour roi de Frise, s'il eut consenti à faire la guerre à la Hollande. Waldstein, rejettant ses offres, augmenta la jalousie de l'empereur, au lieu de la diminuer. Je tiens cette verité du procurateur J. Baptiste Nani, qui dans son histoire de Venise s'est assuré une place dans le temple de memoire.

Je démontrerai que le duc de Fritlande n'eut jamais avec le cardinal de Richelieu aucune intelligence qui ait pu fournir aucun motif plausible à la mort violente que l'empereur lui envoya; et qu'il n'a jamais agi directement pour usurper la couronne de Boheme; et que ce fut une fable inventée par Piccolomini qu'il ait jamais conspiré contre la vie de Ferdinand.

Je dirai la raison que le comte d'Ognate, ambassadeur d'Espagne, eut pour porter l'empereur à l'horrible resolution de le faire tuer. Piasecki, historien polonois, sera mon auteur choisi, puisqu'en lui seul on trouve des verités que les autres historiens passent sous silence à cause de la crainte qu'ils eurent des empereurs regnants. J'écris dans un tems, où un grand Cesar nommé Joseph II, soit par elevation d'ame, soit par mepris aux historiens, ne se soucie pas de tout ce qui peut sortir de leurs plumes. Ainsi sans rien craindre je publierai avant que je meurre, à l'honneur de la verité, que la calomnie qui porta l'em-

Digitized by Google

pereur à faire assassiner mon heros fut enfantée par Octave Piccolomini, Italien, chevalier de Malte, vendu à l'ambassadeur espagnol. Après la mort de Waldstein, Piccolomini fu fait comte du S. Empire, duc d'Amalfi, chevalier de la Toison d'or, capitaine de la garde de l'empereur, et general de ses armées. Tout le crime de Waldstein ne fut que celui d'être haï, par envie des principaux ministres de l'empereur, à cause de sa grande puissance et de ses grandes talens, et à cause du respect et de l'amour de ses soldats, qui l'adoroient par sa liberalité, et par sa grande experience.

Ce fut le *15* de fevrier de *1634* que notre heros fut tué à Egra, à coups d'allebarde par deux capitaines ecossois du regiment de Buttler. C'est pourtant l'ecossoise qui etoit la nation dans laquelle Waldstein avoit toute sa confiance.

Tous ceux qui furent appliqués à la torture pour tirer d'eux quelque circonstance qui pût ne pas faire douter du crime du duc ne purent rien dire, et ils furent malgré cela condamnés à mort, et entre autres son illustre ami le comte de Schafgotz, Silesien, dont les biens furent confisqués et donnés en partie au scelerat Piccolomini, inventeur de la calomnie.

Le procurateur Nani, qui connut particulièrement le duc de Fritlande, parle de lui ainsi. Telle fut la fin tragique d'Albert de Waldstein duc de Fridzlande, qui avoit par sa valeur dompté l'empire et fait trembler l'Europe. Il eleva la noblesse de sa naissance par la vertu militaire qui le fit monter du plus bas rang aux plus hauts degrés et à la plus grande fortune, d'autant plus respectable qu'il y fut porté par son merite et jamais sur les ruines d'autrui. Il fut accusé d'une grande ambition, de cruauté et de violence, qualités par lesquelles il a souvent affligé ses amis; mais dans le même tems ses ennemis même etoient obligés à admirer sa prudence, sa prevoyance et sa discipline. Il parut toujours superieur à sa fortune et aux evenemens : prevoyant et remediant à tout, il sembloit qu'il n'y eût pour lui ni difficultés, ni contretems. Il étoit toujours accoutumé à vaincre, et s'il lui arrivoit des revers, on disoit qu'il n'avoit pas voulu vaincre; telle étoit l'idée que le monde avoit de lui. Sa ferocité fut condamnée par quelques uns, mais l'on discernoit qu'il ne se portoit pas à des executions cruelles sans de grandes raisons : il ne punissoit jamais que pour extirper le crime, et aucun grand capitaine ne fut plus juste que lui dans les recompenses.

Voici son portrait que Sarasin nous fait : c'est un des plus beaux morceaux qu'on puisse trouver dans l'histoire generale.

Waldstein eut l'esprit grand et hardi, mais inquiet et ennemi du repos; le corps vigoureux et haut, le visage plus majestueux que agreable. Il fut naturellement fort sobre, ne dormoit quasi point, travailloit toujours, supportoit aisement le froid et la faim, fuyant les delices, et surmontant les incomodités de la goute et de l'age par la temperance et par l'exercice; parlant peu, pensant beaucoup; admirable à lever et faire subsister les armées, severe à punir les soldats, prodigue à les recompenser; toujours ferme contre les malheurs, civil dans le besoin, d'ailleurs orgueilleux et fier; ambitieux sans mesure, et envieux de la gloire d'autrui autant que jaloux de la sienne; implacable dans la haine, excessif dans la vengeance, prompt dans la colere; ami de la magnificence, de l'ostentation, et de la nouveauté, extraordinaire en apparence, mais ne faisant rien sans dessein, et ne manquant jamais du pretexte du bien public,

Digitized by Google

quoiqu'il rapporte tout à l'accroissement de sa gloire; meprisant la religion qu'il faisoit servir à sa politique. Artificieux au possible à paroitre desinteressé; au reste tres clayrvoyant dans les desseins des autres, très avisé à conduire les siens, tres adroit à les cacher, et d'autant plus impenetrable qu'il affectoit en public la candeur et la liberté, et blamoit en autrui la dissimulation dont il se servoit en toutes choses. Ayant etudié soigneusement la conduite de ceux qui d'une condition privée etoient arrivés à la souveraineté, il n'eut jamais que des pensées vastes, meprisant ceux qui se contentoient de la mediocrité. Enfin etant devenu à un tel point de grandeur, qu'il n'y avoit que des courones au-dessus de lui, il eut peut etre le courage à se procurer celle de Boheme sur l'empereur; il savoit que ce dessein etoit plein de peril et de perfidie, mais il meprisa le peril qu'il avoit toujours surmonté, et crut toutes les actions honetes quand on les faisoit pour regner.

Je represente M. de Feuquières comme son secret ennemi. Waldstein avoit fait un secret accord avec Arnheim, general de l'armée de Saxe, de bannir de l'Allemagne tous les Espagnols, de retablir l'Electeur palatin, et de chasser tous les jesuites qu'il ne pouvoit pas souffrir.

Le cardinal de Richelieu fut très affligé de sa mort, qui lui fit perdre toutes ses esperances.

En deux années de tems je suis sur de conduire mon poeme à la perfection. Je ne peux manquer de l'applaudissement de mes contemporains si je vis encore dix ans, et d'en jouir, et de l'honneur que la posterité rendra à mon nom pour avoir fait hommage à l'illustre maison, chez laquelle j'aurai terminé ma vie en qualité de bibliotecaire du comte Joseph, chef actuel de sa maison.

Dans la descente de mon heros aux enfers dans laquelle j'imiterai Homere, je trouve non seulement les Waldstein, mais ceux avec lesquels cette noble maison s'est alliée, ce qui rendra favorable à mon poème la plus grande noblesse de l'Allemagne.

Mon poeme aura le suffrage de toutes les maisons souveraines de Saxe et de plusieurs autres, et s'il ne plaira pas à l'Espagne et à Rome, je le souffrirai paisiblement. On ne peut pas plaire à tout le monde. La posterité jugera bien des qualités de mon ame lorsqu'elle verra dans mon poeme une marque de ma reconnoissance que je donne à mon seigneur le comte, qui, me plaçant chez lui, me garantit du danger de tomber dans la misere, comme il est arrivé à tant d'hommes de lettres beaucoup plus habiles que moi, qui moururent presque de faim! Je veux que cela soit connu du public, non pas après ma mort, mais pendant ma vie. Une pareille confession me fera plus d'honneur que les confessions que Rousseau voulut qu'on publie après sa mort.

J'imprimerai cet ouvrage sans chercher des souscriptions, et à mes frais. Il sera dedié à mon maitre, et son indulgeance sera ma grande recompense. Le portrait qu'il tient dans la chambre où il dort est celui du duc de Fridlande; il y a ajouté celui de Frederic II feu roi de Prusse. Il a dans son caractere plusieurs qualités du duc mon heros. Je suis sûr que mon ouvrage lui sera cher.

Digitized by Google

Nous avons retrouvé dans les papiers de Casanova deux versions différentes des *Réflexions sur la révolution française.* Nous publions ici la plus complète et la dernière en date. La première version de cette note était dédiée à la princesse de Clari, née princesse de Ligne.

RÉFLEXIONS SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

On dit que ce Dux est un endroit delicieux, et je vois qu'il peut l'être pour plusieurs; mais pas pour moi, car ce qui fait mes delices dans ma vieillesse est independant du lieu que j'habite. Quand je ne dors pas, je reve, et quand je suis las de rever, je broye du noir sur du papier; puis je lis, et le plus souvent je rejette tout ce que ma plume a vomi. La maudite revolution de France m'occupe toute la journée.

La canaille qui s'en est emparée ne fait qu'immoler des victimes, entre lesquelles je trouve toujours quelqu'un de mes anciens amis condamné à mort precisement parce qu'il étoit digne de vivre. J'enrage. Il me semble toujours impossible que cela puisse durer; et cependant cela dure. Adorateur d'un Dieu et sûr de l'action eternelle d'une providence divine, je monte jusqu'à sa source, et n'y comprenant rien, je redescens, et pour me calmer je passe en revue une quantité de causes secondes de ce grand desastre. Noyé dans la vaste mer des combinaisons, je me sens tenté de devenir fataliste; mais dans l'instant même je me retracte, puisque je trouve evident que sans l'existence du dernier duc d'Orleans la revolution ne seroit pas arrivée. Mais on me dit que sa maudite existence étoit indispensable. Comment indispensable? Quelle necessité y avoit il que son pere epousat la princesse de Conti?

Mais cette même princesse de Conti n'auroit jamais mis au monde dans l'année *1747* le monstre, si l'abbé Des Brosses ne l'eut guerie des boutons qui la defiguroient au point que le duc de Chartres son mari ne pouvoit pas la voir. Quelle necessité y avoit il que l'abbé des Brosses, ignorant charlatan, allat porter sa pomade a Mme de Polignac au palais royal pour qu'elle la portat à la princesse que les pustules defiguroient? Les pustules disparurent, son mari la trouva jolie, et elle conçut le monstre : un tel monstre ne pouvoit sortir que de la quintessence d'un sang corrompu dans lequel s'étoit concentré tout le venin qui, avant l'application de la maudite pomade inondant la peau de la princesse, la rendoit hideuse. Qui osera me dire que ces evenemens étoient necessaires? C'est actuellement que nous le trouvons necessaires; mais pardieu ils ne l'étoient pas avant qu'ils arrivassent. Dieu avoit envoyé des boutons à la duchesse de Chartres, que le duc trouvoit épouvantable : l'enfer envoya la pomade qui devoit la guerir par un abbé qui n'étoit fait que pour etre meprisé. Le mauvais Génie de la monarchie françoise prevalut. Voici le fait.

Le pieux duc d'Orleans, fils du regent, vouloit marier son fils avec une princesse allemande; et cela seroit arrivé, si le grand prieur de France, fils naturel du même regent, n'eut fait devenir amoureux le duc de Chartres de la jolie princesse de Conti qui à l'age de quinze ans n'avoit rien de degoutant sur sa figure. Il fit parler le roi, et le mariage fut fait; mais les boutons étant sur-

Digitized by Google

venus d'abord, le mariage ne fut pas consommé, et trois ans s'étant écoulés sans que la princesse put guerir, on pensoit au moyen de faire declarer nul le mariage. Cela seroit arrivé sans l'abbé des Brosses sorti de l'enfer, dont la pomade lui netoya la peau en peu de jours. Se voyant redevenue belle, elle alla à la Comedie françoise, où le duc son époux se trouva par hazard dans la loge vis à vis. Il demanda qui elle étoit, on lui dit que c'étoit sa femme; mais il ne le crut que lorsqu'il s'en fut convaincu, allant d'abord lui faire compliment sur le retour de sa beauté à sa propre loge.

Le même soir après souper, le duc alla à l'appartement de la duchesse qui juoit un tri entourée de toute sa societé. On ouvre les batans, un page entre precedant l'epoux; la duchesse, agreablement surprise, se leve, lui allant au devant, se felicitant de le voir chez elle à une si belle heure.

« Je viens, madame, lui dit-il, rendre justice à vos charmes, et à m'acquiter de mes devoirs. Je viens vous faire, si vous voulez bien me le permettre, un duc de Montpensier. » La sublime saillie fit rire la charmante princesse, et comme de raison, fit dans un instant partir en pointe de pieds tous les assistans, entre lesquels se trouvoit le comte de Melfort, colonel du regiment d'Orleans. — Je tiens de sa propre bouche cette jolie histoire dans les mêmes termes avec lesquels je l'ai écrite. Neuf mois après, à la moitié du mois d'avril *1747*, la princesse accoucha du duc de Montpensier, qui quarante-sept ans après sa naissance mourut guillotiné, s'appellant *Egalité*. L'année suivante mourut le grand prieur. L'abbé des Brosses finit tragiquement. Le duc d'Orleans mourut trois ans après, et la mere d'Egalité finit de vivre l'an *1759*. Cette princesse fut galante : ce fut le seul defaut qu'elle eut si c'en est un. Voluptueuse, genereuse, bienfesente et rempli d'esprit, elle plaisanta jusqu'à sa derniere heure. Elle dit plusieurs fois à Mme de Bouflers que son fils étoit un tres mauvais sujet, qui ne promettoit rien de bon. On la calomnia, tout comme on n'a pas epargné le régent qui sauva la France, que nul crime n'a jamais souillé, et dont l'ame magnanime meprisa tout ce que la calomnie auroit pu dire, si Louis XV fut mort de sa mort naturelle dans le tems que sa vie étoit entre ses mains.

Méffions nous, madame, de tous ceux qui disent que cette revolution étoit necessaire. Ils demasquent leur façon de penser. Les seuls maux necessaires et inevitables sont les physiques, les orages, les tremblemens de terre, les eruptions des volcans, etc., etc. Les maux moraux ne peuvent étre jugés necessaires qu'aprés l'evenement par une sombre philosophie fataliste, car avant qu'ils arrivent, la *Prevoyance* et la *Precaution* pourroient les empecher de naitre.

Pour nous convaincre de la necessité de la revolution françoise, il faudroit nous prouver la necessité de l'existence des causes qui lui donnerent naissance. N'est-il pas evident que ces funestes causes ne dépendirent que de la volonté de certains hommes? Où est donc la necessité? Si on eut voulu autrement, la revolution ne seroit pas arrivée. Ce qui perdit la France fut la perfidie ou l'incapacité des ministres. Un État mal gouverné doit tomber dans le precipice. Voilà une necessité. Qu'on le gouverne bien, et il durera : voila une autre necessité. La science de gouverner n'est pas difficile. Tous ceux qui savent lire peuvent l'aprendre dans Macchiavelli et dans tous ceux qui ont écrit avant lui sur cette matiere. Ce sont des maneges qui font horreur; c'est vrai; mais,

Digitized by Google

s'agissant de sauver la chose publique, il peut les employer, ou se disposer à la voir perdre. *Salus populi supremalex esto.* Macchiavelli a toujours raison. Le roi de France Louis *XVI* n'ayant ni voulu ni su rien prevoir, il n'y eut pas question de precaution. Le peuple s'empara de son royaume, et le tua. Malheureux roi! Il paya de sa vie; mais par sa mort expia-t-il le crime qu'il commit, precipitant dans un abime de maux sa nation, et toute son auguste famille dans la misere? Malheureux roi! Malheureux ministres qui ne surent pas l'enfermer comme imbecille! Malheureuse mort du duc de Bourgogne son frere ainé! Malheureuses combinaisons!

Digitized by Google

SOUVENIRS

A TRAVERS LES RAYONS DE MA BIBLIOTHÈQUE

JULES NORIAC

Le 23 août 1857, le *Figaro* eut une vogue inusitée.

Dans les cafés, dans les cercles, dans les réunions, le journal satirique du XIXe siècle était avidement dévoré, et la Province — cette précieuse toujours en retard en fait d'initiation, — la Province elle-même figarotait avec acharnement et redemandait des numéros.

Que voulait dire cela ?

Paris était calme. Richard Wagner ne l'avait pas encore mystifié ; Grille-d'Égout et la Goulue n'étaient pas nées; Succi et Merlatti non plus; on ne se précipitait pas encore aux courses de vaches et de veaux qui humilient les taureaux de la Camargue ; aucun scandale ne pointait à l'horizon et les chroniqueurs étaient aux eaux. Villemessant lui-même, le rédacteur en chef (le *patron,* comme on disait) de l'illustre feuille, se trouvait à Bade et avait confié l'intérim de sa dictature à son gendre Bourdin.

Qu'était-il donc arrivé ?

Une chose bien simple : M. de Villemessant avait longtemps refusé à un de ses rédacteurs l'insertion d'un certain article sous prétexte qu'il était trop long, et Bourdin venait de le laisser passer.

Le rédacteur s'appelait Jules Noriac.

L'article était intitulé : *Le 101e Régiment.*

Digitized by Google

Or ce *101e Régiment* avait révolutionné toute l'armée française, puis tous les amis de l'armée, puis les parents, puis les indifférents. Bref, cette étude humoristique avait désopilé les rates, et d'un bout à l'autre de la France, dans toutes les casernes et dans tous les *mess*, on se montrait du doigt le *sergent*, le *sargent*, le *chargent* et le *capitaine Grincheux !*

Le tirage du *Figaro,* qui était de onze mille, fut porté à vingt et un mille ce jour-là.

Ce succès fit ouvrir l'œil à de Villemessant qui était un aimable directeur assez fantaisiste, mais très entêté dans ses opinions. Il trouva, par la suite, que les articles de son rédacteur heureux n'étaient pas assez longs, mais il ne voulut pas modifier tout d'abord ses premières impressions.

« Noriac, disait-il, est un garçon très gentil, bien élevé; il se tient bien, il a de l'esprit, de l'intelligence, du style, du savoir... Eh bien, c'est drôle, ce n'est pas mon homme! Au contraire, voyez cet imbécile de X..., il est laid, il est bête, il écrit mal, il n'est ni distingué, ni propre, ni convenable. ...Eh bien, c'est drôle ! il me va ! »

Chacun son goût !

Six semaines seulement avant cet article *réussi*, Noriac avait débuté au *Figaro* par deux fantaisies assez longues : la *Monographie du Préjugé* et le *Manuel du Courriériste,* qui n'avaient pas été remarquées outre mesure et qui ne méritaient pas de l'être.

Les collaborateurs du *Figaro,* à cette époque, étaient — outre Bourdin et B. Jouvin, les gendres de Villemessant — Ch. Monselet qui donnait une série de scènes dialoguées sous le titre de : Théâtre du *Figaro;* René de Rovigo, qui faisait le courrier de Paris; Jean Rousseau, le Salon; Murger, des Notes de voyage, sous le pseudonyme de Henry Schaunard; Adolphe Adam qui publiait sa vie; Duponty faisait les théâtres; Léo Lespès, qui n'était pas encore Timothée Trimm, des articles de genre; Eugène Wœstyne, des nouvelles à la main; Henry de la Madelène, des silhouettes parisiennes. Et puis venaient Aurélien Scholl, dans ses articles de genre; A. Wolf, qui envoyait des notes sur les villes d'eaux prussiennes; Émile Solié, J. Habans, Louis Enault, L. Belmontet lui-même, qui publiait une satire en vers (comme Boileau) sur les femmes en 1857; la vicomtesse de Renneville avec ses articles de modes; Jacques Offenbach avec ses correspondances; et puis enfin A. Legendre, le petit père Legendre, caissier, employé, factotum, maître Jacques qui n'écrivait pas, mais signait.

J'en oublie, certes, et des meilleurs; mais je n'écris pas l'histoire du *Figaro.*

Malgré son grand succès du *101e*, Noriac, cette année-là, ne put faire insérer que trois articles dans le journal, deux articles de nouvelles à la main, pas fameux ! et un article de genre intitulé *Conservatoire des actionnaires.*

Il est vrai qu'il était très paresseux !

Aujourd'hui, le *101e* n'existe plus, le colonel Ramollot l'a tué.

Le colonel Ramollot l'a tué, et je me demande qui est-ce qui tuera le colonel Ramollot ?

Ou plutôt non ! Le colonel Ramollot est déjà mort, mort naturellement : il n'était pas vrai ! Il ne pouvait pas vivre ! C'était un type de fantaisie, qui faisait rire sans arrière-pensée. Nul ne l'avait vu, nul ne l'avait connu; on

Digitized by Google

disait : c'est bien ça! parce que le type était drôle, excentrique, mais il eût été impossible de mettre son masque sur aucune figure. Les jurements, la façon de prononcer, les idées, les formules, tout cela est faux! Je ne connais pas d'officiers supérieurs parlant de cette façon!

Noriac, lui aussi, faisait des imitations militaires; mais il était plus raconteur que mime; il s'écoutait parler, préparait ses effets et en riait tout le premier.

C'est de lui cette charge bien connue, — ce qui fait que tant d'autres se la sont appropriée, — et qui s'appelle : *Un Dragon dans les Lanciers.*

L'empereur passe sa revue. Fleury est à ses côtés, l'état-major les suit.

A cheval sur une chaise, il faut mimer le pas du cheval de l'empereur, le balancement du cavalier, les sonneries des clairons et des tambours qui battent aux champs. Tout à coup, l'empereur aperçoit, au milieu des lanciers, l'uniforme d'un dragon : « Fleury! un dragon dans les lanciers! » Fleury se détourne et avise un général de l'escorte, qui envoie son aide de camp, lequel, à bride abattue, va faire l'observation au colonel, qui s'informe près du capitaine, qui en réfère au lieutenant et celui-ci au *mar-chef* qui répond : « Il a permuté! » La réponse reprend à l'envers le chemin de la question et le narrateur essoufflé, à cheval sur sa chaise, doit simuler le galop du colonel, le trot classique du capitaine, le trot anglais de l'aide de camp, et enfin le stoppage près de Fleury qui, renseigné, dit, au bout d'une demi-heure, à l'empereur qui n'y pensait plus : « Sire, il a permuté! »

Je n'avais pas trouvé la finale assez brillante et j'avais ajouté ce mot de l'empereur : « C'est bien! Portez-le pour la croix! »

Noriac n'aimait pas cette conclusion qu'il trouvait invraisemblable, mais son histoire n'avait guère plus de semblant de vérité.

Noriac arriva à Paris à l'âge de quinze ans, ayant l'intention formelle de se préparer à Saint-Cyr; mais, comme tous ceux qui sont forts en version latine et en discours français, il avait escamoté ses humanités sous le gobelet de l'esprit et de la belle humeur. Ce petit tour de société, qui réussit à ceux qui ont des rentes, ne suffit pas à ceux qui ont besoin d'en gagner; Noriac mena la vie largement, sans regarder ni en avant ni en arrière; puis, un beau jour, en voyant le fond de sa bourse, il s'aperçut, non pas qu'il n'avait plus le sou, mais bien qu'il était riche d'ignorance, et, comme, chez les natures intelligentes, le départ de la fortune est souvent le rappel de la raison, il jugea à propos de compléter son éducation ébauchée. A cette époque, il avait vingt-deux ans.

Pendant qu'il mûrissait ce beau projet, un de ses parents éloignés, qui jadis l'avait initié aux beautés de l'histoire romaine et aux suavités de *l'Epitome historiæ græcæ,* après avoir perdu sa fortune en apprenant le français aux Belges, battait le pavé de Paris et racontait à tous les limonadiers et marchands de vin de la capitale les nombreuses désillusions qui avaient accueilli son professorat.

Noriac lui demanda des leçons, mais de saines leçons, données à jeûn. Le professeur accepta. De huit heures du matin à deux heures de l'après-midi, il se rendait chez son élève. Ils déjeunaient ensemble sobrement : on ne buvait que de l'eau. Quand Noriac était content de son professeur, il faisait servir

Digitized by Google

du café, et il n'ajoutait le petit verre de cognac que dans des circonstances exceptionnelles, comme la fête du roi ou le jour de l'an.

Tous deux gagnèrent à ce régime : le professeur perdit l'habitude de se griser et Noriac l'habitude de ne rien faire. Il était plaisant de voir l'élève donner des bons points à son professeur, suivant les progrès qu'il faisait.

Ce régime dura dix-huit mois. Au bout de ce temps, Noriac reprit ses habitudes et le professeur retourna à sa bouteille. Pourtant un jour, notre Limousin (ai-je dit que Noriac était né à Limoges?), notre Limousin, dis-je, eut la nostalgie du travail. Il tailla sa plume, alluma son cigare et griffonna quelques feuilles de papier. Cela lui sembla bon, il continua.

J'étonnerais beaucoup ceux qui l'ont connu en disant que ses premiers articles traitaient de l'art héraldique et furent très appréciés par les archéologues; mais cette littérature ne lui convenait pas; c'est à ce moment qu'il fit connaissance avec un courtier d'éditeur qui achetait à très bon marché la littérature anonyme.

Il lui arriva un jour de mettre le nez dans un livre italien et de s'amuser à déchiffrer cette langue. Mais, ô surprise! c'est à devenir fou! Il lit! Il comprend! Est-ce un rêve? une hallucination? Comment, il sait l'italien sans l'avoir appris?... Bref, après un moment de stupéfaction, il trouve le mot de l'énigme. Cette nouvelle qu'il lisait si couramment en italien, il l'avait jadis écrite en français... vendue et... fumée! Et, ce que c'est que la voix du sang! sous le costume italien et le nom supposé, Noriac avait reconnu son enfant.

Noriac fut, avec Aurélien Scholl et Frédéric de Courcy, un des fondateurs de *la Silhouette*, en décembre 1859. Le quatrième, qui avait gardé l'anonyme, mais qui avait fourni l'argent, s'appelait Crampon.

« Comme les mousquetaires d'Alexandre Dumas, l'amuseur par excellence, — dit Noriac dans sa première silhouette, — les rédacteurs de la *Silhouette* sont quatre. L'un porte de l'esprit, l'autre du savoir, l'autre du savoir et de l'esprit, et l'autre... l'autre ne porte rien : c'est moi.

« Encore une modestie qui m'honorerait si elle était sincère. »

La Silhouette, née le dimanche 11 décembre 1859, mourut au bout de neuf numéros, le dimanche 8 février 1860. C'est dans ses colonnes que débutèrent Catulle Mendès et Jules Claretie.

Dès le premier numéro, on vit arriver tranquillement aux bureaux du journal un petit homme en paletot marron, assez propre, ganté de coton noir et d'une physionomie assez bonasse. Il demande un numéro à titre gracieux, pour voir la nuance du journal, ayant l'intention de s'abonner si...

« Donnez un journal à monsieur! » dit Noriac.

Le petit homme remercia, salua et sortit. Huit jours après le voilà revenu.

« Pas mal! le premier, pas mal! dit-il à l'employé; il faut voir si ça continuera.

— Nous l'espérons, monsieur, répondit l'employé.

— Eh! eh! tenez, monsieur, moi, par exemple, je suis dans les draps. Eh bien, il y a des pièces bien commencées qui sont brûlées à la fin. Les noirs surtout... Une cuisson trop prolongée... crac! tout est perdu! Du reste, je m'abonnerai si la nuance se maintient.

Digitized by Google

— Nous veillerons à la cuisson! dit Noriac de son cabinet. Donnez un numéro deux à monsieur! »

Le croirait-on? Le malin drapier revint neuf fois au journal et emporta toujours gratuitement son numéro. La neuvième fois, Noriac était là quand il se présenta.

« Bon! dit le marchand, décidément il me va, et si la nuance se soutient dans ce numéro, je m'abonnerai à partir du suivant.

— Donnez deux numéros à monsieur, dit Noriac, et, prenant les ciseaux de rédaction, — ciseaux moins ébréchés que ceux des *Pour extrait* des grands journaux, — il s'approcha délicatement du bourgeois et découpa au milieu du jupon de son paletot un petit carré de drap.

— Que faites-vous! s'écria le drapier.

— Je prends un échantillon de vos draps, répond Noriac, *et-si-la-nuance-me-convient,* je vous en achèterai une pièce. »

Le drapier court encore, mais il avait eu gratis la collection du journal.

Revenons au 101e, car *le Cent Unième Régiment* est le seul livre qui restera de Noriac, s'il doit rester quelque chose de lui. Cet article — car ce n'est pas un livre — a eu plus de deux cents éditions jusqu'à présent. Noriac le vendit DEUX CENTS FRANCS à la *Librairie nouvelle,* qui appartenait alors à Bourdilliat.

C'est M. Calmann Lévy qui est actuellement propriétaire du livre.

Deux cents francs! une fois donnés! Et il y a des éditeurs qui font faillite!

Après le 101e, Noriac voulut tâter du roman philosophique et fit *la Bêtise humaine,* qui eut un certain succès (16 éditions); *le Grain de sable* (9 éditions); puis *la Dame à la Plume noire*, *les Mémoires d'un Baiser*, dont les éditions sont moindres. Tous ces livres qui, à leur apparition, il y a vingt-cinq ans, faisaient grand bruit, sont bien oubliés aujourd'hui, et cependant, dans ces champs délaissés, on pourrait encore glaner bien des choses.

J'ai connu Noriac, en 1859, alors que je faisais *la Causerie* avec Victor Cochinat. Il était venu me trouver avec Lucas, un ami du *Figaro,* au nom de Bourdin, gendre de M. de Villemessant, pour une affaire d'honneur qui n'eut pas de suites parce qu'elle ne devait pas en avoir. Le témoin de mon adversaire resta mon ami. C'était un grand beau garçon, ayant la tournure d'un officier en bourgeois, très gai, très franc, très spirituel. Il aimait à causer, racontait bien, mais lentement, en s'écoutant parler.

Je ne lui ai connu que trois défauts qui, d'ailleurs, n'ont nui qu'à lui-même : le jeu au café... où il faisait des parties interminables, le cigare ou la pipe dont il abusait et le noctambulisme.

En sortant du café, à minuit, Noriac prenait le bras d'un ami et ne le lâchait pas jusqu'à quatre heures du matin. C'étaient alors des causeries charmantes, des histoires amusantes, des confidences de romans sur le chantier. J'ai entendu ainsi toute *la Dame à la Plume noire* avant qu'il en eût écrit un mot. Quand la pluie tombait, on se réfugiait sous la marquise d'une boutique ou sous l'auvent d'une porte cochère, sans arrêter la conversation une seule minute, sans éteindre le cigare éternellement embrasé.

Une nuit, dans la rue Vivienne, comme nous longions tous deux le trottoir de la Bibliothèque, un passant, légèrement ému, mais qui, d'ailleurs,

Digitized by Google

cherchait querelle, le heurta en lui passant sous le nez une rose et en lui disant : « Elle sent bon, n'est-ce pas ? » Noriac, très vif, se contint et me dit : « Tu vois cet homme, je ne le connais pas; il m'a l'air de chercher une affaire qu'il n'aura pas; mais ce qu'il ne cherche pas et qu'il va avoir, c'est le troisième numéro.

— Le troisième numéro! de quel journal?

— Tu n'y es pas, mon bon ami! Je vais t'expliquer cela. Vois-tu, dans la vie, il est bon d'être honnête, d'avoir de l'esprit, du talent, du génie même; mais cela ne suffit pas. La bêtise humaine, que j'ai étudiée, est une force bien supérieure à celle-là et qui ne peut être dominée que par une autre : la force brutale! On prend des leçons d'armes, c'est fort bien; ceci est pour ses pairs. On ne croise pas le fer avec tout le monde. Mais j'estime que la force musculaire doit être développée à l'égal de la force intellectuelle, et qu'on se fait d'autant mieux respecter qu'on a des biceps respectables. Tâte-moi ça! » ajouta-t-il en me tendant son bras.

C'était du fer.

« Donc, tu me comprends bien : quand on se sent fort, on est calme et on est digne. Les Hercules cassent les reins et n'écrasent pas les mouches! J'ai donc entretenu chez moi la force musculaire dont je suis doué et l'ai réglementée pour en être maître. A cet effet, laissant de côté revolvers, assommoirs et cannes, j'ai mis dans mon poing seul ma défense personnelle. Ce n'est pas de la boxe, qui admet la réplique, c'est mieux. Mon système n'a que trois numéros, tous trois concluants.

« Le numéro un s'appelle *l'Avertisseur*. C'est une bourrade qui avertit le sujet qu'il ne ferait pas bon de se frotter à moi. L'effet produit peut se comparer à un volant de machine qui vous attrape par hasard. Si le sujet est rageur, il se rebiffe; alors j'emploie le numéro deux : *le Délicat*, ainsi nommé par antithèse, car il peut tout aussi bien casser une dent que crever un œil. Le troisième numéro ne s'emploie que la nuit, je l'appelle *la Suffocante!* Celui-là coupe court à tout, il distance l'adversaire et le paralyse. Du reste, tu vas probablement en juger, car voici mon gaillard qui revient. »

L'inconnu revenait, en effet, le sourire aux lèvres et la rose à la main. Comme la première fois, en passant près de Noriac, il leva la fleur à la hauteur de sa figure; mais il n'eut pas le temps de le toucher. La *Suffocante* venait d'être donnée; l'homme, d'un bond, traversait la rue et s'étalait sur le trottoir opposé.

Là-dessus des cris, des gémissements et des sergents de ville.

Nous allons tous au poste de la rue de Richelieu. L'homme se plaint, accuse Noriac d'être l'amant de sa femme, etc., etc. Malheureusement, cette victime de la jalousie avait eu deux torts : l'un de s'être un peu trop alcoolisé pour insulter l'amant de sa femme, l'autre de s'être trompé sur l'identité du séducteur. Noriac ne connaissait ni la femme ni le mari. Le brigadier, cependant, voulait nous retenir tous et prit d'abord nos noms. Le *sujet* donna le sien, parfaitement inconnu; je donnai ensuite le mien en faisant observer que je n'étais qu'un simple spectateur de la bataille, et Noriac, qui pas un seul instant n'avait perdu son sang-froid, tira de sa poche une grande enveloppe.

« Je n'ai pas de carte sur moi, monsieur le brigadier, dit-il, mais voici une lettre qui vous dira qui je suis. »

Digitized by Google

C'était une invitation à un bal du duc de Morny.

Le brigadier s'inclina, nous fit des excuses et retint le pauvre mari, battu, pochard et mécontent.

J'ai souvent pensé, depuis, à la *Suffocante,* je n'ai jamais pu la donner.

Noriac n'était pas un homme de lettres dans l'acception complète de ce titre; il lui eût été impossible de faire des vers, et son style lâché indiquait le peu de souci qu'il avait de la correction littéraire; c'était plutôt un humoriste qui posait pour être philosophe.

Du reste, pour être juste, il n'a jamais été assez travailleur pour faire des lettres; ses ennemis intimes, le noctambulisme, le jeu, étaient là pour l'en empêcher. Se couchant à quatre heures du matin, il se levait à midi, déjeunait jusqu'à deux, flânait jusqu'à six, dînait jusqu'à onze, et quand il ne jouait pas au café, ne restait pas au théâtre, ne causait pas avec des amis, il griffonnait hâtivement quelques lignes entre deux bouffées de cigare.

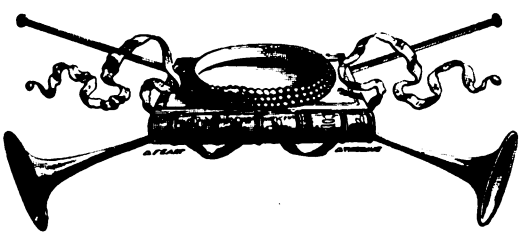
Ce qui l'a tué, ce brave garçon, c'est le noctambulisme et le cigare; quant au jeu, il n'a pas été pour lui une passion, mais bien plutôt une habitude.

J'ai, je crois, esquissé dans ces quelques lignes la physionomie de Noriac, naïvement et fidèlement, tel que je l'ai connu; d'autres, qui l'ont plus fréquenté que moi, pourront y ajouter des accents qui compléteront la ressemblance, et je viens maintenant me demander pourquoi, dans une revue qui s'appelle *le Livre,* j'ai parlé d'un homme qui la fréquentait si peu? C'est qu'au bibliophile, au bibliomane, et même au bibliophobe, rien n'est indifférent, et que sur les rayons de la bibliothèque la plus petite brochure a la même valeur que le plus gros livre, comme le plus modeste nom est l'égal du plus illustre.

Sans faire injure à mon ami, assez spirituel pour m'approuver s'il pouvait me lire, c'est avec des débris que l'on reconstitue une époque. Le 101e est un de ceux-là.

Et combien de débris sont à jamais disparus!

L. LEMERCIER DE NEUVILLE



Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE DE L'OPÉRA

VANT d'entamer la description des archives et de la bibliothèque de l'Opéra, il me faut constater ce fait : que ce qu'on appelle la « Bibliothèque musicale de l'Opéra », c'est-à-dire la collection des partitions, copies de rôles, parties d'orchestre et de chœurs constituant le matériel d'exécution des ouvrages représentés à ce théâtre depuis sa fondation, soit depuis plus de deux siècles, ne doit pas être confondu avec la bibliothèque même de l'Opéra, laquelle comprend tous les ouvrages, publications musicales, estampes, etc., relatifs à l'histoire générale du théâtre tant en France qu'à l'étranger. La bibliothèque musicale proprement dite, dépendant essentiellement du théâtre et consacrée à son service, est placée sous la surveillance d'un bibliothécaire qui n'est autre que M. Ernest Reyer, membre de l'Académie des beaux-arts ; elle a été consciencieusement décrite par mon ami Théodore de Lajarte, dans un livre qui porte ce titre : BIBLIOTHÈQUE MUSICALE DU THÉATRE DE L'OPÉRA. *Catalogue historique, chronologique, anecdotique*, publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts (Paris, Jouaust, 1878, 2 vol. in-8°). Quant à la bibliothèque publique, celle qui est jointe aux archives et au musée, elle est

Digitized by Google

confiée aux soins dévoués et intelligents de M. Charles Nuitter, qui porte le titre d'archiviste de l'Opéra, auquel, en qualité d'attaché, est adjoint M. Théodore de Lajarte.

Cette distinction était utile à faire, pour éviter toute confusion. Je vais maintenant m'occuper des archives, de la bibliothèque et du musée de l'Opéra, en traitant chacun d'eux séparément.

LES ARCHIVES

La Comédie française, grâce à son organisation, à la continuité d'une même Société d'artistes qui, depuis Molière, a toujours et sans interruption conservé elle-même son administration propre, a par cela même recueilli, conservé, classé tous les documents relatifs à cette administration : registres de recettes et dépenses, etc., enfin tout ce qui constitue ses archives, et l'on pense si elles peuvent être riches, depuis le précieux et justement fameux registre de La Grange jusqu'à ce jour. Il n'en est malheureusement pas de même en ce qui concerne l'Opéra, où les innombrables directions, qui succédèrent à celles de Lulli et qui se terminaient à l'envi par des liquidations désastreuses, laissaient disperser et détruire les pièces officielles les plus importantes, les papiers les plus précieux. De l'inventaire de 1748, le plus ancien que possède aujourd'hui l'Opéra, il résulte que, dès cette époque, il ne restait plus de registres ni de papiers antérieurs à 1721. A l'heure actuelle, on ne possède rien au delà de l'année 1735. Il est bon d'ajouter cependant que, même pour les premiers temps de l'histoire de ce théâtre, on a pu reconstituer en partie les archives, à l'aide de documents officiels conservés dans divers dépôts publics, notamment aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale ; de plus, et grâce à l'initiative de M. Nuitter, de nombreuses et intéressantes copies à la bibliothèque de la ville de Paris et aux archives de la préfecture de police, incendiés en 1871, pendant les événements de la Commune.

C'est seulement à partir de 1749 et de l'époque où l'administration de l'Opéra passe aux mains de la ville de Paris, sous la surveillance du prévôt des marchands, que les archives commencent à se former ; l'ordre s'établit, le contrôle est organisé ; les pièces, papiers, documents formant dossiers sont, sinon toujours soigneusement classés, du moins conservés ; et comme, par une chance heureuse, ils ne restent pas au théâtre même, mais sont déposés à ce qu'on appelait « le magasin » de l'Opéra, ils échappent à la destruction lors des deux incendies terribles de 1763 et 1781. Cependant, si, à mesure que les années s'écoulent, les archives s'accroissent logiquement, on ne semble guère en prendre d'autre souci. En 1815, le magasin n'existant plus, un rapport officiel constate qu'elles encombrent... les greniers du théâtre. « Depuis la Révolution, dit ce rapport, il n'a pas été possible, par le défaut de local, de donner une classification aux papiers de l'administration ; il y a dans cette partie essentielle un désordre qu'il est indispensable de faire cesser [1]. » Rien à ce sujet ne parut pressé sans doute, car près d'un demi-siècle après ce cri d'alarme, en 1860, les

1. *Archives nationales*, O. 1646o.

Digitized by Google

« vieux papiers » étaient encore déposés, pour ne pas dire enfouis, dans un grenier, au-dessus du foyer du public.

Ce n'est qu'à ce moment qu'on commença enfin à s'en occuper, et qu'un premier inventaire sommaire fut dressé. Puis, en 1861, lors du concours ouvert pour la construction d'une nouvelle salle, on inséra dans le programme un paragraphe relatif à l'installation des archives et de la bibliothèque. Ceci devenait sérieux, car on songea alors que, pour prendre soin de ces archives, il serait utile de les confier à un archiviste, et par une décision du directeur (M. Émile Perrin), ce poste fut créé et M. Nuitter en fut nommé titulaire, le 1er septembre 1863. Un arrêté ministériel du 16 mai 1866, portant réglementation du cahier des charges de l'Opéra, organisait définitivement les deux services des archives et de la bibliothèque. L'article relatif aux archives était ainsi conçu :

Un archiviste, nommé par le ministre, sera chargé de réunir et de mettre en ordre tous les dessins des décors anciens et nouveaux exécutés à l'Opéra, ainsi que les livres ou estampes donnés à ce théâtre ou acquis par lui, et de classer et cataloguer tous les titres et papiers relatifs à l'administration de l'Opéra depuis son origine.

C'est alors que, par un autre arrêté ministériel, en date du 20 juin 1866, M. Nuitter fut de nouveau nommé archiviste.

L'article qu'on vient de lire fut reproduit par l'article 42 de l'arrêté du 14 mai 1879, lequel contient en outre les dispositions suivantes :

Art. 36. — Il (le directeur) sera tenu de livrer aux archives de l'Opéra la maquette de chaque nouvelle décoration créée par lui, ainsi que les dessins des costumes.

Art. 37. — Dans le cas où l'autorisation de photographier des costumes ou autres objets du matériel aurait été accordée, deux exemplaires de ces photographies devront être déposés aux archives.

Classées enfin, inventoriées et régulièrement constituées, les archives de l'Opéra furent divisées en séries dont voici les principales :

Administration.

Arrêts du Conseil d'État. Lettres patentes, ordonnances.
Dépêches ministérielles.
Décisions. Délibérations.
Budgets. États du personnel. Engagements, congés.
Correspondance (auteurs, acteurs, etc.).
Projets. Plans d'organisation.
Jury littéraire.
Mises d'ouvrages.
Fêtes, bals, bénéfices.
Entrées.
Bâtiment. Inspection.
Soumission, traités, marchés.

Comptabilité.

Recettes à la porte. Locations et abonnements.
Redevances.
Baux.

Digitized by Google

Appointements. Gratifications. Feux. Pensions.
Honoraires d'auteurs.
Droit des indigents.
Frais de police et de sûreté.
Comptabilité espèces.
Comptabilité matières.
Ouvriers. Fournisseurs.

Le tout complété par les inventaires généraux et partiels.

D'une *Note relative aux archives et à la bibliothèque de l'Opéra,* j'extrais les renseignements suivants :

Il est inutile d'insister sur l'intérêt de ces divers documents, de ces volumineuses correspondances administratives et artistiques. Tous les ministres, depuis MM. de Maurepas et d'Argenson, y sont représentés par de nombreux autographes. Sous la Révolution, les arrêtés du Comité de salut public succèdent aux dépêches du ministre de la maison du roi. Plus tard, de l'an XI à 1807, les moindres autorisations de dépenses sont signées de la main du premier consul, puis de l'empereur, qui avait tenu à administrer directement — comme Louis XIV — son Académie de musique. Les dossiers du personnel, les dossiers relatifs à la mise en scène de chaque ouvrage représenté, sont remplis de la correspondance des auteurs, des artistes du chant et de la danse, et les noms les plus célèbres se lisent au bas de ces lettres, d'autant plus curieuses que presque toujours l'intérêt et l'amour-propre y sont en jeu.

La comptabilité n'offre pas des renseignements moins précieux pour l'histoire littéraire. Les registres des recettes présentent le tableau fidèle des destinées de chaque ouvrage; on peut y suivre jour par jour le succès des œuvres de Rameau, de Gluck, de Piccinni, et plus tard de Spontini, de Rossini et de Meyerbeer. Même en dehors de l'histoire littéraire, les archives de l'Opéra abondent en renseignements curieux que l'on ne s'attendrait pas à y trouver. Par exemple, sous l'ancien régime, toutes les locations de loges sont faites par baux passés devant notaires. Cette nombreuse série d'actes authentiques donne les noms et les titres de toutes les familles qui eurent une loge à l'Opéra de 1728 à 1789. Les documents relatifs à l'industrie ne sont pas moins intéressants : c'est ainsi qu'on trouve joints aux états de soumission des fournisseurs les échantillons de soieries, de rubans, de toiles, de draps, etc., avec leurs séries de prix, qui constituent une sorte d'histoire des tissus au commencement du siècle et avant l'introduction des machines et des nouveaux procédés.

Une des curiosités des archives consiste dans la collection des affiches de l'Opéra, qui malheureusement ne remonte pas au delà de 1803, mais qui est bien complète depuis lors. Une autre collection est d'un prix inestimable : c'est celle des archives de l'ancienne Comédie italienne, qui étaient entassées dans les combles de la salle Ventadour et qui a été acquise lors de la destruction si fâcheuse de cette salle adorable. Sauf quelques lacunes de peu d'importance, ces archives comprennent la série des registres et documents divers depuis la reconstitution de la Comédie italienne et son installation à l'Hôtel de Bourgogne en 1716, jusqu'en 1832.

Les archives de l'Opéra coururent un véritable danger lors de l'incendie de la salle de la rue Le Peletier, le 20 octobre 1873. Il n'est pas sans intérêt de reproduire ce récit de leur sauvetage, publié alors par l'archiviste lui-même, M. Charles Nuitter :

Une partie des archives de l'Opéra avait déjà été transportée au nouveau bâtiment, mais ce qui restait à l'ancien était encore considérable. Cinq pièces, situées à l'entresol dans l'aile gauche du bâtiment de la rue Drouot, étaient pleines de livres,

Digitized by Google

de cartons, de liasses de toutes sortes. L'archiviste avait dans son cabinet les inventaires, les répertoires, les catalogues, etc. Déjà la porte avait été enfoncée à coups de hache; M. Cœdès, souffleur du théâtre, insista heureusement pour que rien ne fût dérangé avant l'arrivée de M. Nuitter; M. Halanzier avait prié M. E. Perrin fils d'aller le chercher. Quand il arriva, l'incendie était dans toute sa force; l'eau n'était pas aussi abondante qu'on l'eût désiré. Les pompiers ne répondaient pas des bâtiments de la rue Drouot: il fallut commencer le sauvetage. M. Delbergue-Cormont, président de la chambre des commissaires-priseurs, mit à la disposition de M. Nuitter le personnel si habile de l'Hôtel des ventes, les voitures et les paniers. Plusieurs personnes, connaissant l'importance du dépôt des archives, avaient offert spontanément leur concours : M. Comte, sous-chef de bureau des souscriptions des Beaux-Arts, M. E. Perrin fils, M. Détournelle, contrôleur général de la Comédie française, M. Cœdès, souffleur du théâtre, d'autres encore, se mirent à l'œuvre, et, en moins d'une heure environ, cinquante paniers furent remplis avec soin et descendus par la fenêtre dans des voitures qui, une fois pleines, étaient traînées à bras à l'angle de la rue Richelieu, où elles étaient gardées par des sergents de ville. Avant quatre heures du matin, le commandant des sapeurs-pompiers déclara que les bâtiments de la rue Drouot ne couraient plus aucun danger. On suspendit alors le déménagement. Vers huit heures, les chevaux qui font le service de l'Hôtel des ventes étant arrivés, les voitures furent attelées et dirigées sur le nouvel Opéra, où, avant dix heures, tout était déposé, sans autre dommage qu'une grande confusion, facile, du reste, à réparer.

Déjà, à ce moment, M. Charles Garnier, architecte du nouvel Opéra, s'était occupé de l'emplacement et de l'aménagement des archives et de la bibliothèque, dont une partie, nous l'avons vu, était déjà déposée dans les bâtiments du boulevard des Capucines. Une jolie salle circulaire formait la bibliothèque et renfermait les archives, et une grande salle longue était destinée aux travailleurs. Mais l'installation, quoique très convenable, était défectueuse en ce sens que ces salles, situées au cinquième étage, n'étaient accessibles que par l'escalier de l'administration, communiquant avec tous les services intérieurs, ce qui offrait plus d'un inconvénient. Dans ces conditions, on ne pouvait y admettre réellement le public, et quelques érudits, quelques écrivains connus par la spécialité de leurs travaux, pouvaient seuls être admis à profiter des collections précieuses ainsi rassemblées. Nous verrons plus loin comment la bibliothèque put être transférée dans un local vraiment superbe, où les travailleurs trouvent toutes les facilités désirables. Quant aux archives, elles continuèrent de rester au faîte du bâtiment, ce qui n'empêche nullement, d'ailleurs, la communication des pièces qui en font un dépôt si riche, si utile et absolument unique en son genre.

LA BIBLIOTHÈQUE

Dès l'année 1877, et en présence des difficultés qu'offrait aux travailleurs l'accès de la bibliothèque, située comme nous venons de le dire, la Chambre des députés se saisissait de cette question. Elle songeait à faire transporter les collections et à installer la salle de travail dans le pavillon ouest des bâtiments de l'Opéra, celui qui dans l'origine devait être affecté au service particulier du chef de l'État, et sa commission du budget recommandait au gouvernement l'étude de dispositions tendant à réunir dans ce pavillon « la riche bibliothèque musicale et dramatique, les précieuses collections d'estampes et de costumes que possède l'Opéra, et d'enrichir ainsi Paris d'une nouvelle bibliothèque pu-

Digitized by Google

blique consacrée à l'histoire du théâtre et de la musique [1] ». S'inspirant de cette idée, la Chambre vota, en 1879 et 1880, deux crédits de 100,000 francs chacun pour faire face aux dépenses nécessaires; les travaux furent menés activement et, dès 1881, la bibliothèque, installée de la façon la plus élégante et la plus confortable, put être ouverte régulièrement au public. Placée dans un local absolument indépendant des services du théâtre, ayant un accès spécial par la double rampe du pavillon ouest, qui donne sur la rue Gluck, elle est située au premier étage; elle comprend une vaste salle circulaire de lecture, magnifiquement éclairée, quatre petites salles, et la galerie formant bibliothèque pouvant contenir 12,000 volumes et qui est mise en communication par un monte-charge avec les dépôts situés à l'étage supérieur. Attenant à la bibliothèque se trouve une longue galerie qui renferme le petit musée de l'Opéra, dont il sera parlé plus loin.

Voici, relativement au public, les articles essentiels du règlement de la bibliothèque de l'Opéra :

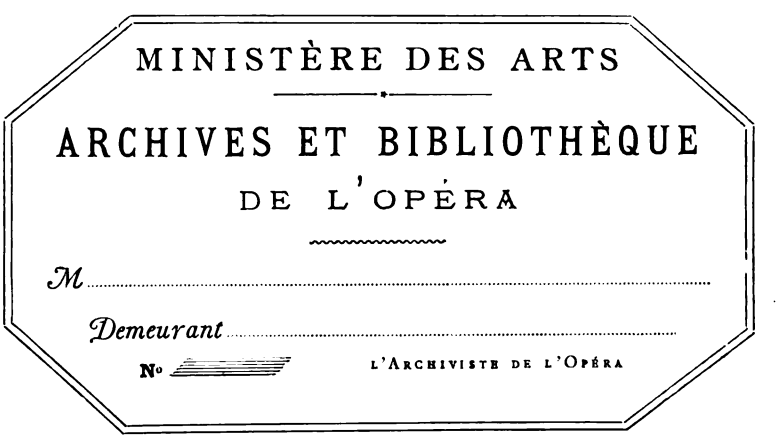
Art. 7. — Les archives et la bibliothèque sont ouvertes au public du 16 août au 30 juin. Elles sont fermées à Pâques pendant une semaine.

Art. 8. — Le public y est admis tous les jours non fériés, de 11 heures du matin à 4 heures. A cet effet, il sera délivré une carte personnelle aux lecteurs qui en feront la demande au ministère [2]. Cette carte pourra être retirée en cas d'abus ou de fausse déclaration.

Art. 9. — Le prêt des livres ou partitions au dehors est formellement interdit.

Art. 10. — La communication des pièces d'archives peut ne pas être immédiate, dans le cas où des recherches spéciales seraient nécessaires

Voici le modèle de la carte dont il est question ci-dessus :


MINISTÈRE DES ARTS

ARCHIVES ET BIBLIOTHÈQUE

DE L'OPÉRA

M .....

Demeurant .....

N° L'ARCHIVISTE DE L'OPÉRA

Avant l'organisation des archives, l'Opéra ne possédait pas un seul volume.

1. *Rapports faits au nom de la commission du budget*, session de 1877, nos 173 et 937, chap. LVI.

2. On remarquera que cette carte émane du ministère des arts. C'est qu'en effet la bibliothèque de l'Opéra fut ouverte au public à l'époque de ce ministère fugitif, dont le très intelligent et très dévoué titulaire était M. Antonin Proust.

Digitized by Google

C'est dire que la bibliothèque est de formation récente. A l'heure présente, pourtant, grâce à l'activité, à l'intelligence, au dévouement de M. Charles Nuitter, elle ne comprend pas moins de 10,000 volumes ou brochures, sans compter les collections de journaux, qui sont très considérables. De plus, elle renferme une série précieuse de plus de 70,000 estampes, provenant en grande partie d'attributions faites par le ministère des beaux-arts, de l'instruction publique, etc., et de dons divers. Parmi ces estampes, je signalerai tout particulièrement une collection très curieuse d'affiches illustrées, qui dans l'avenir sera fort utile pour l'histoire théâtrale de Paris. Le catalogue de la bibliothèque, dressé avec le plus grand soin et toujours à jour, est à la disposition des travailleurs, dans la salle même de lecture. Voici comment les livres y sont classés :

Histoire générale du théâtre.
Dictionnaires dramatiques. Répertoires.
Almanachs et annuaires dramatiques.
Biographie (auteurs, acteurs). Anecdotes. Mémoires.
Histoire de l'Opéra.
Histoire des théâtres autres que l'Opéra.
Répertoire des opéras et ballets.
Pièces de théâtre autres que les opéras et ballets
Ouvrages pour ou contre le théâtre.
Critique dramatique et musicale.
Écrits théoriques sur la musique.
Écrits sur le drame lyrique.
Poétique. Dramaturgie.
Art du comédien et du chanteur.
Danse. Chorégraphie.
Costume. (Recueils. Journaux de modes. Ouvrages sur le costume.
Mise en scène. Machines et décorations théâtrales.
Fêtes publiques.
Architecture théâtrale. Histoire des salles.
Législation dramatique. Règlements. Propriété littéraire.
Romans. Facéties. Tableaux de mœurs relatifs au théâtre.
Journaux de théâtre. Recueils périodiques.
Polygraphes (ayant traité du théâtre).
Bibliographie. Catalogues.
Les costumes civils.
Les costumes religieux.
Les costumes militaires.
Les costumes de théâtre et travestissements.
Les vues (paysages, architecture).
Les meubles, les objets d'art, les instruments de musique, etc. (Le tout classé par pays et par époques.)
Les plans de théâtre.
Les décorations théâtrales.
Les scènes théâtrales.
Les portraits et caricatures d'auteurs, compositeurs, acteurs, etc.

Bien que la bibliothèque soit de formation récente, elle s'est enrichie à diverses reprises de séries de divers genres et tout à fait remarquables. Une collection qu'il importe de signaler avant tout pour l'histoire du costume, c'est celle des dessins originaux exécutés pour les 200 opéras ou ballets représentés depuis 1803 et qui sont dus aux dessinateurs spéciaux de l'Opéra : Ber-

Digitized by Google

Digitized by Google

HONORÉ DE BALZAC

Vers 1832

Digitized by Google

BALZAC

Digitized by Google

Digitized by Google

HONORÉ DE BALZAC

En 1840

Digitized by Google

Digitized by Google

thélemy, Ménageot, Dublin, Garneray, Hippolyte Lecomte, MM. Lormier, A. Albert et Eugène Lacoste. A cette collection, il faut ajouter celle que la bibliothèque a acquise en 1876, à la vente Taylor, de 438 dessins de costume de l'Opéra au XVIIIe siècle, dessins provenant du dépôt des Menus-Plaisirs et parmi lesquels on en trouve de Watteau, de Boucher, d'Eisen, de Boquet, etc. Enfin, en 1879, à la suite d'un échange effectué entre le ministère des beaux-arts et celui des travaux publics, la bibliothèque a reçu une série extrêmement précieuse de dessins de costumes et de décors des XVIIe et XVIIIe siècles, qui se trouvait au Mobilier national. Si l'on ajoute à cela la collection des maquettes de tous les décors exécutés à l'Opéra depuis 1866, on se rendra compte de la richesse de la bibliothèque en documents originaux concernant le costume et la décoration scénique.

Pour ce qui est des livres proprement dits, la bibliothèque a fait, en ces dernières années, deux acquisitions particulièrement intéressantes : l'une est le fonds non vendu publiquement de la bibliothèque Taylor, particulièrement remarquable en ce qui se rapporte au théâtre étranger et certains manuscrits provenant de la bibliothèque incomparable de M. de Soleinne; l'autre est une collection, probablement unique en son genre, de livrets d'opéras italiens depuis la naissance du drame lyrique, collection formée avec le plus grand soin et qui comprend plusieurs milliers de pièces, dont beaucoup seraient aujourd'hui introuvables.

Il convient de signaler, d'autre part, une série de 179 partitions d'orchestre, depuis Lulli jusqu'à Gluck, provenant d'une importante collection de musique qui se trouvait à la Sorbonne (?) et qui a été partagée entre le Conservatoire et l'Opéra. Puis, choses précieuse, de nombreux autographes de compositeurs célèbres, parmi lesquels trois partitions de Rameau (*la Naissance d'Osiris, le Retour d'Astrée, Daphnis et Eglé*); deux actes de l'*Armide* de Gluck (le premier et le quatrième); six partitions de Spontini (*la Vestale, Fernand Cortez, Olympie, Agnès, Nurmahal, Alcidor*); de nombreux fragments *inédits* de *Guillaume Tell* et du *Siège de Corinthe* de Rossini, des *Huguenots* et de *Robert le Diable* de Meyerbeer; et enfin d'autres autographes de Grétry, Piccinni, Sacchini, Salieri, Lesueur, Berton, Méhul, Persuis, Gossec, Cherubini, Nicolo, Herold, Auber, Halévy, Donizetti, Adolphe Adam, Félicien David, Victor Massé, Richard Wagner, MM. Ch. Gounod, Ambroise Thomas, etc.

On voit quelle est la richesse et quelle est aussi l'originalité de la bibliothèque de l'Opéra, qui, je crois, n'a d'analogue dans aucune autre capitale. C'est un dépôt extrêmement précieux, qui a l'avantage de centraliser des documents jusqu'ici épars de divers côté. Par malheur, son budget est bien mince : il était de 10,000 francs dans ces dernières années, et il vient d'être réduit à 6,000 par suite des économies opérées par le parlement sur les chapitres des divers ministères. Il n'importe : la bibliothèque existe aujourd'hui et elle continuera de s'accroître et de s'enrichir, par le seul fait de son existence.

LE MUSÉE

Parlons maintenant du musée de l'Opéra, qui est une annexe de la bibliothèque et des archives. Sur un rapport de M. Antonin Proust, alors ministre

Digitized by Google

des arts, un décret du président de la République, en date du 24 janvier 1882, divisait les musées de France en deux catégories : d'une part, les musées de l'État; de l'autre, les musées des départements et des villes. D'après ce décret, les musées de l'État étaient les suivants : Louvre, — Luxembourg, — Versailles, — Saint-Germain, École des beaux-arts, — Cluny, — Sculpture comparée au Trocadéro, — Céramique de Sèvres, — Tapisserie des Gobelins, — Mobilier national, — Conservatoire des arts et métiers, — Conservatoire de musique, — Opéra.

C'était la première fois que le musée de l'Opéra était classé. Il était si jeune encore, et si modeste! Aujourd'hui même, il faut l'avouer, il ne saurait prétendre à rivaliser ni avec le Louvre, ni avec le Luxembourg. Si humble pourtant qu'il soit encore, lui aussi a son originalité, et le temps ne manquera pas de lui donner un jour l'importance qu'il doit avoir. Les amateurs y peuvent apprécier une série de dix maquettes, parfaitement éclairées au gaz, de dix des plus beaux décors exécutés pour l'Opéra. La place manquant pour exposer toutes celles qui existent, et dont quelques-unes faisaient partie de la très intéressante exposition théâtrale qui figurait au Champ de Mars en 1878, on a dû faire un choix, qui comprend les sujets suivants :

Robert le Diable, 3e acte (tableau des Nonnes), décor de MM. Rubé et Chaperon;

Guillaume Tell, 1er acte, décor de MM. Rubé et Chaperon;

Les Huguenots, 2e acte (Chenonceaux), décor de MM. J.-B. Lavastre et Despléchin;

Namouna, 2e acte, décor de J.-B. Lavastre;

Hamlet, 1er acte, 2e tableau (l'Esplanade), décor de MM. Rubé et Chaperon;

Le Tribut de Zamora, 2e acte, décor de M. J.-B. Lavastre;

Don Juan, 2e acte, 2e tableau (la Fête), décor de MM. J.-B. Lavastre et Despléchin;

Tabarin, 2e acte (le Pont-Neuf), décor de MM. Rubé, Chaperon et Jambon;

Sylvia, 1er acte, décor de M. Chéret;

Faust, 3e acte, 2e tableau (la Place publique), décor de M. Cambon.

La grande galerie contient douze bustes d'anciens artistes de l'Opéra, dont quelques-uns fort remarquables : Habeneck, chef d'orchestre (terre cuite); Fanny Cerrito, danseuse (marbre); Mme Gabrielle Krauss, cantatrice (terre cuite); Mme Pauline Viardot, id. (marbre); Mme Miolan-Carvalho, id. (terre cuite); Gardel, danseur (marbre); Duport, id. (bronze); Mlle Eugénie Fiocre, danseuse; Barroilhet, chanteur (bronze); Mme Cinti-Damoreau, cantatrice (marbre); Roger, chanteur (marbre); Emma Livry, danseuse (marbre).

Deux grandes vitrines placées devant les fenêtres contiennent, entre autres objets, des autographes musicaux de compositeurs célèbres : dans l'une, ceux de Richard Wagner, Félicien David, Ad. Adam, Auber, Halévy, Meyerbeer, Herold, Victor Massé, MM. Ambroise Thomas et Charles Gounod; dans l'autre, ceux de Louis de Lulli fils, Rameau, Grétry, Gossec, Haydn, Gluck, Méhul, Sacchini, Cherubini, Spontini et Rossini.

Aux murs, quelques toiles, dont une intéressante, représentant le fameux

Digitized by Google

Scaramouche de la Comédie italienne, tableau d'un peintre inconnu offert au musée par Paul Lacroix.

A l'entrée de la galerie, à gauche, le piano de Spontini, avec une plaque de cuivre portant cette inscription : *Piano ayant appartenu à G. Spontini, offert par Mme Erard à l'Académie nationale de musique, 1er octobre 1879*[1].

En dehors du musée, et notamment dans le cabinet particulier de M. Nuitter, on trouve divers objets qui y seront certainement classés un jour ou l'autre. Je citerai, entre autres : deux grandes et fort jolies aquarelles représentant les deux scènes finales du premier et du troisième acte du *Déserteur*, opéra-comique de Sedaine et Monsigny; trois dessins de costumes à la plume, de Boucher; une élégante aquarelle de Boquet représentant Mme Favart dans *les Trois Sultanes;* six aquarelles données par M. Régamey, reproduisant d'une façon très curieuse six têtes d'acteurs japonais.

Dans le musée sont encore exposés, outre un certain nombre de beaux dessins de décors et de costumes du XVIIIe siècle, plusieurs anciennes affiches de l'Opéra, de l'hôtel de Bourgogne, de la Comédie italienne et de divers autres théâtres.

En résumé, ce musée est une création fort utile, dont on peut facilement envisager l'importance future par celle qu'a acquise la collection d'objets d'art si curieuse, si riche, si intéressante, de la Comédie française. Si, comme nous le disions, il est modeste encore, chaque jour qui s'écoule lui apporte son contingent, et dix années à peine auront passé qu'il aura conquis sa place dans le monde de l'art et sera digne du théâtre admirable dont il porte le nom. Tout se tient d'ailleurs dans ces diverses collections de l'Opéra : les archives, la bibliothèque, le musée; tout se lie étroitement entre elles, et ce tout forme un ensemble unique, intéressant pour le simple curieux, précieux pour le travailleur, utile au delà de ce qu'on pourrait dire pour l'histoire de l'art théâtral non seulement en France, mais dans tous les pays. Il est bon d'ajouter que ces collections sont confiées à la garde d'un homme profondément versé dans la connaissance générale de cette histoire considérée à tous ses points de vue, et qu'à son rare savoir M. Nuitter joint, ce qui est plus rare encore dans les fonctions qu'il exerce, l'obligeance la plus complète et la plus parfaite courtoisie. Voilà pourquoi la bibliothèque de l'Opéra, trésor libéralement ouvert à tous, est appelée à rendre d'immenses et inappréciables services.

1. On sait que Mme Erard était la belle-sœur de Spontini.

ARTHUR POUGIN.

Digitized by Google

LES BIBLIOTHÈQUES

ARMI les nouvelles institutions des peuples civilisés, la bibliothèque tient sans aucun doute le premier rang.

L'importance qu'ont acquise les bibliothèques dans ces dernières années, les soins dont elles sont l'objet de la part des gouvernements, le public nombreux qui y accourt, tout démontre qu'elles sont devenues une institution nécessaire dans l'état actuel de la société, où la lecture et l'étude sont un besoin comme le manger et le boire, quelquefois même plus puissant.

En raison de cette importance même, on nous permettra d'exposer, sur l'arrangement des bibliothèques, une idée un peu bizarre, si l'on veut, et qu'on qualifiera peut-être d'utopie.

Aujourd'hui on a l'habitude de placer les livres dans des salles séparées, en les plaçant sur les rayons, suivant les matières dont ils traitent. Chaque salle représente une science et contient tous les livres qui s'y rapportent et que possède la bibliothèque.

Ici l'histoire ; là la philosophie ; d'un côté la physique ; de l'autre les mathématiques, la linguistique, et ainsi de suite. Or le mode d'arrangement, s'il a toujours été plein d'inconvénients, surtout pour les grandes bibliothèques, devient maintenant de plus en plus impossible et commence à être abandonné.

La masse des livres s'accroît de jour en jour ; pour les classer, il faut, je ne dis pas les lire d'un bout à l'autre, ni même les parcourir, mais enfin les examiner un peu et en bien considérer les principales divisions : travail difficile et long lorsqu'il s'étend à un nombre indéterminé de publications. Et puis les employés des bibliothèques ne peuvent avoir une science profonde et ency-

Digitized by Google

clopédique en même temps. Ils s'en tiendront à une classification strictement scientifique ; pour être compris, leur travail a besoin d'une clef ; et l'on doit s'informer d'abord de la façon dont le classificateur a envisagé le savoir humain, autrement dit, bien souvent entamer un cours complet de philosophie, car le théologien, le métaphysicien, le positiviste comprennent la science chacun à sa manière, et la divisent différemment.

Ou bien encore l'on s'en tient à une division pratique et commode pour les hommes d'étude, mais qui, sans diminuer en rien la fatigue et la difficulté de l'examen des livres, vous fait passer pour un empirique aux yeux du public. De plus, elle est la source d'une foule d'erreurs d'un côté, d'un grand mécontentement de l'autre ; car le classificateur, ne pouvant plus régler scientifiquement son travail, reste dans le doute quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, et l'homme d'étude qui, jugeant d'un très petit nombre de volumes, est sûr de son fait, se fâche d'être ainsi trompé dans ses recherches, et accuse et condamne sans pitié.

La division par matières, quelque soin, quelque méthode qu'on y apporte, est toujours fausse. Les barrières qui nous servent à délimiter les sciences sont aussi imaginaires que les cercles méridiens tracés par les géographes sur la surface du globe. Où est la limite exacte qui sépare la physiologie de la philosophie, l'archéologie de l'histoire, l'économie de la politique ? Où existe-t-il une classification assez savante pour compenser cette barbarie qui consiste à découper un auteur en autant de morceaux qu'il a composé d'ouvrages, et à distribuer ensuite le tout à droite et à gauche ? Ainsi donc l'unité de pensée que les critiques s'efforcent de montrer chez tous les grands écrivains devra être traitée comme une illusion par le premier bibliographe venu ? Est-il un seul homme, lecteur passionné d'Alighieri, par exemple, qui puisse laisser mettre *la Divine Comédie* parmi les poésies, comme une ode barbare de Carducci, et séparée du livre *De Monarchiâ* qui est un traité de politique, ou de celui *De Vulgari Eloquio*, qui est une œuvre de linguistique ?

Pourquoi ne pas mettre aussi bien *la Divine Comédie* avec les ouvrages politiques ? N'est-ce pas là une place qui lui revient de droit ? Pourquoi aussi ne pas la placer avec la philologie, comme source première de la langue italienne ? L'historien, le critique, le théologien, le philosophe, ne recherchent-ils pas tous l'Alighieri, livre exceptionnel, qui, pour trouver un *modus vivendi*, devrait être classé parmi les encyclopédies ? Et je vous laisse à penser quelle figure il ferait à côté du dictionnaire de MM. Trèves et Stafforello ! Si, au lieu de *la Divine Comédie*, qui, comme j'ai dit, est un livre exceptionnel, vous prenez une autre œuvre quelconque, la difficulté et l'absurdité ne sont pas moindres. Boccace, par exemple, peut être recherché par un philosophe, par un critique, par celui qui étudie l'histoire politique dans l'histoire littéraire, par celui enfin qui veut combattre l'ennui d'une journée pluvieuse : où le placerons-nous pour contenter tout le monde ? Et, comme vous pouvez le voir, je ne cite ici que des livres fort connus, qu'aucun homme instruit ne peut se permettre d'ignorer ; mais que dire ensuite de tous ces livres d'importance secondaire, dont on apprend souvent l'existence sur un catalogue ou devant les rayons mêmes de la bibliothèque ?

La difficulté redouble encore pour les œuvres des temps modernes et

Digitized by Google

pour celles de notre siècle. Aujourd'hui les sciences naissent comme des champignons (qu'on pardonne cette expression au désir d'en condamner l'abus), et chaque écrivain se présente au public avec sa science nouvelle, science déjà créée ou tout près de l'être. Dante, Luther, Gœthe, qui pour nous sont trois hommes, deviennent trois sciences pour les Allemands, qui dès le XVIe siècle avaient la luthérologie. En laissant de côté le ridicule de cette puérile imitation de Vico, il est certain que la manie de créer des sciences représente un besoin tout particulier à notre époque. De nos jours le penseur acquiert par l'analyse et la réflexion une originalité inconnue aux anciens : de là le besoin pour chaque individu de se faire un monde à lui, et avec ce monde une science.

Ce mot de *science,* réduit à sa plus simple expression, ne signifie rien autre que synthèse réfléchie, et par conséquent tout homme qui, par le moyen d'une plus ou moins longue et patiente analyse, sait s'élever jusqu'à une synthèse, peut dire qu'il a créé une science. Et comme l'analyse peut s'exercer indéfiniment et trouver à plaisir des sujets d'étude, vous voyez d'ici quel nombre indéterminé de sciences l'on peut produire à volonté. La statistique, la physiologie, l'économie politique, la sociologie, l'hygiène, la pédagogie, la philologie, tous noms de sciences nouvelles, qui comptent un peu plus d'un siècle d'existence, et auxquelles on pourrait en adjoindre bien d'autres : catalogue assez utile pour qui aurait le temps de le rédiger. Comment s'y prendra donc le bibliographe pour mettre un livre en place, avec cette multitude de classes que présente l'état actuel de la science ? Ne pas tenir compte des espèces pour ne voir que les genres ? Mais voici l'autre difficulté qui se présente, celle des genres doubles. La philosophie de l'histoire, par exemple, et la sociologie paraissent égales à première vue, comme ayant même but et mêmes moyens ; ce serait pourtant une bien grave erreur de mettre les œuvres d'Herbert Spencer au rang de la première, et la science de l'histoire de A. Marselli au rang de la seconde. Tous ces inconvénients, toutes ces difficultés communes aussi bien aux catalogues qu'à la disposition par matières, ne sont rien en comparaison de l'espace immense qu'exige, dans une grande bibliothèque, la classification scientifique des livres. Ceux-ci, augmentant d'un jour à l'autre en proportions géométriques, exigent que le bibliographe, prévoyant leur arrivée, leur réserve longtemps auparavant une place suffisante pour les contenir tous, et sa prévoyance, limitée par un manque voulu d'espace, ne pourra s'étendre au delà de quelques années ; une fois ce temps écoulé, il devra, ou refondre toute la bibliothèque, ou bien doubler, et tripler même les classifications.

Mais si on laisse de côté la classification scientifique, il faut avouer qu'aucune autre ne se présente tout d'abord à l'esprit, à moins qu'on ne songeât à donner aux livres une disposition alphabétique et à faire une bibliothèque catalogue ; cette idée ne serait peut-être pas si étrange qu'elle le paraît à première vue, si elle n'avait pas contre elle la variété des formats, car on ne peut certainement pas, par une raison élémentaire d'esthétique, si je puis m'exprimer ainsi, mettre les in-folio à côté des volumes in-16.

Il n'y aurait pas grand mal non plus à ce que la disposition des livres fût guidée par une combinaison, d'après la commodité, d'après le format surtout, laissant ainsi aux catalogues le dédale de la classification scientifique, et aux rubriques le désordre alphabétique.

Digitized by Google

Mais puisque l'ordre malgré tout est une chose toujours belle, toujours utile, même quand l'utilité n'en est pas évidente, pourquoi ne pas commencer à mettre en pratique, au moins pour en faire l'expérience, le mode de classement aussi logique que naturel offert par l'histoire? Pourquoi ne pas diviser les livres par époques et amener ainsi la bibliothèque à être une histoire littéraire qui se raconte d'elle-même? L'idée, je le répète, peut paraître une utopie; mais je la vois si pleine d'avantages immenses que j'en reste séduit. Disons d'abord que très rarement l'homme d'étude qui demande un livre ignore, à quelque chose près, l'époque de sa production ; la simple indication de cette époque suffira à indiquer au bibliothécaire dans quelle salle elle se trouve renfermée ; et, comme les siècles peuvent, suivant les circonstances accessoires, être divisés par espace de dix années, on peut savoir ainsi sur quel rayon le livre est placé. Ensuite le classificateur n'est plus astreint, pour mener son travail à bonne fin, à se retourner au milieu des abstractions de la philosophie ; il pourra, au lieu de cela, avoir recours à l'érudition historique, dans laquelle presque tous les bibliographes sont naturellement versés, et s'il est parfois obligé de faire de longues recherches pour s'assurer d'une date, ce seront là des recherches fécondes, dont le résultat sera compris par tous également.

Il est vrai que pour certains livres de production fort ancienne, il est tout à fait impossible d'assigner une époque précise ; les controverses dont ils sont l'objet et la diversité des avis empêcheraient que le lecteur et le classificateur pussent arriver là-dessus à une entente efficace ; mais, outre que de tels ouvrages doivent être en petit nombre, et d'autant moins nombreux qu'ils sont plus anciens, il serait facile de trouver un remède à ce mal, en disposant des rayons spéciaux pour les livres de date incertaine et controuvée.

Mais la beauté et l'utilité de cette qualification, que je brûle de proposer, apparaît cent fois mieux encore, si l'on considère combien elle est logique et scientifique. La vraie classification par matières ne peut être que l'arrangement chronologique, et, en bien regardant, on trouvera entre Dante le poète et saint Thomas le théologien moins de différence qu'entre saint Thomas et Strauss, qu'entre Dante et Leopardi.

D'ailleurs l'histoire est devenue une science si universelle, si nécessaire, que toutes les autres études la supposent, et il est désormais inutile de lire un ouvrage sans avoir de notions générales plus ou moins claires sur l'époque à laquelle il fut écrit. Que serait Cicéron pour qui ne connaîtrait pas un peu les derniers événements de la République ? Qui pourrait concevoir Dante en dehors des discordes civiles qui séparaient l'Italie au moyen âge ? Que deviendrait enfin l'œuvre de Cervantes éloignée du pays et de l'époque qui l'ont inspirée ? En somme, si le XIXe siècle est le siècle de l'histoire, je serais d'avis que les bibliothèques mêmes dussent se classer historiquement, et si l'on ne partage pas mon opinion, on me pardonnera facilement en pensant qu'elle m'a été suggérée par la propension générale de notre époque; aujourd'hui les arts deviennent, avec la recherche de la vérité, l'histoire populaire de la nature, la philosophie se réduit à l'histoire de la pensée humaine, et toutes les sciences physiques ne sont autre chose que l'histoire objective de la nature elle-même.

C'est pourquoi, d'après nous, la bibliothèque devrait être ce lieu dans lequel rien n'est laissé de côté pour le perfectionnement intellectuel de ceux qui

Digitized by Google

la fréquentent. Le public des bibliothèques ! S'imaginer la bibliothèque comme un endroit dont n'approchent que les seuls amateurs des études sérieuses, que les grands érudits et les grands savants, est une idée exagérée, qui a cours auprès de beaucoup de gens ; de même qu'il est nuisible de croire qu'il y ait une grande utilité à approvisionner les bibliothèques des romans de Jules Verne ou des nouvelles éditions elzéviriennes. Le public qui fréquente maintenant les bibliothèques est le vrai public qui les fréquentera toujours, et s'il y a encore lieu de se plaindre que les livres superficiels et légers soient plus recherchés que les livres sérieux, le seul remède à ce mal est de provoquer de plus en plus une solide et ample culture, et de se mettre à en composer, de ces livres, et à en publier.

Il est difficile qu'un grand savant ne possède pas une assez grande quantité de livres pour pouvoir normalement étudier dans sa propre demeure, comme il est encore plus difficile qu'un lecteur de Ponson du Terrail ne se procure pas dans quelque cabinet de lecture son abondante pâture quotidienne. Ainsi donc l'aristocratie comme la plèbe des lecteurs se tiennent loin de la bibliothèque, la laissant à la bourgeoisie du public lettré. Celle-ci peut se diviser en deux grandes catégories : les gens auxquels l'étude est une obligation professionnelle : le personnel enseignant, les étudiants, les journalistes, ceux qui exercent une carrière libérale, etc. ; et, en second lieu, ceux qui étudient par simple désir de cultiver leur esprit.

Les premiers, à dire vrai, pourraient être plus nombreux ; quant aux autres, j'ai peine à reconnaître qu'ils sont en bien petite quantité ..

G. P.

Digitized by Google

OCT 17 1887
LIBRARY

AR. Dr. A. 2

1887

8e ANNÉE

NEUVIÈME LIVRAISON

10 SEPTEMBRE

N° 93

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

SCRIPTA MANENT

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 SEPTEMBRE 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES MAITRES BIBLIOGRAPHES FRANÇAIS : M. LÉOPOLD DELISLE, par GUSTAVE PAWLOWSKI.

II. — LE CARNET DE DICKENS, par ROBERT DU PONTAVICE DE HEUSSEY.

Illustrations hors texte : PORTRAIT DE M. LÉOPOLD DELISLE, gravure à l'eau-forte de MANESSE.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie-Française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

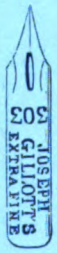
connues du Monde entier sous les

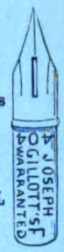
Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS





Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Digitized by Google

LES

MAITRES BIBLIOGRAPHES FRANÇAIS

ET LES GRANDS BIBLIOPHILES D'AUJOURD'HUI

M. LÉOPOLD DELISLE

UL ne me contredira assurément si je constate que M. Léopold Delisle est aujourd'hui le premier paléographe et bibliographe du monde. Tous ceux qui ont l'honneur de le connaître de plus près savent, en outre, que l'homme est à la hauteur du savant, par son caractère élevé, par sa bienveillance inépuisable, même envers les plus humbles, par son ardent patriotisme. Aussi, en commençant la publication d'une série de notices sur les bibliographes les plus éminents et les bibliophiles les plus célèbres que la France possède en ce moment, ai-je cru légitime de placer, en tête de cette phalange de grands travailleurs et de grands passionnés dans le domaine immense du livre, l'illustre directeur de la Bibliothèque nationale. La seule chose qui trouble le bonheur que j'en éprouve, c'est le sentiment de mon insuffisance pour parler comme il conviendrait d'un homme de si haut mérite, de ses travaux si variés et si importants, qui ne cessent de jalonner la route du progrès, et d'accroître la gloire de l'érudition française. J'ose néanmoins espérer que tous ses admirateurs, et ils sont une légion, voudront

Digitized by Google

bien accorder leur approbation à ma tentative en raison de son objet, et cela en vertu de l'adage : *ut desint vires, tamen est laudanda voluntas.*

M. Léopold-Victor Delisle est né à Valognes (Manche), le 24 octobre 1826. De bonne heure s'est révélé chez lui un goût très vif pour les études relatives au moyen âge en France ; il y fut guidé et encouragé par M. de Gerville, alors le patriarche des antiquaires de Normandie (né en 1769), et c'est sous ses auspices qu'il vint à Paris en 1845 pour se faire admettre à l'École des chartes, dont il devint pensionnaire en 1847. Sur les bancs de l'école, il se fit remarquer par son ardeur au travail et par l'originalité de ses recherches. Dès la seconde année, il a publié, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes,* un mémoire sur *Des Monuments paléographiques concernant l'usage de prier pour les morts* (tirage à part, 1847, in-8° de 51 p.), consacré plus spécialement à l'étude des rouleaux que, pendant le moyen âge, les communautés religieuses se transmettaient chaque année les unes aux autres, à la mort des évêques, des abbés ou d'illustres bienfaiteurs. Présenté au concours des antiquités nationales à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, ce mémoire fut l'objet (1849), de la part de M. Ch. Lenormant, d'un rapport très flatteur. Le savant académicien reconnaît d'abord que l'auteur a apprécié ces rouleaux « d'une manière ingénieuse et nouvelle, *même après les Bénédictins* », ce qui n'est pas peu dire. « Un œil sagace, dit-il ensuite, comme celui de M. Delisle, peut découvrir dans ces rouleaux des perles précieuses, comme par exemple une pièce de quatorze vers latins, fort élégants, écrits par Héloïse au monastère d'Argenteuil, en l'honneur du bienheureux Vital de Savigny, dont le rouleau funèbre figure aujourd'hui parmi les monuments historiques les plus remarquables de nos Archives nationales. Ce mémoire, limité à un sujet de peu d'étendue, est un morceau achevé ; et, pour un début dans la science, il serait difficile de rien produire qui montrât mieux tous les caractères de la maturité. » A ce premier mémoire était joint un second, bien plus important. C'était la thèse soutenue par M. Delisle à l'École des chartes, le 15 janvier 1849, pour l'obtention du diplôme d'archiviste-paléographe, thèse ayant pour sujet une étude sur *les Revenus publics en Normandie au* XIIe *siècle* (insérée dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, 1849, 1850, 1851), « sujet, dit M. Ch. Lenormant, plein de ténèbres et de difficultés, et qui exige la connaissance de la diplomatique, celle des médailles, de la jurisprudence, de l'économie politique et de l'administration ». M. Delisle, et c'est le trait caractéristique de sa forte intelligence, ne se laisse jamais rebuter par les difficultés d'une tâche ; bien au contraire, il les cherche et les aborde en homme sûr d'en avoir raison. Ce mémoire, presque un volume, témoigne d'un travail prodigieux et d'une érudition surprenante chez un jeune homme de vingt-deux ans. L'histoire monétaire du XIIe siècle y est singulièrement élucidée, et « l'histoire de l'impôt

Digitized by Google

en France, ce sujet resté presque vierge, malgré son importance capitale, devra aux recherches de M. Delisle d'inappréciables éclaircissements ». Après ces éloges du rapporteur, qui ajoute que, parmi les travaux présentés au concours, ceux de M. Delisle offraient le plus d'originalité, il était naturellement désigné pour la première médaille; mais il n'obtint que la deuxième, s'effaçant galamment, avec la complicité chevaleresque de l'Académie, devant Mlle Dupont, savant éditeur des *Mémoires* de Philippe de Commynes [1].

Cette année même se révèle déjà le futur bibliographe par une étude relative à quelques *Documents sur les livres et les bibliothèques au moyen âge* (Bibl. de l'Éc. des ch., 1849), principalement en Normandie, et surtout sur celle de la cathédrale de Rouen. Ce modeste début était gros de promesses, aux yeux des gens compétents.

Concurremment avec ces mémoires, il travaillait à un ouvrage de longue haleine, dont le sujet avait été mis au concours par la Société des sciences, des lettres et des arts du département de l'Eure, ouvrage qui allait placer immédiatement le jeune érudit au premier rang des historiens ; ce sont des *Études sur la condition de la classe agricole et l'état de l'agriculture en Normandie au moyen âge.* Couronné et publié aux frais de la Société (Évreux, 1851, in-8° de LVI-758 p.), ce travail magistral reçut, en outre, de l'Académie des inscriptions, le grand prix Gobert (1851), renouvelé l'année suivante.

Ayant eu la chance de trouver aux Archives nationales un fragment inédit du rôle de l'échiquier de Normandie de l'année 1184, il le publia dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de cette province (*Magni rotuli scaccarii Normaniæ de A. D. ut videtur 1184 fragmentum ;* tirage à part : Caen, 1851, in-8° de 55 p.), dont il était un des membres les plus actifs. Il fit insérer dans le même recueil un *Mémoire sur les baillis du Cotentin* (tirage à part : Caen, 1851, in-8° de 59 p.), puis *le Cartulaire normand de Philippe-Auguste, Louis VIII, saint Louis et Philippe le Hardi* (Caen, 1852, in-4° de XL-396 p.).

La place d'un investigateur de cette force était tout naturellement au département des manuscrits à la Bibliothèque nationale ; il y fut nommé employé, par arrêté du 1er novembre 1852, en remplacement de M. Munk, sur la désignation de M. Guérard, dont il avait été l'élève à l'École des chartes, et qui l'avait associé, deux ans auparavant, à la publication des cartulaires de France. Notons ici que c'est en grande partie par ses soins que plus tard parurent, dans cette collection, les cartulaires de l'abbaye de Saint-Victor de Marseille (Paris, Firmin-Didot, 1857,

1. Antérieurement à ce concours, M. Delisle avait encore publié, dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, deux notices originales : *le Clergé normand au* XIIIe *siècle* (1847), et une *Notice sur un traité inédit du* XIIe *siècle, intitulé Miracula ecclesiæ Constantiensis* (1848).

Digitized by Google

2 vol. in-4°). Le 26 juillet 1853, il eut la douleur de perdre son ancien protecteur, devenu un ami cher, et il a consacré à la mémoire du vénérable doyen des antiquaires normands une notice pleine d'émotion (*Notice sur la vie et les ouvrages de M. de Gerville;* Valognes, 1853, in-8° de 54 p.). Plusieurs sociétés s'occupant d'antiquités nationales s'empressèrent de l'admettre au nombre de leurs membres, et son rude labeur suffit pour apporter à toutes sa part de collaboration. Nous ne ferons que citer les notices suivantes : *Vie de Gauzlin, abbé de Fleury et archevêque de Bourges,* par André de Fleury (Orléans, 1853, in-8° de 66 p.; extr. des *Mémoires* de la Société archéologique de l'Orléanais); — *Examen de treize chartes de l'ordre de Grammont* (Caen, 1854, in-8° de 53 p.; extr. des *Mémoires* de la Société des antiquaires de Normandie); — *Notice sur Orderic Vital* (Paris, 1855, in-8°, de 107 p.; extr. de l'édition de ses œuvres publiées par M. Le Prévost pour la Société de l'Histoire de France); — *Mémoire sur une lettre inédite adressée à la reine Blanche par un habitant de la Rochelle* (Paris, 1856, in-8° de 47 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*), lettre confidentielle singulièrement intéressante. Ici se place un nouveau travail considérable qui confirma le monde savant dans la haute opinion qu'il avait de l'avenir de M. Delisle : c'est le *Catalogue des actes de Philippe-Auguste, avec une introduction sur les caractères et l'importance historique de ces documents* (Paris, 1856, in-8° de cxxvii-655 p.). L'année suivante, en offrant à l'Académie des inscriptions, de la part de l'auteur, un *Mémoire sur les actes d'Innocent III, suivi de l'itinéraire de ce pontife* (Paris, 1857, in-8° de 108 p.), M. N. de Wailly, un maître paléographe d'alors, a déclaré que son ancien élève y est entré dans des détails paléographiques inconnus jusque-là et qu'il a posé des règles qui ne permettent plus, comme cela avait lieu antérieurement, de confondre les actes des souverains pontifes Innocent II, Innocent III et Innocent IV.

Des services si éclatants rendus à la science historique imposaient M. Delisle au choix de la docte compagnie, qui ne se soustrait jamais à ce doux devoir en semblable occurrence, et, le 11 décembre 1857, il a été appelé à occuper le fauteuil du grand Racine, en remplacement d'Étienne Quatremère. Il a franchi le seuil de l'Institut à l'âge de trente et un ans, et, depuis près de trente ans, il ne cesse de rehausser sa gloire et d'y exercer une autorité légitime par son savoir incomparable. Dès l'année suivante, il fut nommé par l'Académie, à la place du comte Beugnot, membre du conseil de perfectionnement de l'École des chartes, pour ne plus quitter ces fonctions, car dès qu'il s'agit, dans la sphère de la paléographie et de la bibliologie, d'apporter des perfectionnements, M. Delisle est indispensable. Élu (7 septembre 1860) membre de la commission des Historiens des Gaules et de France, il prépara, de concert avec M. de Wailly, les deux derniers volumes (22e et 23e) de ce vaste

Digitized by Google

recueil commencé en 1738 par dom Bouquet, qui en publia huit volumes, continué par les religieux de la même congrégation, repris au tome XIV par l'Académie des inscriptions, et dont le tome XXIV est actuellement sous presse. Plus tard, une réimpression des vingt premiers volumes en ayant été reconnue nécessaire, en raison de la rareté de l'ouvrage, c'est naturellement M. Delisle, héritier du savoir et de la puissance de travail des Bénédictins, qui a été sollicité de veiller à ce que la nouvelle édition fût rigoureusement conforme à la première (Paris, Palmé, 1869-1880, 19 vol. in-fol.).

Après la consécration académique des hauts mérites du jeune savant, le gouvernement ne tarda pas, lui aussi, à reconnaître ses services par la croix de chevalier de la Légion d'honneur (11 août 1859). Les travaux de M. Delisle vont se succéder désormais avec une rapidité incroyable. Le public est émerveillé par la fécondité prodigieuse de certains romanciers ou auteurs dramatiques, qui cependant n'ont, en quelque sorte, qu'à écrire sous la dictée de leur imagination puissante. Plus extraordinaire encore est la fécondité de M. Delisle, car, dans le domaine de la haute érudition, une seule page quelquefois coûte de longues recherches, et l'imagination n'y est d'aucun secours. Néanmoins la masse de ses travaux est telle qu'elle inspire une certaine frayeur au bibliographe appelé à en dresser la liste. Et tandis que les auteurs des œuvres dont la trame est tissée par l'imagination subissent souvent les défaillances de cette séduisante, mais capricieuse collaboratrice, M. Delisle, solidement appuyé sur la science, est toujours sûr de lui-même. Chacun de ses livres, chaque mémoire, chaque note même est une nouvelle conquête : un perfectionnement ou une révélation. Explorateur intrépide, il ne s'attarde pas dans les sentiers battus et préfère pénétrer dans les recoins mystérieux du moyen âge, pour éclairer tel point resté obscur de l'histoire de cette époque, pour faire apparaître à nos yeux la société d'alors sous des aspects nouveaux, ou pour nous mieux faire connaître certaines manifestations de la vie intellectuelle de la vieille France.

Son activité se partage dès lors entre deux grands courants : l'un embrasse ses travaux relatifs à l'histoire politique, religieuse, judiciaire et artistique du moyen âge, tantôt comme synthèse, tantôt comme publication des textes; l'autre offre une large contribution à l'histoire littéraire et à l'inventaire raisonné des écrits de cette époque, c'est-à-dire à la bibliographie, tantôt indépendante, tantôt en rapport avec la Bibliothèque nationale. A la première catégorie appartiennent les travaux suivants depuis 1859 : *Fragments de l'histoire de Gonesse, principalement tirés des archives hospitalières de cette commune* (Paris, 1859, in-8° de 71 p.; extr. de la *Bibliothèque de l'École des chartes*); — *Lettre de l'abbé Haimon sur la construction de l'église de Saint-Pierre-sur-Dive adressée, en 1145 aux religieux de Tutbury (Angleterre),*

Digitized by Google

publiée pour la première fois (Paris, 1860, in-8° de 31 p.; extr. du même recueil); — *Vie du bienheureux Thomas Hélie de Biville, composée au* XIIIe *siècle par Clément; publiée avec une introduction et des notes* (Cherbourg, 1860, in-8° de 74 p.); — *Liste des compagnons de Guillaume le Conquérant à la conquête de l'Angleterre* (insérée dans le *Bulletin monumental* et dans le *Bulletin* de la Société des antiquaires de Normandie, Caen, 1862); — *Discours sur les sources diplomatiques de l'histoire de Normandie* (dans ce dernier recueil, Caen, 1863); — *Essai de restitution d'un volume des Olim, perdu depuis le* XVIe *siècle et jadis connu sous le nom de Livre pelu noir, ou Livre des enquêtes de Nicolas de Chartres* (Paris, 1863, in-4° de 168 p.), publié par le ministère d'État dans la collection des inventaires des Archives nationales, et dont le complément a paru sous le titre suivant : *Fragments inédits du registre dans lequel Nicolas de Chartres avait consigné les actes du Parlement de 1169 à 1298* (Paris, 1872, in-4°; extr. des *Notices et extraits des manuscrits*); — *Recueil des jugements de l'échiquier de Normandie au* XIIIe *siècle (1207-1270); suivi d'un Mémoire sur les anciennes collections de ces jugements* (Paris, 1864, in-4° de 289 p.; extr. des *Notices et extraits des manuscrits* et des *Mémoires* de l'Académie des inscriptions); — *Rouleaux des morts du* IXe *au* XVe *siècle, recueillis et publiés pour la Société de l'Histoire de France* (Paris, 1866, in-8° de VIII-549 p.), développement du premier travail de M. Delisle, dont nous avons parlé plus haut; c'est un recueil d'une sorte de lettres de faire part de décès, en usage dans l'église de France du VIIIe au XVIe siècle; — *Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur-le-Vicomte, suivie de pièces justificatives* (Valognes et Paris, 1867, in-8° de XII-311 et 370 p.), travail où l'auteur expose magistralement un épisode de la guerre de Cent ans en Normandie; — *Recherches sur les comtes de Dammartin* (Paris, 1869, in-8° de 70 p.; extr. des *Mémoires* de la Société des antiquaires de France); — *Les Écoles d'Orléans au* XIIe *et au* XIIIe *siècle* (1869, in-8° de 16 p.; extr. de l'*Annuaire-Bulletin* de la Société de l'Histoire de France);— *Poème adressé à Adèle, fille de Guillaume le Conquérant, par Baudri, abbé de Bourgueil* (Caen, 1871, in-4° de 40 p.; extr. des *Mémoires* de la Société des antiquaires de Normandie), poème relatif à la conquête de l'Angleterre; — *Actes normands de la chambre des comptes sous Philippe de Valois* (1328-1350), *publiés pour la première fois* (Rouen, 1871, in-8° de III-442 p.), et *Chronique de Robert de Torigni, abbé de Saint-Michel, suivie de divers opuscules historiques de cet auteur et de plusieurs religieux de la même abbaye* (Rouen, 1872-1873, 2 vol. in-8° de LXXI-369 p., 1 f., et XIX-415 p., 2 f.), deux publications importantes, faites pour la Société de l'histoire de Normandie; — *Mandements et actes divers de Charles V (1364-1380), recueillis dans les collections de la Bibliothèque nationale, publiés et*

Digitized by Google

analysés (Paris, 1874, in-4° de XII-1036 p.), faisant partie de la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France; — Deux lettres de Bertrand du Guesclin et de Jean le Bon, comte d'Angoulême*, de 1368 et 1444 (Paris, 1884, in-4° de 7 p., avec fac-similés; extr. de la *Bibl. de l'Éc. des chartes*), pièces importantes qui venaient d'être réintégrées aux Archives nationales; — *Testament de Blanche de Navarre, reine de France* (publié dans les *Documents des Archives des Basses-Pyrénées*, 1885, in-8°); — *Nouveau témoignage relatif à la mission de Jeanne d'Arc* (Paris, 1885, in-8° de 22 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*), d'après un document contemporain découvert à la bibliothèque du Vatican[1]. Nous avons énuméré jusqu'au bout les publications de cette catégorie pour ne pas la scinder.

Passant à la bibliographie, dont M. Delisle ne s'était occupé qu'accidentellement avant 1860, mais avec une ardeur croissante depuis cette date, notons d'abord que ses travaux à cet égard se rapportent à trois ordres d'idées : études sur la formation des bibliothèques célèbres de manuscrits; description paléographique, bibliographique et littéraire d'un grand nombre de manuscrits importants, appartenant à des bibliothèques publiques ou privées; enfin inventaires des manuscrits de la Bibliothèque nationale et travaux relatifs à l'histoire de la formation de ce département. A la première section appartiennent, en fait de mémoires séparés : *Recherches sur l'ancienne bibliothèque de Corbie* (Paris, 1860, in-8° de 65 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*); — *les Manuscrits de Colbert* (1863); — une *Notice sur le cabinet de Gaignères* (1868). Ces trois mémoires ont été lus à l'Académie des inscriptions et belles-lettres et sont devenus des chapitres d'un ouvrage dont nous aurons à parler plus loin.

Infiniment plus longue est la liste de ses mémoires sur des manuscrits isolés ou sur des œuvres littéraires du moyen âge. Nous citerons d'abord une *Notice sur un feuillet de papyrus découvert à la Bibliothèque impériale* (1865), lequel feuillet, joint à d'autres fragments conservés au même dépôt, a permis à M. Delisle de reconstituer une homélie inédite de saint Avit, publiée dans l'ouvrage collectif : *Études paléographiques et historiques sur des papyrus du* VIe *siècle, en partie inédits, renfermant les homélies de saint Avit et des écrits de saint Augustin* (Genève, 1866, in-4°). Nous avons ensuite à enregistrer, pour la période que nous arrêterons à l'année 1868, les monographies suivantes : *le Psautier d'Ingeburge* (Paris, 1867, in-8° de 12 p.; extr. de la *Bibl. de*

1. Il faut encore noter ici des travaux préparés par d'autres savants, mais mis en ordre et publiés par M. Delisle, tels que : *Mémoires et notes de M. Auguste Le Prévost pour servir à l'Histoire du département de l'Eure, recueillis et publiés par M. Léopold Delisle et Louis Passy* (Evreux et Rouen, 1862-1872, 6 part. in-8°); — *Documents sur les fabriques de faïences de Rouen, recueillis par Haillet de Couronne*, (Valognes, 1865, in-16 de IX-77 p. et 1 f.).

Digitized by Google

l'École des chartes); — *Note sur le manuscrit de Prudence* (n° 8084 du fonds latin de la Bibliothèque imp.), datant du ve siècle (même recueil, 1867, 7 p.); — *Notice sur un papyrus de la bibliothèque de lord Ashburnham* (Paris, 1867, in-8° de 16 p.; extr. du même recueil); — *Notice sur le Cartulaire du comté de Rethel* (Paris, 1867, in-8°; extr. de l'*Annuaire-Bulletin* de la Société de l'Histoire de France); — notices *Sur un manuscrit des Miracles de Notre-Dame, conservé au séminaire de Soissons*, et *Sur un palimpseste contenant des fragments de l'itinéraire d'Antonin*, lues à l'Académie en 1867; — *Notes sur quelques manuscrits de la bibliothèque de Tours* (Paris, 1868, in-8° de 20 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*), lues à l'Académie le 27 novembre 1868; — *Notes sur trois manuscrits à date certaine* (dans la *Bibl. de l'Éc. des chartes*, 1868).

En ce qui concerne le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, qui va absorber de plus en plus l'activité de M. Delisle, il a pensé qu'il était utile avant tout de donner une suite au catalogue des manuscrits latins publié en 1744, ne serait-ce que sous une forme très succincte. De là un *Inventaire*, dont les différentes parties, correspondant à des fonds divers, ont d'abord été insérées dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (1862 et suiv.), puis tirées successivement à part à un petit nombre d'exemplaires (Paris, 1863-1871, 5 part. in-8°, de 127, 132, 79, 77, 105-XLIII p.). Il embrasse 9,791 manuscrits, provenant pour la plupart des bibliothèques des abbayes, des couvents, etc., supprimés pendant la Révolution, et il met à jour l'inventaire de tous les manuscrits latins de notre grand dépôt public jusqu'au 1er août 1871.

En 1866, M. Delisle eut à éprouver une bien vive douleur, comme bibliophile et comme patriote. A la suite d'un récolement général opéré en 1848, on avait constaté à la Bibliothèque nationale la disparition d'un certain nombre de manuscrits précieux, et depuis on ignorait ce qu'ils étaient devenus. Ayant eu communication du volume imprimé, mais non mis dans le commerce, du catalogue des manuscrits de lord Ashburnham provenant de la collection Barrois, M. Delisle, avec sa merveilleuse sagacité, reconnut que beaucoup de ces manuscrits avaient été soustraits à notre grand dépôt public par des malfaiteurs inconnus, et il le démontra victorieusement pour trente-trois de ces volumes, et cela sans en avoir vu aucun! Son mémoire : *Observations sur l'origine des manuscrits de la collection de M. Barrois* (Paris, 1866, in-8° de 72 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*) fit beaucoup de bruit, et le comte d'Ashburnham lui-même fut obligé de se rendre à l'évidence; mais l'affaire ne put avoir alors aucune solution pratique. Il était réservé à M. Delisle de passer plus tard par de terribles angoisses à l'occasion de ces mêmes manuscrits et de bien d'autres encore, sujet sur lequel nous reviendrons tout à l'heure.

Digitized by Google

Digitized by Google

[illegible] *Note sur le manuscrit de Prudence* (in-8°, 84 [illegible] bibliothèque imp.), datant du Ve siècle (même [illegible] *Notice sur un papyrus de la bibliothèque de lord* [illegible] in-8° de 16 p.; extr. du même recueil; — [illegible] *du comté de Bethel* (Paris, 1867, in-8°; extr. [illegible] de la Société de l'Histoire de France); — notices [illegible] *Miracles de Notre-Dame, conservé au séminaire* [illegible] *un palimpseste contenant des fragments de l'Ithé-* [illegible] à l'Académie en 1867; — *Notes sur quelques ma-* [illegible] *bibliothèque de Tours* (Paris, 1868, in-8° de 20 p.; extr. [illegible] *École des chartes*, lues à l'Académie le 27 [illegible] 1868; [illegible] *manuscrits à date certaine* dans la *Bibl. de l'École des* [illegible]

[illegible] le département des manuscrits de la Bibliothè- [illegible] absorber de plus en plus l'activité de M. Delisle, [illegible] avant tout de donner une suite au catalogue [illegible] latins publié en 1744, ne serait-ce que sous une forme [illegible] de là un *Inventaire*, dont les différentes parties, corres- [illegible] fonds divers, ont d'abord été insérées dans la *Bibliothèque* [illegible] *chartes* (1862 et suiv.), puis tirées successivement à part [illegible] d'exemplaires (Paris, 1863-1871, 5 part. in-8°, de 127, [illegible] Il embrasse 9,741 manuscrits, provenant pour [illegible] des abbayes, des couvents, etc., suppl- [illegible] et il met à jour l'inventaire de tous les [illegible] dépôt public jusqu'au 1er août 1871.

[illegible] a éprouver une bien vive douleur, comme [illegible] A la suite d'un récolement général opéré [illegible] à la Bibliothèque nationale la disparition d'un [illegible] manuscrits précieux, et depuis on ignorait ce qu'ils [illegible] eu communication du volume imprimé, mais non [illegible] du catalogue des manuscrits de lord Ashburnham provenant de la collection Barrois. M. Delisle, avec sa merveilleuse sagacité, reconnut que beaucoup de ces manuscrits avaient été soustraits à notre grand dépôt public par des malfaiteurs inconnus, et il le démontra [illegible] pour trente-trois de ces volumes, et cela sans en avoir vu [illegible] Son mémoire : *Observations sur l'origine des manuscrits de la* [illegible] *de M. Barrois* (Paris, 1866, in-8° de 72 p.; extr. de la *Bibl.* [illegible] *École des chartes*) fit beaucoup de bruit, et le comte d'Ashburnham [illegible] fut obligé de se rendre à l'évidence; mais l'affaire ne put avoir [illegible] aucune solution pratique. Il était réservé à M. Delisle de passer [illegible] par de terribles angoisses à l'occasion de ces mêmes manu- [illegible] et de bien d'autres encore, sujet sur lequel nous reviendrons tout [illegible]

Digitized by Google

LEOPOLD DELISLE

Digitized by Google

Digitized by Google

Nous arrivons à l'année 1868, qui fait époque dans les fastes de la bibliographie française, car elle vit paraître le premier volume d'un travail gigantesque, auquel M. Delisle, alors bibliothécaire au département des manuscrits (depuis 1866), s'était livré pendant plusieurs années avec un courage presque surhumain. En effet, pour le mener à bien, il lui avait fallu étudier un à un une trentaine de milliers de manuscrits et consulter un nombre fort respectable de livres imprimés. Cet ouvrage capital s'appelle : *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale* (puis *nationale*) ; le sous-titre en indique suffisamment le contenu et l'importance : *Étude sur la formation de ce dépôt, comprenant les éléments d'une histoire de la calligraphie, de la miniature, de la reliure et du commerce des livres à Paris avant l'invention de l'imprimerie.* Notre grand bibliographe y a étudié, dans tous ses détails, autant que le permettent les documents qu'on a à cet égard, l'histoire des manuscrits possédés par les rois de France à commencer par Charlemagne, puis celle de la formation de la bibliothèque royale depuis Charles V, le plus illustre des bibliophiles couronnés. « J'ai accordé, dit M. Delisle, une large place à l'histoire des anciennes bibliothèques dont nous avons recueilli des débris plus ou moins considérables, et je n'ai pas craint de m'étendre quelquefois sur les travaux et les habitudes des savants ou des amateurs à qui nous devons une partie de nos richesses, et dont le nom est si souvent prononcé sans éveiller les souvenirs de reconnaissance auxquels ils ont des droits si bien acquis. » L'ouvrage est complété par l'insertion d'un choix d'anciens catalogues de livres, du XIe au XVe siècle. L'ensemble forme trois gros volumes (Paris, 1868, 1874, 1881, 3 vol. in-4° de XXIV-575 p. et 1 f., X-550 p. et 1 f., VIII-529 p. et 1 f.), auxquels s'ajoute un atlas (XIV p. et 51 planches), offrant un spécimen des écritures françaises depuis le VIe jusque vers la fin du XVe siècle, et une miniature, planches dont une description minutieuse, extrêmement instructive, se trouve au tome III. Ce beau monument, consacré à la gloire intellectuelle du pays, a été élevé sous les auspices de l'édilité parisienne, et compris dans la collection de l'*Histoire générale de Paris*, et la France à son tour devra une grande reconnaissance à M. Delisle pour l'avoir dotée d'un livre qui n'a pas son pareil au monde.

En même temps qu'il poursuivait la préparation du second volume de cet ouvrage, il ne manquait aucune occasion pour faire connaître de nouveaux manuscrits précieux et pour élucider des questions d'histoire littéraire. C'est ainsi qu'on lui doit, pour les années 1869 et 1870, les mémoires suivants : *Note sur un manuscrit de Tours renfermant des gloses françaises du XIIe siècle* (dans la *Bibl. de l'École des chartes*, 1869, 14 p.); — *Notice sur un recueil de traités de dévotion ayant appartenu à Charles V* (*ibid.*, 11 p.), volume acquis depuis par feu M. Ambroise-Firmin Didot, et qui est allé ensuite rejoindre ses anciens

Digitized by Google

camarades sur les rayons de la Bibliothèque nationale; — *Observations sur plusieurs manuscrits de la Politique et de l'Économique de Nicolas Oresme* (*ibid.*, 20 p.); — *Notice sur le Livre blanc de l'église du Mans* (*ibid.*, 1870, 17 p.); — *Le poète Primat* (*ibid.*, 9 p.).

Après la guerre, M. Delisle, nommé, le 17 mai 1871, conservateur du département des manuscrits en remplacement de M. N. de Wailly, reprend le cours de ses publications, dont il nous reste à énumérer celles qui sont du domaine de la bibliographie : une préface pour le *Monasticon Gallicanum*, ouvrage offrant une reproduction de cent soixante-huit vues topographiques des monastères de l'ordre de Saint-Benoît, congrégation de Saint-Maur, par les soins de M. Peigné-Delacourt (Paris, 1871, 2 vol. in-4°); — *Testament d'Étienne Baluze*, le savant administrateur et même le véritable créateur de la bibliothèque de Colbert (Paris, 1872, in-8° de 11 p.; extrait de la *Bibl. de l'École des chartes*); — *Notes sur les poésies de Baudri, abbé de Bourgueil* (Paris, 1872, in-4°; extr. de la *Romania*); — *Note sur le Catalogue général des manuscrits des bibliothèques des départements, suivi du catalogue de cinquante manuscrits* (Paris, 1873, in-8° de 53 p.); — *Mémoire sur les ouvrages de Guillaume de Nangis* (Paris, 1873, in-4° de 86 p.; extr. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions*), qui avait été l'objet d'une lecture à l'Académie en 1869; — *Lettre à M. J. Lair sur un exemplaire de Guillaume de Jumièges, copié par Orderic Vital* (Paris, 1873, in-8°; extrait de la *Bibl. de l'École des chartes*); — *Anciennes Traductions françaises de la Consolation de Boëce, conservées à la Bibliothèque nationale* (Paris, 1873, in-8° de 32 p.; extrait du même recueil), où M. Delisle nous fait connaître huit traductions différentes, dont plusieurs n'avaient pas encore été signalées par les bibliographes (notice lue à l'Académie le 31 janvier 1873); — *Origine des archives du ministère des affaires étrangères. Documents* (Nogent-le-Rotrou, sept. 1874, in-8° de 19 p.; extr. du même recueil).

L'année 1874 est une date mémorable dans l'histoire de la Bibliothèque nationale : M. Delisle en fut alors nommé le directeur (10 sept.), en remplacement de M. Taschereau. Le savant hors ligne s'est montré, dans ses hautes fonctions administratives, un organisateur admirable. Grâce à son autorité incontestée, à son énergie et à son esprit de progrès, tout s'y améliore successivement pour le bien des travailleurs et le prestige de la France au dehors. Les anciennes pièces destinées aux lecteurs, où l'air, la lumière et l'espace étaient distribués trop parcimonieusement, ont fait place à de vastes salles où le labeur paraît plus séduisant, et qui au moins sont dignes de la première bibliothèque du monde. Les trésors qu'elle recèle, et qui n'étaient connus que de quelques-uns, sont maintenant étalés devant les yeux éblouis et ravis des visiteurs, dans une exposition permanente. Le vaillant directeur obtient aisément des dons

Digitized by Google

et des legs de la part des particuliers, des crédits exceptionnels de la part du gouvernement (car quel est le ministère qui oserait refuser le possible à un homme tel que lui ?), pour enrichir notre glorieuse *librairie* de tout ce qu'on peut arracher à la formidable concurrence internationale. Il ne cesse de s'ingénier pour offrir aux studieux toutes les facilités, en mettant à leur libre disposition les livres de consultation continuelle, en leur fournissant des catalogues imprimés ou manuscrits des acquisitions nouvelles, en simplifiant les rouages de cette machine compliquée qui remue journellement des milliers de volumes. Les réformes se font sans difficultés, car, par sa grandeur d'âme et son amour du bien, il inspire à tous ses collaborateurs un dévouement absolu. Si la Bibliothèque nationale avait toujours eu à sa tête des directeurs aussi vigilants et aussi soucieux de ses intérêts, on n'aurait pas à déplorer les déprédations qui y ont été commises dans le cours de ce siècle, et elle eût certes saisi tant de bonnes occasions qui s'étaient présentées pour acquérir à bon compte une quantité de livres précieux, dont les uns sont perdus pour la France à jamais, et dont elle a, depuis la nouvelle direction, racheté un bon nombre à des prix dix ou vingt fois plus élevés, heureuse encore de ne pas les avoir manqués définitivement.

Tous ces soucis de l'éminent administrateur général ne l'ont pas détourné un seul instant de ses études de prédilection, et puisqu'il ne cesse d'écrire, je ne puis cesser d'énumérer ses excellents travaux bibliographiques dont il nous dote chaque année avec une aisance sans égale. En voici la suite : *Notice sur un manuscrit mérovingien contenant des fragments d'Eugyppius, appartenant à M. Jules Desnoyers* (Paris, 1875, in-4° de 28 p., avec 6 pl. de fac-similés) ; — *la Bibliothèque nationale en 1875. Rapport* (Paris, 1876, in-8° de 52 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*).

Ici je suis obligé de faire un arrêt pour rappeler plus particulièrement l'immense service que M. Delisle a rendu aux travailleurs par la publication de son *Inventaire général et méthodique des manuscrits français de la Bibliothèque nationale*. Avant l'apparition de ce livre, dont l'édition fait grand honneur à la librairie de M. H. Champion[1], on n'avait que l'ouvrage de M. Paulin Pâris contenant la description détaillée de 993 manuscrits français, et les deux volumes du *Catalogue* officiel (1868-1874), portant sur 3,766 premiers manuscrits du même fonds, mais dont l'abondance des détails ne saurait racheter l'absence obligatoire d'un classement méthodique qui intéresse tant les chercheurs. M. Delisle y a déjà pourvu pour plusieurs branches du savoir humain. Le premier volume de l'*Inventaire* (Paris, 1876, in-8° de CLIX-201 p.) est consacré à la théologie et comprend 2,428 manuscrits.

1. C'est aussi M. H. Champion qui depuis est l'éditeur habituel ou le dépositaire des publications de M. Delisle.

Digitized by Google

Il est précédé d'une introduction qui offre un résumé de l'histoire du département des manuscrits, un état de ses collections au 1er mai 1876, et un catalogue historique des principaux bibliothécaires, bibliophiles et établissements littéraires auxquels le département doit ses accroissements successifs. Le second volume (Paris, 1878, in-8° de 355 p.) embrasse la jurisprudence, les sciences et les arts, et comprend la notice de 5,380 manuscrits. Un appendice contient la réimpression de ses *Observations sur plusieurs manuscrits de la politique et de l'économique de Nicole Oresme* (1869) et de son mémoire sur *les Anciennes traductions françaises de la Consolation de Boèce* (1873). Prions Dieu, mes frères, pour qu'il veuille bien nous accorder la grâce de voir bientôt paraître la suite de cet ouvrage si utile !

Poursuivons la liste des travaux bibliographiques de M. Delisle : *la Bibliothèque nationale en 1876. Rapport* (Paris, 1877, in-8° de 66 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*); — *Inventaire alphabétique des livres imprimés sur vélin de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1877, in-8° de 175 p.), ouvrage anonyme, qui résume et complète le catalogue publié par Van Praet; — *Bibliotheca Bigotiana manuscripta : catalogue des manuscrits rassemblés au* XVIIe *siècle par les Bigot, mis en vente au mois de juillet 1706, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque nationale* (Rouen, 1877, in-4° de XXXII-105 p.; publié par la Société des bibliophiles normands); — *Notice sur un livre à peintures exécuté en 1250 dans l'abbaye de Saint-Denis* (Paris, 1877, in-8° de 35 p. et 1 pl.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*), dont s'est enrichie la Bibliothèque nationale, grâce à la libéralité de M. le duc de Trémoïlle; — *Notice sur cinq manuscrits de la Bibliothèque nationale et sur un manuscrit de la bibliothèque de Bordeaux contenant des recueils épistolaires de Bérard de Naples* (Paris, 1877, in-4° de 87 p.; extr. des *Notices et extraits des manuscrits*).

Jusqu'à ce moment les études de M. Delisle portaient généralement sur des manuscrits conservés en France; désormais il va profiter de ses rares loisirs pour visiter successivement les principales bibliothèques de l'étranger : celles de Rome, de Londres, de Bruxelles, de la Haye, de Leyde, de Copenhague, de Stockholm, etc., dans le but d'y examiner les manuscrits de provenance française. Nous devons à ces voyages bibliographiques plusieurs mémoires, tels que : *Notice sur vingt manuscrits du Vatican* (Paris, 1877, in-8° de 59 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes, 1876*); — *Notes sur quelques manuscrits du Musée britannique* (Paris, 1878, in-8° de 59 p.; extr. des *Mémoires* de la Société de l'Histoire de Paris), et d'autres encore qui seront indiqués à leur ordre chronologique.

L'exposition rétrospective de 1878 au Trocadéro, où ont figuré tant de chefs-d'œuvre de calligraphie et de peinture, a donné naissance à sa

Digitized by Google

notice sur *les Bibles de Théodulfe* (Paris, 1879, in-8° de 47 p.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*, 1878) : elle lui avait permis d'en étudier parallèlement deux exemplaires exécutés au temps de Charlemagne, celui du trésor de la cathédrale du Puy et celui de la Bibliothèque nationale. Viennent ensuite : *Notice sur un manuscrit mérovingien de la bibliothèque d'Épinal* (Paris, 1878, in-4° de 19 p., avec 3 pl.); — *Notice sur les manuscrits de Bernard Gui* (Paris, 1879, in-4° de 287 p. et 8 pl.; extr. des *Notices et extraits des manuscrits*); — *Notice sur un manuscrit de Lyon renfermant une ancienne version latine inédite du Pentateuque* (Paris, 1879, in-4° de 4 p., avec 2 pl.; extr. de la *Bibl. de l'École des chartes*), découverte (1878) d'une haute importance pour l'histoire des textes latins de la Bible, et à l'occasion de laquelle il a démontré qu'un fragment de ce précieux manuscrit du vi^e siècle avait été volé par Libri et vendu avec sa collection à lord Ashburnham; la démonstration fut telle (voir aussi *Bibl. de l'Éc. des chartes*, 1880) que le fils de celui-ci, après avoir d'abord combattu les conclusions de M. Delisle, finit par se rendre à l'évidence et restitua gracieusement en 1880 les feuillets soustraits. Cette visite dans la cité lyonnaise fournit encore à M. Delisle l'occasion d'examiner d'autres manuscrits, la plupart en lettres onciales, dont il a rendu un compte détaillé dans une *Notice sur plusieurs anciens manuscrits de la bibliothèque de Lyon* (Paris, 1880, in-4°, p. 363 à 403; extr. des *Notices et extraits des manuscrits*).

La même année aussi parurent ses *Mélanges de paléographie et de bibliographie* (Paris, 1880, in-8° de IX-505 p. et 1 f., avec un atlas), recueil de quinze mémoires, dont deux avaient déjà été publiés [*Un Livre à peintures exécuté en* 1250 *dans l'abbaye de Saint-Denis* (1877) et le *Pentateuque de Lyon* (1879), première notice sur ce livre, lue à l'Académie le 23 octobre 1878], et dont les autres ont pour sujet : le *Psautier de Lyon en lettres onciales* (notice lue à l'Académie le 9 août 1879); — *les Bulles sur papyrus de l'abbaye de Saint-Bénigne conservées à Ashburnham-Place et à Dijon;* — les *Manuscrits de l'abbaye de Silos acquis par la Bibliothèque nationale,* au nombre de quarante-deux, parmi lesquels de précieux manuscrits dits wisigothiques; — les *Manuscrits de l'Apocalypse de Beatus conservés à la Bibliothèque nationale et dans le cabinet de M. Didot;* — les *Manuscrits du cabinet de M. Didot acquis par la Bibliothèque nationale*, au nombre de onze; — *le Psautier de saint Louis et les deux manuscrits de Guillaume de Jumièges conservés à l'université de Leyde* (notice lue à l'Académie le 5 septembre 1879); — *Notes sur différents manuscrits de Belgique et de Hollande*, au nombre de vingt-trois; les *Ethiques, les Politiques et les Économiques d'Aristote, traduites et copiées pour le roi Charles V* (notice lue à l'Académie le 3 octobre 1879); — le *Livre d'heures du duc de Berry conservé*

Digitized by Google

dans la famille d'Ailly (notice lue à l'Académie le 23 mai 1879); — le *Livre d'heures du duc de Berry conservé à Bruxelles;* — la *Bibliothèque d'Anne de Polignac et les origines de l'imprimerie à Angoulême*, dont M. Delisle a découvert plusieurs spécimens inconnus, mais malheureusement fragmentaires, dans les couvertures des manuscrits de cette bibliothèque (notice lue à l'Académie le 18 avril 1879); — la *Bible de Charles le Chauve, lacérée en 1705, restaurée en 1878*, grâce à M. Delisle qui avait obtenu du Musée britannique la rétrocession, par voie d'échange, des treize feuillets enlevés de cette bible au siècle dernier, ainsi que de trois autres fragments, ce qui a permis de compléter quatre manuscrits importants de notre grand dépôt littéraire; — *Manuscrits divers acquis par la Bibliothèque nationale en* 1876, 1877 *et* 1878, en dehors des textes orientaux et grecs. — Et puisque l'occasion s'en présente, je prends la liberté de formuler le vœu que M. Delisle veuille bien réunir en volume ses autres mémoires bibliographiques dispersés dans des recueils, et par cela même peu accessibles.

La notice sur la *Donation de M. Paul E. Giraud* (Paris, 1881, in-8° de 19 p.; extrait de la *Bibl. de l'École des chartes*) a pour objet de faire connaître les volumes offerts à la Bibliothèque nationale par ce généreux bibliophile; nous souhaitons qu'il ait beaucoup d'imitateurs. — La *Notice sur deux livres ayant appartenu à Charles V* (1881, in-4° de 31 p.; extrait des *Notices des manuscrits*) est consacrée à deux manuscrits fort intéressants, dont l'un fait partie de la Bibliothèque royale de Belgique et l'autre appartient à M. L. Blancard. — Sous ce titre : *Le Livre de Marco Polo; fac-similé d'un manuscrit du* XIVe *siècle conservé à la Bibliothèque royale de Stockholm* (in-8° de 10 p., *Bibl. de l'École des chartes*, 1882), M. Delisle a fait réimprimer la lettre qu'il avait adressée au grand explorateur des mers polaires, M. Nordenskiöld, et que celui-ci inséra en tête de son édition héliographique dudit manuscrit ayant aussi appartenu au roi Charles V. — On est suffisamment renseigné par le titre au sujet du contenu des *Notices sur les anciens catalogues des livres imprimés de la Bibliothèque du roi* (Paris, 1882, in-8° de 37 p.), extrait du même recueil). — Dans son mémoire sur *l'Auteur du Grand Coutumier de France* (Paris, 1882, in-8° de 21 p.; extrait des *Mémoires* de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France), M. Delisle nous révèle le nom du compilateur de ce recueil célèbre, l'œuvre de Jacques d'Ableiges, d'abord secrétaire du duc de Berry, puis successivement bailli de Saint-Denis, de Chartres et d'Évreux; il démontre en même temps qu'il faut en rapporter la rédaction aux années 1387 à 1389.

Nous devons nous arrêter plus longuement sur l'année 1883 qui marque d'une façon exceptionnelle, glorieuse et douloureuse à la fois, dans sa vie de bibliophile et d'administrateur. On connaissait depuis longtemps de réputation la remarquable collection de manuscrits (4,000

Digitized by Google

environ) de lord Ashburnham. Elle se composait de quatre séries distinctes, dont les catalogues ont été publiés : fonds Libri, composé de 1,923 numéros, acheté en 1847 au prix de 200,000 francs; fonds Barrois (702 numéros), acquis en 1849 pour une somme de 150,000 francs; fonds Stowe (996 numéros), acheté la même année au prix de 200,000 francs; enfin un fonds de manuscrits (250 numéros) acquis depuis, soit isolément, soit par petits groupes. Dix mois à peine après la première acquisition, on savait déjà, mais sans pouvoir le préciser, que bon nombre des manuscrits vendus par Libri provenaient des vols commis par ce singulier commissaire du gouvernement et par ses complices inconnus, dans nos bibliothèques publiques. De nombreux écrits furent alors publiés à ce sujet dans tous les pays de l'Europe. Cependant, c'est à notre maître en bibliographie qu'est échu l'honneur de fournir, trente ans après, une démonstration éclatante des méfaits impudents de Libri, comme il avait victorieusement prouvé, en 1866, qu'une soixantaine de volumes de la collection Barrois étaient ou des manuscrits ou des fragments de manuscrits volés à la Bibliothèque nationale. Depuis longtemps déjà, M. Delisle caressait l'idée de récupérer tout notre patrimoine englobé dans la collection Ashburnham; mais il ne fallait pas songer à la réaliser du vivant de l'éminent bibliophile anglais. Il meurt le 22 juin 1878, et au commencement de l'année 1880, le jeune comte d'Ashburnham fait connaître son intention de vendre les manuscrits de son père. M. Delisle avec l'autorisation du ministre, entre en pourparlers avec l'administration du Musée britannique sur les mesures à prendre pour prévenir la dispersion de ce trésor paléographique et littéraire. L'accord se fait sur la base suivante : les manuscrits des fonds Libri et Barrois seraient acquis par le gouvernement français, le reste par le Musée britannique. Malheuresement le projet échoue, le propriétaire jugeant insuffisantes les offres qui lui sont alors faites de part et d'autre. Ces négociations, néanmoins, ne restent pas sans profit pour la France : grâce à un article de M. Delisle, dont nous avons parlé à sa date, le jeune lord Ashburnham a eu la courtoisie de nous rendre gracieusement les feuillets arrachés du *Pentateuque* de Lyon.

Le silence se fait autour de cette affaire pendant près de trois ans. Soudain M. Delisle apprend, au commencement de février 1883, que le comte d'Ashburnham offre au Musée britannique de lui céder l'ensemble de ses collections pour une somme de quatre millions, et que simultanément un agent américain apporte des propositions dans le même but. Que faire? Faut-il, surtout dans l'hypothèse que les offres de l'Amérique soient agréées, nous laisser ravir à jamais l'espoir de rentrer en possession de ce qui nous avait appartenu? Le moment est grave. C'est là qu'il faut admirer la vaillance de M. Delisle! Tout le monde sait que l'illustre directeur de la Bibliothèque nationale a pour elle toute la tendresse d'un

Digitized by Google

père, qu'il ne cesse de la parer autant qu'il le peut, et que, s'il avait à sa disposition les trésors de Golconde, ce serait pour les mettre aux pieds de sa fille chérie, afin que rien ne lui manquât. Or ici il ne s'agit pas de la faire rentrer elle seule dans son bien : il y a encore à défendre les intérêts de ses sœurs, moins augustes; il y a à sauver des parcelles de notre patrimoine commun. Ce n'est plus le gardien d'une bibliothèque, c'est un grand Français qui va se mettre à l'œuvre. Alors il se multiplie, pareil au capitaine d'un navire en péril. Il adresse d'abord aux directeurs du Musée britannique (15 février 1883) une lettre vibrant de patriotisme, où il leur exprime de nouveau « le très vif et très légitime désir que la France éprouve de rentrer en possession de monuments précieux pour son histoire et pour sa littérature, qui lui ont été frauduleusement dérobés. » Mais sachant bien que le danger n'est pas de ce côté-là, il décide de frapper d'un interdit moral, aux yeux du monde civilisé, le fonds Libri (comme il l'avait fait pour la collection Barrois), en en dévoilant l'origine en partie impure, avec preuves à l'appui. En peu de jours il rédige un mémoire où il démontre, avec une précision mathématique, et sans les avoir vus, que les quatorze plus anciens manuscrits de ce fonds proviennent des vols commis dans nos bibliothèques de Lyon, de Tours, de Troyes et d'Orléans. Ce chef-d'œuvre d'intuition et de science, lu à l'Académie le 23 février[1], produit une grande sensation. Un journal étranger en parle en ces termes : « Le travail de M. Delisle est d'une logique serrée, d'une érudition qu'on trouvera difficilement en défaut; l'auteur est de ceux auxquels la haute estime du monde savant de tous les pays donne une légitime autorité. Cette autorité est encore accrue par un caractère d'une admirable droiture, par une vie simple, vouée sans arrière-pensée aux labeurs les plus ingrats de la science. » Muni d'instructions ministérielles, M. Delisle se rend à Londres, et là on constate qu'il ne s'était point trompé dans ses déductions. D'après des indices plus ou moins probants, il dresse une liste d'environ deux cents volumes ou portefeuilles des fonds Libri et Barrois qui paraissent provenir des vols commis dans nos bibliothèques et dans nos archives. Les administrateurs du Musée britannique, reconnaissant la justice de nos réclamations, adoptent (17 mars) la combinaison en vertu de laquelle on demanderait au gouvernement anglais d'acquérir tous les manuscrits de lord Ashburnham, et qu'on rétrocéderait ensuite à la France les deux cents volumes désignés, moyennant le prix de 600,000 francs. Tout va donc à souhait, car il est hors de doute que notre parlement votera les fonds nécessaires. Nous pouvons dès lors nous livrer à la joie, grâce à M. Delisle, et un

1. Il a été publié dans le *Temps* du 25 février, et il en a été fait un tirage à part : *Les très anciens Manuscrits du fonds Libri dans les collections d'Ashburnham Place* (Paris, 1883, in-8°). Il a été ensuite réimprimé avec des notes dans les *Comptes rendus des séances de l'Académie*, 1883, p. 47-75, et il a aussi été fait un tirage à part de cette réimpression.

Digitized by Google

résultat aussi heureux mérité d'être porté à la connaissance du pays tout entier. L'occasion en est promptement fournie. A la séance de clôture du congrès annuel des sociétés savantes (31 mars), dont une des sections est dirigée par M. Delisle, en sa qualité de président de section au Comité des travaux historiques et scientifiques (il en est membre depuis plus de trente ans), M. Jules Ferry, président du conseil et ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, après avoir rapidement esquissé l'état de la question Ashburnham, qui passionnait alors les esprits, a prononcé ces paroles éloquentes, aux acclamations chaleureuses de toute l'assistance : « Il faut rendre hommage au savant éminent dont les titres scientifiques sont connus de tout le monde, mais dont le nom sera attaché désormais à cette reprise de notre héritage, à M. Léopold Delisle, administrateur et directeur de la Bibliothèque nationale. Oui, monsieur Léopold Delisle, vous avez été le grand ouvrier de cette affaire qui, pour des savants français, est véritablement une œuvre patriotique; on peut dire de vous que vous avez vu et que vous avez vaincu. Vous avez signalé ces manuscrits, vous les avez reconnus, sans y avoir jeté les yeux. Avec quelle sûreté de méthode! avec quelle sagacité merveilleuse! Et pas une de vos hypothèses qui n'ait été vérifiée, et vérifiée avec un tel éclat qu'aucune voix ne s'est élevée pour y contredire. Monsieur Léopold Delisle, au nom de M. le Président de la République et du Gouvernement, j'ai l'honneur de vous remettre les insignes de commandeur de la Légion d'honneur [1]. Nous voulons ainsi, non seulement honorer en vous le savant éminent, l'érudit incomparable, mais encore consacrer par cette distinction exceptionnelle cette noble passion qui est le véritable secret de votre clairvoyance, cette passion que vous nourrissez pour l'illustre dépôt confié à vos soins, passion ardente, passion éclairée, passion exclusive, qui nous révèle, à côté de l'homme de science, l'homme de cœur et le patriote! » La France entière a applaudi à cette distinction si largement méritée et aux paroles du ministre qui caractérisaient si bien la valeur de celui à qui elles étaient adressées.

La première enquête de M. Delisle sur les manuscrits volés par Libri ne portait, nous l'avons vu, que sur quatorze articles, de provenance diverse. Sans perdre de temps, il examine de près l'étendue des ravages commis à Tours, et, dans un long mémoire, il justifie, à l'aide de rapprochements péremptoires, que le fameux collectionneur franco-italien a enlevé de la bibliothèque de cette ville vingt-quatre manuscrits des plus importants, dont six fragments (*Notice sur les manuscrits disparus de la bibliothèque de Tours pendant la première partie du* XIX*e siècle*; Paris, 1883, in-4°, de 200 p.; extr. des *Notices et extraits des manuscrits*). Il en fait autant pour la bibliothèque d'Orléans (*Notice sur plusieurs*

1. Il avait été promu officier de cet ordre le 9 août 1877.

Digitized by Google

manuscrits de la bibliothèque d'Orléans; Paris, 1883, in-4°, de 83 p. et 2 pl.; extr. du même recueil.)

Au moment où tout le monde croyait à l'heureuse issue des négociations de M. Delisle, la Trésorerie anglaise refusa d'allouer les fonds nécessaires pour l'achat en bloc des manuscrits de lord Ashburnham, et la combinaison arrêtée avec le Musée britannique échoua pour la seconde fois. M. Delisle adressa alors au ministre un rapport où l'on trouvera des renseignements nouveaux sur les vols de Libri à la bibliothèque d'Orléans. Ce rapport, publié d'abord dans le *Journal officiel* du 2 juillet 1883, fut inséré ensuite dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, et il en a été fait un tirage à part (*les Manuscrits du comte d'Ashburnam. Rapport.* Paris, 1883, in-8°, de 23 p.). Il fut encore réimprimé *suivi d'observations sur les plus anciens manuscrits du fonds Libri et sur plusieurs manuscrits du fonds Barrois* (Paris, Impr. nat., 1883, in-4°, de 127 p.). En juillet de cette année, le gouvernement anglais a acquis pour le Musée britannique les manuscrits du fonds Stowe. En mai 1884, le gouvernement italien s'est rendu acquéreur de 1,823 manuscrits du fonds Libri[1], laissant de côté ceux qui avaient été signalés par M. Delisle comme dérobés à nos bibliothèques. Notre tour n'est pas encore venu, mais nous avons la conviction que la justice divine réserve à M. Delisle cette récompense nécessaire de ses nobles efforts. « Signaler sur la terre étrangère (avait-il dit dans son rapport) des manuscrits précieux pour notre histoire et pour notre littérature, que des mains infidèles ont soustraits à nos bibliothèques, c'est faire toucher du doigt la nécessité de les rapatrier, même au prix de sacrifices relativement considérables! » Puisque ce n'est qu'une question d'argent et que notre budget ne saurait actuellement supporter une charge supplémentaire trop lourde, pourquoi ne ferait-on pas appel au pays intellectuel dans le but de constituer une *Œuvre pour le rachat de nos captifs,* comme au temps jadis, et de solliciter une contribution de tous ceux qui s'intéressent au rapatriement de nos trésors ravis? Il a si largement contribué à la réussite de tant de projets, qu'il ne reculerait certes pas devant un nouveau sacrifice, et on serait ainsi tout prêt lorsque le moment décisif serait venu.

Après la cruelle déception que le sort a infligée au patriotisme de M. Delisle, il se replongea dans ses chers travaux, dans la bibliographie, cette grande consolatrice de ses adeptes affligés. Voici ses publications de ces dernières années, non compris celles qui ont déjà été mentionnées :

1. Depuis, M. Delisle, fit paraître une *Notice sur les manuscrits du fonds Libri conservés à la Laurentienne de Florence;* Paris, Impr. nat., 1886, in-4°, de 124 p. Il s'y trouve, à l'appendice, la liste des manuscrits qui avaient été réservés pour la France dans la combinaison avec le Musée britannique, liste rectifiée et complétée à la suite des nouvelles recherches.

Digitized by Google

Missel de Thomas James, évêque de Dol (Paris, 1883, in-8°, de 5 p.; extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes)*; — *le Bréviaire de Colbert* (Paris, 1883, in-8°, de 4 p.; extrait du même recueil); — *l'Œuvre paléographique du comte Auguste de Bastard* (Paris, 1883, in-8°, de 26 p.; extrait du même recueil); — *le Premier Registre de Philippe-Auguste; reproduction héliotypique du manuscrit du Vatican* (Paris, 1883, texte de 20 p. in-4° et atlas in-fol. de 95 pl. reproduisant les 190 p. du manuscrit); ce premier registre des actes du grand roi, dont les éléments avaient été coordonnés et réunis dans sa chancellerie vers 1200, et d'où dérivent les six registres, conservés soit à nos Archives nationales, soit à la Bibliothèque nationale, avait disparu de notre Trésor des chartes avant le XVIe siècle; la reproduction que M. Delisle en a fait exécuter à ses frais par A. Martelli peut tenir lieu de l'original; — *Notice sur un manuscrit mérovingien de la Bibliothèque royale de Belgique* (Paris, 1883, in-4°, de 15 p., avec 4 pl. in-fol.; extrait des *Notices et extraits des manuscrits)*; — *Avertissement* placé en tête du *Choix de documents géographiques conservés à la Bibliothèque nationale* (Paris, 1883, grand in-fol., 20 pl. en photogravure); — *Inventaire des manuscrits de la Bibliothèque nationale : fonds de Cluni* (Paris, 1884, in-8°, de XXV-413 p.), collection des manuscrits et des chartes provenant de cette abbaye célèbre, qui ont été cédés en 1881 à la Bibliothèque par la ville de Cluni; — *les Livres d'heures du duc de Berry* (Paris, 1884, gr. in-8°, avec 4 pl.; extrait de la *Gazette des Beaux-Arts*), dont un, particulièrement remarquable sous le rapport de l'art, fait partie de la bibliothèque de Mgr le duc d'Aumale; — *Le plus ancien manuscrit du Miroir de saint Augustin* (Paris, 1884, in-8°, de 10 p.; extrait de la *Bibl. de l'École des chartes*); — *le Sacramentaire d'Autun* (Paris, 1884, in-4°, de 13 p., avec 4 pl.; extrait de la *Gazette archéologique*); — *Notice sur un manuscrit de l'abbaye de Luxeuil, copié en 625* (Paris, 1884, in-4°, de 16 p., avec 4 pl.; extrait des *Notices et extraits de manuscrits*); — *Anciens catalogues des évêques des églises de France* (Paris, 1884, in-4°, de 71 p.; extrait de l'*Histoire littéraire de la France*); — *Authentiques de reliques de l'époque mérovingienne découvertes à Verzy* (Rome, 1884, in-8°, de 8 p., avec 2 pl.; extrait des *Mélanges de l'École de Rome)*; — *Rapport sur les collections du département des imprimés de la Bibliothèque nationale* (Paris, 1885, in-8°, de 39 p.; extr. du *Bulletin des bibliothèques)*; — *les Collections de Bastard d'Estang à la Bibliothèque nationale; catalogue analytique* (Nogent-le-Rotrou, 1885, in-8°, de XXII-336 p. et 1 f.), collections données par la famille et comprenant des chartes, des sceaux, des reproductions de peintures et ornements de manuscrits, etc.; — *Les Registres d'Innocent III* (11 p., dans la *Bibl. de l'École des chartes*, 1885), à l'occasion d'un précieux registre du ce pontife, offert à Sa Sainteté Léon XIII, par lord Ashburnham, registre qui avait

Digitized by Google

appartenu à la bibliothèque du Vatican; — *Le Manuel de Dhuoda* (Paris, 1886, in-8°; extrait des *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*); — *Mémoire sur l'École calligraphique de Tours au* IXe *siècle* (Paris, 1886, in-4°, de 32 p., avec 5 pl.; extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*); — *Mémoires sur d'anciens Sacramentaires* (Paris, 1886, in-4°, p. 57 à 423, et atlas de 7 p. et 11 pl. in-fol.; extrait des *Notices et extraits des manuscrits*); — *Les Miracles de Notre-Dame, rédaction en prose de Jean Miélot* (in-8°, de 15 pp.; extrait du *Bulletin historique et philologique du Comité des travaux hist. et scient.*, 1886); — *Instruction pour la rédaction d'un inventaire des incunables des bibliothèques de France* (Lille, in-8°; extrait du *Bulletin des bibliothèques*, 1886); — *La Commémoration du Domesday-Book à Londres en 1886 : charte normande de 1088, communiquée au comité de cette fête au nom de la Société de l'Histoire de France* (1886, in-4°, de 8 p., avec pl.); — *Forme des abréviations et des liaisons dans les lettres des papes au* XIIIe *siècle* (in-8°, de 4 p. et 1 fac-similé; extrait de la *Bibl. de l'École des chartes*, 1887); — *Durand de Champagne, franciscain* (juin 1887, in-4°, de 32 p.; extrait de l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXX).

Je vais clore cette liste par la mention d'un bien beau livre que vient d'éditer la Maison Quantin. C'est un *Album paléographique ou recueil de documents importants relatifs à l'histoire et à la littérature nationales reproduits en héliogravure, d'après les originaux des bibliothèques et des archives de la France, avec des notices explicatives, par la Société de l'École des Chartes* (Paris, 1887, gr. in-fol.). Cette publication, inspirée et dirigée par M. Delisle, contient de sa plume : 1° une *Introduction* (de 10 p.), où il passe en revue les reproductions de documents historiques et littéraires pour lesquelles on a employé en France ou à l'étranger l'héliogravure ou des procédés analogues; 2° sept notices explicatives, dont six portant sur des manuscrits du Ve au IXe siècle (Prudence; Poème chrétien de l'année 394; Psautier de Lyon; Grégoire de Tours, manuscrit de Cambrai; Bréviaire d'Alaric, manuscrit de Montpellier; Psautiers du temps de Charlemagne; Recueil de Saint-Martin; Psautier de Charles-le-Chauve), et la dernière sur un *Valère Maxime*, en français, et sur les *Grandes Chroniques* (XIVe siècle).

Tout cela cependant ne constitue pas encore l'ensemble des travaux de M. Delisle : il faut y ajouter de nombreuses petites notices, des discours, et une quantité de comptes rendus, disséminés dans bien des revues ou recueils, notamment dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*[1]. Néanmoins le lecteur est déjà suffisamment édifié sur la fécon-

1. Le cadre de cette revue ne me permettant pas de dresser ici une bibliographie complète de M. Delisle, je me réserve de la publier ultérieurement.

Digitized by Google

dité de ce cerveau puissant et sur l'importance de ses œuvres. Les écrits de M. Delisle, jusque dans leurs titres, reflètent parfaitement son caractère, fait de simplicité, de clarté et de modestie de vrai savant. Le style en est attachant par une élégante sobriété, et chaque sujet est coordonné selon les lois de la perspective que la bibliographie elle-même n'exclut point.

Parvenu au terme de la tâche que je m'étais imposée comme un titre d'honneur, bien qu'elle fût trop lourde pour mes moyens, je tiens à exprimer un vœu au nom de tous mes confrères en bibliographie. Il est reconnu, par de nombreux exemples, que cette science éminemment conservatrice, de même que la bibliophilie, assure la longévité à ses fidèles. Plaise à la Providence accroître encore cette grâce en faveur du maître qui fait tant d'honneur au pays, et lui permettre de marcher à cet égard sur les traces du vénéré doyen des étudiants de France! Quelle belle fête ce serait, et quel stimulant pour tous les amoureux du livre, que la célébration des noces de diamant de M. Léopold Delisle avec la Bibliographie! Je suis sûr que la digne compagne de sa vie, l'une des filles du grand Burnouf, serait la première à s'en réjouir.

GUSTAVE PAWLOWSKI,
Conservateur de la Bibliothèque Firmin-Didot.

Digitized by Google

LE

CARNET DE DICKENS

Je ne sais plus quel est l'original — ce devait être au moins un Anglais — qui, dans ces derniers temps, imagina de demander à chacun des écrivains vivants et célèbres de notre époque quelques détails sur leur façon de travailler et de composer. Les révélations furent abondantes, et notre homme se hâta de les publier, tout au long... On y trouvait force descriptions de cabinets de travail, de bibliothèques, toutes sortes de minutieux détails sur le pa-

Digitized by Google

pier dont se sert M. X..., sur les plumes et l'écritoire de M. Y..., sur le fauteuil de M. Z..., et c'était tout. Le résultat, d'ailleurs, était facile à prévoir : demander à un littérateur arrivé les ficelles de son métier, c'est demander à une jolie femme sur le retour de vous initier aux mystères de son cabinet de toilette. Ne vous dira-t-elle pas, en vous montrant, dans un sourire, ses dents d'une énigmatique blancheur : « Ce subtil parfum qui flotte autour de moi et vous enivre, ces roses des joues, cette neige du sein, tout ça, M'sieu, c'est la nature, la pure nature! » L'auteur, lui, étalera, avec un certain amour-propre, sous les yeux du profane, ses instruments de travail, mais le reste... « Ah! le reste, M'sieu, c'est le génie, le pur génie! »

Et pourtant, si de pareils documents pouvaient être sincères, — seulement un peu sincères, — de quel puissant intérêt ne seraient-ils pas revêtus! Pour un véritable artiste, qu'y aurait-il à la fois de plus émouvant et de plus instructif que de connaître la première sensation d'où telle œuvre, désormais illustre, est sortie, que d'assister à l'enfantement, à l'éclosion, au développement progressif de cette doctrine, de ce roman, de cette pièce?

Mais ce que les vivants taisent, les morts le disent parfois.

Certes j'applaudis avec ardeur au sentiment d'indignation qui a dicté dernièrement à mon ami Octave Uzanne quelques belles pages chaleureuses contre la légion, chaque jour plus envahissante, des « croque-morts de lettres ». Rien de plus écœurant que la vue de ces corbeaux fouillant cruellement un noble cœur, à peine refroidi, pour jeter en pâture à un public blasé et gouailleur les amertumes, les tristesses et les défaillances qui sont les sombres compagnes de la vie. Mais, si ces actes de « vampirisme *post mortem* » nous révoltent, parce qu'ils profanent l'intimité sainte, parce que la vie privée d'un homme, même d'un grand homme, appartient à lui seul et non pas au public, parce qu'enfin plus grand est le génie plus grand doit être le respect, il ne faudrait pas en conclure que le champ des recherches doive, au nom de la morale, être à jamais fermé. Ce qui nous appartient dans un écrivain, c'est son œuvre entière, c'est tout ce qui entoure son œuvre, tout ce qui, de près ou de loin, s'y rapporte, tout ce qui peut jeter sur l'ensemble ou sur les détails quelque clarté nouvelle. C'est de ce côté-là que les chercheurs doivent porter l'effort de leurs investigations s'ils veulent qu'elles soient vraiment dignes et vraiment utiles. En livrant à la méditation des songeurs et des travailleurs des documents aussi précieux, ils apportent leur pierre à l'édifice et c'est avec des matériaux semblables que nos descendants pourront écrire un jour l'histoire intellectuelle de notre époque.

Ces réflexions et quelques autres, dont l'exposition m'entraînerait trop loin, me poussent à donner aux lecteurs du *Livre* cette nouvelle étude, ou plutôt ce nouveau document sur Charles Dickens. Les curieux

Digitized by Google

superficiels y découvreront, j'espère, de quoi amuser leur curiosité; ceux qui pensent et aiment à approfondir ne liront pas ces pages sans une certaine émotion; elles les initieront, en quelque sorte, au *processus cérébral* d'un des esprits les plus vigoureux et les plus merveilleusement originaux qu'ait enfantés le XIXe siècle.

J'ai intitulé: *Carnet de Dickens* les extraits d'un manuscrit original trouvé parmi les papiers du grand écrivain anglais et contenant ses notes, ses suggestions pour des romans ou nouvelles projetés, ses observations et ses descriptions de caractères imaginaires et réels. Ce manuscrit, commencé en 1855, va jusqu'en 1866. Les notes dont il se compose se rapportent presque entièrement à l'art où Dickens excellait. Ce sont, ou des observations personnelles, ou des coups de crayon, parfois même toute une esquisse qui doivent trouver place dans l'œuvre en train ou dans l'œuvre projetée. Les lecteurs familiers du profond humouriste reconnaîtront au cours de ce travail certaines ébauches de personnages qui, parachevés dans ses livres, s'y révèlent avec une intensité de vie si extraordinaire. Pour les artistes, pour les gens voués au dur mais attrayant métier des lettres, ce carnet présente un attrait plus puissant encore: par ses suggestions pour des œuvres dont beaucoup, hélas! n'ont jamais été écrites, par ses peintures vives et vigoureuses des vices et des vertus, il leur révélera, pour ainsi dire, les pensées de prime-saut qui ont produit quelques chefs-d'œuvre, ou d'où tant de chefs-d'œuvre seraient sortis si la Faucheuse n'eût arrêté ce vaillant laboureur au milieu de son sillon.

Le style de ces notes est abrupt, plein d'abréviations, obscur parfois. Ce sont les jalons placés par l'ingénieur avant le tracé d'une route. Mais la forme est toujours originale, humouristique, étincelante et vive comme l'éclair; elle caractérise absolument Dickens, non seulement l'artiste, mais l'homme privé. Très souvent il parle à la première personne, comme pour s'incarner plus intimement dans l'individualité qu'il veut décrire. Tout cela constituait autant de sérieux obstacles pour le traducteur; mais, dans la solitude des longs hivers bretons, j'ai tant vécu avec Dickens, je l'ai tant aimé, je me suis si bien pénétré de son œuvre, il m'a été donner de passer tant d'heures charmantes dans l'intimité de sa correspondance que, peu à peu, je suis entré en lui, ma pensée a suivi le sillon tracé par la sienne, ses expressions les plus obscures me sont devenues claires, et là où le mot exact m'a laissé des doutes, l'intuition sympathique m'a révélé le sentiment. Aussi, ai-je quelque espérance d'avoir conservé à ces extraits un peu de la forme incisive, rapide, humouristique, qui, dans l'original, leur donne tant de saveur.

Un dernier mot, pour éviter les reproches de certains lecteurs pointilleux. Le manuscrit d'où sont tirées ces notes, *complètement inédites*, en France du moins, appartient à M. John Forster, qui, du vivant de

Digitized by Google

Dickens, fut son confident le plus intime et devint, après sa mort, son exécuteur testamentaire.

Chaque fois qu'une de ces notes se rapporte à un personnage ou à un épisode d'un roman paru, j'indique le nom du personnage ou de l'épisode. Ce sont les seuls commentaires que je me sois permis.

I

Notre maison. — Il faut qu'elle soit dans un quartier à la mode ; il nous faut un voisinage aristocratique! — Ah! voici notre affaire!... quelque chose de vraiment distingué! Une série de petites cellules obscures, une maison juste assez grande pour contenir une odeur épouvantable! Mais il y a un *duc* à côté!... Pas d'air, pas de lumière!... Mais pour voisin un *duc!* une atmosphère distillée par des écuries..., mais, pensez donc, une vraie duchesse, un vrai duc, tout à côté!... (*Origine de la Tribu des parvenus dans la Petite Dorrit.*)

II

Je suis une pauvre femme infirme : dans mon lit, dans ma chambre, toujours seule, depuis vingt, depuis vingt-cinq... Ah! depuis tant d'années! Je me figure que tout est encore comme autrefois... tout, les rues, les objets, le petit garçon avec lequel je me battais étant petite fille. Tout à coup, un événement inattendu me sort, m'emmène au milieu de la vie vivante. — Étrangeté de mes sensations! (*A servi peut-être au portrait de Mme Clenman dans la Petite Dorrit.*)

III

Monotonie d'une vie. — Le passeur d'une rivière non loin de la mer. Toujours là depuis son enfance ; il vit, il est jeune, il vieillit, il est heureux, il est malheureux, il change, il meurt... Pendant six heures la marée monte, elle descend pendant six heures : le bac passe de droite à gauche, il repasse de gauche à droite ; et le flot, battant la proue, chante éternellement le même air. (*Origine du gardien de l'Écluse dans Notre ami commun.*)

IV

Le monsieur à la large raie droite au milieu de la tête, agaçante comme une allée sablée entre deux gazons. Il vous présente toujours son allée : « Par ici, s'il vous plaît! Ni à droite ni à gauche, dans l'allée! Au milieu de l'allée, je vous en conjure!! Par sur les plates-bandes, je vous en supplie... l'allée, suivez l'allée!!! »

Digitized by Google

V

Je prends parti pour mes amis, non pas parce que je les aime, mais parce que je les appelle *mes* amis : ils sont connus de moi, ils ont été mis en circulation par moi, ils ont un brevet de moi; par conséquent, quand on les attaque, c'est comme si l'on m'attaquait moi-même. (*Caractère de Podsnap dans Notre ami commun.*)

VI

Un homme et sa femme, ou fille, ou mère... n'importe! — L'homme un réprouvé, un ruffian... la femme bonne, douce, instinctivement pieuse. Lui ne croit à rien et se moque de tout. Cependant un soupçon le hante... Il soupçonne sa compagne de prier *contre* lui, d'empêcher, par ses prières, la réussite des plans criminels qu'il conçoit: cette idée le tourmente; il en parle sans cesse : « S'il faut qu'elle prie, que ne prie-t-elle pour que je réussisse! Elle est ma ruine, j'en suis sûr! et elle appelle ça le *devoir!* Joli devoir, qui consiste à prier contre son plus proche parent! » (*Origine de Lizzie Hexham et de son père dans Notre ami commun.*)

VII

Début de roman. — Dans une maison de campagne : les nombreux invités prennent congé. Sourires des partants; sourires des maîtres de la maison. Différence des sourires. Catégories des sourires. La famille est enfin seule. Plus de sourires. Les invités sont passés au crible. Introduire ainsi les principaux personnages du roman.

VIII

Début. — Une maison brusquement quittée par ses maîtres, ruinés subitement. Les vieux meubles sont là, témoins familiers de toutes leurs joies et de toutes leurs douleurs. Dans l'office, sous chaque sonnette, des inscriptions : « Chambre de M. John », « Chambre de miss Caroline ». De vastes jardins bien tenus pour attirer les locataires, mais, dans les larges allées, pas une robe flottante : un paysage sans personnages. La salle de billard, la table couverte d'un drap, comme un cadavre; grandes écuries sans chevaux, grandes remises sans voitures, grands escaliers sonores et vides. Le tout éclairé par un jour d'hiver brillant, froid, indifférent, cruel comme la vie!

IX

Pour le commencement d'une nouvelle. — Établir brusquement, au moyen d'un message électrique, des liens suprêmes d'intérêt entre deux

Digitized by Google

familles violemment opposées comme race, comme caractère, comme mœurs; que résultera-t-il du choc de ces deux contraires?... Débuter par décrire le message; devenir soi-même le message... Le montrer traversant l'espace, passant au-dessus des continents et sous la profondeur des mers, — envoyé de la Destinée! (Dickens a ajouté en marge : *Cette description, si elle était bien faite, serait belle.*)

X

Sujet pour une nouvelle. — Un certain officier de fortune fit la cour à la fille d'un avare supposé et lui persuada d'administrer un poison lent à son père malade, qu'elle soignait. Le père découvrit le crime de sa fille, la confessa, lui pardonna et dit : « Sois patiente, mon enfant, même si je guéris, je n'ai plus longtemps à vivre, et alors tu auras toute ma fortune... » Elle se repentit peu et, dominée par la même influence, renouvela son forfait parricide. Le père s'en aperçut, mais, cette fois se tut, et mourut sans rien dire, avec un sourire sardonique sur les lèvres. Entre le premier et le second attentat, il avait placé toute sa fortune en viager. Les meurtriers, furieux d'un crime qui ne leur rapportait rien, s'accusèrent mutuellement. Ils furent jugés, il y a quelques années, à Old Bailey et condamnés tous deux à être pendus.

XI

Un père marié jeune à une femme déplaisante admire, en toute innocence, la jeune femme de son fils : elle réalise pour lui l'idéal féminin. Le fils, au contraire, la dédaigne, la méprise, ne rend justice à aucune de ses qualités. Le père veille sur sa bru, la protège, travaille pour elle, souffre pour elle : il est continuellement partagé entre son affection pour son fils et son ressentiment contre le mari de la femme qu'il vénère.

XII

J'ai été élevé par ma mère, pauvre et triste ; je crois mon père mort. Un jour, j'apprends que mon père, c'est le monsieur qui vit là-haut, dans le grand château; c'est le joli monsieur qui a une si jolie femme, une si jolie petite fille, un si joli chien, et que je rencontre tous les jours à la promenade et, tous les dimanches, au banc d'honneur à l'église.

XIII

Une jeune fille rompt avec son fiancé qui a manqué à l'honneur. Mais, en secret, elle l'aime toujours : à cause de cet amour unique, elle reste vieille fille. Elle s'occupe sans cesse de lui et ne le revoit jamais.

Digitized by Google

Enfin, dans sa dernière maladie, apprenant qu'il est seul, pauvre, grabataire, elle vient à lui, le soigne avec tendresse et lui ferme les yeux.

XIV

Marchandes de diamants, juives aux yeux éblouissants : vendez vos joyaux ! — les pierres et les yeux !

XV

Une femme sentimentale et sèche rencontre un brave homme rubicond, comique et sans dessein. — « Lui ! s'écrie-t-elle, lui, mon destin ! » — « Son destin ? Moi ? Dieu bénisse mon âme, une sueur froide m'inonde rien que d'y penser ! — Moi, votre destin, vous vous trompez, madame, non, sur l'honneur j'en suis incapable ! » Mais elle persiste : « Vous êtes mon destin, rien ne peut l'empêcher ; mon destin doit s'accomplir ; allons, mon destin, venez à l'autel ! »

XVI

La complimenteuse enthousiaste et banale (salon littéraire) : « Je n'ai pas besoin d'ajouter, monsieur, quand je parle à un homme comme vous, à un homme d'un génie aussi transcendant, d'une expérience aussi universelle, à vous qui... » Ici madame s'interrompt et — comme elle est myope — elle vous dévisage à travers son lorgnon pour savoir à qui elle parle.

XVII

Une fille perdue qui ne veut pas devenir la maîtresse de tel jeune homme : « Oh ! qu'il y ait sur cette terre au moins un homme qui, me désirant, ne soit pas gratifié dans son désir ! Qu'il en existe un seul qui ne me voie pas dans ma dégradation ! » — Et cet homme auquel elle résiste est le seul qu'elle aime.

XVIII

Pauvre gentille petite nouvelle mariée, à la figure rose et blanche de joli bébé étonné... sa robe de cérémonie et sa nouvelle dignité la rendent toute chose : elle est contente et elle a envie de sangloter : elle nous parle avec un cœur très gros, de papa, de maman, de ses sœurs et du vieux logis qu'elle n'avait jamais quitté et où elle n'habitera plus jamais.

XIX

Quand les auteurs dramatiques français ou italiens se mêlent d'esquisser des types anglais, ils se livrent aux opérations les plus fantasma-

Digitized by Google

goriques! — Dans une pièce du Gymnase de Paris où un premier ministre de la reine se ruine en spéculant malheureusement sur des obligations de chemins de fer (!), on voit un domestique très anglais qui répond au nom encore plus anglais de Tom Bob (!!)

Il est évident que ce digne serviteur a reçu de son parrain le prénom de Tom et qu'il est le fils d'un M. Bob et d'une Mme Bob. — Je me souviens d'avoir vu sur le grand théâtre de Gênes une adaptation d'un drame absurde de Dumas dont le titre est *Kean*. Au lever du rideau on découvrait ce grand tragédien étendu, ivre-mort, dans un fauteuil, vêtu d'une blouse bleue retenue par un ceinturon en cuir à boucle gigantesque : ce malheureux avait sur la tête un chapeau rouge, haut de trois pieds, en forme de pain de sucre ; il tenait à la main une bouteille à champagne avec l'inscription *rhum* écrite en énormes caractères et tournée vers le public : vingt fioles de cette même liqueur populaire dont les Anglais font, paraît-il, une effroyable consommation, jonchaient le parquet : enfin tous les compagnons de Kean étaient ornés d'une barbe et d'un glaive.

XX

Sur ces extrordinaires théâtres de France et d'Italie nos femmes portent toutes des voiles verts et, presque toutes, des cabas écarlates affectant la forme de cœurs monstrueux : quant à nous, représentants du sexe fort, on nous gratifie généralement d'un ventre à la Falstaff, d'un col inflexible et gigantesque, d'accroche-cœur et de pantalons en nankin jaune. Il y a là, pour moi, un mystère impénétré, car les auteurs de ces drames et de ces comédies, coudoient fréquentent quotidiennement des Anglais et des Anglaises pétris, à coup sûr, de vices, de vertus, de ridicules et de qualités, mais qui, du moins, ne ressemblent en rien aux personnages enfantés par l'imagination de ces écrivains.

XXI

Le vieil enfant — né de vieux parents — s'aperçoit que les parents des autres enfants sont jeunes — se figure qu'être vieux est une qualité distinctive de sa famille : prend des airs vieillots en conséquence.

XXII

Dans une certaine tribu de l'Afrique, lorsqu'une femme perd son enfant elle s'attache sur le front une petite image en bois, représentant un enfant, et lui offre chaque jour la nourriture, avant de manger elle-même.

Digitized by Google

XXIII

Un imposteur pauvre épouse une femme pour son argent : la femme l'épouse également pour son argent. Après le mariage la vérité éclate : « Des scènes, des récriminations ? A quoi bon ? Dignes de nous entendre, unissons-nous pour exploiter les imbéciles (*Origine du ménage Lamlle dans Notre ami commun.*)

XXIV

Je note ici (comme pouvant servir à une œuvre) les faits suivants qui m'ont été racontés par Bulwer. Ils prouvent une fois de plus que la réalité est souvent plus étrange que la fiction : il y a environ trois ans B. était venu s'installer dans les environs de Rochester pour prendre quelques esquisses : un jour qu'il travaillait dans la campagne, une voiture découverte, dans laquelle étaient assis un monsieur et une dame, s'arrêta devant lui. Le lendemain il revint au même endroit : — même voiture, mêmes personnages : le monsieur mit pied à terre et entra en conversation avec Bulwer : « Aimait les artistes — locataire grand château, là-bas, parmi les arbres — sorti d'Oxford — propriétaire dans Devonshire — n'y demeurait pas, pour raisons domestiques — serait très heureux de recevoir M. l'artiste à dîner demain. »

Mon ami accepta, trouva dans le château une magnifique bibliothèque : — « A votre disposition, dit le châtelain, auquel Bulwer avait découvert son nom et sa profession d'homme de lettres. — Restez avec nous — vous écrirez ici dessinerez ici — personne n'y vient. » Bulwer resta pendant *six mois :* Madame était la maîtresse de monsieur — une créature de vingt-cinq ans, adorablement jolie, qui se tuait en buvant. Monsieur était un de ces ivrognes qui ne semblent jamais ivres. C'était un homme profondément dépravé et vicieux, d'une érudition étonnante, connaissant toutes les langues du globe et théologien consommé. Deux autres visiteurs complètement fous, demeuraient dans le château ; l'un d'eux, bien connu à Paris, portait toujours dans la poche de sa redingote un bas de femme en soie rouge contenant une brosse à dents et une quantité considérable de louis d'or ; — l'autre — camarade de collège du châtelain — était complètement ruiné : il buvait toujours, toujours ! Il se relevait toutes les nuits, descendait dans la salle à manger et vidait toutes les carafes. Bulwer restait là, retenu, comme il me l'a dit, par une sorte de fascination diabolique, voulant voir quelle serait la fin d'un tel établissement. — Jamais de thé ni de café. Bière, champagne, brandy ! — Déjeuner : Gigot de mouton, bière, champagne, brandy ! — Lunch : Épaule de mouton, bière, champagne, brandy ! Dîner : tous les plats possibles (le revenu de monsieur étant de 175,000 francs), bière, champagne, brandy !

Digitized by Google

Monsieur avait épousé une femme de son pays, il était séparé d'elle, mais il en avait une fille. La mère, en haine de son mari, avait inculqué à l'enfant tous les vices les plus repoussants. Elle avait à cette époque treize ans et venait voir son père tous les mois : elle avait la conversation la plus grossière et était ivre du matin au soir. Elle et madame couraient la campagne en voiture découverte et tombaient continuellement dans les fossés : enfin madame, à force de boire, ne put bientôt plus quitter sa chaise longue. Le mal fit des progrès effrayants : elle délirait, avait des visions, voyait, sans cesse, une hideuse vieille chez laquelle elle logeait autrefois et criait à toute heure qu'elle voulait manger le cœur d'un certain gentleman inconnu. Bref elle mourut sur un sopha, dans d'atroces convulsions. Après l'enterrement tout le monde quitta le château. Quelques mois plus tard Bulwer rencontra l'homme au bas de soie qui lui dit que monsieur était mort de chagrin, son ami du delirium tremens et que la fille héritait de toute la fortune. Bulwer m'a affirmé que tout ceci était absolument authentique et les recherches que j'ai faites moi-même m'ont prouvé qu'il n'avait rien exagéré.

XXV

Tableau du marché aux cochons, à Boulogne-sur-Mer.

Personnages :

1. Une jeune et jolie paysanne, jupes courtes, bas bleus, bien tirés — assise sur son âne entre deux paniers qui contiennent chacun un cochon.

2. Un vieux fermier, en blouse, armé d'un fouet énorme, conduisant un « *four in hand* » de cochons qui se précipitent, tête baissée, dans toutes les boutiques.

3. Une charrette contenant un cochon immense, attaché par la tête et par les quatre pattes et qui par ses horribles grognements jette la terreur dans l'âme des six cent cinquante jeunes cochons présents sur le marché.

4. Le collecteur d'octroi, le chef orné d'un gigantesque képi : à travers ses jambes écartées un flot de petits cochons se glisse incessamment, échappant ainsi à la taxe.

5. Moi stupéfait à l'aspect mélancolique et résigné d'un rond de vénérables cochons attachés par une jambe à des pieux fichés en terre.

6. John Edmund Reade, poète anglais m'exprimant son admiration éternelle, inconscient de l'approche d'un joyeux cochon, récemment échappé à sa prison mouvante.

7. Prêtres, paysans, soldats.

Digitized by Google

C'est sur cette peinture si vive et si originale d'un coin de vie française que je veux terminer ces emprunts aux papiers posthumes de Charles Dickens. — En finissant je ne puis m'empêcher d'exprimer un regret : ce grand humouriste, ce profond observateur, cet artiste consciencieux, cette âme d'élite est peu ou mal connue dans notre pays : à part un petit noyau d'admirateurs pour lesquels l'idiome anglais n'a plus de mystères, tout le monde ignore l'œuvre complète de Dickens : et, cependant, il y a, dans ces trente ou quarante volumes, — pour ne parler point de l'esprit, de l'originalité, de l'imagination — il y a, dis-je, une peinture aussi entière, aussi fidèle, aussi impitoyable de la société anglaise, que la peinture de la société française dans l'immortelle *Comédie Humaine :* il y a plus encore, ce qui n'existe pas dans Balzac : un but constant vers le bien et le beau, vers l'amélioration du sort des classes pauvres, un chaste respect, sans hypocrisie, pour la morale et pour les scrupules du lecteur. L'œuvre de Dickens peut être mise dans les mains de tous et de toutes : il n'est pas un roman de lui, pas une nouvelle, pas une esquisse, qui n'élève notre âme vers ce qui est beau et grand, qui n'essaye d'éveiller en nous la tendresse et la pitié pour ce qui est faible et méchant, pour ceux qui pèchent et pour ceux qui souffrent. Mieux que quiconque — en dépit de Zola — il a prouvé que l'on pouvait être réaliste dans ses peintures et idéaliste dans sa doctrine, que l'on pouvait montrer, dans la créature humaine la plus abjecte, la marque divine qui prouve son origine !

Pourquoi donc, doué de qualités aussi admirables, Dickens est-il si mal apprécié chez nous ? Osons le dire : c'est que l'ensemble de son œuvre n'a jamais été présenté au public liseur comme elle devrait l'être : les traductions entreprises par la maison Hachette sont certes très consciencieuses : tout y est, excepté Dickens ! — Les traducteurs en s'attachant à la lettre, en s'acharnant sur le texte, n'ont oublié que le principal : *l'esprit*. Ils ont mis un manteau de plomb tellement lourd à ce génie alerte, vigoureux, primesautier, exubérant et étincelant, que le lecteur, au bout de la centième page, laisse tomber le livre et s'endort d'ennui.

Le mot d'ennui accouplé au nom de Dickens, roi du rire et des larmes, quelle anomalie étrange !

Quand donc une de ces admirables maisons d'édition qui sont l'honneur de notre typographie française entreprendra-t-elle pour l'œuvre de Charles Dickens ce que la maison Firmin-Didot a entrepris avec un si éclatant succès pour l'œuvre de Walter Scott ?

R. du Pontavice de Heussey.

Rennes, juillet 1887.

Digitized by Google

NOV 15 1887
LIBRARY.

AR Dr. 82

1887

8e ANNÉE

DIXIÈME LIVRAISON

10 OCTOBRE

N° 94

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS

MAISON QUANTIN

COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR, Administrateur-Gérant | Octave UZANNE, Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 OCTOBRE 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — PIERRE-ANTONIN MOTTEUX, par FERNAND DRUJON.

II. — LA TRAGÉDIE FRANÇAISE AVANT CORNEILLE, par VICTOR FOURNEL.

III. — LES RELIGIEUSES BIBLIOPHILES : ÉLISABETH DE RICHELIEU, par ÉMILE MAHÉ.

IV. — CHRONIQUE : UNE LETTRE INÉDITE DE BOILEAU.

Illustrations hors texte : 1° INTÉRIEUR DE CUISINE (planche extraite du *Dictionnaire de l'Ameublement*, de H. HAVARD) ; 2° RELIURE AUX ARMES D'ÉLISABETH DE RICHELIEU.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

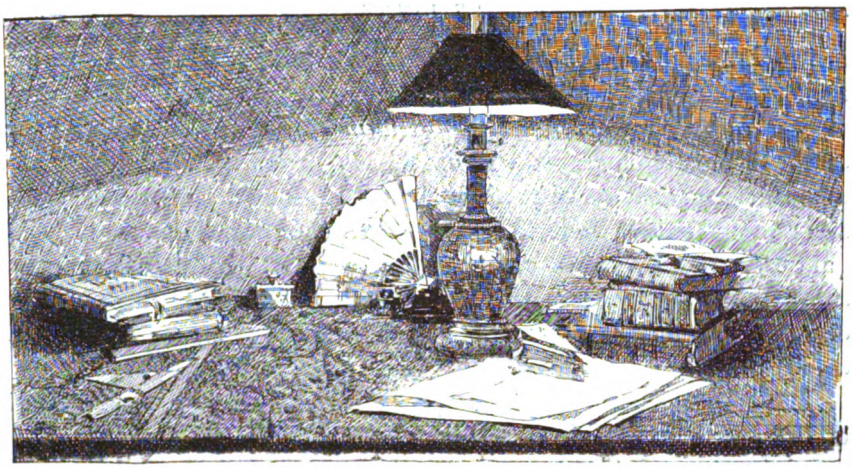
Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
NOV 15 1887
LIBRARY.



PIERRE-ANTOINE MOTTEUX

A biographie des auteurs forme une branche de l'histoire littéraire au moins aussi importante que la bibliographie proprement dite; elle comprend des catégories très diverses et admet de nombreuses spécialités : indépendamment des grands recueils généraux que de consciencieux érudits s'efforcent de tenir au courant autant que possible, il existe une multitude de biographies spéciales, dont la liste déjà longue n'est pourtant pas près d'être close encore. C'est ainsi que nous possédons des travaux particuliers sur la biographie des hommes d'État ou de guerre, des prêtres, des magistrats, des souverains, des femmes, des fous, des aveugles, des sourds-muets, des célibataires, des bâtards et de maintes autres classes d'individus qui se sont signalés, à un titre quelconque, dans la littérature ou dans les sciences. Toutes ces monographies biographiques, dont quelques-unes présentent un caractère d'excentricité incontestable, n'ont point épuisé la matière et il reste encore à traiter plus d'un sujet; il en est un notamment, qui, du moins à notre connaissance, n'a pas été étudié jusqu'à ce jour : c'est la « biographie des auteurs qui

Digitized by Google

ont composé des ouvrages dans une langue autre que leur idiome maternel ». Nous ne voulons parler ici, bien entendu, que des langues vivantes, et non du grec, ni surtout du *latin* qui, jusqu'au siècle dernier et même dans le nôtre, est demeuré la langue universelle, commune à tous les savants. Ne serait-ce point cependant une étude curieuse et vraiment intéressante à faire, que de grouper avec ordre tous ces écrivains qui se sont rendus assez maîtres d'une langue qu'ils n'avaient point apprise au berceau, pour s'en servir et y exprimer leurs idées, avec autant de clarté et même d'élégance que s'ils n'en avaient jamais appris d'autre?

Le courageux érudit qui entreprendra de combler cette lacune de la bibliographie littéraire s'imposera à coup sûr un travail bien rude et des recherches considérables : il pourra pourtant trouver quelques secours dans certaines études partielles. Bientôt, si nous sommes bien informé, un des collaborateurs de cette Revue, le laborieux et patient M. H. S. Ashbee, doit nous donner le fruit de ses recherches sur « les Anglais qui ont écrit en français ». Nous ne doutons pas que son exemple ne soit promptement suivi dans d'autres pays et nous désirons vivement qu'un travail analogue soit entrepris dans le nôtre. Toutefois, il semble de prime abord que les Français ne se trouveront pas en majorité dans la future biographie qui nous occupe. Notre langue, en effet, est beaucoup plus étudiée chez les nations voisines que nous n'apprenons nous-mêmes les langues étrangères, et nous les possédons rarement assez bien pour être tentés de nous en servir autrement que dans de simples correspondances. Nous avons cependant sous les yeux un auteur qui fait remarquablement exception à ce que nous venons de dire : c'est un Français, Normand d'origine, nommé Pierre-Antoine Motteux, qui, en moins de six années, sut assez complètement s'assimiler la langue anglaise pour devenir l'un des plus féconds, sinon l'un des plus corrects écrivains du théâtre britannique.

C'est ce transfuge de notre littérature que nous allons étudier d'après un excellent travail que M. *Henri Van Laun* a publié dans ces derniers temps à Londres sous le titre suivant :

A Short History of the late Mr Peter Anthony Motteux a Native of France whilom. Dramatist China Merchant and Auctioneer who departed this life on the 18th of February 1718 (old style) being then precisely fifty-eight years old by Henri van Laun. — Privately Printed. S. l. n. d. — (Londres. J.-C. Nimmo and Bain. — In-8° de 43 pages. — Tirage à petit nombre sur beau papier vergé [1].)

1. Cette brochure est un tirage à part de la notice mise par MM. J.-C. Nimmo et Bain en tête de leur réimpression de la traduction de *Don Quichotte*, par Motteux. Cette magnifique édition est illustrée de seize belles compositions à l'eau-forte, spécialement dessinées par M. R. de Los Rios, artiste fort apprécié des amateurs français.

Digitized by Google

Il ne saurait être question de traduire *in extenso* cet intéressant essai qui paraîtrait un peu long, surtout à des lecteurs français. Nous nous bornerons à l'analyser, mais en le suivant pas à pas, car on ne saurait avoir un meilleur guide, pour la biographie de Motteux, que ce petit travail, fruit de longues recherches et rempli de faits soigneusement vérifiés par son consciencieux auteur.

Pierre-Antoine Motteux naquit à Rouen, le 18 février 1660; on n'a pas de détails sur son enfance et sur sa première jeunesse; on sait seulement qu'il était fils d'un simple marchand, Antoine *le* Motteux, dont les enfants passèrent en Angleterre, en 1685, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Arrivé à Londres, le jeune Pierre-Antoine vécut, pendant quelques années, chez un de ses parents, qui était aussi son parrain, le sieur Paul Dominique, l'un des gros marchands de la Cité. Plus tard, notre auteur fut lui-même à la tête d'un grand magasin de marchandises des Indes, dans Leadenhall Street; c'est bien à tort que Walter Scott, dans son édition des œuvres de J. Dryden, prétend qu'il fut libraire; cette allégation n'est confirmée nulle part. Il occupa aussi un emploi assez important à la Grande Poste; il était, assure-t-on, chargé du bureau de la correspondance étrangère, place que sa connaissance des langues vivantes le mettait à même de remplir fort convenablement. Quand nous aurons ajouté qu'il s'occupa aussi de ventes aux enchères, soit comme expert, soit comme *auctioneer,* nous aurons dit à peu près tout ce que l'on sait de la vie privée de Motteux. Nous aurons, du reste, à reparler plus loin de sa fortune et de sa famille.

Il fallait que notre auteur fût doué de dispositions peu communes et qu'il eût beaucoup travaillé pour se familiariser aussi promptement qu'il le fit avec la langue de sa patrie d'adoption. Dès 1691, en effet, c'est-à-dire à peine six années après son expatriation, il fut en état de publier un recueil mensuel, espèce de miscellanées, intitulé *The Gentleman's Journal,* dont le numéro un parut le 1er janvier de cette même année. Ce recueil de mélanges, qui fut continué pendant trois ans, se composait de petits romans, d'histoire, de philosophie, de poésie, de musique, de traductions, etc., etc., le tout rédigé en formes de *Lettres à un gentilhomme de campagne.* Motteux dédia son premier volume au comte de Devonshire : « Vous unissez si naturellement, lui dit-il, la noblesse à l'affabilité, les plus hautes capacités à la plus délicate courtoisie, que vous devez être considéré comme un parfait modèle, même pour les gens les plus accomplis, et comme le meilleur des protecteurs par les plus humbles écrivains. » Notons, en passant, que Motteux sut toujours placer ses productions sous d'utiles patronages et qu'il n'épargna pas les louanges outrés à ses protecteurs; ce n'est certes pas là un des plus beaux côtés de son caractère.

Pour en revenir au *Gentleman's Journal,* le premier volume est bien

Digitized by Google

composé; il contient bon nombre de vers de Nahum Tate, Prior, Ch. Dryden, sir Charles Seydley, Durfey, Th. Brown, Sergeant, John Dennis et de beaucoup d'autres poètes. Motteux lui-même y inséra plusieurs pièces de sa composition; il est vraiment étonnant qu'au bout de si peu d'années il ait pu écrire d'aussi jolis vers que ceux qu'il fit pour une dame en lui envoyant un bouquet pour le *May-day* (1er mai); cette jolie petite pièce ne se compose que de sept quatrains, dont voici le premier :

You that adorn'd the meadows where I rove,
And lost in sorrows linger out my days,
Go, beauteous flowors, go to the nymph I love,
Whilst banish'd here her faithful lover stays.

En tête de son second numéro, Motteux prévient le public qu'il n'insérera dans son journal « rien qui puisse blesser les personnes, offenser la religion ou manquer aux convenances », et il termine son avertissement par ce trait qui trouverait souvent encore son application aujourd'hui : « Toute personne qui voudrait nous faire une communication n'a qu'à nous écrire au café de l'Enfant-Noir, dans Ave-Maria Lane, *sans oublier de payer l'affranchissement.* » Chaque numéro comprenait de 26 à 36 pages, avec une ou plusieurs romances accompagnées de musique, et devait coûter un shilling. La deuxième année (428 pages) est dédiée à Charles Montague, l'un des lords de la Trésorerie; en tête on y remarque une vignette (une main tenant un bouquet), avec cette devise : *E pluribus unum.*

Ces deux premiers volumes sont en général bien faits et intéressants; il n'en est pas de même du troisième (258 pages seulement), beaucoup plus médiocre à tous égards.

En 1693, Motteux publia, à Londres, chez R. Bentley, une parodie en français de l'ode de Boileau sur la prise de Namur par Louis XIV, en 1692. Il est curieux d'en citer quelques fragments qui montrent que l'auteur n'avait pas encore oublié sa langue maternelle. C'est d'ailleurs d'une extrême platitude, dans la forme comme pour le fond. Le satirique Boileau accable de louanges le grand roi; Motteux, lui, ridiculise le roi de France et glorifie à outrance Guillaume d'Orange.

Bornons-nous aux spécimens suivants :

BOILEAU.	MOTTEUX.
Quelle douce et sainte ivresse	Grand druide, quelle ivresse
Aujourd'hui me fait la loi?	A ta muse fait la loi?
Chastes nymphes du Permesse,	Quel avorton du Permesse,
N'est-ce pas vous que je vois?	Quelle ode est-ce que je vois?
Accourez, troupe savante;	Cette montagne savante
Des sons que ma lyre enfante	De la souris qu'elle enfante
Ces arbres sont réjouis.	Va régaler nos coteaux;
Marquez-en bien la cadence;	Boileau marque la cadence;
Et vous, vents, faites silence:	Vieux Gaulois, faites silence,
Je vais parler de Louis.	Je vais parler en Despréaux.

Digitized by Google

BOILEAU.	MOTTEUX.
N'en doute point, c'est lui-même.	C'est Guillaume, c'est lui-même.
Tout brille en lui, tout est roi;	Tout brille en lui, tout est roi;
Dans Bruxelles, Nassau blême,	Dans Versailles Louis blême.
Commence à trembler pour toi.	Commence à trembler pour toi.
(Namur.)	
En vain il voit le Batave,	Il craint de voir le Batave,
Désormais docile esclave,	Au Français, docile esclave,
Rangé sous ses étendards.	Arracher les étendards;
En vain au lion belgique	Il craint le lion belgique,
Il voit l'aigle germanique	Il craint l'aigle germanique,
Uni sous les léopards.	Mais surtout les léopards.

Assurément Motteux n'était pas payé pour aimer beaucoup l'auteur de la révocation de l'édit de Nantes; mais il eût pu s'épargner, en cette circonstance, de bien mauvais vers que personne ne lui demandait, et une plus mauvaise action, qui malheureusement ne fut pas son unique faute en ce genre. De quelque injustice qu'un homme ait à se plaindre, il se rend à jamais méprisable quand il renie et insulte sa patrie.

En 1794, Motteux édita la traduction anglaise de *Rabelais*, par sir Thomas Urquhart. Ce fut lui qui écrivit entièrement l'introduction, qui est devenue quasi classique en Angleterre et dont on fait cas même en France. Nahum Tate, Pittis, Oldys, Drake, composèrent des vers en l'honneur de Rabelais; Motteux lui-même mit à la suite de sa préface une pièce de son cru, qui ne manque vraiment pas d'un certain parfum pantagruélique. Suivant son habitude, d'ailleurs, il eut bien soin de placer son ouvrage sous la protection d'un personnage puissant, lord Russell, créé plus tard comte d'Orford.

A la même époque il fit paraître sa traduction de l'*État présent du Maroc*, publié en français par P. de Saint-Olon, alors ambassadeur de France dans ce pays.

A l'occasion de la mort de la reine Marie, fille de Jacques II et femme de Guillaume III, décédé le 28 décembre 1694, Motteux se hâta de composer un poème de circonstance intitulé *Maria*. Cette pièce, chef-d'œuvre de platitude et de mauvais goût, dépasse de beaucoup sa parodie de l'ode de Boileau. Ses flatteries ne sont pas moins basses que celles qui furent si longtemps prodiguées à Louis XIV, et le taciturne roi d'Angleterre dut sans doute sourire de pitié, s'il lut jamais les vers où Motteux le traitait de « divin Guillaume » et célébrait sa « divine intrépidité ».

La même année, Motteux, qui cultivait également la poésie épigrammatique, écrivit quelques vers, en collaboration avec Nahum Tate, Richardson et d'autres littérateurs, pour tourner en ridicule l'*Athenian Society*, fondée en 1690 par l'auteur-libraire *John Dunton*.

Depuis cinq années que Motteux s'était fait connaître comme auteur, traducteur et éditeur, il n'avait point encore abordé la scène; c'est en 1696 qu'il se risqua, pour la première fois, à affronter le théâtre qui,

Digitized by Google

plus que ses autres productions, devait lui donner, sinon la gloire, du moins quelque réputation. Outre des prologues, épilogues et autres accessoires des pièces anglaises, il n'a pas composé moins de dix-sept ouvrages dramatiques, dont quelques-uns obtinrent vraiment du succès. A notre grand regret, il nous faut ici abréger beaucoup l'excellent travail de M. Henri Van Laun : le défaut d'espace ne nous permet pas de tout reproduire et bien des détails, précieux pour les lecteurs anglais, sont d'une moindre importance pour nous autres Français. Pour ne rien omettre d'utile cependant, nous allons citer toutes ces pièces, dans leur ordre de production, en résumant, à chaque article, les indications vraiment nécessaires, qu'on ne saurait se dispenser de donner, sous peine d'être incomplet.

1° *Love's a Jest;* comédie en cinq actes (in-4°), représentée, en 1696 au théâtre de Lincoln's Inn Fields.

Cette pièce, dédiée au lord Charles Clifford, de Lanesborough, en termes assez bas suivant l'usage d'alors, fut publiée avec une longue préface où l'auteur constatait son succès, en remerciant le public anglais de sa bienveillance envers un étranger. Il déclarait qu'il aurait bien fait quelques emprunts aux auteurs de son pays; mais Molière et les autres dramaturges ayant été déjà fort exploités, il n'y avait plus rien trouvé à prendre. Aussi a-t-il préféré s'adresser aux Italiens et leur emprunter deux ou trois scènes. Motteux émet ensuite cette opinion, qui contredit ce qui précède et qui semble au moins fort surprenante de la part d'un Français d'origine, c'est que si les auteurs anglais ont fait des emprunts aux nôtres, c'est moins par pauvreté d'imagination que par paresse, « car, dit-il avec Thomas Shadwell, notre bon naturel national (anglais) prend tout le clinquant français pour bon argent comptant, toutes les sottises françaises pour du véritable esprit ». Cette appréciation de Motteux est aussi mal fondée que ces vers de son épilogue, adressés aux « généreux Bretons », et dans lesquels il sollicite les applaudissements des dames « parce qu'il a constamment épargné leur pudeur ». Or, comme le fait très bien remarquer M. H. Van Laun, la pièce est fort libre et contient notamment deux chansons on ne peut plus licencieuses. L'intrigue de la comédie est assez plaisante, burlesque parfois; un des personnages se déguise en femme de chambre pour avoir accès près d'une jeune fille; on peut imaginer d'ici à quel libertinage a dû se livrer l'auteur sur une pareille donnée.

2° *The Loves of Mars and Venus,* pièce en trois actes et en musique, dédiée au colonel Codrington, 1696 (in-4°). Par une de ces singularités qu'on ne rencontre guère que dans le théâtre anglais, cette pièce fut représentée avec la comédie de Ravenscroft intitulée : ***Anatomist, or the Shaw Doctor,*** mais de telle façon qu'après chaque acte de l'***Anatomist,*** on jouait un acte des *Amours de Mars et de Vénus.* Motteux trouva le

Digitized by Google

moyen d'y chanter cent fois les louanges de Guillaume III, qu'il ne manque pas de comparer au dieu de la guerre. Il y avait peu d'inconvénients, d'ailleurs, à entremêler les actes de Motteux avec ceux de la comédie de Ravenscroft; les *Amours de Mars et de Vénus* étant une de ces compositions dramatiques fort usitées sur la scène anglaise, jusqu'en 1720, et désignées, de l'autre côté de la Manche, sous le nom de *Masques*. Nous n'avons rien de comparable en France à ces sortes de compositions, que M. Castil-Blaze définit ainsi dans son excellente *Histoire du Théâtre et de l'Opéra* (t. IV, p. 110) : *Masque*, ancienne représentation théâtrale, genre de spectacle d'une pompe extraordinaire et bizarre; ensemble de musique, danses, constructions improvisées, peintures, festins, scènes parlées ou mimées entre des personnages allégoriques accoutrés avec un luxe prodigieux. » Ce mot : *Masque*, que notre mot : *mascarade* ne rendrait que très imparfaitement, désigne donc quelque chose qui n'est ni le ballet, ni la féerie, ni le divertissement de notre théâtre, mais qui est à la fois moins et plus que tout cela. Qu'on nous pardonne cette digression nécessaire pour donner une idée approximative d'un genre théâtral aussi commun en Angleterre qu'inconnu chez nous.

3° *The Novelty, or Every Act a Play*, pièce représentée également à Lincoln's Inn Fields, 1697 (in-4°), n'est pas moins bizarre que la précédente ; elle participe à divers genres et est due à plusieurs auteurs. Ainsi, le premier acte est une courte pastorale intitulée : *Thyrsis*, et écrite par *Oldmixon ;* le second acte est une comédie imitée du français et a pour titre : *All without Money ;* le troisième, *Hercules*, est un *masque* des plus médiocres ; le quatrième, *The Unfortunate couple*, est une tragédie écrite par *Filmer* et imitée de la tragédie du même auteur : *The Unnatural Brother ;* enfin, le cinquième acte, *The Natural Magic*, est une farce dans le goût italien. Cette étrange production fut *arrangée* par *Ravenscroft* et Motteux qui en écrivit la plus grande partie et composa sûrement le prologue et l'épilogue.

4° *Europe's Revels*, intermède musical, 1697 (in-4°), fut composé à l'occasion de la paix de Ryswick, conclue au mois de septembre de cette même année. C'est une sorte de poème en l'honneur de Guillaume III et de l'Angleterre ; il fut débité en guise de prologue, au théâtre de Lincoln's Inn Fields.

5° *The Beauty in distress*, tragédie en cinq actes et en vers blancs, 1698 (in-4°). Cette pièce est mieux conçue que les autres; l'auteur, à l'imitation des Français, s'y est astreint à la règle des trois unités de temps, de lieu et d'action ; elle paraît avoir eu beaucoup de succès. Motteux la dédia à l'honorable Henry Heveningham, gentilhomme d'une ancienne famille de Norfolk ; il parle de son soin à observer la plus stricte moralité, ce qui ne cadre guère avec le ton de plusieurs de ses pièces, et il fait allusion à sa « triste fortune », ce qui indiquerait qu'il

Digitized by Google

n'était pas alors trop bien dans ses affaires. Cette conjecture est d'autant plus vraisemblable que, dans les *Poems on State Affairs* (London, 1703, t. II, p. 251), on trouve *A Dialogue between Motteux and Patron Heveningham*, satire dans laquelle notre auteur joue tout à fait le rôle d'un pauvre diable. Répétons que la plupart des dédicaces de Motteux sont toujours extrêmement humbles et sentent la mendicité.

6° *The Island Princess*, opéra, 1699 (in-4°), est tiré de la pièce du même nom composée par *Beaumont* et *Fletcher*. Cet opéra, dont la musique fut faite par *Purcell*, *Clarke* et *Leveridge*, fut joué à Drury Lane. On ne dit pas si Motteux et ses musiciens furent très applaudis.

7° *The Four Seasons*, intermède musical, 1699 (in-4°), fut ajouté par Motteux à l'opéra précédent. — Tout cela, suivant M. Van Laun, est au-dessous du médiocre et l'on peut à peine croire aujourd'hui qu'on ait présenté de pareilles pauvretés au public.

8° *Acis and Galatea*, masque, 1701 (in-8°), joué d'abord à Drury Lane, puis à Lincoln's Inn Fields, est tiré du treizième livre des *Métamorphoses* d'Ovide. Certaines scènes de cette pièce, dont la musique fut composée par *John Eccles*, sont plus que licencieuses.

9° *Britain's Happiness*, intermède musical, 1704 (in-4°), fut composé dans le but de servir de prologue à un opéra, qui ne fut peut-être jamais terminé, qui devait s'appeler : *The Loves of Europe*, et dont chaque acte devait représenter la manière de courtiser les dames, chez les diverses nations européennes.

10° *Arsinoë, queen of Cyprus*, opéra, 1705 (in-4°) ; quoique simplement traduit de l'italien, cet opéra semble avoir eu beaucoup de succès ; on le joua quinze fois de suite, ce qui était rare alors. — Quand on le reprit, deux ans après, il fut interprété par des chanteurs italiens et anglais, qui chantèrent leurs parties chacun dans sa propre langue !

11° *The Amorous Miser, or the Younger the Wiser*, comédie en trois actes, 1705 (in-4°), repose sur cette donnée assez commune : un vieil avare, Pedro, veut épouser une dame, dont son fils Frédéric est amoureux ; il stipule un dédit de 20,000 couronnes au cas où lui, Pedro, viendrait à rompre le contrat ; grâce au concours du valet Diego, qui éprouve singulièrement la patience de l'avare, on amène ce dernier à consentir au mariage de la dame avec Frédéric. — Dans son épilogue, Motteux se dépite contre le goût du jour qui semble se complaire aux bouffonneries italiennes.

« Il n'en était pas ainsi, dit-il, au temps de Ben-Jonson et de Shakespeare, qui vivaient à une époque où l'humour anglais pouvait seul plaire aux cœurs anglais. »

12° *The Temple of Love*, opéra pastoral, 1706 (in-4°). Malgré ses récriminations contre l'*Italian Squeak*, Motteux traduisit de l'italien même cet opéra qui fut représenté à Haymarket, en mars 1706 ; il ne

Digitized by Google

LANCHE EXTRAITE

DU

[illegible] L'AMEUBLEM[illegible] [illegible]

[illegible]

D'APRÈS LE « MIRO[illegible]

[illegible]

Digitized by Google

[illegible] ses affaires. Cette conjecture est d'autant [illegible] les *Poems on State Affairs* (London, 1705, [illegible] *Dialogue between Motteux and Patron He*[illegible] [illegible] de Motteux [illegible] [illegible] les [illegible] ment.

[illegible] in-4°, est tiré de la pièce de [illegible] *Beaumont et Fletcher*. Cet opéra, dont la [illegible] *Cadmus et Heveridge*, fut joué à Drury [illegible] [illegible] très applaudis.

[illegible] musical, 1699 in-4° [illegible] par [illegible] suivant M. Van Laun, est [illegible] au ordinaire [illegible] [illegible].

[illegible] 1701 in-8°, joué d'abord à [illegible] est tiré du treizième livre des *Mé*[illegible] [illegible] de cette pièce, dont la musique fut [illegible] licencieuses.

[illegible] musical, 1704 in-4°, fut com[illegible] à un [illegible], qui ne fut peut-être [illegible] *The Loves of Europe*, et dont [illegible] représenter [illegible] de contrister les dames, [illegible] européennes.

[illegible] *on of Cyprus*, opéra, 1705 in-4°, quoique simple [illegible], cet opéra semble avoir eu beaucoup de succès [illegible] de suite, ce qui était rare alors. — Quand on le [illegible] il fut interprété par des chanteurs italiens et an[illegible] leurs parties en langue dans sa propre langue.

[illegible] *as Miser, or the Younger the Wiser*, comédie en trois [illegible] repose sur cette donnée assez commune : un vieil [illegible] épouser une danse dont son fils Frédéric est amou[illegible] un dot de 20,000 couronnes au cas où Inf. Pedro, [illegible] le contrat ; grâce au concours du valet Diego, qui [illegible] rement la patience de l'avare, on amène ce dernier à consentir [illegible] mariage de la danse avec Frédéric. — Dans son épilogue, Motteux [illegible] contre le goût du jour qui semble se complaire aux [illegible] [illegible].

[illegible] pas ainsi, dit-il, au temps de Ben-Jonson et de Sha[illegible] [illegible] vaient à une époque où l'humour anglais pouvait seul [illegible] auteurs anglais. »

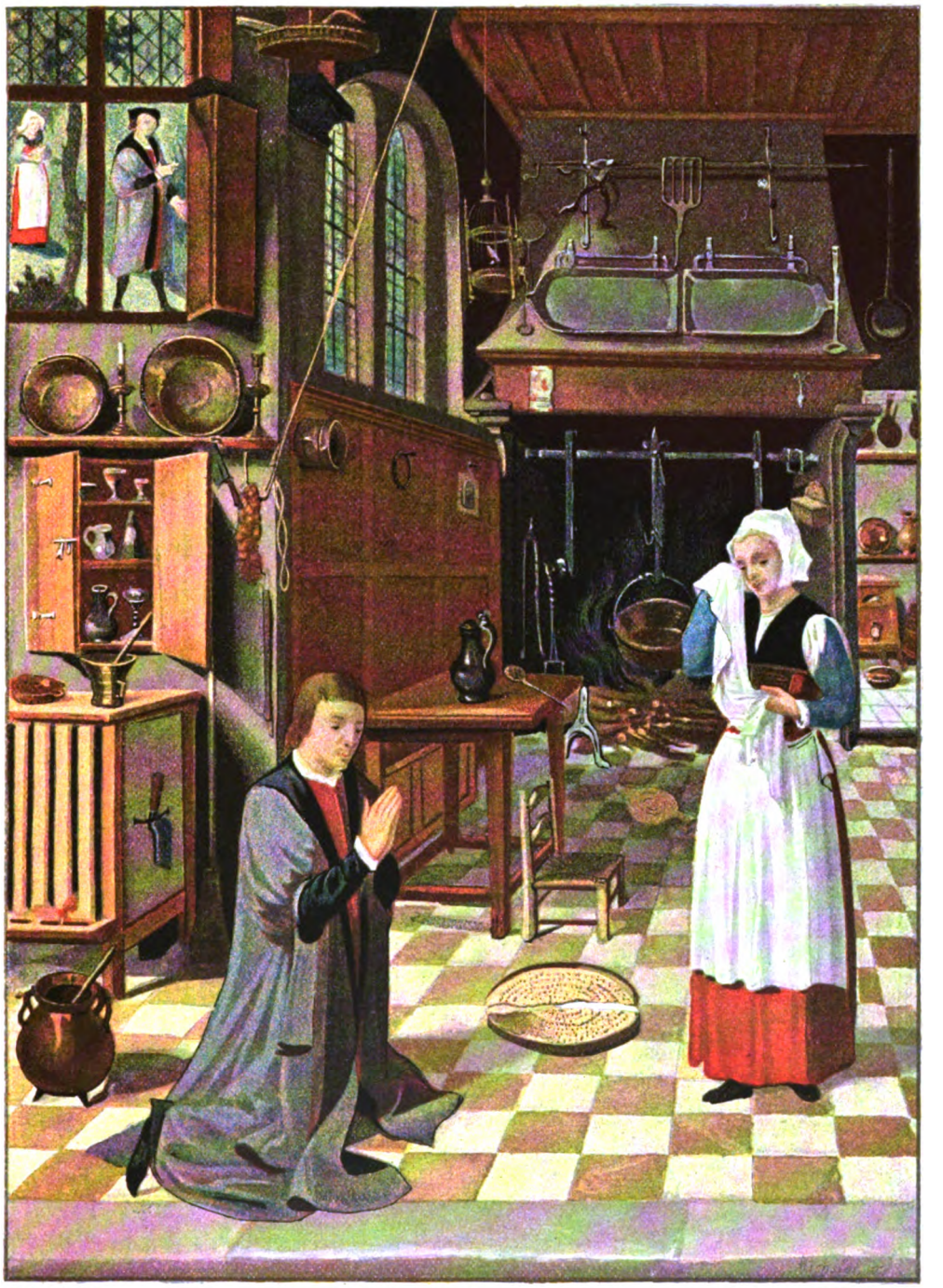
[illegible] *The Temple of Love*, opéra pastoral, 1706 in-4°. Malgré ses [illegible] contre l'*Italian Squeak*, Motteux traduisit de l'italien [illegible] qui fut représenté à Haymarket, en mars 1706 ; il ne

Digitized by Google

PLANCHE EXTRAITE

DU

DICTIONNAIRE DE L'AMEUBLEMENT (H. HAVARD).



Bourotte del. Michelet, sc.

INTÉRIEUR DE CUISINE

D'APRÈS LE « MIRACLE DU TAMIS », PAR J. MOSTAERT.

(Musée de Bruxelles).

Digitized by Google

Digitized by Google

s'en trouva pas plus mal d'ailleurs, car cette production paraît avoir été bien accueillie.

13° *Thomyris, queen of Scythia*, opéra, 1707 (in-4°), composé sur de la musique italienne, fut représenté à Drury Lane ; certaines parties ont été traduites en italien et il est fort possible que, comme *Arsinoë*, cette pièce ait été interprétée à la fois dans les deux langues.

14° *Farewell Folly, or the Younger the Wiser*, comédie, 1707 (in-4°) ; cette pièce n'est guère qu'une transformation, un développement de *The Amorous Miser*, dont il est question plus haut. L'auteur y intercala des couplets et l'intermède musical suivant :

15° *The Mountebank, or the Humours of the Fair*, 1707 (in-4°), petite pièce fort licencieuse due à ce « charlatan », dont M. Van Laun fait cependant un certain cas, car il contient des caractères vraiment neufs; l'un des personnages, Mimic, paraphrase d'une manière remarquable la pièce de Shakespeare, *All the World's a Stage.*

16° *Love's Triumph*, opéra, 1708 (in-4°), joué à Haymarket, est une adaptation libre d'un opéra italien et ne vaut ni plus ni moins que la plupart de ces sortes de translations. Il est dédié à Thomas Frankland, directeur général des postes, et par conséquent le grand chef de Motteux qui avait un emploi dans ce service. Il est probable que notre auteur se trouvait alors assez à l'aise, car, contrairement à ses précédentes dédicaces, celle-ci est empreinte d'un ton d'indépendance qui n'était point ordinaire à Motteux.

17° *Love dragoon'd* est une farce sans importance, qui ne paraît pas avoir été imprimée et sur laquelle ni M. Van Laun ni Baker ne donnent de renseignements précis ; il semble même douteux qu'elle ait été représentée.

Tel est dans son ensemble le théâtre d'Antoine Motteux ; il eût assurément mieux valu pour lui qu'il produisît moins et qu'il fît mieux ; car, hormis quelques érudits comme M. H. Van Laun, qui se souvient aujourd'hui de Motteux, auteur dramatique, même en Angleterre ? — Le moindre reproche qu'on puisse lui adresser, c'est de manquer d'originalité ; d'après son propre aveu, il ne se gênait guère pour emprunter, imiter, traduire ou adapter. Ce fut cependant un homme laborieux, ou qui devait avoir le travail bien facile, pour avoir pu composer tant d'ouvrages, au milieu des occupations que lui donnaient sa place et son commerce. Nous n'avons point, en effet, cité tous les écrits de Motteux ; on connaît encore de lui les productions suivantes :

Une traduction des quatrième et cinquième livres de Rabelais, *Pantagruel's Voyage to the Oracle of the Bottle* (with the Pantagruelian prognostication, other pieces of the author, and his historical letters), Londres, 1708. Comme pour la traduction d'Urquhart, dont on a déjà

Digitized by Google

parlé, Motteux a écrit une préface et des notes dont les éditeurs français de Rabelais n'ont pas dédaigné de faire usage.

En 1712, il fit paraître : *A Poem in Praise of Tea*, qui n'est pas sans mérite, et dans lequel il affirme son amour pour le thé, au détriment du café auquel il déclare renoncer.

Suivant *Lowndes*, Motteux aurait participé à la traduction anglaise du Dictionnaire de Bayle et à celle des *Essais* de Montaigne; mais cela n'est pas prouvé.

Enfin, on lui doit une *Ode in Praise of Kent*, qui parut en 1719, un an après sa mort, et, comme nous l'avons dit, bon nombre de prologues, épilogues et autres poésies, disséminés dans maints recueils et dont on ne connaîtra sans doute jamais le chiffre exact.

Mais ce qui, plus que tous ses autres ouvrages, contribuera à faire vivre longtemps encore en Angleterre le souvenir d'Antoine Motteux, c'est sa belle et excellente traduction du *Don Quichotte*, de Cervantes, traduction bien supérieure à celles de *Thomas Shelton* et de *Stevens* et que n'ont pu faire oublier ni celle de *Ch. Jarvis*, ni même celle de *T. Smollett*. — La traduction de Motteux, dont la première édition parut en 1701, a été plusieurs fois réimprimée; toujours avec succès, et, aujourd'hui encore, c'est elle que les éditeurs anglais ont préférée à tous les autres pour leur belle réédition de *Don Quixote*.

Nous avons peu de chose à dire maintenant de Motteux, et ce qui nous reste à résumer n'a plus trait à l'homme de lettres, mais seulement à l'homme privé.

Arrivé en Angleterre, en 1685, âgé de vingt-cinq ans, il paraît s'être fort peu soucié de ses compagnons d'exil; il ne les fréquentait guère et n'allait sans doute pas au café de l'Arc-en-Ciel, dans Marylebone, lieu où se réunissaient ordinairement les réfugiés ; il préférait fréquenter les Anglais, sans doute parce qu'ils pouvaient lui être plus utiles. En 1696, quand il donna sa première comédie, *Love's a Jest*, où il parle peu révérencieusement des femmes et du mariage, il était encore célibataire. Il ne dut pas tarder à se marier, car il fit baptiser, le 3 octobre 1705, son premier fils, qu'il nomma *Antoine;* cinq ans plus tard, le 13 avril 1710, il en fit baptiser un autre sous le nom de *François*. — Les frères et les enfants de notre auteur laissèrent des descendants établis en Angleterre pendant tout le XVIIIe siècle; en 1819, on connaissait encore un personnage nommé John Motteux, résidant dans le comté de Norfolk. Depuis cette époque, on ne cite personne ayant porté ce nom dans la Grande-Bretagne, et fort probablement cette famille est aujourd'hui complètement éteinte.

Les rares biographes qui ont consacré quelques lignes à Pierre-Antoine Motteux s'accordent à lui attribuer une fortune considérable,

Digitized by Google

mais sans rien avancer à l'appui de leur dire; — cette assertion n'est point accueillie par M. Van Laun qui démontre clairement que, pendant de longues années au moins, Motteux était dans une situation assez précaire. Plusieurs passages de sa correspondance, le ton souvent suppliant de ses dédicaces, les appointements peu élevés de son emploi à la poste (1,200 à 1,500 fr. au plus), ses nombreuses démarches comme marchand, expert, commissionnaire de ventes, semblent, à notre avis, confirmer pleinement cette opinion. — Tout au plus est-il permis de penser que, dans les dernières années de sa vie, Motteux était à l'abri du besoin; mais rien n'indique qu'il eût réellement ce qu'on appelle de la fortune. Ajoutons que ses habitudes de débauche devaient contribuer singulièrement aussi à diminuer ses ressources et son bien-être.

Nous touchons ici un point scabreux de la vie privée de Motteux qui, ne respectant ni son âge ni son titre de père de famille, ne craignait pas de s'adonner à d'ignobles plaisirs. Il était d'ailleurs en cela conséquent avec ses principes, et l'on ne saurait s'étonner de rencontrer ces coupables faiblesses chez un auteur dont les ouvrages sont empreints, pour la plupart, de licence et d'immoralité. Il expia du reste cruellement ces vices par sa déplorable fin, arrivée dans les circonstances suivantes.

Le 18 février 1718, jour anniversaire de sa naissance, Motteux se rendit, vers neuf heures du soir, dans un débit de chocolat de Saint-James. Ayant rencontré une fille nommée Marie Roberts, il se fit conduire avec elle dans une maison mal famée de Star Court, où son cocher le quitta vers onze heures. — A une heure du matin, il avait cessé de vivre, et le chirurgien qu'on envoya chercher pour examiner son cadavre conclut à une mort violente par strangulation. La procédure criminelle ouverte au sujet de cette mort mystérieuse semble n'avoir abouti à aucun résultat.

La matrone, impliquée dans les poursuites avec trois filles et un soldat, soutint que Motteux avait succombé par suite d'excès vénériens et, malgré les constatations médicales maintenant la probabilité d'un crime, tous les inculpés finirent par être relâchés. On paraît avoir cru généralement, en France aussi bien qu'en Angleterre, que Motteux n'avait point été assassiné, mais qu'il avait été victime de ses étranges pratiques; c'est du moins ce qui résulte de l'épitaphe satirique suivante, composée à l'occasion de son décès :

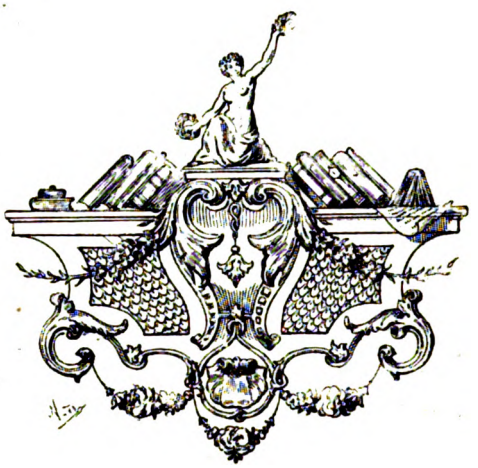
Ci-gît, qui par pure impuissance,
Faisant un trop puissant effort,
Mourut le jour de sa naissance
En serrant son col par trop fort.

Ainsi mourut, à cinquante-huit ans, Pierre-Antoine Motteux, qui fut enterré, le 22 février 1718, dans l'église Saint-André Undershaft.

Digitized by Google

« Il écrivit avec autant d'esprit que de facilité, dit M. Henri Van Laun en terminant son intéressant travail ; mais il eût pu mieux vivre et surtout mourir plus honorablement. » Nous sommes complètement de cet avis et, à tous égards, soit comme homme, soit comme auteur, nous ne pensons pas que notre pays ait beaucoup perdu à l'exil volontaire de ce transfuge littéraire.

FERNAND DRUJON.



Digitized by Google

LA

TRAGÉDIE FRANCAISE

AVANT CORNEILLE

La tragédie française est un fruit naturel de la Renaissance. Dans sa fervente restauration du culte de l'antiquité, celle-ci ne pouvait oublier la tragédie. C'est aux disciples de Ronsard, à Jodelle d'abord, à Grévin, aux frères de la Taille, que revient, un peu après le milieu du XVIe siècle, l'honneur de sa résurrection. Mais la tragédie n'est pour eux qu'une œuvre de collège, un exercice de lettré. Avec Robert Garnier, elle fait un pas de plus. Sans doute, la plupart des œuvres dramatiques ne sont encore que d'étroites et stériles imitations de l'antique, où il ne sut pas introduire l'étude des passions humaines; des fantômes sans action et sans vie, de longues déclamations terminées par une catastrophe, à la façon de Sénèque, dont l'action funeste commence dès lors à se faire sentir sur nos théâtres. Mais du moins il a élargi le champ tragique en joignant à ses pièces tirées de l'histoire grecque, romaine, ou sacrée, une *Bradamante* dont le succès se prolongea assez avant dans le XVIIe siècle, surtout en province, et qui, par le rôle que l'auteur a donné à Charlemagne et l'éloge qu'il y fait à plusieurs reprises de la

Digitized by Google

France, est en quelque sorte une pièce nationale. Et il l'emporte aussi sur ses prédécesseurs par la force et l'élévation, la régularité du plan, la correction et le rythme du style.

Si quelqu'un semblait propre par son caractère à donner à la tragédie naissante l'action, la vie, le mouvement qui lui manquaient, à jeter de la chair et du sang, des muscles et des nerfs sur cette ombre sans consistance, c'était le turbulent Antoine de Montchrestien, dont l'existence fut remplie d'agitations et traversée d'aventures extraordinaires qui en font le plus invraisemblable des romans de cape et d'épée. Mais, par un contraste qui n'est pas rare, si étrange qu'il paraisse d'abord, le talent de Montchrestien est aussi sage, aussi correct, aussi bien réglé que fut désordonnée sa conduite, et il n'a rien mis dans ses ouvrages de la fougue impétueuse de son caractère, du mouvement furieux qui emporta les actes de sa vie. Arrêtons-nous un moment, toutefois, à ce disciple de Garnier, qui termine le XVIe siècle et commence le suivant. Né quelques années plus tard qu'Alexandre Hardy, vers 1570, il débuta un peu avant lui, et il cessa juste au moment où celui-ci commençait. Toutes ses pièces tiennent entre 1596 et 1602 ou 1603, et de 1603 à 1621, date de sa mort, il fut détourné du théâtre par le cours aventureux de sa carrière.

On doit à Montchrestien cinq tragédies, dont quatre parurent dans l'édition de ses œuvres publiées en 1601, avec une *Bergerie* en prose mêlée de vers, et dont la dernière, *Hector*, ne vit le jour que dans l'édition de 1604, ce qui autorise à en reporter la composition à 1602 ou 1603. Dans ce nombre, il y a deux tragédies tirées de l'histoire sainte : *David* et *Aman*. Toutes présentent le même caractère. Elles sont coulées dans le moule de Garnier. Peu d'action, nulle invention, de longs développements où les beaux vers ne manquent pas, où l'on sent maintes fois un vrai poète, jamais ou presque jamais un poète tragique. L'influence de Sénèque est visible chez lui comme chez son maître. Ses pièces ne sont point divisées en scènes. Dans la *Carthaginoise*, par exemple, — nouvelle édition, « vestue d'un habit neuf et mieux séant », de la *Sophonisbe* qu'il avait publiée isolément d'abord en 1596, — chaque acte ne comprend habituellement qu'une scène suivie de chœurs; seul l'acte III peut passer pour en avoir deux, et il s'ouvre par le monologue d'une Furie : avec Montchrestien, la tragédie continue à être un pur exercice de rhétorique. Il n'apporte aucun élément nouveau; seulement le style a plus de *politesse* et de poésie; c'est par là que, tout en continuant la tradition de Garnier, il diminue l'intervalle qui sépare la tragédie de la Renaissance de notre grande tragédie classique.

On peut prendre l'*Escossaise ou le désastre* comme le type et la plus haute expression du talent de Montchrestien. L'*Escossaise* n'est autre que Marie Stuart, dont les malheurs et le supplice venaient d'émouvoir l'Europe. C'est la première fois que la tragédie abordait un sujet contemporain : il y a là une certaine initiative dont il est juste de lui tenir compte, quoiqu'il faille l'attribuer beaucoup moins à un esprit d'innovation dont il était complètement dépourvu qu'au désir de se concilier les bonnes grâces du roi Jacques Ier, à qui il a dédié sa pièce, et dans les États duquel il s'était réfugié après avoir tué le baron de Gourville. Les cinq actes de l'*Escossaise* ne sont que cinq longues scènes, suivies de stances. Le premier se passe entièrement entre la reine Élisabeth,

Digitized by Google

qui penche à la clémence, et un conseiller qui l'exhorte à se montrer impitoyable; le deuxième, entre Élisabeth et le chœur des États. Le troisième est rempli en grande partie par une lamentation de Marie Stuart, qui comprend plus de trois cent vingt-cinq vers, et le dernier par le long gémissement du maître d'hôtel sur la mort de la reine et par le récit du messager aux *dolentes damoiselles*.

On se rendra aisément compte par là de la lenteur et de la monotonie de cette pièce, où la tragédie est réduite à sa plus simple expression. Mais les images poétiques et même les beaux vers y abondent, surtout dans les chœurs. Ceux du premier acte, qui chantent en stances harmonieuses les délices du siècle d'or, et du cinquième, qui célèbrent et pleurent Marie Stuart en vers pathétiques et gracieux, dénotent un vrai poète lyrique. Ces stances ou ces chœurs, empruntés à la tragédie antique, persisteront longtemps encore, malgré quelques intermittences, dans la tragédie française : dans Tristan l'Hermite, dans Mairet, dans Rotrou, dans Scudéry, dans Corneille, où les strophes de Rodrigue et de Polyeucte ne sont nullement une innovation, mais, au contraire, une tradition déjà vieille; je ne dis pas dans Racine, chez qui les chœurs d'*Esther* et d'*Athalie* sont tellement en situation et commandés par le sujet qu'il serait absurde d'y voir un retour aux vieux usages.

Une autre observation que nous a suggérée pour la première fois la lecture de Montchrestien, c'est que les longues et interminables tirades y sont à peu près invariablement suivies d'un dialogue rapide et pressé où les interlocuteurs se répondent vers pour vers. Nous avons fait très souvent encore la même remarque en lisant les successeurs de Montchrestien, et il en est résulté pour nous la conviction qu'il y avait là un procédé traditionnel; mais ce qui n'était qu'une sorte de formule et de recette a été transformé par le génie de Corneille et élevé à une hauteur qui ne permet pas d'y voir autre chose que les plus sublimes inspirations du génie tragique.

La dernière tragédie de Montchrestien, celle qui appartient aux premières années du XVIIe siècle, *Hector*, est d'un style très inférieur à l'*Escossaise*; mais l'action en est moins nulle, et quoique la division matérielle en scènes n'y existe toujours pas, néanmoins on pourrait en établir plusieurs par acte. L'entrevue d'Hector avec Andromaque, qui s'efforce de le retenir au moment où il va affronter le combat fatal, et avec le petit Astyanax, contient de très beaux et très pathétiques passages. C'est d'ailleurs toujours le même système : longues conversations, chœurs, songe, récit final de la catastrophe.

La tragédie classique, telle qu'elle avait été esquissée par Jodelle, Garnier, Montchrestien, devait trouver son cadre naturel et sa forme définitive au XVIIe siècle. Mais celui qui ouvre cette période et qui en remplit presque à lui seul les vingt premières années, Alexandre Hardy, rompit pourtant tout d'abord avec la tradition fidèlement suivie depuis cinquante ans et entra dans une voie plus libre. Faut-il, comme on l'a fait plus d'une fois, le qualifier de révolutionnaire? Ce serait excessif, car la tradition était de bien fraîche date, et Hardy paraît avoir été guidé surtout par le désir et le besoin de faire vite. Les libertés qu'il prend sont surtout celles de l'improvisateur. Il n'a pas de système, il a plutôt des tendances, qui ne s'accusent pas seulement, il est vrai, dans ses ouvrages, mais qu'il formule dans ses préfaces, où il plaide pour les libertés de la

Digitized by Google

langue et où il répond aux critiques qui ont blâmé les licences de ses tragédies. Je le soupçonne seulement de n'avoir pensé à ces théories qu'après coup et pour se défendre. Il s'y étend peu, d'ailleurs, et c'est uniquement d'après ses œuvres qu'il faut le juger.

Si Hardy fut, comme le présente M. Nisard dans son *Histoire de la littérature française*, le chef d'une sorte d'insurrection contre la tragédie savante de la Renaissance, il le fut assurément sans trop y songer, sans aucune préméditation de se poser en chef d'école. C'était tout simplement un fournisseur dramatique qui s'était mis aux gages des comédiens dans des conditions de quasi domesticité[1] et qui alimentait leur théâtre en fabricant, suivant leurs convenances et leurs besoins, tout ce qui concernait son état. Comme il fallait aller vite, il prenait son bien partout, et n'avait guère le temps de se préoccuper ni des règles, ni de l'art, ni du style, moins encore de la postérité; et comme il s'agissait, en première ligne, de plaire au public et d'attirer les spectateurs, la tragédie de collège, la déclamation avec chœurs n'étaient plus de mise, et la nécessité qu'il devait sentir avant tout était celle de l'action.

On voit par là que les conditions d'infériorité littéraire où se trouvait placé Hardy n'étaient pas sans compensation. M. Guizot a très bien expliqué comment la fécondité devait être un élément heureux à cette date et comment la variété était peut-être plus nécessaire que le talent même pour fonder le succès d'un art qui s'adresse à la foule[2]. Le premier besoin de la tragédie était d'apprendre le mouvement et la vie : ce fut précisément ce que Hardy lui donna, mais ce qu'elle n'a point conservé.

Nous avons de lui quarante et une pièces, dont il a fait choix entre un beaucoup plus grand nombre d'autres, et qu'il recueillit dans sa vieillesse pour sauver de l'oubli, avec elles, un nom qui serait resté d'autant plus inconnu que les affiches des comédiens ne désignaient jamais l'auteur. S'il faut l'en croire, il n'aurait pas composé moins de cinq cents ouvrages. On lui en attribue généralement six cents; l'hyperbolique Scudéry ne lui en donne pas moins de huit cents, comme l'abbé de Marolles. On ne prête qu'aux riches, et une fois en si beau chemin, il n'en coûte rien de faire un pas de plus. Sur ce point, chacun a lutté d'exagération, comme pour Lope de Vega. Il écrivait une pièce en huit jours, dit Fontenelle; en trois, enchérit Gabriel Guéret, dont la phrase semble même indiquer nettement qu'il suffisait de ces trois jours non seulement pour la composition de l'ouvrage, mais pour qu'il arrivât à la représentation[3]. Guéret ajoute que bien souvent deux mille vers ne lui coûtaient que vingt-quatre heures, et Théophile, Gascon de naissance et poète, c'est-à-dire doublement Gascon, avait dit mieux encore, car selon lui il poussait quatre milliers de vers « tout d'une haleine ».

Tenons-nous-en aux quarante et une pièces qu'il a triées pour nous[4] : les

1. Voir *le Page disgracié*, de Tristan l'Hermite.

2. *Corneille et son temps*, un vol. in-8°, p. 137.

3. *Guerre des auteurs*, p. 61-2. Fontenelle, *Histoire du Théâtre français*.

4. Trente-quatre seulement, en ne comptant que pour une seule les *huit journées* de *Theagène et Chariclée*. — Six vol. in-8°. 1614-8.

Digitized by Google

titres mêmes de la plupart des autres ont péri. D'après un passage de la préface de son tome II, interprété à la lettre, nous conjecturons qu'il avait commencé à travailler pour le théâtre ou à se faire connaître, vers 1595; mais la première pièce qu'il ait recueillie: *les Amours de Théagène et de Chariclée,* est de 1601; les dernières, *Phraarte* et le *Triomphe d'Amour,* sont antérieures de quelques années à la *Mélite* de Corneille, que le vieux poète put voir pourtant avant de mourir.

Le théâtre d'Alexandre Hardy comprend des tragédies et des tragi-comédies en vers alexandrins, des pastorales en vers de dix syllabes. Il a emprunté ses sujets en grande partie à l'antiquité, parfois aux traditions et aux écrivains modernes. Tout lui est bon : il met à contribution Héliodore, Camerarius, Cervantes, du Rosset, Montemayor, aussi bien qu'Euripide, Plutarque et Lucien. Il ne connaît pas la division en scènes et se borne, comme ses prédécesseurs du siècle précédent, à diviser ses pièces en cinq actes. On y trouve tout ce qui peut en faire un des ancêtres plus ou moins inconscients du drame moderne, dont il a d'avance la plupart des libertés, littéraires ou morales : le mélange des genres et des tons dans la plupart de ses ouvrages ; la tragédie bourgeoise, par exemple, en *Scedase* ou l'*Hospitalité violée;* l'audace des situations, le mépris des règles posées par la Renaissance dans ses imitations de l'antiquité, mais qui n'avaient pas encore reçu leur formule définitive et leur consécration en quelque sorte officielle des mains de l'Académie.

Les *Amours de Théagène et Chariclée* ne comprennent pas moins de huit journées, chacune de cinq actes, qui déroulent tout simplement, à la façon d'une chronique, les aventures des deux amants dans l'ordre où il les a trouvées. La *Gigantomachie*, imitée en partie de Claudien et en partie de l'invention de Hardy, met en scène les combats des Titans et des Dieux, suivis du mariage d'Hercule avec Hébé, et va de la terre à l'Olympe, des antres de Lemnos aux enfers. La conception de ce *poème dramatique*, comme il l'appelle, faute de pouvoir lui donner un nom plus précis, fait songer à celles d'Homère et d'Eschyle : il n'y manque guère que le génie, mais il y manque absolument, comme à toutes les autres pièces de Hardy.

Il faut bien l'avouer, s'il a tout naturellement le système dramatique de ses contemporains Shakespeare et Lope de Vega, il n'en a que cela. Les libertés qu'il prend n'aboutissent pas chez lui comme chez eux à des beautés éclatantes et ne se justifient point par leurs résultats. Sous ses coups de brosse hâtifs et gauches on ne voit jamais naître une de ces grandes peintures à fresque où les caractères et les passions sont si largement peints. Ses licences dramatiques semblent n'avoir pour cause que la rapidité de son improvisation, le besoin d'écarter toutes les entraves et de se mettre à l'aise, — comme ses licences morales, la crudité des situations et du style, dénotent plus de grossièreté que de hardiesse. Les unes et les autres restent généralement stériles. Bref, ses pièces ne sont que des ébauches, où le temps, et la force de patience et l'art lui font également défaut pour tirer un parti sérieux des éléments qu'il a entre les mains, et son *déréglement* n'est pas du tout un principe qu'il pose, mais, au contraire, une insouciance de tous les principes.

On aurait tort de croire pourtant que Hardy fût absolument sans mérite. Son long succès s'explique par un certain nombre de qualités qu'il faut savoir

Digitized by Google

reconnaître et retrouver sous la rouille du temps, en se reportant à l'époque et en se rangeant, en imagination, parmi les spectateurs de l'Hôtel de Bourgogne. Quelques-unes de ses pièces, comme la *Marianne* et *Alexandre,* sont régulières et assez bien conduites. Ses plans, souvent informes ou extravagants, dénotent du moins un véritable tempérament dramatique, par l'instinct des situations, de l'effet, du coup de théâtre. Son style, fruste, négligé, plein de termes vieillis et de tours surannés, où la trivialité alterne avec le faux goût, la platitude avec la déclamation emphatique, a pourtant des accès de poésie et comme des éclaircies où il se dégage du lourd brouillard qui l'obscurcit d'ordinaire. Il ignore l'art de varier le ton de ses personnages, d'exprimer nettement, de conduire avec adresse et de tirer habilement parti; mais il a un sens qui supplée quelquefois à tous les autres sur la scène et auquel rien ne peut suppléer : le sens de l'action. Il la débarrasse de tout ce qui pourrait en entraver la marche, entre autres des chœurs, qui étaient la règle chez les tragiques précédents, et qui ne sont plus chez lui que l'exception. Si nous trouvons ses pièces ennuyeuses à la lecture, malgré toutes les libertés qu'elles prennent, il faut bien se dire qu'il n'en pouvait être de même pour les gens que ne rebutaient point les scories du style; pour des contemporains tout enivrés du théâtre naissant, et qui voyaient l'action, dans ses alternatives et ses péripéties, échauffée par le jeu des comédiens, se réaliser à leurs yeux.

Bien que le théâtre de Hardy — dont les divers volumes ont paru chez des libraires différents et dont le quatrième est même daté de Rouen, tandis que les autres sont de Paris — n'ait jamais été réimprimé dans son ensemble, et bien qu'il ait survécu de huit ans à sa dernière pièce connue et assisté à l'avènement de Rotrou, de du Ryer, de Mairet, de Corneille même, il ne tomba pas en discrédit aussitôt après sa mort. On voit par la *Comédie des comédiens* qu'on le jouait encore couramment en 1635 et que ses pièces continuaient à constituer le répertoire habituel des troupes ambulantes. Il est vrai que la *Comédie des comédiens* est de Scudéry, et que Scudéry, dont la fertilité, ironiquement célébrée par Boileau, devait s'incliner avec admiration devant la fécondité bien autrement prodigieuse du vieux poète, prend en toute occasion sa défense, le proclame son maître et le traite de grand homme. Je ne parle pas de Claveret, qui oppose tout simplement Hardy à Corneille. Sarasin ne l'a pas traité avec moins de considération : il lui reconnaît la gloire d'avoir « véritablement tiré la tragédie du milieu des rues et des échafauds des carrefours », et, après avoir appuyé sur la façon cavalière dont il traite l'unité de lieu, il ajoute : « Ce défaut ne mourut pas avec lui, non plus que la réputation de ses ouvrages. »

Pendant que Hardy occupait les théâtres, quelques auteurs subalternes se faisaient jouer à côté de lui, comme Nicolas Chrétien, sieur des Croix, et Billard, sieur de Courgenay. Parmi ses huit tragédies, Billard a eu du moins le mérite, à défaut d'autres, d'en consacrer trois à des sujets nationaux : *Mérovée, Gaston de Foix,* et surtout *Henri le Grand*, où il mit en scène l'assassinat du Béarnais l'année même de sa mort (1610), ce qui prouve tout au moins une singulière facilité de travail. Billard a tous les défauts de l'école de Garnier : il prodigue les monologues, les dissertations, les récits, les chœurs. Ses personnages se livrent à de longs discours, ou engagent entre eux des discussions oiseuses, qui suspendent sans cesse la marche de l'action. Nous avons des

Digitized by Google

chœurs de seigneurs, de pages, de Parisiens, de membres du Parlement et de maréchaux de France, et le chœur des pages, qui s'associent au jeune Dauphin pour maudire l'étude en termes énergiquement expressifs. Billard mêle aux vieilles formules des traits de vérité familière. Il fait ouvrir la pièce par un long soliloque de Satan, mais il fait parler les pages en pages, le jeune Dauphin à la fois en prince et en enfant. Sous son acoutrement gothique, çà et là un certain instinct du drame se fait jour, comme si, en dépit des conventions adoptées, ce sujet tout moderne, tout palpitant, brisait l'attirail dont il se garrotte. *Henri le Grand* est une pièce sans art, mais non sans intérêt, ni même sans un certain talent.

Les tentatives de Billard n'étaient point les premières dans le sens d'une tragédie nationale. Sans parler de l *Escossaise,* de Montchrestien, où la France demeurait visible au dernier plan, l'assassinat du duc de Guise avait inspiré à Pierre Mathieu, en 1589, une tragédie en vers détestables : la *Guisiade*, et à Nérée, en 1607, le *Triomphe de la Ligue*, où, malgré la barbarie des anagrammes sous lesquelles se déguisent les noms des personnages, on ne saurait méconnaître quelque mérite littéraire, des pensées mâles, exprimées avec vigueur, — et dont Racine ne paraît pas avoir dédaigné, dans son *Athalie*, d'imiter deux ou trois passages [1]. D'une valeur très inégale et conçue dans un esprit tout différent, ces ouvrages, qui n'étaient point destinés à la scène et n'y ont jamais paru, n'en étaient pas moins des tentatives intéressantes dans le genre du drame national, comme il n'a jamais entièrement cessé de s'en produire, sans que, par malheur, aucune d'elles ait obtenu l'un de ces succès décisifs qui entraînent les imitateurs et déterminent un courant. Ainsi encore, l'année qui suivit *Henri le Grand,* on vit paraître une *Jeanne d'Arques* (*sic*), par un auteur anonyme, dont le style se rapproche des Mystères, — et en 1614, la *Clotilde*, de Jean Prévost, pièce sans aucune valeur, qui met en scène la femme de Clovis, mais en choisissant dans sa biographie un fait inconnu, d'un intérêt purement local pour les habitants de Saint-Léonard, qui lui avaient fait une *commande* comme l'auteur l'explique naïvement lui-même dans son *argument.*

Pierre Brinon était un Normand, aussi bien que le sieur des Croix et Montchrestien : déjà cette race se signalait au théâtre, tandis que Pierre Corneille grandissait, en attendant son frère Thomas, et sans parler de Boisrobert et de Scudéry.

Il a laissé trois pièces qui mériteraient de n'être pas aussi complètement oubliées. Mais les seules qui se rattachent à notre sujet : *Baptiste ou la Calomnie* (1613), et *Jephté ou le Vœu* (1614), en sept actes, sont de pures et simples traductions du latin de Buchanan, qui n'ont sans doute jamais été jouées. Sans quoi, nous n'aurions pas manqué de leur faire la place méritée par le talent poétique de Brinon, qu'on peut comparer à celui de son compatriote et ami Montchrestien.

Le *Pyrame et Thisbé*, de Théophile (1617), est réellement la première qui élève le théâtre au-dessus de Hardy et qui jette un rayon dans cette nuit confuse où s'agite la tragédie au berceau. Suivant l'abbé de Marolles et Ch. Sorel,

1. Voir la *Bibliothèque du Théâtre français,* de La Vallière, t. Ier, p. 401.

Digitized by Google

ce fut avec les *Bergeries* de Racan, la *Silvie* de Mairet, puis l'*Amarante* de Gombauld, l'une des œuvres qui commencèrent à ébranler par comparaison la renommée et le succès du vieux poète, bien que Théophile fût un de ses admirateurs.

Tout en portant le cachet d'une œuvre de jeunesse, composée peut-être plusieurs années avant celle où elle semble avoir paru, d'un art très imparfait et d'un goût fort peu sûr, elle offre néanmoins assez de qualités brillantes pour expliquer l'effet qu'elle produisit. Les contemporains ne pouvaient être choqués comme nous de la conduite lente et gauche de cette tragédie, dont tous les personnages défilent sur la scène deux par deux, chacun avec son confident ou sa suivante, et échangent de longues conversations, abondantes en maximes, où ils dévoilent ingénument leur caractère. Le poète se préoccupe peu des nuances. Le roi de Babylone expose ses idées avec la tranquille assurance d'un despote oriental qui se croit au-dessus de l'humanité et de ses lois ; mais du moins il n'y a rien là qui choque l'histoire, au contraire, ni Narcisse ni Mathan ne font plus de façons avec Néron et Athalie que Syllar avec le roi, quoiqu'ils parlent en plus beaux vers. Leur morale est la même :

Dès qu'on leur est suspect, on n'est plus innocent,

dit Mathan en parlant des souverains. Et c'est absolument ce que dit aussi, en d'autres termes, celui de *Pyrame et Thisbé* à son confident Syllar, qui, après avoir tenté une représentation timide, finit par abonder dans son sens :

Car déplaire à son roy, c'est avoir fait un crime.

Thisbé est fort dégourdie. Dérangée dans sa rêverie amoureuse par sa nourrice Bersiane, elle la rabroue rudement, en la traitant de *fantôme*, de *vieux spectre d'ossements :*

Mon innocente humeur se moque de vos soins;
J'en suis esmue autant que du bruit d'une feuille,
Car je vis sans reproche.

A quoi la pauvre vieille répond, sur un vrai ton de nourrice et avec un anachronisme réjouissant :

Hé! le bon Dieu le veuille!

Mais Juliette n'a pas beaucoup plus de retenue, et l'on serait même tenté de croire quelquefois que Théophile s'est souvenu de la tragédie de Shakespeare, s'il n'était peu probable qu'il ait pu en avoir connaissance avant son voyage en Angleterre, qui est postérieur de quelques années. Pyrame, du moins, est plus dans son rôle naturel quand, avec la furie de son âge et de sa passion, il dit à son ami Disarque :

Je te hay, si tu es ennemy de mon aise.
Il faut que ton esprit à mon humeur se plaise,
Que tu perdes le soin de censurer mes pleurs...
Je veux que mon amy, sans feinte et sans réserve,
Dedans ma passion me complaise et me serve.

Digitized by Google

Théophile aime beaucoup ces débats qui rappellent les disputes de l'école et où chacun des interlocuteurs oppose argument à argument, pousse sa pointe et soutient sa thèse. Il s'y substitue aux personnages et c'est en réalité lui qu'on entend parler dans cette série d'amplifications formant autant de petits hors-d'œuvre. Un modèle curieux du genre est la scène (III, 1) où Syllar raisonne son complice, qui hésite et se sent pris de scrupules tardifs, pour le décider à frapper Pyrame. Parmi les arguments de tout genre qu'il emploie, il en est qui sentent le *libertin*. Il a menacé Deuxis de la vengeance du roi, qui saura l'atteindre partout, et comme celui-ci, moins accommodant que les assassins de *Macbeth*, répond qu'il préfère la mort à une vie honteuse bourrelée de remords, car il ira jouir d'un bienheureux repos aux champs Élysées, Syllar — j'allais dire Théophile — lui répond :

Qu'on soit bien dans ce règne où Pluton tient sa cour,
C'est un conte; il n'est rien de si beau que le jour.
Le moindre chien vivant vaut mieux que cent cohortes
De tigres, de lions ou de panthères mortes.

Quoique ce raisonnement soit à sa place dans la bouche où il le met, il est à craindre que Théophile ne l'ait développé avec une secrète complaisance, rendue suspecte par ses opinions connues, comme plus tard Cyrano de Bergerac, non moins suspect, fut accusé d'avoir prêté à Séjanus sa propre impiété dans *la Mort d'Agrippine*. Enfin lorsque le débat a reçu tous les développements réglés d'avance par le poète et qu'il y a épuisé toute sa provision d'arguments pour et contre, le complice se déclare subitement converti au moment où Syllar fait miroiter à ses yeux la riche récompense qu'il peut espérer, et le poète prend prétexte de là pour une nouvelle tirade sur l'or et sur la pauvreté :

L'or, ce métal sorcier, corrompt tout par ses charmes...
L'argent purge le crime et nous guérit de tout.

C'est ainsi qu'il procède toujours : par morceaux. Théophile est un poète, mais ce n'est pas un poète dramatique; il l'a reconnu et proclamé lui-même en parlant plus tard du *martyre* que lui avait causé ce « travail importun[1]. » *Pyrame et Thisbé* est un poème dialogué où l'auteur, s'exprimant par la bouche de ses personnages, cherche moins à les faire parler d'une façon vraie et naturelle que d'une façon brillante. Les *concetti* fourmillent. En empruntant le sujet de sa pièce à l'ouvrage de Gongora qui porte le même titre, Théophile lui avait également emprunté son style, autant du moins que le pouvait supporter la clarté naturelle de la langue française. On s'explique à la fois, par cette transposition en tragédie d'un poème — et d'un poème de Gongora — la forme peu dramatique de la pièce et les faux brillants dont elle est remplie. On a cité des milliers de fois les deux vers sur le poignard qui rougit de s'être lâchement souillé du sang de son maître. Il y en a bien d'autres du même goût:

Voyez comme ce marbre est fendu de pitié,
Et qu'à nostre douleur le sein de ces murailles,
Pour recéler nos feux, s'entr'ouvre les entrailles.

1. *Élégie d'une dame.*

Digitized by Google

Même dans leurs conversations furtives, les deux amants font assaut d'esprit, d'ingénieuses pensées et de développements pittoresques.

Le dernier acte se compose en entier de deux monologues : un de Pyrame, qui a cent soixante-dix vers; l'autre de Thisbé, qui en a cent vingt; et l'acte précédent se terminait déjà de même, ce qui donne, pour conclure la pièce, une suite ininterrompue de trois monologues, formant un total d'environ trois cent vingt vers. Malgré ces gaucheries, Théophile ne manque point, par endroits, d'un certain instinct dramatique. Dans son allure sentencieuse, *Pyrame et Thisbé* a une verve juvénile qui se traduit surtout par un souffle ardent de poésie amoureuse et sensuelle. Le grand Corneille, en écrivant sa part de *Psyché,* s'est ressouvenu des vers où le jeune amant déclare à sa maîtresse qu'il est jaloux de tout ce qui la touche. L'invocation de Thisbé, venant au rendez-vous, à la lune, mère de l'ombre; au ruisseau, qu'elle prie d'abord de redoubler le bruit de son cours pour couvrir ses amoureux propos, puis de l'assourdir, pour ne point éveiller les Nymphes; enfin à l'Écho, qu'elle charge de porter à son ami un reproche pour son retardement; celle de Pyrame à la belle nuit, à la nuit douce et paisible qui vaut mieux pour lui que le plus beau jour, et les longues lamentations de tous deux, sur le corps l'un de l'autre, sont comme marquetées de beaux vers, au milieu de leurs traits de mauvais goût, et le dénouement, mis en scène avec un art insuffisant, n'en est pas moins d'une expression souvent très pathétique.

Ajoutons que ces deux monologues, le premier surtout, répondaient à une mode du temps. M. Saint-Marc Girardin a remarqué avec justesse que les lamentations d'un amant sur le tombeau de sa maîtresse morte ou qu'il croit morte sont un des lieux communs de notre théâtre au commencement du XVIIe siècle. Le long monologue de Pyrame est peut-être le premier exemple, certainement l'un des plus brillants, de ces *tombeaux* qu'on verra reparaître dans Mairet (*la Silvanire*), dans Tristan (*Panthée*), dans Rotrou (*l'Innocente Infidélité, Antigone*), etc., et il resta comme modèle, bien avant qu'on ne pût connaître le *tombeau* de *Roméo et Juliette.*

Deux ou trois ans après, vers 1620, débutait au théâtre un tout jeune auteur grâce auquel la tragédie allait faire un nouveau pas. Jean Mairet composait à seize ans, au sortir du collège, sa tragi-comédie de *Chriséide et Arimant*, tirée de *l'Astrée,* et qui d'ailleurs ne vaut rien, quoiqu'elle représente un progrès notable sur les pièces du vieux Hardy, qui occupait encore la scène; il n'en avait pas dix-huit, lorsqu'il donna *la Silvie,* dont le succès prodigieux et durable fonda sa renommée : « *La Silvie* et *la Chriséide*, a écrit Corneille dans sa *Réponse de *** à *** sous le nom d'Ariste*, étoient les saillies d'un jeune écolier qui craignoit encore le fouet. » Mairet lui-même avait parlé de ses deux pièces [1] en termes fort modestes et qui équivalent à ceux de Corneille; il leur appliquait le mot du psaume : *Delicta juventutis meæ ne obliviscaris.* Mais sous le coup de l'auteur du *Cid* il se rebiffa et répondit fièrement : « Pour ma *Silvie*, on ne saurait nier, ni vous aussi, qu'elle n'ait eu, quatre ans durant, toute la réputation que puisse jamais prétendre aucune pièce de théâtre; je n'en excepte pas même les vôtres. » Et il la rapproche du *Cid* avec

1. Épître en tête des *Galanteries du duc d'Ossone.*

Digitized by Google

une audace tranquille, non pour exalter son ouvrage, mais pour rabaisser celui de Corneille, en l'engageant à reconnaître ses larcins comme il reconnaît lui-même ceux qu'il a commis : « S'il est du Parnasse comme du paradis où l'on ne peut espérer d'entrer avec des biens mal acquis, tombez d'accord avec moi que nous en sommes exclus, si nous ne restituons pas publiquement la réputation illégitime que ces deux pièces nous ont donnée. »

Peu de poètes ont eu la précocité de Mairet et l'activité littéraire qu'il déploya dans sa jeunesse, mais qui cessa de bonne heure. Continuant une carrière si bien commencée, il donna *la Silvanire* à vingt et un ans, *le Duc d'Ossone* à vingt-trois, *Virginie* à vingt-quatre, *Sophonisbe*, son chef-d'œuvre, à vingt-cinq. Cette activité est d'autant plus frappante qu'il était alors attaché à la personne du duc de Montmorency, grand-amiral de France et gouverneur du Languedoc, et qu'il prit part avec lui à la guerre civile et religieuse contre les huguenots.

La Silvanire ou la Morte vive (1625), qui est encore, comme *la Silvie*, une tragi-comédie pastorale tirée de *l'Astrée*, ne rentre pas davantage, par sa composition purement romanesque et son genre intermédiaire, dans le cadre de ce travail. Mais elle marque une date dans l'histoire du théâtre. C'est véritablement à elle plutôt qu'à *Sophonisbe*, ou, à plus forte raison, à *l'Amour tyrannique*, quoi qu'on en ait dit souvent[1], que se rattache l'établissement chez nous de l'unité de lieu et de jour. En littérature comme en politique, il semblait que la France fût avide d'autorité, qu'on cherchât partout l'ordre et la discipline. On verra, en lisant la préface de *Silvanire*, que l'observation des unités n'y est pas un accident, mais un système raisonné. Le comte de Cramail et le cardinal de la Valette avaient engagé Mairet à composer une pastorale où il suivrait les règles pratiquées par les poètes italiens. Après examen, il reconnut, c'est lui qui parle, que ceux-ci avaient pris pour modèles les œuvres dramatiques de la Grèce et de Rome ancienne, et résolut de faire de même. Il insiste particulièrement sur l'unité de temps et de lieu, « règle de très bonne grâce et de très difficile observation tout ensemble ». L'Hôtel de Bourgogne et ses principaux auteurs alléguaient, pour ne point s'y plier, que les beaux effets ne peuvent se rencontrer que rarement dans un si court espace de temps; « que, de cent sujets de théâtre, il ne s'en trouvera possible pas un avec cette circonstance et qu'on serait plus longtemps à le chercher qu'à le traiter...; mais qu'importe-t-il du temps et de la peine, pourvu que la rencontre s'en puisse faire? Il est question du mieux, et non pas du plus ou du moins. »

Mairet allait prouver lui-même, dans sa *Sophonisbe* (1629), combien, avec la meilleure volonté du monde, il est parfois difficile de s'assujettir complètement à une pareille discipline, ou de donner carrière à tous les *beaux effets* sans déborder ce cercle inflexible. Ni l'unité de temps ni surtout l'unité de lieu n'y sont rigoureusement observés, car on ne voit vraiment guère la possibilité, à moins d'une convention poussée bien loin, qu'il n'y ait point un changement de lieu entre la première et la deuxième scène de l'acte III. De même entre la troisième et la quatrième de l'acte suivant. Le dernier acte enfin suppose nécessairement que la scène devait être divisée en plusieurs comparti-

1. D'après Segrais, pour celle-là, et d'après Sarasin, pour celle-ci.

Digitized by Google

ments, rapprochés pour les besoins de l'action, comme dans les Mystères. La réforme n'avait pas été adoptée en un jour, et le registre des décorations de l'Hôtel de Bourgogne nous montre encore cette disposition pour des pièces contemporaines du *Cid*.

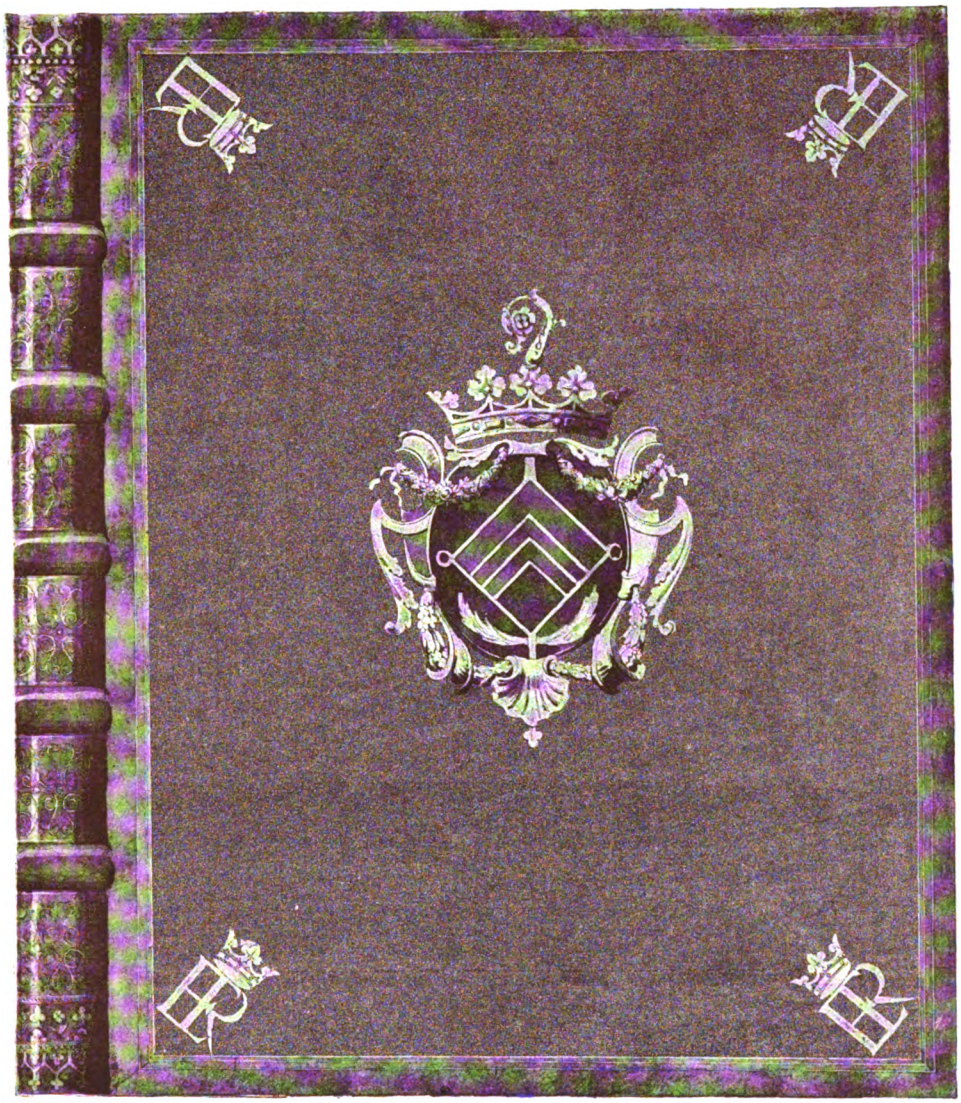
C'est l'Italie, on l'a vu, qui était proposée comme modèle pour la régularité de ses poèmes dramatiques, en opposition à l'Espagne, où puisaient surtout nos écrivains de théâtre dont le génie était d'une allure plus libre. La *Sophonisbe* de Mairet est empruntée à l'Italie, au Trissin; mais il n'a pas suivi servilement son modèle et il a fait une œuvre originale. Peu de sujets ont inspiré plus de poètes dramatiques que celui de *Sophonisbe*. Il avait été déjà traité chez nous par Mellin de Saint-Gelais, Montreux et Montchrestien, pour n'en pas citer d'autres, et il devait l'être encore par Corneille et Voltaire. Dans ce long défilé, c'est la pièce de Mairet qui tient la tête; elle ne fut même pas détrônée par celle de Corneille, qui ne compte pas, il est vrai, parmi ses chefs-d'œuvre, et la tragédie de Voltaire n'en est qu'un remaniement assez malheureux. En apprenant que l'auteur du *Cid* refaisait sa *Sophonisbe*, Mairet s'en montra fort chagrin [1]. Il était entré dans la vieillesse et retiré du théâtre depuis vingt-six ans, mais son ouvrage demeurait en possession de la faveur publique et entretenait la renommée persistante de l'auteur. Aussi Corneille, passant l'éponge sur les lointains débats du *Cid*, ne crut-il pouvoir se dispenser de lui rendre un hommage éclatant dans son Avis au lecteur :

« Depuis trente ans que M. Mairet a fait admirer sa *Sophonisbe* sur notre théâtre, elle y dure encore, et il ne faut point de marque plus convaincante de son mérite que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche ou plutôt des arrhes de l'immortalité qu'elle assure à son illustre auteur; et certainement il faut avouer qu'elle a des endroits inimitables et qu'il seroit dangereux de retâter après lui. Le démêlé de Scipion avec Masinissa et les désespoirs de ce prince sont de ce nombre : il est impossible de penser rien de plus juste, et très difficile de l'exprimer plus heureusement. L'un et l'autre sont de son invention : je n'y pouvois toucher sans faire un larcin; et si j'avois été d'humeur à me le permettre, le peu d'espérance de l'égaler me l'auroit défendu. J'ai cru plus à propos de respecter sa gloire et ménager la mienne par une scrupuleuse exactitude à m'écarter de sa route. »

Il continue à jeter du baume sur la plaie en s'excusant d'avoir traité ce sujet après son prédécesseur, et le témoignage qu'il lui rend, d'un bout à l'autre de sa préface, est assurément l'un des plus flatteurs que pût souhaiter Mairet. Sa pièce était si répandue qu'elle avait réformé l'histoire, et que s'il faut en croire Saint-Évremont [2], une des raisons de l'insuccès du grand poète fut d'avoir rétabli la vérité des faits comme la vérité des mœurs, au lieu de faire mourir le vieux Syphax de la façon qu'avait imaginée Mairet, et de ménager « le goût des dames et l'esprit des gens de cour ». Il est vrai que, d'un autre côté, de Visé et l'abbé d'Aubignac ont précisément loué Mairet d'avoir pris sur lui de faire mourir Syphax, — pour ne pas montrer, dit le premier, Sophonisbe avec deux maris vivants, — et attendu, dit le second, qu'il « est

1. De Visé, *Nouvelles nouvelles*, 3e partie, 161.
2. *Dissertation sur l' « Alexandre » de Racine.*

Digitized by Google



RELIURE AUX ARMES D'ÉLISABETH DE RICHELIEU

Exécutée sur le manuscrit du poème de *Sainte Élisabeth*.

Digitized by Google

Digitized by Google

plus à propos quelquefois de tuer un homme qui se porte bien dans l'histoire, que de conserver l'histoire contre les règles de la scène[1] ».

Mairet ne s'est point borné là : il a également tué Masinissa, qui survécut longtemps, en réalité, à son aventure avec Sophonisbe. Il en a donc pris à son aise avec l'histoire. On le lui pardonnerait plus volontiers que d'avoir changé ces personnages historiques en héros de roman : c'est là, sans doute, ce qui fit en grande partie le succès de son œuvre et ce qui en fait aujourd'hui la faiblesse. Le rideau se lève sur une querelle conjugale qui tient de la comédie : le vieux Syphax a surpris un billet d'amour envoyé par sa jeune femme à Masinissa, et il lui reproche avec amertume non seulement de le trahir, mais de le trahir pour un ennemi. Sophonisbe s'excuse le plus ingénieusement qu'elle peut, mais ses mensonges ne convainquent pas son époux, qui la chasse et, après s'être répandu en un monologue gémissant, s'épanche encore dans le sein de son général Philon et lui fait part du malencontreux billet, cependant que Sophonisbe, de son côté, se plaint de n'avoir pu faire parvenir à Masinissa l'expression de son amour, et que sa confidente la rassure en lui disant :

Je ne doute pas
Que ce jeune vainqueur ne cède à vos appas.

Sophonisbe est une dame qui va fort vite en besogne. Il est vrai que l'observation, tout au moins approximative, de la règle des vingt-quatre heures, ne permet pas à l'action de languir. Il a fallu entasser les événements outre mesure pour que le cadre tracé pût les contenir tous. On voit dans l'espace d'un jour Syphax découvrir l'amour de sa femme pour son ennemi Masinissa, et se livrer à sa jalousie comme époux, à son indignation comme roi ; Masinissa s'emparer de Cirta ; tomber, avec une chaleur tout africaine, amoureux de Sophonisbe, qui ne s'arrête pas à porter le deuil de son mari et n'hésite point à prodiguer au vainqueur les vives expressions d'un amour singulièrement pressé[2] ; l'épouser, se la voir arracher par Rome impitoyable, enfin Sophonisbe s'empoisonner, tandis qu'il se frappe d'un coup de poignard sur son cadavre. C'est beaucoup de choses en vingt-quatre heures ; aussi les préparations, les nuances, les transitions manquent-elles trop souvent, et nul sujet n'en demandait davantage. Pour ménager les convenances et sauver la dignité d'une femme qui va avec des paroles d'amour au-devant d'un vainqueur dont les mains sont encore rouges du sang de son mari, l'art infini d'un Racine n'eût pas été de trop. Mairet en reste bien loin. Il le remplace par le langage précieux de la galanterie. Dès cette première entrevue, l'un et l'autre se déclarent leurs sentiments en poussant le fin du fin. Mais, du moins, Sophonisbe meurt avec noblesse et dignité. Les imprécations finales de Masinissa contre Rome sont empreintes d'un véritable pathétique et ont comme l'accent anticipé de celles de Camille dans *Horace*. C'est avec raison que Corneille a loué l'élo-

1. *Dissertation sur la tragédie de M. Corneille, intitulée « Sophonisbe »*, dans le *Recueil de dissertations sur plusieurs tragédies de Corneille et de Racine*, par l'abbé Granet. Ce recueil contient plusieurs dissertations sur les deux *Sophonisbe*.

2. Cependant c'est une hyperbole de dire qu'ils vont jusqu'à « se donner des arrhes », comme l'a fait Fontenelle dans la *Vie de Corneille*.

Digitized by Google

quente expression du désespoir de Masinissa, qui n'est point bornée à la dernière scène seulement, et aussi ses débats avec Scipion, qui lui porte la volonté inflexible de Rome et qui, pour le décider à l'obéissance, pour calmer l'emportement de sa douleur, emploie tous les tons, recourt à toutes les armes.

Ce sont là de belles scènes, et il y en a plus d'une autre encore. L'une des plus belles et des plus touchantes est assurément celle où Masinissa, avant de se frapper, montre à Scipion le corps de Sophonisbe étendu sur le lit nuptial :

O vue! ô désespoir! Regardez maintenant,
O vous, consul romain, et vous, son lieutenant,
Si je vous ai rendu l'aveugle obéissance
Que votre autorité veut de mon impuissance,
Ai-je été, qu'il vous semble, ou rebelle ou trop lent?...

La Harpe a eu beau jeu à relever le phébus des scènes d'amour, les incorrections et ce qu'il appelle les platitudes du style. La pièce n'en atteste pas moins, par sa correction relative, comme il le reconnaît d'ailleurs lui-même, et par l'alliance habituelle du naturel et de l'élégance, les progrès de la langue au théâtre. Les familiarités qui sentent la comédie se rencontrent encore plus d'une fois jusque dans Corneille; les inégalités et les défaillances disparaissent en grande partie dans le tissu général. En son ensemble, la *Sophonisbe* de Mairet a tout à fait le ton, la tenue, l'allure, le style de notre tragédie classique. On y trouve beaucoup de beaux vers, nobles et bien frappés, peu d'expressions et de tournures vieillies.

Sophonisbe demeure incontestablement son chef-d'œuvre. Mais parmi les six autres pièces qu'on lui doit encore, il serait injuste d'oublier *Marc-Antoine ou la Cléopâtre,* et *le Grand et dernier Soliman ou la mort de Mustapha*, qui sont toutes deux de la même année (1630). Mairet assure, dans la dédicace du *Marc-Antoine*, que c'est, de tous ses ouvrages, celui qu'il estime le plus, tant pour la noblesse du sujet que pour l'art et l'économie qu'il a mis à le traiter. Il avait déjà dit la même chose de sa *Virginie* (tragi-comédie), mais cette fois l'éloge se justifie mieux. Sans valoir la *Sophonisbe*, *Marc-Antoine* est une tragédie fort estimable, assez habilement conduite, quoique avec un peu de lenteur, et d'une versification parfois excellente. L'intérêt de l'œuvre est moins dans l'action que dans les sentiments. Les personnages y débitent souvent d'énormes tirades. La passion et le devoir s'y trouvent en présence, incarnés dans les personnages de Cléopâtre et d'Octavie, et si l'histoire n'a pas permis au poète de faire triompher le devoir sur l'amour; si même la passion coupable range à la fin le spectateur de son parti, non parce qu'elle est coupable, mais parce qu'elle est la passion et que le prestige dont elle jouit toujours au théâtre se double ici par un dénouement pathétique et par l'accent que lui prête l'approche de la mort, du moins Mairet a-t-il prêté au devoir, à l'amour légitime, à la fidélité conjugale, dans la bouche d'Octavie, des accents pleins de noblesse et de dignité, d'une tendresse modeste et vraiment touchante[1].

1. L'unité de lieu ne se trouve encore dans *Marc-Antoine* que d'une façon approximative, comme dans *Sophonisbe*. Dans plusieurs actes, à défaut d'un changement de décor, il faut admettre soit qu'il existait un décor double, soit tout au moins qu'on tirait une tapisserie.

Digitized by Google

Soliman est une pièce d'invention et d'intrigue romanesques, dont le style est plus lourd, moins correct, plus caduc en quelques-unes de ses parties que celui de *Sophonisbe;* mais cette remarque s'applique surtout aux premiers actes, et la forme, d'abord embarrassée, ne tarde pas à s'élever et à s'affermir. Il s'y rencontre des tirades cornéliennes :

> Sus donc, restes honteux d'une amour offensée,
> Tendresses et pitié, sortez de ma pensée!
> Au contraire, entrez-y, dépit, dédain, courroux,
> Haine, rage et fureur; je m'abandonne à vous.

La pièce est pleine de mouvement et de péripéties, très intéressante et très dramatique. Malgré les incidents qui le ralentissent d'une façon fâcheuse et l'infériorité du style, le dénouement, où la sultane découvre que le prétendu Mustapha qu'elle vient de faire envoyer à la mort, comme étant le rival de son fils au trône, est son propre fils, produit une impression véritablement tragique. Cela fait songer au dénouement du *Cresphonte* d'Euripide et de la *Mérope* de Voltaire, ou mieux encore, du *Trouvère,* à cela près qu'il s'agit d'un fils dans *Soliman*, et seulement d'un frère dans l'opéra. Ces substitutions d'enfants, avec les péripéties et les catastrophes qu'elles entraînent, et ces erreurs de personnes dont l'*Œdipe roi* a donné le modèle, se retrouvent d'ailleurs sans cesse dans notre tragédie.

Le grand et dernier Soliman ou la mort de Mustapha n'est pas précisément la première pièce turque de notre théâtre : dès 1560, Gabriel Bounyn avait donné *la Soltane,* pièce informe, qui roule sur un événement contemporain, et l'on pourrait citer deux ou trois autres *turqueries* non moins inconnues. Mais elle est la première qui compte, et le meilleure aussi qui est paru avant *Bajazet*, quoiqu'elle soit bien loin d'être un chef-d'œuvre. Il n'avait pas progressé depuis *Sophonisbe*, et après *Solimàn* sa décadence s'accentua rapidement. Il ne donna plus, d'ailleurs, que quatre tragi-comédies, et quitta la carrière dramatique en 1637, bien qu'il n'eût pas trente-quatre ans, pour ne plus songer qu'à établir et à pousser sa fortune dans les grands emplois publics pendant le reste de sa longue vie, qui devait se prolonger au delà de quatre-vingt-deux ans. Il n'y a pas lieu de le regretter : en parcourant les dernières œuvres de Mairet, on ne saurait douter qu'il eût atteint dans *Sophonisbe* la plus haute expression de son talent, et que sa veine, malgré la force d'invention dont il se vante, ne fût à peu près tarie. On sait la part qu'il prit à la levée de boucliers contre l'auteur du *Cid :* était-ce bien la peine, puisqu'il disparaissait de la scène l'année suivante, ou plutôt l'année même où il avait publié l'*Épistre familière au sieur Corneille ?* Mais c'est peut-être pour n'avoir pu tuer *le Cid* et parce qu'il se sentait bien définitivement tué par lui, qu'il s'éclipsait ainsi tout à coup, confessant par là sa défaite plus haut qu'il ne l'eût pu faire la plume à la main, et obéissant au conseil que lui avait rudement donné l'auteur anonyme de l'*Avertissement au Besançonnois Mairet,* — peut-être Corneille lui-même : « Adieu et souvenez-vous... que, malgré vos impostures, *le Cid* sera toujours *le Cid,* et que, tant qu'on fera des pièces de cette force, vous ne serez prophète que parmi vos Allemands. » Quand Corneille n'était encore

Digitized by Google

que l'auteur de *la Veuve*, Mairet, qui était déjà l'auteur de la *Sophonisbe*, c'est-à-dire le premier des poètes dramatiques et qui ne se croyait point exposé à perdre son rang, avait adressé un madrigal flatteur à ce « rare écrivain de notre France »; mais lorsque Corneille eut écrit *le Cid*, il vit que la saison des madrigaux était passée, et il se rappela fort à propos le vers de Scudéry qu'il avait pu lire à côté des siens, et qui, un peu prématuré alors, trouvait maintenant si bien son application :

Le soleil est levé; retirez-vous, étoiles!

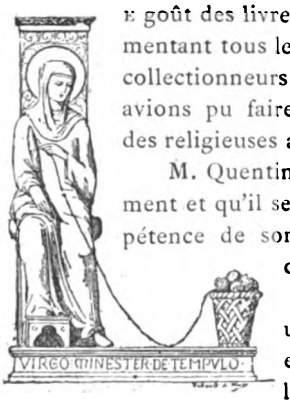
VICTOR FOURNEL.

Digitized by Google

LES RELIGIEUSES BIBLIOPHILES

I

ELISABETH DE RICHELIEU



Le goût des livres ayant appartenu à d'illustres personnages augmentant tous les jours, il nous a paru intéressant de faire part aux collectionneurs de ces livres des quelques recherches que nous avions pu faire sur une des catégories les moins connues : celle des religieuses amies des livres.

M. Quentin-Bauchart, dans un splendide ouvrage paru récemment et qu'il serait superflu de louer, étant donnée la haute compétence de son auteur en matière bibliophilique, ne donne que quelques renseignements succincts sur ce sujet.

Nous n'avons pas la prétention de donner ici une monographie complète des religieuses ayant eu une bibliothèque, mais seulement mettre au jour les quelques documents que nous avons pu recueillir sur celles qui, par leur naissance ou leurs goûts littéraires, ont leur place marquée dans l'histoire des bibliophiles célèbres.

Une des moins connues parmi celles-ci est certainement Elisabeth de Richelieu, fille du maréchal, qui fut abbesse de Saint-Remy des Landes, puis abbesse du Trésor en 1714, de l'Abbaye au Bois et enfin de Paris.

De cette bibliothèque, deux manuscrits seulement sont parvenus jusqu'à nous ; l'un d'eux appartient à M. de Lignerolles que nos lecteurs connaissent trop pour qu'il soit nécessaire d'insister sur la richesse de cette collection hors ligne.

Le second, que nous décrivons plus loin et que nous avons découvert, nous a semblé, au point de vue artistique et littéraire, d'un trop grand intérêt pour le laisser ignorer aux curieux de cette si intéressante époque.

Ce manuscrit, de 145 pages de texte, d'une écriture fort belle, est orné de

Digitized by Google

quatre figures brodées en soie à double face, une pour chaque acte et terminé par un dessin à la plume. De format in-8° (220 mm. de hauteur sur 180 mm. de largeur), relié en maroquin rouge à triple filet, les armes des Richelieu dans un écusson en losange au centre, et le monogramme *E. R.* entrelacé et surmonté de la couronne ducale aux quatre angles.

DESCRIPTION DU MANUSCRIT

POÈME SUR SAINTE ÉLISABETH, *présenté à Madame de Richelieu, abbesse de Saint-Remy, au jour de Sainte Élisabeth, le vingtième de novembre de l'année 1705.*

Ce poème ou, pour être plus juste, cette tragédie, est divisée en quatre actes : le 1er a huit scènes, le 2e, quatre scènes, le 3e sept et le 4e cinq.

Cette pièce, œuvre d'une nièce restée inconnue de Mme de Richelieu, et entièrement écrite de sa main, commence par une très curieuse préface que nous reproduisons *in extenso*, en respectant scrupuleusement l'orthographe.

Je ne puis m'empêcher de vous faire souvenir, ma chère tante, qu'entre tous les deffauts qui sont dans l'ouvrage que je prends la liberté, après que vous l'avés voulu, le principal est de l'avoir entrepris sans connoître les règles du théâtre dont j'avoue l'ignorance sans rougir, je ne m'en suis jamais meslée, mais quelquefois de vous divertir; aussi ce qui seroit à d'autres une témérité punissable me tiendra peut-être lieu de mérite auprès de vous; ce poesme n'ayant pas la règle principale des tragedies et que je n'ay appris que depuis qu'il a esté fait dont l'avis est venu trop tard, qui est de choisir une action qui puisse se passer en vingt quatre heures, je l'avois mis en scenes ainsi que poura vous être joué en particulier comme j'en avois eu le dessein pour vous amuser quelques moments, permettes moi de vous dire le peu que j'ai changé et augmenté. J'ay ajouté le personnage d'Hégonde pour grossir la suite de sainte Élisabeth et celui d'Arsace auprès de la princesse Soffie pour apprendre mieux par lui ce que pensoit cette princesse; la Cour du prince Louis luy estant trop attachée pour avoir pris d'autres intérêts que ceux de ce prince, j'ay changé le nom de Tuatebourg, qui estoit en ce temps là la capitale de Turinge, pour prendre celui d'Herfort qui m'a plu davantage et qui est sa capitale aujourd'hui.

Il me semble après cela, avoir suivi fidellement cette vie, quoy que la princesse Soffie y paroisse un caractere bien mauvais et politique, il m'auroit été impossible de luy donner autant de méchanceté qu'elle en avoit et que j'aurois dû. Tant il est vray, ma chère tante, que je n'en sçait point tant rendre qu'on m'en sçait donner quelquefois.

En quelques endroits, je nomme saincte Elisabeth reine, par la permission que je m'en suis donnée, et croyant que la naissance Royale m'en donnoit le droit, j'ay cru aussi pouvoir m'authoriser sur ce que les princesses de Thuringe portoient autrefois la couronne, ce qui, ce me semble, ne s'accorde qu'aux reines. J'oste à Rodingerius une syllabe de son nom quand il se rencontre dans quelques scènes parce que cela convient mieux pour les vers.

Un dessin fort original sert de cul-de-lampe à cette préface; il représente le cœur d'Élisabeth montant au ciel, duquel descend le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe tenant une palme dans son bec. Au-dessous de ce dessin se trouvent ces vers (?!!) :

Le cœur d'Elisabeth en quittant ces bas lieux,
Plaint d'amour pour son Dieu, s'envole vers les cieux
A la plus grande gloire de Dieu.

Digitized by Google

DESCRIPTION DES BRODERIES

Premier dessin.

A droite un arbre, à gauche des fleurs ; au milieu un monticule sur lequel le prince Louis, en habit bleu, culotte rouge, tricorne et épée, a un genou appuyé.

Deuxième dessin.

Même paysage que le précédent. Élisabeth, vêtue d'une robe bleue et portant une couronne, cause avec un pèlerin.

Troisième dessin.

Élisabeth, couronnée, habillée d'une robe verte, converse avec Jutta, sa confidente, vêtue d'une robe rouge décolletée, bordée d'hermine; en haut un lustre.

Quatrième dessin.

Élisabeth, en robe violette, est assise au milieu, sur un canapé; au fond une fenêtre à carreaux irréguliers ; à droite et à gauche un grand rideau, qui laisse voir d'un côté une armoire, de l'autre deux pots de fleurs.

Les trois premiers dessins mesurent 150 mm. de hauteur sur 125 de largeur.

Il existe dans le corps du poème des corrections et des additions de la même main.

Les pages 54, 101 et 143 sont cartonnées.

(A suivre.)

ÉMILE MAHÉ.

Digitized by Google

CHRONIQUE DU LIVRE

Plusieurs de nos confrères publient une lettre de Boileau fort intéressante et qui parait inédite; du moins ne se trouve-t-elle dans aucune des éditions, même les plus complètes et les plus récentes, des œuvres de Boileau. Elle est adressée à Brossette, qui fut pendant de longues années l'ami et le correspondant du poète et, plus tard, son zélé et abondant commentateur.

Auteuil, 3 novembre 1701.

Il est vray, monsieur, et vostre mémoire est fidelle sur ce point, que j'ay proposé à M. Racine un changement, je n'ose dire une correction, à un vers de *Phèdre*. Cela est de bien peu d'importance et ne mériteroit pas qu'on s'y arrestât; mais je ne puis me dispenser de répondre, en cette occasion, comme en toutes les autres, à vostre amicale curiosité. Voicy donc ce que j'ai pu retrouver dans mes souvenirs, déjà bien lointains, sur l'objet qui vous interesse.

C'est à Auteuil que M. Racine me lut, à diverses reprises, des fragments de sa tragédie que je considéray dès lors comme l'un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de sa plume. Il me lut notamment, un soir, la scène du deuxième acte, dans laquelle Phèdre, « malgré soy perfide, incestueuse », s'il m'est permis de me citer, declare son amour à Hippolyte.

C'est, vous le savés, l'une des plus belles de cette tragédie, qui en compte tant d'admirables. Je n'ai pas oublié l'impression que j'éprouvay à cette lecture, et à quel poinct je fus touché, par cet avœu d'une passion qui cherche d'abord à se desguiser, qui se descouvre involontairement peu à peu, et qui se termine par cette explosion si humaine et si pathétique :

Ah! cruelle! tu m'as trop entendue!

Toutesfois, au milieu de tant de beautés, je rencontray un vers qui fit naistre quelques scrupules dans mon esprit. Phèdre, exprimant le regret que Hippolyte, à cause de son jeune âge, ne soit point venu lui-même en Crète, pour combattre le Minotaure, dit :

Par vous auroit péri le monstre de la Crète;
Malgré tous les détours de sa vaste retraite,
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur, du fil fatal eust armé vostre main...

Avec la liberté dont nous avions coutume d'user dans nos entretiens littéraires, j'avouay à M. Racine que ce vers :

Pour en développer l'embarras incertain,

ne me satisfaisoit point et que j'y voyois une équivoque. Je pensay bien qu'il s'agissoit, dans ce membre de phrase, du labyrinthe et de l'embarras que l'on éprouvoit à s'y diriger; mais, d'un autre coste, le verbe « développer » appeloit plustôt l'idée du fil dont Ariane avoit armé la main de Thesée.

J'exposay mes doutes à M. Racine. Ce grand homme qui avoit autant de modestie que de génie, et qui ne s'opiniastroit jamais dans son sentiment quand on lui donnoit de bonnes raisons pour l'en détourner, convint de fort bonne grâce qu'il y avoit, dans ce vers, quelque chose de louche, et il me dit qu'il verroit à le changer. Nous parlâmes d'autre chose ; mais, malgre moy, ce malheureux vers me revenoit toujours en teste, et je cherchois à donner un autre tour à la pensée qu'il exprimoit, selon moy, asses imparfaitement. Apres avoir rêvé quelques minutes, je dis à M. Racine : « Que penseriés-vous d'un changement qui me vient en ce moment à l'esprit? » Et je luy recitay le passage ainsi corrigé :

Par vous auroit péri le monstre de la Crète;
Malgré tous les détours de sa vaste retraite,
Pour vous y ménager un facile chemin,
Ma sœur, du fil fatal eust armé vostre main.

M. Racine me loua fort de l'adresse et de la rapidité avec laquelle j'avois dénoué la difficulté. Il reconnust que ma correction faisoit disparoître toute ambiguïté et me promit d'en faire usage. Cependant, soit qu'il l'ayt oubliée, soit qu'il ayt préféré la première version, je ne l'ay point retrouvée dans la copie imprimée de sa tragedie.

Vous connoisses les sentiments avec lesquels je suis, monsieur, vostre très humble et très obéissant serviteur.

DESPREAUX.

Digitized by Google

A.R.Dr.7.2
HARVARD COLLEGE
DEC 10 1887
LIBRARY.
1887

8e ANNÉE
ONZIÈME LIVRAISON
10 NOVEMBRE
N° 95

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'ÉDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 NOVEMBRE 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — SOUVENIRS SUR BÉRANGER, par LEMERCIER DE NEUVILLE.

II. — LE PAROLIER DE DON JUAN, à propos du centenaire de cet opéra, par ARSÈNE ARÜSS.

III. — PÉTRARQUE ET LAURE, par VICTOR DEVELAY.

IV. — LES DERNIERS CATALOGUES DE CAZIN, par A. CORROÈNNE.

V. — CHRONIQUE DU LIVRE : *Encore l'Édition originale de Ruy Blas.*

Illustrations hors texte : 1° LES PORTRAITS DE BÉRANGER; 2° TYPES DE BIBLIOTHÈQUES-MEUBLES (extraits du *Dictionnaire de l'Ameublement*, de H. HAVARD).

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et médicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études littéraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*

II. — **Gazette bibliographique** : *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*

III. — **Sommaire des publications périodiques françaises** : *Revues littéraires. — Principaux articles littéraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne**, Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar**, administrateur-gérant.

AVIS.— Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.

Digitized by Google

DEC 10 1897
LIBRARY

SOUVENIRS

A TRAVERS

LES RAYONS DE MA BIBLIOTHÈQUE

BÉRANGER

I

Avant de parler de l'illustre chansonnier, je dois dire comment j'ai été amené à faire sa connaissance, cela date de loin, hélas! mais le temps passe si vite qu'il me semble que c'était hier. — Mon père était un bibliomane et non pas un bibliophile, c'est-à-dire qu'il avait l'amour du livre, mais l'ignorance profonde de sa valeur. Aussi sa bibliothèque était-elle des plus étranges et ressemblait-elle un peu aux boutiques de bouquinistes. Il y avait de tout : du vieux, du neuf, des classiques, des romantiques, des originaux; des livres de science, des romans, des poésies, du théâtre, beau-

Digitized by Google

coup, et des brochures de toutes sortes. — Aujourd'hui ce méli-mélo est très curieux et j'y retrouve parfois des documents précieux. Il joignait à cela la manie de la collection. Notez que je dis la manie et non pas l'art, car ses collections étaient presque toutes incomplètes, n'ayant point les connaissances voulues ni l'argent nécessaire pour les mener à bonne fin. Étant enfant, cette bibliothèque m'était défendue, la clef en était toujours retirée, et je devais me contenter de regarder derrière les vitrines ces livres nombreux dont j'aurais si bien voulu connaître le contenu. A mesure que je grandis, mon père se départit de sa rigueur, mais jamais complètement; il me fallait désigner le livre que je voulais, il me le prêtait en me recommandant bien de ne pas le perdre; puis la clef de la bibliothèque était retirée. Pourtant j'aurais bien aimé à fouiller là-dedans, à feuilleter un livre, puis un autre, mais cela m'était défendu.

Parmi ces livres, il y avait une collection de dix-huit volumes in-32, reliés en veau, qui m'avait attiré l'œil. Sur le dos des trois premiers je pouvais lire : *Tragédies*, puis, sur le quatrième : *Comédies en vers*, et sur les deux suivants : *Comédies en prose*, mais sur les autres où il n'y avait que ce titre vague : *Ouvrages divers*, ma curiosité s'était éveillée.

Pourquoi : Ouvrages divers? Pourquoi ce manque de titre spécial? Cet inconnu mystérieux m'intriguait et je résolus à n'importe quel prix de connaître le contenu de ces volumes.

Je n'y réussis pas tout de suite, n'étant à la maison que pendant les vacances, mais enfin, un beau jour, mon père étant absent, je trouvai la clef de la bibliothèque imprudemment laissée sur la serrure et, ma foi, j'ouvris. — J'aurais été puni de ma curiosité, si j'y avais cherché quelque roman léger du XVIIIe siècle, mais j'y trouvai encore assez de choses intéressantes pour ne pas regretter mon indiscrétion et qui justifiaient amplement l'interdiction que m'en faisait mon père.

Ces in-32 n'étaient une collection que par le format; ils ne faisaient pas une bibliothèque spéciale. Ils avaient été formés avec des brochures parues un peu partout : chez Sanson, de la galerie de bois au Palais-Royal; chez Constant-Chantpie, Achille Desange, Baudoin frères, Touquet, Terry jeune, galerie de pierre, Palais-Royal; Jules Laisné, Jules Renouard, Johanneau, Garnier, Gendron, Caillot-Lemoine, Berquet, Béchet aîné et Cie, etc., etc. Les pièces de théâtre faisaient partie du Répertoire dramatique en miniature à 25 centimes publié par Sanson; les pamphlets n'avaient d'autre indication que celle de : *Chez les marchands de nouveautés*, ou *Chez les libraires du Palais-Royal*. Toutes ces publications dataient de 1826 à 1829.

Voilà ce qu'elles contenaient : d'abord les œuvres dramatiques des classiques : Ducis, Voltaire, Corneille, Beaumarchais, Molière, Regnard, Saint-Evremond, Fabre d'Églantine; puis les poésies de Parny, Bouf-

Digitized by Google

fiers, M.-J. Chénier, Piron, Grécourt, Lafontaine (les *Contes*), Mme Deshoulières, Chapelle et Bachaumont, etc. Il y avait ensuite des brochures curieuses : *Le Nouveau dictionnaire théâtral ou mille et une vérités sur les acteurs, actrices, chanteurs, cantatrices, danseurs, danseuses de Paris,* avec leurs adresses (1827); *les Ministres en robe de chambre,* par Raban; *le Manuel du Courtisan,* traduit des *Institutiones Aulicæ* de Eusèbe Meisner; *la Berlue; Halte-là! ou la Terreur à Montrouge à l'occasion de la bataille des Jésuites perdue à Paris par l'abbé Lamennais en avril 1826; l'Ombre d'Escobar,* par T. Dinocourt; *Guillaume Ledru à la Chambre des députés* (Budget de 1826), potpourri; *M. Denticourt ou le Cuisinier d'un grand homme, tableau politique,* par M. Beuglant; *les Jésuites,* épître par Barthélemy et Méry; *les Jésuites peints par eux-mêmes; Onguent pour la brûlure,* poème par Barbier d'Ancourt, de l'Académie française; *Manuel du vaudevilliste; Biographie des pairs de France; Biographie de dames de la cour, par un valet de chambre congédié* (Eugène Constant Piton); *Dictionnaire anecdotique des nymphes du Palais-Royal; Petit dictionnaire des girouettes, par une société d'immobiles;* puis *les Omnibus du langage, les Omnibus de l'histoire, l'Origine des proverbes, l'Almanach du prophète Molin, l'Arithmétique du paresseux, le Barême mécanique,* et des pièces de théâtre curieuses comme : *les Victimes cloîtrées,* de Monvel; *Malagrida ou le Jésuite conspirateur,* de l'abbé Delongchamps; *le Saint déniché ou la Banqueroute des marchands de miracles,* du père Bougeant; *le Tremblement de terre de Lisbonne,* de maître André, perruquier, dédié à Voltaire, etc. Enfin, à la fin d'un volume, les *Chansons nouvelles de Béranger.*

Si j'ai donné la nomenclature de ces livres, c'est pour que le lecteur ne supposât pas pis qu'il n'y avait, mais je mentirais si je n'avouais pas que les premiers que je lus furent les poésies de Piron, les contes de Lafontaine et les chansons de Béranger. C'était en 1847. Je venais d'avoir dix-sept ans. J'étais un homme!... du moins je croyais l'être.

Voilà de la pâture pour mes vacances, me disais-je, ne parlons pas de lecture, on oubliera que la clef est restée sur la bibliothèque et j'y puiserai à mon gré. Le fait est que j'ai tout lu à cette époque, par exemple je n'affirmerais pas que j'aie tout compris.

La poésie me charmait surtout, depuis longtemps je faisais des vers et c'était dans l'actualité que je cherchais mes inspirations. Beaucoup plus naïf que les jeunes gens de mon âge ne le sont aujourd'hui, j'avais le plus profond respect pour les poètes, dont je n'avais jamais vu aucun; pour les comédiens, qui me semblaient être d'une nature spéciale, et enfin pour les célébrités de tout genre que j'admirais sans discussion. Le monde littéraire et théâtral me semblait être un paradis constellé d'étoiles et je ne trouvais rien de plus enviable que d'être connu. Avec

Digitized by Google

cela, j'avais une timidité de jeune fille et doutais beaucoup de moi. Quand je lisais dans les journaux les éloges des critiques aux auteurs, aux comédiens, je grillais d'envie d'être un de ceux-là qu'on exaltait, mais je sentais aussi que je n'avais encore rien fait qui pût mériter le moindre éloge.

A cette époque, Mlle Déjazet, — je ne disais pas Déjazet tout court, — chantait avec grand succès une romance de Frédéric Bérat : *la Lisette de Béranger*. La chanson faisait recette. J'avais appris la chanson après l'avoir entendu chanter au théâtre des Variétés par l'aimable comédienne. Quelque temps après, les journaux racontaient une anecdote : Mlle Déjazet était allée à Passy chez Béranger, elle lui avait chanté Lisette et le poète avait été très ému. Cette visite de la comédienne m'avait semblé charmante; j'y avais trouvé un sujet de poésie et j'y pensais constamment.

Par un beau matin de juillet il me prit envie de passer ma matinée au bois de Boulogne. J'adore les promenades solitaires, elles vous font bien mieux comprendre la nature; la solitude aiguise l'observation, elle rend les idées plus claires. La causerie avec soi-même est douce et encourageante. Ce bois est si charmant le matin ! Les arbres encore humides exhalent des senteurs exquises ; les oiseaux bavardent; les feuilles frisées par les rayons obliques du soleil ont des reflets d'émeraudes; l'herbe a les ondulations du velours et le silence, près des murmures confus de la grande ville, laisse si bien éclore les pensées qu'on peut les suivre et qu'on ressent le désir de les fixer. Je marchais au hasard, par les petits sentiers de préférence, pour ne pas être distrait par les promeneurs; à dire vrai, je ne pensais nullement aux merveilles naturelles que je voyais et dont je subissais l'influence ; elles se fixaient dans mon esprit qui était ailleurs, comme le botaniste qui entasse sa récolte dans sa boîte, sans s'attarder à l'analyse de ses plantes, je savais que je les retrouverais plus tard, avec l'impression exacte qu'elles m'avaient produite à mon insu. Tous les poètes doivent être ainsi : au contraire des peintres, ce n'est pas devant la nature qu'ils peuvent la peindre. Le souvenir d'une chose vue l'idéalise bien plus que la présence réelle de l'objet dont les défauts ne peuvent se dissimuler. On peint mieux l'amour qu'on a eu que l'amour qu'on a. Aussi, au milieu de ce bois que j'admirais, ma pensée était-elle tout entière à cette visite faite par Déjazet à Béranger, et l'obsession devint telle que je m'assis au pied d'un arbre et, tirant un carnet de ma poche, je me suis mis à rimer. Le sujet prêtait ; — je vous fais grâce des mauvais vers que je fis, mais en voici à peu près le sens : « Le vieillard est chez lui, il se promène dans son jardin, effeuillant à la fois ses souvenirs et ses roses. Tout à coup : Toc ! toc ! — Qui est là ? — Une jeune femme se présente. — Lisette ! s'écrie le chansonnier. Et c'était Lisette en effet, c'est-à-dire la gaieté, la jeunesse et l'amour ! C'était aussi la

Digitized by Google

chanson! Le vieillard est ému, il y a bien de quoi! Et le voici tout rajeuni, égrenant avec la comédienne le chapelet des amours passées. Le chapelet était long, c'était presque un rosaire. »

J'ai rimé ces vers enfantins et innocents à deux pas de la demeure de Béranger, au bord de la mare d'Auteuil, couché dans l'herbe et curieusement entouré par un régiment de grenouilles qui me soufflaient mes rimes dans un langage batracien des moins mélodieux.

Avoir fait les vers, c'était bien, mais oser les envoyer, c'était autre chose. La maison du poète à deux pas, c'était tentant! mais pouvais-je lui remettre ce barbouillage crayonné et couvert de ratures. Les ratures me faisaient peur! Ce sont les coulisses de la pensée; on y voit toutes les défaillances, les hésitations, tout l'effort accompli dans la gestation; c'est le secret de l'auteur qu'il devrait toujours emporter avec lui. Il fallait se décider pourtant, car je sentais que la réflexion ferait triompher ma timidité.

Je quittai le bois et me dirigeai vers Passy. Ayant avisé un cabinet de lecture, j'y entrai et demandai du papier et de l'encre, puis je recopiai mes vers, signai, mis mon adresse et recouvris mon envoi d'une enveloppe.

Comment le faire parvenir maintenant? — Béranger demeurait rue des Moulins, mais j'ignorais le numéro, je ne pouvais pas m'adresser à toutes les portes; enfin, en rougissant, comme si je demandais l'adresse d'un mauvais lieu, j'interrogeai un passant. « Béranger? me répondit-il, c'est à cette maison où le facteur est arrêté. » Je pressai le pas, le facteur avait remis le courrier et se retirait, la vieille bonne allait refermer la porte, je la repoussai doucement et tendis ma lettre en disant : « Pour M. Béranger! »

Ouf! j'avais osé! C'en était fait! Qu'allait-il en advenir? Allait-il répondre? Oui. Béranger, comme Victor Hugo répondait aux lettres. J'attendis huit jours et voici celle que je reçus :

Je suis bien touché, monsieur, des vers aussi gracieux que spirituels que vous voulez bien m'adresser. Ils font allusion à une circonstance heureuse de ma vie, celle où Mlle Déjazet a eu la bonté de me chanter le charmant morceau de M. F. Beyrat (*sic*), œuvre aussi remarquable par les paroles que par la musique. Cette reine des actrices comiques de notre temps a fait mieux que de me chanter *Lisette,* elle m'a permis de l'en remercier en l'embrassant. C'était faire bien de l'honneur à un pauvre vieillard. Vous êtes jeune, monsieur, envoyez-lui vos vers; ils la charmeront, j'en suis sûr, et je suis sûr aussi qu'elle vous accordera avec plaisir la permission qu'elle m'a accordée. Je la prierai même de vous embrasser pour moi, et ce point vaudra mieux que tous les éloges que je pourrais donner à votre jeune muse.

Recevez, monsieur, avec mes remercîments, l'assurance de ma plus parfaite considération.

Votre tout dévoué, BÉRANGER.

Passy, 3 août 1847.

Digitized by Google

Cette lettre — je l'appris par cœur — me mit au comble de la joie. Béranger! l'illustre chansonnier, daignait m'écrire! Il me faisait des éloges sur mes vers! Je les prenais au comptant. Il m'introduisait chez Déjazet, la grande actrice! Et Déjazet m'embrassait! Je sentais déjà le baiser!

Ma mère jugea que cette lettre valait une visite. J'allais donc voir enfin le poète! Oh! je le regarderais bien! Mais que pourrais-je lui dire! Dans ma naïveté, je crus qu'il me demanderait à voir quelques-uns de mes vers. J'en mis dans ma poche, les moins mauvais.

Deux jours après, ma mère et moi, nous nous présentâmes rue des Moulins, n° 2. La vieille bonne nous ouvrit. Était-ce l'ancienne Lisette? — Plus rien ne l'indiquait. Le vieillard nous reçut dans un petit salon bourgeois très modeste. Ce fut ma mère qui parla, car moi je dus paraître bien niais; mais je ne trouvai pas un mot. Fatale timidité! Béranger la comprit; il m'encouragea et me répéta que mon billet était bon, que ce n'était pas celui de La Châtre (et pourtant!), bref, que l'échéance était à ma discrétion et qu'il ne serait point protesté. J'avais dix-sept ans alors, je crus à cela!

II

Quand ma joie fut un peu calmée, je songeai à mon baiser! Mais ma timidité fit encore des siennes. Douze fois j'allai chez Déjazet, qui demeurait alors passage Saulnier, n° 7. Les quatre premières fois, je n'osai pas sonner; les quatres suivantes, on me répondit que madame ne recevait pas, les quatre dernières que madame était sortie. A la dernière des dernières, quelle imprudence! Je laissai mon billet — ma lettre de Béranger à laquelle je tenais tant! — en annonçant que je me représenterais pour en toucher le montant.

Les mois se passèrent. J'attendais une lettre, je n'osais plus me présenter. Tant de déveine pour un baiser devait rejaillir sur la France. La révolution de 1848 arriva.

Permettez-moi de vous raconter la part que j'y pris.

En ce temps-là, comme aujourd'hui, il y avait des ministres, des hommes d'État, des ambitieux, des conspirateurs, du peuple mécontent, des satisfaits, des imbéciles, des indifférents et de la canaille! En ce temps-là, il y avait des jeunes gens comme aujourd'hui, avec cette différence qu'aujourd'hui ils se croient quelque chose et, pour la plupart, ne sont rien, tandis qu'autrefois ils étaient quelque chose — et beaucoup l'ont prouvé depuis — et ne se croyaient absolument rien que des étudiants gais, tapageurs peut-être, mais pas du tout hommes d'État. En ce temps-là, toute cette jeunesse s'amusait pour son compte; elle allait au bal pour danser, riait à pleine gorge, travaillait peu ou prou, mais travail-

Digitized by Google

lait pourtant et ne songeait pas du tout à alléger le sort fatal de ces *pauvres travailleurs manuels* qui se font des rentes avec des grèves, ce qui n'est pas déjà si maladroit.

Comme je l'ai dit, j'habitais chez mes parents, rue de Trévise, mais tous les matins, dès sept heures, je me rendais au quartier latin, rue des Grès, je crois, chez un préparateur au baccalauréat nommé Lelarge, dont l'établissement doit encore exister aujourd'hui. Il m'arrivait parfois, quand j'avais trop veillé, d'être en retard et de ne plus oser me présenter au cours du matin; alors je me rendais chez des étudiants en médecine, anciens camarades de collège, qui m'initiaient, eux plus âgés d'un an ou de deux, aux mystères du Prado ou bien qui m'emmenaient dans un pavillon de dissection de la Clinique pour les voir s'escrimer du scalpel sur un cadavre acheté à frais communs.

Donc le 24 février 1848, ne soupçonnant pas, dans mon ignorance de la politique, les grands événements qui se préparaient, j'étais parti de la rue de Trévise, portant sous mon bras un paquet qui contenait un costume complet de Pierrot. Un Pierrot nouveau modèle! qui devait faire sensation au Prado, au bal masqué du lendemain. Ce costume devait être déposé chez un de mes amis qui logeait rue Sainte-Hyacinthe-Saint-Michel et revêtu par moi le lendemain soir, à l'heure où ma bonne mère avait coutume de me dire : « Surtout, prends garde au feu, éteins ta lumière ! »

Arrivé au bout de la rue, j'entends dire : « On fait des barricades sur le boulevard. » Tiens! pensais-je, je les verrai en passant. Sous le règne de Louis-Philippe cela n'avait rien d'extraordinaire. Je poursuivis mon chemin. A l'entrée de la rue Montmartre, je dus déposer mon pavé pour avoir le droit d'aller plus loin. Ce système ingénieux, cet impôt révolutionnaire était alors à la mode; aussi les barricades, dont l'érection avait été décidée par trois ou quatre meneurs, étaient-elles rapidement construites.

Les Halles formaient un véritable camp retranché; il y avait même des canons. Cet engin de guerre me fit faire un énorme détour, car je ne songeai pas un seul instant à revenir sur mes pas. Pouvais-je supposer que le Prado ne serait pas ouvert le lendemain! Après bien des crochets, j'arrivai enfin au Quartier. Mon ami était sorti. Je déposai chez lui mon paquet précieux et je me mis à sa recherche. Je le trouvai sur la place de l'Odéon, au milieu d'une foule d'étudiants qui organisaient la Légion des Écoles. La Légion des Écoles! titre ronflant! Légion sans chefs d'ailleurs, comme sans armes. J'oubliai bien vite le bal masqué; mes idées, pacifiques d'ordinaire, devinrent tout à coup très batailleuses; je songeai que mon devoir était de faire partie de la Légion des Écoles; qu'un jour il me serait reproché cruellement de m'être soustrait à cet engagement volontaire; je me rappelai la première Révolution, mon

Digitized by Google

cœur battit, je ne sais pas pourquoi, et c'est avec émotion, mais aussi avec fermeté que je m'écriai : « La Légion des Écoles ! j'en suis. »

On se donna rendez-vous pour le lendemain. Qu'allait-on faire ? Je n'en sais rien ; mais on allait se mettre en rang comme des soldats, aller quelque part, être regardé par les bourgeois qui auraient peur et rentreraient chez eux, pleins d'effroi. Ma bravoure, cependant, ne m'enleva pas la prudence. J'avais entendu parler de charges de sergents de ville, de coups de fusil, de barricades couvertes de cadavres ; je fis réflexion qu'isolé, je n'étais rien, et qu'il fallait me conserver pour faire partie de cette fameuse Légion. Je rentrai donc chez moi, mais en passant par les Champs-Élysées.

J'avais de bonnes jambes, mais j'étais exténué. Ma mère, le lendemain, ne voulut pas me laisser sortir ; mais j'échappai à sa surveillance. A une heure sonnant, je fus exact au rendez-vous de la place de l'Odéon. Nous étions deux cents. Où allions-nous ? Je le sus enfin : à l'Hôtel de Ville demander des armes. Il pleuvait. Nous étions deux cents quand nous partîmes de la place de l'Odéon ; sur la place de l'Hôtel-de-Ville, nous n'étions plus que soixante. La place était encombrée de monde; des canons, mèche allumée, étaient rangés à la porte principale du monument. Une foule hideuse nous entourait. Tout le monde était armé : les uns avaient des fusils, d'autres des piques ou des hallebardes de théâtre ; les gamins de Paris — qui devaient plus tard s'appeler gavroches — avaient des pistolets aussi grands qu'eux. Les chefs de notre députation demandèrent à être introduits près du gouvernement provisoire.

On les fit entrer, nous attendîmes. Ce qui m'impressionna le plus, ce fut la mèche allumée des canons. Dans ma naïveté, je redoutais un accident; ... si, par hasard, une étincelle allait s'égarer, nous étions mitraillés. Un camarade me dit que les canons n'étaient pas chargés, que la mèche allumée était *pour faire peur !* Cela me rassura. Enfin la députation revint, ayant à sa tête le citoyen Arago, ministre de la marine : « Venez, braves jeunes gens ; venez avec moi, je vais vous distribuer des armes ! — Nous partîmes. Il pleuvait toujours ! Nous longeâmes les quais et arrivâmes au ministère de la marine. La cour était pleine de gardes nationaux en uniforme. On nous fit entrer dans une petite salle basse, et là, un employé nous distribua des armes de tous les modèles; ceux qui n'avaient pas de fusil prirent des baïonnettes ou des sabres. A mesure qu'on nous délivrait les armes, on inscrivait nos noms et nos adresses. Je fis comme les autres, je donnai un nom supposé et une adresse fausse. Pourquoi ?

La distribution terminée, on nous passa en revue avec la garde nationale, ce qui nous flatta. J'avais eu en partage une carabine assez lourde; pendant la revue, comme je la caressais de l'œil, j'aperçus une

Digitized by Google

LES PORTRAITS DE BÉRANGER

Composition D'ÉMILE MAS

Digitized by Google

Digitized by Google

petite étiquette qui pendait à la gâchette. Je regardai et lus : *Fusil examiné et reconnu mauvais*. J'avertis mon voisin, qui poussa du coude le sien. Nous avions tous deux des armes de rebut! Je me rappelai alors la phrase du citoyen Arago : « Braves jeunes gens, je vais vous donner des armes ! » Je fus désarmé trois jours après par un poste du boulevard et n'en fus pas fâché, car j'avais l'épaule écorchée.

Depuis, quand j'entends parler de solidarité, d'ordre public, de civisme, de liberté, de loyauté politique, je songe à la carabine du citoyen Arago et regrette mon bal masqué du Prado où j'aurais mis mon beau costume de Pierrot qui, lui au moins, aurait été examiné et n'aurait peut-être pas été reconnu mauvais.

III

On comprendra aisément que, pendant ces époques troublées, je pensai peu à ma créance sur l'aimable comédienne; mais quand les esprits furent un peu calmés, quoique les fonds fussent encore en baisse et quitte à n'avoir qu'un acompte, je tentai un dernier effort.

Je me présentai une dernière fois, la treizième! Chiffre fatal! Absente! Encore absente! Elle était au diable, au vert! Où va la Muse, où va le succès, où va l'amour! Elle était loin des villes, de l'argent, des tracas, des ennuis, des déceptions et des importuns! ou plutôt, elle était, je crois, près d'un bon ami à elle, Van der Buch, le vaudevilliste, qu'elle a beaucoup aimé et beaucoup pleuré!

Dame! Je ne savais pas cela!

Désespéré, j'entrai sous la porte cochère en face, presque en face, je la vois encore d'ici, et je griffonnai les *presque vers* suivants.

Cet appel que je faisais à la poésie m'avait semblé un coup de maître. Ne méritait-elle pas des vers aussi bien que Béranger? Il avait répondu, elle aussi répondrait. Puis je songeais au baiser. Est-ce elle qui m'embrasserait? alors faudrait-il riposter, ou bien me tendrait-elle la joue? Au résumé, j'étais bien embarrassé.

En attendant, le pied sur une borne, le carnet sur le genou, je confectionnai mon madrigal. C'était tout ce que l'on voudra, excepté de la poésie; les rimes étaient d'une faiblesse déplorable et un horrible hiatus apparaissait dès le quatrième vers. Même pour des rimes bâclées sous une porte cochère, c'était affreux! Du reste, pour ma punition, les voici :

Madame,

En ce moment qu'on fait baisser la rente,
Vous profitez du grand manque d'argent.
C'est mal à vous; je croyais cependant
Qu'un baiser en tous temps était *monnaie* courante,
Qu'on ne refusait pas et qu'on changeait souvent.

Digitized by Google

Peut-être, direz-vous, j'y mets trop d'insistance,
Et j'élève par trop la voix;
Enfin, je fais valoir mes droits
Sur un billet de complaisance.
Je n'ai pas plaisanté, mais tout est sérieux:
Ce baiser, ce billet qu'il vous faudra me rendre,
Car je tiens beaucoup à tous deux,
Envoyez-les moi; mais bien mieux,
Dites-moi de venir les prendre!

Quelles rimes! *argent*, *cependant*, *souvent*, *voix* et *droits*, *deux* et *mieux!* et la *monnaie courante!* Ce n'était pas un baiser que je méritais, c'était un soufflet. Déjazet le pensa peut-être, car elle ne me répondit pas.

Depuis ce temps, le nom de Déjazet est, dans mon esprit, inséparable de celui de Béranger, et quand j'entends chanter *le Dieu des bonnes gens,* je tends la joue... mais rien ne vient.

Quatorze ans après cette idylle, je fis la connaissance de *Lisette.*

Enfin!... me dis-je tout bas. Eh bien, non! je n'osai plus. Je vis une femme d'esprit aimable, gracieuse, charmante; je vis Déjazet enfin, mais je ne vis pas Lisette, et je n'osai pas lui parler de ma créance et de Béranger. Du reste, je venais parler d'affaires, et si les baisers les terminent, ils ne les commencent jamais. J'ajouterai que je ne fus pas plus heureux en affaires qu'en baisers, mais je passai une journée charmante à Seine-Port, où Richelieu-Lauzun-Garat demeurait tout l'été. Elle me montra le petit pavillon où Sardou écrivit *les Ganaches* ou *les Intimes,* je ne sais plus au juste. Les murs étaient couverts de portraits; il y en avait beaucoup de Laferrière. Elle avait une petite toilette Louis XV, chapeau de paille couvert de fleurs naturelles, robe à paniers, en mousseline blanche à fleurs, souliers à hauts talons rouges, et tenait une ombrelle-canne à la main. De loin, elle paraissait quinze ans; mais de près... elle était maquillée comme au théâtre. Est-ce pour cela que le baiser, qui était destiné à sa joue, ne se posa que sur sa main?

Quant à Béranger, je ne le revis plus; mais le 17 juillet 1857, dans une petite chambre située au coin de la rue de Lancry et du boulevard Saint-Martin, je lui envoyai un dernier adieu: *le Dernier chant de Béranger,* chanson qui eut un certain succès à l'époque, pendant que son convoi, payé par l'État, passait sur le boulevard.

Il m'est arrivé souvent depuis de feuilleter la collection minuscule de mon père, et je n'ai jamais manqué de m'arrêter plus spécialement au volume qui contient les chansons de Béranger.

L. Lemercier de Neuville.

Digitized by Google

LE PAROLIER DE DON JUAN

A PROPOS

DU

CENTENAIRE DE *DON JUAN*

(1787-1887)

Si l'on s'avisait d'imprimer sur l'affiche du *Don Juan,* au-dessous de la mention : *musique de Wolfgang Mozart*, ces autres mots : *paroles de Lorenzo d'Aponte*, il est probable que, sauf quelques très rares bibliophiles, personne ne pourrait fournir des références sur ce d'Aponte si profondément effacé sous les traductions, les adaptations ou les déformations d'Un Chacun : friperies étalées sur la dépouille d'un véritable poète. — D'Aponte ne mérite certes pas d'être relégué parmi les librettistes de rencontre ; c'était un de ces types charmants et bizarres du XVIIIe siècle, un poète de cour doublé d'un aventurier de tréteaux, moitié savant, moitié pamphlétaire, grand donneur de sérénades, grand dégustateur de bouteilles, courtisant la brune ou la rousse sans prendre garde à la ruelle ou au ruisseau. Ce pauvre hère néanmoins sut créer un type exquis : *Don Giovanni,* que Mozart anima d'une empreinte surhumaine, et c'est ainsi que sont passés, à travers les siècles, les auteurs d'une divine œuvre, où le musicien et le parolier se sont soudés d'un indissoluble lien, car si Lorenzo d'Aponte y incarna sa chair avec sa con-

Digitized by Google

cupiscence, Wolfgang Mozart y insuffla son âme avec son idéalité; voilà pourquoi, en souvenir de cette création, l'on devrait toujours mettre au-dessous de *musique de Wolfgang Mozart, paroles de Lorenzo d'Aponte.*

I

On peut dire sans exagération que d'Aponte a ressuscité Don Juan; on peut même avancer que d'Aponte n'a connu aucun des différents moules dramatiques, lyriques, comiques, où l'on avait successivement essayé de couler la statue de Don Juan, et il faut en vérité que le type soit bien caractéristique et bien vivace pour s'être dégagé nettement, comme on va le voir, de toutes les défroques dont il a été si largement affublé.

Ce fut peu d'années après la mort de Don Juan Tenorio y Salazar, conde de Maraña, au XVIe siècle, qu'un moine, Tirso de Molina, fit prendre un corps à la légende dans son *Burlador de Sevilla.* A la suite de la domination espagnole à Naples, des comédiens andalous durent sans doute l'y porter, car d'après Riccoboni, Don Juan y était déjà connu en 1620.— Onofrio Gilberti (1653), Andrea Cicognini (1670) et Andrea Verucci (1678) l'affublèrent successivement d'un costume misérable sous le titre de *Il Countato di piedra.* Ce fut la farce italienne qui l'amena en France, mais avili, arlequiné; Villiers (1659) le fit représenter à l'hôtel de Bourgogne, Dosimond à Lyon et à Paris (1661). La beauté de l'idée ne pouvait échapper à la finesse de Molière, et son *Festin de pierre* (1663), tout imbu qu'il soit d'une philosophie déplacée, est déjà un battement d'ailes pour remonter à son niveau; néanmoins Thomas Corneille (1676) et Rosimond (1669) (connu aussi sous le nom de Claude-La-Rose) ressuscitèrent encore cette esquisse imparfaite. De Paris, Don Juan sauta à Londres, mais la légende sévillane y effaroucha la censure dans *le Libertine Destroyed* de Thomas Shadwell (1676).

Quant à l'Allemagne, incapable de pressentir Don Juan, elle le relégua sur la scène des marionnettes *Das Steiner Gatsmahl,* où le séducteur transformé en polichinelle rossait le Commandeur; puis Don Juan rebondissant de nouveau au sud, Goldini (1736) s'en empara pour son *Dissoluto punito.* Un dernier outrage lui était réservé, il devait venir d'un Espagnol, qui, méprisant ou peut-être ignorant le vieux Tirso de Molina, osa le refondre dans *No hay deuda que no se pague.*

Les vicissitudes musicales n'ont pas été moindres; un opéra comique de Letellier (1713) joué à la foire de Saint-Germain; un ballet (!) par Gluck (1762), puis Righiani à Vienne (1777), Trillo à Naples (1763), et enfin Gazzanizzi à Venise (1785) tâchèrent en vain d'accorder leur diapason à la hauteur du thème et leurs noms rappellent le tapage discordant des préludes de l'orchestre.

Donc pour Don Juan, au rebours d'Ulysse, l'Odyssée a précédé l'Iliade, il y aurait toute une œuvre à improviser sur les transformations de Don Juan passant de l'Espagne à l'Europe entière.

Il est probable que d'Aponte n'a point connu Tirso de Molina, enfoui sous les décombres de ces bâtards de son œuvre, sans doute d'Aponte n'a pu entrevoir que dans les pantalonnades italiennes ou les marionnettes allemandes

Digitized by Google

la silhouette aussi grandiose que raccourcie de son héros ; il a donc fait plus que de le ressusciter, mieux que de le rajeunir, il l'a pressenti, conçu, galvanisé, et à notre époque de recherches réalistes, il est grandement intéressant d'examiner dans les mémoires de d'Aponte[1] jusqu'à quel point il a façonné ce prototype en le documentant sur lui-même.

II

On désirerait, pour pourtraire dAponte, plonger sa plume dans une encre chatoyante et la sécher avec de la poudre à la maréchale ; après les autobiographies de Benvenuto Cellini ou de Giacomo Casanova, l'Italie cherchera longtemps une créature plus typique et aussi aventureuse.

Il naquit à Ceneda, sous la férule du Conseil des Dix ; c'est bien un enfant de Venise pétri d'amour et de poésie, glissant à travers le monde, plus léger et plus fugace que les gondoles des lagunes. Élevé par charité, grâce à l'évêque Lorenzo d'Aponte dont il prit le nom, suivant l'usage vénitien de l'époque, on le destina tout d'abord à l'état ecclésiastique ; mais le jour où le hasard le jeta sur la place de Saint-Marc, oublieux du petit collet, il ne se souvint que de ses talons rouges, et sa première pirouette l'amena aux pieds d'une sorte de Manon flanquée, comme celle de l'abbé Prévost, d'un frère odieux. Par ailleurs le petit collet noir et les talons rouges faillirent être compromis dans l'alliance offerte par une jeune princesse napolitaine, dotée, à l'instar des héritières de Perrault, d'une cassette pleine de perles ; par bonheur pour Don Juan, le Conseil des Dix coffra la belle sous les murs d'un cloître ; mais aussitôt une autre aventure lui permit de rencontrer chez un vieillard masqué, à qui d'Aponte donnait l'aumône, un père philosophe, assez naïf pour lui offrir en mariage une fille délicieuse et riche, non plus d'un coffret, mais d'une corbeille bondée de sequins. Nommé professeur à l'Université de Trévise, ses succès littéraires lui attirent des jalousies, d'Aponte perd sa place et trouve un Mécène que bientôt d'autres aventures féminines le forcent à quitter pour Padoue ; là, ce fut un vrai Carême... poétique et gastronomique, et, après quarante jours passés aux olives et à l'eau clair, d'Aponte a l'audace de braver Venise et de s'attirer l'honneur de deux procès, le premier intenté par le Conseil des Dix pour un sonnet satirique, le second par le tribunal des Blasphèmes, en raison d'un certain jambon ingéré un vendredi. Ruiné, épeuré, d'Aponte s'enfuit en Autriche, à Goritz.

Ici s'ouvre dans les *Memorie* une idylle d'une fraîcheur savoureuse. D'Aponte tenant à la main son bagage, un Horace, un Dante et un Pétrarque, ne sachant pas un mot d'allemand, arrive dans une auberge tenue par une hôtesse inflammable. Prestissimo d'Aponte, à renfort de dictionnaire et d'œillades, l'assiège d'une déclaration et obtient bon souper, bon gîte et le reste !... Mais déjà sur la pente irrésistible des aventures, il rebondit jusqu'à Dresde, espérant être nommé poète de la Cour et n'y parvient point ; en revanche, admis chez des Italiens, faisant d'une pierre quatre coups, il s'amourache de deux sœurs qui toutes deux lui rendent ses tendresses.

Arrivé à Vienne, recommandé à Métastase, présenté à l'empereur, d'Aponte débute par un insuccès : *le Riche d'un jour*, de Salieri.

1. *Memorie di Lorenzo da Ponte di Ceneda, scritte da esso.* New-York, 1823-1830.

Digitized by Google

Au milieu de l'étrange fantasmagorie de ses Mémoires,... le livret de Don Juan ne tient pas une place énorme; il fut hâtivement brossé. D'Aponte ne confie ni d'où ni comment il s'en inspira; il dit seulement que « le génie de Mozart exigeait un drame, vaste, multiforme et sublime ». Malgré cette prescience de l'immortalité à laquelle il allait être associé, d'Aponte travaillait simultanément *l'Arbre de Diane*, opéra mythologique pour Salieri, et *Assur*, opéra bucolique pour Martini. Le matin, paraît-il, d'Aponte lisait le Tasse afin de s'entraîner au premier, l'après-midi; Pétrarque, quand il s'agissait du second; enfin le soir, *l'Enfer du Dante* pour se mettre au diapason de Mozart. « Je m'asseyais à ma table vers minuit, une bouteille de tokay à ma droite, mon écritoire à ma gauche, une tabatière pleine de tabac de Séville devant moi. Une jeune et belle personne habitait avec sa mère dans ma maison; elle entrait dans ma chambre chaque fois que je sonnais, et j'abusais un peu de la sonnette, surtout quand je sentais ma verve se refroidir. »

Dès lors, d'Aponte transformé en poète de la Cour, devint le poète officiel des couronnements, enterrements, mariages ou baptêmes; il décrit des cérémonies qui rappellent lointainement les divertissements de Watteau; et la couleur rococo des Lancret et des Fragonard; en revanche, les fiançailles de d'Aponte avec une charmante Anglaise, Nancy *** rappellent les compositions patriarcales de Greuze. Il y aurait pour un illustrateur élégant et cythéréen, plus d'une gravure exquise dans ces feuilles anecdotiques d'un pauvre poète cigalier, plus d'un de nos librettistes ayant pignon sur la rue serait fort embarrassé de léguer un récit aussi attachant... mais... aussi attristant!... A la mort de Joseph II, d'Aponte, tombé en disgrâce, flotte de Vienne à Trieste, de Trieste à Dresde, de Dresde à Londres, de Londres à La Haye, rongé d'une misère noire que l'amour de Nancy seule adoucissait, mais qu'aggravait parfois l'ingratitude d'un ami, surtout quand cet ami était un délateur, entre autres le célèbre Casanova qui, paraît-il, choqua beaucoup la femme de d'Aponte par ses *énigmatiques manières*, sans qu'aucune explication nous détaille le pourquoi ou le comment, mais il est probable qu'une jeune Anglaise en lune de miel devait juger Casanova *very shocking!*...

Retournant à Londres une seconde fois, le poète de la Cour déchoit au rang d'*arrangeur* pour le compte d'un impresario du nom de Taylor, dont d'Aponte trace un portrait excessivement humoristique. La dégringolade de devait pas s'arrêter là: une faillite l'improvise libraire, puis éditeur, et le poète, redressant un peu son échine, en profite pour se faire imprimeur de ses propres ouvrages; la galère semblait se radouber quand une tempête la poussa jusqu'à New-York... où le parolier de *Don Juan* se ravale à devenir distillateur et cabaretier... sans tokay, hélas!... Naturellement, il usa de l'éternelle ressource des exilés, il enseigna l'italien, et, tout d'abord, grâce à l'évêque Moore, il eut plus de cinq cents élèves et consacra ses premiers écus à la construction d'une scène intime afin d'y jouer *Alfieri*. Au milieu de sa détresse, un rayon du soleil d'antan vint le réchauffer, grâce à Mozart; ce fut d'entendre *Don Giovanni* chanté par la Malibran. La pièce ayant été sur le point d'être abandonnée à cause des prétentions du ténor chargé de Don Ottavio, d'Aponte, fidèle au souvenir de son divin collaborateur, paya de sa poche les feux du chanteur.

Digitized by Google

A partir de cet instant, les pastels des *Memorie* s'assombrissent : faillites, prison, dettes, deuil, avanies, tout s'acharne sur le malheureux, jusqu'à la rédaction de sa vie, qu'il écrivit alors, et dont le souvenir devait être pour lui, suivant le mot de son poète préféré, la plus cruelle épine de ses douleurs.

Il mourut à Colombia-College, en 1838, dans la plus navrante des pauvretés. Il était écrit que ni le musicien, ni le parolier de *Don Juan* n'auraient les moyens de voyager dans l'autre monde... Mais quand on a fermé le livre, il nous reste dans la tête un bruit où s'entrechoquent, dans un *tutti* formidable, baisers et toasts, serments et sérénades, larmes et sanglots!... tout ce que Mozart a su orchestrer.

III

C'est d'un tel homme et d'une telle vie qu'est issu *Don Juan;* le libretto s'en ressent : bigarré, mouvementé, heurté dans le bouffon et le trivial, le sublime et le sombre, avec une vérité qui n'a d'égal... que la vérité. Le *Don Juan* de Lorenzo d'Aponte est le fils de celui de Tirso de Molina et le petit-fils de *Don Juan* de Tenorio y Salazar. Ces deux livrets sont les seules enveloppes sous lesquelles le séducteur sévillan ait pu revivre avec toute sa noblesse d'allure. On cherche, sans y réussir, le nom qui convient à cette œuvre; celui de *darmma gioso* dont l'affubla d'Aponte hurlerait sur l'affiche. Trop comique pour s'appeler drame, trop sinistre pour rentrer dans la comédie, chaque personnage y remplit exactement et rigoureusement le cadre prescrit, délayé dans la note précise, amusante et terrifiante, ce qui la rend si vivante. Doña Elvira, l'amoureuse délaissée, toujours fidèle, toujours infatigable, et n'arrivant que pour surprendre l'ingrat de conquête en conquête; doña Anna, l'amoureuse inassouvie, rancunière, dépitée, remorquant Don Ottavio, pauvre sire, moitié patito moitié sigisbée; Zerline, l'amoureuse preste, gaie, fine mouche qui sera une fine commère; Mazetto, vraie silhouette maritale, grotesque et niaise; enfin le chasseur pervers, Leporello, un maraud trembleur et menteur, Sancho Pança de ce don Quichotte de la Luxure, autant de portraits parachevés qui s'effacent peu à peu pour faire place aux vrais personnages du poème : la statue et don Juan, c'est-à-dire un homme et son remords, mais un homme demi-dieu, Prométhée de la passion, Titan de l'insouciance, reniant le passé, défiant l'avenir, oubliant l'aujourd'hui; artiste à son point de vue. Un homme plus et moins qu'un autre homme, créature et création absolument aristocratique, orgueilleuse de son vice, fière de son égoïsme, fascinante parce qu'elle est insaisissable, n'ayant qu'une loi, aimer... aimer... aimer... sans peur, sans honte, sans frein, et marivaudant avec sa dernière maîtresse l'impénitence finale, la bravade aux lèvres, l'ironie aux yeux, un Espagnol indompté et indomptable! voilà le *Don Juan*, un poème comme on n'en avait jamais vu, une musique comme on n'en avait jamais entendu!... Et il faut reconnaître que ce fut vraiment le génie de l'immortel qui toucha du doigt le front de Mozart, et le même génie qui souffla à un pauvre troubadour besoigneux l'haleine d'un Shakespeare.

ARSÈNE ARUSS.

Digitized by Google

PÉTRARQUE ET LAURE

Les œuvres latines de Pétrarque, qui embrassent deux énormes in-folio, sont très discrètes, pour ne pas dire muettes. sur ses relations avec Laure. On comprend donc tout l'intérêt qui s'attache aux rares passages où il s'est plu à se faire lui-même le commentateur de ses *Sonnets*. Pourrait-on désirer un meilleur scoliaste? Les deux églogues suivantes, extraites de ses poésies pastorales, ont chacune pour objet un épisode de sa passion. Dans l'une, il montre l'influence salutaire que cet amour éthéré exerça sur son génie; dans l'autre, il déplore la perte de l'objet aimé.

M. Victor Develay, dont nous avons publié dernièrement la traduction du discours de Pétrarque au Capitole, a traduit ces deux églogues dont les vrais personnages, dépouillés du voile de l'allégorie, sont Pétrarque et Laure.

ÉGLOGUE III

Suit la troisième églogue, dite l'*Amour pastoral*. Les interlocuteurs sont Stupée et Daphné. Stupée est ainsi nommé de *Stupa*, étoupe, c'est-à-dire propension à s'enflammer. Car, par une inclination naturelle, le poète lui-même, ici nommé Stupée, a été porté vers l'art poétique, et l'on verra dans le cours de l'églogue combien grand est son penchant. Daphné est la poésie elle-même[1]. Daphné, en grec, désigne l'arbre que nous nommons laurier. Ce nom vient de Daphné, fille du fleuve Pénée, sur laquelle Ovide a écrit fabuleusement au livre premier des *Métamorphoses*. Les poètes sont ornés de son feuillage. Le poète termine l'églogue en rappelant que son couronnement a été célébré à Rome, au Capitole, avec l'approbation du Sénat.

1. Ici Pétrarque donne le change au lecteur. Daphné n'est autre que la dame de ses pensées, Laure de Noves.

Digitized by Google

L'AMOUR PASTORAL

STUPÉE, DAPHNÉ

STUPÉE. — Quelle sera la fin de mes prières et de votre fuite, ma bien-aimée? Arrêtez-vous, Daphné, je vous en prie, et prenez pitié des vôtres.

DAPHNÉ. — Celle qui a dédaigné Phébus, qui ne dédaignera-t-elle pas? Cherchez d'autres soucis; votre amour devient importun.

STUPÉE. — Tiraillé d'un côté par le travail, de l'autre par l'amour, je ne puis que vous adresser en tremblant quelques mots interrompus. Laissez-moi respirer un peu. Arrière la violence, la ruse et les embûches; déposez toute crainte, asseyez-vous et daignez entendre mes tourments.

DAPHNÉ. — Parlez donc et souvenez-vous de mettre un frein à vos mains avides.

STUPÉE. — Daphné, quand pour la première fois je vous aperçus seule, sur le rivage désert, je me suis demandé si je voyais une créature humaine ou une déesse. Votre manteau doré, d'une pourpre éclatante, embaumait l'air d'un parfum inaccoutumé; vos doux yeux étincelaient comme des étoiles et le vent faisait flotter sur vos épaules vos cheveux éblouissants. Je devins immobile. Le soleil luttait vainement contre vos rayons; tout votre corps brillait d'un éclat qui n'était point le nôtre, et je craignis que les dieux, en vous voyant, ne fussent épris d'amour et ne vous enlevassent avant que vous ne connussiez nos blessures ou les feux secrets d'un cœur embrasé. Je m'approche, et désirant vous découvrir l'origine de ma grave maladie, je tirai à peine un mot de ma gorge desséchée. D'un ton sévère, murmurant des mots inachevés, vous prîtes la fuite d'un air indigné. Votre démarche me le fit voir, car vos paroles restèrent au fond de votre âme et s'attachèrent à vos entrailles. Depuis ce jour, une pluie de larmes inonde mon pauvre cœur et les soupirs l'assiègent sans relâche. Ayez enfin pitié de moi, vous qui seule le pouvez, et mettez un terme à mes maux, si ma demande est juste, si mon récit est vrai.

DAPHNÉ. — Il me répugne de compter à combien d'hommes ma beauté a plu, combien d'amants elle a tourmentés. Elle a plu par-dessus tout à Phébus. Ce dieu, aux cheveux d'or, paré d'un arc brillant, puissant par son esprit et par sa lyre, fier d'avoir pour père Jupiter, s'est retiré couvert de mépris et de dédain. La rive du vieillard courbé[1] en a été témoin, et les nymphes le redisent dans les eaux de mon père. Qu'avez-vous donc pour que vous espériez pouvoir briser ce cœur de pierre?

STUPÉE. — Qui que vous soyez, si vous voulez jouir tranquillement d'un amour solide et d'une paix profonde, fuyez ce qui est au-dessus de vous, et gardez-vous des hautes cimes. Là règnent les mépris, les reproches et les disputes; des nuages noirs y sont amoncelés par des vents perpétuels. Je vous conseille même (quoique l'erreur publique dise le contraire), d'éviter vos pareils. Attachez-vous le cœur fidèle d'un moindre que vous; il vous témoignera une soumission absolue, d'humbles caresses et une douce crainte. Cette maxime est peu connue; tous recherchent les hauteurs. Plût à Dieu que je me fusse donné ce conseil! Mais l'amour me pousse, il m'entraîne vaincu et résistant à travers les hauteurs. Il a vaincu les dieux et mis une quenouille au bras d'Hercule. Vous, dont la liberté est entière, prenez garde à vous, Daphné.

DAPHNÉ. — Je loue votre conseil, mais vous ne répondez point à ce que je vous ai demandé d'abord : quel grand espoir nourrit vos amours?

STUPÉE. — Je passe sous silence tout ce que mon cœur a tu pendant trois lustres avec une grande discrétion, mes gémissements secrets, mes nuits sans sommeil et tous les tourments que cause le cruel amour quand il sévit. Aux yeux d'un juge bien-

1. Le fleuve Pénée, père de Daphné.

Digitized by Google

veillant, ce serait peut-être quelque chose, mettons toutefois que ce n'est rien. Oui, de telles souffrances sont dans ma destinée, cette violente passion est due à l'imprudente jeunesse. Je ne tairai point que j'ai cru que mon peu de talent pourrait vous plaire. J'ai essayé si par hasard l'art de l'harmonie me viendrait en aide, parce que vous étiez sensible aux accents de la Muse et non à l'éclat de l'or. Je craignais d'avoir encore tenté vainement cette voie, et il me semblait que je faisais entendre je ne sais quels sons rauques, jusqu'au moment où je ne rougis point de célébrer dans mes vers les Faunes et les Dryades avec une faveur égale. Souvent j'ai vu les chèvres, captivées par la douceur de mes chants, quitter leur rameau et me regarder avec admiration; j'ai vu les abeilles mépriser le cytise, les cigales muettes au cœur de l'été. Je me réjouissais, mais je n'eus foi en moi-même que le jour où le divin Argus[1] me dit : « Chante avec confiance. »

Daphné. — Et à juste titre, car lui seul pouvait de plein droit donner un tel ordre, lui seul connaissait un tel art. Mais si vous avez composé récemment quelques vers, récitez-les moi.

Stupée. — Daphné, mon repos, mon supplice et ma joie, prosterné à vos pieds, je vous adore, vous, ma seule maîtresse et mon ennemie. Vous êtes l'ornement des bois; vous êtes tout l'espoir des bergers. Des poètes éminents, d'illustres généraux vous ont aimée; le grand Jupiter vous aime et refuse de vous endommager de sa foudre dont il frappe toute la forêt. Vous, pour qui Apollon armé de l'arc, pour qui des dieux célèbres ont brûlé d'amour, vous enflammez maintenant Stupée, berger pauvre et qui voit avec une suprême indifférence un troupeau bien nourri. Il sera riche si ses vers vous paraissent beaux, Daphné.

Daphné. — Vous valiez plus que je ne croyais. Le respect que vous avez pour moi vous gêne. Ajoutez autre chose, peut-être pourrez-vous me plaire.

Stupée. — Un jour vers midi, quand mon amertume ou mon amour m'entraîne au fond des bois, soudain une voix plus douce que la voix humaine frappa mes oreilles. Je fus saisi d'étonnement. Le long d'un sentier herbeux, un petit ruisseau en pente roulait des cailloux brillants. L'endroit était élevé. En suivant le murmure de l'eau, j'aperçois sur la rive émaillée de fleurs, et à l'ombre d'un vert laurier, des jeunes filles qui dansaient aux applaudissements du ciel. Je me détourne vite. Alors celle de toute la troupe qui avait la voix la plus sonore me dit : « Puisque un rare destin dirige tes pas de ce côté, ose contempler des visages divins. » En disant cela, elle me prit la main. Toute crainte disparut, et commençant à pouvoir parler : « Pardonnez-moi, dis-je, ô déesse! L'erreur et l'amour m'entraînent. Hélas! je suis les traces éparses d'une beauté cruelle et inhumaine. Elle me fuit et ignore mes tourments. » A ces mots, la vierge souriant: « Nous savons tout, dit-elle. Tu poursuis à travers les précipices la Thessalienne Daphné. C'est une nouvelle connue depuis longtemps dans les bois sacrés d'Aonie. Marche avec assurance, car elle s'adoucira. Toutefois reçois d'abord ce rameau. » Elle détacha, de son pouce délicat, un rameau couvert de feuilles qu'elle me présenta et que je saisis d'une main avide. « Tu iras, me dit-elle, tu iras, et tu lui diras que tu as vu les neuf sœurs que le vulgaire ne peut voir, qu'aucun esprit imbu de soins profanes ne voit. Si elle t'en demande davantage, dis-lui que tu as vu celles à qui il n'est pas pas prudent de faire la guerre par la violence ou par la ruse. Pyrénée l'a montré en tombant du haut d'une tour[2]; les pies bavardes l'ont fait voir par leur voix et leur intelligence[3]. Dis-lui que tu les as vues errantes sur le mont sacré et au bord de la fontaine[4] qu'a fait jaillir d'un coup de pied le cheval ailé, né de la tête de Méduse[5]. Dis-lui que tu les a entendues chanter sur des tons différents

1. Robert II, roi de Naples.

2. Pyrénée, tyran de la Phocide, voulant poursuivre les Muses qu'il avait introduites par ruse dans son palais, se précipita du haut d'une tour et se tua.

3. Les neuf filles de Piérus, riche habitant de l'Emathie, ayant osé se mesurer avec les Muses et se venger de leur défaite par de mauvais traitements, furent changées en pies.

4. L'Hippocrène.

5. Pégase.

Digitized by Google

tout ce qu'enserrent les neuf cercles inégaux ainsi que les divers mouvements de l'âme. Dis-lui de qui relève le doux amour de la gloire [1]; de qui le charme de la voix [2]; de qui l'étude [3]; de qui la vigueur de l'esprit [4]; de qui la culture d'un cerveau tenace [5]; de qui l'enthousiasme [6]; de qui le jugement [7]; de qui l'art de lire dans les cieux [8]; de qui la puissance de charmer les oreilles [9]. Dis-lui enfin: « Daphné, tournez de ce côté vos yeux qui me fuient. La reine de ce chœur harmonieux m'a donné ce rameau arraché de l'arbre pour que je levous montrasse. Elle vous conseille et vous ordonne de vous arrêter enfin derrière les traces de votre fuite en Thessalie [10]. » Quelque inflexible qu'elle soit, tu la verras touchée de pitié.

Daphné. — Et je suis touchée. Suivez-moi et courons sur cette colline.

Stupée. — Marchez, avec vous je gravirais sans peine les sommets de l'Olympe.

Daphné. — Savez-vous sur quelle colline vous êtes assis? combien est grande la majesté de ces lieux?

Stupée. — Cette cime maîtresse semble faire la loi aux collines d'alentour, et par un ciel serein domine les forêts.

Daphné. — Je me souviens que des bergers ont apporté ici leurs fronts victorieux ornés de guirlandes de fleurs et de la dépouille des arbres, traînés aux temples par des coursiers blancs comme la neige. J'assistais joyeuse et verdoyante à ce spectacle. J'aimais à voir les troupeaux captifs avec leur guide, les jeunes taureaux tristes, le riche butin amené des montagnes étrangères, les cris prolongés de la foule et les pompes retentissantes. L'or arraché par force aux griffons hyperboréens est venu là pour être appliqué à un noble usage. L'éléphant des Indes a apporté là sur son dos informe les richesses de l'Asie, il y a apporté aussi ses tours vacillantes. Bref, tout ce que la forêt dans sa fécondité a produit de toutes parts est rassemblé sur ce mont. Là ont siégé des sénateurs intègres; là a pris ses ébats une vive jeunesse; là ont joué de chastes jeunes femmes. Le plus grand des bergers a péri par surprise dans cet antre, et le bel Adonis n'a point échappé à la dent meurtrière des sangliers [11]. Mais laissons ce triste sujet. Les dieux même, dit-on, habitent ce sommet; c'est le roi des forêts, c'est la magnifique demeure de Jupiter tonnant. Ici Latone embrassant son fils, reconnue de la sibylle prophétique, fut montrée à un berger superbe [12]. Le jeune homme magnanime, objet de tes travaux [13], revenant des bois de la Libye qu'il avait conquise, a revu ces hauteurs, traîné sur des roues d'ivoire (tant s'accrut la fortune du lieu!) et avec lui le vieillard aux rudes accents [14]. Longtemps après d'autres, qu'il serait trop long de nommer, y vinrent en chantant, notamment votre cher Parthénias, qui joua du triple chalumeau [15]. Tous avaient le front ceint d'un vert laurier. Ici, quoique né sous un astre dissemblable, je vous tresserai une cou-

1. Clio.
2. Euterpe.
3. Thalie.
4. Melpomène.
5. Polymnie.
6. Erato.
7. Terpsichore.
8. Uranie.
9. Calliope.
10. Il faut se rappeler que Daphné, pour échapper aux étreintes d'Apollon, qui la poursuivait en Thessalie, fut changée en laurier.
11. Allusion à la mort de Jules César.
12. Suivant une légende, la sibylle aurait montré à l'empereur Auguste la nativité du Christ. Latone, mère de Phébus, désigne ici la Vierge, mère du soleil de justice.
13. Scipion, sur qui roule le poème de l'Afrique.
14. Le poète Ennius.
15. Virgile

Digitized by Google

ronne d'un feuillage semblable. Donnez-moi le rameau que la reine sacrée de la fontaine de Castalie vous a confié. Gardez ce présent d'elle qui est en même temps le mien; laissez les autres soucis et soyez désormais à nous.

STUPÉE. — Maintenant je suis heureux de mes veilles; il m'est doux de me rappeler mes travaux.

ÉGLOGUE XI

La onzième églogue est la continuation de la précédente. Elle a pour titre *Galatée*, de γάλα, qui en grec signifie lait, et de θεός, qui veut dire déesse. Galatée, c'est-à-dire blanche déesse, est cette dame chérie dont il est fait mention dans l'églogue précédente. Trois interlocutrices sont introduites : Niobé, Fusca et Fulgida, par la raison que l'homme est un animal convoiteux, irascible et raisonnable. Or le poète désire voir cette femme vivante; il s'indigne et se plaint qu'elle soit morte; la raison réprime son désir et son emportement. Ces deux passions existent dans la poitrine, car l'irascibilité tire son origine du fiel et la concupiscence du foie. La raison domine au sommet de la tête. Niobé emprunte son nom à la malheureuse Niobé, épouse d'Amphion, dont parle Ovide au livre VIe des *Métamorphoses;* Fusca, à l'objet dont elle s'occupe souvent, la concupiscence figurant parmi les choses honteuses. Fulgida est ainsi nommée parce que rien n'est plus lumineux que la raison.

GALATÉE

NIOBÉ, FUSCA, FULGIDA

NIOBÉ. — Mène-moi, ma sœur, vers le tombeau et vers la pierre glacée du sépulcre.

FUSCA. — Pourquoi chercher, ma sœur, un aliment à tes larmes? Que désires-tu?

NIOBÉ. — Les gémissements sont le grand soulagement d'une grande douleur; les soupirs et les plaintes relèvent le cœur abattu. Une douleur concentrée tue l'âme; le meilleur remède d'un cœur affligé est de pleurer ouvertement. Que n'ai-je toujours pensé de même? Jamais le saisissement n'aurait changé mes entrailles en pierre; le silence m'a nui dans ma douleur. Mais laissons cela; conduis-moi maintenant où je désire pleurer librement.

FUSCA. — Suis ce chemin où tu verras des bœufs dont le cou est lié par des cordes à nœuds, sur un humble seuil des chiens nombreux qui veillent, et autour des barrières des molosses d'un gris cendré[1]. Ce lieu recouvre ta perte. Regarde en face. C'est là que repose Galatée, le plus bel objet que la nature ait créé sur la terre si l'amitié ne me trompe pas. Dépose là tout ce qui t'accable, embrasse le tombeau, couvre la pierre de tes baisers, parle à son ombre muette.

NIOBÉ. — Hélas! quelle étroite, quelle obscure demeure, pour une si grande beauté! Voilà ton domicile, Galatée, toi dont l'éclat a ébloui le soleil qui, t'avouant son égale, et tout aussitôt t'avouant supérieure à lui, fut saisi d'étonnement et se cacha tardivement dans les ondes. Vous vous arrêtez, étoiles, au couchant, tu joues, bouvier, avec la flèche de ta charrue; tu parcours, Jupiter, d'un front serein la voûte arrondie des cieux; tu t'avances avec ta faux, vieillard glacé[2], et avec tes armes, Orion[3]; tu poursuis ta route accoutumée, lune, et toi, rapide messager des dieux[4],

1. Pétrarque désigne ainsi d'une façon peu révérencieuse les Cordeliers dans l'église desquels Laure était enterrée à Avignon.

2. Saturne.

3. Grand chasseur, amant de Diane, que Jupiter changea en constellation.

4. Mercure.

Digitized by Google

et toi, Vénus, qui changes de nom tour à tour[1]. Tu reposes ici livide, Galatée bientôt terre et cendre, bientôt néant, à moins que ton âme ne vive au ciel et ne contemple tranquillement de là-haut tes amies en pleurs. Tu ne me réponds rien, moitié de mon âme et la meilleure moitié? Tends-moi la main, je t'en prie, s'il est au monde quelque bonne foi, si l'antique fidélité a survécu. Hélas! comment faire, ma sœur, pour renverser la pierre ennemie? Je serrerai dans mes bras le cadavre chéri, je le couvrirai de mes baisers, je l'emporterai, mourante, sur mon sein, je le placérai en le pressant contre mon cœur dans une chapelle et je le cacherai dans le sanctuaire des dieux. J'y ajouterai des honneurs que le monde célébrera perpétuellement, j'y ajouterai des chœurs de vierges, les rites vénérables et le culte d'une déesse. Il n'y manquera ni flambeaux ni chants répandant par toute la terre les louanges de cette femme. Oh! que cette pierre est dure! quel poids lourd et inerte! Je fléchis sous le fardeau, ma sœur, et je tombe épuisée de fatigue.

Fusca. — Lève-toi, ma sœur, lève-toi et prends garde de souiller, avec ce cadavre, ton corps sacré. Contente-toi du présent; tu attendras en vain le passé; l'oubli est la sauvegarde de celui qui aime. Rien ne saurait ramener le jour d'hier. La mort efface les soucis; la mort brise toutes les chaînes. C'est assez pleuré, la mort a détruit nos amours.

Niobé. — Que n'a-t-elle détruit également mes souffrances! Je l'ai espéré, car elle m'avait approché de bien près; hélas! elle m'a trompée. Je vis, mais malheureuse et réservée à toutes les douleurs.

Fusca. — Plus de modération. Voici Fulgida qui vient à toi par le chemin de gauche; elle est triste et son visage blâme tout bas tes plaintes.

Fulgida. — Malheureuses et aveugles que vous êtes, pourquoi regrettez-vous si amèrement ce qui est mortel? Pourquoi pleures-tu, Niobé? Commence donc plutôt à savoir supporter la vie telle que le sort cruel te l'a donnée et te la donnera. Moi aussi l'amour me tourmente et je suis touché de la perte des miens. Mais qu'y faire? Tu regimbes en vain contre l'aiguillon; la patience est la meilleure ressource des opprimés; l'âme, en les supportant, se rend bien des choses plus légères. Pourquoi ces gémissements? Galatée a dû mourir; maintenant elle sera immortelle. Être chagrin de son propre dommage ce n'est pas de l'amour; pleurer le bonheur d'autrui c'est de l'envie. Nous savons tous combien nous avons perdu et combien a perdu l'ingrat univers, mais nous le supportons. Vous, séchez vos pleurs, levez les yeux vers votre amie qui habite un meilleur séjour, et désirez le ciel quand vous quitterez la terre.

Fusca. — Fable! sur quelles ailes ce qui est terrestre gagnera-t-il le ciel?

Fulgida. — Sur des ailes éthérées. De même que la terre, le ciel revendique ce qui lui appartient.

Fusca. — Le vulgaire croit cela; moi, je n'approuve que le certain.

Fulgida. — Fusca, tu habites les lieux bas, moi j'occupe les sommets et j'observe d'en haut la position du ciel et de la terre.

Niobé. — Laissez ces vieilles obscurités et ce problème insoluble, et abandonnez la question entière à l'avenir. Fulgida, puisque tu connais les muses champêtres, compose plutôt pour ce tombeau une épitaphe que lira l'âge le plus reculé.

Fulgida. — Ici la belle Galatée a laissé son corps. Libre enfin elle fréquente les cieux, les palais du maître du tonnerre, les chœurs et la table des immortels. La mort a touché ses membres vermeils, ses blanches épaules, ses joues et ses yeux divins; elle a plongé dans les entrailles de la terre son visage serein. Qui s'attachera aux choses mortelles ou espérera imprimer ici-bas des traces durables? Que sont la naissance et la vertu? qu'est la richesse? qu'est la beauté? qu'est la jeunesse? qu'est la vie élégante? qu'est la gloire d'un grand nom? Elle avait tout cela, la main de la

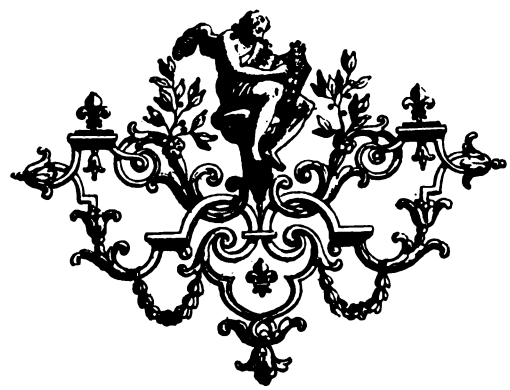
1. Vesper, le soir; Lucifer, le matin.

Digitized by Google

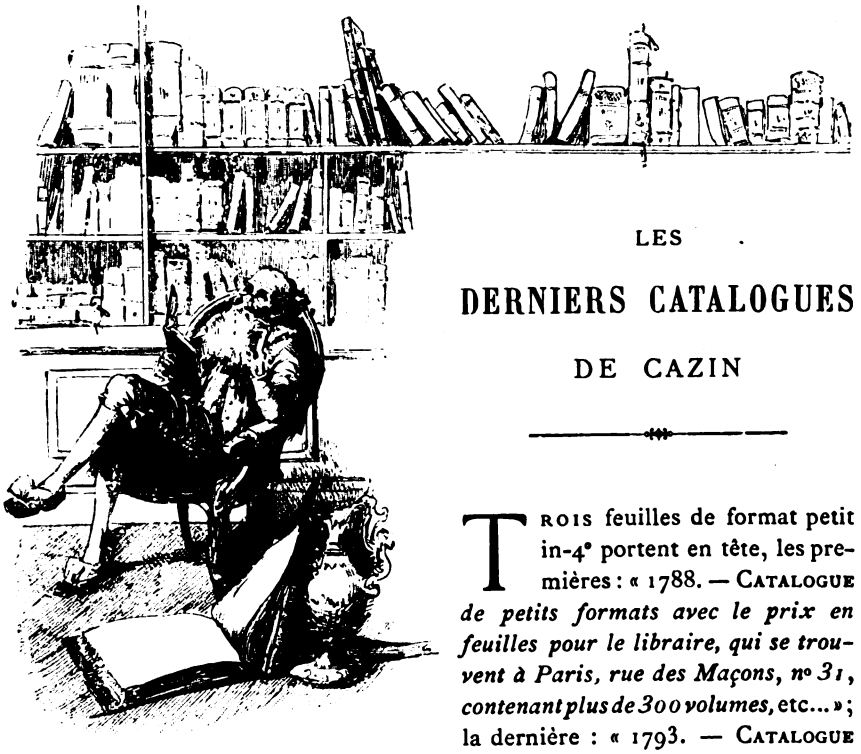
mort lui a tout ravi. En regagnant sa demeure, elle s'est enfuie toute nue de sa prison aimée.

Niobé. — Elle n'est point toute nue celle que revêt la gloire, manteau de plus en plus éclatant et que le temps renouvelle. Toute femme plaisant ou désirant plaire par les manières, par l'esprit, par le chant ou la conversation, l'aura devant les yeux. Pour nous, tant que notre âme sera attachée à notre malheureux corps et nous forcera de vivre, et même chez les Mânes, sur les bords nébuleux du Léthé, nous porterons toujours au fond du cœur avec un pieux souvenir ce modèle de pudicité, cette beauté accomplie. Ton nom, Galatée, s'effacera de ma mémoire quand les astres s'échapperont de leurs orbites, quand les abeilles renonceront au miel, les colombes à leur nid, la tourterelle à sa moitié, le loup à sa proie, la chèvre à l'arbrisseau, la femme gardée à la ruse, le serviteur au mensonge.

Traduction par VICTOR DEVELAY.



Digitized by Google



LES

DERNIERS CATALOGUES

DE CAZIN

Trois feuilles de format petit in-4° portent en tête, les premières : « 1788. — Catalogue *de petits formats avec le prix en feuilles pour le libraire, qui se trouvent à Paris, rue des Maçons, n° 31, contenant plus de 300 volumes,* etc... » ; la dernière : « 1793. — Catalogue *des petits formats de* Cazin, *libraire, rue des Maçons-Sorbonne, n° 31, à Paris.* — Cette jolie collection contient plus de 350 volumes, etc... ». Ces feuilles forment (avec deux catalogues intégrants aux volumes de petit format in-18 du *Voyage sentimental...* A Londres, M.DCC.LXXXIX, tome II, pages 244 à 250; et de *l'Aminte* du Tasse... A Londres, M.DCC.LXXXIX, pages 165 à 176), une série complémentaire, après cinq séries de catalogues périodiques, qui se trouvent ajoutés soit au commencement, soit plus souvent à la fin d'un certain nombre de volumes de la collection Cazin.

Basé sur tous les catalogues divisés en six séries, dont les cinq premières sans lacune, après trente années d'incessantes recherches, *le Manuel du cazinophile* admet, comme appartenant sans conteste à la collection, toute publication figurant, ne fût-ce qu'à titre transitoire, dans la nomenclature de l'un ou de l'autre, en corroborant encore ces catalogues par de plus rares *Avis du libraire* que l'on retrouve, ajoutés aussi, comme eux, à la fin ou parfois au commencement de certains volumes spécifiés particulièrement dans ce manuel, qui donne ainsi très exactement leur ordre dans la collection.

Toutes ces pièces de l'époque, tous ces documents authentiques, irréfutables, seuls guides à suivre pour reconnaître, pour reconstruire intégralement la totalité des petits formats imprimés et publiés à Paris, suffisent à préciser, sans erreur possible, les nombreux volumes qui font partie d'une collection Cazin ; et leur réunion bien complète, un siècle après leur publication, ne paraissant pas une entreprise irréalisable, cet objectif fut envisagé sagement dès l'apparition de l'ouvrage erroné qui parut sous ce titre : *Cazin, sa vie et ses éditions, par un cazinophile de Cazinopolis*, M.DCCC.LXIII, édité par Brissart-Binet, libraire à Reims, imprimé à Châlons-sur-Marne.

Digitized by Google

La publication de cet ouvrage fit tout d'abord, dans une ville voisine et du même département, naître un second volume annoncé dans *le Bulletin du bouquiniste*, 277e numéro — 1er juillet 1868[1]. — Puis sa réimpression, en 1876-1877, causa, peut-être encore prématurément, la publication d'un premier volume du *Manuel* presque à point après un quart de siècle de recherches ininterrompues, coïncidant dans son plan général, d'une manière assez parfaite, avec le travail de bibliographie rectificative : *Cazin et les petits formats,* dans lequel l'auteur, étant parvenu à réunir une vingtaine de catalogues, rétablissait très correctement, par eux seuls, les éditions réelles de Cazin.

Quant au *Manuel,* les cinq séries des catalogues périodiquement publiés, — mensuels de décembre 1780 à avril 1781 (1re série) et trimestriels d'avril 1781 à janvier 1786 (pour les quatre suivantes), — avec ceux d'une sixième série complémentaire ajoutés, leur faisant dépasser le chiffre de trente, laissèrent encore en doute que tous ceux publiés du vivant de Cazin fussent enfin réunis sans omission comme sans exception ; et ce doute y fut exprimé, pages 159-160, de cette manière : « N'existe-t-il, échappé jusqu'ici à toutes recherches, aucun catalogue inconnu, ignoré, pour remplir ce trop long intervalle embrassant quatre années, sorte de lacune entre les deux des petits formats de 1789 et celui de la feuille in-4° de 1793 imprimée à Reims peu de temps avant la mort de Cazin ? Sa nomenclature indiquerait peut-être aux années 1790, 1791, 1792, mêlés parmi les dix de cette période finale, d'autres ouvrages qui se rencontrent très souvent à la reliure des petits formats de Paris, sans que l'un ou l'autre des catalogues cités mentionne leur admission provisoire ou leur passage dans la collection. »

Une première justification, non moins tardive qu'inattendue, de la prévision témoignée dans ces lignes, vient, après dix années, se produire enfin par la découverte des deux premiers feuillets signaturés A, A 2, d'un dernier catalogue en petit format in-18 dont maint exemplaire aurait sans doute été conservé, comme de tous les périodiques antérieurs du même format, si quelque autre ouvrage, après les trois volumes des *Œuvres de Colardeau*, fût sorti de

1. *Cazin et les petits formats.* — Sous ce titre il sera prochainement mis sous presse un nouveau travail bibliographique sur les petits formats de la fin du XVIIIe siècle, comprenant : 1° une notice sur Cazin réduite aux seuls faits authentiques ; 2° une dissertation bibliographique ; 3° la description des véritables publications de Cazin ; 4° la description des Cazin douteux ; 5° les catalogues officinaux de Cazin ; 6° la description des *éditions lyonnaises* et de leurs *contrefaçons ;* 7° la description des ouvrages composant la *Bibliothèque amusante ;* 8° la description des ouvrages composant la *Collection complette de romans ;* 9° les catalogues officinaux des éditions lyonnaises de la Bibliothèque amusante et de la Collection complette de romans ; 10° un appendice consacré à toutes les collections de petits formats de la même époque, mais qui n'ont jamais été confondues avec les publications de Cazin ; 11° enfin des tables très complètes.

Cet ouvrage, orné d'un frontispice dessiné et gravé tout exprès, formera environ trois volumes format Cazin.

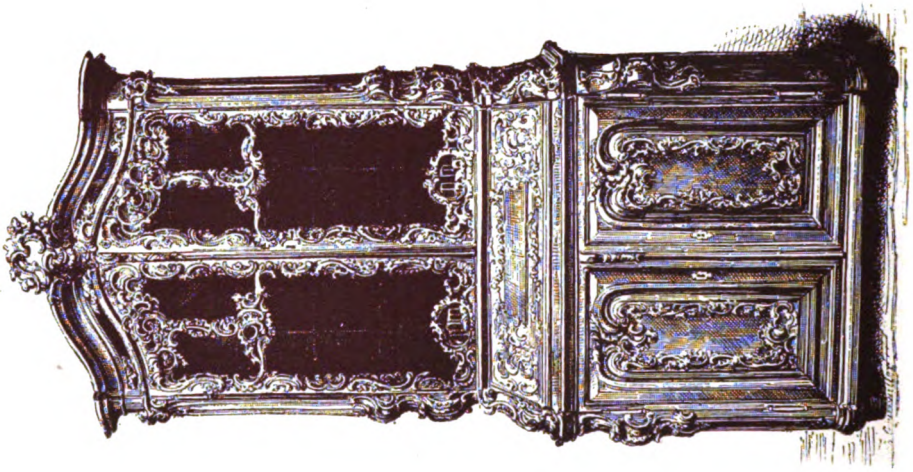
L'auteur, persuadé qu'en bibliographie les omissions sont plus faciles à réparer que les erreurs, s'est astreint à ne décrire que les volumes qui lui seront passés sous les yeux...

BULLETIN DU BOUQUINISTE. 12e année, page 370.

(*Un supplément au* Manuel du cazinophile, *presque achevé, dont la première partie actuellement sous presse paraîtra dans quelques semaines, donne une biblio-iconographie, avec leur historique, de toutes les collections des petits formats de la fin du* XVIIIe *siècle.*)

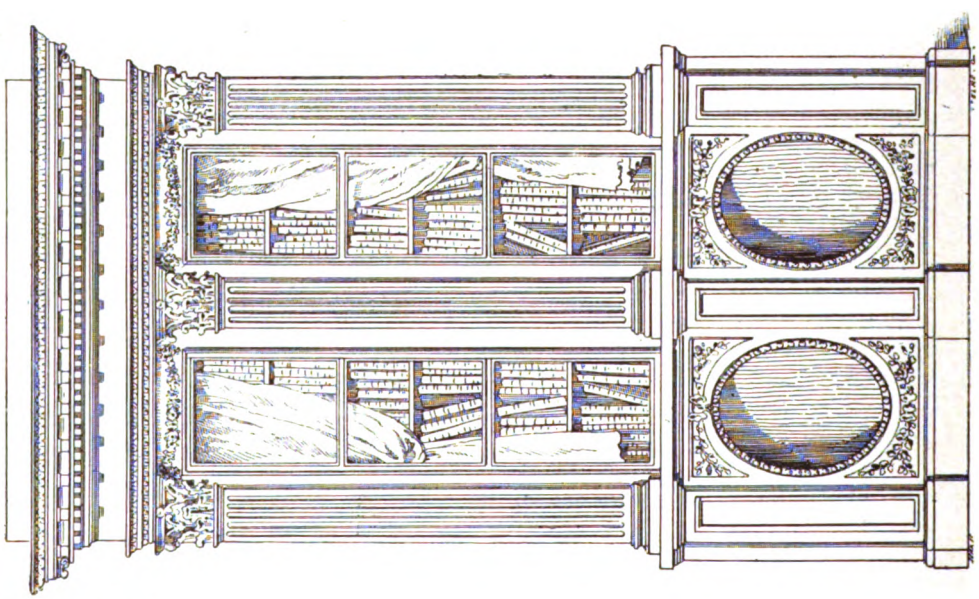
Digitized by Google

Digitized by Google



PETITE BIBLIOTHÈQUE EN CHÊNE SCULPTÉ

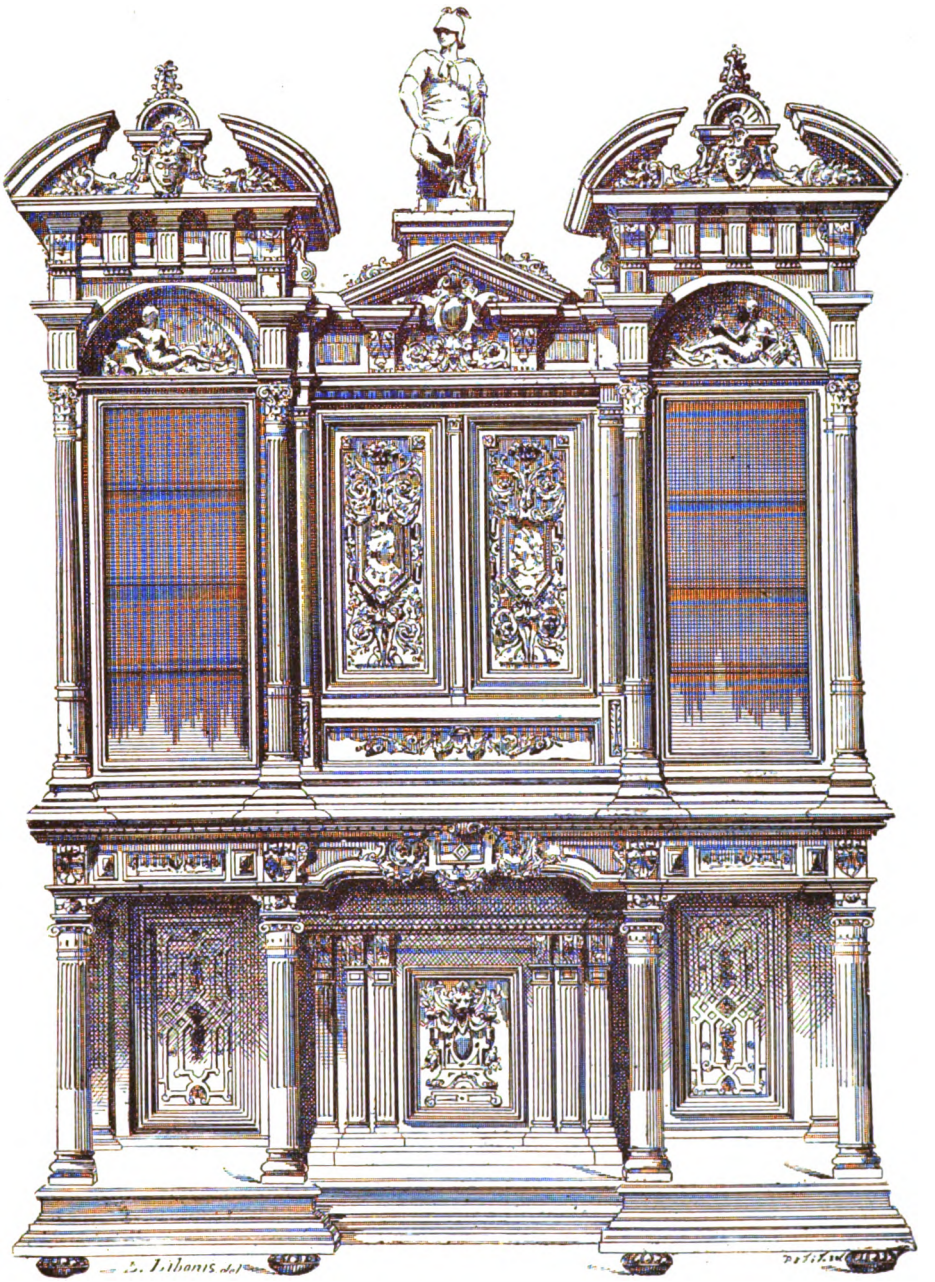
ÉPOQUE DE LA RÉGENCE



BIBLIOTHÈQUE LOUIS XVI

D'APRÈS LALONDE

Digitized by Google



BIBLIOTHÈQUE MODERNE

EXÉCUTÉE PAR MM. GODIN ET DAMON

e.

Maison Quantin, imp.-édit.

Digitized by Google

Digitized by Google

l'officine de Cazin. Néanmoins, bien que sa dernière et quoiqu'en 1794 il ait fait cartonner un avis à la fin du tome III de cette publication définitive, il n'est pas improbable que dans quelque exemplaire antérieurement vendu l'on ne retrouve encore entière cette pièce rarissime : « 1792. CATALOGUE DES PETITS FORMATS *qui se trouvent cul-de-sac du Coq-Saint-Honoré, n° 3, bureau du* Spectateur national, *contenant plus de 300 volumes, dont tous les ouvrages se vendront séparément, imprimés en beau papier, belle impression, belles gravures, en tout supérieures à celles de Lyon. On donnera tous les ans 15 à 18 volumes. Cette collection deviendra précieuse, tant par le choix des ouvrages que par la beauté des éditions. On peut faire un très joli choix des ouvrages qui la composent, pour les étrennes, soit reliés en maroquin ou reliure ordinaire.* »

Dans sa nomenclature, — incomplète malheureusement puisque l'on n'en a retrouvé que deux feuillets sur les six que donne un in-18, — parmi les ouvrages de poésie, à la page 4, ligne 9 : « *Délassement d'un paresseux,* 1 vol..., 3 liv. », omis au *Manuel* alors qu'aucun catalogue connu n'en faisait mention, vient prendre rang avant « *les Plaisirs de l'amour,* ou Recueil de contes, histoires et poèmes galans, 3 vol., fig. », portant le n° 139 d'après l'ordre d'inscription des ouvrages parus. Ne peut-on croire que le même catalogue, ou quelque autre antérieur d'une ou deux années, s'il en existe, indiquerait peut-être aussi, comme entrées dans la collection, les éditions en petit format in-18 des œuvres de Bertin, de Parny, publiées par Hardouin et Gattey[1] que l'on rencontre, ainsi que certains autres volumes à la reliure de Cazin, non moins souvent que l'ouvrage imprimé à Lille, annoncé par la librairie Onfroy dans le n° 137 du Supplément au *Journal de Paris,* mardi 28 décembre 1790 : *les Délassemens d'un paresseux ;* par un C. R. d'E. A. C. D. L., membre de plusieurs académies, etc. (un chanoine retiré d'Estaires, ancien curé de Liancourt).

Corroboré par les susdites ŒUVRES DE COLARDEAU..., A PARIS, chez CAZIN, libraire, cul-de-sac du Coq-Saint-Honoré, n° 3, M.DCC.XCIII ; le dernier catalogue in-18 indique en outre au biographe futur du marchand libraire rémois[2], sa participation à la publication du *Spectateur national* dont les bureaux se trouvaient à la librairie de ce fameux bibliophile.

En présence de la réalisation — quoique encore partielle — des conjectures primitives, serait-il permis de soupçonner quelque découverte future (encore plus inattendue, il est vrai, mais non moins intéressante à coup sûr), d'un feuillet de catalogue spécial, particulier, d'ouvrages avec figures libres ou priapiques, mentionnant toutes ses publications licencieuses, obscènes, prohibées, vendues sous le manteau, que l'on ne peut mettre indistinctement au nom de Cazin sans quelque incertitude ; alors que les bibliophiles les plus

1. Au catalogue in-8° de l'an IX, — pages 21 à 24, — des successeurs propriétaires de la « Collection des petits formats Cazin, contenant 292 volumes brochés », suivant l'ordre alphabétique (reproduit textuel dans les 3e et 4e *Bulletins du cazinophile* de juillet et d'août 1877), figurent les œuvres de Bertin et les œuvres de Parny.

2. Sa biographie exacte est encore à faire, car on ne peut prendre au sérieux l'essai par trop fantaisiste de Brissart-Binet en tête de *Cazin, sa vie et ses éditions,* reproduit très bénévolement avec tous ses contes en l'air dans le *Grand dictionnaire* de P. Larousse et dans l'*Histoire du livre* d'E. Werdet.

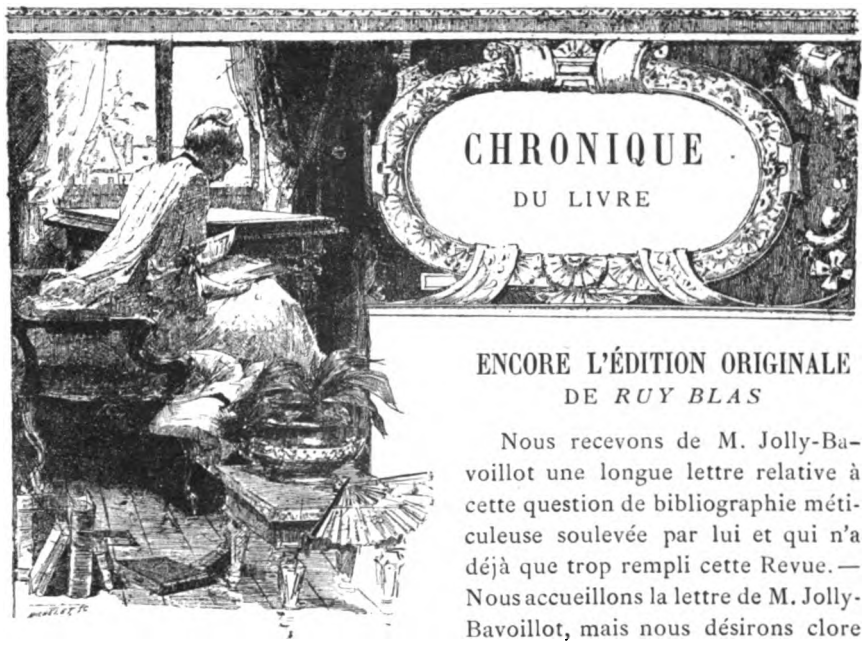
Digitized by Google

experts savent à peine les distinguer parmi des contrefaçons et des imitations beaucoup trop nombreuses, qui trompent d'autant mieux qu'elles portent le plus souvent sa reliure ?

Bien que la librairie de Cazin ait été transférée, en 1792, au cul-de-sac du Coq-Saint-Honoré, n° 3, la dernière feuille in-4° imprimée à Reims par Piérard, datée de 1793, porte encore en tête du catalogue la mention : rue des Maçons-Sorbonne, n° 31 ; mais cette indication erronée est aisément explicable, la difficulté des relations ordinaires, peu quotidiennes et très mal suivies à cette époque tourmentée entre les grandes villes de province et la capitale, ayant, sans aucun doute, laissé l'imprimeur rémois dans l'ignorance de ce changement de domicile.

A. Corroenne,
Bibliographe des petits formats Cazin.

Digitized by Google



ENCORE L'ÉDITION ORIGINALE DE *RUY BLAS*

Nous recevons de M. Jolly-Bavoillot une longue lettre relative à cette question de bibliographie méticuleuse soulevée par lui et qui n'a déjà que trop rempli cette Revue. — Nous accueillons la lettre de M. Jolly-Bavoillot, mais nous désirons clore un débat qui n'intéresse guère que les champions eux-mêmes; le public se désintéressant, nous le pensons, de ces vétilles de bibliomanie qui ne méritent point tant d'encre répandue. — Après cette lettre, il ne sera plus question ici de cette édition originale, quoi qu'il advienne.

« Mon cher directeur,

« Vous m'avez fait l'honneur d'en appeler à la haute compétence de M. J. Brivois pour résumer la question que j'ai soulevée à propos de l'édition originale de *Ruy Blas;* je vous en suis reconnaissant, cette intervention devant ajouter certainement au débat une importance qui n'est pas pour me déplaire.

« J'ai lu, avec un intérêt que vous comprendrez, le texte du jugement que M. Brivois a bien voulu, d'après cela, se charger de formuler contre mon dire.

« La première lecture ébranla quelque peu mes convictions, je dois l'avouer. M. Brivois avait trouvé quelque chose à m'opposer; il signalait un fait, un précédent, qui, logiquement soutenu, pouvait renverser toutes mes suppositions et fournir une solution définitive. Sur le moment, je souhaitai, vous pouvez m'en croire, qu'il en fût ainsi, et qu'un examen plus attentif des considérants présentés contre moi fût encore plus décisif que je ne l'avais entrevu d'abord. J'en aurais enfin fini avec cette préoccupation persistante. La question étant résolue, je n'aurais plus qu'à rédiger dans ce sens la note destinée à mon catalogue et je pourrais en toute liberté d'esprit voir à d'autres énigmes, sollicitant également mon attention.

« Car notez bien que, dans toute cette affaire, je n'ai d'autre souci que de trouver une solution satisfaisante, que j'accepterais d'où qu'elle vienne, mon cas étant simplement celui-ci : Je travaille au catalogue de ma bibliothèque, et, comme tout honnête bibliophile en a le devoir, je le voudrais annoter de telle façon que l'intérêt déjà considérable de ma collection ramantique fût sensiblement augmenté, par des notes explicatives très précises, sur tous les petits

Digitized by Google

mystères de l'époque la plus extraordinaire qui fût jamais au point de vue bibliographique. Or, pour en finir avec cette question de *Ruy Blas,* je ne pouvais que souhaiter un succès complet aux déductions de M. Brivois, mon rôle futur m'étant d'ailleurs clairement tracé par vous-même.

« Vous aviez demandé à M. Brivois de juger, dans la quinzaine et en dernier ressort, cette question qui vous paraissait incertaine encore, même après M. Derome.

« De son côté, M. Brivois, bravement, sans hésiter, vous avait répondu : « Vous m'avez demandé de mettre fin au débat... Je défère volontiers à votre désir... Voici mon arrêt sous forme de jugement. » L'affaire ainsi posée et réglée, vous conviendrez qu'il devait bien me paraître que je n'eusse plus rien à ajouter, bien que je me trouvasse quelque peu penaud, je vous l'avoue, en voyant enlevée de cette façon brillante une question qui m'avait coûté à moi tant de temps et de démarches.

« Il fallait donc me résigner et me taire, sans murmurer, et ma résolution fut dès lors de m'en tenir là, quelles que pussent être d'ailleurs mes impressions diverses après un plus ample examen. Vous le voyez, dis-je à mes amis, que ceci vous serve de leçon; n'oublions jamais, nous autres d'au delà des mers, que nous avons à Paris des juges impeccables, et gardons-nous de toute présomption, même en face de ce qui nous semble être l'évidence.

« Mais il se trouva que j'avais compté sans la galerie, sans un certain nombre de curieux, aussi intéressés que moi, paraît-il, à la question. Et mon silence se prolongeant, je reçus d'amis connus et inconnus plusieurs lettres me demandant si j'acceptais vraiment le jugement rendu contre moi; si la solution me semblait juste et s'il leur fallait renoncer à poursuivre l'acquisition difficile de l'in-18 de Leipzig, désormais sans valeur. Vous nous devez votre avis, me dirent-ils, vous n'avez pas le droit de vous dérober ainsi et de vous endormir dans les délices du bon point qui vous a été octroyé, aussi flatteur qu'il vous paraisse.

« C'était juste, et, ainsi mis en demeure, je compris qu'aussi imparfaitement que je le pourrais faire, mon devoir était de répondre à M. Brivois.

« M. Brivois, après tout, est un aimable compère; il a le livre gai, ce qui est une garantie de bonne entente, car, comme l'a dit un jour le légendaire Boireau, dans une occasion plus légère, il est vrai, mais qui a bien aussi son importance : « Quand on a fini de rire, on peut causer. »

« Causons donc. Et permettez-moi de reprendre un à un les arguments de M. Bridois, ce que je ferai aussi brièvement que possible. Ainsi ne m'étendrai-je pas sur certains considérants préléminaires, exposés plaisamment comme entrée en matière.

« Je ne m'arrêterai pas à ce que me fait dire M. Brivois : que je soutiens que l'in-18 de Leipzig est l'édition originale, parce que ledit in-18 porte sur sa couverture ces mots flamboyants : « Édition originale. » M. Brivois ajoutant lui-même que j'ai « d'abondance » parlé de toutes les démarches imaginables et de bien d'autres encore, à la recherche de preuves.

« Je ne me défendrai pas davantage du reproche de m'être adressé à des personnages morts depuis longtemps, M. Brivois me prouvant immédiatement en évoquant les mânes de Brunet et de Quérard (saluons!), que nous tous

Digitized by Google

tant que nous sommes, bibliophiles petits et grands, nous fréquentons assez volontiers ceux qui ne sont plus.

« Enfin, je ne prendrai pas la peine de défendre les catalogueurs de la banlieue et de la rive gauche, qui ne sauraient mieux se défendre eux-mêmes, qu'en nous donnant souvent dans leurs catalogues des notes aussi sérieusement intéressantes et justes que celle citée à propos de l'in-18 de Brockhauss, ces notes fussent-elles inspirées par un but mercantile, qu'il est assez plaisant d'ailleurs de reprocher à un marchand, libraire ou autre.

« Non, tout cela n'est pas sérieux, n'est-ce pas? La question n'est pas là. Passons.

« Où M. Brivois devient sérieux, c'est quand il entreprend l'examen matériel des trois exemplaires qui nous occupent. Suivons-le. La collection du premier, l'in-8° au nom de Delloye tout seul, est exacte. C'est celui-là qu'il faut considérer comme étant la première édition authentique. — Renvoyé à M. Parran qui ne le connaissait pas, car il nous présente comme tel le second exemplaire au nom de Delloye, Brockhauss et Avenarius. — Pour ce second-là M. Brivois ajoute une note à la quelle il faut s'arrêter. Il constate que dans l'exemplaire qu'il a sous les yeux, ou plutôt qu'on lui a mis sous les yeux, comme il le dit, le titre est un carton rapporté et collé sur l'onglet du feuillet correspondant. Je ne vois pas bien ce que cela peut prouver contre la valeur de l'in-18; M. Bridois ne s'explique pas. Mais il ne semble faire grand cas de cette remarque, puisqu'il la reproduit en conclusion comme argument décisif. Eh bien, j'en demande pardon à M. Brivois, mais je m'étonne qu'un bibliographe de sa compétence et de son expérience ait pu, sans autre examen et pour tirer de ce fait une conclusion quelconque, s'en rapporter au seul et premier exemplaire placé fortuitement sous ses yeux. N'est-ce pas encore et toujours cette éternelle histoire du voyageur anglais jugeant, par la première qui passe sous ses yeux, que toutes les femmes de France sont rousses?

« Mon exemplaire est falsifié, dit-il; donc tous les exemplaires sont falsifiés.

« Comment M. Brivois n'a-t-il pas compris que pour trouver une preuve quelle qu'elle puisse être dans un tel fait, il lui fallait établir que tous les exemplaires de cette catégorie sont dans la même condition, car un seul présenté sans ladite falsification met à néant son argument? Or cet exemplaire, je le possède, il était dans un cartonnage de l'époque que j'ai eu la conscience de casser, pour voir, comme font mes petits enfants avec leurs jouets, ce qu'il y avait dedans. Et je l'ai trouvé parfaitement intact, avec le titre et le feuillet correspondant sur la même feuille. J'ai de plus un exemplaire broché de la seconde édition, fausse édition évidemment et du même tirage que la première, comme c'est le cas pour presque tous les livres de V. Hugo à cette époque, et celui-là aussi est absolument intact. N'est-il pas clair, d'après cela, que l'exemplaire prêté par un ami, de bonne foi sans doute, mais imprudent (oh! les amis!), était un de la seconde édition, transformé en première par ce rapportage de titre? Falsification assez fréquente et que M. Brivois n'ignore pas. Que devient alors son argument si sérieux et si concluant?

« Ne puis-je à mon tour engager M. Brivois à se livrer au même examen sur d'autres volumes?

« Quant au troisième exemplaire, à l'in-18 de Brockhauss, M. Brivois con-

Digitized by Google

state comme moi qu'il est composé avec d'autres caractères que l'in-8°, que ce fait matériel est indéniable, et qu'il y a véritablement deux éditions. Donc acte.

« Mais là nous sommes trop d'accord pour qu'il soit nécessaire de s'y arrêter, nous y reviendrons plus loin. Quant à présent je me bornerai à faire remarquer que cet examen sérieux et sur lequel repose une bonne partie des considérants du jugement n'a, en définitive, d'autre résultat que de me donner raison sur l'existence de deux éditions distinctes. Passons.

« Venant ensuite à l'indication « d'édition originale » sur la couverture, M. Brivois nous explique ce fait par un précédent qui, si la similitude existe, devrait ôter au fait l'importance qu'on peut lui attribuer. Il établit que *la Chute d'un ange* a eu aussi deux éditions parues en même temps, l'une in-8° et l'autre in-18, portant sur le titre et sur la couverture cette même indication, et que personne n'a jamais prétendu pour cela que l'in-18 fût l'édition originale.

« Fort bien, je ne le conteste pas, mais ne puis-je répondre aussi logiquement que personne non plus n'a jamais prétendu que ce ne fût pas l'édition originale, la question n'ayant jamais été soulevée que je sache? C'est qu'en somme personne ne s'est jamais préoccupé de ce fait, par la simple raison sans doute qu'aucun exemplaire de cette édition disparue n'a jamais passé sous les yeux d'un amateur curieux. Le cas n'est pas le même d'ailleurs, et c'est cela qui pour moi détruit cet argument principal. Ces deux éditions de la *Chute d'un ange* sont signées du même éditeur; elles ont été annoncées sous le même numéro dans le *Journal de la Librairie;* elles ne présentent donc rien d'énigmatique, et il n'y avait pas lieu vraiment de s'y arrêter.

« En réalité, qui nous dira si, là aussi, ce n'est pas l'édition in-18 qui fut tirée la première? M. Brivois en sait-il quelque chose?

« Un autre fait du même genre s'est encore produit peu après, avec *la Popularité*. Mais là non plus le cas n'est pas le même, puisque l'in-18 n'a été publié que l'année suivante, et qu'ainsi le doute ne peut exister sur la priorité de l'in-8°.

« Maintenant M. Brivois, pour nous faire comprendre la vraie signification de ces éditions in-18 et le seul but qu'elles pouvaient avoir, nous vante l'habileté de l'éditeur Ch. Gosselin, sur qui Delloye se serait réglé, et nous assure que par la publication simultanée des deux éditions, il avait trouvé le moyen topique de faire concurrence à la contrefaçon, ou plutôt de *l'écraser dans l'œuf*. Chercher un moyen de lutter contre la concurrence et y réussir dans une certaine mesure, c'est déjà bien; mais prétendre du même coup tuer la contrefaçon, diable! voilà qui est une autre affaire. C'est aller beaucoup trop loin, à mon avis. Ch. Gosselin, avec son habileté, ne pouvait avoir une si haute prétention. Avouez, de plus, que s'il était aussi simple, aussi facile, d'obtenir ce résultat considérable, il y a vraiment lieu de regretter qu'on ait laissé se perdre la recette, et aussi de s'étonner qu'on en ait fait si peu d'usage à l'époque même.

« Quant à voir la même habileté dans cette désignation « d'édition originale » imprimée sans fondement sur la couverture d'une édition à bon marché, cela me semble quelque peu fantaisiste. M. Brivois n'ignore pas que les acheteurs à bon marché se préocupent fort peu de la première ou de la seconde édition. Ceux qui, comme nous, sont pris de cette passion, d'aucuns disent de cette folie,

Digitized by Google

ne sont pas si nombreux et ne se laissent guère arrêter par le prix. Et puis, en somme, je le répéterai, si, comme vous l'affirmez, l'in-18 n'est pas l'édition originale, cette désignation est une simple supercherie. En quoi alors pouvait-il y avoir honneur et profit pour la grande maison Brockhauss et Avenarius à se prêter à cette tromperie? Du profit peut-être, mais de l'honneur! L'honneur de la maison, au contraire, ne risquait-il pas de s'y compromettre? Car les acheteurs, en supposant, comme vous le dites, que la couverture fût pour eux un appât, ne pouvaient manquer de demander la signification de cette désignation insolite, et dites-moi, je vous prie, quelle pouvait être l'explication honnête donnée par le libraire, en présence surtout des deux exemplaires in-8° prétendant aussi au titre d'édition originale.

« Avouons qu'il doit y avoir, qu'il y a certainement une autre raison, dans ce cas de *Ruy Blas,* pour expliquer cette désignation inusitée, comme il doit y avoir une raison pour expliquer l'adjonction des noms de Brockhauss et Avenarius sur une partie de l'édition in-8°? Comme encore il doit y en avoir une pour expliquer comment c'est l'édition in-18 qui fut tirée la première, quand Delloye devait avoir hâte, avant toute chose, de mettre en vente son in-8° attendu par le public, après la représentation de la pièce? Et cette raison, que je n'ai pas exposée d'abord avec tant d'autres, ne pouvant tout dire, ne serait-elle pas simplement que Brockhauss et Avenarius étaient les associés de Delloye dans la compagnie formée pour l'exploitation des œuvres de Victor Hugo? les commanditaires principaux peut-être, et qu'à ce titre ils avaient droit à imposer certaines conditions, dont l'une pouvait être de faire constater que leur in-18 était bien l'édition originale tirée la première, nous ne savons pourquoi?

« Quoi qu'il en soit, il faut conclure; je crois avoir répondu à toutes les affirmations de M. Brivois, et je tremble d'abuser de la patience de mes lecteurs. J'ai hâte de terminer.

« J'ai dit que l'édition in-18 avait été tirée la première : là est toute la question, et c'est sur ce point qu'il faudrait enfermer le débat si l'on voulait en finir. M. Brivois l'a passé sous silence, nous devons le regretter; peut-être n'y a-t-il qu'un malentendu. Mais il convient avec moi qu'il y a deux éditions distinctes; par là nous sommes déjà bien près d'être d'accord. Le serions-nous tout à fait s'il convenait aussi que c'est celle in-18 qui fut imprimée la première? Il me semble que oui. Et cependant, voilà ce qu'il y a de singulier dans ce débat, c'est que mes contradicteurs, à peu près d'accord avec moi sur ces deux points, prétendent néanmoins, mais sans l'expliquer il est vrai, que c'est l'édition in-8° qui doit être, malgré tout, considérée comme la première. Mais pourquoi?

« C'est donc qu'il existe des conventions que j'ignore, applicables dans tel ou tel cas? Si on me prouve qu'elles existent, je ne demande pas mieux que d'y souscrire. Mais quelles sont-elles?

« Je n'en connais qu'une, bien établie, qui dit que l'édition originale d'un livre est celle du premier tirage fait sous la forme de volume. Si c'est bien cela, il ne s'agit que de savoir si l'in-18 de *Ruy Blas* est bien dans ce cas-là. Or, les différences de texte constatées permettent de résoudre ce point par l'affirmative. Ce ne sont point de simples fautes de typographie comme on le prétend, mais bien des mots changés, des corrections faites évidemment par l'auteur lui-même, sur la copie d'un premier tirage. Corrections dont on ne

Digitized by Google

peut s'étonner d'ailleurs, si l'on examine les œuvres originales de Victor Hugo à cette époque, où le même fait se répète presque invariablement. J'en pourrais donner des preuves nombreuses, livres en main, avec toutes les éditions si complètes que je possède et qui me permettent de ne rien laisser au hasard. Je me contenterai de citer *Hernani*, dont la seconde édition, éditée par Barba, contrairement à ce que l'on croit généralement, est un second tirage très corrigé sur le texte de l'édition Mame. J'affirme qu'entre *Hernani* et *Ruy Blas*, la situation est exactement la même, quant aux différences dans le texte et aux corrections faites. Il me semble évident, dès lors, que, pour *Ruy Blas* comme pour *Hernani*, il y a eu deux tirages, le premier fait sur le manuscrit de l'auteur, le second sur ce premier corrigé. Pour ce qui est d'*Hernani*, il n'y a pas à élever de doute sur la priorité de l'édition Mame, puisque un temps bien marqué s'est écoulé entre les deux publications. Mais pourquoi ce qui est si incontestablement vrai pour *Hernani* ne le serait-il pas pour *Ruy Blas?* Est-ce simplement une question de temps? du temps écoulé entre ces deux tirages? Quelle est la longueur exacte de ce temps? Le sais-je! et cela importe-t-il?

« E. Sardou, le libraire de Bruxelles, qui depuis longtemps, paraît-il, s'occupait, lui aussi, de cet énigmatique *Ruy Blas* in-18, dit, dans une lettre datée de 1885 qui m'a été obligeamment communiquée, qu'il croit savoir que cet in-18 fut imprimé dix jours avant l'in-8° de Delloye. — Les preuves finiront peut-être par venir. — Mais dix jours ou un seul, qu'importe! Seulement, ces dix jours donnent largement le temps à l'auteur de corriger son texte, avant de procéder au tirage in-8° définitif. C'est encore un argument de plus.

« Il faut alors poser la question d'une façon très nette, très précise, de sorte que le débat, s'il y a lieu, se poursuive sur un seul point, un point unique, sans s'égarer davantage sur les autres détails particuliers à *Ruy Blas*. Par ce moyen, le débat se généralisant, la solution qui en sortirait deviendrait, quelle qu'elle fût, un précédent qui subsisterait et pourrait s'appliquer, dans l'avenir comme pour le passé, à tous les cas douteux du même genre. Je poserai donc la question simplement ainsi :

« Qu'est-ce qui constitue une édition originale, et à quoi la reconnaît-on?

« La réponse, il me semble, devra être la solution du point qui nous occupe.

C. JOLLY-BAVOILLOT.

New-York, septembre 1887.

N. D. L. R.— M. Brivois, avant même d'avoir pris connaissance de cette lettre, tient à nous prévenir qu'il ne répondra pas — à la bonne heure! — Que M. Bavoillot s'escrime dans le silence en faveur de son édition *Dulcinée!* Ici nous écrivons N i ni, c'est fini.

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
FEB 8 1888
LIBRARY.

a R Dr. F. 2

1887

8e ANNÉE

DOUZIÈME LIVRAISON

10 DÉCEMBRE

N° 96

Le Livre

REVUE DU MONDE LITTÉRAIRE

Archives des Écrits de ce Temps

— Paraît le 10 de chaque mois —

PARIS
MAISON QUANTIN
COMPAGNIE GÉNÉRALE D'IMPRESSION ET D'EDITION

A. SAUPHAR
Administrateur-Gérant

Octave UZANNE
Rédacteur en Chef

7, RUE SAINT-BENOIT, 7

ABONNEMENTS :

Paris, un an 40 fr. — Province, un an 42 fr.

La livraison vendue séparément, 5 fr.

PRUNAIRE. SC. P. AVRIL. DEL.

Digitized by Google

LE LIVRE

— HUITIÈME ANNÉE —

SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 10 DÉCEMBRE 1887

BIBLIOGRAPHIE ANCIENNE

I. — LES VICISSITUDES DE LA MÉMOIRE DE PERRAULT, par L. Derôme.
II. — EDWARDS-BULWER, LORD LYTTON, par R. du Pontavice de Heussey.
III. — CHRONIQUE DU LIVRE : *La Société des Amis des Livres de Lyon.* —
Illustrations hors texte : Portrait à l'eau-forte de Bulwer-Lytton.

BIBLIOGRAPHIE MODERNE

I. — **Les livres d'étrennes pour 1888.**
II. — **Comptes rendus des livres récents** publiés dans les sections de : *Théologie, Jurisprudence. — Philosophie, Morale. — Questions politiques et sociales. — Sciences naturelles et medicales.* — BELLES-LETTRES : *Linguistique, Philologie, Romans, Théâtre, Poésie. — Beaux-Arts. — Archéologie, Musique. — Histoire et Mémoires. — Géographie et Voyages. — Bibliographie et études litteraires. — Livres d'amateurs et Mélanges.*
III. — **Gazette bibliographique :** *Documents officiels. — Académie. — Sociétés savantes. — Cours publics. — Publications nouvelles. — Publications en préparation. — Nouvelles diverses. — A travers les Revues étrangères. — Nécrologie. — Le livre devant les tribunaux.*
IV. — **Sommaire des publications périodiques françaises :** *Revues littéraires. — Principaux articles litteraires ou scientifiques parus dans les journaux quotidiens de Paris.*

RELIURES ANCIENNES ET MODERNES

E. CARAYON

Relieur de l'Opéra et de la Comédie française

10, rue de Nesles, PARIS

RELIURES ET CARTONNAGES D'AMATEURS

EN MAROQUIN, VÉLIN ET TOILE

CARTONNAGES ARTISTIQUES EN VÉLIN

Avec dos et plats ornés à l'aquarelle.

MÉDAILLE D'OR, PARIS 1878

JOSEPH GILLOTT

DE BIRMINGHAM

recommande ses excellentes

PLUMES D'ACIER

connues du Monde entier sous les

Nos 303 et 404

En vente chez tous les Papetiers

DÉPOT : 131, Bd SÉBASTOPOL

PARIS

Pour toute communication relative à la Direction et à la Rédaction, s'adresser à **M. Octave Uzanne,** Directeur littéraire.

Pour ce qui concerne l'Administration, à **M. A. Sauphar,** administrateur-gérant.

AVIS. — **Chaque année antérieure prise séparément, 60 fr. — Nos nouveaux abonnés reçoivent à titre de prime, les 7 années parues, en volumes brochés, au prix total de 210 fr.**

Digitized by Google

HARVARD COLLEGE
FEB 8 1868
LIBRARY.

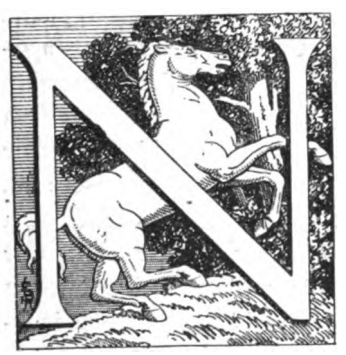
LES

VICISSITUDES DE LA MÉMOIRE DE PERRAULT

ET UN

RECUEIL OUBLIÉ DE SES ŒUVRES LES PLUS IMPORTANTES

I



'ÉTAIENT les contes de fées qui tiennent les yeux de la postérité ouverts sur son nom, et ses *Hommes illustres* dont les cent quatre portraits sollicitent l'attention des amateurs d'art, on ne saurait presque plus que Charles Perrault a vécu. De son vivant, ni après sa mort, on n'a pris la peine de recueillir ses œuvres. L'obstacle apparent qui s'est dressé devant Perrault est qu'il n'a pas écrit un ouvrage de longue haleine. C'était un homme d'action plus qu'un écrivain. L'obstacle réel est que son opinion a été vaincue. C'était un homme de parti, un chef de file qui avait plus d'idées que de tempérament, à qui manquaient le don du style et l'esprit de persuasion. De plus, il avait affaire à une secte violente et infatuée. Son *Parallèle des anciens et des modernes,* fait au jour le jour, selon les besoins d'une polémique qui dura de longues années, acheva de le compromettre. Ni ses *Hommes illustres* qui avaient le même objet que son *Parallèle*, ni ses contes de fées qui étaient venus

Digitized by Google

après sa déconfiture, ne parvinrent à lui ramener des adeptes; il était d'ailleurs vieux, retiré, et il n'avait pas confiance. Sa thèse contre les anciens, reprise avec tant d'éclat, et un immense succès, bien que non durable, par les romantiques, n'était chez lui qu'une spéculation de l'esprit à laquelle il attachait peu d'intérêt, qu'il ne sut pas poser sur un terrain convenable. Il ne réussit qu'à lever un essaim de mouches bruyantes. Au lieu de lutter, il battit en retraite, content d'en être quitte à si bon marché. La mort le surprit avant que l'affaire ne fût réglée, ni même comprise, et on se hâta de l'oublier. Dix ans après son décès, il n'est plus question de lui.

Cela n'empêche pas Charles Perrault d'avoir été un moment un homme considérable du XVIIe siècle et la cause qu'il a défendue d'avoir triomphé en définitive. Ses hommes illustres ont été mis au Panthéon. Ce ne sont ni plus ni moins que les grands hommes du XVIIe siècle. Perrault a prévu leur avènement et ne l'a pas vu. Tel qu'il reste, quoiqu'on n'en ait plus l'impression et qu'il soit difficile aujourd'hui de s'en faire une idée, il a exercé une influence de fait, il convient de le répéter, que n'ont pas obtenue les hommes de génie mieux doués que lui et qui l'entouraient. Il a eu plus d'autorité que Boileau, on l'a plus discuté que Descartes. Mais l'infériorité du talent et du caractère, aussi bien que les difficultés de la situation, ne lui ont pas permis d'être au niveau de sa fortune. On l'a écarté purement et simplement. On a fait le vide autour de lui; l'humanisme vainqueur a proscrit ses livres ou les a jetés au panier.

L'*Histoire de la querelle des anciens et des modernes* d'Hippolyte Rigault (1856) a exhumé le nom de Perrault. Ce n'était point une apologie, au contraire. Rigault était un fervent défenseur de l'enseignement humaniste. Son histoire de la querelle des anciens et des modernes était une thèse de doctorat point impartiale, bien au-dessous du sujet. L'auteur ne pose pas la question sur son véritable terrain qui était celui-ci : les humanistes dans un intérêt césarien, hostile aux institutions féodales et au christianisme, ont-ils enté la civilisation de la décadence romaine sur le fond national des mœurs et des sentiments des nations occidentales, et mis de l'archéologie là où il y avait un esprit, des idées, un passé indigène à cultiver? Oui, ils ont fait cela. Rigault ne pouvait pas examiner la question sous cet aspect. Perrault, par insuffisance de savoir, ne l'avait pas fait non plus. Il s'était contenté d'opposer des noms propres à des noms propres, des ouvrages à des ouvrages. Les noms propres qu'il a préconisés sont devenus illustres; les ouvrages qu'il a mis en avant sont au rang des chefs-d'œuvre de la langue. La question n'en est pas plus avancée. C'était la cause du phénomène qu'il aurait fallu creuser, mettre en lumière, non des effets momentanés et partiels; les romantiques eux-mêmes n'ont pas abordé le problème avec franchise. Ils se sont bornés à

Digitized by Google

opposer des œuvres vivantes aux œuvres mort-nées de l'humanisme. Les œuvres romantiques demeurent. L'esprit qui les a dictées, et qui est l'opposé de l'esprit humaniste, s'est évanoui provisoirement, ou, du moins, a l'air d'être évanoui. Les choses restent en l'état jusqu'à nouvel ordre. Rigault voyait bien que le cas n'était pas réglé. Du reste, il feint de n'y pas comprendre grand'chose. » Le romantisme qui proclamait l'indépendance absolue du goût, écrit-il, crut faire preuve de logique en déclarant la guerre à l'antiquité; dans un manifeste, la préface de Cromwell, où il établissait sa généalogie, il annonça qu'il continuait l'œuvre d'émancipation commencée par Perrault et *se rattacha résolument aux modernes du* XVIIe *siècle.* » Les modernes du XVIIe siècle, dont il s'agit ici, c'étaient les jansénistes, c'était Descartes, c'était Bossuet, c'était Malebranche, c'était La Bruyère. Le romantisme se rattache à eux, en ce sens qu'il loue en eux la résistance à l'humanisme, hostile à la pensée, aux mœurs et aux traditions nationales. Les écrivains du XVIIe siècle étaient partisans « des sujets nationaux » proscrits par l'humanisme, d'accord avec la royauté, estimant que les sujets nationaux étaient dangereux, et Apollon peu susceptible de faire une émeute dans la rue. Les jansénistes ne sont pas parvenus à extirper la mythologie dont il y a la haine à chaque page de leurs écrits, mais les romantiques sont parvenus depuis à la rendre ridicule et à la chasser de la poésie et du théâtre. Rigault continue : « Le parti démocratique aurait dû garder quelque tendresse pour les souvenirs de la Grèce et de Rome; mais l'éducation classique, établie et consacrée en France par les ordonnances des rois, lui a paru sans doute faire partie des institutions monarchiques, et, à ce titre, a mérité sa défiance et sa disgrâce. Les utilitaires du XVIIIe siècle demandaient : — A quoi bon le grec et le latin ? Les utilitaires du XIXe siècle n'ont pas apparemment trouvé de réponse satisfaisante à la question de leurs ancêtres, car ils ont continué contre le grec et le latin la guerre qui désespérait Burmann et Périzonius. » Sans doute; mais où Rigault se trompe à fond, c'est quand il s'étonne de voir les partisans des idées religieuses faire cause commune contre l'humanisme avec les romantiques et les utilitaires. » Grande faute, à mon avis ! dit-il ; en se liguant avec les modernes contre l'antiquité, le parti religieux a fait les affaires des modernes, ennemi cent fois plus redoutable pour lui que cette pauvre antiquité, désarmée et inoffensive. » Eh ! non, ce sont les humanistes qui ont inventé l'athéisme à la romaine et préparé la voie aux utilitaires en faisant échec à l'idéalisme. Le parti religieux était dans son rôle ; sa cause était commune avec celle des romantiques qui proposaient d'en revenir au christianisme et au passé de la race outrageusement écartés par l'humanisme. Rigault verse des larmes. Il se console un peu en disant que les ruines ne sont pas irréparables. Il n'est pas rassuré néanmoins. Les romantiques ne sont plus qu'un souvenir ; la

Digitized by Google

guerre aux classiques de l'antiquité est interrompue. Rigault ne s'y fie pas et il a raison. « N'est-ce là, dit-il, comme le prédisent quelques esprits chagrins, qu'un délai de grâce accordé aux lettrés antiques ? » Bien certainement, c'est un délai de grâce et le délai tire à fin. Si Rigault était là, il verrait que dans l'université, on a substitué l'enseignement oral des lettres antiques aux exercices écrits, c'est-à-dire à l'enseignement réel des lettres anciennes. Ceci est vraiment le commencement de la fin. Rigault demande à composer, à confondre dans le même culte « tous les grands écrivains, quels que soient leur pays, leur langue et leur siècle ». Il ne l'obtiendra pas. Est-ce que l'humanisme, dans ses beaux jours, a fait la part de Dante, de Machiavel, de Shakespeare, de Milton, de Byron, de Gœthe, de Léopardi, ou seulement de Calvin ou de Montaigne qui sont au nombre des fondateurs de la langue française? Est-ce qu'il a fait la part de l'histoire et des institutions nationales, celle de Froissart, de Commines, de Montesquieu, de Chateaubriand, de Guizot, d'Augustin Thierry et d'autres qu'on pourrait citer? Non. Eh bien, l'indulgence qu'il n'a pas eue, on ne l'aura pas pour lui. Désormais le sort en est jeté.

II

Perrault est une victime des humanistes. Pourtant son nom revient à l'horizon. Les contes de fées l'ont recommandé aux amateurs et aux gens du monde. Ses *Hommes illustres* l'ont recommandé à ceux qui s'occupent d'art. Ils n'ont en vue que les portraits qui décorent l'ouvrage. Celui-ci a une autre portée Il vise à l'illustration des modernes, et il a réussi : ceux que Perrault a voulu illustrer sont illustres. On n'en sait pas gré à Perrault; ils seraient illustres sans son intervention; mais il a aidé à leur illustration et c'est ce qu'il faudrait se dire, ce qu'on ne se dit pas; on y viendra. Sainte-Beuve, qui était perspicace et qui était encore plus prudent, a vu poindre la gloire nouvelle de Perrault. Sainte-Beuve était d'origine romantique; d'autre part, il avait un pied dans le camp des humanistes. Il a tenu à ne mécontenter personne. Il a montré Perrault revenant, mais non le Perrault des *Hommes illustres* et du *Parallèle des anciens et des modernes*. Il a préféré montrer le Perrault artiste, courtisan, inventeur ingénieux et fécond, au fondateur d'académies, le bras droit de Colbert dans ses relations avec les gens de lettres et le monde des artistes. « Il a été de son temps, écrivait de lui Joseph Delorme dès 1851 — article du 29 décembre de cette année, publié dans *le Constitutionnel*, — il a été de son temps un homme à idées neuves, à inventions, fertile en projets et en entreprises, tourné vers l'avenir, confiant au génie moderne, et dans sa querelle avec les plus illustres partisans de l'antiquité, il n'a été qu'à demi battu. Que dis-je? à voir les

Digitized by Google

résultats croissants de la civilisation dans les arts et dans l'industrie, on peut dire que Perrault triomphe. » Oui.

Il avait commencé par là sa carrière qui a si mal fini. Ce n'était pas un écrivain. On peut admettre que ses défauts, sa vulgarité, son peu d'haleine comme poète, tiennent un peu à son éducation et beaucoup plus à son humeur d'homme d'action et non de spéculation. Son éducation avait été irrégulière et ses études hétéroclites. Il quitta prématurément les bancs du collège, afin de se livrer à la parodie de Virgile. Ils sont de lui et non de Scarron, comme onle croit communément, ces vers relatifs à l'ombre d'un cocher qui, chez les mânes,

... Tenant l'ombre d'une brosse,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Il confond dans ses lectures la Bible avec l'Histoire de France de De Serres, Tacite avec Tertullien, Virgile avec Quinault.

Avec ce bagage, il devient du premier coup un grand personnage. Pourquoi? parce qu'il plaît à Colbert, chez qui il entre, en 1662, comme premier commis à la surintendance des bâtiments du roi et, qu'on le remarque, ces bâtiments du roi, à la décoration desquels il se dévoue, lui feront créer l'Académie des inscriptions qui lui est due, l'Académie des sciences qui lui est également due, le feront entrer à l'Académie française, où son activité remuante fera des révolutions et lèvera le fameux lièvre des anciens et des modernes. C'est le commis de Colbert qui a des idées neuves dont la nouveauté consiste moins dans le fait de les avoir que dans celui d'avoir le pouvoir de les mettre à exécution. Ce n'est pas en matière de jurisprudence qu'il lui est donné de mettre ses idées à exécution, quoi qu'il en aie, car il écrit : « Les Institutes sont un livre excellent et le seul que je voudrais que l'on conservât en droit romain. Car, en dehors de ce livre qui est très bon pour fortifier le sens commun, hors les ordonnances et les coutumes qu'il serait utile de réduire à une seule pour toute la France, si cela se pouvait, de même que les *poids et mesures*, je crois qu'il faudrait brûler tous les autres livres de jurisprudence. » On l'a fait depuis.

Une idée encore plus neuve et qui eut des suites immédiates, grâce à la collaboration de Colbert, fut son Académie des inscriptions. Lui quatrième, avec l'abbé de Bourzeis, Chapelain et Cassagne, il fonde une réunion destinée à fournir des inscriptions et des devises pour les bâtiments du roi. L'institution deviendra (1701) le centre des études d'érudition en France. Cela commence par des enseignes (inscriptions) et des lettres majuscules (belles-lettres), puis des devises, dit Paul-Louis Courier, « pour les bonbons de la reine ». Une idée tout aussi neuve fut la publicité donnée aux séances de réception de l'Académie française (1671).

Digitized by Google

Colbert lui avait demandé s'il était de l'Académie française, qui était alors une si petite institution que Colbert ne savait qui en était ni qui n'en était pas. Perrault n'en était pas. Colbert le fit admettre afin de savoir par lui ce qui s'y passait. Perrault, outre la publicité des réceptions dont la sienne fut le premier exemple, fit adopter le scrutin secret pour la nomination des membres. L'idée de la colonnade du Louvre donnée par lui à son frère Claude, en faveur de qui il fit créer l'Académie des sciences, est encore une de celles qu'il put voir réaliser. Mais son idée la plus neuve est sans contredit celle qui lui inspira son *Parallèle des anciens et des modernes*. Si Colbert n'était pas mort, et si l'on n'avait renvoyé Perrault de la surintendance des bâtiments du roi, elle aurait peut-être eu une autre fortune.

Quoi qu'il en soit, Perrault, homme de Colbert et son collaborateur actif, avait à ce double titre des ennemis nombreux. Il était, avec le vieux Desmarets de Saint-Sorlin, l'ancien confident de Richelieu, hostile au casuisme littéraire, qui avait été, depuis le commencement du règne, le pendant du casuisme théologique des jésuites. Boileau était à la tête de la coterie des casuistes littéraires et avait exécuté à ce titre les écrivains de l'école humaniste du XVIe siècle, celle du *Parnasse satirique* de Théophile, qui était vraiment trop avancée et compromettante. Perrault n'appartenait pas précisément à cette tradition. Il était plutôt de celle des partisans des sujets nationaux. Il n'était d'ailleurs pas suspect : il n'y avait plus en perspective ces bombes qui s'étaient appelées *le Cid* et *Polyeucte*. Il était particulièrement d'avis contre Boileau, qui en avait reçu la consigne, que le christianisme prêtait à l'inspiration poétique. Il tenta de le démontrer (1686) par son *Poème de saint Paulin*, dédié à Bossuet. La question de l'humanisme était derrière et Perrault le sentait bien ; aussi eut-il l'habileté de soutenir sa doctrine dans le *Poème de Louis le Grand*, consacré à célébrer la gloire du roi et lu à l'Académie française dans la séance du 16 janvier 1687. C'était prendre le diable par les cornes. Boileau, Racine et les casuistes furent indignés. Perrault, sans le dire, avait eu l'art de se cacher derrière le fragment de Pascal intitulé : *De l'autorité en matière de philosophie*, servant de préface au *Traité du vide* et jouissant d'un tel crédit qu'on l'a placé depuis en tête des *Pensées*. Il poursuivra, plus tard, sa pointe en faveur des modernes dans les *Hommes illustres* (1696-1701). Pour le moment, il s'en tient à paraphraser l'enseignement de Pascal :

A former les esprits comme à former les corps,
La nature en tout temps fait les mêmes efforts.
Son être est immuable, et cette force aisée,
Dont elle produit tout, ne s'est point épuisée.
Jamais l'astre du jour, qu'aujourd'hui nous voyons,
N'eut le front couronné de plus brillants rayons.

Digitized by Google

Perrault n'était pas de taille à conduire une lutte comme celle qu'il avait entreprise. Il tint néanmoins cinq ans la campagne. Le premier volume de son *Parallèle*, suivi du *Poème de Louis le Grand*, est de 1688, le quatrième de la fin de 1692. Le pis est qu'il manque de foi. Il est presque indifférent au succès. « Rien n'est plus agréable, écrit-il avec bonhomie dans la préface de son premier volume du *Parallèle*, que la diversité d'opinion en ces matières. » Ce n'est qu'un dilettante :

L'agréable dispute où nous nous amusons
Passera sans finir jusqu'aux races futures;
Nous dirons toujours des raisons,
Ils diront toujours des injures.

Oui, mais que lui importe? Le petit Chaperon rouge et sa mère-grand le préoccupent davantage.

On ne se doutait ni d'un côté ni de l'autre que l'économie entière de la civilisation est intéressée à cette affaire. Jusqu'aux romantiques, ce fut l'impression unanime en France. Grimm écrit avec désinvolture, dans ses *Mémoires* (t. IV, p. 164 de l'édit. de 1829) : « On a longtemps disputé en France sur la prééminence des anciens et des modernes, et il n'en est pas resté un bon livre. La dispute sur la préférence des auteurs est ordinairement la marque de la frivolité des esprits (comme le sien); elle ressemble à ces tracasseries d'étiquette qui s'élèvent dans les fêtes publiques où chacun se dispute le pas. » Là-dessus il cite une conversation de Benoît XIV avec le cardinal de Rochechouart, ambassadeur de France. Du temps de sa légation à Bologne, le pape avait vu deux sénateurs se battre à propos de la prééminence du Tasse sur l'Arioste. L'un des deux champions avait été laissé sur le carreau et disait en mourant : « Est-il possible qu'il faille périr dans la force de l'âge pour l'Arioste que je n'ai jamais lu; et si je l'avais lu, je n'y aurais rien compris, car je ne suis qu'un sot! »

Perrault était en état de parler ainsi. Mais les casuistes en *us*, dirigés par les jésuites et par Boileau ne lui pardonnèrent pas, ils firent sournoisement le vide autour de ses ouvrages et de ses idées. Les hommes qui n'étaient en partie illustres que pour lui en 1696 le sont devenus pour tout le monde. Mais ses écrits disparurent de la circulation. Comme le mérite du style ne les soutenait pas autrement, on finit bientôt par ne plus prendre garde à la manœuvre dont ils avaient été l'objet.

III

De nos jours, trois des qualités de Perrault, celle de conteur, d'artiste et d'ennemi de l'antiquité, l'ont rappelé à tous les souvenirs. Les contes de fées l'ont désigné aux gens du monde, à l'amour de l'enfance; ses

Digitized by Google

travaux d'art aux artistes et aux amateurs; sa lutte contre les anciens aux romantiques et aux amis du XVIIe siècle. Mais ses œuvres ne sont toujours pas recueillies. Nous en voulons signaler ici à leur éditeur futur, car on les rééditera très certainement, le recueil le plus important, en dehors des *Contes* et du *Parallèle*. Il est anonyme, peu connu et intitulé : *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers, dédié à Son Altesse Monseigneur le prince de Conti.* A Paris, chez Guillaume de Luynes, libraire-juré, au Palais, sous la montée de la cour des aydes à la justice, MDCLXXV, 1 vol. in-4° de 6 folios non chiffrés et 316 pages de texte, avec l'errata placé au bas du dernier feuillet, au verso. Il en existe une réimpression in-12 de 1676 encore plus inconnue que l'édition originale de 1675. Celle-ci est au fait de 1674. En effet, l'achevé d'imprimer pour la première fois est du 2 janvier 1675. L'exemplaire que nous avons sous les yeux est en grand papier, relié en veau, avec des armoiries sur les plats. Il porte sur le titre la signature de Baluze, bibliothécaire de Colbert : *Stephanus Baluzius tutelensis*, qui a écrit en face de la vignette du titre (l'ouvrage a deux autres vignettes de Sébastien Le Clerc et des lettres initiales ornées) : « M. Perrault, auteur de ce livre, est mort à Paris, dans la paroisse Saint-Benoist, le mercredy 16 mars 1703, à deux heures du matin. » Baluze note le moindre détail avec le scrupule qu'il signale lui-même dans son épitaphe dont il est l'auteur :

Il gît ici, le sire Étienne;
Il a consommé ses travaux.
En ce monde, il eut tant de maux,
Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

Ce recueil de Perrault est publié par Le Laboureur, ami de Perrault. Dans sa dédicace au prince de Conti, Le Laboureur ne croit pas devoir recommander au prince le contenu du livre : « Toutes ces pièces, dit-il, ne sont que trop capables de se défendre elles-mêmes. » C'est pour sa propre personne que l'éditeur demande protection. Pourquoi? Parce que l'ouvrage est un « larcin » qu'il a fait au roi. La plupart des morceaux de vers et de prose qui le composent sont relatifs au palais de Versailles. C'est la raison qui avait déterminé Perrault à les réunir dans un magnifique album dont il avait fait cadeau à la bibliothèque du château. On soupçonne que quelques-uns avaient déjà été imprimés. Lesquels? On ne sait trop. Le Laboureur n'en dit rien. Peut-être sont-ce ceux qui sont intitulés : *la Voix d'Iris, le Portrait de la voix d'Iris, le Dialogue de l'Amour et de l'Amitié,* que Fouquet avait fait transcrire sur peau de vélin et orner de peintures, ce qui laisserait croire néanmoins que ces pièces n'avaient pas été mises à l'impression. On n'a pas non plus de texte imprimé des deux odes sur la paix des Pyrénées et sur le mariage du roi, qui valurent à Perrault la protection de Colbert et la fonction de secrétaire général de

Digitized by Google

la surintendance des bâtiments du roi. Il est difficile d'imaginer qu'on ne les ait pas publiées, comme on faisait alors, sur des feuilles volantes. Les deux morceaux de résistance du recueil sont entre des fragments intéressants : le discours de réception à l'Académie française (1671), le premier discours de réception non prononcé à huis clos, le *Poème de la peinture,* qui a plus de huit cents vers, dont quelques-uns sont fort originaux et mériteraient un examen à part, et *le Labyrinthe de Versailles.* Ce labyrinthe existe encore, comme on sait. Au bout de chaque allée se trouve une fontaine, et les allées s'entremêlent avec tant d'art qu'à chaque croisement, on aperçoit trois ou quatre fontaines, quelquefois six ou sept. Le bassin de chacune est orné d'animaux qui représentent les fables d'Ésope. « Ces animaux sont si bien faits au naturel, dit Perrault, qu'ils semblent être encore dans l'action qu'ils représentent; on peut dire même qu'ils ont encore en quelque façon la parole même que la fable leur attribue, puisque l'eau qu'ils se jettent les uns aux autres paroist non seulement leur donner la vie et l'action, mais leur servir comme de voix pour exprimer leurs passions et leurs pensées. » Perrault, qui est un homme de cour, observe de plus que les *Fables d'Ésope* prêtent toutes à des moralités galantes : « Mes maximes contenues dans ces fables, fait dire Perrault à Ésope dans un dialogue entre Apollon et l'Amour, serviront aussi aux amants pour se tirer d'une infinité d'embarras où ils se trouvent tous les jours. » C'est particulièrement à ce dernier usage que Perrault destine les moralités en vers gravées sur les fontaines du labyrinthe de Versailles en guise de commentaire des *Fables d'Ésope* représentées par des animaux en action. Il y a une quarantaine de ces moralités, la plupart de deux à cinq vers; la plus longue a dix vers. Il fallait se borner, à cause de leur destination. Dans le recueil imprimé, elles sont précédées d'un résumé en prose de la fable d'Ésope qu'elles commentent. Dans l'imprimé, Apollon, c'est-à-dire Perrault, exprime le désir que sa figure et celle d'Ésope soient mises à l'entrée du labyrinthe, Ésope comme auteur des fables et lui comme auteur des moralités gravées. A-t-on fait droit à cette requête? C'est ce que nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier.

Qu'est devenu le manuscrit des œuvres diverses, par conséquent des moralités du labyrinthe? S'il existait encore, il pourrait servir à confronter les inscriptions avec l'imprimé. Les bibliographes n'ont signalé que cette impression de 1675 du *Labyrinthe de Versailles.* On peut cependant leur en signaler une qui a l'air d'être en même temps une œuvre d'art. En voici le titre tel que nous l'avons rencontré dans un catalogue : *Le Labyrinthe de Versailles*, explication en prose par Charles Perrault, et 39 fables de Benserade; traduction allemande des vers et de la prose par A. Müller, sans lieu ni date, mais Augsbourg vers 1690. Un vol. in-4°, orné de 51 estampes gravées par J.-U. Krauss.

Digitized by Google

On ne connaît pas non plus de réédition du *Poème de la peinture*. Voltaire, dans *la Henriade*, en a imité le début :

Doux charme de l'esprit, aimable poésie,
Conduis la vive ardeur dont mon âme est saisie,
Et meslant dans mes vers la force à la douceur,
Viens louer avec moi la Peinture, ta sœur
Qui, par les doux attraits dont elle est animée,
En séduisant mes yeux, a mon âme charmée.

Le peintre Le Brun est le héros du poète :

Et toi, fameux Le Brun, ornement de nos jours,
Favory de la nymphe et ses tendres amours,
Qui seul as mérité par ta haute science
D'avoir de ses secrets la haute confiance,
D'une oreille attentive écoute dans ces vers
Les dons et les beautez de celle que tu sers.

La peinture est la sœur de la poésie :

L'aisnée eut en naissant la parole en partage,
La plus jeune jamais n'en eut le moindre usage;
Mais ses traits et son teint ravirent tous les dieux.
Sa sœur charma l'oreille, elle charma les yeux.

Le fond du poème est l'éloge des couleurs naturellement :

Dès la pointe du jour, la diligente aurore
. . . . . .
Couvrit tout l'horizon d'un or luisant et pur,
Pour y répandre ensuite et le pourpre et l'azur.
Celui qui des saisons fournit l'ample carrière,
Fit toutes les couleurs avecque sa lumière;
Et ses rayons dorés, sur la terre et les eaux,
Furent de ce moment comme autant de pinceaux.

Dans notre exemplaire, Baluze traduit en marge les allusions. Perrault est déjà plein de la grandeur du siècle qu'il fut le premier à faire ressortir :

Quand le ciel veut donner un héros à la terre,
Aimable dans la paix, terrible dans la guerre,
Dont le nom soit fameux dans la suite des ans,
Il fait naistre avec lui des hommes excellents
Qui sont, par leur vertu, leur courage et leur zèle,
Les dignes instruments de sa gloire immortelle,
Et qui pour son amour, l'un de l'autre rivaux,
Le suivent à l'envy dans ses rudes travaux.

Perrault les énumère sous des noms mythologiques. Ce sont ses futurs hommes illustres. Colbert revient sans cesse. C'est lui qui

Voit tout, agit partout, semblable à la nature
Dont l'âme répandue en ce vaste univers,
Opéra dans les cieux (Cassini) sur la terre et les mers.

Digitized by Google

Il termine en évoquant l'avènement d'un art :

> Digne de la grandeur du roy que nous servons,
> Digne de la splendeur du siècle où nous vivons.

Le bonhomme avait la foi, et la postérité a ratifié ses jugements.

Il n'y a pas d'édition collective des œuvres de Perrault; mais, ne fût-ce qu'au point de vue de l'histoire littéraire, il est nécessaire d'en avoir une. Au cours du XIXe siècle, outre de nombreuses éditions de ses contes et un poème inédit sur la chasse (Paris, Aubry, 1862, in-8°), on n'a édité de Perrault qu'un maigre volume dû à M. Collin de Plancy. Il contient, sous le nom d'*Œuvres choisies* (1 vol. in-8°, Paris, Brissot, Thivars et Dondey-Dupré, 1826), avec les *Contes* et les *Mémoires* (1 vol. in-12, Avignon-Paris, 1759), sept fables traduites de Faërne), quelques morceaux parmi lesquels l'*Apologie des femmes* (1694, in-8°), écrite contre Boileau, et *le Siècle de Louis le Grand* (520 vers) qui est de 1687. On y cherche en vain le *Poème de saint Paulin* (1686, in-8°), et *Adam ou la création de l'homme et sa réparation* (1 vol. in-8°, Paris, 1697, chez Coignard), avec des figures de Coypel que les bibliophiles commencent à payer cher dans les ventes. Il conviendrait aussi d'avoir un texte critique du *Parallèle des anciens et des modernes*.

L. DEROME.

Digitized by Google

EDWARD BULWER, LORD LYTTON

I

Un livre vient de paraître à Londres, écrit par une femme, enfant de la pudique Albion, qui dépasse en révélations intimes et scandaleuses, en calomnies, en outrages, en violations de la vie privée, tout ce qui a été publié en ce genre depuis de nombreuses années : sous prétexte de venger la mémoire de son amie lady Bulwer-Lytton, dont tout le monde avait oublié et les œuvres médiocres, et la conduite excentrique, et les infortunes conjugales, cette demoiselle — c'est une demoiselle! — a essayé de couvrir d'un manteau de crime et d'infamie une des gloires de son pays, un des hommes les plus extraordinaires, les plus merveilleusement doués qu'ait produits le XIXe siècle, le prodigieux auteur de *Paul Clifford*, d'*Eugène Aram* et des *Derniers jours de Pompeï*.

Si ce pamphlet eût reçu de la critique et du public anglais le méprisant accueil qu'il mérite, si le silence se fût fait autour de lui, nous nous serions gardé d'en parler; mais le scandale a été bruyant, universel. Il a passé la Manche, l'Océan; il dure encore. Pour beaucoup de lecteurs superficiels (et ce sont ceux-là qui forment l'opinion publique), Bulwer-Lytton est devenu un monstre. Pour l'honneur des gens de lettres, dont le grand romancier anglais fut la personnification la plus complète et la plus glorieuse, il convient de remettre les choses en place, de montrer, à côté de ce faux Bulwer, traître de

Digitized by Google

mélodrame, hypocrite, empoisonneur et assassin, le vrai Bulwer, honnête homme autant qu'artiste profond, infatigable travailleur, cœur généreux, âme enthousiaste, esprit charmant. C'est en nous servant de fragments de mémoires inachevés, d'une correspondance volumineuse, de notes intimes laissées par le prestigieux écrivain et qui appartiennent maintenant à son fils, que nous allons essayer de le faire revivre pour quelques instants. Mais, auparavant, et pour n'y plus revenir, il nous faut dire quelques mots sur ce même ouvrage qui, ne Angleterre, a été l'occasion d'un scandale sans précédent[1].

Ce livre est intitulé *Vie de Rosina, lady Lytton,* avec ce sous-titre : *Publié pour venger sa mémoire*[2]; son auteur se nomme miss Louisa Devey. Cette miss Devey — elle l'avoue elle-même dans sa préface — est une de ces amies de la dernière heure dont les vieillards et les moribonds devraient toujours se méfier. Elle n'a point vécu de la vie de lady Lytton : elle s'est contentée de recueillir les récits, les papiers, les manuscrits de cette pauvre femme qui, toujours déséquilibrée, devait avoir, dans ses dernières années, l'esprit singulièrement troublé. Miss Devey a hérité de la défroque et des papiers ; douée de ce bon sens pratique qui est l'apanage de sa race, elle a compris que ces manuscrits pouvaient être d'un excellent rapport : de là son livre. Je ne vois, pour ma part, aucune autre raison à la publication de pareils documents. Du reste, c'est bien là le point sensible de la brave demoiselle; dans son avant-propos, avant d'être accusée, elle se défend d'avoir agi par intérêt : « Elle n'a eu qu'un but, s'écrie-t-elle : venger sa vieille amie, lui rendre un dernier service[3]. » La venger! de qui? De son mari? il est mort! Du public? il ne pense plus du tout à elle! Mais miss Devey était l'exécutrice testamentaire et littéraire de lady Lytton; peut-être a-t-elle reçu de la morte l'ordre de publier tout ou partie de ses manuscrits? J'ai examiné avec soin le testament de la défunte et je n'y ai trouvé aucune clause semblable. J'y lis bien que lady Lytton laisse ses papiers littéraires et autres aux misses Devey, mais je n'y lis nulle part qu'elle leur impose l'obligation de les livrer au public ni même qu'elle le désire. Je vais plus loin : je suis persuadé qu'elle ne le désirait pas. La femme de Bulwer a vécu neuf ans de plus que son mari, mort en 1873. Pourquoi donc, de son vivant, n'a-t-elle pas publié ses douloureuses revendications? Certes, cela eût été déplorable; mais, enfin, on eût compris cette véhémence de passion de la part d'une femme outragée. Elle ne l'a pas fait parce que, au fond d'elle-même, en dépit de sa haine, de cette flamme furieuse de vengeance qui consuma sa vie, elle avait la fierté du nom glorieux de celui dont elle avait été la première compagne; elle ne l'a pas fait parce qu'elle était mère, mère de ce fils qui continuait la gloire de son père et qu'elle eut la joie de voir nommer vice-roi des Indes. L'auteur de la *Vie de lady Lytton* n'est ni mère ni épouse; le contraire nous eût surpris. Mais encore ces monstrueuses accusations sont-elles étayées de quelques preuves sérieuses, de quelque document irréfutable?

1. Lord Lytton, dans les deux premiers volumes parus de la vie de son père, a inséré beaucoup de ces précieuses reliques.

2. *Life of Rosina, lady Lytton, published in vindication of her memory*, by Louisa Devey. 1 vol. gr. in-8°. London, Swan, Sonnenschein, Lowrey and Co. 1887.

3. Voir la Préface, p. 9, deuxième alinéa.

Digitized by Google

Examinons. La vengeresse a bâti son œuvre au moyen de tous ces *on-dit* sans valeur : cancans de journaux hostiles à la politique de lord Lytton, racontars de salons et de clubs, petites méchancetés de ratés envieux, grosses calomnies de bas-bleus évincés; elle s'est surtout servie des papiers de lady Lytton et principalement d'une sorte de roman autobiographique qui porte ce titre caractéristique : *Némésis*. Je ne voudrais en rien paraître irrespectueux de la mémoire de lady Bulwer-Lytton. Je la plains profondément; ses souffrances (surtout ses souffrances imaginaires), sa beauté, son esprit en font un objet de pitié pour tout homme de cœur. Cependant, il me sera bien permis d'établir cette vérité, qui ressort éclatante du livre même publié pour la venger : c'est qu'à partir du moment de la séparation jusqu'à l'heure de sa mort, lady Lytton a été victime d'une lésion cérébrale des mieux caractérisées; tous ses écrits, tous ses actes depuis cette époque, tous ceux cités par miss Devey sont autant de preuves essentielles de cette triste réalité. Névrose d'abord, la maladie croît d'année en année; la monomanie de la persécution, voilà sa forme principale; l'exagération, l'idée fixe, voilà les formes secondaires; enfin le point culminant, climatérique se produit à l'affaire des élections d'Hertfordshire dont je parlerai tout à l'heure. Inconsciemment, miss Devey nous fait assister à la progression détaillée et pour ainsi dire pathologique de la maladie; on croirait lire une « observation médicale » du docteur Luys ou du docteur Charcot. Que les lecteurs jugent.

I. — Lady Lytton part pour Paris. Ses soupçons commencent; *on* (*on*, c'est toujours son mari), on soudoie ses domestiques ; on la suit dans les rues; on l'espionne; on entre chez elle pour lui voler ses papiers. Il y a un certain avoué qui joue les traîtres avec une perfection de perversité dont le brave homme ne se doutait guère. On l'insulte à l'ambassade anglaise. Bref, elle est obligée de fuir.

II. — En Italie, répétition des mêmes faits avec aggravation. Espions de tous côtés, marquis italiens, comtes français, baronnes allemandes, plus une horrible fausse amie, miss Greene; les maîtres des hôtels où elle descend sont prévenus contre elle. En Suisse, un de ces industriels se permet, au bout de six mois, de demander le règlement de sa note. C'est une créature du *monstre* de « Monseigneur Mensonge », comme elle appelle toujours son mari.

III. — Elle revient en Angleterre. La maladie augmente, les phénomènes deviennent plus inquiétants; se trouvant à la campagne dans un hôtel, elle se figure qu'une jeune femme qui y demeure seule et qui essaye de faire sa connaissance est une maîtresse de son mari, envoyée par lui pour l'empoisonner; elle raconte que, prévenue à temps par une personne mystérieuse, elle a pu fuir. Elle se réfugie ailleurs : seconde maîtresse de *Monseigneur Mensonge*, second empoisonnement; cette fois elle a pris du poison; *heureusement*, elle n'en a pas pris assez. La voilà à Londres. Elle apprend que sa fille est dangereusement malade; elle arrive à temps pour recevoir son dernier souffle. Au chevet de la pauvre enfant, elle voit son mari vieilli, brisé par la douleur, sanglotant, incapable de prononcer une parole. Elle rentre chez elle, consigne

Digitized by Google

cette mort dans sa *Némésis* et, de très bonne foi, raconte que sa fille est morte victime des mauvais traitements dont son père l'accablait.

IV. — Quelque temps après, Bulwer-Lytton se présente comme candidat à la Chambre des communes, devant les électeurs du Hertfordshire. Le grand romancier venait de terminer une éloquente improvisation dans laquelle il remerciait ses commettants de l'avoir choisi pour les représenter; tout à coup, furieuse, échevelée, une femme (la sienne) se précipite sur l'estrade, au milieu des cris, des rires, des exclamations de surprise de la foule. Du geste, elle réclame le silence et commence le discours le plus extraordinaire qu'il ait jamais été donné d'entendre à de sages électeurs anglais; elle raconte tous ses griefs et termine en s'écriant que, « réduite à la mendicité par ce monstre d'hypocrisie, elle en appelle à la pitié et à la charité de ceux qui viennent de choisir ce misérable pour leur député ». Cette fois, la mesure était comble. Bulwer fut obligé de prendre des précautions sérieuses; il les adoucit autant qu'il fut en son pouvoir. Sur l'avis des plus célèbres médecins de l'Angleterre, lady Lytton fut confiée à la garde d'un spécialiste qui l'entoura d'égards et de confort. On ne la garda que très peu de temps dans cette maison de santé; son fils l'y vint chercher et l'emmena avec lui dans les Pyrénées.

Je m'arrête ici. J'ai cité brièvement les faits principaux, sans détails, sans commentaires. Ne sont-ils pas concluants? L'exagération de ses allégations n'est-elle pas la preuve de leur fausseté? Sont-ce là les actes d'une personne sensée ou les divagations d'un esprit malade, d'une femme qui surexcite sans cesse sa manie et qui arrive (comme dans l'affaire d'Hertfordshire à ne plus raisonner ses actions, à la perte du sens moral?

Et cependant c'est sur des faits semblables que miss Devey se base. Ces faits, elle n'en a pas été le témoin oculaire; elle n'y a pris part d'aucune façon; elle les tient tous de lady Lytton vieillie, de ses papiers, de cette *Némésis*, et aussi de quelques vieux journaux du temps qui, dans leurs calomnies, visaient surtout le bras droit de lord Derby[1]. N'importe, cela lui suffit! Ni l'énormité de ces accusations, ni leur invraisemblance, ni leur contradiction, ni l'immense supériorité intellectuelle de l'accusé ne font hésiter cette miss. A la face du monde, elle proclame lord Bulwer-Lytton, le romancier admirable, l'éloquent homme d'État, le glorieux et fidèle serviteur de l'Angleterre, coupable de toutes les infamies. Il a tué sa fille, il a martyrisé sa femme, il l'a volée, séquestrée, affamée, empoisonnée. Dans ces crimes odieux de la vie privée, il a eu pour complice ou pour témoin tacite son fils, celui-là dont les poésies généreuses signées Owen Meredith faisaient battre nos cœurs d'Oxford-men aux jours de ma jeunesse, celui qui fut naguère le vice-roi des Indes et qui est, de l'avis de tous, un des premiers hommes politiques de l'Angleterre.

J'en ai dit assez. Miss Devey a osé prendre pour épigraphe cette belle devise : « La vérité est fille du temps. » Le temps a déjà voué aux ténèbres

1. Sous le ministère de lord Derby, sir Bulwer-Lytton était secrétaire d'Etat aux affaires étrangères.

Digitized by Google

de l'oubli son œuvre méchante et malsaine; cependant, celui qu'elle a voulu calomnier s'assied dans l'immortalité entre Walter Scott, l'ami de son enfance, et C. Dickens, l'ami de sa vieillesse.

II

L'Université de Cambridge possède, comme sa sœur aînée, l'Université d'Oxford, une « Chambre des débats » (*Union debating-club*) célèbre dans les fastes de l'histoire littéraire et politique de l'Angleterre. En effet, c'est de cette petite salle modeste[1] de l'Union que sont sortis les plus éloquents orateurs du parlement, les plus nobles poètes et les plus éminents écrivains de la Grande-Bretagne. Rien d'aussi curieux, d'aussi caractéristique que les réunions des membres de ce club. Là s'assemble, pour discuter les hautes questions de politique et de littérature, l'élite des étudiants de l'Université. Les réunions ont lieu le soir; la robe et la toque académiques sont de rigueur; dans la façon de procéder, on s'efforce d'imiter jusqu'à la minutie toutes les formes qui régissent la Chambre des communes. Dans ce parlement en miniature, il y a un « speaker », des leaders, des bancs du gouvernement et des bancs de l'opposition, des votes, des bills, des motions, que sais-je? Il y a surtout une éloquence primesautière, une franchise d'enthousiasme et une bonne foi de conviction qui ne se retrouvent plus au palais de Westminster. Or, un soir du mois de mars 1821, une animation particulière régnait dans la salle des débats de l'Union; il s'agissait d'un début attendu par tous avec une curiosité impatiente. Un étudiant à la tête puissante, à la figure pâle, aux yeux étincelants, venait d'électriser tous ces jeunes cœurs par un plaidoyer plein de flammes en faveur de la Révolution française[2]. Barrington Macaulay, c'était le nom de l'étudiant, était descendu depuis quelques secondes de l'espèce d'estrade qui servait de tribune, lorsque, dans l'espace vide, se dressa un tout jeune homme, presque un enfant. Le nouveau venu avait une physionomie spéciale où se mêlaient l'ironie, la tristesse et l'enthousiasme; ses yeux étaient grands et clairs, son nez fortement aquilin, son front vaste; son teint mat paraissait éclairé intérieurement; de longs cheveux aux boucles extrêmement soignées tombaient sur le rabat de sa toge; sa mise était d'une recherche quasi efféminée et sur ses mains blanches, qui sortaient des larges manches noires, des bagues étincelaient. Il y avait dans la pose de cet éphèbe, dans le calme de son regard et de son sourire, une sûreté, une possession de soi-même, une puissance latente qui surprenaient dans un être si jeune. Un grand silence se fit, et le débutant prit la parole. Bien qu'il succédât à Macaulay, il sut tenir dans un cercle magique toute cette bouillante jeunesse groupée autour de lui; sa voix chaude et vibrante, son éloquence tour à tour enthousiaste, ironique, brillante, remua profondément ces cœurs où florissaient encore toutes les illu-

1. Quand je dis « salle modeste », je parle d'autrefois. Aujourd'hui, l'Union, à Cambridge comme à Oxford, a pour demeure de véritables palais qui égalent en luxe et en confort les principaux clubs de Pall-Mall.

2. Je n'invente pas le fait pour augmenter l'intérêt de mon récit. On le trouvera mentionné dans les *Souvenirs de Cambridge*, par M. Gunning, p. 233, t. I.

Digitized by Google

sions. Lorsqu'il descendit au milieu d'eux, tous se précipitèrent vers lui, et, ce soir-là, se cimentèrent des amitiés qui durèrent toute une vie. Ce jeune orateur, qui venait ainsi prendre d'assaut un nid d'aigles, arrivait à l'Université précédé d'une réputation merveilleuse qui ressemblait plus à une légende qu'à la réalité. A quinze ans, il avait publié un volume de poésies dont Walter Scott avait dit qu'elles étaient l'œuvre d'un enfant de génie. Pendant toute une saison, il avait ébloui Londres par sa verve, son esprit, sa précocité. De grandes dames raffolaient de cet enfant extraordinaire. Enfin, à peine âgé de dix-sept ans, il avait failli mourir d'un cœur brisé (*broken heart*), à la suite d'une aventure d'amour. Il s'appelait George-Edward Bulwer-Lytton.

L'auteur des *Derniers jours de Pompéi* a écrit lui-même l'autobiographie détaillée de son enfance et de sa jeunesse. Son fils, dans l'ouvrage remarquable et malheureusement inachevé qu'il a consacré à la mémoire de son père, a livré au public anglais ce document précieux et qui nous fait entrer très avant dans le cœur et l'esprit de l'illustre écrivain. Nous regrettons que le cadre de cette revue ne nous permette pas de tout citer, car tout ici est d'un intérêt psychologique extraordinaire; mais les extraits qui suivent suffisent pour donner une idée de ce que devaient être l'âme et le cerveau de Bulwer-Lytton au moment où, âgé de vingt-cinq ans, il fit sa véritable entrée dans le monde des lettres par ce chef-d'œuvre qui s'appelle *Pelham*. Je dis sa véritable entrée, bien qu'il ait publié son premier ouvrage à l'âge de seize ans, bien qu'à vingt ans il ait écrit ce sombre pendant au *Werther* de Gœthe intitulé : *Histoire de Falkland*. Mais jusqu'à *Pelham*, jusqu'en 1828, Bulwer ne s'est considéré lui-même que comme un amateur brillant. Riche par les libéralités d'une mère qui ne savait rien lui refuser, jeune, aimant le plaisir, il ecrivait alors en dilettante, pour se perfectionner, comme il l'a dit quelque part. Il avait surtout l'ambition du pouvoir; toutes ses aspirations se tournaient vers la politique. A lui, comme à Balzac, il fallut l'aiguillon de la dure nécessité pour que sa véritable vocation se révélât. Brouillé avec sa mère, n'ayant plus rien à attendre d'elle, nouvellement marié à une femme sans fortune, il se trouva face à face avec la pauvreté. Il l'attaqua de front, avec toute l'impétuosité, toute la foi de la jeunesse et du génie. Laissons-le nous décrire lui-même les principales périodes de sa vie.

« ... Je suis né à Londres un certain vingt-cinquième de mai, à huit heures du matin, au numéro 31 de Baker street, Portman-Square. Si quelque curieux impertinent désire connaître l'année de cet événement, qu'il s'informe ailleurs [1]; pour ma part, je déteste qu'on me dise la date de la naissance d'un homme dont j'admire la vie ou les œuvres. Je me forme à cet égard une opinion particulière, et je ne puis souffrir que la réalité vienne me donner un démenti. Jamais on n'arrivera à me convaincre qu'il a existé un jeune Arouet, et l'on aura beau me démontrer que Pétrarque est mort à soixante-huit ans, pour moi il aura toujours vingt-sept ans, l'âge qu'il avait lorsque, pour la première fois, il rencontra Laure. . . . . .

« ... L'événement capital de mon enfance, — comme les grandes dates de

1. 25 mai 1803.

Digitized by Google

l'histoire, il prend son origine dans la mort, — est celui-ci... Un matin, arriva chez ma mère un funèbre et grave messager drapé de noir... Mon grand-père, le fameux érudit, était mort subitement à sa campagne de Saint-Laurence... Son testament fut ouvert : il laissait à ma mère ses livres... Quelques jours plus tard, ils arrivèrent à Londres ; les lourds camions qui les portaient firent retentir les pavés de Marylebon, troublant la sieste des douairières de Nottingham-Place. Ils arrivèrent, les puissants nomades, les terribles destructeurs des antiques croyances, les éternels agitateurs, les conquérants du monde! Innombrables, redoutables, en légions pressées, ils arrivèrent apportant avec eux l'âme des générations disparues !... Cette arrivée fut mon siège de Troie, mon invasion de la Perse, ma Révolution française... Des mots ne peuvent peindre les sensations d'effroi, de curiosité, d'admiration, de ravissement que j'éprouvais au milieu de cette vaste cité de la mort. — Beaucoup de ces livres étaient écrits en langues étrangères ; j'en avais peur : ces caractères hiéroglyphiques me semblaient recéler de mystérieux secrets... J'en découvris enfin que je pouvais comprendre ; en vieillissant, le grand savant, fatigué d'études abstraites, s'était environné de romans et d'œuvres d'imagination. Il y avait, parmi ses livres, tout un trésor d'aventures de chevalerie, d'histoires de magiciens et de contes de fées. — Amadis des Gaules surtout me transporta. Je n'oublierai jamais les heures de jouissance intense passées, dans la grande salle à manger de notre maison à Londres, à dévorer les hauts faits d'armes et les périlleuses aventures du héros fabuleux... Notez que j'avais sept ans seulement, et que je pouvais à peine écrire lisiblement ; mais la graine était semée de la moisson que je récolte aujourd'hui. C'est alors que j'ai appris non seulement à aimer lire les romans, mais à réaliser dans mon imagination les faits qu'ils racontent. C'est à ces précoces et aventureuses études que j'attribue une passion qui m'a toujours hanté et qui me hante encore. Tous les romans que j'ai écrits ne sont que les produits plus ou moins complets de cette passion que les circonstances de ma vie m'ont toujours empêché de satisfaire : la passion de la vie active et de la vie guerrière. Ni ma santé incertaine, ni mes habitudes sédentaires, ni cette fausse philosophie dont j'ai été le disciple et qui, dans la guerre, ne voit que le crime, n'ont pu arracher de ma nature cette vocation pour la vie des camps : enfant, toutes mes aspirations tendaient vers la gloire militaire ; à peine majeur, j'ai acheté une commission dans l'armée, et sans mon mariage, qui sait... j'eusse été peut-être un très grand capitaine . . . . . .

« A l'âge de seize ans, je fus placé par ma mère à Ealing, chez le révérend Charles Wallington, Oxford-man de la vieille roche, sous les auspices duquel je devais me préparer aux examens de l'Université... A cette époque, mon cœur et mon esprit étaient tournés vers la poésie. Ma mère, avec le naïf orgueil d'une mère, avait montré à Wallington mes essais enfantins Il m'encouragea à « cultiver la Muse ». Je n'avais certes pas besoin d'encouragement... C'est alors que je conçus ce poème épique de la bataille de Waterloo, qui, si j'ai bonne mémoire, commençait par : « Réveille-toi, Muse. » C'est alors que je perpétrai un conte oriental des plus byroniens, rempli de rossignols, de palmiers et d'invocations... Ces efforts poétiques plaisaient à mon tuteur;... il en était si fier qu'il conseilla à ma mère de réunir mes élucubrations en un volume et de les publier... C'est ainsi que je me présentai pour la première fois au public an-

Digitized by Google

glais... Le volume était fort mince, la vente fut plus mince encore ; ... n'importe, je fus, dès lors, considéré comme un enfant prodige... L'illustre Walter Scott et le fameux Dr Parr m'écrivirent... Le Dr Wallington habitait à Ealing tout près de Londres ; c'est là que j'allai passer mes vacances. J'étais grand, très formé pour mon âge, doué d'une intéressante pâleur ; les femmes souriaient au poète enfant... Les invitations à mon adresse pleuvaient. Quelle douce flatterie pour un cœur maternel ! Ma mère cédait si bien, qu'à peine adolescent j'ai mené la vie d'un jeune homme. Les femmes d'âge indécis me reconduisaient dans leurs voitures ; elles disaient : « Ce n'est qu'un enfant ! » — Les jeunes me recherchaient comme cavalier; elles disaient : « C'est presque un homme ! » — Et voilà comment j'ai eu l'infortune de jouir prématurément de ma jeunesse, et pourquoi j'ai renoncé à ses plaisirs à l'heure où j'aurais dû commencer à les goûter . . . . . .

. . . . . .

« Bien qu'avoisinant la métropole, le paysage qui entourait la demeure de mon bon maître était d'une douceur pastorale. On descendait le long des sentiers étroits et ténébreux jusqu'à de vastes prairies, à travers lesquelles ondoyait l'humble Brent, sinueuse et chatoyante. Seigneur ! avec quelle intensité je revois le vieil arbre noueux dont le large feuillage recouvrait l'eau tranquille... Est-il encore debout ? Hélas ! je ne sais, car jamais je n'ai osé retourner là-bas... Cette jeune vierge s'appelait Viola... Nous avions le même âge presque... L'espèce d'amour que nous ressentions l'un pour l'autre ne se peut décrire : il ressemblait si peu à ce que les hommes appellent ainsi ; c'était un sentiment si pur que jamais l'ombre d'une mauvaise pensée ne le traversa, et pourtant si passionné que jamais depuis je n'ai éprouvé d'émotion comparable à la violence de sa tumultueuse tendresse. Lorsque, de loin, je l'apercevais, mon cœur battait avec tant de force que je ne pouvais respirer ; mais dès qu'elle parlait, tout en moi se détendait, devenait calme. Le son de sa voix répandait dans tout mon être une étrange sensation de délicieux repos... Aujourd'hui, en comparant ce que je ressentais alors avec ce que j'ai ressenti depuis, je ne puis dire encore si c'était là réellement de l'amour. Je crois plutôt que c'était un sentiment infiniment meilleur, infiniment moins terrestre : Viola était trop céleste pour rester sur la terre ; elle passa dans ma vie comme un ange dans l'extase d'un fidèle... Je n'ai jamais dit son nom à aucun être vivant. Déchiré, maintenant, par cette haine envieuse qui ne respecte rien, je bénis mon silence. Repose en paix, douce sainte, entre les bras mystérieux de la pâle Dame ; — ton nom, du moins, ne sera jamais exposé à la noire méchanceté, aux basses calomnies qui, sans trêve et sans pitié, ont assailli celui de ton ami ! . . .

« Cette année-là (1821), quand vint l'été, je partis pour le pays des lacs anglais, seul, à pied, mon havre-sac sur le dos... Je partis, poussé par un sentiment impérieux qui n'était ni un besoin de distractions, ni une soif d'aventures ; là-bas, au sein de ces paysages mélancoliques et tendres, il y avait un point précis vers lequel j'étais attiré par une influence aussi passionnée, aussi sainte que celle qui appelle l'Arabe au tombeau de son prophète... J'allais également vers une tombe, tombe où, dans sa pureté, était enseveli pour toujours le doux roman de ma jeunesse ; or, tant que je ne me serais pas agenouillé la

Digitized by Google

nuit, sous les étoiles, devant cette fosse, et tant que je n'aurais pas prié là et souffert et sangloté, je sentais que ma vie ne pouvait être exorcisée du fantôme qui la hantait ; je sentais que mon cœur ne pourrait jamais plus s'ouvrir à l'amour d'une femme, que mon esprit ne pourrait jamais se mêler au mouvement de l'activité humaine. Je fis donc ce pèlerinage. Supplice mêlé de joie âpre et ténébreuse, nuit longue et solitaire, je vous ai chantés, je ne veux plus vous décrire !... Mais quand vint l'aurore, je sentis entrer en moi comme le flot d'une grande renaissance ; je renaissais à la vie, à l'espoir, et à la place de mon amour mort, je vis se dresser à l'horizon un amour aussi noble, aussi pur, l'amour de l'Humanité. »

Qu'on nous permette d'interrompre un instant ces extraits et d'appuyer sur cette dernière citation. Ce premier amour, ce désespoir premier forment l'événement dominant de la genèse sentimentale de Bulwer-Lytton. Cette nuit passée le front sur une tombe aura une influence capitale sur toute sa destinée ; le souvenir de cette douce apparition de sa jeunesse le suivra constamment dans la vie ; dans toutes ses œuvres, nous en retrouverons une trace qui, loin de s'affaiblir, devient plus vivace à mesure que l'écrivain approche du terme. Lorsqu'on est jeune, tout chante, même la Douleur ! et, au lendemain de cette funèbre veillée, le poète en écrivit l'histoire dans un poème intitulé *le Récit d'un rêveur* [1]. Jamais, à l'époque de son apogée, Bulwer ne s'est élevé d'une aile aussi puissante ; jamais la passion, la souffrance, tous les sentiments d'une âme vibrante, n'ont eu de plus éloquente expression ; jamais cris plus déchirants n'ont été les interprètes d'une souffrance humaine : cette fois-là, au moins, Byron a été égalé. — Pourtant, ce n'est pas dans ce poème qu'il faut chercher l'épitaphe de Viola, mais bien dans *Kenelm Chillingly*, le dernier roman tombé de la plume déjà défaillante du grand artiste. O force des souvenirs sacrés ! — Entre cette œuvre et le poème, cinquante années ont passé sur la tête du poète ; un demi-siècle de labeurs incessants, de succès, de déboires, d'amertumes intimes; n'importe ! Dans cette œuvre dernière, le type de Viola, sous le nom de Lily, se dresse aussi charmant, aussi passionné, aussi mélancolique, aussi pur qu'au jour où sa forme gracieuse se reflétait dans l'onde de la paisible rivière !

« Mon père, écrit son fils, nous lisait à ma femme et à moi le manuscrit de *Kenelm*, et, à certains passages, les larmes jaillissaient de ses yeux. Je me souviens que le jour où il termina le chapitre qui décrit les tourments de Kenelm sur la tombe de Lily, il était profondément triste, affaissé et comme brisé; il portait sur toute sa physionomie l'empreinte d'un chagrin poignant !... Nous ne connaissions pas alors la vérité, et nous nous étonnions que des créations de son cerveau pussent l'émouvoir à ce point... Hélas ! ce n'étaient point là des produits de son imagination... C'était un souvenir vivant qui saignait dans son cœur depuis cinquante années. »

1. *The tale of a dreamer. A poem*, by Edward Bulwer-Lytton. London, 1821.

Digitized by Google

III

Après le récit pittoresque et verveux d'un tour pédestre dans la région des lacs anglais rendus célèbres par la présence de Wodsworth, de Coleridge et des autres Lakistes, après une description d'un voyage aventureux à travers les Highlands, le manuscrit de cette curieuse autobiographie du premier lord Lytton se clôt par l'histoire d'un séjour à Paris (1825). Il avait alors vingt-deux ans.

En voici les principaux passages :

« ... A Paris, je trouvai mon frère Henri[1] ; il avait quitté Cambridge sans y prendre de degré et était entré dans les *lifeguards* ;... mais il vendit bientôt sa commission, car il méditait déjà d'entrer dans la carrière diplomatique où depuis il s'est distingué . . . . . .

« Au bout de peu de temps, je fus admis dans certains cercles de la société française, qui, d'ordinaire, s'ouvraient difficilement pour les étrangers de mon âge ; je devins un intime de quelques-uns des plus brillants salons de la vieille noblesse domiciliée au faubourg Saint-Germain, et je fus reçu avec une courtoisie marquée aux petites soirées des membres du gouvernement royal. Je dus ces faveurs, non à mon mérite personnel, mais à l'influence d'un protecteur précieux qui s'était pris d'affection pour Henri et pour moi ; c'était un prêtre irlandais du nom de Kinslea; mais, dans le monde, on ne l'appelait que « l'abbé ». Il était, si j'ai bonne mémoire, confesseur de Mme de Polignac, femme du ministre de Charles X, et jouissait de l'estime particulière de tous les chefs du parti légitimiste ; jésuite, il possédait cette solide instruction qui distingue la grande confrérie. C'était un politicien très remuant et très habile, mais, autant que j'en pouvais juger, sans aucune ambition personnelle . . .

« Parmi les maisons dont la fréquentation m'était le plus agréable, et où j'étais le plus aimablement reçu, je citerai surtout celle de la marquise de La Rochejaquelein, l'héroïne de la Vendée ; c'était une grande dame d'un abord quelque peu imposant, mais toute pleine de ce mélange de franchise, de bonté et de fierté aristocratiques qui constitue le charme particulier des personnages de l'ancien régime. Elle avait deux charmantes filles, une même me parut très jolie. Elles parlaient admirablement anglais toutes deux, moi très mal français; elles s'amusaient à me reprendre ; nous riions, cela nous lia. — Dans la société anglaise, il n'existe aucune trace de ce bon ton particulier qui caractérisait ces survivants d'un monde antédiluvien ; une fois admis dans leur familiarité, il semblait vraiment que vous fissiez partie de la famille. La douceur cordiale de leurs manières avait quelque chose d'irrésistible, et, quoi qu'on pût penser de leurs préjugés politiques, on ne pouvait qu'admirer

1. Henri Bulwer-Lytton, lord Dalling, fameux diplomate anglais, né en 1801 et mort sans enfants en 1872. On a de lui : *Personnages historiques*, *Vie de John Temple*, *le vicomte Palmerston*.

Digitized by Google

l'élévation naturelle de leurs sentiments, le courage, l'honneur, la droiture, le respect de soi-même et des autres, une indépendance politique qu'aucune considération de fortune ou d'ambition ne pouvait leur faire perdre, telles étaient les qualités qui émanaient de leurs personnes, aussi naturellement qu'un parfum émane d'une fleur. Leurs infortunes avaient, sans doute, servi à corriger en eux beaucoup des défauts de leurs ancêtres ; ils avaient conservé tout entières la gaieté et la vieille galanterie françaises, mais ils ne faisaient plus, comme avant la Révolution, parade d'irréligion et d'immoralité : l'aisance de leur maintien était toujours noble, leur conversation pleine d'esprit et de liberté sans libertinage. . . . . »

Bulwer-Lytton revint en Angleterre au commencement de l'été de 1825 ; il sentait en lui les tumultueux bouillonnements d'une intelligence impétueuse et sans cesse grandissante ; son amour pour l'existence aventureuse et romanesque ne pouvait s'accommoder d'une vie sédentaire : ses dispositions naturelles le poussaient vers l'action plutôt que vers la contemplation. Il était né environné du retentissement formidable des conquêtes de Napoléon ; jeune, il avait entendu le coup de tonnerre de sa chute. A cette époque, toutes les nations étaient en armes, tous les hommes illustres étaient des guerriers ou des diplomates ; tous les héros de Walter Scott, de Byron, de Campbell étaient de glorieux et téméraires aventuriers. Le jeune écrivain aimait le danger pour lui-même ; la vie guerrière devait donc lui sourire. A peine de retour dans son pays, il acheta une commission dans l'armée.

Mais, à ce moment-là même, la destinée suscita sur sa route un événement des plus insignifiants en apparence, et qui devait cependant décider de toute sa vie future. Sans ce tout petit fait, l'Angleterre eût eu peut-être un grand général de plus ; elle eût eu certainement un grand romancier de moins. Mais, comme l'a dit un penseur allemand : « Il n'y a point de hasard ; nous devions nous rencontrer et nous nous sommes rencontrés ! »

[1] Le soir même de son arrivée à Londres, Bulwer courut chez sa mère, pour laquelle il avait une tendresse passionnée. Après les premiers embrassements : — « Quel ennui ! s'écria-t-elle ; j'ai positivement promis d'aller aujourd'hui chez miss Berry, et je ne puis manquer à cet engagement. Mais il y a peut-être une manière de tout arranger : venez avec moi ; nous trouverons bien un coin là-bas pour continuer notre causerie. »

Bien que fatigué de son voyage et d'humeur à n'apprécier que médiocrement les insipidités d'un thé littéraire, le fils obéissant s'habilla à la hâte et accompagna sa mère chez miss Berry ; là ils découvrirent un salon solitaire où ils étaient en train de renouveler leurs épanchements, lorsque Mme Bulwer-Lytton s'interrompit pour s'écrier :

« Regardez donc, Édouard. Quelle beauté admirable et singulière ! Qui peut-elle être ? »

S'appuyant légèrement sur le bras d'un vieillard à la tournure aristocra-

1. J'emprunte les traits principaux de ce récit final à la *Vie de Bulwer-Lytton*, par son fils.

Digitized by Google

tique, une jeune fille d'une beauté remarquable, très simplement vêtue de blanc, venait de paraître dans l'encadrement sombre de la porte. Un trouble singulier envahit le cœur du jeune homme en contemplant cette vierge qui s'avançait lentement vers lui, « orgueilleuse et les yeux baissés [1] » ! Pour nous servir de sa propre phrase : « Il pressentit qu'il était en face de sa Destinée. » Cette jeune fille s'appelait miss Rosina Doyle Wheeler ; il était en présence de celle à laquelle quelques années plus tard il devait donner son nom. Ce moment unique fut pour lui comme le premier coup d'archet de l'ouverture d'une existence nouvelle.

Pour tout autre que pour Bulwer, ce mariage eût été le commencement de la ruine, ce fut pour lui le levier du succès. Pendant deux années il avait lutté vainement pour obtenir le consentement maternel à son union avec miss Wheeler. En présence d'une volonté inflexible, il passa outre. Refusant, par un sentiment de fierté, l'aide pécuniaire que sa mère n'eût pas osé lui retirer, il déclara qu'il n'accepterait rien et qu'il se suffirait à lui-même... Le revenu du jeune ménage, réduit à ses seules ressources, était d'environ 4,000 francs ! N'importe ! Bulwer se sentait de force à soulever un monde. Il choisit aux environs de Reading une petite maison de campagne « Woodcot ». Il s'y enferma avec sa femme dans une solitude profonde et se mit à la tâche. Pour faire comprendre de quelle puissance de conception, de quelle fécondité, de quelle énergie, de quelle ténacité ce gigantesque travailleur était doué, il suffit de citer le fait suivant : en dix années (de 1827 à 1837), Bulwer-Lytton produisit douze romans en trois volumes chacun, tous très remarquables et dont quelques-uns sont de purs chefs-d'œuvre, deux poèmes de 300 pages chacun, un pamphlet politique, un drame en cinq actes, la totalité de son ouvrage intitulé : *l'Angleterre et les Anglais* (4 vol.) ; trois volumes de son *Histoire d'Athènes ;* enfin cinq volumes d'essais et de nouvelles ! — Notez que pendant les six dernières années de cette période, il fut un des membres les plus actifs de la Chambre des communes.

Voici quelques extraits d'une lettre qu'il écrivait en 1854 à un jeune débutant dans la carrière des lettres et qui expliquent sa façon de travailler et de comprendre le travail. « ... Beaucoup de personnes qui me voient très actif en politique, et très assidu dans les réunions mondaines, m'ont souvent demandé : « Où trouvez-vous le temps pour écrire vos livres ? Comment pouvez-vous arriver à produire autant ? » Ma réponse vous surprendra peut-être. J'arrive à produire autant en ne faisant jamais trop à la fois... Pendant ma longue carrière j'ai beaucoup voyagé, je me suis occupé d'affaires d'État, j'ai été beaucoup dans le monde, cela ne m'a pas empêché d'écrire plus de soixante-dix volumes dont beaucoup ont demandé des études et des recherches spéciales... Eh bien, monsieur, combien de temps pensez-vous que j'ai consacré aux lettres ? Jamais plus de trois heures par jour, et quelquefois moins, durant la

1. On connaît ces admirables strophes de Mme de Girardin sur ses débuts dans le monde :

Mon front était si fier de sa couronne blonde !
Anneaux d'or et d'argent tant de fois caressés !
Et j'avais tant d'espoir quand j'entrai dans le monde,
Orgueilleuse et les yeux baissés !

Digitized by Google

session parlementaire, par exemple. Mais pendant ces heures-là j'ai donné toute mon attention à ce que je faisais. Ce qui vous prouve que pour l'accomplissement d'un considérable labeur cérébral, ce qu'il faut surtout, c'est une application régulière et quotidienne. Jetez une fois par semaine un seau d'eau sur un rocher, vous ne l'entamerez pas; mais une seule goutte tombant continuellement au même endroit finira par creuser la pierre la plus dure ! — On demandait à un aventurier politique qui s'était échappé de presque toutes les prisons de l'Europe comment il s'y était pris. — « Une lime aussi mince qu'un cheveu, répondit-il, suffit pour couper les barreaux de fer les plus épais, si seulement on a la constance de limer deux heures toutes les nuits. » — Ainsi, monsieur, dans ce noir donjon de l'ignorance, limez les barreaux avec ténacité et ils céderont un jour, vous rendant à l'air libre et à la céleste lumière ! Et peut-être, après tout, le génie n'est-il que la puissance de concentrer la pensée sur un seul point à la fois. »

Le premier résultat de cette solitude laborieuse fut l'apparition d'un roman en trois volumes, intitulé : *Pelham*. Tous ceux parmi nos lecteurs qui ont quelque teinture de littérature anglaise connaissent au moins de nom cette œuvre célèbre qui créa une révolution dans la société de Londres. Mais les quelques détails que nous donnons ici et que nous puisons dans les écrits du temps et surtout dans la correspondance et les notes de Bulwer-Lytton sont généralement inédits ou mal connus.

Un éditeur du temps du nom de Colburn avait été frappé du talent contenu dans *l'Histoire de Falkland*, et dès 1826 il disait au jeune auteur : « Faites-moi un roman en trois volumes et je vous promets de vous payer le manuscrit 500 livres (12,500 fr.). — « Je vous ferai un livre qui fera votre réputation », répondit tranquillement Bulwer. Un an après, au début de 1828, il lui envoyait le manuscrit de *Pelham*.

« M. Colburn, raconte Bulwer dans sa correspondance, remit immédiatement mon œuvre à son lecteur principal, M. Schubert, qui se hâta de passer condamnation en déclarant que c'était un ouvrage dénué de toute valeur... Il le confia alors au lecteur en second, M. Ollier, qui y découvrit un certain mérite, ce qui décida Colburn à lire *Pelham* lui-même. Après lecture, il fit venir ses deux employés et leur dit sans plus de formes : « Vous êtes deux sots. Ce roman sera le plus grand succès de cette année ! » — Puis, tout de suite, il envoya chez moi un employé, porteur d'un chèque de 500 livres. Je reçus l'employé moi-même ; il s'appelait M. Lumly ; je lui dis, il me l'a souvent rappelé depuis, que si Colburn eût refusé *Pelham*, je n'aurais jamais écrit un second roman ; je me serais entièrement consacré à la politique. »

Pelham parut le 10 juin 1828. Le retentissement fut immense, son succès foudroyant ne peut se comparer qu'à celui qui accueillit la publication du *Pickwick* de Charles Dickens. La vogue ne se confina pas en Angleterre. Dès le mois suivant un long et élogieux compte rendu paraissait à Paris dans la *Revue des Deux Mondes*. « Pour une fois, disait le critique français, l'opinion de Paris est d'accord avec l'opinion de Londres sur l'incontestable mérite de ce remarquable ouvrage. » Avant que l'année fût achevée, *Pelham* était traduit en français, en allemand, en italien et en espagnol, et voici une preuve bien curieuse de l'influence que cette création de Bulwer exerça sur la société fas-

Digitized by Google

EDWARD BYL

Digitized by Google

Digitized by Google

EDWARD-BULWER LORD LYTTON

Manesse sc. LE LIVRE — VIIIe Année Maison Quantin

Digitized by Google

Digitized by Google

hionable de l'époque. Dans une de ses lettres à son fils, lady Frances Pelham dit :

« A propos de complexion, je n'aime pas du tout cet habit bleu que vous portiez l'autre soir. Le noir vous sied à merveille ; c'est un fameux compliment vous faire ; car, pour que le noir lui aille, il faut qu'un homme soit d'une distinction extrême. »

Jusque-là les habits qu'on portait en soirée étaient de différentes couleurs : bruns, verts, bleus, selon la fantaisie de leurs propriétaires. Mais aussitôt après l'apparition de Pelham, tous les élégants se hâtèrent d'adopter exclusivement l'habit noir. Chacun d'eux se figurait, sans doute, avoir droit au « fameux compliment » décerné à Pelham par sa mère !

Le caractère du héros, *Pelham*, est la satire mordante du byronisme, ridicule dominant de la société anglaise à cette époque. — « A défaut d'autres mérites, écrivait lord Bulwer-Lytton longtemps après, cet ouvrage eut du moins celui de porter un coup mortel à la manie satanique qui rendait la jeunesse de 1828 ridicule et insupportable. On ne vit plus désormais dans les salons de jeunes gentlemen à l'œil fatal, à la cravate lâche, au teint cadavéreux, posés de trois quarts dans une encoignure ou tragiquement accoudés aux chambranles des cheminées. Les clercs d'avoués et les courtauds de boutique ne jouèrent plus aux corsaires incompris, sombres et couverts de crimes, et, si tant est que — ne comprenant pas l'ironie secrète de ma création de *Pelham* — ils imitèrent les travers de mon héros, cette imitation ne les rendait pas si profondément écœurants, ennuyeux et antinaturels. »

Beaucoup des personnages qui figurent dans le roman de Pelham sont des reproductions de types réels. Bulwer a avoué lui-même qu'en traçant le caractère de son héros il avait en vue de peindre son ami intime M. Villiers. Bedos, le valet de Pelham, est la portraiture exacte d'un domestique français au service de l'auteur avant son mariage. Le savant Clutterbuck n'est autre que le propre grand-père de l'auteur, le célèbre érudit Richard Warburton Lytton, auteur d'une tragédie écrite en hébreu ! Le poète Rogers est peint sous les traits de Wormwood et le beau Brummel sous ceux de Russelton. L'assassinat de Tyrrel est fondé sur un événement réel, l'assassinat d'un nommé Veace, tué en 1824 par un Grec de bas étage du nom de Thurtell.

Le second grand succès littéraire de Bulwer-Lytton vint de la publication de *Paul Clifford*, roman en trois volumes qui parut au commencement de 1830. Cet ouvrage très dramatique a pour but de peindre les mœurs des gentilshommes de grand chemin, « les Chevaliers du carrefour » (*Knights of the Cross*') comme ces messieurs se désignaient entre eux. L'Angleterre était infestée par ses redoutables bandits. Aucun voyageur n'était épargné. Dans ce roman Bulwer avait un objet plus noble que celui de décrire des scènes tragiques. Il voulait amener la réforme et la revision du code criminel de son pays. Cependant Louis Blanc s'est trompé lorsque, dans un article du *Temps* du 5 février 1864, il a écrit : « Ajoutez à cela que la peine de mort en Angleterre a contre elle aujourd'hui plus d'un livre sage et puissant. Puis-je omettre de mentionner le beau, le philosophique roman de sir E. Bulwer-Lytton : *Paul Clifford ?* » — Le roman de Paul Clifford n'est pas contre la peine de mort, mais contre l'abus de la

Digitized by Google

peine de mort. J'étonnerai sans doute certains lecteurs en leur apprenant qu'en 1830, le vol d'un cheval, d'un mouton, d'une vache, ou la soustraction d'une lettre étaient punis de *mort*. On pendit, de 1819 à 1825, 7,770 personnes en Angleterre et dans le pays de Galles, soit 89 pendus par an ! Il y avait 223 sortes de crimes qui entraînaient la peine de mort ! !

Le roman de Paul Clifford fit beaucoup pour stimuler l'opinion publique contre une législation aussi sanguinaire. Mais l'espace nous manque pour parler, comme elle le mériterait, de cette œuvre du grand romancier, d'autant plus que nous voudrions dire quelques mots avant de terminer d'un Bulwer bien peu connu et que nous appellerons le Bulwer sorcier et devin.

Bulwer-Lytton avait étudié avec cette ardeur qu'il apportait à toute chose l'astrologie, l'alchimie, la démonologie. Il était aussi versé dans les sciences occultes que Joséphin Péladan lui-même. Il a réuni le résultat de ses recherches patientes et continues, dans un roman étrange qui donne le vertige et le frisson et qui s'appelle *A strange story*. — Je ne crois pas que ce roman ait été traduit en français, et pourtant jamais Edgar Poë ou cet autre Américain démoniaque, Nathaniel Harnetow, n'ont écrit rien d'aussi positivement effrayant. Bulwer était-il un hermétique convaincu ? Nous serions assez tenté de le croire. Ces mystérieuses arcanes du monde invisible devaient avoir d'irrésistibles tentations pour son imagination puissante ; quoi qu'il en soit, il était l'ami des astrologues et devin lui-même.

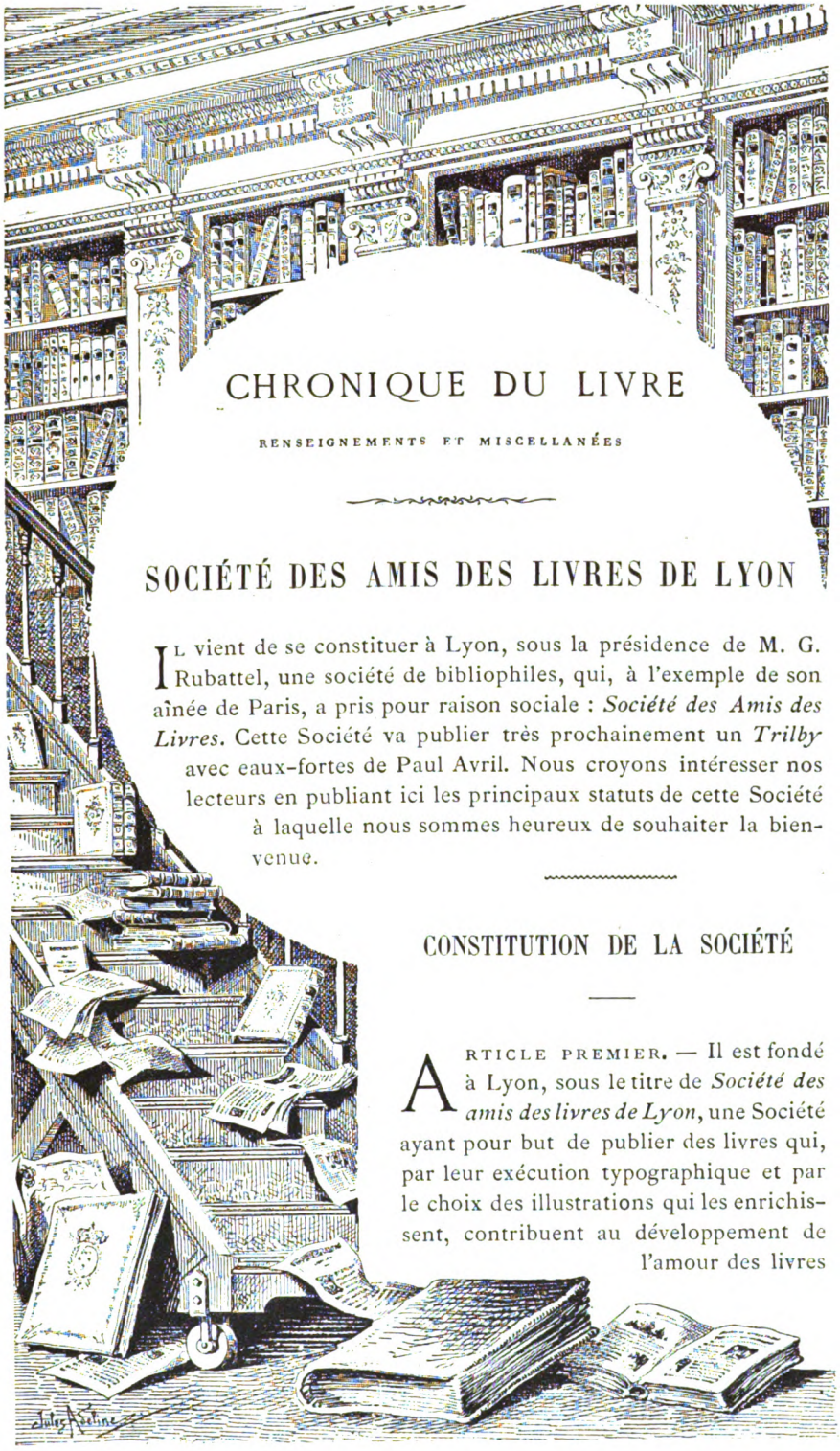
Mais il est grand temps que nous fassions aux familiers du *Livre* notre révérence finale. Nous laissons donc Bulwer-Lytton sur le chemin de la gloire qui lui a été ouvert par *Pelham* et *Paul Clifford*. Il en parcourra rapidement toutes les étapes, consolé des amertumes de la vie réelle et des blessures de la calomnie par l'espérance, désormais réalisée, de laisser derrière lui le nom d'un vaillant artiste et d'un grand écrivain.

Nous ne terminerons pas sans remercier lord Lytton de l'aide et du plaisir que nous avons puisés dans la lecture de son bel ouvrage sur la vie de son père. Pendant que nous écrivions ces pages, nous avons appris que le gouvernement de la reine d'Angleterre avait désigné lord Lytton pour occuper le poste d'ambassadeur à Paris. Le monde des lettres français tout entier a accueilli avec joie cette nomination du fils de Bulwer-Lytton, fin lettré lui-même et digne descendant d'une des plus grandes gloires littéraires de notre XIXe siècle !

ROBERT DU PONTAVICE DE HEUSSEY.

Rennes, novembre 1887.

Digitized by Google



CHRONIQUE DU LIVRE

RENSEIGNEMENTS ET MISCELLANÉES

SOCIÉTÉ DES AMIS DES LIVRES DE LYON

Il vient de se constituer à Lyon, sous la présidence de M. G. Rubattel, une société de bibliophiles, qui, à l'exemple de son aînée de Paris, a pris pour raison sociale : *Société des Amis des Livres*. Cette Société va publier très prochainement un *Trilby* avec eaux-fortes de Paul Avril. Nous croyons intéresser nos lecteurs en publiant ici les principaux statuts de cette Société à laquelle nous sommes heureux de souhaiter la bienvenue.

CONSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ

Article premier. — Il est fondé à Lyon, sous le titre de *Société des amis des livres de Lyon*, une Société ayant pour but de publier des livres qui, par leur exécution typographique et par le choix des illustrations qui les enrichissent, contribuent au développement de l'amour des livres

Digitized by Google

et soient un encouragement pour les peintres et les graveurs aussi bien qu'un motif d'émulation pour les imprimeurs français.

Art. 2. — Toute discussion politique ou religieuse est interdite dans les Assemblées de la Société.

Art. 3. — Toute personne d'une *parfaite honorabilité,* quels que soient son *sexe* ou sa *nationalité*, peut faire partie de la Société.

Le nombre des Sociétaires est limité à 50.

Art. 4. — En cas de contestation, les membres de la Société s'interdisent tout recours devant les tribunaux ; les difficultés qui pourraient s'élever seront tranchées par l'Assemblée générale ou par une commission nommée *ad hoc* par cette Assemblée.

Art. 5. — L'*exercice* de la Société commence le 1er février de chaque année.

ADMISSIONS, COMMISSION D'ADMISSION

Art. 6. — Chaque année, l'Assemblée générale élit au scrutin secret et à la majorité relative *six membres* qui, réunis au Comité, forment la *Commission d'admission.* Ces six membres sont renouvelables tous les ans par tiers, les membres sortants sont désignés par le sort; ils ne sont rééligibles qu'après une vacance d'un an.

Art. 7. — Toute personne désirant faire partie de la Société doit adresser une demande au Président signée par lui et par deux Sociétaires qui lui serviront de parrains.

Art. 8. — Chaque demande d'admission est distribuée par le Président à un des membres de la commission qui procède à une enquête sur le postulant.

Art. 9. — Tous les trois mois, et plus souvent si le nombre des demandes l'exige, le Président réunit la commission d'admission qui statue sur ces demandes d'après les rapports présentés par ses membres.

Pour délibérer valablement, la Commission (y compris le Comité) doit compter au moins cinq membres présents. — Les admissions comme les ajournements doivent, pour être prononcés, être votés par un minimum de quatre voix. En cas de partage, la voix du Président est prépondérante.

Art. 10. — En cas d'admission, le nouveau Sociétaire en est informé par lettre; il lui est remis un exemplaire du présent règlement et un engagement qu'il devra retourner au Secrétaire après l'avoir rempli.

En cas d'ajournement, la décision de la Commission est transmise aux parrains du postulant.

Les procès-verbaux des séances de la Commission d'admission ne doivent faire aucune mention des ajournements et les dossiers relatifs aux candidats ajournés devront être immédiatement détruits.

Art. 11. — Aucune admission ne sera faite du 1er décembre au 30 avril de l'année suivante.

Art. 12. — Le nombre des sociétaires étant de 50, lorsque ce nombre sera

Digitized by Google

atteint, aucune admission ne pourra avoir lieu, à moins qu'il ne se produise une vacance.

Les demandes seront instruites d'après les règles de l'art. 8; lorsqu'une vacance se produira, la Commission d'admission se réunira, lecture lui sera faite des rapports sur chaque candidature et le candidat qui réunira la majorité absolue des suffrages sera déclaré membre Sociétaire.

Si aucun candidat ne réunit la majorité absolue, l'élection sera renvoyée à trois mois.

RADIATIONS

Art. 13. — La première condition, pour être admis dans la Société, étant une honorabilité parfaite, dûment constatée par l'enquête d'un membre de la Commission d'admission, on peut espérer qu'aucune radiation ne deviendra nécessaire.

Art. 14. — Si cependant une plainte était déposée contre un Sociétaire entre les mains du Président, celui-ci devrait immédiatement réunir la Commission d'admission qui fera une enquête et rédigera un rapport.

Si ce rapport conclut à la radiation, le Président devra convoquer autant que possible une Assemblée générale qui statuera sur le rapport de la Commission.

Art. 15. — Pour prononcer la radiation, l'Assemblée générale devra se composer d'au moins la moitié des membres inscrits tant présents que représentés. Le vote aura lieu au scrutin secret.

Le procès-verbal de cette séance ne devra faire mention que de la décision de l'Assemblée. En cas de radiation, toutes les pièces du dossier seront immédiatement détruites.

DÉMISSIONS

Art. 16. — Tout membre qui désire cesser de faire partie de la Société doit adresser par écrit sa démission au Président avant le 1er juillet de chaque année, sinon il sera tenu de payer sa cotisation pour l'année suivante.

Aucun membre démissionnaire ne pourra de nouveau faire partie de la Société.

Le décès d'un Sociétaire équivaut pour ses héritiers à une démission régulièrement acceptée.

Le décès ou la démission d'un membre, non plus que sa radiation, ne constituent soit au profit du Sociétaire démissionnaire ou radié, soit au profit des héritiers du Membre décédé aucun droit de répétition sur les sommes par lui versées, ni sur l'actif de la Société.

Art. 17. — Les démissions écrites sont soumises par le Président à la Commission d'admission qui les accepte ou les refuse; sa décision est notifiée au membre démissionnaire. En cas de refus d'une démission, l'affaire est soumise à la prochaine Assemblée générale qui statue en dernier ressort.

COTISATIONS

Art. 18. — La cotisation annuelle est fixée à deux cents francs; elle est exigible au 28 février de chaque année, au plus tard.

Digitized by Google

ART. 19. — Tout nouveau Sociétaire doit payer, dans le délai d'un mois après son admission, la cotisation de l'année pendant laquelle il a été admis membre sociétaire.

ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

ART. 20. — La Société se réunit en Assemblées générales ordinaires ou extraordinaires.

ART. 21. — Les membres absents peuvent se faire représenter aux Assemblées par des membres assistants ou confier leurs pouvoirs au Président. Une procuration en blanc est jointe dans ce but à toutes les lettres de convocation.

Chaque membre assistant aura droit à autant de voix qu'il aura reçu de procurations, plus la sienne, sans toutefois que le nombre de voix dont il dispose puisse dépasser cinq.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ORDINAIRE

ART. 22. — La Société se réunit en Assemblée générale ordinaire dans le mois de février de chaque année pour procéder :

1° A l'élection du Président;
— du Secrétaire;
— du Trésorier;
— de membres de la Commission d'admission;
— de délégués à la vérification de la comptabilité du Trésorier pour l'exercice en cours;

2° A l'approbation du bilan et des comptes présentés par le Trésorier;

3° Au choix, d'après les rapports du Comité, des ouvrages qui doivent être publiés par la Société s'il y a lieu;

4° A l'approbation du rapport présenté par le Président sur les ouvrages publiés pendant l'année par la Société s'il y a lieu;

5° A voir procéder à la destruction des volumes restés sans emploi ainsi que des planches, cuivres, esquisses, suites d'états, épreuves d'essai, planches refusées, etc., conformément aux dispositions de l'art. 51 du présent règlement;

6° A entendre lecture de la liste des nouveaux Sociétaires admis pendant l'année précédente s'il y a lieu;

7° Enfin à discuter toutes les propositions inscrites à l'ordre du jour de l'Assemblée.

ART. 23. — L'Assemblée générale ordinaire peut, par un vote, se transformer en Assemblée générale extraordinaire.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE EXTRAORDINAIRE

ART. 24. — Des Assemblées générales extraordinaires pourront être provoquées par le Président ou par une demande écrite signée de dix membres sociétaires au moins.

Digitized by Google

PRÉSIDENCE

Art. 25. — La Présidence des Assemblées tant ordinaires qu'extraordinaires appartient au Président de la Société. Celui-ci dirige les débats, donne et retire la parole aux Sociétaires, fait procéder aux votes, maintient l'ordre et veille rigoureusement à ce que la discussion ne s'écarte pas de l'ordre du jour fixé pour l'Assemblée.

CONVOCATIONS, ORDRES DU JOUR

Art. 26. — Pour l'Assemblée générale ordinaire, les Sociétaires seront informés par lettre du jour fixé pour sa réunion, au moins vingt jours à l'avance. Pour les Assemblées extraordinaires, ce délai sera réduit à douze jours.

Les lettres de convocation pour les Assemblées contiendront l'indication du local où la réunion aura lieu et une procuration en blanc (art. 21 du règlement); de plus, les lettres pour les Assemblées extraordinaires devront mentionner les motifs de cette réunion.

Art. 27. — Quarante-huit heures au moins avant les Assemblées, les membres résidant en France doivent avoir reçu une nouvelle lettre de convocation indiquant l'ordre du jour de la séance et énumérant sommairement toutes les propositions qui devront être soumises à l'Assemblée.

PROPOSITIONS

Art. 28. — Tout Sociétaire qui désire faire une proposition à l'Assemblée générale doit faire connaître par écrit l'objet de cette proposition au Président, au moins huit jours avant la date fixée pour la réunion de l'Assemblée. Le Président est tenu de faire figurer ces propositions à l'ordre du jour.

Art. 29. — Toute proposition ayant pour but de modifier le présent règlement devra être signée par un nombre de Membres au moins égal au cinquième du nombre total des Sociétaires. Ces modifications ne seront régulières que si elles réunissent non seulement la majorité, mais un nombre de voix égal au moins au tiers du nombre total de Sociétaires.

DÉLIBÉRATIONS, PROCÈS-VERBAUX

Art. 30. — A l'ouverture de la séance, le Président fera signer la feuille de présence aux Sociétaires qui y assistent; procès-verbal sera également dressé des procurations délivrées par les membres absents, tant au Président qu'aux membres assistants : l'Assemblée aura le droit d'exercer son contrôle sur ces procurations.

Art. 31. — Pour qu'une délibération soit valable, à moins d'une disposition contraire du présent règlement, les Assemblées ordinaires ou extraordinaires devront comprendre, tant en membres présents qu'en membres représentés par des procurations, un nombre de participants au moins égal au tiers du nombre total des Sociétaires.

Digitized by Google

Art. 32. — Les votes ont lieu par assis et levés et, en cas de doute, au scrutin secret; chaque membre a droit à autant de bulletins qu'il a reçu de procurations, plus le sien. Le Comité fait l'office de Bureau.

Art. 33. — Les décisions sont prises à la simple majorité, sauf disposition contraire du présent règlement (art. 19, 29 et 54).

Art. 34. — A la fin de chaque Assemblée, lecture sera donnée par le Secrétaire du procès-verbal sommaire de la séance qui devra être approuvé par un vote de l'Assemblée.

Art. 35. — Les Assemblées, tant ordinaires qu'extraordinaires, s'interdisent absolument de discuter d'autres questions que celles portées à l'ordre du jour : dès que celui-ci sera épuisé, le Président devra faire procéder à la lecture du procès-verbal, et lever la séance immédiatement après le vote de l'Assemblée sur le procès-verbal.

FIN

DE LA PARTIE RÉTROSPECTIVE

DU *LIVRE*

Pour 1887

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

PAR LIVRAISONS

(Année 1887).

JANVIER.

Flâneries à travers mes souvenirs et les rayons de ma bibliothèque, par Lemercier de Neuville.
Les Tribulations d'un chef-d'œuvre; épisodes de la vie de Goldsmith, par R. du Pontavice de Heussey.
Chronique du *Livre*.

FEVRIER.

Casanova inédit, publié par Octave Uzanne. Préface et avant-propos aux *Mémoires*.
Les Grands éditeurs d'Allemagne, par L. de Hessem.
Chronique du *Livre*.

MARS.

Viollet-le-Duc vignettiste, par J. Adeline.
Les Vicissitudes d'une grande bibliothèque (Carnavalet), par Gustave Fustier.
Chronique du *Livre*.

AVRIL.

Alexandre Dumas intime; Ida Ferrier, par Ch. Glinel.
Les Grands éditeurs d'Allemagne, par L. de Hessem.
Chronique du *Livre*.

MAI.

Portraits de la dame aux Camélias, par le comte de Contades.
Du Commerce des livres à la fin du XVIIIe siècle, par G. de Saint-Héraye.
Chronique du *Livre*.

JUIN.

La Direction générale de l'imprimerie et de la librairie, par Welschinger.
Chronique du *Livre*.

JUILLET.

La Bibliomanie en Angleterre, par an Old Book-Hunter.
Les Grands éditeurs d'Allemagne, par L. de Hessem.
Chronique du *Livre*.

AOUT.

Casanova inédit, par Octave Uzanne.
Jules Noriac, par Lemercier de Neuville.
Les Archives et la Bibliothèque de l'Opéra, par A. Pougin.
Les Bibliothèques, par G. P.

Digitized by Google

SEPTEMBRE.

Les Maîtres bibliographes français; M. Léopold Delisle, par G. Pawlowski
Le Carnet de Dickens, par R. du Pontavice de Heussey.

OCTOBRE.

Pierre-Antoine Motteux, par F. Drujon.
La Tragédie française avant Corneille, par V. Fournel.
Les Religieuses bibliophiles; Elisabeth de Richelieu, par E. Mahé.
Lettre inédite de Boileau.

NOVEMBRE.

Souvenirs sur Béranger, par Lemercier de Neuville.
Le Parolier de *Don Juan*, par A. Arüss.
Pétrarque et Laure, par V. Develay.
Les Derniers catalogues de Cazin, par Corroënne.
L'Edition originale de *Ruy Blas*.

DECEMBRE.

Les Vicissitudes de la mémoire de Perrault et un recueil oublié de ses œuvres les plus importantes par L. Derôme.
Edward Bulwer, lord Lytton, par R. du Pontavice de Heussey.
Société des amis des livres de Lyon.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Archives (les) et la bibliothèque de l'Opéra, par A. Pougin, 242.

Bibliomanie (la) en Angleterre, par an Old Book-Hunter, 193.

Bibliothèques (les), par G. P., 252.

Bulwer-Lytton, par R. du Pontavice de Heussey, 364.

Carnet (le) de Dickens, par R. du Pontavice de Heussey, 278.

Casanova inédit, publié par Octave Uzanne, 225.

Chronique, 27, 58, 92, 127, 149, 183, 211, 320, 347.

Commerce (du) des livres à la fin du XVIIIe siècle, par G. de Saint-Héraye, 136.

Delisle (Léopold), par Gustave Pawlowski, 257.

Derniers (les) catalogues Cazin, par Corroënne, 343.

Direction (la) générale de l'imprimerie et de la librairie, par Welschinger, 161.

Dumas (Alexandre) intime; Ida Ferrier, par Ch. Glinel, 197.

Édition (l') originale de *Ruy Blas*, 347.

Flâneries à travers mes souvenirs, par Lemercier de Neuville, 1.

Grands (les) éditeurs d'Allemagne, par L. de Hessem, 45, 112, 201

Lettre inédite de Boileau, 320.

Motteux (Pierre-Antoine), par Fernand Drujon, 289.

Noriac (Jules), par Lemercier de Neuville, 235.

Parolier (le) de *Don Juan*, par A. Arüss, 331.

Pétrarque et Laure, par V. Develay, 336.

Portraits de la dame aux Camélias, par le comte de Contades, 129.

Religieuses (les) bibliophiles; Élisabeth de Richelieu, par E. Mahé, 317.

Société des amis des livres de Lyon, 379.

Souvenirs sur Béranger, par Lemercier de Neuville, 321.

Tragédie (la) française avant Corneille, par V. Fournel, 301.

Tribulations (les) d'un chef-d'œuvre ; épisodes de la vie de Goldsmith, par R. du Pontavice de Heussey, 12.

Vicissitudes (les) de la mémoire de Perrault et un recueil oublié de ses œuvres, par L. Derôme, 353.

Vicissitudes (les) d'une grande bibliothèque, par Gustave Fustier, 85.

Viollet-le-Duc, vignettiste, par J. Adeline, 65.

Digitized by Google

TABLE DES GRAVURES

Balzac vers 1832 et en 1840. Portraits (Août).

Bellay (Joachim du). Héliogravure (Juin).

Béranger. Portraits; compositions d'Émile Mas (Novembre).

Bibliothèques-meubles (types de). Extrait du *Dictionnaire de l'ameublement*, par Havard (Novembre).

Brigitte. Gravure de la librairie Spemann (Février).

Brockhaus. Portrait (Avril).

Bulwer-Lytton. Portrait à l'eau-forte (Décembre).

Club (un) à Londres du temps de Goldsmith (Janvier).

Compositions de Viollet-le-Duc (Mars).

Dame (la) aux Camélias. Portrait (Mai).

Delisle (Léopold). Gravure à l'eau-forte de Manesse (Septembre).

Exposition du quatrième centenaire de la typographie rouennaise.

Intérieur de cuisine. Planche extraite du *Dictionnaire de l'ameublement*, par Havard (Octobre)

Lindau (Paul). Taille-douce (Juillet).

Reliure aux armes d'Elisabeth de Richelieu (Octobre).

Digitized by Google

INDEX ALPHABÉTIQUE

DOCUMENTAIRE DES TITRES ET NOMS D'OUVRAGES CITÉS

A

Abrégé de l'histoire d'Angleterre, par Goldsmith, 19.
Académie des Inscriptions, ses origines, 357.
Académie des Sciences; ses origines, 358.
Acis and Galatea, pièce de Motteux, 296.
Ackermann, éditeur allemand, 202.
Adert, vente de sa bibliothèque, 222.
Albermale street club, Société littéraire anglaise, 21.
Albertiade (L'), poème de Casanova, 228.
Alchimiste (L'), drame d'Alexandre Dumas, 103; — dédicace de cette pièce, 104; — distraction de Dumas à ce sujet, 104.
Allemagne (L'), par Mme de Staël; menacée de suppression par la censure impériale, 165; — mesures prises par Savary, 166, 175.
Allgemein-Zeitung, 51.
Almanach des Muses, 145.
Almanachs. Leur multiplicité au XVIIIe siècle, 144.
Aman, tragédie de Montchrestien, 302.
Ameilhon. Bibliothécaire de la ville de Paris, 87; — fait affecter cette collection à l'Institut, 87; — est nommé bibliothécaire de l'Arsenal, 87.
Amorous (*The*) *Miser;* comédie de Motteux, 296.
Aponte (Lorenzo d'). Auteur du livret de *Don Juan*, 331; — sa vie, ses *Mémoires*, 333; — sa méthode de travail, 334; — ses séjours à Londres, 344; — sa fin misérable, 334; — sa mort, 335.
Archives de l'Opéra, 243.
Arsinoë, queen of Cyprus, opéra de Motteux, 296.
Ashburnham; ses manuscrits, 264, 271.
Auger, censeur sous la Restauration, 180.
Autographes (Vente d'), 63.
Avenarius, libraire allemand, 116.

B

Bachem, éditeur allemand, 207.
Balzac (Mme de), 104.
Barrois, ses manuscrits, 264.
Baudouin, imprimeur officiel de l'Assemblée nationale en 1790, 140.
Beauty (*The*) *in distress*, tragédie de Motteux, 295.
Bennet Langton, ses relations avec Goldsmith, 18.
Béraldi (Henri), son article sur la Bibliothèque Paillet, 149.
Béranger. Souvenirs sur le chansonnier, 321; — sa lettre à Lemercier de Neuville pour le remercier d'une pièce de vers, 325.
Bibliographisches Institut, maison allemande d'édition V. Meyer.
Bibliomanie (La) en Angleterre, 193.
Bibliothèque Carnavalet. Son histoire, 85; — fondée par Turgot, 86; — s'augmente du legs Moriau, 86; — des collections Bonamy et Tauxier, 86; — du P. Daniel et de Ménage, 87; — ses premiers bibliothécaires, 86; — les frères Ameilhon, 87; — la Bibliothèque passe à l'Institut, 87; — sa réorganisation, 88; — son incendie en 1871, 88; — son budget, état actuel des collections, 89; — M. Cousin, bibliothécaire actuel, 88; — revendique les anciens fonds donnés à l'Institut, 89.
Bibliothèque de l'Opéra, 246.
Bibliothèque royale, 147.
Bibliothèque universelle des dames, éditée par Panckoucke, 145.
Billard, auteur dramatique; son théâtre, 306.
Bleibtreu; son pamphlet : *Une Révolution dans la littérature*, 121.
Boileau. Lettre inédite à Brossette sur un vers de *Phèdre*, 320; — ennemi de Ch. Perrault, 158.
Boiste. Son *Dictionnaire* interdit par la censure, 169.

*

Digitized by Google

Bouquinistes au XVIIIe siècle, 146.
Bradamante, tragédie de Robert Garnier, 301.
Breitkopf, famille de libraires de Leipzig, 113; — leur début, leur marque typographique, 113; — conservent les caractères gothiques discrédités, 114; — leurs publications musicales, leurs recueils périodiques, 114.
Brinon, auteur tragique, 307.
Brissart-Binet, libraire, 343.
Britain's Kappiness, intermède de Motteux, 296.
Brochkaus, libraires à Leipzig, 115; — fondation de cette maison, 115; — édite le *Dictionnaire de la conversation*, 116; — succès de cet ouvrage, 116; — mort du chef de la maison, 116; — ses fils lui succèdent, 116; — fondent une succursale à Paris; — leurs publications, 116; — chefs actuels de la maison, 117; — importance de cette librairie, 117.
Bruckmann, éditeur allemand; ses publications artistiques, 202.
Bulwer-Lytton (Lady), 364.
Bulwer-Lytton, 364; son autobiographie, 369; — son roman *Kenelm-Chillinghy*, l'héroïne de ce roman, 372; — son séjour à Paris en 1825, 373; — son mariage, sa facilité de travail, ses œuvres, 375; son roman *Pelham*, succès du livre, 376; clef de cet ouvrage, 377; — son roman *Paul Clifford*, 377.
Bulwer-Lytton (Edward), fils du précédent; ses poésies, 367, 368.

C

Cabinet (*Le*) *des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, par L. Delisle, 265.
Cabinets de lecture en Allemagne, 54, 120; — en France, surveillés par la censure, 1767.
Caligula, tragédie d'Alexandre Dumas, 103.
Carthaginoise (*La*), tragédie de Montchrestien, 302.
Casanova. Avant-propos et préface à ses *Mémoires*, 33; — sa naissance, 225; — son poème l'*Albertiade*, 228; — ses *Réflexions sur la Révolution française*, 232.
Catalogues de Cazin, 343.
Catalogues des ouvrages présentés par les éditeurs allemands à la foire de Leipzig, 112.
Cazin, ses derniers catalogues, 343.
Cazin et les petits formats, 344.
Cazin, sa vie et ses éditions, par Brissart-Binet, 343.
Censeurs, sous Napoléon Ier, 161; — leurs noms, leur traitement, 165; — ce que Napoléon pensait d'eux et de leurs rigueurs, 166, 167; — censeurs sous la Restauration, 180; — Voy. Censure et Direction générale de l'imprimerie.
Censure au XVIIIe siècle, ce qu'en pensait J.-J. Rousseau, 137; — détails sur cette institution, 138; — censure impériale en 1810, 161; — veut supprimer l'*Allemagne* de Mme de Staël, 165; — porte son attention sur les ouvrages traitant de l'ancienne monarchie et de la Révolution, 167; — sur les ouvrages religieux, 171; — obscènes, 176; — surveille les cabinets de lecture, 176; — censure sous la Restauration, 180; — supprimée, puis rétablie par Napoléon, 181. Voy. Censure et Direction générale de l'imprimerie.
Cent (*Le*) *unième régiment*, par Noriac, 235; — combien vendu, 239.
Chaplin, son portrait de la dame aux Camélias, 112.
Chartres (Duc de), 232, 233.
Chartres (Duchesse de), 232, 233.
Chatterton, sa mort, 12.
Cid (Le) attaqué par Mairet, 310.
Claretie (Jules), ses débuts littéraires, 238.
Classification des livres, 252.
Clef (Livre à), 377.
Coleman, directeur de Covent-Garden au XVIIIe siècle, 16, 20, 21, 23.
Collection Spemann, 55.
Colporteurs de livres au XVIIIe siècle, 138.
Commerce (Le) des livres à la fin du XVIIIe siècle, 136; — en Hollande, 137.
Conti (Princesse de), 232.
Corneille. Sa querelle avec Mairet, 310; — loue plus tard la *Sophonisbe* de ce dernier, 312.
Costenoble, éditeur allemand, 204.
Cotta, libraires allemands, 50; — fondation de l'*Allgemeine Zeitung*, 51; — leurs éditions de Gœthe et de Schiller, 52.
Cousin, bibliothécaire de la ville de Paris, 88.

D

Dame (La) aux Camélias. Voy. Duplessis (Marie)
David, tragédie de Montchrestien, 302
Dédicaces, 198.
Déjazet, 329, 329, 330.
Delasalle, censeur. Demande quelques changements au livre l'*Allemagne* de Mme de Staël, 165.
Delisle (Léopold), directeur de la Bibliothèque nationale, 257; — ses études à l'Ecole des chartes, ses premiers travaux, 258; — son entrée à la Bibliothèque nationale, 259; —

Digitized by Google

à l'Académie des Inscriptions, 260; — bibliographie de ses ouvrages, 261; — son mémoire sur l'origine des manuscrits de la collection Barrois-Ashburnham, 264; — son livre *le Cabinet des manuscrits de la Bibliothèque impériale*, 265; — ses travaux de 1869 à 1874, 265; — est nommé conservateur du département des manuscrits, 266; — directeur de la Bibliothèque, 266; — son *Inventaire des manuscrits français*, 267; — ses travaux de 1874 à 1883, 270; — son intervention dans la question des manuscrits Ashburnham, 271; — ses récents travaux, 273.

Derôme. Sa thèse sur l'édition originale de *Ruy Blas*, 59, 183.

Des Brosses (Abbé), 232, 233.

Deutsche national Litteratur, collection de livres allemands, 56.

Deutsche Rundschau, 205.

Devey (Louisa), 365.

Dickens. Ses notes prises en vue de ses romans, 278.

Dictionnaire de la conversation, édition Brockhaus, succès de cet ouvrage, 116, 117; — édition de l'Institut bibliographique, 119, 120.

Dictionnaire universel de la langue française, par Boiste, ouvrage interdit, puis autorisé, 169.

Didot, imprimeur. Soumissionne et obtient l'impression des assignats, 140; — son traité pour l'impression des œuvres de Fénelon, 140.

Direction générale de l'imprimerie et de la librairie, de 1810 à 1815, 161; — sa création, 162; — ses titulaires, 164, 181. Voy Censure et Censeurs.

Don Juan de Marana, par A. Dumas. Détails sur cette pièce, 101; — le parolier de cet opéra, 331; — la légende et ses transformations, 332.

Dumas (Alexandre). Sa liaison avec Ida Ferrier, 99; — son *Don Juan*, rôle d'Ida dans cette pièce, 101; — appréciations de G. Sand sur la pièce et l'actrice, 101; brouillé avec V. Hugo, sa réconciliation avec lui, 102; — fait engager Ida au Théâtre-Français, 102; sa tragédie de *Caligula*, 103; — son drame l'*Alchimiste*, 103; — sa dédicace pour cette pièce, ses distractions à ce sujet, 104; — épouse Ida Ferrier, 105; — suites de ce mariage, 106; — embarras financiers de Dumas, 108, 109; — séparation de biens des deux époux, 108; — lettre de Dumas à la mort de sa femme, 110.

Duplessis (Marie). Ses portraits, 129; — Aquarelle de Roqueplan, 130; — portrait de Viénot, 131; — aquarelle d'Olivier, 131; — portrait de Chaplin, 132; — de Vidal, 134.

Dürr, libraire allemand, 120.

E

Editeurs d'Allemagne, 45, 112, 201.

Edition originale de *Ruy Blas*, 59, 183, 347.

Encyclopédie méthodique, éditée par Panckoucke, 145.

Engelhorn, libraire allemand, 53; — ses éditions, 53; — édite l'ouvrage de Leixner *User Jahrhundert*, 54; — ses publications à bon marché, 54.

Escossaise (L'), tragédie de Montchrestien, 302.

Essarts (des), compilateur du XVIIIe siècle, 143.

Europe's Revels, pièce de Motteux, 295.

Exposition typographique de Rouen, 211.

F

Farewell Folly, comédie de Motteux, 297.

Fénelon, impression de ses œuvres, 139.

Ferrand. Voy. Ferrier.

Ferrier (Ida), 97; — sa naissance, 98; — ses débuts au théâtre, 98; — sa liaison avec Dumas, 99; — ses principales créations, 100; — appréciée par V. Hugo, 100; — G. Sand, 101; — Th. Gautier, 103; — son engagement au Théâtre-Français, 102; — joue dans *Caligula*, 103; — son portrait par Th. Gautier, 104; — son mariage avec Dumas, 105; suites de ce mariage, 106; séparation de biens, 108; — sa mort, 109; — lettre écrite à ce sujet par Dumas, 110; par G. Sand, 111; — ce que pensait Gautier d'Ida, 110.

Fiedrich, libraire allemand, éditeur de l'école réaliste allemande, 121; son journal *Magazin für litteratur*, 122; — ses publications, 122, 123.

Figaro (Le), publie le *Cent unième régiment*, son succès, 235; — ses collaborateurs en 1857, 236.

Flemming, éditeur allemand, 204.

Four (*The*) *Seasons*, intermède de Motteux, 296.

Frisner, premier imprimeur à Leipzig, 112.

G

Garnier (Robert), poète tragique, sa *Bradamante*, 301.

Gartenlaube, revue allemande, son tirage, 50

Gautier (Théophile), son portrait d'Ida Ferrier, 104; — ce qu'il pensait d'elle, 110.

Digitized by Google

Genlis (Mme de), ses démêlés avec la censure, 172.
Gens de lettres. Leur condition en Angleterre au XVIIIe siècle, 12, 15.
Gentleman's Journal, 291.
Geoffroy, critique. Protégé par la censure impériale, 171.
Gérold, éditeur allemand, 209.
Goldsmith (Olivier). Ses débuts littéraires, 11; — sa comédie *She stoops to Conquer*, 13; — sa comédie *The Good natured man*, 16; — détails sur sa vie, sa façon de travailler, 17; sa lettre à Bennett Langton au sujet de la première de ces pièces, 18; — publie un *Abrégé de l'histoire d'Angleterre*, 19; — son amitié pour le Dr Johnson, 19; — sa lettre à Coleman au sujet de la pièce *She stoops to Conquer*, 22; — répétition de cette pièce; 23; — la première représentation, son succès, 24.
Good (the) natured man, comédie de Goldsmith, 16.
Gravures. Voy. Livres à gravures.
Grote, éditeur allemand, 204.
Guy, libraire du XVIIIe siècle; sa détention à la Bastille, 144.

H

Hallberger, libraire-éditeur à Stuttgart, 46; — ses journaux illustrés, 46, 47; — ses livres à gravures, 47; chiffre d'affaires de cette maison, 48.
Hardy (Alexandre), auteur tragique, 303; — son théâtre, 304; — jugement de Nisard, 304; — de Scudéry, de Sarasin, 306.
Hartleben, éditeur allemand, 209.
Hector, tragédie de Montchrestien, 303.
Hertz, éditeur allemand, 204.
Hippocrate, ses œuvres annotées par Rabelais, 30.
Histoire de la querelle des anciens et des modernes, par Rigault, 364.
Histoire des croisades, par Michaud, louée par la censure, 173.
Hœrtel, libraires de Leipzig; leurs publications musicales, 115.
Hollande. L'imprimerie en ce pays au XVIIIe siècle, les contrefaçons, 137; — transactions entre libraires français et hollandais, 137.
Hommes (Les) illustres, par Perrault, 353, 356.
Hugo (Victor). Sa réconciliation avec A. Dumas, 102.
Humanisme (L'), 354.

I

Imprimerie. Date de son apparition à Leipzig, 112.
Imprimerie royale, 139.
Imprimeurs au XVIIIe siècle, 139; — obligations auxquelles les soumettait le décret de 1810, 162, 163; — imprimeurs libraires ordinaires du roi, 139.
Institut bibliographique. Voy. Meyer.
Institut de France; sa bibliothèque formée en partie avec les collections de la ville de Paris, 85; — réclamations de celle-ci, 89.
Inventaire général et méthodique des manuscrits français de la Bibliothèque nationale, par L. Delisle, 267.
Island (The) Princess, opéra de Motteux, 296.

J

Janke, éditeur allemand, 204.
Johnson (Dr Samuel), ami intime de Goldsmith, 19; — particularités sur sa vie, 19.
Jolly-Bavoillot. Sa thèse sur l'édition originale de *Ruy Blas*, 59, 183.
Jouvin. Vente de sa bibliothèque, 224.
Jubinal. Vente de sa bibliothèque, 77.
Juliette. Sade se défend d'être l'auteur de ce roman, 178.
Justine. Sade se défend d'être l'auteur de ce roman, 177.

K

Kenelm Chillinghy, roman de Bulwer Lytton, 372.
Krœner, libraires allemands, 50.

L

Labyrinthe (Le) de Versailles, pièce de Perrault, 361.
Lamb (Ch.). Son amour pour les livres, 195.
La Porte (Abbé de), compilateur du XVIIIe siècle, 143.
Leipzig. Commerce de la librairie en cette ville, 112.
Leixner. Son ouvrage *Unser Jahrhundert*, 54.
Lemercier de Neuville. Ses souvenirs sur Béranger, 321; — adresse des vers au chansonnier, 324; — réponse de celui-ci, 325; — prend part à la révolution de 1848, 326; — ses vers à Déjazet, 329.
Libraires français et hollandais; comment se faisaient leurs transactions au XVIIIe siècle, 137.
Librairie allemande, 45.
Librairie parisienne au XVIIIe siècle, 142.
Librairie à Stuttgart, 45; — à Leipzig, 112.

Digitized by Google

Libri, 271.
Litteratur-Kalender, 57.
Livres à clef, 377.
Livres censurés sous le premier Empire, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175.
Livres, leur classification, 252; — leur commerce à la fin du XVIIIe siècle, 136; — livres à gravures, 142, 145; — livres à la fin du XVIIIe siècle, mode des petits formats, des ouvrages à gravures, 142, 145.
Love dragoon'd, pièce de Motteux, 297.
Love's a Jest, comédie de Motteux, 294.
Love's Triumph, opéra de Motteux, 297.
Love of Mars and Venus, pièce de Motteux, 294.

M

Magazin für Litteratur, 122.
Mairet (Jean), auteur tragique, 310; — sa *Silvie*, 310; — il attaque le *Cid*, sa querelle avec Corneille, 310; — sa *Sophonisbe*, 311; — analyse de cette tragédie, 312; — tragédie de *Marc-Antoine*, 314; — de *Soliman*, 315; — quitte la carrière dramatique, 315.
Maître (Le) de forges, traduction allemande, 55.
Mandre (de). Vente de sa bibliothèque, 94.
Manuel du cazinophile, 343.
Manuel du courriériste, 236.
Manuscrits de la collection Barrois, 264.
Marc-Antoine, tragédie de Mairet, 314.
Marques typographiques, 113.
Mathieu (Gustave). Son livre *Parfums, chants et couleurs*, 2; — anecdotes sur ce poète, 4; archiviste de la mairie de Lyon, 49; — ses derniers moments, sa mort, 10.
Meaume. Vente de sa bibliothèque, 92.
Mémoires de Casanova, 33.
Mémoires de Lorenzo d'Aponte, 333.
Mendès (Catulle). Ses débuts littéraires, 238.
Mercier. Son *Tableau de Paris*, renseignements qu'on y trouve sur l'imprimerie et la librairie, 136.
Mercure de France, 145.
Mermet. Vente de sa bibliothèque, 223.
Messkatalog. Voy. Catalogue.
Meyer (Joseph), libraire allemand. Fonde la *Bibliographische Institut*, 119; — édite un *Dictionnaire de la conversation*, 119; — ses autres publications, 119.
Michaud. Son *Histoire des croisades*, louée par la censure, 173.
Molina (Tissot de) et la légende de *Don Juan*, 332.
Monographie du préjugé, par J. Noriac, 236.
Montchrestien (de), auteur tragique, son théâtre, 302.
Montpensier (duc de), 233.
Morgand, libraire, 149.
Moriau (Antoine). Lègue sa bibliothèque à la ville de Paris, 86.
Motteux (Pierre-Antoine), 289; — sa famille, sa vie privée, 291, 298; — sa première publication, *Gentleman's Journal*, 291; — sa traduction de Rabelais, 293; — ses productions théâtrales, 293; ses autres travaux, 297.
Mountebank (The), pièce de Motteux, 297.

N

Napoléon Ier. Ce qu'il pensait de l'imprimerie, 163; — voit, au sujet de la censure, ses ordres dépassés, 166.
Noriac (Jules), 235; — *Le Cent unième régiment*, 225; — sa collaboration au *Figaro*, 236; — son *Manuel du courriériste*, sa *Monographie du préjugé*, 236; — sa jeunesse, 237; — fonde la *Silhouette*, 238; — ses autres publications, 239; — sa force physique, 239.
Novelly (The) or Every act a Play, pièce de Motteux, 295.

O

Ohnet (Georges). Traduction allemande du *Maître de forges*, 55.
Oldenbourg, éditeur allemand, 202.
Olivier. Son aquarelle représentant la dame aux Camélias, 131.

P

Paillet. Vente de sa bibliothèque, 149.
Panckoucke, imprimeur-libraire, 144; — fervent adepte de la Révolution, 144; édite le *Mercure de France*, l'*Encyclopédie*, la *Bibliothèque des dames*, 145.
Parallèle des anciens et des modernes, par Perrault, 354, 358
Parfums, chants et couleurs, par G. Mathieu 2, 10.
Pâté d'imprimerie (Anecdote du XVIIIe siècle, relative à un), 138.
Paul Clifford, roman de Bulwer Lytton, 377.
Payne. Vente de sa bibliothèque, 324.
Pelham, roman de Bulwer Lytton, succès du livre, 376; — clef de ce roman, 377.
Perrault (Charles). Son caractère, son rôle au XVIIe siècle, 353; — ses *Hommes illustres*, 353, 356; — son *Parallèle des anciens et des*

Digitized by Google

modernes, 354, 358; — comparée à la thèse de Rigault, 354; — victime des humanistes, 356; — jugé par Sainte-Beuve, 356; — devient premier commis de Colbert, 357; — crée l'Académie des Inscriptions, 357; — entre à l'Académie française, 358; — crée l'Académie des Sciences, 358; — ses ennemis, 358, 359; son *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers*, 360; — son *Labyrinthe de Versailles*, 361; — édition collective de ses œuvres, 363.
Pétrarque. Traduction des églogues III et XI, 336.
Phèdre. Lettre de Boileau au sujet d'un vers de cette pièce, 320
Pittié. Vente de sa bibliothèque, 158.
Pleasure (The) of a Book-Worms, 193.
Pœtel. Libraires-éditeurs, 205; — leur *Deutsche Rundschau*, 205; — leurs publications, 206.
Pommereul, directeur de l'imprimerie et de la librairie, 164.
Pyrame et Thisbé, tragédie de Théophile, 307.

R

Rabelais. Annote les œuvres d'Hippocrate, 30.
Racine. Lettre de Boileau au sujet d'un vers de *Phèdre*, 320.
Reclam (Philipp), libraire allemand. Ses publications, 120.
Recueil de divers ouvrages en prose et en vers, par Perrault, 360.
Réflexions sur la Révolution française, par Casanova, 232.
Révolution française. Voy. *Réflexions*.
Révolution (Une) dans la littérature, pamphlet de Bleibtreu, 121.
Rey, libraire du XVIIIe siècle; fait une pension viagère à la gouvernante de Rousseau, 144.
Richelieu (Élisabeth de), bibliophile, 317.
Rigault (H.). Son *Histoire de la querelle des anciens et des modernes*, 354.
Rohloff, imprimeur et libraire allemand, 116.
Romantisme (le), 354.
Roqueplan (Camille). Son aquarelle représentant la *Dame aux Camélias*, 130.
Royer-Collard. Directeur de l'imprimerie et de la librairie, 181.
Ruy Blas. L'édition originale, 59, 183, 347.

S

S barrée. Sa valeur, 61.
Sade (marquis de), emprisonné par ordre du premier consul, 177; — sa lettre au ministre de la justice; — se défend d'être l'auteur de *Justine*, 177; — de *Juliette*, 178; — enfermé à Sainte-Pélagie, à Charenton, 178; — prétendue cause de sa séquestration, 179; — sa mort, 179.
Saint-Albin (Ph. de). Vente de sa bibliothèque, 27.
Sainte-Beuve. Son jugement sur Perrault, 356.
Sand (George). Son appréciation sur le *Don Juan* de Dumas, 101; — sa lettre sur la mort d'Ida Ferrier, 111.
Sautreau, éditeur de *l'Almanach des Muses*, 145.
Savary. Ses rigueurs contre *l'Allemagne* de Mme de Staël, 166
Schauenburg, éditeur allemand, 202.
Schottlaender, libraire allemand, éditeur de la revue *Nord und Sud*, 203; — ses publications, 203.
Schultz, éditeur allemand, 201.
She stoops to Conquer, or the errors of a night, comédie de Goldsmith, 13; — lettres de lui au sujet de cette pièce, 18, 22; — difficultés pour la faire jouer, 20; — les répétitions, 23; — la première représentation, son succès, 24.
Silhouette (La), ses fondateurs; 238; — C. Mendès et J. Claretie y débutent, 238.
Silvie, tragédie, 310.
Société des amis des livres de Lyon, 379.
Soliman, tragédie de Mairet, 315.
Sophonisbe, tragédie de Montchrestien; 302; — tragédie de Mairet, 311; — louée par Corneille, 312; — analyse de cette pièce, 312.
Southey. Poète anglais; son amour pour les livres, 195.
Spemer, libraire allemand, 120.
Spemann, libraire allemand, 55; — ses publications, 55; — sa revue *Vom Fels zum Meer*, 56; — ses collections, 55, 56.
Staël (Mme de). Son livre *l'Allemagne*, 165, 166, 175.
Suë (Eugène). Sa carrière politique et médicale, 215

T

Tableau (Le) de Paris. Renseignements qu'on y trouve sur l'imprimerie et la librairie, 136.
Tauschnitz, libraire allemand, 120.
Techener. Vente de sa bibliothèque.
Temple (The) of Love, opéra de Motteux, 296.
Teubner, libraire allemand, 120.
Théophile, auteur tragique; sa pièce *Pyrame et Thisbé*, 307.
Thomyris, queen of Scythia, opéra de Motteux, 297.
Titze, libraire allemand, 120.
Tragédie française avant Corneille, 301.

Digitized by Google

Trewendt, libraire allemand, éditeur de la *Deutsche Revue*, 203.
Turgot fonde la bibliothèque Carnavalet, 86.

U

Universum (L'), journal illustré allemand, 119.

V

Velhagen et Klasing, éditeurs allemands, 207 ; — leurs publications, 208.
Vente de livres, 27, 127, 128, 157, 188 ; — Adert, 222 ; — S., 155 ; — Jouvin, 224 ; — Jubinal, 27 ; — M. D. C., 191 ; — de Mandre, 94 ; — Meaume, 92 ; — Mermet, 223 ; Payne, 124 ; — Pittié, 158 ; — Saint-Albin, 27 ; Techener, 217 ; — Vulliet, 221 ; — Conseils aux amateurs, 186.
Verne (J.). Traduction de ses œuvres, 209.
Vidal, son portrait de la dame aux Camélias, 134.
Vie de Rosina, lady Lytton, par Louisa Devey, 365.
Viénot, son portrait de la dame aux Camélias, 131.
Villemain, directeur général de l'imprimerie et de la librairie, 181.
Viola, héroïne du roman de *Kenelm Chillinghy*, 372.
Viollet-le-Duc, vignettiste, 65 ; — sa composition pour les *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, 66.
Vom Fels zum Meer, revue allemande, 56.
Voyages pittoresques dans l'ancienne France, dessin de Viollet-le-Duc pour cet ouvrage, 66.
Vulliet. Vente de sa bibliothèque, 221.

W

Waldstein-Vartenberg (comte de), 228
Weber, libraire allemand, ses publications, 118.

Z

Zoloë, ouvrage attribué au marquis de Sade, 179

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Widener Library
3 2044 083 168 260